L'HISTOIRE ROMAINE À ROME

par Jean-Jacques Ampère

PREMIÈRE PARTIE — LA ROME PRIMITIVE ET LA ROME DES ROIS

I — FORMATION DU SOL ROMAIN

Je voudrais, du sein de cette ville que j'habite, remonter en esprit par delà le berceau de Rome jusqu'au temps où Rome n'était pas encore ; par delà même les établissements qui l'ont précédée sur les huit collines[1], ou au pied de ces collines. Je voudrais me représenter ce qu'étaient ces lieux où tant d'hommes devaient se presser, se succéder tarit de générations, alors qu'ils n'avaient pas d'habitants ; ce qu'étaient ces lieux destinés à tant de gloire, alors qu'ils n'avaient pas de nom.

Hæc tum nomina erunt, nunc suut sine nomine terræ. *Æn*., VI, 177.

Ce seront un jour des noms ; aujourd'hui ce sont des terres innominées.

Je remonterai encore plus haut, quand on devrait m'accuser de ne pas m'arrêter au déluge ; il plaît à mon imagination, qui s'appuie sur les résultats de la science, d'apercevoir, à travers la distance des âges, la formation du sol célèbre dont je veux tracer l'histoire, avant que les Romains aient apparu sur ce sol et l'homme sur la terre.

Ce qu'on voit d'abord dans ce lointain des temps, c'est la mer ; la mer au sein de laquelle les siècles déposent lentement et, couche par couche, des dépôts calcaires, qui, en s'accumulant, formeront les masses destinées à composer l'admirable horizon romain. La main de Dieu prépare sous les eaux celte décoration magnifique : au jour marqué, il la dresse, et par une suite de soulèvements l'élève au-dessus des flots.

Les flots que la campagne romaine sépare aujourd'hui de l'Apennin en venaient battre le pied. Ce demi-cercle d'azur, qui commence, au Soracte et finit aux montagnes de Tivoli, formait un vaste golfe très ouvert.

A l'extrémité septentrionale de ce rivage abrupt et concave, se détachait le sommet isolé du Soracte, qui par sa forme et sa couleur ressemble encore aujourd'hui à une île bleue de la mer Égée.

Au sud, le demi-cercle se terminait par un haut promontoire (le mont Saint-Janvier). La campagne romaine et le lieu où devait exister Rome étaient sous les eaux.

Le groupe si gracieux des montagnes d'Albe et de Tusculum (d'Albano et de Frascati), ce groupe dont les contours arrondis contrastent heureusement avec les lignes fermes et tranchées de l'Apennin, n'avait pas encore surgi par l'action des volcans ; et, plus au sud, la mer, remplissant tout l'espace qu'occupent les marais Pontins, s'étendait jusqu'au cap de Circé.

Les pentes de l'Apennin étaient couvertes d'une végétation un peu plus méridionale que celle d'aujourd'hui. Ce n'était pas la végétation des tropiques, mais la végétation de la Sicile et de l'Égypte[2]. C'était avec les chênes, les platanes, les peupliers, qu'on trouve encore, les orangers, qui ne croissent à Rome que dans les jardins, les aloès, les cactus, qu'on ne voit plus que dans les villas romaines, dans un coin de la villa Panfili, au pied de l'aqueduc qui traverse la villa Wolskonska. Sur les montagnes, erraient l'éléphant, le mastodonte, le rhinocéros, le tapir, l'hippopotame, animaux dont les formes bizarres perpétuent le caractère de cette création étrange, antérieure à la nôtre, et qui ne semble pas lui appartenir.

---

1 Sept collines sur la rive gauche du Tibre : le Palatin, le Capitole, l'Aventin, le Cælius, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin ; une sur la rive droite, le Janicule.
2 Ponzi, *Storia naturale del Lazio*, *Giornale Arcadico*, nuova serie, t. XXII, p. 101 et suivantes.

Au fond de la mer et sur ses bords se déposaient des argiles bleues et grises surmontées d'un lit de sable jaune. Sur la rive droite du Tibre, cet ancien dépôt marin atteignit une certaine hauteur ; il constitue le premier étage du Janicule, le second a été ajouté par Ies causes volcaniques. Le sommet du Janicule primitif est marqué par ces sables jaunes, qui ont fait donner à une église consacrée à saint Pierre le nom de San Pietro in Montorio, *in monte Aureo* (Saint-Pierre sur le mont doré).

Ces sables formaient la plage de la mer d'alors, sous laquelle les futures collines de Rome furent enfouies avant d'être soulevées[1]. Sur le rivage de cette mer, croissaient des plantes de la famille des algues ; des pins, dont les débris sont mêlés parmi les galets et les sables, s'élevaient au bord de la mer antique, comme prés du littoral actuel, aux portes d'Ortie, s'élèvent les beaux pins de Castel fusano.

Les sept collines de la rive gauche ont été postérieurement formées et ne remontent pas au delà de l'époque volcanique à laquelle nous arrivons ; nous avons vu naître et les montagnes qui composent l'horizon romain et le fondement sur lequel Rome devait s'asseoir, maintenant c'est le terrain de Rome même qui va nous apparaître.

Ce terrain nouveau n'est plus un dépôt de la mer, mais un produit du feu.

Quand il s'agit du premier âge des volcans romains, il ne faut pas entendre par ce mot des volcans analogues à ceux d'aujourd'hui ou même à ceux des âges géologiques qui ont suivi : car ces volcans primitifs n'avaient ni cratères ni courants de lave proprement dits. Ils firent probablement éruption sous la mer, à l'époque du soulèvement de l'Apennin, soulèvement qu'ils causèrent.

On ne peut expliquer, sans un remaniement par les eaux, la présence dans le tuf volcanique de débris végétaux et animaux, ni la disposition par couches d'un produit igné, disposition si frappante dans le terrain de la campagne romaine : il a fallu que les matières volcaniques aient été, à l'état de boue ou de sable, suspendues dans les eaux de la mer, puis déposées par elles en lits horizontaux. La mer seule a pu produire les vastes couches de tuf qu'on suit de Rome jusqu'à Radicofani.

Le fond de la mer d'autrefois, c'est la campagne romaine d'aujourd'hui. En la contemplant on reconnaît, dans la forme arrondie des tertres dont elle est semée, une matière molle, qui, pétrie et moulée par les eaux marines ; semble reproduire leurs ondulations.

Là où, au contraire, les tertres de la campagne romaine offrent des pentes abruptes et déchirées, je crois surprendre la trace des courants d'eau douce, qui, à une époque moins ancienne, l'ont sillonnée.

De cette origine volcanique et sous-marine est résulté le terrain de la campagne romaine ; les produits volcaniques, remaniés et conglutinés dans le sein de la mer, ont donné naissance au tuf qui constitue l'ensemble de ce terrain. Ce tuf est tantôt solide et semblable à la pierre, tantôt friable et se désagrégeant en grains détachés ; lorsqu'il est tout à rait compacte, il prend le nom de *pépérin*, et, quand il nasse à l'état sablonneux, il s'appelle *pouzzolane*.

---

1 On a trouvé des coquilles d'huîtres sur le Monte Mario, à 440 pieds au-dessus du niveau de la mer. Brocchi, *Descrizione dell' agro romano*, 164.

Le sommet du Janicule sur la rive droite du Tibre et l'ensemble des sept collines de la rive gauche sont formés de ce tuf volcanique ; il s'y montre surtout à l'état le moins compact, à l'état granulaire.

Le Capitole seul est presque entièrement composé d'un tuf pierreux : il fallait un noyau plus solide à cette colline qui devait être le trône du monde.

Si les dépôts marins ne constituent aucune des collines de Rome, ils sont la base de toutes, et l'on a vu nettement le pied de la roche Tarpéienne s'appuyer sur eux[1].

D'après ce qui précède, on comprend qu'il ne faut chercher dans home ni un cratère ni le souvenir d'éruptions à ciel ouvert ; on doit donc renoncer à voir, dans l'histoire de Cacus vomissant des flammes, bien qu'elle ait trait à des phénomènes ignés, un souvenir d'anciennes éruptions de l'Aventin, et, ce qui nie coûte davantage, on doit renoncer à cette idée de Breislak, que le Forum est placé dans un ancien cratère. Cette origine irait bien aux ardeurs bouillonnantes du Forum. Nous verrons qu'au lieu d'avoir remplacé un cratère il a succédé à un marais, c'est moins poétique ; il faut en prendre son parti : la science ne confirme pas toujours les rapprochements que désire l'imagination.

Cependant il y a eu dans les environs de Rome, mais postérieurement aux éruptions sous-marines, des volcans véritables ; tel est celui qui avait formé le grand cratère dont les monts Albains sont un débris, et dont le centre était au lieu improprement désigné par le nom de *Camp d'Annibal*. Ce cratère s'est disloqué et affaissé, laissant visibles trois cratères partiels qui s'étaient ouverts dans sa vase enceinte ; ils ont donné naissance au lac d'Albano, au lac de Nemi et au vallon de Lariccia, qui est lui-même un lac desséché.

Beaux et paisibles lieux, tant de fois visités avec délices, dont l'aspect riant ne ferait pas soupçonner la terrible origine, si la forme du bassin de ces lacs n'indiquait manifestement la présence d'un ancien cratère, et si l'on ne savait que les terrains volcaniques offrent en général aux yeux les courbes les plus agréables et les plus gracieux contours. De ce qui a été un effroi, la nature et le temps font un charme.

A la seconde époque des éruptions appartiennent ces volcans véritables avec des cratères formés à ciel ouvert et des courants de lave, dont l'un, qui commence aux monts Albains, vient se terminer derrière le tombeau de Cæcilia Metella.

Par suite des secondes éruptions volcaniques et de l'exhaussement du grand cratère, le sol fut soulevé et la mer cessa de le couvrir.

La mer fut remplacée par des lacs d'eau douce. L'histoire de cet âge des lacs est partout écrite dans la campagne romaine ; on y voit sans cesse des cavités dont le fond est très plat et que des collines, anciennes rives des lacs, enferment presque de toute part, sauf en un point où ces collines ne se rejoignent pas et par où le lac s'est écoule.

Rome, cela veut toujours dire le lieu où devait un jour être home, était couverte par un de ces lacs, qui était lui-même un immense débordement du Tibre.

On peut suivre le niveau de ce lac et retrouver son rivage ; il est marqué par les dépôts de coquilles d'eau douce qu'on observe sur le Pincio, l'Esquilin, et surtout

---

1 Dans les souterrains de l'hôpital de la Consolation.

l'Aventin, à une hauteur moyenne de 130 ou 140 pieds au-dessus du lit actuel du fleuve.

Sur le mont Pincio et les collines vaticanes, on a reconnu les empreintes des feuilles qui tombèrent dans les eaux ; fragiles et durables témoins de l'élévation qu'atteignirent autrefois ces eaux.

Les collines romaines ne laissaient voir que leur dos émergeant à la surface du grand lac et formant des îles.

Alors, entre les deux cimes du Capitole plus profondément séparées que de nos jours, se précipitait un cours d'eau ; ceci est démontré par les coquilles fluviatiles qui ont été recueillies au-dessous de la statue équestre de Marc-Aurèle. Ce cours d'eau devait s'épancher du côté du Forum et former là une magnifique cascade que personne ne, voyait.

Sur l'île du Pincio croissait, dans cette seconde période, une végétation des zones tempérées, pareille à celle qui croît aujourd'hui au bord des lacs ; c'étaient des saules, des aunes et des roseaux.

Les eaux qui alimentaient le Tibre produisaient donc un grand lac qui noyait presque tout l'emplacement occupé depuis par la ville des anciens Romains et par la ville moderne. Le large lit du Tibre primitif allait du mont Pincio au Janicule, c'est un espace d'un mille et demi ; aujourd'hui la largeur du Tibre n'est que de 185 pieds. Alors il charriait des fragments considérables de laves et de rochers, aujourd'hui il n'entraîne que le sable et le limon de ses bords ; le Tibre actuel n'est donc qu'un mince résidu de ce Tibre primitif.

Qui pouvait maintenir son niveau à cette hauteur et lui donner tant de puissance ?

Sans doute il a perdu, depuis les temps historiques, plusieurs affluents. Au commencement de notre ère, le Tibre recevait la Chiana tout entière, et par elle lui arrivait une partie des eaux de l'Arno.

Mais cela ne suffit pas pour expliquer la diminution considérable que le Tibre a subie.

Il me semble que son élévation primitive doit s'expliquer par un barrage naturel qui aura cédé un jour à la violence des eaux et leur aura permis de s'écouler vers la mer. Il se sera passé là ce que nos yeux nous montrent s'être passé sur plusieurs points de la campagne romaine, où l'on voit encore les rives des lacs et la rupture du barrage qui les retenait[1].

Dans cette grande débâcle, l'énorme volume d'eau qui se dirigeait vers la mer entraîna ces grandes masses pierreuses qu'il a déposées çà et là et qui attestent encore l'antique puissance des eaux.

Ainsi ou autrement. il est certain que les eaux du lac s'écoulèrent et que le sol sur lequel Rome devait s'élever reparut au jour une seconde fois avec sa configuration définitive.

---

1 Si l'on cherche, pour le lac qui couvrait Rome, le point où la rupture a eu lieu, on est conduit à le placer vers le onzième mille sur la route d'Ostie, à l'endroit où les collines de Decimo s'approchent du Tibre, qu'elles ont pu jadis atteindre. Vers l'autre rive s'avancent des collines qui, sans doute, furent la continuation de celles de Decimo, avant que le Tibre les eu eût séparées et que le lac, jusque-là retenu par l'obstacle, eût disparu en l'emportant.

La mer, le feu, les eaux douces, ont donc travaillé successivement à constituer l'assiette de Rome, et ces divers ministres de la nature y ont successivement, mis la main.

Tantae molis erat Romanam condere ***terram****.*

Désormais l'emplacement de Rome existe ; Rome n'est pas née, mais elle peut naître.

Cependant bien des siècles encore doivent s'écouler avant ses premiers commencements, avant même l'apparition des populations antérieures aux Romains, qui occuperont en passant les lieux voisins du Tibre.

Sur cette terre nouvellement formée, il n'y a d'autres habitants que des animaux. Sur ces collines, qui auront un nom historique, sur celles en particulier qui s'appelleront l'Aventin, le Janicule, vivent, comme avaient vécu à une époque antérieure, des éléphants[1], des rhinocéros, des hippopotames ; il y a aussi des bœufs, des chevaux, des porcs, des daims ; des lynx, espèces semblables ou analogues à celles qui existent aujourd'hui. Le temps de l'homme approche ; l'histoire va commencer.

Mais déjà, dans la période géologique dont je viens de retracer les phases principales, rien n'était indifférent pour l'historien du peuple romain.

Il fallait bien voir comment la Providence s'y était prise pour faire fabriquer par la nature le séjour de ce peuple et préparer le berceau de sa grandeur.

L'état des lieux durant la période historique se ressent encore de leur état dans l'âge qui l'a précédée. Le caractère de plusieurs localités de Rome, de plusieurs événements que rapportent l'histoire ou la légende, ont leur motif, pour ainsi dire, dans l'origine de ces localités.

Sans les actions volcaniques qui ont concouru si puissamment à composer le sol de Rome, il ne serait pas resté plus tard, de ces actions alors affaiblies, la continuation ou la trace, dans les *eaux chaudes* qui jaillirent miraculeusement sous les pieds des Sabins pour les arrêter ; dans le gouffre ouvert tout à coup au milieu du Forum et ne se refermant qu'après avoir englouti le dévouement de Décius ; dans le Terentum, lieu fangeux au bord du Tibre, d'où sortaient des flammes. Quelles que soient les circonstances plus ou moins fabuleuses que la crédulité populaire a mêlées à ces faits traditionnels ou attachées à ces phénomènes, on n'y découvre pas moins la persistance, à travers l'âge historique, de la puissance ignée ; c'est à elle qu'il faut attribuer les eaux sulfureuses de Tivoli, celles qui, sur l'Esquilin, portaient le nom de lac de Méphitis[2], la production de la source de Pétrole, dans laquelle les chrétiens virent un miracle accompli avant la venue de Jésus-Christ et l'annonce du règne paisible d'Auguste.

Cette puissance se manifeste encore de nos jours ; une source thermale, appelée *Acqua Bollicante*, sort de terre, près de la voie Prénestine, à deux milles de Rome[3].

---

1 Les restes d'éléphants sont indiqués par Brocchi sur le Monte Verde et le Monte Marie, qui tiennent au Janicule. *Descriz.*, 179-80. D'autres débris fossiles sont énumérés par Pianciani, *Giornale Arcadico*, t. XLVII, 160-7, et dans l'excellent Résumé de la géologie de Rome qui est en tête de la dernière édition du *Guide* de Murray, et dont l'auteur est M. Pentland, p. 5 et 6.

2 *Mephitis propriè est terræ putor, qui de aquis nascitur sulphuratis*. Servius, *Æn.*, VII, 84.

3 Nibby, *Diutorni di Roma*, I, 7.

Le travertin[1], cette pierre qui a servi à construire le Colisée et presque tous les monuments de l'empire, le travertin se dépose en petite quantité dans la solfatare de Tivoli comme il se déposait, quand les forces volcaniques exerçaient toute leur puissance, en masses considérables ; l'une d'elles, sur l'Aventin, a un demi-mille de longueur[2].

Aux environs de Leprignano, un volcan de boue s'est montré soudainement, il y a quelques années ; en traversant un champ près de Gabies, le sol tremble encore sous les pas des chevaux comme au temps de Pline[3], et l'on entend un bruit souterrain, pareil à celui que l'on produit en marchant sur la solfatare de Naples.

Les eaux acidulées d'Acqua Acetosa, aux portes de Rome, et, dans Rome même, prés de Ripetta, les bulles de gaz qui sortent du Tibre, l'abondance de l'acide carbonique dissous prouvée par les incrustations que ce gaz, en se dégageant, précipite dans les conduits des aqueducs, attestent aussi l'action défaillante, mais sensible encore, des forces dont le sol romain fut l'œuvre.

Ainsi, l'on peut suivre à Rome, jusqu'au jour où nous vivons, le prolongement de cette action du feu, qui remonte aux âges où l'homme n'existait pas encore.

Cela eût suffi peut-être pour nous engagera remonter nous-même à ces âges ainsi liés au nôtre. J'écris l'histoire de Rome d'après les lieux et les monuments je devais rechercher quelle a été la disposition originaire des lieux ; les roches de diverse nature, les fossiles d'espèces différentes, sont des monuments.

Il y avait, pour tenir compte de ce passé lointain, un motif de plus. La géologie des villes donne la clef de leur architecture et contient parfois le secret de leur destinée. Souvent la nature des terrains a déterminé l'emplacement des capitales et dessiné d'avance la physionomie qui les caractérise. Peut-être la petite Lutèce ne serait pas devenue le grand Paris, si, dans le voisinage, n'eût pas existé, en immenses dépôts, une excellente pierre à bâtir. Pourquoi Paris est-il construit en moellons et Londres en briques, si ce n'est parce que, dans la série des terrains du bassin de Londres, l'argile propre à faire les briques remplace le calcaire parisien ? Si l'architecture de la Renaissance a semé sur les bords de la Loire de si élégantes merveilles, ne le doit-elle pas un peu à la qualité tendre de la pierre de ce pays, dans laquelle les ornements les plus délicats peuvent être sculptés avec une si grande facilité, que les plus humbles maisons, même dans les villages, sont décorées aujourd'hui de moulures, quelquefois d'assez bon goût ?

Durant la période que nous venons de traverser, la nature élaborait déjà les matériaux des superbes édifices de Rome. La mer déposait ces argiles du Vatican, propres à donner une brique solide, dont on fabriquait des assiettes au temps de Juvénal[4], et dont on fait aujourd'hui des tuiles. Les forces volcaniques anciennes ont produit le tuf, qui, tiré principalement du Capitole, où furent très anciennement des carrières, a fourni leurs matériaux aux constructions de l'âge des rois ; le pépérin, qu'on employa surtout sous la république ; la pouzzolane, propre à composer un ciment tenace, cause principale de la durée des monuments romains. L'époque des lacs vit naître les masses de travertin que

---

1 Le travertin n'est pas une pierre volcanique ; mais sa formation est liée aux dégagements des gaz qu exhalent les eaux chargées d'acide carbonique ou d'hydrogène sulfuré ; par là cette formation se rattache aux causes volcaniques qui produisent ces exhalaisons et les eaux sulfureuses elles-mêmes. Pentland, *Geol. of Rome*, p. 5.

2 On peut la suivre de l'arc de la *Salara* jusqu'au bastion de Paul III. Il y a aussi de grandes masses de travertin entre la porte du Peuple et la colline d'*Acqua Acetosa*.

3 Pline, *Hist. nat.*, II, 96, 1.

4 *Et Vaticano fragiles de monte patellas*, Juvénal, *Satires*, VI, 315.

devait employer l'empire, tandis que les volcans les plus nouveaux donnèrent aux Romains le pavé indestructible de leurs voies.

Ainsi l'histoire du sol de Rome nous a permis d'anticiper sur l'histoire monumentale du peuple romain.

Je vais passer à un âge antérieur encore à la naissance de Rome, mais dans lequel nous trouverons des témoignages écrits ailleurs que dans la composition des couches, la structure des roches, la nature des fossiles, des témoignages au moyen desquels nous pourrons donner une avant-scène au grand drame qu'ouvre Romulus.

Mais il faut d'abord, en rassemblant les indications qui nous restent., retrouver l'aspect primitif des lieux où viendront s'établir les populations antiques dont on entrevoit la présence sur les bords du Tibre, avant d'y apercevoir, dans un jour encore bien douteux, les premiers établissements des Romains.

II — ÉTAT PRIMITIF DU SOL ROMAIN

Me transportant en esprit à l'époque où le lieu qui depuis a été Rome et l'est encore n'était pas habité, j'aperçois d'abord un fleuve qui, plus tard, s'appellera le Tibre, mais dont le nom primitif, le vrai nom, selon Virgile, fut Albula, ce qui peut dire blanchâtre.

.... *Amisit verum velus Albula nomen*. (Virgile, *Æn*., VIII, 332.)

Or les eaux du Tibre ne sont pas blanchâtres, mais jaunâtres. Sur ce point le témoignage de nos yeux est d'accord avec celui des poètes de l'empire : Horace[1], Virgile[2], Ovide[3], disent que le Tibre est jaune. Il n'en est pas de même pour le nom primitif du fleuve, Albula : une telle dénomination n'est pas d'accord arec ce que nous voyons. On sait précisément ce que les anciens entendaient par ce mot Albula ; ils s'en servent constamment pour désigner les eaux sulfureuses. Virgile a dit :

Sulfurea Nar albus aqua[4]. (Virgile, *Æn*., VII, 517.)

Le Nar dont l'eau sulfureuse est blanche.

Les eaux des petits lacs sulfureux près de Tivoli s'appelaient, comme les autres de même espèce, *Albulæ*.

On doit donc penser que le Tibre a changé de couleur depuis les temps primitifs, qu'il était blanchâtre quand il s'appelait Albula, et voir, dans ce nom qu'il a porté, comme un reflet de la teinte ancienne de ses eaux.

Comment rendre raison de ce changement ?

Je pense que le Tibre fut dit d'abord blanchâtre (Albula) parce que lui et surtout l'Anio, qui se jette dans son sein, recevaient plus de sources sulfureuses que maintenant, car le nombre en devait être plus considérable à une époque moins éloignée de l'âge des volcans. Les anciens parlent des eaux sulfureuses de l'Anio[5].

Il faut donc se figurer le Tibre roulant vers la mer des eaux blanchâtres : c'est tracer un premier trait de ce tableau de l'état primordial des lieux dont j'écris l'histoire.

A cela prés, le Tibre était tel que nous le voyons ; sa courbe suit encore le contour de l'espace où fut le Champ de Mars et où est la partie la plus habitée de la ville actuelle[6].

Le Tibre était dès lors, comme il est aujourd'hui, rapide et tourbillonnant[7] ; il ronge toujours ses bords, ce qui lui avait fait donner anciennement le nom de Dévorant[8]. Les livres des augures l'appelaient pour cette raison la Scie et, à

---

1 Horace, *Carm*., I, 2, 13.
2 Virgile, *Æn*., VII, 31.
3 Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 216. Ces deux derniers poètes, qui parlent du sable jaune que le Tibre entraîne, indiquent la cause de la couleur de ses eaux.
4 Nar était un mot sabin qui voulait dire soufre. Cette rivière s'appelle la Nera ; ce nom ne vient pas de ***nero***, noir, mais de ***nar***. La Nera a pu être blanchâtre, jamais noire. A cause de sa blancheur, plus grande par moment, on croyait qu'elle avait roulé des flots de lait. (Tite-Live, XXXIV, 45.)
5 ***Sulphureis*** *gelidus qua serpit leniter undis*. Sil. Italicus, *Punic*., XII, 539.
6 *Quem Tiberis curvis in latus urget aquis*. (Ovide, *Fastes*, III, 520.)
7 Denys d'Halicarnasse, IX, 68. Virgile, *Æn*., VII, 51.
8 *Rumon quasi ripas ruminans et exedens*. Serv., VIII, 65.

cause de ses sinuosités, la Couleuvre[1]. Du haut de ses berges escarpées et minées sans cesse, pendent, comme aux temps antiques, des broussailles et des arbustes. Le Tibre a toujours l'aspect d'un torrent qui sillonne un désert.

Les poètes l'ont flatté, il n'a jamais été *le Tibre azuré, fleuve entre tous agréable au ciel* de Virgile :

Cæruleus Thybris cœlo gratissimus amnis. (Virgile, *Æn.*, VIII, 61.)

car le ciel n'a jamais pu réfléchir avec complaisance son image dans les eaux troubles et sales du fleuve limoneux.

Non, le caractère du Tibre est autre ; son air n'est pas gracieux, mais sévère, et cet air convenait à sa destinée. Quelle sombre physionomie devait avoir le Tibre lorsqu'il se précipitait sous de vieilles forêts, à Ira vers des solitudes ! Les forêts ont été abattues, mais les solitudes sont restées, ou plutôt elles sont revenues, et l'on a de nos jours, le spectacle de ce qu'était le Tibre avant Rome, quand, sortant par la *Porte du peuple*, tournant à gauche et faisant quelques pas sur la rive, on regarde par-dessus les eaux muettes la campagne silencieuse.

Seulement le lit du Tibre était alors plus profond. Le lit de tous les fleuves, surtout de ceux qui charrient beaucoup, s'exhausse avec le temps. On l'a constaté pour le Nil ; il en a été de même pour le Tibre. Suivant Pline, qui devait se connaître en navigation puisqu'il était amiral, le Tibre pouvait porter les grands vaisseaux de la Méditerranée[2]. Sa profondeur devait être encore plus grande à l'époque où nulle voile ne se montrait entre ses rives désertes.

Le lit du Tibre était aussi plus large quand aucun travail d'art n'emprisonnait le fleuve indompté. Le Tibre baignait le pied du Palatin ; il inondait l'emplacement futur de la *rue Étrusque*, où devait titre un jour le quartier élégant et corrompu de Rome. On disait, que le dieu Vertumne[3] avait détourné le cours du fleuve.

Le Tibre, en dépit de Vertumne, débordait fréquemment, et quelquefois, dans ses crues soudaines, retrouvait la largeur de son ancien lit. Horace nous montre le Tibre refoulé par un coup de libeccio (sud-ouest) de la rive droite[4], et venant ébranler, renverser même, ce qui me semble une exagération du poète, le temple de Vesta et la maison de Numa, à l'angle septentrional du Palatin, non loin de l'endroit où s'élève l'église de Sainte-Marie Libératrice.

Plus tard encore, le Tibre, dans une forte crue, atteignit, dit Tacite, des lieux élevés où fort se croyait a l'abri des inondations[5].

Un jour même, le Tibre était entré par une porte de la ville, la porte Flumentana[6], située au bord du fleuve, vers l'endroit où une rue moderne rappelle des inondations analogues par son nom presque semblable de *Fiumara*.

---

1 Serv., *Æn.*, VIII, 95. Pour apprécier la justesse pittoresque de ce terme sacré, il suffit de jeter les yeux sur un plan de Rome et des environs.
2 Pline, *Hist. nat.*, III, 9, 1.
3 Serv., *Æn.*, VIII, 90.
4 C'est, je crois, le vrai sens de

.... Retortis
Littore etruseo violenter undis.

(Horace, *Carm.*, I, 2, 13.)
Il ne s'agit pas de la mer d'Étrurie, mais de la rive étrusque du Tibre, c'est-à-dire la rive droite, que Stace appelle la rive lydienne parce que les Étrusques venaient de Lydie. (Stace, *Sylves*, IV, 4, 5.)
5 Tacite, *Hist.*, I, 86.
6 Paul Diacre, 89, *Fest.*, éd. Müller.

Les annales de la Rome ancienne, de la Rome du moyen âge et de la Rome des temps modernes conservent la date de beaucoup de débordements considérables. On a marqué sur la façade de l'*église de la Minerve* les hauteurs auxquelles ont atteint plusieurs d'entre eux ; il en est une qui indique une crue de trente-deux pieds.

Aujourd'hui encore, le Tibre déborde souvent ; il n'est pas très rare de voir des barques dans les rues de Rome et la place du Panthéon transformée en un petit lac au sein duquel se dresse, bizarre spectacle ! le majestueux portique.

Imaginez ce que devaient être ces inondations et ces débordements quand rien d'humain ne leur faisait obstacle et quand des forêts, aujourd'hui détruites, augmentaient, comme toujours, l'abondance des eaux.

Le long de la vallée du libre devaient se trouver des espèces de savanes[1] ; aussi les prairies qui bordaient les deux côtés du fleuve, et dont l'une fut plus tard le Champ de Mars, étaient-elles des prairies marécageuses où croissaient des presles[2]. Des prairies et des marécages au pied de quelques collines couvertes d'arbres, voilà ce que Rome a remplacé.

Dans cet espace fréquemment submergé, s'étendait, entre la place Navone et Sant-Andrea *della Valle*, un enfoncement dont le nom de cette église garde le souvenir. La place a succédé à un cirque où avaient lieu des courses de char dans l'eau, imitées jusqu'à nos jours par les promenades en voitures du mois d'août autour de la place artificiellement inondée.

Au sein de l'enfoncement dont je viens de parler, quelques redressements de terrains formaient durant les inondations comme des îlots ; entre cet enfoncement et le Capitole, la prairie reparaissait : c'est ce qu'on appela les *prés Flaminiens*.

Mais quittons la plaine pour les collines, et commençons par la rive droite du Tibre.

La chaîne de collines continues qui, à partir de Ponte Molle, longent cette rive et vont se rapprochant de son lit sinueux, laissent d'abord entre elles et lui un espace qui faisait partie du *champ Vatican*.

Là croissaient anciennement des chéries verts. Pline[3] parle d'une yeuse plus vieille que Borne même, et que de son temps on voyait encore au Vatican. Cet arbre ne devait pas avoir été dans cet endroit seul de son espèce. Plus tard on y planta des vignes qui produisaient un vin détestable ; le vin du Vatican était le Suresnes de l'ancienne Rome. *Bois le vin du Vatican*, disait Martial, *si tu aimes le vinaigre*[4] : et ailleurs : *Boire le vin du Vatican, c'est boire du poison*[5]. A nous ce nom de Vatican dit autre chose, ce vieux nom est celui de la basilique de Saint-Pierre et du palais des papes.

Vers la partie moyenne des collines qui longent la rive droite du Tibre, les Romains établirent leur forteresse du Janicule ; mais auparavant il n'y avait de ce côté qu'un rideau de collines boisées et arrosées par des sources. Pour retrouver l'aspect primitif de Rome, il faut mettre partout des sources et des

---

1 Tels étaient les bas-fonds du Terentum à l'extrémité du Champ de Mars, *Vada Terenti*, dit Ovide, *Fastes*, I, 501. Ce mot, dans la langue sabine, voulait dire mou, fangeux.
2 C'est la plante appelée vulgairement queue-de-cheval, d'où la *Codeta* major et la *Codeta* minor.
3 Pline, *Hist. nat.*, XVI, 87.
4 Martial, *Ep.*, X, 45, 5.
5 *Ibid.*, VI, 92, 3.

arbres ; ces sources, aujourd'hui en grande partie perdues, permirent de placer une forteresse dans un lieu qui n'eût pas été tenable sans elles.

On a retrouvé quelques-unes des sources du Janicule, par exemple, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, l'eau de Saint-Damase, qui donne son nom à la cour embellie par les Loges de Raphaël.

Passant sur la rive gauche du Tibre et nous avançant en sens inverse de son cours, nous rencontrons d'abord l'Aventin.

L'Aventin, dont la forme est assez irrégulière, a deux cimes que sépare un ravin ; l'une, la plus haute, est indiquée par l'église de Sainte-Sabine ; l'autre, qu'on appelle le faux Aventin, par l'église de Sainte-Balbine. Virgile, qui fait autorité en matière de tradition, parle de l'épaisse forêt de l'Aventin, qui, au temps d'Évandre, descendait, jusqu'au fleuve, et d'un bois sacré au pied de la colline[1]. Ovide[2] mentionne également la forêt de l'Aventin. Cette colline était couverte de toutes sortes d'arbres. Denys d'Halicarnasse cite en particulier les lauriers[3] ; cet arbre prophétique croissait volontiers sur le sol romain. De là était venu à une partie de l'Aventin le nom de bois de Lauriers (Lauretum ou Loretum)[4] ; c'est ainsi que deux rues modernes à Rome doivent le leur aux haies vives qu'elles ont remplacées[5] ; il y avait sur l'Aventin le grand Loretum et le petit[6]. Un temple de Vertumne était dit *in Loreto Majore*, comme il existe de nos jours à Rome une église de San-Salvator *in Lauro*.

Sur l'Aventin se trouvaient aussi de nombreuses sources[7]. Ce mont était remarquablement rocailleux. Il est parlé souvent des rochers de l'Aventin.

Un rocher appelé le Rocher-Sacré dominait la moindre des deux cimes de la colline et formait, dit Ovide, une partie considérable de la montagne[8]. De ce sommet de l'Aventin, suivant la tradition, Remus consulta les présages qui lui furent contraires. Mont néfaste, l'Aventin de Remus, voisin et rival du Palatin de Romulus, fut exclu par les patriciens de l'enceinte sacrée de la cité, du *Pomœrium* romain où il n'entra que sous Claude, bien qu'il fût entouré d'un mur d'enceinte dès le temps des rois. La colline proscrite, et qui depuis Remus fut toujours la colline de l'opposition, servit, à plusieurs reprises, d'asile et de forteresse à la liberté plébéienne.

Aujourd'hui l'Aventin semble encore maudit et proscrit ; à peine si quelques moines l'habitent ; ses églises éparses s'élèvent parmi des vignes solitaires et de grands espaces remplis de roseaux. L'Aventin était séparé du Palatin par une vallée étroite et profonde[9] dont les pentes abruptes se couvraient de myrtes[10]. Le fond de cette vallée marécageuse et souvent inondée fut comblé quand on y construisit le grand cirque qui la remplissait tout entière.

En regard de la masse irrégulière et des anfractuosités de l'Aventin, le Palatin s'élève très nettement isolé ; sa forme est régulière, c'est un carré long ou plutôt

---

1 Virgile, *Æn.*, VIII, 104, 108, 216.
2 Ovide, *Fastes*, I, 551.
3 Denys d'Halicarnasse, III, 43.
4 Le nom de la ville de Laurentum avait la même origine, il en est de même de Loreto. Lorette.
5 La rue delle Fratte et la rue Frattina près de laquelle est l'église de Sant Andrea delle Fratte.
6 Pline, *Hist. nat.*, XV, 40, 5.
7 Plutarque, *Numa*, 15.
8 *Pars bona montis ea est (moles)*. Ovide, *Fastes*, V, 14.
9 Denys d'Halicarnasse, III, 43.
10 Ces myrtes y firent élever un temple à Vénus qui s'appelait tantôt Murtea (Varron, *de l. lat.*, v, 151), tantôt Murtia ou Murcia pour Munia, comme Marcius pour Martius.

un trapèze dont les quatre côtés correspondent, à peu de chose près, aux quatre points cardinaux. A l'origine, le Palatin abondait en sources[1] que les constructions impériales ont fait disparaître. Au pied du Palatin, vers le Forum, était le *bassin de Juturne*, où, après le combat du lac Régille, on crut voir Castor et Pollux, qui avaient secouru les Romains pendant L'action, faire boire leurs chevaux divins. Tout près de là est aujourd'hui un de ces grands abreuvoirs romains destinés aux troupeaux ; il est alimenté probablement par un reste de la même source.

On voit déjà combien le sol de Rome était riche en sources naturelles.

Ce fut pour remplacer ces sources détruites que les Romains imaginèrent le moyen dispendieux et magnifique des aqueducs. A Rome, on trouve presque partout l'eau à quelques pieds de profondeur. Au lieu de là cher de tirer parti de cette eau si voisine du sol, les Romains ont préféré aller à de grandes distances chercher des ondes choisies, les amener sur des arcades majestueuses et les distribuer avec profusion dans la ville ; c'est que ce peuple ne se contentait pas du nécessaire et à l'utile il voulait mêler le grand.

Les sources du Palatin y entretenaient des pâturages[2], aussi ce mont fut d'abord un mont pastoral ; la tradition y plaça l'Arcadien Évandre au milieu de ses troupeaux. Comme l'Aventin, le Palatin était très boisé[3].

L'histoire du Palatin est l'histoire de home. Sur cette colline de peu détendue où il avait été précédé par les Sicules et les Pélasges, Romulus le pâtre, qu'on disait né du sang des dieux et des rois, fonda ou agrandit une bourgade qui l'ut le noyau de la cité romaine.

A la fin de la république l'ancienne bourgade était devenue la demeure des citoyens opulents ; puis la colline fut graduellement envahie par les accroissements successifs de la demeure impériale. Le nom du mont Palatin était *Palatium*, comme *Capitolium* celui du mont Capitolin ; ce mot *palatium* devint le nom de la maison d'Auguste, plus tard de l'ensemble d'édifices qui composaient le halais et finirent par couvrir la colline tout entière.

Ce nom, qui fut d'abord celui d'un lieu où quelques pâtres campèrent, est resté dans presque toutes les langues modernes pour désigner la demeure des rois et des princes : singulière fortune d'un mot !

Aujourd'hui l'intérieur du Palatin est tout pétri de ruines ; il ne reste à sa surface que des débris immenses et confus, en partie noyés dans une végétation vigoureuse, qui a repris le dessus quand les édifices qui l'avaient chassée lui ont fait place à leur tour ; des substructions gigantesques servent de magasins de foin, et sur l'emplacement du palais, d'où pâturages, forêts et fontaines ont disparu, sont des carrés de choux et d'artichauts.

Sous l'escarpement du Palatin vers l'ouest, était un antre appelé Lupercal, fameux par l'allaitement de Romulus et de Remus.

Cet antre était dominé par de grands arbres, les eaux qui descendaient du Palatin y entretenaient une constante fraîcheur[4].

---

1 Encore au temps de Cicéron. *De Republica*, II, 6.
2 *Pecorosa palatia*. (Prop., *El*., v, 9, 3.) — *Herbosa palatia*. (Tib., *El*.,II. 5, 15.)
3 *Constitit in summo nemorosi colle palati* (Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 478.)
Nemorosi saxa palati. (Ovide, *Fastes*, IV, 815.)
4 Denys d'Halicarnasse, I, 32.
Gelida sub rupe Lupercal.

Entre le Palatin et le Tibre, commençait, à partir du fleuve, le Vélabre, vaste marais, formé à son extrémité par les flaques d'eau stagnante que laissaient les débordements, alimenté par des sources nombreuses et par les eaux pluviales qui se précipitaient des collines. Ovide[1], comparant le passé au présent, dit : *Là où des processions solennelles traversent le Vélabre pour se rendre au cirque, il n'y avait que des saules, des roseaux et un marais qu'on ne pouvait affronter que pieds nus*.

Properce dit qu'on avait autrefois navigué dans ce quartier magnifique

Le nautonier faisait voile à travers les eaux dans la ville[2].

Spectacle pareil à celui que Rome donne encore aujourd'hui quand le Tibre est débordé. Nous savons ce qu'on payait pour passer le Vélabre ; c'était un *quadrans*, environ trois sous, trois fois plus cher que le prix actuel de la barque de Ripetta[3].

Ce lieu s'appela toujours le Vélabre, quoiqu'il n'y eût plus de Vélabre, comme la Chaussée-d'Antin a gardé son nom, quoiqu'il n'y ait plus de chaussée.

Le souvenir du Vélabre subsiste dans la dénomination de Saint-George-en-Vélabre, qui est celle d'une église à peu près abandonnée.

Le Vélabre se continuait jusqu'au Forum[4], dont ses eaux marécageuses occupaient presque entièrement la place. L'épisode épique de la retraite de Mettus Curtius, pendant le combat des Romains et des Sabins au temps de Romulus, montre qu'elles baignaient le pied du Capitole : le nom de Velia, donné à la colline qui barrait le Forum à son autre extrémité, nom qui veut dire marais, fait voir que le marais s'étendait jusqu'à cette colline ; car une élévation de terrain n'a pu recevoir une telle dénomination que si le marécage y touchait.

Tous ces témoignages se rapportent évidemment à un état antérieur au grand système d'égouts créé par les Tarquins pour dessécher le Forum et les lieux environnants. Après cet étonnant ouvrage, l'état primitif des lieux changea, mais il en resta très longtemps le souvenir et quelques traces[5].

Enfin le Vélabre allait au nord jusque vers le pied du Quirinal : C'était ce qu'on appelait le petit Vélabre[6].

Le grand Vélabre séparait le Palatin d'une autre colline, située entre le Palatin et le Tibre. Cette colline, de toutes la moins considérable, devait avoir la destinée la plus grande, car elle devait être le Capitole.

Le Capitole, comme l'Aventin, a deux cimes, mais beaucoup plus rapprochées. Sur celle qui a conservé le nom de Roche Tarpéienne était la citadelle ; sur l'autre, le temple de Jupiter, qui a fait place à l'église d'Araceli.

Virgile, *Æn.*, VIII, 343.

1 Ovide, *Fastes*, VI, 407. Ovide parle aussi d'une fête où l'on marchait pieds nus en mémoire de l'ancien état marécageux de ce quartier.

2 Nanta per urbanas velificabat aquas. Properce, *El.*, V, 9, 6.

3 Varron, *de ling. lat.*, V, 44.

4 *Hoc, ubi nunc fora surit, udæ tenuere paludes*. Ovide, *Fastes*, VI, 403.

5 Quoique le lac Curtius fût desséché, au moins en grande partie, dès le temps d'Auguste (Ovide, Fastes, VI, 405), ce nom de lac s'est perpétué pendant tout le moyen 5ge. L'église que celle de Sainte-Marie Libératrice a remplacée s'appelait Saint-Sylvestre *in lacu*. Les observations des géologues ont confirmé le témoignage des historiens et des poètes ; on a trouvé près du forum des coquilles appartenant aux espèces actuelles qui vivent dans les eaux dormantes.

6 Le petit Vélabre était de ce côté, car Varron le place près des eaux qui jaillirent dans le voisinage du temple de Janus, qu'on sait avoir existé à peu près où est l'église de Sainte-Martine. Varron, *de ling. lat.*, V, 456.

Deux bois de chênes, dont on conserva religieusement les restes, descendaient de ces deux cimes, alors plus hautes et plus aiguës[1] vers le fond, aujourd'hui comblé, de l'étroite vallée qui les divisait. Les flancs de. cette colline sauvage étaient hérissés de broussailles[2].

Des deux côtés d'une gorge par où devait passer un jour la voie triomphale, une forêt s'abaissait sur la pente méridionale du Capitole. Des sources filtraient à travers la colline et allaient tomber dans le Vélabre ; leur présence est attestée par des puits très anciens qu'on a retrouvés dans les souterrains du Capitole et par une de ces sources, que la piété des chrétiens a conservée, parce qu'elle servit, dit-on, à saint Pierre pour baptiser ses geôliers dans la prison Mamertine.

Le Capitole était à pic du côté du Champ de Mars, là où on le gravit aujourd'hui par une pente doucement inclinée ; du côté du Forum, il était presque aussi abrupt, et Ovide parle encore de la pente escarpée qui conduisait dans le Forum et la vallée[3]. Je crois retrouver ce rude chemin dans une montée très roide qui porte le nom de *Salita di Murforio*.

L'aspect primordial du Capitole, tel que l'a évoqué l'imagination savante de Virgile[4] et de Properce[5], était formidable. Sur ce mont solitaire que visitait seulement la foudre, Jupiter était présent par son tonnerre avant de l'être par son temple.

Ces trois montagnes, je devrais dire ces trois collines, mais je parle comme l'orgueil romain[6], l'Aventin, le Palatin et le Capitole., forment un groupe à part, dans le voisinage du Tibre. Plus loin, quatre autres monts s'avancent tous dans le même sens comme se détachant de la plaine supérieure ; leur ensemble dessine un arc dont le Tibre serait la corde.

Le premier qu'on rencontre en suivant du sud au nord ce demi-cercle de hauteurs, est le Caelius. Primitivement le Cœlius s'appelait le Mont des Chênes[7] ; ce nom indique la nature de la végétation qui le couvrait. Les sources du Caelius étaient nombreuses ; l'une d'elles porta le nom de source Argentine, une autre s'appelait source de Mercure. Celle-ci a été retrouvée de nos jours et reconnue à la bonté de son eau.

A l'angle occidental du Cœlius, une fontaine sortait d'une grotte et se répandait à travers les herbes. Ce fut plus tard la fontaine de la nymphe Egérie, qui coulait sous un bois sacré, celui des Camènes ; la fontaine et le bois sacré subsistaient encore au temps de Juvénal[8].

Les chênes du Caelius descendaient dans la vallée qui le sépare de l'Esquilin et remontaient sur le flanc de cette dernière colline. Car précisément de ce côté se trouvait, sur l'Esquilin, la chapelle consacrée aux *nymphes des chênes* ; plus loin venait un lieu appelé *Bois de Hêtres* (*fagutal*). On suit, à la trace de ces

---

1 Denys d'Halicarnasse, III, 69.
2 Virgile, *Æn.*, VIII, 348.
3 *Arduus in valles et fora clivus erat.* (Ovide, *Fastes*, I, 264.)
4 Virgile, *Æn.*, VIII, 349.
5 Properce, *El.*, V, 1, 7.

Tarpeiusque pater nuda de rupe tonabat.

Je crois qu'ici ***nudu*** ne veut pas dire dépouillée d'arbres, mais inhabitée, où il n'y a encore ni temple ni citadelle.

6 Les descendants des anciens Romains ont hérité de cet orgueil : ils appellent encore le quartier qui se compose de l'Esquilin, du Viminal et d'une partie du Quirinal *i monti*, les monts.
7 *Mons querquetulanus.*
8 Voyez chap. XII.

dénominations locales, les vestiges des vieilles forêts de chênes et de hêtres qui couvraient l'Esquilin.

A la base de cette colline, dans la région paludéenne, on nous venons de voir que le Vélabre s'étendait, fut anciennement le bois Argiletum, dont le nom demeura au quartier de Rome par lequel il fut remplacé.

Tout près était la Subura, région que sa position dans le fond d'un entonnoir formé par les pentes convergentes de l'Esquilin, du Viminal et du Quirinal devait rendre humide et fangeuse[1] ; elle confinait au *petit Vélabre*.

Aussi bien que le quartier étrusque situé à l'extrémité opposée du Vélabre, la Subura, devint le repaire des dissolutions romaines, comme si, dans l'un et l'autre endroit, la fange eût amené la fange.

Ce nom d'un quartier de Rome plus ancien, nous le verrons, que Rome elle-même a subsisté au moyen âge dans celui d'une église, Sainte-Agathe *in Subura* ; il est rappelé encore aujourd'hui par la *place Subura*.

En allant vers le nord, on franchit sans s'en apercevoir le dos étroit du Viminal, ainsi nommé des osiers (*vimina*) qui y croissaient ; c'est aujourd'hui, des monts de Rome, le seul un peu difficile à retrouver. On a d'abord quelque peine à le découvrir. Quand on vient de Sainte-Marie-Majeure, bâtie sur l'Esquilin, une faible montée vous amène sur le Viminal, qui ne paraît point détaché de l'Esquilin et du Quirinal.

Mais, si l'on tourne à gauche pour suivre la rue que M. Charles Didier, dans sa Rome souterraine, a si bien nommée la rue champêtre de Saint-Vital, on aperçoit un escarpement peu différent sans doute de ce qu'il était quand le Viminal ne portait que des saules ; du reste, les abords de cette colline ont été anciennement champêtres, car sous le Viminal fut un sanctuaire consacré au dieu des bois, Sylvain[2].

Les saules du Viminal rappellent ceux dont on a trouvé près de là, sur le Pincio, les débris fossiles et rattachent ainsi aux âges géologiques les âges anciens de l'histoire ; les saules, dans plus d'un endroit de la campagne romaine, par exemple au Ponte-Nomentano, penchent encore leur chevelure élégante sur les eaux comme le faisaient jadis ceux du Viminal, car les eaux qu'aiment les saules ne manquaient pas plus à cette colline qu'aux autres collines de Rome.

Puis vient un mont plus visible et plus célèbre, le Quirinal ; avec les trois derniers de ceux que j'ai énumérés avant lui, savoir : le Cœlius, l'Esquilin et le Viminal, le mont Quirinal forme un quatrième prolongement de la campagne romaine ; ce sont quatre promontoires qui s'allongent vers le Tibre et comme quatre doigts d'une main dont la plaine élevée de laquelle ils se détachent serait la paume immense. Cette main a saisi le monde.

Jusqu'à Trajan, le Quirinal tenait au Capitole par une colline intermédiaire que cet empereur a supprimée pour établir son Forum, et dont la colonne Trajane, qui a cent pieds romains, indique, l'inscription qu'elle porte en fait foi, la plus grande hauteur.

---

1 Je ne puis, comme on l'a fait, rapporter à la nature humide du terrain de la Subura ce que dit Martial des pierres toujours salies par des pas humides.

Et nunquam sicco sordida saxa gradu. *Ep*., V, 25, 6.

Je ne vois là qu'une indication de la boue qui devait abonder dans un quartier populeux, lequel est encore, pour la mime raison, très boueux aujourd'hui.

2 Canina, *Roma antica*, 205.

four nous représenter la configuration primitive du sol de Rome, il faut donc rétablir cette langue de terre qui unissait le Quirinal au Capitole, le Capitole formant alors l'extrémité d'une presqu'île, tandis qu'il est comme une île depuis Trajan.

Pour l'intelligence de plusieurs faits de l'histoire romaine, nous devrons tenir compte de cette colline aujourd'hui disparue.

Nous avons peu de renseignements sur l'antique végétation du Quirinal. La maison de Pomponius Atticus, située sur le Quirinal, était remarquable par ce que Cicéron appelle une forêt, *sylva*. Et rien n'empêche de reconnaître dans le parc de l'opulent Romain un reste de la forêt primitive. Ainsi j'ai vu aux États-Unis, près de la ville de Chicago, dans un jardin, des arbres qui avaient fait partie de la forêt vierge avant le défrichement.

Mais Chicago, bien que renfermant quarante mille âmes, ne comptait alors que quinze années d'existence, et au temps de Cicéron Rome était âgée de sept siècles ; il est vrai qu'on était plus conservateur à Rome qu'aux États-Unis, et en particulier pour les arbres ; cependant on ne peut rien affirmer touchant l'antiquité de la forêt d'Atticus sur le Quirinal.

Il n'y a pas de raison de supposer que dans une région partout boisée, sur sept collines, une seulement ait été nue. D'ailleurs on trouve quelques indices de la végétation primitive du Quirinal : il est question dans Ovide d'un bois sacré sur la colline de Quirinus[1].

Or les bois sacrés étaient souvent un débris soigneusement conservé des forêts antiques pour lesquelles on avait un superstitieux respect et que le souvenir des vieilles divinités du pays consacrait, car les bois avaient été les premiers temples[2]. Aussi trouve-t-on les bois sacrés de Rome debout à l'époque des régionnaires, c'est-à-dire au quatrième siècle de notre ère.

C'est que les Romains, encore plus que les Anglais, avaient le respect des vieux arbres. Pour eux, ce respect était un culte ; il fallait un sacrifice peur expier la chute d'un arbre, même d'un arbre tombé de vétusté : abattre un arbre dans un bois sacré était un crime[3]. Les bois sacrés peuvent donc servir comme autant de jalons pour retrouver la forêt primitive.

Or partout sont indiqués dans Rome des bois sacrés au delà du Tibre, le bois de Satriana[4], le bois de Furina, qui vit la mort de Tiberius Gracchus ; sur le Capitole, le bois de l'Asile ; sur la pente septentrionale du Palatin, le bois de Vesta ; sur le Cœlius, le bois des Camènes et les deux bois sacrés entre lesquels s'élevait la maison de l'empereur Tétricus[5] ; sur l'Esquilin, le bois de Méphitis et le bois de Junon-Lucine ; au pied de l'Esquilin, l'Argiletum et le bois de Strenia ; sur le Quirinal, le bois de Quirinus. Lors même qu'il n'est pas fait mention expresse d'un bois sacré, on peut en supposer l'existence partout où il y avait soit un temple, soit même une chapelle.

Outre les bois sacrés, des groupes d'arbres ou des arbres isolés, qui provenaient sans doute de la forêt. primitive, achevaient d'en déterminer la physionomie et le

---

1 Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 452-3.
2 Pline, *Hist. nat.*, XII, 2, 1.
3 Marini, *Frat. Arval.*, p. 2.
4 *Lucus sacer deæ Satrianæ*. Sur un autel trouvé dans le Borgo. Gruter, *Inscr.*, p. LXXIX, 3.
5 Trebellius Pollion, *Triginta tyr.*, *de Tetr. jun*.

caractère ; ainsi le cornouiller ne devait pas être rare, car on le trouve mentionné par la légende ou par l'histoire en plusieurs lieux[1].

Aux grands arbres se mêlait une végétation d'arbustes, parmi lesquels[2] le myrte, dont l'abondance contribua peut-être à rattacher l'origine de Rome à Vénus ; çà et là, un olivier, un figuier, un cyprès, un lotos[3], épargnés parce qu'ils se rapportaient à quelques vieux souvenirs, attestaient la présence de ces arbres, à une époque ancienne, sur le sol romain. Un palmier qui naissait spontanément donnait à cette végétation primitive l'air à demi oriental que les huit ou dix palmiers de Rome[4] donnent à la végétation romaine d'aujourd'hui.

Un palmier naquit dans le temple de Jupiter au Capitole, pendant la guerre contre Persée ; un autre poussa entre les pierres de la maison d'Auguste, sur le Palatin, où les deux palmiers du couvent de Saint-Bonaventure font un si bel effet.

Le sol de Rome n'a pas seulement changé d'aspect, il a changé de forme. D'abord il est des collines qui n'ont pas toujours existé : le Monte-Citorio, composé de ruines ; le Monte-Giordano, qui date du moyen âge ; le singulier Monte-Testaccio, formé tout entier de vases brisés et qui ne remonte pas jusqu'aux premiers siècles de notre ère. Pour retrouver l'état primitif des collines anciennes, il faut faire abstraction des ruines entassées sur leurs sommets ; l'exhaussement du sol, une des choses qui à Rome étonne le plus les étrangers, ne s'observe pas seulement dans les lieux bas, où il s'explique par l'accumulation des terres que diverses causes ont pu y faire descendre ; on le remarque sur le sommet isolé du Palatin ; en quelques endroits le sol antique ne paraît que si l'on creuse à une profondeur de 40 pieds.

Déjà les anciens avaient été frappés de cet amoncellement et avaient cherché à l'expliquer par les incendies[5].

Quelquefois deux hauteurs séparées dans l'origine ont été artificiellement réunies[6] ; quelquefois aussi les pentes sont devenues plus escarpées par suite d'un éboulement de rochers : c'est ce qui est arrivé pour la roche Tarpéienne au sixième siècle de Rome[7] et au seizième de l'ère chrétienne. Ces cas sont rares ; ce qui a eu lieu beaucoup plus souvent, c'est que les sommets ont été aplanis eu effacés et même que certaines hauteurs ont disparu, comme le Germale, mentionné avec la Velia, qui existait encore au temps de Cicéron[8] et duquel il ne reste rien ; tandis que la Velia, dont l'arc de Titus marque le sommet, par l'entassement qui s'est fait autour d'elle s'est seulement beaucoup abaissée. La roche Lupercale a disparu. On n'aperçoit plus le grand rocher qui s'élevait sur la moindre des deux cimes de l'Aventin. Le Palatin, qui a fourni aux jardins Farnèse une véritable plate-forme, avait un sommet dominant sur lequel on bâtit très anciennement un temple de la Victoire[9] ; il fallut aplanir les inégalités du Capitole

---

1 Un bois de cornouillers (*corneta*) croissait sur la Velia, là où fut depuis le temple de Vénus de Rome (Varron, *De ling. lat.*, V, 152). On disait que la pique de Romulus, lancée par lui de l'Aventin sur le Palatin, y avait jeté des racines et était devenue un arbre de cette espèce.
2 *Fuit myrtus ubi nunc Roma est*. (Pline, *Hist. nat.*, XV, 36, 1-2.)
3 *Lotos in Vulcanali æquæva uroi intelligitur*. (Pline, *Hist. nat.*, XVI, 186.)
4 Madame de Staël, qui dit dans *Corinne* : *le palmier dont Rome se gante*..., ne les avait pas comptés. Madame de Staël a souvent admirablement pensé sur Rome, mais ne l'a pas assez regardée.
5 Front., *de Aquæd.*, 18.
6 *Locum qui vocatur Cœliolus cum Cœlio nunc conjunctum*. (Varron, *de ling. lat.*, V, 46.)
7 Tite-Live, XXXV, 21.
8 La maison de Milon était sur le Germale. Cicéron, *Ad Att.*, IV, III, 3.
9 Denys d'Halicarnasse, I, 32.

pour y construire le temple de Jupiter[1]. D'autre part, l'île Tibérine, à laquelle une légende absurde donne pour origine les blés des Tarquins jetés dans le Tibre, est, nous le verrons, bien plus ancienne ; elle était accompagnée de petites îles que le Tibre a dévorées[2].

Chacune des collines fut primitivement hérissée de mamelons, dont, pour la plupart, on ne saurait trouver aujourd'hui la trace.

Nous le savons par un précieux témoignage.

Varron, parlant des chapelles consacrées au culte antique des Argéens[3], nous apprend que ces chapelles étaient au nombre de vingt-quatre ou vingt-sept, que chacune était placée sur un sommet, et il fait l'énumération de la plupart de ces sommets. C'étaient autant de pointes, de saillies, s'élevant çà et là sur les collines de Rome.

Pour retrouver en esprit la configuration primitive du sol romain, l'on doit donc, replantant sur chacun des sept monts l'espèce de bois qui le couvrait, ici les chênes, là les hêtres, là les lauriers, y dresser aussi de nouveau et y tailler à pic une vingtaine, au moins, de petits sommets à dont quelques-uns seulement subsistent et dont aucun n'est aussi marqué qu'il l'était à l'origine. Pour trouver quelque chose qui ressemble à cette physionomie primitive de Rome, il faut aller chercher les monticules épars dans la campagne ; et encore ceux-ci ont souvent perdu leurs saillies par suite de l'établissement à leur sommet d'une ville ou d'une villa.

Maintenant, si je ferme les yeux à ce qui m'entoure pour voir ce qui a été ; si j'efface de mon esprit cette longue et mémorable histoire de Rome, je découvre une forêt, entrecoupée de clairières où sont des pâturages, et composée d'essences diverses ; elle couvre quelques collines et domine une plaine verdoyante et marécageuse, envahie par le Tibre. Dans cette forêt, les loups ont leur repaire, les oiseaux de proie font leur nid ; l'homme n'y a pas encore paru ; là où sera Rome est une forêt vierge.

.... *Incædua sylva virelat*[4].

A la place où doit s'élever un jour la ville des rois, des consuls, des empereurs et des papes, il n'y a que des bois, des prés et des marécages.

Jetons maintenant un coup d'oeil sur l'état primitif de la campagne romaine.

La campagne romaine, aujourd'hui presque entièrement dépouillée d'arbre, présentait aussi l'aspect d'un pays boisé. Le culte antique du dieu Faunus, des faunes et des sylvains, divinités indigènes du Latium, le prouve, ainsi que le rôle mythologique du pic-vert et son nom *picus* donné à un roi latin, car cet oiseau n'habite qu'au plus profond des bois ; de plus, l'histoire mentionne dans les environs de Rome plusieurs forêts qu'on y chercherait vainement aujourd'hui. A cette heure, il ne reste guère que la grande forêt qui s'étend d'Ostie vers les marais Pontins, et encore était-elle plus étendue au temps de Pline le Jeune que de nos jours. Grégoire XIII en a abattu une partie.

Nous connaissons par les auteurs la forêt Nœvia formée de chênes verts. cette forêt, voisine de l'Aventin, noire par l'ombre des yeuses[1].

---

1 *Ibid.*, III, 69.
2 Elles sont encore indiquées sur le plan de Rome de Nolli, au dix-huitième siècle.
3 Varron, *de ling. lat.*, V, 45 et suiv.
4 Ovide, *Fastes*, I, 243.

Lucus Aventino proprior niger ilicis umbra.

Vers expressif qui rend bien l'effet de l'ombre ténébreuse que ces arbres répandent sur le sol, et dont on peut vérifier l'exactitude en se promenant sous les beaux chênes verts de la villa Borghèse.

Dans cette forêt, qui avait donné son nom à une porte de Rome, habitèrent plus tard des gens sans aveu, des bandits descendants des premiers sujets de Romulus et ancêtres des brigands de nos jours[2].

Ceux-ci, en général, n'exercent pas leur profession aux portes de Rome, où parfois ils paraissent cependant ; leurs repaires ont reculé de quelques lieues avec les forêts. Les brigands de l'antiquité devaient habiter également les environs du bois consacré à Laverna, patronne des voleurs, que la madone, honteuse dérision de ce que la religion a de plus pur, a parfois remplacée.

La forêt des Malfaiteurs[3] a dû son nom aux hôtes qui la fréquentaient. Sur la rive droite du Tibre, à cinq milles de Rome, était la forêt Mœsia dont il reste à peine quelques vestiges[4]. Tite-Live parle d'un très grand bois entre le Tibre et la voie Salaria, dans lequel se réfugia une partie de l'armée romaine après le désastre de l'Allia[5]. Le lac d'Albano était entouré d'une forêt. Ovide est sur ce point d'accord avec Tite-Live[6], et la tradition qui donne à plusieurs rois fabuleux d'Albe le nom de Sylvius, homme des bois, semble confirmer par les témoignages les plus anciens la vérité de ce double témoignage.

Aujourd'hui, on ne trouve un bout de forêt que plus haut, en gravissant le mont Albain (Monte-Cavi), à l'endroit où, sous les grands chênes, apparaissent tout à coup, parmi les feuilles tombées, les dalles de la voie Triomphale.

Ovide dit, en parlant du lac de Nemi : *Là est un lac ceint d'une épaisse forêt*[7].

.....Sylva præcinctus opaca
Est lacus.

Il y avait donc en cet endroit une forêt. Cette forêt était assez considérable pour faire donner au sanctuaire de la Diane d'Aricie le nom de *Nemus*. Ce bois n'existe plus, mais il a laissé son nom au lac charmant et au village pittoresque de *Nemi*.

Le petit bois de Cære est décrit dans Virgile avec des expressions qui aujourd'hui seraient exagérées[8].

Il y a, dit-il, *un grand bois près du fleuve aux froides eaux de Cære. Ce bois s'étend au loin, consacré par la religion des aïeux. De partout des collines creuses l'enferment*[9] *et de noirs sapins l'environnent*.

Les sapins n'y ont guère laissé d'autre souvenir de leur présence que le nom d'une hauteur qui s'appelle la Sapinière[10] (Abetone).

---

1 *Ibid.*, III, 295.
2 Caton, cité par Festus, p. 169. Ed. Müller.
3 C'est ainsi que Denys d'Halicarnasse (III, 35) appelle la *Sylva Malitiosa* de Tite-Live. (I, 30.)
4 Tite-Live, I, 33. Nibby, *Dint.*, I, 411.
5 P. Diacre, *Lucaria*, Fest., p. 119, Ed. Müller.
6 Tite-Live, V, 15.
7 *Fastes*, III, 263.
8 Virgile, *Æn.*, VIII, 597.
9 Est-ce une allusion aux tombes étrusques creusées dans ces collines ?
10 Entre Cære et le Tibre on chercherait en vain l'antique bois d'Halernus dont parle Ovide :
Adjacet antiqui Tiberino locus Halerni.
(*Fastes*, VI, 105.)

Les noms font partie de la physionomie des lieux ; souvent ils la représentent après qu'elle a changé et la conservent, pour ainsi dire, après qu'elle a disparu.

Le nom antique d'Alsium (Palo) nous apprend qu'il y eut là autrefois un bois sacré (Alsos), et, si Préneste doit le sien, comme le veut Servius[1], aux chênes verts (*prinoi*) qui y abondaient encore au temps où il écrivait, cette étymologie nous révèle un trait de l'aspect ancien du pays, que son aspect moderne ne nous présente plus, du moins au même degré.

La forêt du mont Algide, qui existait encore au moyen âge, n'existe plus[2].

C'est une loi universelle que les bois, s'ils ne sont entretenus avec soin, vont toujours occupant un moindre espace. Chaque jour en Italie, on voit ceux de l'Apennin achever de périr ; les forêts de la campagne romaine, que la culture croissante et des guerres continuelles pendant les quatre premiers siècles de Rome ont concouru à faire disparaître, ont dû avoir plus tôt le même sort. On peut donc, d'après la nature et les noms des lieux, affirmer de la campagne de Rome ce que de nombreux témoignages nous ont conduit à établir pour la ville elle-même. Elle fut dans l'origine une vaste forêt.

Les bouquets d'arbres suspendus sur les hauteurs dont est semée la campagne romaine, comme le petit bois voisin de ce qu'on appelle à tort la Grotte de la nymphe Égérie, ou cachés dans les vallons qui s'ouvrent tout à coup devant les promeneurs errants, comme le bois plus considérable qu'on rencontre près de Torre San Giovanni ; ces bouquets d'arbres, ces bois disséminés dans la campagne romaine, laquelle n'est pas aussi complètement nue qu'on le suppose avant de l'avoir parcourue, sont des débris et comme des témoins de la forêt primitive.

Dans la campagne, de même qu'à Rome, le sol était originairement hérissé de broussailles ; ces broussailles que Virgile replaçait avec raison sur le Capitole contemporain d'Évandre, on les retrouve sur les tertres, d'où elles n'ont pas disparu, comme sur le Capitole, devant les temples aux toits dorés ; nous les trouvons par exemple sur la colline de Fidène, où elles étaient avant que personne fût là pour les voir. Ici, l'ancien aspect s'est conservé ; ailleurs, il a reparu. Quand Cicéron disait d'Astura : *lieu agréable*[3], il montrait ce lieu tel que la civilisation et l'élégance romaine l'avaient fait.

Aujourd'hui, en présence de la tour solitaire d'Astura, si notre regard se promène sur cette plage triste, inhabitée, funeste à Auguste, à Tibère, à Conradin[4], nous n'apercevons que la forêt, les sables et la mer. De nos jours cet endroit sinistre ressemble, mieux qu'au temps de Cicéron, à ce qu'il était avant la naissance du premier Romain.

Les eaux, plus mobiles que le sol, ont parfois changé comme lui d'aspect. Les cascades de Tivoli, après avoir été bouleversées dans l'antiquité[5], viennent de l'être sous nos yeux ; une nouvelle chute. a été créée. Les anciennes cascades elles-mêmes n'étaient pas antiques. La plus grande avait reçu de la main des

---

1 Serv., *Æn.*, VII, 678. Ces deux mots grecs ***prinos*** et ***alsos*** ne pourraient guère être l'origine des noms donnés à Alsium et à Préneste si ces deux villes n'avaient une origine pélasgique ; ce qui, du reste, est vraisemblable pour d'autres raisons, voyez chap. V, *les Pélasges*.
2 *Sylva Algidiensis*, Nibby, *Dint.*, III, 293. Il y avait une station romaine nommée Roboraria (la Chesnaye) à la Molara, en avant de l'Algide, dans un lieu où l'on ne voit point de chênes aujourd'hui.
3 Cicéron, *Ad Att.*, XII, 19.
4 Auguste et Tibère y contractèrent la maladie dont ils moururent. Conradin y fut arrêté et livré.
5 Pline, *Lettres*, VIII, 17.

hommes une partie de son caractère. Ce que l'on appelle la Grotte de Neptune et la Grotte des Sirènes fut en partie l'œuvre de Sixte Quint et en partie l'œuvre du Bernin.

Au. cinquième siècle de la république, Curius Dentatus, après avoir vaincu les Sabins, voulut vaincre aussi la nature ; il fit écouler les eaux du Velino dans la Nera : ainsi fut formée l'admirable cascade de Terni, cette merveille de la nature qui est un produit de l'art.

Ce changement artificiel de l'état des eaux ne fut pas accompli sans provoquer une querelle entre les autorités municipales de Rieti et celles de Terni[1] ; il en a été de même au moyen âge et à la fin du dernier siècle. On risque à imposer des perturbations violentes à la nature aussi bien qu'à la société.

Primitivement l'Anio, comme le Tibre, était plus profond, et cela en vertu de la cause générale que j'ai signalée : l'exhaussement constant du lit des fleuves. Pline[2] dit qu'il a été navigable, et tous les efforts des modernes pour le rendre tel ont échoué.

Il était plus large ; on le voit, au pont Salaro, trop grand pour le lit actuel du fleuve.

Par contre, d'autres petits fleuves se sont amoindris ; le Numicius (Rio Torto) s'est en partie perdu au sein des marais, et, dans le mince et peu profond cours d'eau qui en reste, Énée, avec la meilleure volonté du monde, ne pourrait se noyer aujourd'hui[3].

Le Tibre aussi a changé au-dessus et au-dessous de Rome. Nous lisons dans Tite-Live[4] qu'il a été plus étroit devant Fidène, et l'on sait que des deux bras qu'il forme vers son embouchure, le bras occidental, le seul dont on se sert aujourd'hui, est un canal artificiel. L'île Sacrée, près d'Ostie, est un produit du Tibre ; avant les temps historiques, à l'embouchure, unique alors, du Tibre il n'y avait pas d'île[5].

La côte du Latium tout entière a la même origine ; à l'extrémité de la vallée du Tibre, elle s'accroît de douze pieds au moins par an. Prise dans son ensemble, elle avance plus lentement, mais elle avance toujours, et, quand la belle carte de M. Rosa, ce *découvreur* de la campagne romaine, sera publiée, on y verra, plus nettement qu'on n'a pu le faire jusqu'ici, ces empiétements du sol sur la mer à partir des collines qui formaient autrefois le rivage de cette mer.

Les marais Pontins ont dû mériter mieux qu'aujourd'hui ce nom de *marais*, que leur état présent ne justifie pas complètement, car une partie de la région que l'on désigne ainsi se compose de pâturages marécageux, on des hommes à cheval, enfoncés jusqu'à la ceinture dans les grandes herbes, poussent de leur lance des boeufs à demi sauvages.

Sans doute, au temps de la civilisation romaine, lorsqu'il y avait trente-trois villes dans les marais Pontins[6], qu'on y recueillait du blé en abondance[7], que les armées romaines y campaient[8], que les tribuns, pour gagner la faveur des

---

1 Cicéron, *Ad Att.*, IV, 15.
2 *Hist. nat.*, III, IX, 2.
3 Serv., *Æn.*, VII, 150. *Numicius ingens ante fluvius fuit*.
4 Tite-Live, IV, 31.
5 Pentland, *Geol. of Rome*, p. 6.
6 Pline, *Hist. nat.*, III, IX, 6.
7 Tite-Live, IV, 25.
8 *Ibid.*, VI, 6.

plébéiens, demandaient que ce territoire fût partagé entre eux[1], les eaux marécageuses devaient occuper moins d'espace ; mais, dans l'origine, avant qu'elles fussent refoulées par l'habitation et la culture, elles devaient être beaucoup plus envahissantes qu'elles ne l'ont été depuis, et même ne le sont redevenues de nos jours ; comme les marais de la vallée de l'Arno étaient, beaucoup plus considérables qu'ils ne le sont à présent lorsque Annibal eut tant de peine à les franchir et perdit un oeil en les traversant[2].

Le resserrement ou la disparition des marais et des lacs est un fait général dans la campagne romaine. Le lac de Lariccia, le lac Régille, n'existent plus depuis l'antiquité. Le lac Juturne a été desséché par Paul V. J'ai encore vu le lac de Gabies ; il a été desséché de mon temps par le prince Borghèse, petit-neveu de Paul V, et à cette heure on travaille à diminuer le lac Fucin.

On voit donc que la campagne romaine, elle aussi, a changé d'aspect. En contemplant le tableau que nous avons devant les yeux, et dont nos yeux ne se lassent pas d'admirer la grandeur, nous pouvons en évoquer un autre assez différent : une campagne couverte d'arbres, où il y a plus de lacs, traversée gardes cours d'eau plus profonds et plus larges, s'arrêtant là où commencent les alluvions qui l'ont augmentée du côté de la mer, et, à son extrémité, les marais Pontins, étendant des nappes d'eau immenses.

Si la campagne romaine a changé plusieurs fois d'aspect depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, il y a des choses qui n'ont point changé : c'est l'éclat de la lumière, la beauté et la sérénité du ciel[3]. Les admirables montagnes qui encadrent le paysage romain offrent à peu près le spectacle qu'elles présentaient, il y a trente siècles ; elles sont moins boisées, sans doute, surtout celles de la Sabine, qui appartiennent à la chaîne calcaire de l'Apennin, presque partout dépouillée de sa végétation primitive ; mais, du reste, elles sont ce qu'elles furent et seront toujours, merveilleuses de lignes, de masses, de couleurs, formant au nord et à l'est un immense théâtre dont les vastes gradins sont des sommets étagés les uns derrière les autres, au pied desquels s'étend l'arène, aujourd'hui silencieuse et morne, qui a retenti du bruit de tant de combats, tandis que Rome, encore à sa place, figure la scène où a été représenté le plus grand drame de l'humanité.

Les spectateurs manquèrent aux premiers actes de ce drame qui se jouait obscurément loin du monde grec, dans un coin reculé du Latium, entre les montagnes et la mer.

Mais le jour arriva où ce coin du monde en devint le centre, où le drame, en se continuant, commanda l'attention universelle et força tous les peuples à le regarder et à y prendre part.

L'Histoire et la poésie se sont chargées d'en célébrer les acteurs ; les intelligences et les imaginations cultivées de tous les siècles et de tous les pays ont assisté de loin à cet étonnant spectacle dont j'ai voulu donner à mon tour un compte rendu.

Pour cela je suis venu m'asseoir, quand la pièce était finie, sur un de ces gradins abandonnés ; j'ai évoqué les grands morts dont la poussière était sous mes pieds, et pour moi la pièce a recommencé. Tandis qu'elle se jouait de nouveau en

---

1 *Ibid.*
2 *Ibid.*, XXII, 2.
3 *Cœlum liquide serenum*, comme dit Aulu-Gelle.

ma présence, il m’a semblé que je n’étais plus seul, que je voyais autour de moi d’innombrables générations venir occuper les places vides, dans ce théâtre magnifique qui semble avoir été fait à dessein pour la plus grande représentation historique donnée par la Providence au parterre humain.

III — CLIMAT PRIMITIF DE ROME ET DE LA CAMPAGNE ROMAINE

Quel fut à cette époque antique le climat de la contrée où devait être Rome ?

Ce climat était certainement alors plus rude.

Ce ciel sous lequel on vient respirer un air doux et salutaire aux poitrines affaiblies était un ciel inclément ; ces hivers tièdes aujourd'hui étaient des hivers rigoureux. En général il en va ainsi : la température devient moins froide par l'effet de la culture et de la civilisation ; la disparition des forêts, ces réservoirs d'une humidité qui se vaporise aux dépens du calorique humain, amène un adoucissement de la température qu'on a remarqué partout ; la nature semble s'amollir, échauffée par l'haleine de l'homme.

Rome, au temps de la république, vit des hivers comme elle n'en voit plus. Denys d'Halicarnasse[1] parle d'une année, qu'il cite, il est vrai, comme extraordinaire, où il tomba sept pieds de neige, et où le froid fit mourir les hommes et les troupeaux. Tite-Live nous montre les routes obstruées et la navigation du Tibre interrompue[2].

Une autre année, la neige tint quarante jours[3] ; les arbres périrent, les animaux mouraient de faim, les loups parcouraient la ville et traînèrent un cadavre jusque dans le Forum où la neige s'élevait à une hauteur effrayante. Horace peint encore les fleuves couverts de glace et les arbres chargés de neige, il voit la neige sur le mont Soracte[4], où il est très rare de l'apercevoir. Au temps de Martial[5], un enfant fut tué par un morceau de glace tombé du portique d'Agrippa. Ces froids extraordinaires devaient, d'après ce que j'ai dit de l'influence des forêts sur le climat, être plus fréquents à l'époque primitive qu'au quatrième et au cinquième siècle de la république, au temps d'Horace ou de Martial ; maintenant on ne voit rien de semblable.

Quoi qu'on en dise, il neige à Rome presque tous les hivers, mais un ou deux jours seulement, et en général très peu. Ce qui le prouve, c'est que, lorsqu'il neige, les écoles sont fermées et les écoliers ont vacance. Au temps de Cicéron, dans un cas pareil, bien qu'il dût se reproduire plus souvent, le sénat levait la séance[6].

Il est reconnu que la chaleur nuit à l'énergie des peuples ; on abuse de ce fait véritable en lui attribuant l'affaiblissement moral des Romains, qui tient à d'autres causes ; car leur climat n'a pas sensiblement changé depuis le moyen âge, et au moyen âge la vigueur ne leur manquait point.

Il n'en est pas moins à remarquer que le peuple romain a commencé à vivre sous un climat plus âpre et a respiré en naissant cane atmosphère plus fortifiante. Le berceau de Romulus a flotté sur le Tibre à une époque où le Tibre gelait.

Un trait du climat romain, que le temps n'a, malheureusement pas effacé, c'est la *malaria*[7] ; c'est cette influence funeste qui, pendant quelques mois de l'année, plane sur la ville et principalement sur la campagne romaine ; c'est cette *fièvre de Rome*, que l'on peut éviter avec des précautions, mais à laquelle la moindre

---

1 Denys d'Halicarnasse, XIII, 8. Tite-Live, V, XIV, *intolerandam hiemem*.
2 Tite-Live, V, 13.
3 Saint Augustin, *de Civ. D.*, III, 17.
4 Horace, *Carm.*, 1, 9, 1-4.
5 *Épigrammes*, IV, 18.
6 Cicéron, *ad Quint. fr.*, II, 10.
7 On ne peut écrire ce mot sans penser tout d'abord au beau et pathétique tableau de M. Hébert.

imprudence vous expose à succomber ; qui frappe les habitants, chasse les étrangers, fait de la plaine qui entoure Rome un désert et répand sur elle comme une poésie formidable.

Toutes les explications qu'on a données de ce phénomène me semblent inadmissibles.

On l'attribue en général aux marais ; cela peut être vrai pour le littoral, mais la campagne qui entoure immédiatement Rome n'est point un pays marécageux ; les endroits les plus secs, les plus aérés ; sont souvent les plus malsains. Je citerai la *villa Albani* et le *Monte-Mario*. On parle des marais Pontins ; mais comment seraient comparativement sains Albano et Frascati, plus voisins de ces marais et placés sur le chemin des vents qui en apportent, dit-on, les miasmes ? miasmes du reste que l'analyse chimique n'a jamais pu découvrir.

C'est du sol même de l'*Agro romano* qu'émane la cause, quelle qu'elle soit, du fléau ; car, à une certaine hauteur, à plus de quinze cents pieds au-dessus de la mer, à *Rocca di papa* par exemple, cette cause n'agit plus.

Pourquoi ce terrain produit-il des exhalaisons pestilentielles On répond : Parce qu'il est volcanique. Comme si l'Auvergne et la région de l'Etna étaient des contrées pestilentielles.

C'est l'absence des arbres, a-t-on dit aussi, qui fait l'insalubrité de la campagne romaine. Brocchi[1] nie formellement que l'abondance des arbres soit une garantie de salubrité et le prouve par la présence de la malaria dans les parties de l'*Agro romano* où il y a encore des forêts.

Il y voit plutôt, au contraire, une cause d'insalubrité, et son opinion est conforme à celle des Romains modernes qui, en cela bien différents de leurs ancêtres, ont horreur des arbres.

On dit aussi C'est l'humidité qui produit la fièvre à Rome. Pas toujours, car les maisons de *Ripetta*, qui ont le pied dans le Tibre, sont saines, et les maisons du Cœlius, du haut Esquilin, loin du Tibre, ne le sont point. Il est certain que l'agglomération des êtres vivants combat l'influence de la malaria ; le *Ghetto*, où les juifs sont entassés dans des rues sales et étroites, est un des quartiers de Rome sur lequel l'action du fléau est la moindre ; mais il ne s'ensuit pas que la dépopulation soit la seule cause de la *malaria*, elle en est bien plutôt l'effet ; elle l'augmente, mais elle ne la crée point ; il est des pays très peu peuplés, comme l'intérieur du Mexique, où la *malaria* n'existe pas[2].

De plus, on peut établir par les témoignages des anciens que l'air de Rome et de la plaine qui avoisiné Rome a toujours été mauvais, qu'il y a toujours eu là une cause encore ignorée, je crois, mais réelle, de maladie. Seulement cette cause a été combattue et affaiblie par le *peuplement* et par la culture ; quand le

---

1 Il attribue, comme on l'a fait depuis, le développement de la fièvre romaine à des changements survenus dans la manière de se vêtir. Mais des changements pareils ont eu lieu dans d'autres pays où la fièvre ne s'est pas développée.

2 Dans le *Giornale Arcadico*, XXXIX, p.17-53, le docteur Folchi a très bien réfuté les différents systèmes qu'on a imaginés pour rendre raison de la malaria. Il nie l'existence fantastique des miasmes ; il dit avec raison que la fièvre se produit dans des contrées dont les terrains sont très différents : les marais Pontins et la campagne de Rome. A ceux qui voudraient expliquer la présence de la malaria seulement par les marécages, il cite (p. 41) une partie du Portugal très fiévreuse et très aride ; un village fort malade était ensablé. Venise, infectée l'été par ses lagunes, n'a point de fièvres. A la Guadeloupe, la Pointe-à-Pitre, entourée de maremnes, n'en a point. Dans les environs de Rome, le docteur énumère des lieux très secs où la fièvre règne, Castel dell'Osa (Collatie), l'Isola Farnèse (Veles), les monts Parioli, etc.

peuplement et la culture ont diminué, la cause inconnue de la *malaria* a agi plus énergiquement.

Sans doute plusieurs des contagions, des pestes, comme parlent les anciens, n'avaient rien à faire avec la fièvre de Rome ; on peut l'affirmer de toutes celles qui attaquèrent les animaux sur lesquels la malaria, dont cette circonstance ne rend pas la nature plus facile à expliquer, n'a aucune prisé ; mais évidemment il n'en est pas de même des cas que je citerai tout à l'heure. Nibby[1] pense que l'air s'est amélioré sous les empereurs.

Il me coûte, je l'avoue, d'admettre que Rome ait dû quelque chose de bon à l'empire.

Cependant il est certain que, comme le veut Nibby, la multiplication des villas a pu contribuer à assainir les environs de Rome ; mais à Rome mérule on voit que sous Auguste l'air était encore très mauvais. Il était plus aisé d'étouffer la liberté mourante que de changer les conditions de l'atmosphère. La nature ne se laisse pas dompter si aisément que l'homme..

Au siècle d'Auguste la fièvre de l'été et du commencement de l'automne est clairement indiquée à Rome. Properce déplore les chaleurs qui ont rendu malade sa chère Cinthie[2] ; il s'écrie ailleurs : *Redoute le* ***cancer sinistre***[3].

Horace dit qu'au mois d'août la plus petite fatigue amène les fièvres et fait ouvrir les testaments[4]. Aussi pour éviter toute fatigue, les Romains, quand ils ont trente pas à faire au soleil, les font-ils avec une lenteur vraiment curieuse. C'est pendant ce mois que j'écris, et j'apprends que nos pauvres soldats, malgré tous les soins qu'on prend de leur santé, sont atteints en si grand nombre, que leur excellent médecin, le docteur Mayer, est obligé de demander pour eux un nouvel hôpital. A Rome, le mois de septembre passe encore aujourd'hui pour le mois le plus dangereux, et Horace parle des morts fréquentes en automne[5] ; de là l'épithète terrible donnée par Juvénal[6] à cette saison : ***lethifer autumnus***, l'automne qui apporte la mort !

Les jours où souffle le sirocco, vent de sud-est, sont les plus funestes. Horace signale comme ayant une influence désastreuse[7] ce *vent de plomb*, expression qui désigne très bien l'effet du sirocco, ***plumbeus auster***[8].

Plus tard, sous Néron, il mourut en un automne trente mille personnes[9].

A Rome, la fièvre a quelquefois changé de quartier ; j telle localité qui était saine dans l'antiquité a cessé de l'être de nos jours.

Cicéron[10] déclare salubre le Palatin, qui aujourd'hui est à peu près inhabitable et presque entièrement inhabité.

---

1 Nibby, *Dint. di R.*, I, XXXVI.
2 Properce, *El.*, III, XXIV, 3-4.
3 *Ibid.*, V, I, 450.
4 *Épîtres*, I, 7, 8.
Opella forensis
Adducit febres et testamenta resignat.
5 *Automnusque gravis, libitinæ questus acerbæ*. *Satires*, II, 6, 19.
6 *Satires*, IV, 56-7.
7 *Carm.*, II, 14, 5-6.
8 Horace, *Satires*, II, 6, 19.
9 Suétone, *Néron*, 39.
10 *De Republica*, II, 6. Dans ce passage, Cicéron reconnaît que les environs du Palatin étaient pestilentiels. Il oppose la salubrité de la colline à l'insalubrité de la région marécageuse qui l'avoisinait.

Quand Tite-Live fait dire à Camille que les collines de Rome sont très saines[1], il exagère et anticipe sur l'époque à laquelle il écrivait, époque où ces collines étaient devenues moins malsaines sans cesser de l'être tout à fait.

L'Esquilin aussi est appelé salubre chez Horace, mais c'est par comparaison avec ce qu'il était avant. que Mécène eût mis ses jardins à la place des charniers qui l'empestaient[2].

La partie supérieure de t'Esquilin, qui aujourd'hui est malsaine, devait l'être dans l'antiquité, car sur cette colline prétendue salubre se trouvaient un des temples dédiés à la Fièvre, le temple de Méphitis près du lac ou marais qui devait ce nom à des exhalaisons dont l'effet ne pouvait être salutaire[3] ; enfin le temple de Libitina dans lequel on enregistrait les décès, et la demeure des entrepreneurs des pompes funèbres[4].

En général, la persistance au même lieu de la cause morbifique est remarquable. L'air du Vatican est si mauvais que les papes évitent d'y demeurer l'été ; il avait déjà cette réputation au temps de Tacite. Une partie de l'armée, dit-il, s'étant dirigée vers les parties mal famées, ***infamibus***[5], du Vatican, il en résulta des morts nombreuses, et c'est à côté de Saint-Pierre que fut au moyen pige l'église dédiée à la *madone des fièvres*.

Voilà pour Rome ; nous avons des témoignages pareils de l'insalubrité de la campagne. Dans les premiers siècles de la république, les soldats se plaignaient de combattre pendant l'été autour de Rome, sur un sol brûlant et pestilentiel[6] ; il y avait comme aujourd'hui des étés plus fiévreux les uns que les autres. Tite-Live parle d'une contagion pestilentielle, née des *chaleurs excessives*[7]. C'est donc bien de la fièvre de Rome pendant l'été qu'il s'agit. Tite-Live mentionne aussi une année où les maladies furent plus pernicieuses que longues[8], c'est le caractère et jusqu'au nom de la fièvre *pernicieuse* de Rome. Ce fut pour l'éviter que les consuls, lorsque Marius menaçait Rome, prirent le parti de quitter les environs de la ville, et d'aller camper sur le mont Albain.

Pour la campagne romaine comme pour Rome, il y a des points où la condition hygiénique n'a pas changé. Antium, par exemple, était sain[9], quoique le reste de la côte ne le fût point ; Porto d'Anzo, qui a succédé à Antium, l'est encore aujourd'hui. L'insalubrité d'Ardée était célèbre[10], et près d'Ardée est le Campo-Morto, lieu si dangereux qu'on ne pourrait trouver personne pour y cultiver la terre si l'on n'en avait fait un refuge où le chapitre de Saint-Pierre, qui en est possesseur, n'admet, m'assure-t-on, que sur preuve d'homicide dûment constaté.

Ailleurs il y a eu des déplacements dans la *malaria*. L'air de Véies était sain[11] et a cessé de l'être. Chaque année le fléau gagne du terrain et envahit même

---

1 Tite-Live, V, 54.
2 Horace, *Satires*, I, VIII, 14.
Nunc licet Exquilis habiture salubribus...
3 *Sævamque exhalat opaca Mephitim*, dit d'exhalaisons analogues Virgile, qui sans doute pensait comme moi.
4 Denys d'Halicarnasse, IV, 15.
5 Tacite, *Histoires*, II, 93.
6 Tite-Live, VII, 38.
7 *Pestilentiamque in agro romano ex siccitate caloribusque nimiis ortam* (*la famine et la peste qui s'étaient répandues sur le territoire romain, à la suite de sécheresses et de chaleurs extrêmes*). *Ibid*., V, 31.
8 *Ibid*., XXVII, 23.
9 Caligula y naquit le 31 août.
10 Strabon, V, 3, 5. Sénèque, *Lettres*, 105. Martial, *Épigrammes*, IV, 60.
11 Denys d'Halicarnasse, XII, 19.

Albano, et surtout Frascati, qui offraient contre lui de si charmants asiles. Sans être aussi commune qu'à Rome, la fièvre y est aujourd'hui moins rare que par le passé.

Le littoral a toujours été insalubre, et Strabon l'excepte de l'éloge qu'il fait de la salubrité du Latium[1]. Caton parle de lieux où l'on ne peut habiter l'été[2] ; mais il faut reconnaître que la fièvre ne régnait pas dans la campagne romaine comme elle y règne de nos jours, de manière à rendre cette campagne inhabitable, puisqu'elle était, habitée. Aujourd'hui, les paysans qui restent l'été dans les fermes sont certains d'avoir la fièvre. Avec cette certitude, il n'y aurait eu nulle part des villas d'été[3].

La conclusion de ce qui précède est celle-ci :

Quoique l'air de Rome et des environs fût moins malsain sous la république et sous l'empire qu'il ne l'est aujourd'hui, il était déjà malsain.

Je crois qu'il l'était dès les temps primitifs.

D'abord le culte de la Fièvre prouve l'antiquité de la fièvre à Rome ; la Fièvre était une divinité redoutable qu'on implorait pour la désarmer. Cicéron, qui assure que le Palatin était salubre à l'époque de Romulus, nous apprend lui-même que la Fièvre avait un temple et un autel antique sur le Palatin[4], et Pline[5] en parle comme existant au temps où il vivait, ce qui montre que la fièvre n'avait pas cessé de régner à Rome sous l'empire.

La Fièvre avait deux autres sanctuaires, l'un sur l'Esquilin, dans les environs de Sainte-Marie-Majeure[6], l'autre sur le Viminal, à l'extrémité de la *rue Longue* aujourd'hui la rue Saint-Vital, dans un lieu que je sais être fiévreux pour l'avoir habité.

Or le culte de la Fièvre à Rome date de très loin ; l'autel qu'elle avait sur le Palatin était, au dire de Cicéron, fort ancien ; cet autel fort ancien de la Fièvre surie Palatin, quia été le berceau de Rome, ne donne-t-il pas à penser que la fièvre fut déposée dans ce berceau ?

Le nom de la fièvre était un mot antique et sacré, le nom même de la douleur et de Pluton[7]. De ce nom provenait celui des purifications prescrites dans les livres des pontifes. Ces purifications avaient eu sans doute pour objet, dans l'origine, de combattre le mal endémique et que l'on croyait infernal. ***Februus***[8] était un mot étrusque, et *febru-arius* (février) était le second mois de l'année, attribuée à Numa ; d'autre part, Frontin dit que la pesanteur de l'air de Rome l'avait déjà discréditée chez les anciens[9]. Tout cela nous reporte à une époque reculée et donne déjà à la malaria une assez respectable antiquité.

---

1 Strabon, V, 5, 5.
2 *De re rustica*, I, XIV, 5.
3 Toutes les villas tournées vers le nord étaient des villas d'été. Quelques-unes avaient un appartement au midi pour l'hiver et un autre au nord pour l'été ; telle était celle de Pline le Jeune, près de Laurentum, agréable en hiver, dit-il, et en été plus agréable encore. On pouvait donc passer impunément prés de Laurentum les mois chauds de l'année ; ce serait impossible aujourd'hui, aussi bien qu'à Alsium (Palo) où César, Pompée, Marc-Aurèle eurent des villas et que Fronton (I, 179) appelait un lieu de délices.
4 *De leg.*, II, 11 ; *De Nat. deor.*, III, 25.
5 *Hist. nat.*, II, 7, 5.
6 Valère Maxime, II, 5, 6.
7 Lydus, *de mensibus* (éd. Schow, p. 61).
8 ***Februum***, purification (Varron, *De ling. lat.*, VI, 15) ; ***februare***, faire des purifications.
9 *Apud veteres rubis infamis aer fuit*. Fronton, *de aquæd*, 88.

On peut remonter plus haut encore ; une tradition voulait que les Aborigènes, précurseurs de Romulus sur le Palatin, l'eussent quitté à cause de l'incommodité des marais que le Tibre formait au pied de cette colline[1]. L'incommodité dont parle Solin, que pouvait-elle être, si ce n'est la fièvre que produisaient les marais ?

Enfin, d'après une autre tradition qui passait pour antique, les Fièvres quartes étaient filles de Saturne[2], et Lua, qui ressemble beaucoup à *lues*, maladie épidémique, était sa femme ou sa fille[3]. Or Saturne, comme nous le verrons, est la personnification de la civilisation primitive du Latium ; les souvenirs de Saturne sont les plus anciens souvenirs que la tradition romaine ait conservés. Dire qu'il était le père de la fièvre de Rome, c'était affirmer que l'on croyait cette fièvre aussi ancienne que la première civilisation du Latium[4].

Pourquoi n'aurait-elle pas existé dès lors ? Les conditions du sol lui étaient bien plus favorables qu'elles ne le furent depuis. J'emprunte à Brocchi, géologue habile et qui ne manquait pas d'imagination, la peinture qu'il l'ait de la campagne de Rome aux époques primitives peinture tracée avec énergie et, je crois, avec vérité[5]. *Des marais nombreux et vastes, des bourbiers profonds encombraient ce sol inégal et* ***bossué***[6]*, ainsi conformé dès l'origine, et où les pluies, qui encore aujourd'hui tombent avec tant d'abondance au printemps, s'amassaient dans les creux des terrains les plus bas et formaient de véritables lagunes*.

Tel était donc très anciennement l'état de la campagne romaine. Plus inondée, elle devait être plus malsaine, alors que le fléau mystérieux de la malaria, encore sans victimes, attendait et guettait l'homme qui allait paraître pour le dévorer[7].

L'homme vint et il résista.

La race qui prenait possession de ce sol empesté était une race foi-te, rustique ; elle se couvrit de la laine de ses troupeaux comme font aujourd'hui les pâtres de la *Campagna* ; elle alluma des feux dans ses forêts, où te bois rte lui manquait point ; elle s'établit sur les hauteurs d'où chaque jour elle descendait pour cultiver les endroits qu'elle avait défrichés, ainsi que le pratiquent encore les habitants des petites villes de l'État romain, qu'on voit tous les matins aller à plusieurs milles se livrer aux travaux de la campagne et le soir remonter à la ville portant la serpe et le hoyau.

Avec le temps et par l'action de l'homme, le climat devint moins terrible, mais il demeura hostile et dangereux.

Ce fut là une première lutte dans laquelle s'aguerrirent et se fortifièrent les populations latines, une première conquête des Romains. Nous verrons qu'à

---

1 Solin, I, 14.
2 *Quartanas Saturni filias affirmavit antiquitas*. Théod. Prisc., cité par Handb. *d. k. alt. de Becker*, IV, p. 23.
3 Varron, *De ling. lat.*, VIII. 36.
4 On pourrait penser que cette opinion sur l'origine de la fièvre est venue de la croyance aux mauvaises influences de la planète qui porte le nom de Saturne. (Macrobe, *Somn. Scip.*, I, 19.) Mais dans le passage cité il est question d'une croyance antique. Si elle l'était réellement, elle ne pourrait s'expliquer par les idées sur l'influence des planètes, idées peu anciennes et qui ne furent connues à Rome que lorsque l'astrologie des Chaldéens y fut apportée, ce qui n'eut lieu qu'assez tard.
5 Brocchi, *Descriz.*, p. 217.
6 Montaigne me fournit cette pittoresque épithète qui rend si bien l'aspect vrai de la campagne romaine.
7 *Roma vorax hominurn...*
Roma ferax febrium...
Rome qui dévore les hommes...
Rome féconde en fièvres...
disait Pierre Damien au moyen âge. (Ep ad Nic., I)

l'origine tout était contre eux. Une grande nation civilisée et guerrière, la nation étrusque menaçait de la rive opposée du Tibre leur petit établissement du Palatin, et des peuples belliqueux pouvaient fondre sur eux des montagnes qui formaient leur horizon. Ce fut l'épreuve et l'école de leur valeur.

Mais avant d'avoir à lutter contre ces redoutables voisins, ils eurent à combattre d'autres ennemis, le sol même qu'ils labouraient, l'air que respirait leur poitrine. Ils en triomphèrent comme ils devaient triompher de tout ; le ciel leur avait fait une rude destinée : c'est pour cela qu'elle fut grande.

Si l'on cherche ailleurs l'influence qu'exerça sur cette destinée la situation où furent placés ses commencements, on se trompera.

Cette situation, de toute manière, était mauvaise, mais l'obstacle fut l'aiguillon. Ainsi seulement on peut trouver une intention de la Providence dans le choix du lieu préparé pour être le berceau du peuple romain. Ce berceau fut dur et pauvre comme celui de Romulus et comme lui envahi par les eaux. C'est en ce sens qu'on peut dire avec Tite-Live : *Non sine consilio ad incrementum urbis natum unicè locum* : lieu formé providentiellement pour l'agrandissement de Rome[1].

---

1 Tite-Live, V, 51.

IV — PREMIERS OCCUPANTS DU SOL ROMAIN

Le prologue du grand drame de l'histoire de Rome est récité par des voix lointaines, dont la distance ne laisse arriver à notre oreille qu'un retentissement affaibli à travers les siècles.

Quelques mythes, quelques noms de race, quelques faits qui se sont transmis, on ne sait par quelle voie, composent un ensemble confus où il faut tâcher de démêler un peu de vérité. Mais il y a un grand attrait pour la science et pour l'imagination à deviner ce qui est caché, à retrouver au moins en partie ce qui semble anéanti.

C'est le plaisir et la gloire des géologues qui, avec quelques débris, recomposent une création évanouie. L'histoire a aussi ses races perdues, son passé évanoui dont il ne reste que quelques fragments et qu'elle peut tenter de recomposer.

L'histoire, avant d'arriver aux époques certaines, en rencontre d'autres plus anciennes et plus douteuses qu'elle ne doit pas, négliger.

Si, pour écrire l'histoire de Rome, il fallait attendre l'âge de la pleine certitude. on devrait passer sous silence toute l'époque des rois ; cette époque, dont il nous reste des monuments, et entre autres un monument admirable, la *Cloaca Maxima*. Je ne consentirai jamais, pour ma part, à ne rien dire d'un temps dont je vois et touche les œuvres. Je ne supprimerai donc pas la période légendaire, dans laquelle quelques faits véritables, bien qu'altérés, se mêlent à des données trop souvent inexactes, mais qui contiennent sous la forme d'un récit parfois imaginaire d'incontestables réalités.

Avant cette histoire légendaire, qui commence avec Romulus, il y en a une autre où la réalité est encore plus difficile à découvrir, mais qui n'est pas pour cela dénuée de toute réalité. C'est ce qu'un homme qui avait un sentiment profond des temps primitifs, M. Ballanche, appelait si bien l'histoire crépusculaire ; il avouait ingénument que cette histoire seule l'intéressait. Je n'en dirai pas autant, mais elle m'intéresse aussi beaucoup. Plongeons donc nos regards curieux dans ce crépuscule de l'histoire romaine, accoutumons-les à voir, à travers ces obscurités, non pas le détail des faits, ce serait impossible, mais leurs masses et leurs grands contours se dessiner au sein d'une pâle lumière qui n'est pas encore le jour, et qui n'est déjà plus la nuit.

La comparaison de l'état actuel des lieux et de leur état ancien pourra jeter quelques lueurs sur ces demi ténèbres ; elle donnera du moins à une recherche attachante et difficile de la précision et de la consistance ; elle confirmera presque toujours et éclaircira souvent les renseignements peu nombreux que nous possédons sur les antécédents historiques de Rome, qui sont en général d'accord avec ses antécédents physiques ; et je crois que cette introduction à l'histoire romaine aura gagné à être écrite, comme l'histoire romaine elle-même, à Rome.

Enfonçons-nous d'abord dans cette forêt que nous avons retrouvée, qui, commençant à la mer, couvrait la plaine et les montagnes. Elle nous apparaîtra habitée, comme les forêts vierges de l'Amérique, par une race à l'état sauvage ; ce sont ces faunes, ces hommes des bois[1], qu'on disait nés de l'écorce des chênes, parce qu'on ne leur savait pas d'aïeux[2].

---

1 *Hæc nemora indigenæ fauni nymphæque tenebant*. Virgile, *Æn.*, VIII, 314.
2 *Quippe aliter tune orbe nova cœloque recenti*

Quelque opinion que l'on embrasse touchant l'origine des sociétés, et je n'examinerai point ici ces opinions, il est certain que chez les peuples de l'Italie et de la Grèce, on trouve établie la croyance à un état primitif, dans lequel les hommes sans lois, sans propriété, sans établissement fixe, errent dans les bois, et, ne sachant pas encore cultiver le blé, se nourrissent de glands.

A Rome, la philosophie s'empara de cette croyance et la développa avec complaisance, comme devait le faire chez nous la philosophie du dix-huitième siècle. La poésie se complut aussi à ces peintures. L'une et, l'autre s'appuyaient sur un fait traditionnel à la vérité duquel, en ce qui concerne le pays que nous étudions, rien n'empêche de croire.

Ainsi, sur ce sol où la civilisation devait parcourir toutes ses phases, il y aurait eu une époque antérieure à la civilisation elle-même, époque durant laquelle les populations les plus anciennes du Latium et de la Sabine auraient vécu sans lois régulières, sans demeures permanentes, tribus nomades de chasseurs et de sauvages[1].

Cette première époque antérieure à toute civilisation se rapporte aux temps qui précédèrent le défrichement de la grande forêt. La chasse est pour un peuple sauvage le seul moyen d'exister, et la chasse a besoin de grandes forêts ; on le voit bien en Amérique, où les tribus indigènes périssent quand les forêts sont abattues et disparaissent avec elles.

Aucun édifice religieux dont aient pu subsister les ruines ou même la mémoire ne remonte à cet âge primordial des populations latines, car ce n'est pas encore l'âge des temples, ce n'est pas celui d'un culte régulier. Le fétichisme est la religion des peuples sauvages, les tribus américaines invoquaient comme des êtres surnaturels l'ours et le serpent ; dé même les habitants de la vieille forêt latine éprouvèrent un respect superstitieux pour le pic-vert, cet oiseau solitaire qui habite le plus épais des bois, d'où, invisible, il fait entendre les coups répétés dont son bec frappe .les arbres, bruit mystérieux et qui put sembler divin.

Aussi ces hommes primitifs firent-ils naître de Picus Faunus, père de, leur race, et crurent-ils que le pic-vert rendait des oracles, comme Faunus lui-même.

L'idée de divination est une des premières idées religieuses que conçoivent les sociétés imparfaites ; j'attribue donc à cet âge antique les oracles de Faunus placés près des sources sulfureuses que leurs vertus salutaires firent envisager comme sacrées, c'est ainsi qu'une eau minérale, aux portes de Rome, est appelée de nos jours l'eau sainte, ***acqua santa***.

L'oracle de Faunus, que dans l'Énéide va consulter le roi Latinus, était près d'une eau blanchie par le soufre et qu'on a cru à .tort être la solfatare de Tivoli.

Vivebant homines, qui, rupto robore nati
Compositive luto, nullos habuere parentes.

(Juvénal, *Satires*, VI, 11.)

On a confondu dans l'antiquité (Salluste, *Catilina*, VI) ces habitants primitifs des forêts avec les Aborigènes qui, comme nous le verrons, étaient ou au moins étaient devenus tout autre chose.

1 *Quis neque mos neque cultus erat, nec jungere tauros*
Nec componere opes nora nt, aut parcere parto ;
Sed rami atque asper victu venatus alebat.

(Virgile, *Æn*., VIII, 316.)

Ils n'avaient point a de coutume fixe, ils ignoraient toute culture ils ne savaient pas labourer ni recueillir les biens de la terre. (Je prends Opes dans son sens primitif, les dons de la déesse Ops). *Étrangers à l'épargne, les rameaux des arbres et la chasse leur fournissaient de grossiers aliments*.

Un autre oracle de Faunus est indiqué sur l'Aventin[1], où l'histoire de Cacus vomissant des flammes prouve que certains phénomènes volcaniques ont continué à se produire après,l'âge des volcans. Les eaux sulfureuses ont la même origine et, plus près de cette origine, étaient plus abondantes que de nos jours. Tout, dans ces superstitions primitives, nous ramène donc à des temps où la période volcanique moins éloignée se manifestait encore par des effets qui devaient agir vivement sur l'imagination des hommes ; aussi ces oracles avaient-ils un caractère sombre, infernal. Quand le roi Latinus va consulter l'oracle de Faunus qui se manifestait dans le sommeil, il dort sur des peaux de brebis noires. Les brebis noires étaient l`offrande consacrée aux dieu x souterrains et infernaux. Ennius, parlant des vers antiques que chantaient les Faunes et les devins, dit :

Fauni ***Vatesque canebant***.

Quand je lis ces deux derniers mots, *vates canebant*, mon oreille m'avertit que là est l'origine du mot *Vaticanus*, Vatican[2], et je suis porté à placer en ce lieu avant les Étrusques, qui plus tard l'habitèrent, un oracle de Faunus, c'est-à-dire de l'époque de Faunus, de l'époque où vivaient les Faunes, les hommes de la forêt, les premiers habitants du pays.

Puis on aperçoit un progrès social. Ces peuples chasseurs deviennent agricoles. Ces hommes brutaux, qui pour se nourrir ramassaient le gland des chênes, cultivent la terre et en recueillent les produits ; l'avènement de ce nouvel état social est désigné dans la tradition par l'arrivée et par le règne de Saturne.

Saturne est un dieu paisible ; son règne est l'âge d'or, qui, pour la tradition et polir la philosophie romaines, n'était pas le commencement de l'humanité, mais son premier progrès. Saturne est un dieu agricole, dont le nom veut dire le semeur[3] ; il est l'inventeur de l'art de greffer et de toutes les méthodes d'agriculture[4] ; sa femme est Ops la richesse, parce que la richesse vient d'abord de la terre cultivée. Si Saturne s'appelle Stercutius ou Sterculus, c'est qu'il a fait connaître l'emploi du fumier[5]. Ce nom, qui a semblé ridicule aux auteurs chrétiens des premiers siècles et dont ils ont fait une raillerie contre le paganisme[6], était un nom justement sacré, car il glorifiait sous une forme grossière la culture du sol, qui est le premier pas des sociétés vers la civilisation[7].

La faux de Saturne, dont on a fait la faux du temps dans l'âge des allégories abstraites, quand on a voulu voir dans le plus ancien dieu du Latium une personnification du temps, la faux de Saturne n'était dans l'origine qu'un instrument rustique. Elle représentait l'introduction de l'art d'émonder la vigne[8], de faucher l'herbe[9] et de moissonner le blé[1].

---

1 Ovide, *Fastes*, III, 291, Voyez Plutarque, *Numa*, 15.
2 C'est ce que confirme la mention d'un dieu Vaticanus qui inspirait des *Vaticania* (prophéties). (Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVI, 17.)
3 *A satu*, Macrobe, *Saturnales*, I, 7. On écrivait aussi *Sæturnua*.
4 Varron, *De ling. lat*., V, 64.
5 Macrobe, *Saturnales*, I, 7. Pline, *Hist. nat*., XVII, 6, 1. Pline attribue l'introduction de l'art de fumer les terres à Faunus, petit-fils de Saturne.
6 Prudent., *Peristeph*., num. 11, 449.
7 La même tradition, sous une autre forme, attribuait l'art de fumer les champs à Pithumnus, fils de Saturne. Pilumnus, frère de Pithumnus, avait enseigné à piler le grain, procédé plus ancien que l'usage de la meule. Serv., *Æn*., 4.
8 *Quem (Janum) cum docuisset Saturnus usum vinearum et falcis*.., (Servius, *Æn*., VIII, 319.)
9 *Da falcem. . . .*
Jurabis nostra gramina recta manu.

Les vertus de famille naissent avec la vie stable de l'agriculteur remplaçant la vie nomade du chasseur ; aussi l'âge de Saturne était l'âge de la chasteté conjugale, et Juvénal a dit, non sans ironie satirique : *Je crois que la pudicité a habité la terre... sous le règne de Saturne*[2]. Comme il aurait dit quand Berthe filait.

Le règne de Saturne est donc le symbole de la vie agricole remplaçant la vie sauvage[3].

Comme c'est un âge de paix, c'est un âge d'égalité ; là où il n'y avait pas de guerre, il ne pouvait y avoir d'esclaves[4]. C'est donc le règne de l'égalité, qu'on faisait peut-être sagement de placer dans l'âge d'or.

Aussi les saturnales seront une fête commémorative de cette égalité primitive ; les esclaves seront libres pendant trois jours et même servis par leurs maîtres ; les saturnales seront un temps d'allégresse, car elles rappelleront un état d'idéale félicité. Pendant ces fêtes destinées à célébrer le souvenir d'une société paisible et innocente, on ne pourra déclarer la guerre à personne[5], les tribunaux s'abstiendront de juger, car sous l'empire de Saturne il n'y avait pas de lois, on ne connaissait pas la contrainte, la différence du *mien* et du *tien* n'existait pas.

En effet, le règne de Saturne, c'est déjà l'agriculture, ce n'est pas encore la propriété.

Alors nul ne possédait rien en propre, et il n'était pas permis de marquer la limite de son champ, les maisons n'avaient point de portes, tout était commun à tous[6].

C'est l'âge de ce communisme naïf par lequel les sociétés naissantes peuvent commencer, mais vers lequel ce serait une démence et une honte aux sociétés avancées de vouloir rétrograder, car elles lui échappent en se perfectionnant. La société latine aura fait un pas de plus vers la civilisation et un pas considérable, le jour où chacun marquera avec soin la limite de son champ, le jour où le gardien du droit de propriété, le dieu Terme, viendra s'installer au Capitole, d'où il ne se laissera pas déplacer, même pur Jupiter.

Le froment ne paraît point avoir été cultivé par lei premiers agriculteurs du Latium ; ils cultivaient surtout le far (l'épeautre) ; c'est pourquoi cette sorte de grain figurait dans la cérémonie du mariage romain et donnait son nom au rite le plus solennel par lequel on le célébrait, la *confarreatio*, vraisemblablement parce que le mariage était considéré comme ayant été introduit pendant le règne de Saturne et l'organisation de la famille comme ayant commencé avec l'agriculture.

Je m'arrête avec un certain charme à cet âge d'une paix idéale dont les sociétés en travail placent volontiers l'illusion près de leur berceau. Mais les sociétés ne

---

(Properce, *Élégies*, v, 2, 25.)
C'est Vertumne qui parle ; dieu agricole, il pouvait avoir aussi une.
1 *La faux a précédé la faucille*.
Falcem insigne messis.
Macrobe, *Saturnales*, 1, 7.
2 *Credo pudicium Saturno rege moratam*
In terris.
Juvénal, *Satires*, VI, 1.
3 *Saturnus vitæ melioris auctor*. Arn., 1, 7, 32.
4 *Quorum rex Saturnus tantæ justitiæ fuisse treditur ut nuque serveriret sub illo quisquam neque quiequam rei privatæ habuerit*. Justin., XLIII, 1.
5 Macrobe, *Saturnales*, I, 16.
6 *Nec signare quidem aut partiri limite campum*
Fas erat, in medium quœrebant... (Virgile, *Géorgiques*, 1, 126)
Non domus ulla fores habuit, non fixus in agric
Qui regeret certis finibus arva lapis. (Tib., *El*., I, 3, 43)

commencent point par la paix. Cependant rien, n'est entièrement faux dans les traditions antiques ; celle-ci, d'ailleurs, en cela très vraisemblable, nous a montré la vie sauvage du chasseur avant la vie tranquille du cultivateur, et l'on peut admettre qu'il y a quelque vérité dans ce souvenir d'une existence douce sur une terre fertile, où le, miel ne coulait point du tronc des chênes, où les fruits ne naissaient pas d'eux-mêmes, mais où des tribus errantes devenues agricoles, oubliées dans ce coin alors ignoré du monde, ont pu jouir d'une félicité obscure à laquelle devaient succéder tant d'agitation et tant de gloire, tant de grandeur et tant de misère.

Les Latins, ce sont les habitants de l'antique forêt civilisés par Saturne, et c'est ce que veut dire Latinus, fils de Faunus[1].

L'influence de cette première civilisation, dont l'arrivée de Saturne figure l'avènement, ne fut pas bornée à la plaine du Latium, elle paraît s'être étendue à une grande partie de l'Italie. L'Italie tout entière a porté le nom de Saturne, *Saturnia tellus* ; elle n'était pas cependant destinée à être une terre de paix. Les sommets des montagnes y furent consacrés à ce dieu. Un sommet du mont Lucretile dans la Sabine s'appelle encore aujourd'hui, dit-on, la *colline de Saturne*.

Ceci nous amène à Rome, où peut-être on jugera que je tarde trop d'arriver ; mais, avant d'y trouver Saturne donnant au Capitole son premier nom et recevant le plus ancien hommage qu'ait reçu à Rome aucune divinité, sur un autel dont la place est encore marquée parles colonnes du. temple qui l'a remplacé, il fallait bien savoir ce qu'était ; Saturne et ce que signifiait dans l'histoire le règne mythologique de ce dieu.

Le nom que porte le Capitole est, en comparaison de son nom antique, d'une époque bien récente ; il ne date que des Tarquins. Jusque-là le Capitole s'appelait *mont de Saturne*[2] : Saturne devait être chassé par Jupiter du Capitole comme il l'avait été du ciel.

On disait que sur ce mont[3] et au pied de ce mont[4] avait jadis existé une ville nommée Saturnia ; une porte de cette ville s'appelait *porta Pandana*[5], parce qu'elle était toujours ouverte. Dans l'âge de Saturne, les portes ne se fermaient point.

On se figurait cette ville de Saturnia comme bien antique, car, dans Virgile, Évandre en montre à Énée les ruines.

Saturne était le grand dieu latin ; la ville de Saturnia fut donc un premier établissement latin sur le Capitole, une première Rome latine, quand ces noms Capitole et Rome n'existaient pas encore. Chose étrange 1 en remontant jusqu'à l'âge mythologique, la plus vieille tradition que l'on rencontre à Rome, dans cette Rome qui s'est tant agitée elle-même et a tant tourmenté le monde, dans cette Rome qui a grandi, vécu, régné, péri par la guerre, c'est la tradition d'un âge de paix représenté par le règne paisible de Saturne ; avant qu'il y eut une *Roma*, ville de la force, il y eut une *Saturnia*, ville de la paix.

---

1 Virgile, *Æn.*, VII, 47.
2 Varron, *De ling. lat.*, V, 42.
3 *Ibid.*
4 Festus, p. 522, éd. Müller.
5 Varron, *De ling. lat.*, V, 42.

Aujourd'hui le Capitole ne s'appelle plus le mont de Saturne ; l'ancienne ville de Saturnia et la porte Pandana[1] n'ont laissé aucun vestige ; mais le lieu où s'élevait dans la plus haute antiquité l'autel de Saturne est indiqué à celte heure par ce qui reste d'un temple refait et réparé bien des fois.

Les huit colonnes aujourd'hui debout entre le Forum et le Capitole, et qui ont été remaniées à une époque de décadence, sont pour ainsi dire la dernière édition, non pas corrigée, mais très altérée du sanctuaire de Saturne. Là, fut primitivement l'autel du dieu à l'entrée d'une gorge[2] qui conduisait sur le Capitole. Cette gorge sauvage devait devenir la voie triomphale que nous voyons encore.

Là, — précisément au lieu où ces huit colonnes d'une architecture barbare et d'un art corrompu s'élèvent mutilées et raccommodée, grossièrement, entre les ruines du Forum et ce qui reste du *Tabularium* romain flanqué de tours du moyen âge, qui fut au quinzième siècle transformé en un magasin de sel, et. que surmontent les bureaux de la municipalité romaine, — s'éleva jadis, au milieu des arbres, entre un marais et un rocher, l'autel de Saturne, dieu du Latium primitif. Tout, à Rome et en Italie, est plus moderne que ce souvenir-là[3].

Probablement la citadelle était sur le mont Saturnien. La ville, si l'on en croit Festus[4], était au pied, là précisément où s'élevait l'autel de Saturne : Festus appelle cette ville *Castrum* ; ce ne pouvait guère, en effet, être autre chose qu'un camp fortifié. Rome, même à l'époque où l'on plaçait le règne de la paix, a commencé par être un camp.

On plaça dans le temple consacré à Saturne le trésor (*ærarium*), parce que Saturne, auquel on rattachait toute idée de civilisation dans le Latium, passait pour avoir introduit l'usage de la monnaie, et aussi en mémoire de l'âge d'or, cet âge de communisme innocent, dans lequel le larcin était inconnu[5] ; un tel souvenir était un anachronisme et ne fut pas une protection, comme le prouva

---

1 Elle s'appela aussi *Saturnia*. (Varron, *De ling. lat.*, V, 42.)

2 *Saturni fanum in faucibus*. (Varron, *De ling. lat.*, V, 42.) *Templum Saturni quod est ante clivum Capitolini*. (Servi., *Æn.*, II, 116.) *Sub cliva Capitolino, ubi nunc ejus vedes videtur*, (Servi., *Æn.*, VIII, 319).

3 Pour pouvoir l'évoquer en conscience, il faut être certain que ce temple est bien le temple de Saturne ; or c'est ce dont il est, ce me semble, impossible de douter. Cette ruine a porté longtemps le nom de Temple de la Fortune. Cette dénomination est inadmissible. Elle reposait sur une erreur. On croyait que le temple de la Fortune était prés de celui de Jupiter tonnant, d'après ce vers d'une inscription trouvée à Palestrine :

Tu quæ Tarpeio colcris vicina tonanti,

et l'on avait cru reconnaître les restes du temple de Jupiter tonnant dans les trois colonnes voisines de la ruine qui nous occupe ; mais celui-ci n'était pas au pied du Capitole, il était sur le Capitole prés du grand temple de Jupiter, dont Auguste disait modestement que le Jupiter tonnant, auquel lui-même avait élevé un temple, serait le portier. Or on ne met pas son portier au pied de la colline au sommet de laquelle on habite. Le prétendu temple de Jupiter tonnant est le temple de Vespasien. Le temple de Saturne et celui de Vespasien étaient certainement voisins, et ce dernier, voisin du temple de la Concorde dont l'emplacement n'est pas douteux. Stace l'atteste très clairement, quand, s'adressant à la statue équestre de Domitien érigée dans le Forum, il lui dit : *Derrière toi sont ton père et la Concorde*. (*Sylves*, I, 1, 31.) La seule incertitude possible serait entre le temple aux huit colonnes et le temple aux trois colonnes, que quelques-uns pensent être celui de Saturne ; car la proximité des deux édifices fait que divers passages des auteurs anciens s appliquent également bien à l'un et à l'autre ; mais il est plusieurs de ces passages qui ne peuvent convenir qu'aux huit colonnes ; il est dit du temple de Saturne qu'il touchait au Forum (*In foro*, Tite-Live, XLI, 21 ; *ad forum*, Macrobe, *Saturnales*, I, 8), qu'il était devant le *Clivus Capitolinus* (Serv., *Æn.*, II, 116), qu'il était en dessous de ce *Clivus* (Serv., *Æn.*, VIII, 519), que la basilique Julia se trouvait cuire le temple de Castor et le temple de Saturne (*Mon. Ancyre*, col. IV, l. 12-3). Aucune de ces désignations ne convient aux trois colonnes ; toutes au contraire s'appliquent très bien aux huit colonnes. De plus, on affichait sur le mur postérieur du temple de Saturne, ce qui n'eût pu se faire commodément si ce temple eût été adossé au Capitole.

4 *Saturnii quoque dicebantur qui castrum in imo Clivo Capitolino incolebant ubi ara dicata cei deo*... (Festus, 322).

5 Macrobe, *Saturnales*, I, 8.

César en volant le trésor. Au moyen âge, le temple de Saturne, que le Pogge vit encore à peu près intact au quinzième siècle, s'appelait la *Monnaie*[1].

Il existe donc à Rome un monument qui, par son origine, remonte à l'époque reculée où la tradition plaçait l'âge d'or.

A la mythologie va succéder l'histoire, et devant l'histoire l'âge d'or va disparaître. Nous allons voir passer sur le sol romain divers peuples sous les noms de Sicules, Ligures, Aborigènes, Pélasges, se chassant les uns les autres d'une terre qui n'était pas faite pour eux et que de plus grandes destinées attendaient.

Aux Sicules, qu'on regardait comme les premiers occupants du sol romain[2], on attribuait la fondation de plusieurs villes voisines, parmi lesquelles Antemne, aux portes de Rome, et qui fut sa première conquête ; Tibur, aujourd'hui Tivoli, la ville des cascatelles.

Nulle trace n'existe d'un monument qui puisse avec certitude être attribué aux Sicules[3] ; leur monument, c'est leur nom qu'on a cru retrouver sur quelques points de l'Italie centrale[4] et qui encore aujourd'hui est le nom de la Sicile.

Chassés du centre de l'Italie, les Sicules se dirigèrent vers l'Italie méridionale. C'est ce que signifie l'histoire de Sikelos fuyant de Rome et reçu par le roi Morgès[5].

Puis, les Sicules passèrent le détroit et s'établirent dans une grande île, qui, après avoir été en tout ou en partie phénicienne, grecque, carthaginoise, byzantine, arabe, normande, s'appelle encore, du nom de ces antiques Sicules, la Sicile.

Dans celte migration du nord au sud, les Sicules s'arrêtèrent aux lieux où devait être Rome ; car il est dit qu'ils furent, ainsi qu'un autre peuple auquel ils paraissent avoir été associés, les Ligures, chassés du Septimontium[6]. Ce nom de Septimontium mérite de nous arrêter, car il désigne, je crois, je ne dirai pas la Rome, mais l'*avant-Rome* des Sicules et des Ligures.

Serait-il possible par hasard de se former aujourd'hui une idée de ce qu'était la ville siculo-ligure et de l'espace de terrain qu'elle couvrait ?

Cela est très hardi sans doute, mais n'est pas, je crois, insensé, car le lieu d'où les Sicules furent chassés s'appelait le *Septimontium* ; or nous savons ce qu'était le Septimontium. Ce mot, qu'on peut traduire par les sept monts, ne désigna jamais, dans l'usage, les *sept collines* de la rive gauche qu'enferma plus tard l'enceinte des rois ; par le Septimontium, on entendait un autre ensemble de collines auquel se rapportait une fête antique appelée elle-même *Septimontium*. Parmi les sept hauteurs sur lesquelles on offrait les sacrifices du Septimontium, ne figurent, point plusieurs de celles dont se compose l'ensemble classique des

---

1 La *Cecha* pour *Zecca* ; une église du voisinage s'appelait San Salvator *in ærario*. Canina, *Rom. ant.*, 277-8.
2 Denys d'Halicarnasse, I, 9.
3 Un petit nombre de mots latins peuvent être considérés comme Sicules, *lepus, nummus, mutuum*. (Varron, *De ling. lat.*, V, 101, 973, 179.)
4 Il y avait à Tibur, qu'on disait avoir été fondé par les Sicules, un quartier appelé *Sikeliôn* (Denys d'Hal., I, 10) ; aujourd'hui, à quelque distance de Tivoli, une localité porte le nom de *Siciliano* (Nibby, *Dintorni*, III, 97) ; mais ce nom, se trouvant aussi écrit *Ceciliano*, je crois plus probable qu'il vient de *Cæcilianum*, ce qui indique une propriété des Cæcili, comme *Fiano* vient de *Flavianum*, propriété des Flavii.
5 Denys d'Halicarnasse, I, 73, d'après Antiochus de Syracuse. Le roi Morgès est la personnification des Morgètes, peuple de l'Italie méridionale, comme Sikelos est la personnification des Sicules.
6 *Sacrani appellati sunt Reate orti qui ex Septimontio Ligures Sicalosque exegerunt*. (Festus, 121, éd. Müller.)

sept collines de Rome, et figurent au contraire des sommets qui n'ont jamais fait partie de cet ensemble ; c'est un groupe de collines, dont la division et l'extension diffèrent de la division et de l'extension qui furent plus tard celles de Rome ; le Septimontium est topographiquement une autre Rome que la Rome de l'histoire[1].

Les sept monts de celle-ci sont, comme chacun sait, le Palatin, l'Aventin, le Capitole, le Cœlius, le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin. Dans la fête du Septimontium, les sommets sur lesquels on sacrifiait étaient le Palatin, la Velia, le Germale, le Fagutal, l'Oppius et le Cispius, auxquels on joignait la Subura[2].

Nous ne trouvons dans cette énumération des hauteurs, comprises dans le Septimontium, ni l'Aventin, ni le Capitole, ni le Cælius[3], ni le Quirinal, ni le Viminal ; par contre, on y trouve le Fagutal, l'Oppius et le Cispius, cimes secondaires de l'Esquilin, et deux collines attenant au Palatin, dont l'une, le Germale, a entièrement disparu, et l'autre, la Velia, est à peine reconnaissable aujourd'hui.

Ceci nous reporte évidemment à une époque très reculée, à un temps où la Velia, le Germale, le Fagutal, le Cispius, l'Oppius, abaissés depuis, et confondus avec le Palatin et l'Esquilin dont ils faisaient partie, étaient encore assez abrupts pour s'en détacher et compter parmi les sept collines d'alors, qu'on appelait le *Septimontium*.

Or, nous l'avons vu, c'est du Septimontium que les Sicules et les Ligures ont été chassés[4], le Septimontium était donc la ville des Sicules et des Ligures, bornée au Palatin et à l'Esquilin avec leurs dépendances.

S'il en est ainsi, on peut tracer aujourd'hui l'enceinte de la ville siculo-ligure : car la persistance d'un culte, né d'un état ancien et attaché, comme il arrive, aux localités où il avait pris naissance, nous a conservé la mémoire de cette ville antérieure aux Romains, et nous permet, chose assez curieuse, d'en retrouver la place et d'en déterminer l'étendue.

Festus, parmi les hauteurs dont se compose le Septimontium, nomme la Subura. Ceci semble indiquer que la tradition rapportait aussi la population primitive de la Subura aux Sicules ou il leurs alliés les Ligures, qu'elle présente tous deux comme habitant le Septimontium.

Des quatre tribus urbaines de Servius Tullius, la tribu *Subura* fut la première ; elle comprenait le mont Cælius tout entier, par conséquent aussi tout l'espace intermédiaire[5].

---

1 Varron (*De ling. lat.*, V, 41) dit que le Septimontium se composait des collines qui ont formé depuis la ville de Rome ; c'est évidemment une confusion entre ce qui avait été et ce qui était de son temps la liste des sommets du véritable Septimontium, telle que Festus nous l'a donnée d'après Antistius Labeo, en est la preuve. Cette liste est aussi une réfutation de l'opinion de Plutarque sur la fête du Septimontium, qu'il suppose instituée en mémoire de l'addition d'un septième mont aux six autres collines de Rome. (Plut., *Quæst. rom.*, 60.)

2 Festus, 340 et 348, éd. Müller.

3 Le Cælius se trouve dans un des passages seulement de Festus, qui se rapportent au *Septimontium* (p. 348) ; mais je pense que c'est une interpolation produite par la confusion que j'ai déjà remarquée chez Varron entre le *Septimontium* et les sept collines. D'ailleurs, dans ce passage mutilé de Festus, le Cælius est nommé entre l'Oppius et le Cispius, cimes secondaires de l'Esquilin, ce qui n'est pas sa place naturelle ; enfin, en réunissant les deux passages (p. 340 et 348), on aurait huit parties du Septimontium au lieu de sept.

4 Selon une tradition conservée par Servius (*Æn.*, XI, 317), les Ligures auraient chassé les Sicules ; les deux peuples n'en auraient pas moins habité le Septimontium, et il n'en serait pas moins permis d'y chercher les traces de leur séjour ; seulement il eût été successif au lieu d'être simultané.

5 Varron, *De ling. lat.*, v, 45. Peut-être le mont Cœlius faisait-il déjà partie de l'antique Subura.

Comment la Subura, si elle était dans un enfoncement, pouvait-elle faire partie des sept monts de la ville des Sicules et des Ligures ?

Le fond de la Subura confinait, il est vrai, au bois Argiletum et à l'extrémité des marécages qui dépendaient du Vélabre ; mais la Subura gravissait aussi les pentes des trois collines entre lesquelles elle se trouvait circonscrite[1], et elle était fortifiée du côté de l'Esquilin[2].

Quand Servius enveloppa les sept collines et les populations d'origines diverses qui les habitaient dans une commune enceinte, la Subura y fut englobée comme le reste. Ce nom devint plus tard celui d'un quartier bruyant et mal famé ; mais un usage singulier me semble avoir perpétué le souvenir de l'origine particulière et de l'existence à part des habitants de l'ancienne Subura.

A home, tous les ans au mois d'octobre, on immolait un cheval à Mars, dans le champ consacré à ce dieu ; c'était une très vieille et très auguste solennité[3]. Le sacrifice accompli, il s'établissait une lutte acharnée, une sorte de combat entre les habitants de la Subura et les habitants du quartier de la voie Sacrée, qui se disputaient la tête du cheval ; si c'étaient ceux de la voie Sacrée qui l'emportaient, ils allaient déposer leur singulier trophée à la Regia, au pied du Palatin ; si c'étaient les habitants de la Subura qui triomphaient, ils le clouaient à une tour de leur bourgade appelée la tour Mamilia. L'origine de cette espèce de petite guerre annuelle était sans doute dans quelque inimitié locale des deux quartiers, tenant peut-être elle-même à une diversité et à une hostilité de races. Si les hommes de la Subura avaient été Sicules ou Ligures, et si les hommes de la voie Sacrée avaient été Pélasges, — ce qui se pourrait, car les Pélasges occupèrent le Palatin au pied duquel passait la voie Sacrée ; — et si les Pélasges avaient chassé, comme nous serons conduits à l'admettre, les Sicules et les Ligures, on conçoit que la haine entre les localités ait continué la haine entre les races. La même chose est arrivée ailleurs. A Pise, tous les ans, sur le pont de l'Arno, avait lieu une lutte quelquefois assez sérieuse ; à voir l'acharnement avec lequel on combattait des deux côtés, il semblait qu'il y eût là aussi quelque ancienne haine nationale, la haine par exemple des Étrusques pour les Ligures qui leur disputèrent autrefois le territoire actuel de la Toscane.

Ce nom de *Ligures* me rappelle que la tradition associait aux Sicules un autre peuple, les Ligures.

Les Ligures s'étaient établis comme les Sicules sur le Septimontium, car ils en furent chassés avec eux, ou les en chassèrent.

Il ne s'agit plus d'une race obscure dont on ne sait d'une manière certaine ni l'extraction ni la parenté. Les Ligures ont été une grande nation et appartiennent à une grande race.

---

1 C'est ce que prouve l'expression de Martial (*Épigrammes*, X, 19, 5)

Altum tramitem Suburæ,
Le chemin élevé de la Subura ;

et ailleurs (*Épigrammes*, V, 9-3, 5) :

Alta Suburani vincenda est semila clivi,
Il faut gravir le haut sentier de la montée de la Subura.

Cette montée que suivait Martial pour se rendre chez Pline le Jeune, sur l'Esquilin, est la rue de *Santa-Lucia in Selce* ; d'autre part, l'église *Sant-Agata in Subura* est sur une pente du Quirinal et montre jusqu'où la Subura s'étendait de ce côté. La place qui s'appelle encore aujourd'hui piazza Subura est dans le fond.

2 Le *mur de terre* des Garines qui dominait la Subura faisait partie du système de défense de celle-ci ; ça devait mètre un rempart de terre, avec un fossé, ce qu'on appelait un agger, comme furent depuis le *fossé des Quirites* d'Ancus Martius et l'agger de Servius Tullius.

3 Festus, p. 118, éd. Müller.

Les Ligures n'ont pas, comme les Sicules, disparu de l'Italie devant les. Pélasges ; ils y ont occupé un vaste pays depuis les confins de la France actuelle jusqu'à ceux de la Toscane, du Var à la Macra. Ils se sont maintenus longtemps en possession de la côte à laquelle ils ont laissé le nom de Ligurie et du pays montagneux qui l'avoisine ; retranché dans cette âpre contrée, le peuple Ligure a tenu très tard contre les Romains, et le dernier des peuples italiotes a lutté pour son indépendance. Strabon remarque qu'il fallut quatre-vingts ans de guerre pour conquérir sur la côte un Terrain qui n'avait que la largeur d'une demi lieue[1].

Les Ligures faisaient partie de la grande race ibérienne qui posséda jadis une portion considérable de l'Espagne et de la Gaule méridionale où elle a précédé la race celtique ; refoulée au sein des Pyrénées, elle s'y est cantonnée dans quelques hautes vallées, les unes françaises, les autres espagnoles, où elle a maintenu avec une incroyable ténacité sa nationalité et sa langue, laquelle ne ressemble à aucune langue connue. Ce débris, qu'on dirais !. indestructible, des Ibères, ce sont les Basques.

Les Ibères d'Italie ou Ligures étaient donc les frères aînés des Basques, ils parlaient un dialecte de la langue que ceux-ci parlent encore ; différents noms de lieu dans la Ligurie ont une racine qui se retrouve dans le basque[2], le nom même de la nation est basque[3].

Certains traits caractéristiques des Ibères se remarquent chez leurs descendants, surtout l'agilité. Celle des Basques est proverbiale, celle des montagnards de la Ligurie a frappé les voyageurs. *Celui qui traverse les montagnes de la Ligurie*, dit Micali, *y voit le paysan, **leste et agile**, porter sur sa tête de très pesants fardeaux pour un très mince salaire*.

C'est bien là ce Ligure, ennemi léger à la course, prompt, soudain, dont parle Tacite[4], le Ligure endurci à la fatigue et aux privations, tel que le peint Virgile[5].

A ces qualités. du Ligure, les Romains en ajoutaient une autre, celle de menteur et de rusé[6] ; je ne sais si on accuse les Génois de ce défaut, en ce qui concerne les Basques, l'accusation intentée à leurs frères les Ligures est repoussée par leur franchise et leur loyauté bien connues. Si l'on voulait trouver quelque fondement à cette fâcheuse renommée des Ligures, peut-être faudrait-il en chercher une confirmation adoucie dans un défaut souvent reproché aux Gascons ; chez lesquels on trouve dans le nom du pays qu'ils habitent (*Vasconia*), dans d'autres noms de lieu et dans beaucoup de noms propres, des traces plus sérieuses et plus réelles de la présence des Ibères[7].

Si les Ligures étaient des Ibères et si les Basques sont de race ibérienne, il en résulte qu'on a parlé basque ou à peu près, à Rome. Le fait est vraiment curieux, mais home est la ville où l'on rencontre tout et où il ne faut s'étonner ce rien.

---

1 Strabon, IV, p. 203, édit. Casaub.
2 *Albium ingaunum* (Albenga), *Albium intimelium* (Vintimiglia), *Alba*, mot basque. Humboldt, *Prüxung der untersuchungen über die urbewohner hispaniens, vermittelst der Vachischen Sprache*, 36.
3 *Bigor*, lieu élevé dans un pays de montagnes. (Humboldt, p. 5-6), nom qui convient parfaitement aux habitants de la montagneuse Ligurie.
4 *Pernix genus*, Tacite, *Hist.*, II, 13. *Pernix Ligus*, Silius Italicus, *Punic.*, VIII, 607. Strabon, III, 3, 5, portrait des Lusitaniens qui étaient ibères.
5 *Assuetumque malo Ligurem*. Virgile, *Géorgiques*, II, 168.
6 Nigidius Figulus dit des Ligures qu'ils sont *fallaces, insidiosi, mendaces*. Selon Caton, ils *oubliaient* de dire la vérité, *vera minus meminere*. Serv., Virg., *Æn.*, XI, 715.
7 Humbolt, p. 92 et suiv.

Guillaume de Humboldt est arrivé à déterminer, à l'aide des noms de lieu retrouvés dans le basque, quelles furent les parties de l'Espagne occupées par les Ibères, et, grâce à ce procédé très ingénieux, il a pu dresser pour ainsi dire une carte rétrospective de l'Ibérie espagnole ; il a indiqué accessoirement ce qu'on pourrait faire pour déterminer aussi par les noms de lieu l'extension des Ibères en Italie.

Dès aujourd'hui, les Ligures peuvent être suivis dans presque toute l'Italie, au moyen des noms de lieu à physionomie ibérienne.

D'après cela, il n'est pas trop surprenant qu'ils soient venus jusqu'à Rome.

Sans parler de la Liguria à laquelle ils ont donné leur nom qu'elle conserve encore, on peut les suivre en Étrurie[1], en Ombrie[2], dans le Picentin[3], dans la Sabine[4], en Sardaigne[5] et dans l'île d'Elbe[6], enfin dans l'Italie méridionale[7].

Le Septimontium se trouvait sur la route des Ligures qui, ainsi que leurs associés les Sicules, allaient du nord au sud ; il est donc naturel qu'ils s'y soient arrêtés et y aient formé avec eux cet établissement qui a précédé Rome, à Rome.

Aussi, c'est dans le voisinage de cette ville et à Rome même qu'on trouve dans les noms de lieux les signes les plus frappants de la présence du peuple ligure.

Elle est manifeste dans le nom d'Astura, petite île à l'embouchure d'une rivière qui s'appelle aussi Astura. Ce nom est ibérien et veut dire, en basque, le *rocher du fleuve*, ce qui convient à l'îlot, ou le *fleuve du rocher*, ce qui convient à la rivière.

Albe semble avoir reçu son nom des Ligures qui auraient été ses premiers habitants : car s'il y avait non loin de Rome deux villes d'Albe[8], il y avait aussi plusieurs villes du même nom ou d'un nom très semblable chez les Ibériens de l'Espagne, de la Gaule et de la Ligurie[9]. On ne peut guère douter, d'après cela, que ce nom Alba ne soit un nom ligure et que les Ligures n'aient précédé les Latins dans l'ancienne métropole latine[10].

Mais c'est à Rome même que cette attribution parle basque, idiome ibérien, de certains noms de lieux aux Ibériens Ligures, a surtout de l'importance ; elle

---

1 Cære, les Cæretani, les Cerretani en Espagne. Les Salpinates en Étrurie, Salpesa dans la Bétique. Cortona, une ville de Cortona en Espagne.
2 Le Metaurus, le Metarus fleuve d'Espagne. Sarsina, ville d'Ombrie, Sars, fleuve de la Tarragonaise. Tudor (Todi), une ville de Tude et un fleuve de Tudor dans la Tarragonaise.
3 Numana, en Espagne Numantia. Cluana, Cluentia dans la Tarragonaise.
4 La ville de Cures, les Curenses, Littus Curense dans la Bétique.
5 Sénèque (*Consolat. ad Helv.*, 7) nomme les Ligures parmi les peuples qui se sont établis en Sardaigne, et Pausanias les Ibères (X, 17, 5). On y trouve les Ilienses, d'Ilia en Basque, lieu, pays, ville ; on ne manqua pas d'en faire des troyens venus d'Ilion.
6 Ilvates est le nom d'un peuple ligure.
7 Murgantia, Murgis en Espagne. Les éléments ibériens de tous ces rapprochements sont puisés dans l'ouvrage de Humboldt.
8 L'une, Alba la longue, détruite par Tullus Hostilius ; l'autre, Alba Marsorum, prés du lac Fucin.
9 Il y avait deux Albium dans la Ligurie ; dans la Gaule méridionale, Alba Helviorum (Viviers) et Albiga (Alby) ; deux Alba en Espagne, l'une dans la Tarragonaise et l'autre dans la Bétique.
10 Ces étymologies ibériennes peuvent éclairer sur l'origine des villes. Ainsi, la ville de Tribola dans la Sabine est mise par Denys d'Halicarnasse au nombre de celles que fondèrent les Aborigènes dont je parlerai bientôt, mais une ville de Lusitanie, pays ibérien, portait le même nom. On peut donc attribuer la fondation de la Tribola Sabine aux Ibères, c'est-à-dire aux Ligures. J'en dirai autant de Norba ; comme ce nom aussi est purement ibérien, en dépit des murs pélasgiques de Norba, je crois que les Ligures y ont précédé les Pélasges. Il en est de même de Corbio prés de Rome dont le nom est celui d'une ville des Suessates en Espagne, (Humboldt, 76). J'ai indiqué jadis dans mon *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle* (I, 5) le port de Corbilo comme attestant en Franc l'extension des Ibères jusqu'aux bords de la Loire. Je les retrouve aujourd'hui sur les bords du Tibre.

confirme ma conjecture sur le Septimontium ; dans lequel j'ai vu une Rome ou plutôt une anté-Rome, habitée par les Sicules et les Ligures.

Si les Ligures ont occupé une portion du Septimontium, on doit retrouver dans quelques parties du Septimontium des noms ibériens, vestiges persévérants de l'occupation Ligure ; c'est ce qui a lieu en effet pour la Subura et pour l'Esquilin.

En Espagne, parmi les noms de souche ibérienne, je remarque celui d'un lieu appelé ***Subur***[1]. Le nom de la Subura remonte donc aux Ligures. Quand Martial traversait, pour aller chez Pline le Jeune, l'emplacement de cette antique bourgade, devenu un quartier de Rome sale et bruyant, il ne soupçonnait pas d'où venait le nom de ce quartier.

Ni lui, ni aucun Romain ne se serait douté non plus de ce que la philologie nous révèle, savoir que le mot *Esquiliæ* (l'Esquilin) voulait dire *demeure des Ligures*. Dans la langue basque, ***ilia*** a le sens de ville ; ***esk*** est, selon M. de Humboldt[2], le nom national des Ibères de nos jours, des Basques. Sans doute, ce nom était déjà celui des Ibères d'alors, des Ligures.

Au bas de l'Esquilin et aux confins de la Subura, s'élevait le bois nommé ***Argiletum***. Ce bois paraît avoir, comme l'Esquilin et la Subura, reçu son nom des Ligures[3] ; le quartier des Carines (Carinæ), dépendant de la Subura, pouvait lui-même avoir un nom ligure[4].

Ceci non seulement confirme la tradition, mais encore la complète, et nous permet d'aller au-delà de ce qu'elle nous apprend elle nous apprend seulement que les Sicules et les Ligures habitèrent le Septimontium ; elle ne nous dit pas quelle partie du Septimontium chacun des deux peuples habitait ; mais ce que la tradition ne nous dit pas, nous pourrons le découvrir ; oui, nous pourrons, je crois, aller jusque là dans cette reconstruction de la topographie historique de Rome avant Rome.

La ville siculo-ligure du Septimontium se composait, comme nous l'avons vu, du Palatin, de l'Esquilin avec leurs sommets secondaires, et de la Subura.

L'Esquilin, la Subura, qui y touchait, le bois Argiletum, qui confinait à l'un et à l'autre, probablement les Carines, qui tenaient à la Subura, portaient des noms ibères. C'était donc la partie du Septimontium habitée par la portion ibérienne de la population ; c'était le quartier des Ligures ; les Sicules devaient demeurer sur l'autre partie du Septimontium, sur le Palatin, où en effet, jusque sous l'empire, était un lieu appelé ***Sicilia***[5].

Outre les noms de lieu, le seul vestige que les Ligures aient pu laisser à Rome après eux, il faudrait le chercher dans la langue que l'on parle en cet endroit où

---

1 Humboldt, p. 53. Subur, chez les Taletani, prés d'un fleuve ; la Subura était près d'un marais qui se reliait au Tibre. On trouve aussi en Espagne une Sabora (on écrivait parfois Sabura pour Subura). ***Sa***, dans les monts Ibères, indique l'idée d'un lieu bas : la Sabura était située en partie dans uu enfoncement, de là peut-être la forme Sabura.
2 Humboldt, p. 25.
3 Une ville d'Espagne s'appelait Argilla (Humboldt, p. 64). Le nom propre espagnol Argueles et le nom de la charmante vallée d'Argelès dans les Pyrénées ont très probablement la même origine.
4 Car, dit Humboldt, est une syllabe qui se rencontre fréquemment au commencement des noms de lieu ibères et se lie à l'idée de hauteur (p. 68). Larramendi voit dans le basque *Cerra* l'origine de l'espagnol *Cerro*, colline (Humboldt, p. 52). Les Carines, comme la Subura, étaient en partie dans un fond, en partie sur une hauteur ; l'Agger, appelé le mur de terre des Carines, n'aurait pas eu de sens s'il n'eût été, comme l'agger de Servius Tullius, sur la crête de l'Esquilin ; un pareil moyen de défense ne peut être placé au bas d'une colline qui le rendrait inutile. La même racine ***car*** ou ***cer*** se trouve dans le nom du Ceroliensis qui touchait aux Carines, c'est aujourd'hui la *Via del Colosmo*. (Varron, *De ling. lat.*, v, 117).
5 Jul. Capitolin, *vie de Pertinax*, *Hist. auguste Script.*, Ed. Salm., p. 58.

ils sont venus. Il doit rester dans l'italien des mots dérivés du latin et que le latin avait reçus des Ligures ; car un peuple ne passe jamais par un pays sans déposer quelques mots dans la langue de ce pays, comme un voyageur laisse, en partant, un souvenir à ceux qui l'ont reçu. Y a-t-il des mots latins d'origine ligure, c'est-à-dire ibérienne, et dont par conséquent on puisse trouver les analogues dans le basque ? Guillaume de Humboldt en cite plusieurs[1], et il serait possible qu'il y en eût davantage. Certains noms propres latins me paraissent indiquer une origine ibérienne, c'est-à-dire ligure. Le plus remarquable, à cet égard, est le nom de Virgile[2].

J'ai rassemblé et tâché de coordonner tout ce qu'un peut entrevoir de l'établissement des populations anciennes sur le sol qui devait s'appeler le sol romain, et, malgré l'insuffisance des matériaux, nous avons pli apporter quelque précision même topographique dans l'histoire de ces établissements ; nous avons pu rattacher un monument qui subsiste encore à l'époque la plus antique de la tradition latine, à l'époque personnifiée dans le dieu Saturne, et dessiner assez nettement le contour de la ville anté-romaine des Sicules et des Ligures.

La curiosité, qui s'attache surtout à ce que l'homme ne peut qu'imparfaitement découvrir, se prend avec passion aux plus faibles lueurs qui traversent la nuit des temps primitifs. Sous toutes les couches de souvenirs qu'ont ici lentement déposées, et superposées les siècles, les entassant : l'une sur l'autre, comme les débris graduellement amoncelés sur le sol de Rome ; sous toutes ces couches de souvenirs, on trouve, en les fouillant, quelques débris de vérité, quelques parcelles d'histoire, quelques empreintes à demi effacées des peuples disparus, pareilles à celles que nous révèlent les êtres antédiluviens. Penché sur le puits sombre que l'érudition a percé à travers les couches historiques, j'enfonce mon regard avide dans leurs obscures profondeurs ; plaçant mon oreille à l'étroite ouverture de ce puits dont je n'aperçois pas le fond, j'écoute de loin l'écho presque insaisissable du bruit que firent autrefois là-bas des peuples muets depuis tant de siècles.

J'aime, vers le soir, à écouter ce bruit, là où il a autrefois retenti, à travers les rumeurs modernes qui le remplacent, à travers les chants de la procession qui passe, et le roulement des voitures qui viennent du *Corso* ; j'aime à me représenter ici ces peuples dont on ne tonnait guère que les noms, passant sans le savoir ou s'arrêtant au hasard sur ces collines devenues depuis si célèbres, comme si c'était un sol indifférent, comme si cette colline couverte de chênes et de broussailles, sur laquelle ils construisaient leurs cabanes de laboureurs, ne

---

1 Je citerai d'après lui : *Murus* de *Murua*, amas, monceau (Humboldt, p. 49) ; cependant l'ancienne forme de *Murus*, *Mœrus*, qui s'est conservée dans *Pomœrium* (*Post murem*), rend pour moi cette provenance bien douteuse ; *Curvus* de ***gur***, celle-ci me semble plus vraisemblable ; ***mon***, terminaison ibérienne des noms de montagnes (Humboldt, p. 49), d'où ***mon-s***, montagne. Il est à remarquer que c'est précisément ce mot *mons* qui figure dans le nom de la ville siculo-ligure le Septi-*montium*. Les Sabins se servaient du mot ***collis***, vraisemblablement emprunté à leur langue, d'où il aura passé dans le latin, pour désigner le Quirinal qu'ils habitaient ; d'où Porta Collina, la porte du Quirinal, Salii Collini, les Saliens du Quirinal. Le nom de ***Monti*** est resté au quartier de Rome qui est situé principalement sur le mont Ligure, l'Esquilin.

2 Vergilius, Vergilia, ville d'Espagne (Humboldt, p. 67) ; Andes, nom de la patrie de Virgile, peut être ligure (Andia. Humboldt, p. 38), s'il n'est gaulois (Andes, les Andecavi) ; dans ce dernier cas nous aurions le droit de réclamer le grand poète pour notre compatriote, Virgile serait de sang angevin. Les Gaulois ont occupé le pays de Virgile et les Ligures ont pu s'étendre jusque-là. — Le prénom de Tibulle, Albius, ne semble pas venir d'***Albus***, mais avoir la même racine que le nom de lieu ibère ***Albium***. Le nom des Vettii, famille romaine, rappelle les Veltones, peuple de Lusitanie ; celai des Vibbii et le prénom Vibulanus, qui appartenait à une des plus anciennes branches de la *gens* Fabia elle-même très antique, fait songer aux Vibelli, peuple Ligure ; le grand nom plébéien des Decius aux Deciates, nation ligure. Le nom de famille Helvius, le surnom Helva, ont aussi une ressemblance frappante avec Ilva, nom ligure de l'île d'Elbe. L'empereur Helvius Pertinax était né à Alba Pompeia, en Ligurie.

devait pas être, un jour le Capitole, comme si cette vallée marécageuse, où paissaient leurs troupeaux, ne devait pas être un jour le Forum romain. Puis je remonte subitement par la pensée d'eux à moi, et sans quitter cette place, où la destinée m'a amené comme eux pour y passer à mon tour, je contemple, du sein d'un présent triste, ces temps si loin encore d'un avenir qui lui-même est aujourd'hui si loin dans le passé.

V — LES ABORIGÈNES ET LES PÉLASGES

Il est une race mystérieuse qui figure aussi parmi celles qui ont habité le sol sur lequel Rome devait être fondée : c'est la race antique des Pélasges.

Les Pélasges ne s'arrêtaient nulle part ; nation errante et maudite, ils allaient é travers le monde. Ce peuple superbe avait refusé d'acquitter une offrande vouée aux dieux, et le courroux des dieux les poursuivait. Là où voulaient se fixer les Pélasges, des maladies les frappaient : leurs terres, leurs troupeaux, leurs femmes devenaient stériles ; s'il leur naissait des enfants, ces enfants étaient maléficiés. Parmi ses calamités, ce peuple était grand ; il prenait et bâtissait des villes ; il remportait des victoires ; il avait la domination des mers.

Son nom était prononcé par les anciens avec un mélange de respect et d'effroi : les Pélasges sont les Titans de l'histoire.

Ce Juif-Errant des peuples était aussi un peuple Prométhée. Comme Saturne, qui lui-même aussi représentait peut-être une très ancienne migration pélasgique, le peuple pélasge avait tiré les hommes des forêts, il avait apporté en Italie les lettres, il avait enseigné aux montagnards de la Sabine à bâtir des villes.

Voici les principaux traits de la migration errante des Pélasges[1]. Partis d'Argos, ils allèrent dans la Thessalie, puis se dispersèrent dans les îles[2] ; d'autres s'établirent dans l'Asie mineure. Ils se répandirent aussi dans la Macédoine et l'Épire. Un oracle leur prescrivit d'aller chercher la *terre de Saturne*. Poussés par les vents dans l'Adriatique, ils abordèrent vers les embouchures du Pô, traversèrent en combattant l'Ombrie, firent alliance avec les Aborigènes près d'un lac où était une île flottante, dans ce qui fut plus tard la Sabine, puis occupèrent quelques villes de l'Étrurie, le pays intermédiaire entre la Sabine et l'Étrurie ; enfin, toujours avec les Aborigènes, ifs s'établirent sur les collines qui devaient être Rome.

A part les contrées indiquées dans ce récit comme ayant été visitées par les Pélasges, on les trouve dans beaucoup de pays, dans l'Attique, en Arcadie. Niebuhr n'admettait pas qu'on pût suivre leurs courses d'une manière certaine, mais il reconnaissait leur présence sur une foule dé points de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Italie, et concluait eu disant : Il fut un temps où les Pélasges, qui formaient peut-être le plus grand peuple de l'Europe, habitaient depuis le Bosphore jusqu'aux bords de l'Arno.
Les Pélasges étaient un rameau de la race grecque[3], plus ancien que les Hellènes, et qui n'avaient point participé à la civilisation hellénique leur langage était originairement grec, bien que devenu assez différent à cause de leur antiquité et de leur séparation des Hellènes pour qu'Hérodote, écrivant dans un temps où la philologie comparée n'existait pas, ait pu dire qu'ils parlaient un idiome barbare.

Mais on ne saurait traiter des Pélasges sans traiter des Aborigènes.

---

1 Denys d'Halicarnasse, I, 19.
2 Les Pélasges sont particulièrement indiqués en Crète, à Lemuos et dans la Samothrace.
3 Ce qui prouve que les Pélasges se considéraient comme Grecs, c'est que ceux d'Agylla, en Étrurie, avaient un trésor à Delphes, centre religieux des populations helléniques. (Strabon, V, p. 220, éd. Casaub.)

Les Aborigènes apparaissent pour la première fois dans le pays Sabin ; ils sont représentés comme les alliés des Pélasges[1], avec lesquels, à cause de leur étroite association, on les a confondus parfois.

On les a confondus également avec les peuples Autochtones[2] du Latium à cause de leur nom, qui semblait signifier *indigène*, matis dont le sens peut avoir été tout différent ; l'histoire ne tonnait pas les Aborigènes avant la venue des Pélasges.

Les Aborigènes furent chassés des environs de Rieti par des Sabins descendus d'Amiternum, non loin du lac Fucin, mais eux-mêmes, venant de la contrée sabine, doivent être considérés comme d'autres Sabins[3].

Ceux des Pélasges qui s'étaient établis avec eux furent poussés en même temps par cette descente terrible des montagnards de l'Apennin, et c'est ainsi que les deux peuples se trouvèrent jetés sur les Sicules et les Ligures. Ces premiers occupants du pays semblent avoir été associés comme l'étaient les Aborigènes et les Pélasges. Ceux-ci attaquèrent d'abord ensemble la grande nation des Ombriens, les anciens adversaires des Pélasges, qui occupaient alors une partie de l'Étrurie, leur prirent plusieurs villes, puis en enlevèrent d'autres aux Sicules sur la rive gauche du Tibre, arrivèrent ainsi à Rome ou plutôt, car il n'y avait pas encore de Rome, à la ville bâtie sur le Palatin et l'Esquilin par les Sicules et les Ligures, et s'en emparèrent. Il n'est dit nulle part que les Pélasges soient venus à Rome, mars nous y reconnaîtrons des signes incontestables de leur passage ; d'ailleurs, unis aux Aborigènes pour conquérir sur les Si cules les pays voisins du Tibre, ils ont dû les suivre jusque là.

Ceux qui ont chassé les Sicules et les Ligures du Septimontium sont appelés ***Sacrani***.

Les Sacrani sont des Aborigènes[4] venus de Rieti dans la Sabine[5] et par conséquent Sabins. Ce mot *sacrani* ne désigne point un peuple en particulier, il désigne l'émigration singulière que les anciens appelaient *ver sacrum*, *printemps consacré*. Pour conjurer le courroux céleste manifesté par une contagion ou par quelque autre calamité, on vouait par avance aux dieux ce que le printemps produirait, plantes, fruits, animaux, enfants. Dans l'origine tout était

---

1 Selon Denys d'Halicarnasse (I, 20) les Aborigènes unis aux Pélasges fondèrent diverses villes dont le nom montre évidemment l'origine pélasgique, Alsium, Agylla, Pise.

2 *Catil.*, VI. Les Aborigènes ne sont point les habitants originaires du Latium ; ils viennent du dehors, de la Sabine, selon le témoignage de Denys d'Halicarnasse, seul témoignage détaillé qui les concerne. A cela près, tout est vague et confus dans leur histoire. Leur nom était employé proverbialement pour désigner une haute antiquité, à peu près comme nous employons en français le mot ***gaulois*** ; mais l'identité des Aborigènes et des habitants primitifs du Latium est démentie par Denys d'Halicarnasse qui les montre bien après l'époque de Saturne, s'alliant dans la Sabine aux Pélasges, soumettant et chassant les Sicules. Quoi de plus différent, d'ailleurs, que la préposition in dans indigente et la préposition ab dans aborigènes ? Aussi a-t-on cherché à ce mot d'autres étymologies. Justin, qui voit dans les Aborigènes les premiers habitants de l'Italie, dit qu'ils furent nommés ainsi parce qu'ils étaient errants. Ceux qui admettaient cette étymologie les appelaient Aberrigènes (*Orig. Gent. rom.*, IV). Une autre étymologie tirait leur nom d'***ab*** et d'***oros***, en grec montagnes, les Aborigènes seraient les *enfants des montagnes* : le mot ***oros*** (montagne) aurait été introduit dans leur langue par leurs alliés les Pélasges.

3 Je crois qu'on a eu raison d'identifier, d'après Servius (*Æn.*, I, 6) les Aborigènes avec les ***Casci***, mot sabin, dit Varron, qui voulait dire *ancien*. (*De ling. lat.*, VII, 28), — Une petite ville de la Sabine porte encore le nom de Çascia ; — mais, malgré le vers d'Ennius cité par Varron :

Quam prisci Casci populi tenuere ***latini***,

je pense, d'après ce qui précède, qu'il ne faut pas voir comme on le fait généralement dans les Casci les anciens Latins, mais d'anciens Sabins. *Prisci quirites*, Virgile, *Æn.*, VII, 710.

On met ces prétendus *anciens Latins* à Nomentum (Serv., *Æn.*, VI, 773) et dans d'autres villes sabines.

4 Denys d'Halicarnasse, I, 16.

5 Paul Diacre, p. 320.

probablement matière de sacrifice, les enfants comme le reste ; quand les mœurs commencèrent à s'adoucir, on se contenta d'offrir aux dieux irrités les animaux et les fruits ; mais, pour accomplir le vœu en quelque manière, on chassait du pays les enfants devenus adultes, qui allaient chercher une terre pour s'établir. Cet usage du *printemps consacré* était connu des Grecs et de plusieurs peuples d'Italie[1] ; on le voit établi plus particulièrement chez les Sabins[2]. Commun à la Grèce et à l'Italie, il doit avoir été apporté par les Pélasges[3], et c'est d'eux que les Aborigènes sabins, leurs alliés, ont dû le recevoir. C'était donc à un *printemps consacré* des Sabins que s'étaient associés les Pélasges.

Je reviens aux Pélasges.

L'histoire de leurs migrations nous a conduits à quelques lieues de Rome qui n'existe pas encore ; ceux-là étaient entrés en Italie par le nord, mais les Pélasges, sous le nom d'Œnotriens[4] et sous d'autres noms, pénétrèrent aussi dans la Péninsule par son extrémité méridionale ; ils s'avancèrent ainsi vers Rome de deux côtés, sans compter les débarquements qu'a dû opérer sur les côtes ce peuple navigateur, et dont quelques-uns ont pu l'amener directement sur le rivage du Latium.

La présence des Pélasges en Italie y a laissé plusieurs sortes de vestiges : les noms de villes et les autres noms de lieux à physionomie grecque, certains cultes anciens d'origine pélasgique ; enfin ces murs encore debout qui mettent pour ainsi dire sous nos yeux la puissance et la grandeur de cette nation disparue.

Il faut se défier des origines grecques attribuées aux villes d'Italie, par cette prétention et cette mode de tout faire dériver du grec, dont Denys d'Halicarnasse, un rhéteur grec, a donné surtout l'exemple ; mais je pensé qu'il est souvent arrivé qu'on a remplacé par une origine grecque une origine pélasgique, mettant ainsi une fausse science à la place d'une tradition vraie. La confusion était facile à une époque où l'on adorait les Grecs et où l'on avait presque oublié les Pélasges : comme je l'ai dit, les Pélasges étaient les frères aînés des Grecs et devaient parler un dialecte plus ancien de la même langue[5].

Quand je trouve en Italie des noms de lieux anciens dont la racine est grecque, je suis forcé de les faire remonter aux Pélasges et de dire : les Pélasges ont passé par là. Ainsi, pour ne parler que de lieux situés à peu de distance de Rome : Politorium[6], Empulum[1], Nomentum[2], Cora[3], Alsium[4], le lac Alisietinus,

---

1 Les Mamertins (Festus, p. 158) ; les Ardéates, *qui aliquando, cum peste laborarent, ver sacrum voverunt, unde sacrani appellati sunt*.
2 *Ut olim crebro Sabini factitaverunt* (Varron, *De re rust.*, III, 16).
3 Denys d'Halicarnasse le leur attribue formellement (I, 23).
4 Les Œnotriens, qui viennent du sud, sont des Pélasges, car leur chef Œnotrus est un petit-fils de Pélasgus. Ils fondèrent en Campanie une ville de Larissa. Ce mot est pélasge, il désigne une forteresse et se retrouve dans plusieurs pays que les Pélasges ont habités, notamment en Thessalie. De plus les Grecs établis dans l'Italie centrale appelaient leurs serfs *pélasges*. (Étienne de Byzance, s. v. *χῖοι*).
5 Hérodote dit (I, 57) que les Pélasges parlaient une langue barbare. Mais au temps d'Hérodote, on n'avait aucune idée de ce qui constitue l'affinité réelle des langues. Cette science est toute moderne et elle ne s'est perfectionnée que de nos jours. César, qui avait écrit sur la grammaire, mais non sur la grammaire comparée, car les anciens n'eussent pas daigné comparer entre eux et encore moins avec le latin et le grec des idiomes barbares, César (*de Bel. Gall.*, I, 1) ne parait pas s'être aperçu que la langue des Belges et la langue des Gaulois étaient deux dialectes celtiques, et semble croire qu'elles diffèrent l'une de l'autre autant que de l'aquitain ; or l'aquitain appartenait à la même famille que le basque, lequel n'a de rapport avec aucun idiome européen. Deux langues que l'on entend parler, — et Hérodote a pu entendre parler le pélasge de son temps, — si l'on ne découvre par l'étude leurs rapports philologiques, peuvent n'offrir en apparence aucune analogie et être cependant fort voisines. L'allemand, comme je l'ai éprouvé, ne sert à rien pour se faire entendre en Suède, et néanmoins le suédois et l'allemand sont deux dialectes germaniques.
6 De ***polis***, ville.

Pyrgoi...[5], le Soracte[6], dont le nom veut dire en grec le *monceau escarpé* ou plutôt l'escarpement du monceau, ce qui peint très bien cette masse abrupte et isolée dans la campagne romaine ; tous ces lieux ont été nommés et par conséquent habités par les Pélasges.

A Rome même, plusieurs noms de localités montrent la présence des Pélasges, par exemple les noms du Vélabre et de la Velia.

Helos ou Velos signifie en grec *marais*[7]. Diverses villes, en Italie et en Grèce, se sont appelées Élis, Élea, Vélia, et toutes sont situées dans des contrées marécageuses[8].

Le nom du Velinus (Velino), fleuve de la Sabine, pays qui a vu les Pélasges, a la même origine ; la contrée traversée par cette rivière est marécageuse, et l'était encore plus, avant que les Romains, ouvrant aux eaux du Velinus un écoulement dans la Sera, eussent par là créé la cascade de Terni.

A Rome, comment ne pas retrouver, malgré des étymologies peu sérieuses. comme le sont en général celles des anciens[9], cette racine ***velos*** dans le nom du Vélabre qui était un marais ?

Il en est de même de la Velia, éminence qui s'élevait autrefois, plus qu'elle ne fait aujourd'hui, à l'extrémité du Forum ; or nous savons que le Forum a été, dans l'origine, couvert presque tout entier par des eaux stagnantes.

Ce que j'ai dit des noms de lieux, dont l'origine est grecque et, par conséquent lorsqu'ils sont anciens, ne peut se rapporter qu'aux Pélasges, s'applique au nom de Rome elle-même.

Ce nom ***Roma*** n'a pas de sens en latin, en grec il veut dire ***Force*** ; cela seul nous conduit à l'attribuer aux Pélasges[10].

Je crois que ce nom fut donné d'abord par eux à une enceinte fortifiée placée à l'angle occidental du Palatin, enceinte qui, en raison de sa forme, fut appelée ***Roma quadrata***, Rome carrée ; il ne faut pas confondre cette Rome carrée des Pélasges, qui n'occupait qu'un angle du Palatin, avec la Rome de Romulus, qui embrassait ce mont tout entier et n'était pas plus carrée que lui[11]. La Rome

---

1 Pour ***en pulén***, à l'entrée du défilé. Empulum, aujourd'hui Ampigliano, est à l'entrée d'une gorge. Nibby, *Dintorn. di R.*, II, 11.
2 ***Nomê***, pâturage.
3 ***Cora***, nom grec de Proserpine.
4 ***Alsos***, bois sacré.
5 ***Pyrgoi***, les tours ; on connaît deux villes de Pyrgoi en Élide.
6 ***Sòrou actè***, l'escarpement du monceau.
7 ***Helos***, avec le digamma éolique, ***Velos***.
8 Il faut y joindre Eloios en Ætolie, Elaioüs près des marais de Lerme, Velletri (Velitræ) qui domine les marais Pontins, Eleôn, ville de Béotie, qui, suivant Strabon, avait été nommée ainsi à cause des marécages qui l'entouraient. Denys d'Halicarnasse (I, 20) dit également qu'un lieu entouré de marais (dans la Sabine où furent les Pélasges) s'appelait Ouelia parce que dans la *langue antique* on désignait ainsi les endroits marécageux. Servius (*Æn.*, VI, 359) donne la même étymologie du nom de la ville d'Élæa ou Velia dans l'Italie méridionale. C'est celle d'*Hélos* à l'embouchure de l'Eurotas, de Velinis en Étrurie prés des marais de Volterre, Vida Volaterrana.
9 Je mets au nombre de ces étymologies peu sérieuses celle qui dérivait le mot ***Velabrum*** des voiles (Vela) au moyen desquelles on était censé avoir franchi ce marais de peu d'étendue, ou des voiles qu'on tendait sur la route des triomphateurs quand ils traversaient le quartier du Vélabre, comme si la rame n'eût pas suffi et comme si le nom primitif du lieu eût pu tenir à un usage aussi récent que celui d'orner de tentures la rue qui avait succédé au marais et lui devait son nom. L'opinion de Varron (*De ling. lat.*, v 44), qui tire ***Velabrum*** de ***Velatura***, transport, prix de transport, ne mérite pas davantage d'être discutée. Le même Varron (*De ling. lat.*, V, 54) voit l'origine du mot Velia dans la coutume de tondre (*vellere*) les moutons en cet endroit.
10 Au pied du Palatin était un autre petit établissement à nom pélasgique, Bucitatum. Duc de Luynes, *Nummus de Servius Tullius*, p. 18.
11 La forme du Palatin est celle d'un trapèze.

carrée était dans l'origine, dit Festus[1], un lieu entouré d'un mur de pierre ; cela ne veut-il pas dire un lieu fortifié, un *oppidum*, mot par lequel la Rome carrée est aussi désignée ?

Les Pélasges avaient fait là comme à l'acropole d'Athènes, où ils avaient construit le mur appelé ***pelasgicon***.

On sait positivement où était la *Rome carrée* sur le Palatin et on peut mesurer, à très peu de chose près, son étendue.

La religion des origines en avait conservé la mémoire, et au troisième siècle de notre ère la tradition précisait l'emplacement de cette enceinte, où l'on déposait les choses de bon augure pour la fondation d'une ville.

La Rome carrée commence, dit Solin[2] qui la confond avec la Rome de Romulus[3], *au bois du temple d'Apollon, et se termine au sommet de l'escalier de Cacus, là où est la cabane de Faustulus*.

Le temple d'Apollon, dont on a pu par des débris qui ne sont plus visibles[4], mais qui l'ont été, déterminer la plate sur le Palatin, était voisin de la maison d'Auguste, et plusieurs chambres de cette maison existent dans la villa Mills. On sait donc exactement ois commençait au sud la Rome carrée. L'escalier de Cacus était nécessairement tourné vers l'Aventin, séjour de Cacus ; la Rome carrée longeait le bord du Palatin qui regarde cette colline, elle se terminait où se termine le Palatin lui-même : c'était donc à l'extrémité occidentale de la colline du côté du Vélabre, là où se trouvait la cabane de Faustulus ; la cabane de Faustulus, père nourricier de Romulus, était la même que la cabane de ce roi que l'un croyait avoir conservée. Un des côtés d'un carré étant donné, la longueur des trois autres se déduit mathématiquement de la longueur du premier. Canina l'évalue à huit cents pieds, et le pourtour de l'enceinte a plus d'un demi-mille romain. Il a cru en reconnaître encore l'emplacement par l'élévation du terrain plus grande en cet endroit.

La Rome carrée des Pélasges occupait donc l'angle occidental du Palatin. Grâce à l'indication de ses limites, traditionnellement conservées par la religion qui les avait consacrées, on peut, sans trop d'in vraisemblance, tracer pour ainsi dire le plan, et faire avec quelque probabilité le tour de la Rome primitive, de Rome à l'état d'embryon.

De Rome, ai-je dit, j'ai enfin appelé Rome par son nom ; ce nom que jusqu'ici je n'osais lui donner parce qu'elle ne le portait pas encore ; maintenant une très petite partie d'elle-même, il est vrai, a commencé à le porter. Roma est bien peu de chose, mais il y a une ***Roma***.

Ainsi le peuple pélasge a eu l'honneur d'être le parrain de cet enfant qui devait, quand il aurait atteint l'âge viril, gouverner le monde.

---

1 *Saxo munitus est initio in speciem quadratam* (Festus, p. 258).
2 Solin, I, 18 ; Festus, p. 258.
3 Plutarque (*Romulus*, 9) fait la même confusion. Ennius paraît l'avoir faite en disant que Romulus a régné sur la Rome carrée. Mais avec tout cela ces différents auteurs considéraient la *Roma quadrata* comme un *oppidum* ; c'est la mémoire qu'elle avait laissée.
4 Il y a une vingtaine d'années, on voyait encore sur le Palatin quelques restes du temple d'Apollon, et surtout de la bibliothèque placée devant le temple. Aujourd'hui tout cela a disparu et né se retrouve Ictus que dans le travail de restauration très intéressant de M. Cierge[, travail enfoui dans une salle de l'Institut, comme tous ceux qu'exécutent chaque année MM. les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, souvent d'une manière fort remarquable. mais sans profit pour le public. Ne pourrait-on pas trouver un moyen de faire arriver ces travaux sous ses yeux ? Ne pourrait-on pas consacrer une salle de l'Ecole des Beaux-Arts à l'exposition au moins des plus distinguées parmi ces restaurations, dans l'intérêt de l'art et de l'archéologie ?

Ce nom est le plus grand vestige des Pélasges à Rome, où il ne leur a pas été donné d'en laisser beaucoup d'autres, Mais celui-ci n'a pas été effacé ni même altéré par le temps. Aussi durable, aussi indestructible que les murs élevés par ce peuple, dont la destinée était de périr après avoir fondé des monuments impérissables, le nom de Rome est presque le seul, parmi ceux des villes anciennes d'Italie, qui ne se soit pas modifié en traversant les siècles. *Florentia* s'est changée en *Firenze*, *Neapolis* en *Napoli*, *Bononia* en *Bologna*, *Mediolanum* en *Milano* ; Rome s'appelle encore, et, on peut le croire, s'appellera toujours ***Roma***.

La destinée a fait de ce nom de *Roma*, *la force*, un symbole magnifique ; clans l'origine il n'exprimait vraisemblablement d'autre idée que celle de fort ou forteresse[1]. C'était la forteresse de la ville pélasgique et sabine qui prit de là son nom, ville que j'espère pouvoir reconstituer en recherchant sur les collines de Rome les traces de l'occupation commune de ces collines par les Pélasges et par les Aborigènes.

C'est remonter assez haut. Cependant nous n'avons pu nous arrêter aux Pélasges et aux Aborigènes, il a fallu pousser plus avant et aller jusqu'à leurs devanciers les Sicules et les Ligures. Plus on s'enfonce dans les origines de Rome, plus on voit s'ouvrir des lointains effrayants ; il semble qu'on n'arrive jamais au premier âge de cette étonnante création. L'historien éprouve quelque chose de la stupeur du géologue, qui découvre dans les profondeurs de la terre des couches de terrain et des espèces d'êtres toujours plus anciennes. La ville qui s'appelle encore éternelle, parce qu'elle croit ne jamais finir, semble devoir aussi s'appeler éternelle parce qu'elle n'a pas eu de commencement.

Telle est, d'après des témoignages que je ne vois nul motif de rejeter, la position de la première Rome. Pour moi ce coin du Palatin est le vrai berceau de la ville extraordinaire dont j'écris l'histoire.

Quand je regarde cette colline isolée du Palatin qui, de ce côté, m'apparaît hérissée de broussailles et a repris un peu de l'aspect sauvage qu'elle devait avoir quand une tribu du peuple errant s'y reposa ; je songe à ce peuple étrange des Pélasges, je le vois comme s'il était là devant moi, respirant un moment de ses calamités, puis reprenant sa course sous la malédiction qui suit partout.

---

1 Comme au moyen âge *firmitas* d'où *la Ferté*, ou comme une forteresse au quatrième siècle s'appelait *robur* (Ammien Marcellin, XXX, 3).

VI — SUITE DES PÉLASGES

Nous avons vu ce que les noms de lieux pouvaient nous apprendre des Pélasges, mais il est d'antres traces de leur présence.

D'abord, ces murs d'une construction particulière, qui leur appartiennent et qu'on avait nommés murs cyclopéens, parce qu'on ne savait à qui les attribuer.

Puis les traditions religieuses ou héroïques, qui peuvent avoir été apportées en Italie par les Pélasges.

Sur divers points de l'Asie occidentale, de la Grèce et de l'Italie, on rencontre des murs d'un aspect singulier : au lieu d'être formés de pierres taillées carrément et disposées en assises régulières, comme les murailles grecques ou étrusques et comme les anciennes murailles de la home des rois, ces murs sont composés de blocs irréguliers, polyédriques, tantôt entassés avec un certain désordre, et entremêlés de petites pierres, tantôt taillés avec soin et ajustés avec art[1].

Ces murs sont attribués par les uns et disputés par les autres aux Pélasges.

Pour ma part, je ne prétends pas nier que différents peuples aient pu construire aussi des murs à blocs irréguliers ; on en trouve en effet dans des villes dont l'origine est attribuée aux Sicules et aux Aborigènes, dans des villes du pays des Sabins, des Herniques, des Marses et des autres peuples montagnards de l'Apennin[2].

Mais rien ne prouve que ces villes n'aient pas été anciennement pélasges, puisque lés Pélasges ont parcouru une grande partie de la péninsule italique. De plus, ces différents peuples ont pu imiter un système de construction importé par un peuple étranger et qui est représenté comme civilisateur, comme enseignant aux anciens habitants de la Sabine l'art de bâtir des villes.

C'est ainsi que les Romains ont imité, dans la structure de leurs premières murailles, la maçonnerie étrusque.

En principe, il semble raisonnable d'attribuer à un même peuple un système de constructions similaires.

Cette vraisemblance devient presque une certitude, quand on retrouve les murs présumés pélasgiques dans des contrées différentes, sur des points très éloignés, et là précisément où l'on sait que les Pélasges se sont établis, depuis le mont Ida, dans la Troade, jusque dans le voisinage de Rome.

---

1 Dans les uns, on a pris les blocs tels qu'ils se trouvaient, dans les autres, l'art a imité ces irrégularités ; mais il ne faut pas en induire une différence d'origine, car les deux procédés se montrent en Grèce, où ces deux sortes de murs ne peuvent avoir qu'une origine, et une origine pélagique. En Italie la même ville, Cori par exemple, présente l'un et l'autre système.
Quant à ceux qui prétendent que ces murs ne remontent pas au delà de l'époque romaine, leurs arguments me semblent sans valeur. Parce qu'on a bâti dans le système polyédrique au temps de la république et jusque sous l'empire, on n'en doit pas conclure qu'un système de construction qu'on trouve au mont Ida, à l'acropole d'Athènes, là où furent les plus vieilles villes de la Grèce et de l'Italie, ne date que des Romains.
On a imité le pélagique comme nous imitons le gothique, comme Auguste faisait de l'étrusque, en élevant l'enceinte de son Forum. Dans une rue, à côté de ce Forum, j'ai vu la disposition étrusque reproduite sur la façade d'une maison qui n'a pas cent ans : il ne s'ensuit pas que les murs du Fiesole soient d'hier : et de ce que le roi de Bavière a employé le système pélasgique dans sa Valhalla de Ratisbonne, il ne suit pas que les murs de Tyrinthe et d'Alatri ne soient point l'œuvre des Pélasges.
2 On a cherché à expliquer la différence du système polygonal et du système rectangulaire par la différence des matériaux. Là où la pierre est calcaire, dit-on, on a employé le premier ; là où elle est volcanique et par suite plus facile a tailler en rectangles réguliers, en a employé le second.
Mais les faits ne s'accordent point avec cette explication tirée de la néologie ; il y a à Ampiglione des murs à polyèdres de tuf volcanique. (Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 285-6.)

Ainsi, en Grèce, c'est à Tirynthe que se voient les plus remarquables de ces murailles ; on les a observées aussi à Mycènes ; Tirynthe et Mycènes sont dans l'Argolide, qui passait pour le berceau des Pélasges ; à Athènes, Thucydide nous apprend que les Pélasges avaient entouré de murs la citadelle et qu'une partie de ces murs s'appelaient ***pelasgicon***. Un reste des murs à blocs irréguliers existe encore au dessous de l'acropole d'Athènes. On admettra l'origine pélasgique d'un mur bâti par les Pélasges, qui avait gardé leur nom, et l'on consentira peut-être à l'étendre aux murailles de structure analogue qui existent ailleurs en Grèce et en Italie.

L'appareil polyédrique des murailles n'est pas la seule ressemblance que présentent les antiques monuments des deux pays. On en trouve une autre non moins frappante, entre l'ogive imparfaite d'une porte de tombe, à Cœre[1] ; qui l'ut la pélasgique Agylla, entre l'ogive également imparfaite de la porte du réservoir de Tusculum et la voûte du trésor d'Atrée à Mycènes ; du trésor des Myniens à Orchomène[2].

Les ***Cordonate***, on nomme ainsi à Rome des pentes interrompues par des marches, les *cordonate*, qui s'observent dans plusieurs villes antiques de l'Italie et de la Grèce[3], paraissent avoir une origine pélasgique, car il en existe une à Alatri, que nous ne tarderons pas à reconnaître pour une cité pélasge.

L'usage s'en conserve encore aujourd'hui à Rome, où la rampe du Capitole en offre un exemple ; et plusieurs escaliers de palais, très doux et très lents à monter, ressemblent beaucoup aux *cordonate* des Pélasges.

Quant aux murs à polyèdres irréguliers, il ne faut pas les considérer isolément ; mais en quelque lieu qu'on les trouve, si l'on veut découvrir leur origine, on doit les rapprocher de la grande famille de monuments analogues, à laquelle ils appartiennent ; ils ont été indiqués en Asie, en Grèce, en Italie et nulle part ailleurs. Or, il n'y a que les Pélasges qui aient été dans ces trois pays et ils n'ont été que là.

Il faut donc suivre les Pélasges à la trace des murs pélasgiques, de l'Orient à l'Occident, dans le sens où s'est faite leur migration. Ils semblent avoir placé ces monuments extraordinaires comme de gigantesques pierres miliaires le long de leur aventureux chemin, depuis le voisinage de Troie jusqu'aux environs de Rome.

Nous partirons du mont Ida[4] avec Enée, dont le voyage aux côtes du Latium est l'expression fabuleuse d'un fait réel, la migration des Pélasges. Sur l'Ida se voit une enceinte de cinq cent soixante-dix pieds, et une muraille qui a vingt et un pieds de largeur ; la structure de cette enceinte et de cette muraille est très semblable à celle des murs de Tirynthe. D'autres ont été observées en Lycie, dans presque toutes les parties de la Grèce, dans file de Crète, en Argolide, en

---

1 Tombe *regulini galassi* (Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 46).

2 Ces divers monuments, également pélasgiques, présentent de même une fausse voûte sans clef, formée par des pierres qui vont s'avançant toujours davantage l'une vers l'autre jusqu'à ce qu'elles se réunissent au sommet. M. Bleewitt, auteur de l'excellent guide pour l' Italie méridionale, de la collection Murray, déclare avoir été frappé d'une ressemblance du même genre entre la porte triangulaire d'Arpinum, ville aux murs pélasgiques, et la galerie de Tyrinthe. *Guide for s. Ital.*, 50.

3 Voyez Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 121.

4 L'Ida, mont de Dardanus, lequel, symbole de la race pélasgique, lie par ses migrations l'Italie à la Grèce et à l'Asie (voyez, pour les murs de l'Ida, Probesch, *Ann. dell' ist. archeol.*, 1834, p. 197, et, pour les autres, Dodwell et les voyages en Grèce de Leake et de Mure).

Laconie, dans l'Attique, en Phocide, en Thessalie, en Macédoine et en Épire ; tous ces pays ont été visités par les Pélasges.

On voit les murs pélasgiques s'avancer de la Grèce. vers l'Italie, d'un côté, par l'Epire où ils abondent, et de l'autre par la Sicile, où celui de Céfalu marque une station et comme une étape des Pélasges.

Leurs monuments sont moins nombreux dans l'Italie méridionale. Cependant on en a indiqué quelques-uns, mais dont l'existence n'est pas encore parfaitement constatée. Ces signes de la route des Pélasges sont ici plus rares et semblent presque interrompus. En revanche, la marche des Pélasges est clairement indiquée dans le sud de la Péninsule, par ce que la tradition rapporte des Œnotriens dans lesquels on ne peut méconnaître des Pélasges[1].

Dans l'ancienne Étrurie, on a reconnu d'incontestables débris de murs pélasgiques ; il en existe à Orbitello[2], à Cosa[3], à Saturnia[4], à Rosellœ[5], dans le pays où des villes furent fondées par les Aborigènes alliés des Pélasges, et où les Pélasges ont pu arriver par mer.

En se rapprochant de Rome, on trouve, ce qui est décisif pour leur origine, les murs à polyèdres irréguliers dans des villes qu'on sait d'ailleurs avoir une origine pélasgique.

Près de deux de ces villes dont l'origine est certainement telle[6] Cære (Cervetri), et Pyrgoi (Santa-Severa), on a signalé des restes de constructions pélasgiques.

Voilà de frappantes coïncidences entre la fondation de ces villes, attribuée aux Pélasges, et la présence des murs qu'on voudrait enlever à ce peuple ; il en est de même au sud du Tibre, où ces murs sont beaucoup plus nombreux ; à Cori (Cora, nom grec), célèbre par ses murailles polyédriques, elles forment, dit Dodwell, une galerie semblable à celle de Tirynthe. Or la tradition donne à Cora un fondateur pélasge, Dardanus. Une autre ville à murs polyédriques, Norba, passait aussi pour avoir été fondée par Dardanus.

Les murs pélasgiques de Norba s'élèvent solitaires, sur un plateau inhabité. Leur aspect lugubre rappelle une terrible tragédie : en apprenant l'arrivée de Sylla qui

---

1 Les Grecs se représentaient les populations de l'Italie, en allant du sud au nord, dans l'ordre suivant : les Œnotriens, les Tyrrhéniens, les Ligures (vers du *Tripolème*, de Sophocle, cité par Denys d'Halicarnasse, I, 42) ; le nom d'***Œnotria*** fut donné d'abord à une portion de l'Italie méridionale, puis, par extension, à l'Italie tout entière. Il en fut de même du nom d'***Italia***, dont la progression vers le nord indique celle des Pélasges ; car Italus était le frère d'Œnotrus, et par conséquent descendant comme lui de Pélasges. (Serv., *Æn.*, I, 552.) On donne encore pour frère à Œnotrus Iapyx, Peucetius et Daunius, ce qui rattache aux Pélasges les Yapiges, les Peucétiens et les Dauniens, peuples de l'Italie méridionale, dans laquelle Niebuhr et M. Mommsen ont trouvé des traces d'un dialecte grec primitif, *anté-grec*, qui ne peut être que le pélasge. On suit ce rameau des Pélasges jusque dans la Sabine que Servius (*Æn.*, VII, 85) appelle la terre des Œnotriens. Ces Pélasges y viennent rencontrer, non loin de Rome, l'essaim parti dos embouchures du Pô, et qui s'est avancé en sens contraire ; là où les deux se réunissent, abondent les murs pélasgiques. Toutes ces indications qui s'accordent si bien permettent, ce me semble, de croire aux Pélasges en Italie, et d'admettre la tradition d'après laquelle ils seraient venus à Rome.
Les Ausoniens, appartenant peut-être aussi à la famille des Pélasges, paraissent être plus anciens en Italie que les Œnotriens, et ont été identifiés (Aristote, *Rép.*, VI, 7, 5) avec une portion de la population indigène qu'on désignait par le nom assez vague d'***Opiques***, nom qui, contracté en Osques, fut celui de l'idiome parlé par les peuples qui la subjuguèrent.
2 Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 264.
3 *Ibid.*, II, 271.
4 *Ibid.*, II, 319.
5 *Ibid.*, II, 248.
6 On le sait positivement de Cære (Strabon, V, 2), et pour Pvrgoi, son nom grec le prouve. Je ne sache pas qu'on ait découvert de murs vraiment pélasgiques près de Cære. Mais on a observé dans la porte d'une tombe (Dennys, *Sep. of Etr.*, II, p. 461) cette disposition des assises se rapprochent de manière à former une fausse ogive qui a été remarquée dans des monuments pélasgiques de l'Italie et de la Grèce (Voyez plus hart).

venait les assiéger, les habitants se tuèrent jusqu'au dernier et incendièrent leur ville. C'est pourquoi il ne reste rien de ses édifices, elle n'a pas été rebâtie depuis ; mais les vieux murs des Pélasges sont encore debout et intacts, ils survivent, comme indestructibles, à la destruction de la ville romaine qu'ils ont précédée de tant de siècles.

C'est dans le cœur de la Péninsule, dans les montagnes qui en occupent le centre, et où les émigrations pélasgiques, venues du nord et venues du sud, semblent avoir convergé, depuis la Sabine jusqu'au pays des Samnites, que les monuments pélasgiques sont le plus nombreux, mêlés peut-être à d'autres monuments du même genre, bâtis par les anciens peuples italiotes disciples des Pélasges.

Ces constructions singulières se montrent chez les différents peuples qui, à une époque moins ancienne, luttèrent si vaillamment contre les Romains, et en défendant au sein de leurs montagnes leur propre indépendance, furent durant plusieurs siècles les champions de l'indépendance du monde ; chez les Marses[1], qui domptaient les serpents, chez les Herniques[2], dont le nom voulait dire dans leur langue *les hommes des rochers*, chez les Volsques[3], nation à la fois montagnarde et maritime, belliqueuse et navigatrice ; enfin, chez les Samnites[4], qui tinrent tête aux conquérants pendant une guerre de soixante années et firent passer sous le joug un consul romain et une armée romain Là, dispersées sur des sommets déserts, perdues dans un pays sauvage, ces murailles à blocs énormes et irréguliers, quand on les rencontre dans la solitude, font subitement remonter la pensée par delà les temps historiques, et apparaître à l'imagination l'existence évanouie avant ces temps des antiques Pélasges.

Elles sont rares dans l'Ombrie sur la route que suivirent les Pélasges partis des embouchures du Pô et s'avançant vers la Sabine[5]. Sans doute les Pélasge s'arrêtèrent peu dans ce pays où ils avaient à se frayer un chemin à travers des populations belliqueuses et ennemies ; mais arrivés dans la Sabine, où ils trouvèrent des alliés, ils multiplièrent les constructions qui portent leur nom. On retrouve les murs pélasgiques, et par conséquent les Pélasges dans tous les pays occupés par les Sabins[6], depuis les hauteurs d'Amiternum jusqu'à Falère, aux confins de l'Étrurie. On a compté dans ce pays les ruines de vingt-cinq villes pélasgiques.

Enfin nous retrouverons ces murs, œuvre colossale du peuple que nous suivons à la trace des grands débris qu'il a laissés, dans le voisinage de Rome, où nous l'avons trouvé lui-même et d'où, pour nous former une juste idée de son extension, si on peut le dire, de son ubiquité, il a fallu faire comme lui, aller par le monde et parcourir de l'Ida aux collines du Tibre l'immense patrie où il a erré.

A Préneste (Palestrine), qu'on voit de Rome, et d'où Pyrrhus contempla la ville qu'il ne devait pas prendre, de vieux murs pélasgiques réparés au temps de Sylla . soutiennent les terrasses du temple de la Fortune.

---

1 A Alba et à Luco près du lac Fucin, à Civita d'Antino.
2 A Alatri, Feremino, Civitella, Veroli.
3 A Atina, Arpino, Sora, Segni, Cori, Norma, Monte-Fortino.
4 A Bojano, Alficena, Iseruia, près de Fonte del Romito.
5 Cependant on les a indiquées sur un point de cette route de Pélasges, à Spolète, Abeken, *Mittel-ital*.
6 A San Vittorino, Sant Angelo in Capoccia, Monte di Lesta, Torano, près de Correse, dans la vallée d'Ampigliano, et sur plusieurs points du district de Cicolano.

Des murs pélasgiques sont disséminés au sein du pays qui entoure Tivoli[1].

De tous les murs construits en Italie par les Pélasges, les plus remarquables sont ceux d'Alatri, dans le pays des Herniques ; ils atteignent une hauteur de quarante pied, au-dessus du sol, par la superposition de quinze pierres seulement ; un de ces blocs a neuf pieds de longueur. Le faite d'une des portes de la ville est formé par trois pierres posées l'une à côté de l'autre et la largeur de ce faite est de dix-huit pieds[2] ; ces blocs n'ont point été entassés au hasard, tels que les présentait a nature. Les roches calcaires d'où on les a tirés se présentent en couches étendues et non en fragments irréguliers, et là même où on a pu trouver de ces fragments, il a fallu les tailler pour en composer une maçonnerie savante et soignée ; car les masses qui les composent sont ajustées avec art, le joint des pierres est parfait. Ces murs ne sont point de construction barbare, ils sont le produit d'un système inventé pour obtenir par l'habile agencement des angles saillants et rentrants une solidité plus grande. Il eût été moins difficile de superposer des blocs taillés régulièrement ; les murs d'Alatri sont une œuvre de géants, mais de géants adroits.

J'ai appelé sans hésiter ces murs *murs pélasgiques*, car, si nulle tradition ne rattache l'origine d'Alatri aux Pélasges, une sculpture à demi effacée tient lieu à cet égard des témoignages écrits qui nous font défaut.

En effet, cette sculpture se rapporte visiblement à la religion des Pélasges.

Un de leurs principaux dieux, personnification des forces génératrices de la nature, était Pan, que les Latins primitifs, qui vivaient dans une immense forêt, avaient nommé Sylvain[3], le dieu des bois et qui plus tard, quand les jardins eurent remplacé les forêts, devint le dieu des jardins, Priape, de scandaleuse mémoire.

Or c'est ce dieu lascif et fécondant des Pélasges qui est représenté sur les murs d'Alatri, où se voit aussi reproduit trois fois un signe très expressif des mêmes idées.

Négligeant ce signe que je ne puis qu'indiquer, je m'en rapporterai, pour la signification pélasgique du personnage sculpté sur le mur d'Alatri, à ce que nous fait connaître, avec la conscience d'un antiquaire, en termes un peu voilés par la modestie propre au sexe de l'auteur, madame Dionigi, qui a eu la première en Italie le mérite de publier quelques murailles pélasgiques.

Parlant de]a figure barbue, sculptée sur un mur d'Alatri, cette dame dit : *On estime que cette figure représente le dieu des jardins, et, en effet, j'ai appris des habitants les plus instruits du lieu qu'il y a vingt ou trente ans s'apercevaient clairement dans la figure certains* ***signes qui étaient favorables à cette***

---

1 Prés de Siciliano, à Ampiglione, est un mur pélasgique de cinq cents pieds. (Nibby, Dint., II, 10.) A Frascati, on voit, dans le jardin de la villa Muti, un beau morceau de mur à polyèdres ; mais on a reconnu qu'il était moderne, c'est-à-dire, quand il s'agit de ce genre de constructions, qu'il ne remontait pas plus haut que le temps de la République et servait probablement à supporter une des terrasses de la villa romaine que la villa Muti a remplacée. Nibby (*Dint*., I, 255) signale pris de Lariccia de très antiques substructions formées de masses *irrégulières de pépérin*, et, sur le mont Algide (*ibid*., p. 122), une enceinte composée de tétraèdres irréguliers qu'il compare à ceux des murs d'Ardée.

2 Ces mesures ont été prises sous mes yeux par mon savant confrère M. Noël Desvergers, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire une visite aux villes Pélasgiques du pays des Herniques et des Volsques.

3 *Pana dicunt græci, Sylvanum latini*. (Isid., *Etym*., VIII, 81 ; Plut., *Parall*., XXII.) Le dieu Sylvain, protecteur, comme Pan, des champs et des troupeaux, et auquel, selon Virgile (*Æn*., VIII, 597), les Pélasges avaient dédié un sanctuaire pris de la ville pélasgique d'Agylla, n'était autre que le dieu Pan lui-même avec un nom latin.

opinion[1]*. Les habitants affirment que le bas-relief qui se voyait en dehors de la porte était semblable à celui-ci. Malheureusement il ne conserve plus sa forme. Notre opinion est encore confirmée par la coutume qu'avaient les habitants d'Alatri de se porter en foule de ce côté, le lendemain de Pâques, et de mutiler ces bas-reliefs* ***qu'on assure avoir été quelque peu indécents***.

Je ne serai pas plus explicite que madame Dionigi, mais, à travers ses réticences et ses regrets, je crois apercevoir la preuve de l'identité de la figure sculptée sur le mur d'Alatri avec le Pan générateur des Pélasges et un indice manifeste de l'origine pélasgique de la cité d'Alatri.

Nous l'avons vu plus haut, les murs pélasgiques cernent Rome, pour ainsi dire ; sur la rive droite du Tibre sont ceux que j'ai indiqués à Pyrgoi ; sur la rive gauche, ceux d'Empulum et de Préneste, pour ne parler que des villes auxquelles on a des raisons d'attribuer une origine pélasgique.

Mais à Rome même on n'en a pas encore trouvé, et cependant, nous allons le voir tout à l'heure, Rome à peu près tout entière a été pélasge ; mais on a beaucoup bâti à Rome depuis les Pélasges ; il n'est pas étonnant que leurs constructions antiques aient disparu sous tant de constructions relativement modernes ; peut-être en trouvera-t-on un jour quelques débris ; peut-être, en fouillant la partie du Palatin où était la citadelle pélasgique, la Rome carrée, découvrira-t-on le mur cyclopéen ; on ne doit désespérer de rien ; n'a-t-on pas découvert, il y a peu d'années, au pied du Palatin, un mur ancien aussi, mais moins ancien, car il ne date que de Romulus.

C'est aussi avant l'époque de Romulus que le Palatin a été taillé à pic ; car dès cette époque on a appliqué aux flancs de cette colline les murs de Romulus. Or des murs rendaient inutiles ces escarpements artificiels, système primitif de. défense destiné à tenir lieu de murailles. On peut donc, dans les escarpements du Palatin, reconnaître les coups du hoyau des Pélasges et des Aborigènes.

Outre les noms de lieux et les débris de murailles, les Pélasges ont laissé encore d'autres monuments de leur présence, ce sont certains cultes et certains mythes importes en Italie, certaines superstitions qui remontent jusqu'à eux et dont quelques-unes vivent encore aujourd'hui dans la crédulité populaire.

Partout où je rencontre, en Italie, le culte d'une divinité pélasge, anciennement établi, je soupçonne tout d'abord que l'origine de ce culte, origine que les écrivains romains ne manquent presque jamais de présenter comme grecque, doit être revendiquée pour les Pélasges.

Car l'introduction des divinités vraiment helléniques provient toujours de communications plus récentes avec la Grèce ; elle est relativement nouvelle et ne saurait expliquer l'établissement d'un culte antérieur à ces communications. Ces cultes antiques des dieux pélasges se montrent ça et là comme les murailles pélasgiques et souvent aux mêmes lieux. Celles-ci sont les débris de l'architecture, ceux-là les débris de la mythologie d'un peuple.

---

1 Le même emblème de fécondité a été observé en plusieurs endroits dans la Sabine, l'Ombrie, l'Étrurie, le Latium, partout il est comme le seing Au peuple pélasge. On sait les honneurs qui lui étaient rendus dans l'antiquité, particulièrement à Lavinium, où il était porté processionnellement et couronné par la plus respectable des matrones. Des restes de ce culte étrange, d'origine pélasgique, et qui subsiste même au sein du christianisme, ont été signalés par un voyageur dans l'ancienne ville d'Isernia que des débris de murs polyédriques prouvent avoir été pélasge. (Murray, *Hand-book for South Italy*, p. 36.)

Presque toutes les divinités de la Grèce furent dans l'origine des divinités Pélasges, et presque toutes se retrouvent en Italie où les Pélasges les apportèrent.

On suit à travers l'Italie les pas des Pélasges en suivant les pas d'hercule, qui représente les voyages de leur religion et de leur race[1]. Les vieux sanctuaires et les vieux cultes d'Artémis[2] devenue en Italie Diane, d'Apollon[3], qui a gardé son nom, de Dionysos[4] qui s'est appelé Liber et Bacchus, de Déméter[5] qui s'est appelé Cérès, d'Hermès[6] qui s'est appelé Mercure, cultes et sanctuaires bien antérieurs à l'introduction des divinités helléniques à home, sont autant de témoins sacrés de l'apparition des Pélasges.

Les cultes de deux déesses pélasgiques méritent d'arrêter un moment notre attention. Celui d'Aphrodite la Vénus, et celui d'Hera, la Junon romaine.

Aphrodite, dont les poètes ont fait une si aimable divinité, personnifiait dans l'origine la fécondité universelle de la nature ; à ce trait seul on reconnaît l'idée pélasge. Aussi trouve-t-on son sanctuaire (*aphrodisium*) sur la côte du Latium servant très anciennement de centre religieux aux peuples latins[7].

La Junon d'Argos, l'Hera pélasgique[8], a été dans une région peu éloignée de Rome l'objet d'un culte dont les analogues avec celui d'Argos n'ont pas échappées aux anciens[9]. C'est dans le pays des Falisques surtout que ces analogies étaient remarquables et frappantes ; or ce pays conservait également d'autres traditions, qui le rattachaient aux Pélasges[10]. La Junon pélasgique était aussi très anciennement honorée à Gabie[11] et sur le mont Albain[12], ainsi qu'à Lanuvium.

Une divinité très certainement pélasgique, c'est Pan, le dieu arcadien, c'est-à-dire le dieu pélasge (*Pan Deus Arcadiæ*)[13].

Vers l'angle occidental du Palatin, au-dessous de la Rome carrée des Pélasges, était un antre qu'ils avaient consacré à Pan : Pan était le principe de la

---

1 Voyez ch. VIII.
2 L'Artémis pélasgique dont les sanctuaires étaient plus nombreux en Arcadie que dans aucune autre partie de la Grèce. (*Dict. of gr. and rom. biogr. and Myth.*, éd. by W. Smith, t. I, p. 375.)
3 L'Apollon pélasgique, protecteur des troupeaux comme Pan, avec lequel on l'identifiait, est l'Apollon berger sur l'Ida ou qui garde les troupeaux d'Admète en Thessalie. C'était l'antique gardien du Soracte (Virgile, *Æn.*, XI, 785), montagne dont le nom est pélasge.
4 Dieu dont les plus anciennes images montrent l'identité primitive avec le Pan générateur, principale divinité des Pélasges, et dans le culte duquel jouait un grand rôle le très pélasgique signe d'Alatri. (Hérodote, II, 48.)
5 Elle présidait a la fertilité de la terre et à la fécondité des mariages (Serv., *Æn.*, IV, 58), double aspect de la même idée, qui est l'idée mère de la religion pélasgique.
6 Le plus ancien culte d'Hermès nous reporte en Arcadie où Lycaon, fils de *Pélasgus*, lui érigea son premier temple (Hyg., *Fabl.*, 225) ; selon Hérodote (II, 51), les Athéniens avaient reçu des Pélasges le culte d'Hermès.
7 De bonne heure elle porte dans le Latium le nom de Vénus accompagné des épithètes *Murtia* ou *Murcia*, *Cloacina*, *libitina* ; déesse de la fécondité, elle présidait aux jardins et aux vendanges. L'Aphrodite pélasge est la Vénus *genitrix* des Romains.
8 La Junon pélasge est la Junon d'Argos où elle avait deux temples ; c'est celle de Rome que Properce appelle Juno pelasga. Elle est la déesse du mariage et des accouchements. Dans ce dernier cas elle se nomme Junon-Lucine.
9 Denys d'Halicarnasse, I, 21.
10 *Faliscos Argis onos auctor est Cato*. (Pline, *Hist. nat.*, III, 5, 8.)
11 Virgile, *Æn.*, VI, 678.
12 La Junon, en style archaïque, armée et portant une peau de chèvre, qui est au Vatican, peut être prise comme un type de la Junon pélasgique et vient de Lanuvium.
13 Jupiter, le grand dieu des Hellènes et des Italiotes latins, Sabins et Étrusques est par cela seul originairement un dieu pélasge. Le souvenir de sa représentation la plus antique, antérieure à l'époque des statues, s'était conservée au Capitole dans la pierre avec laquelle on frappait les victimes, c'était le *Jupiter-pierre* (Serv., *Æn.*, VIII, 641) par lequel on jurait encore au temps de Polybe (III, 25) et de Cicéron (*Ep. ad fam.*, VII, 12) ; des pierres informes d'abord, puis équarries, furent les idoles primitives de la Grèce (Pausanias, XVII, 22, 4.)

génération universelle, et comme tel le dieu d'un peuple dans la religion duquel l'idée de la force génératrice était le dogme fondamental. A l'antre Lupercal[1] une tradition célèbre rattacha postérieurement l'allaitement de Romulus et de Remus, précisément parce qu'il avait. déjà une certaine importance religieuse et qu'il était rempli de cette mystérieuse terreur que passait pour inspirer le dieu Pan[2] habitant des forêts, terreur que font naître chez l'homme peu civilisé la solitude et le silence des forêts primitives.

La louve, nourrice de Romulus, a peut-être été imaginée en raison des rapports mythologiques qui existaient entre le loup et Pan défenseur des troupeaux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les fêtes lupercales gardèrent le caractère du dieu en l'honneur duquel elles avaient été primitivement instituées et l'empreinte d'une origine pélasgique ; ces fêtes au temps de Cicéron avaient encore un caractère pastoral[3] en mémoire de l'Arcadie d'où on les croyait venues. Les Luperques qui représentaient les Satyres, compagnons de Pan, faisaient le tour de l'antique séjour des Pélasges sur le Palatin[4]. Ces hommes nus allaient frappant avec des lanières de peau de bouc, l'animal lascif par excellence, les femmes pour les rendre fécondes ; des fêtes analogues se célébraient en Arcadie sous le nom de Lukéia[5] (les fêtes des loups), dont le mot *lupercales* est une traduction.

On reconnaît l'idée dominante de la religion des Pélasges, cette idée de fécondité qu'exprimaient dans toute sa crudité les grossiers symboles d'Alatri.

L'idée du feu était aussi dominante dans la religion des Pélasges et je les regarde comme les premiers instituteurs d'un culte plus pur, le culte de Vesta[6].

Le culte de Vesta passait pour avoir été introduit à Rome par Numa ; cependant on le croyait antérieur, car on supposait que la mère de Romulus avait été une vestale[7]. Vesta est une autre forme du mot grec ***Estia*** ou ***Vestia***, qui veut dire le *foyer*, le *feu* ; Vestia avait en Grèce des autels où on entretenait un feu perpétuel[8] ; ce rapport entre Vestia et Vesta, que Cicéron reconnaît[9], est trop grand pour avoir été fortuit ; d'autre part, le culte de Vesta est trop antique à Rome pour qu'on puisse d'attribuer aux communications des Romains avec la Grèce ; il faut donc voir une divinité pélasgique dans la Vesta romaine, comme

---

1 Denys d'Halicarnasse l'appelle ***Paneion***. Il est remarquable que la grotte de Pan, le *Paneion* d'Athènes près duquel coulait une source, fut placée dans le voisinage du mur pélasgique de l'Acropole, comme l'antre Lupercal était au-dessous de la *Roma quadrata*, qui était l'Acropole pélasgique.

2 *Lycæo quem Pana græci, romani Lupercum appellant* (Justin, XLIII, 1) ; *parrhasio dietum Panos de more Lycæi* (*Æn*., VIII, 544).

3 Cicéron, *Pro Cœl*., II, 26 ; Plutarque, *César*, 61.

4 *Lupercis nudis lustrabatur antiquum oppidum Palatium*. (Var., *De ling. lat*., VI, 34.)
Ces paroles de Varron doraient à penser que les Luperques faisaient le tour, non da la colline, ce qu'il ne dit point, mais de l'*ancien Oppidum* du Palatin. c'est-à-dire de la *Roma quadrata* des Pélasges. C'est le petit village arcadien que Solin appelle Oppidum (Sol., I, 1), dont parle Denys d'Halicarnasse (I, 31), et la petite ville d'Œnotria que mentionne Tzetzés (Ad Lycoph., Cass., v. 912 ; Duc de Luynes, le *Nummus de Servius Tullius*, p. 29), car les Arcadiens et les Œnoriens étaient des Pélasges.

5 Pausanias, VIII, 2, 1.

6 Malgré sa pureté, ce culte participait au caractère général de la religion pélasgique. *Qui Deus (fascinus) inter sacra romana à Vesta libus colitur*. (Pline, *Hist. nat*., XXVIII, VII, 4.) Le feu et l'eau qui figurait aussi dans ce culte étaient par leur union le symbole de la fécondité et consacraient les mariages. (Denys d'Halicarnasse, II, 30.)

7 Ce qui le prouve encore mieux, c'est qu'on renouvelait le feu de Vesta le 1er mars, jour où commençait l'année de dix mois antérieure à Numa. (Macrobe, *Saturnales*, I, 12.)

8 On entretenait un feu perpétuel à Argos, à Olympie (Pausanias, V, 15, 8), et dans le temple de Déméter, qui était prise pour la terre comme Vesta, à Mantinée, en Arcadie (Maury, *Des religions de la Grèce antique*, I, 101), et l'on avait grand soin de ne pas laisser éteindre ce feu. (Pausanias, VIII, 9.) A Athènes et à Delphes, l'Hestia était confié à des veuves qui ne pouvaient se remarier (Plutarque, *Numa*, IX), elles s'appelaient Hestiades.

9 *Nam Vestæ nomen a Græcis est, ea enim est quæ ab illis (ἑστία) Hestia dicitur*. Cicéron, *De nat. deor*., II, 27.

dans la Vestia grecque ; une divinité grecque et anciennement romaine est nécessairement pélasge.

Les temples de Vesta étaient ronds, parce qu'elle personnifiait non seulement le feu, mais encore la terre[1], ce qui s'explique par les feux que la terre renferme, notion que ne pouvaient oublier les habitants d'un pays où subsistaient tant de traces des anciennes actions volcaniques ; la forme ronde donnée aux temples de Vesta est une allusion à la sphéricité de la terre qui ne saurait remonter aux Pélasges. C'était également, pour d'autres raisons, celle des temples d'Hercule et de Mercure. Les deux temples qui, à Rome, ont été attribués à Vesta sont ronds ou le lurent ; l'un existe encore au bord du Tibre[2], la forme de l'autre est indiquée par l'église de Saint-Théodore, bâtie sur le fondement de l'édifice qui l'a précédée. Mais le temple de Vesta était ailleurs, il se trouvait au pied du Palatin à l'extrémité du Forum, car Servius le dit de la Regia[3] que nous savons avoir été très voisine du temple de Vesta[4].

Le culte du feu était une partie essentielle de la religion des Pélasges, qui le portèrent ou le trouvèrent dans l'île de Lemnos et dans la Samothrace ; ils l'apportèrent à Rome, où il se lia naturellement au souvenir des phénomènes volcaniques dont quelques restes apparaissent dans le premier âge de l'histoire. Ce souvenir dut favoriser l'adoption de la religion du feu ; elle était représentée par Vesta ; par Vulcain[5], dont le nom était aussi celui des volcans, et par les dieux Cabires[6], qui n'avaient point de temple à Rome, mais dont le culte se lie à celui des Pénates[7], et de ces Dioscures, divinités de la mer, identifiées plus tard avec deux héros grecs, Castor et Pollux[8].

A Rome, le lieu choisi pour le culte de ces divinités essentiellement pélasgiques les rattache au Palatin et par le Palatin aux Pélasges, qui y avaient leur forteresse.

En effet, le sanctuaire de Vesta fut de tout temps au pied du Palatin ; là où est aujourd'hui l'église de Sainte-Marie-Libératrice.

Près du temple de Vesta était le temple des Dioscures, dont il reste trois belles colonnes isolées ; à peu prés en face, de l'autre côte du Forum, sous la Vélia, à l'entrée d'un chemin qui conduisait aux Carines[9], le temple des Pénates, toujours mis en rapport avec Vesta dans le sanctuaire de laquelle ils furent admis, et,

---

1 Ovide, *Fastes*, VI, 267. Euripide dit la même chose de l'Hestia grecque. (Macrobe, *Saturnales*, I, 23.)

2 Il est fort douteux que ce joli temple rond soit un temple de Vesta. Aucun temple de Vesta n'est indiqué par les anciens aux bords du Tibre. Celui dont parle Horace et qu'il dit atteint par le débordement du fleuve ne pouvait en être si près, car, en ce cas, il n'y aurait eu au débordement rien d'extraordinaire. D'ailleurs Horace mentionne en même temps la Regia, c'est le sens de ***monumenta Regis***, il s'agit évidemment du temple de Vesta qui était près du Forum, à côté de la Regia. *Qui l'ignore ?* dit Servius, on pourrait lui répondre : *Ceux qui placent le temple de Vesta à* ***San Teodoro****, assez loin des limites du Forum*.

3 Le charmant temple rond de Tivoli, appelé sans motif temple de la Sybille, pourrait bien cotre un temple de Vesta. Il y avait des Vestales à Tibur et on y rendait un culte particulier à Hercule, culte pélasgique comme celui de Vesta.

4 *Quis enim ignorat Regiam, ubi Numa habitaverit, in radicibus palatii finibusque fori esse ?* (Serv., *Æn*., VIII, 363.)

5 Par le saut à travers le feu dans les fêtes en l'honneur de Palès, usage dont on remarquerait la persistance à Rome s'il n'était suivi par les polissons de tous les pays.

6 Selon Denys d'Halicarnasse (I, 23), les Cabires étaient des divinités honorées par les Pélasges, qui, d'après Hérodote (II, 51), fondèrent ce culte dans la Samothrace.

7 Les Cabires étaient en rapport avec la religion du feu, car ils étaient petits-fils de Vulcain. (Strabon, X, 3, 21.) Quand venait la fête des Cabires, tous les feux étant considérés comme impurs, on allait chercher un feu pur à Délos. On renouvelait de même chaque année le feu d'Hestia et de Vesta.

8 Par la Samothrace, d'où on les disait venus. (Serv., *Æn*., II, 325 ; III, 148. Macrobe, *Saturnales*, III, 4.)

9 Pausanias, X, 38, 3. Serv., *Æn*., II, 12. Les Dioscures, dieux des navigateurs, avaient présidé aux navigations errantes des Pélasges. Denys d'Halicarnasse, I, 68.

ainsi que le palladium[1], honoré avec elle ; et non loin de là, au pied du Capitole, le Vulcanal, c'est-à-dire la plate-forme consacrée à Vulcain, et l'autel de ce dieu[2].

On voit que ces monuments, dédiés à d'antiques divinités pélasges, sont tous rapprochés les uns des autres et, pour ainsi dire, dans la dépendance du Palatin ; l'emplacement du Forum romain a donc été un centre de la religion pélasgique.

De l'autre côté du Palatin se trouvait le temple de Cérès, de Liber et de Libera (Bacchus et Proserpine), dédié dans les premiers temps de la république. Il devait y avoir eu là aussi un ancien sanctuaire pélasge, car la Déméter grecque à laquelle on donna le nom de Cérès était d'origine pélasgique[3], et la triade qu'elle formait avec Dionysos et Cora (Liber et Libera) l'était également. Selon Denys d'Halicarnasse, les Arcadiens (I, 33), lisez les Pélasges, fondèrent un temple de Déméter à Rome, et y établirent son culte[4].

En voilà assez, peut-être trop pour le lecteur sur les vestiges des Pélasges à Rome ; mais ces rapprochements, confirmés par la disposition des lieux, ne sont pas, ce me semble, sans importance. N'est-il pas intéressant de retrouver dans la religion des Romains, l'héritage d'une religion plus ancienne et de rapporter l'origine des monuments de leur culte dont nous connaissons la place, dont nous voyons les ruines, au peuple que cette place même désigne comme leur premier auteur ; de reculer ainsi leur première fondation par-delà l'époque de Romulus, jusqu'au temps de ces vieux Pélasges établis sur le Palatin avant lui, et qui ne s'y établirent pas les premiers ; d'ajouter aux souvenirs de Home, déjà si nombreux, de plus antiques souvenirs, de donner à une promenade au Forum un intérêt anté-romain ?

Mais ce n'est pas tout, et un préjugé encore reçu va nous montrer à Rome l'influence des Pélasges persistant, même de nos jours.

Tout le monde connaît la croyance au mauvais œil, tout le monde ; ait que peu de Romains peuvent se défendre d'une certaine inquiétude quand ils rencontrent un homme dont le regard passe pour porter malheur. A cet égard, la démence populaire va si loin, qu'elle attribue cette influence funeste au regard si doux du bon et saint pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église, auquel, il faut en convenir, tout n'a pas toujours réussi.

La croyance au mauvais œil, à la fascination, chose remarquable et que j'ai remarquée ailleurs[5], existe en Grèce aussi bien qu'en Italie ; elle existait en Grèce au temps de Théocrite et en Italie au temps de Virgile, alors comme aujourd'hui avec des ressemblances de détails[6] surprenantes. L'analogie des termes par lesquels on désigne la fascination dans les langues des deux pays[7] prouve, pour cette absurdité, en Grèce et en Italie, une provenance commune et

---

1 Statue antique le Pallas Athéna, qu'on disait venue de Troie, dont Athéna était la principale divinité, ce qui en fait une divinité pélasgique. Le palladium se rattachait encore aux souvenirs des Pélasges par Dardanus, représentant de cette race, qui avait d'abord possédé le palladium, et par la Samothrace, île pélasgique où il l'avait porté.

2 Je suppose toujours que les sanctuaires, quelle que soit leur date, remplaçaient, comme c'était l'ordinaire, un sanctuaire plus ancien des mêmes divinités.

3 A Argos fut un temple de Déméter pélasge. (Pausanias, II, 22, 1.)

4 Le temple de Cérès, que je suppose avoir remplacé l'ancien temple de Déméter, ne pouvait, comme on le suppose, être sur l'emplacement de Santa-Maria *in Cosmedin*, où l'on voit des colonnes antiques qu'on dit à tort avoir fait partie du temple de Cérès. Ce temple était tout à l'entrée du cirque et *au-dessus des Carceres* (Denys d'Halicarnasse, VI, 94), par conséquent sur les premières pentes de l'Aventin.

5 *La poésie grecque, en Grèce*. (58-9.)

6 Pour conjurer l'effet du mauvais œil, il fallait cracher (Théocrite, VI, 39 ; Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 7), et pour rassurer une mère grecque dont on a trop admiré l'enfant, il faut cracher sur cet enfant.

7 ***Fascinum***, en latin ; ***bascania***, en grec.

une origine antique[1]. S'il y a un peuple auquel il sort vraisemblable d'attribuer l'origine d'une croyance populaire répandue dans l'Italie et dans la Grèce, c'est le peuple à la fois grec et italien, dont les mythes religieux et les constructions gigantesques se retrouvent dans l'un et l'autre pays, depuis l'Acropole d'Athènes jusqu'aux environs de Rome, ce sont les Pélasges[2].

Il n'est pas étonnant que la puissance de nuire par le regard ait été attribuée à cette race qu'on disait maudite. Peut-être les Pélasges eux-mêmes ont-ils adopté et propagé une croyance qui les rendait formidables ; il est donc naturel que cette croyance ait suivi leurs migrations et se soit répandue dans les pays qui en furent le principal théâtre[3].

Ainsi, à Rome le passé le plus lointain touche au présent, ce qui a vécu trente siècles vit encore, une superstition populaire qu'on peut rencontrer chaque jour dans les rues et même dans les salons de Rome est plus ancienne que Rome elle-même.

---

1 Les Telchines, personnages pélasgiques, sont appelés par Suidas ***bascanoi***, fascinant par le regard ; *vitiantes omnia visu*, dit Ovide. (*Métamorphoses*, VII, 366.)

2 Les Grecs disaient que la fascination n'était pas une chose hellénique.

3 Le moyen employé à Rome pour détruire le charme jeté par le *mauvais œil*, et qui consiste à *faire les cornes*, paraît tenir à ce symbolisme difficile à exposer de la religion pélasgique, et auquel j'ai fait allusion en parlant d'un certain signe répété trois fois sur un mur d'Alatri. N'ayant ras pour me tirer d'affaire les naïves indications de madame Dionigi, je ne désignerai pas plus clairement ce signe que devineront les archéologues. Je dirai seulement que l'idée de corne paraît avoir représenté une autre idée, ce que Pline (*Hist. nat*., XIX, 19,1) désigne par ces mots ***Satyrica Signa***. Dans un passage de saint Augustin auquel il a été fait allusion plus haut, la singulière procession de Lavinium avait pour objet de préserver (saint Augustin le dit) les champs de la fascination, et cela par la même raison qui faisait figurer trou fois l'objet dort la corne était le synonyme, comme un signe protecteur, à l'entrée de la ville d'Alatri.

VII — TRADITIONS POÉTIQUES, ÉVANDRE, HERCULE.

Il est des traditions poétiques si étroitement mêlées à l'histoire primitive de Rome, qu'elles en font pour ainsi dire partie.

C'est l'Arcadien Évandre, roi d'une tribu de pasteurs sur le Palatin ; c'est Hercule conduisant ses bœufs au bord du Tibre et tuant dans une caverne de l'Aventin Cacus, fils de Vulcain ; c'est Énée débarquant sur la côte du Latium avec les pénates de Troie.

Ces faits poétiques, entrés dans la tradition et par elle attachés à des lieux déterminés, consacrés par des monuments religieux durables, doivent être mentionnés dans les commencements d'une histoire romaine écrite à Rome, car leur souvenir y est aussi présent et aussi compléteraient localisé que le souvenir des événements historiques les plus incontestables.

Ces faits sont comme incrustés au sol romain. Sur ce sol, on peut, les retrouver et les suivre dans une poésie qui a sinon l'exactitude, au moins la précision de l'histoire.

Mais ont-ils quelque chose à démêler avec l'histoire ?

Il faut distinguer : Évandre, Énée, s'ils ont existé, ne sont pas plus venus à Rome que le fabuleux héros Hercule n'a pu y venir.

Les Romains, à l'époque de leur grandeur et de leur puissance, se plaisaient aux humbles et paisibles souvenirs d'Évandre ; ce peuple guerrier aimait, à se rêver une origine innocente, à se dire, au sein de ses palais comme le berger du Poussin dans son tombeau : *Et ego in Arcadia*, et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.

Mais il faut écarter cette illusion ; il n'y a pas eu d'Arcadie à Rome, si ce n'est, dans les temps modernes, cette Société d'académiciens bergers à laquelle celui qui écrit ces lignes à l'honneur d'appartenir sous le nom pastoral d'Alcamène.

Dans le récit de la venue d'Évandre et des Arcadiens à Rome, tout est invraisemblable.

Évandre arrive sur un vaisseau : comme Saturne et Janus, personnages évidemment fabuleux ; Évandre est reçu par Faunus, personnification de la race latine à l'état sauvage, ce qui serait conforme à la vraisemblance ; mais Faunus, selon Denys d'Halicarnasse (I, 31), donna aux Arcadiens autant de terre qu'ils en voulurent ; ceci est moins vraisemblable. Au temps que représente l'âge de Faunus, les choses ne se passent point ainsi, la terre ne se donne pas, elle se prend. Les peuples sauvages n'en sont pas si prodigues, parce qu'ils ont besoin de beaucoup d'espace pour leurs chasses ; on l'a vu en Amérique, où ils n'ont pu subsister, quand les blancs ont empiété sur cet espace. De plus, l'histoire d'Évandre est aussi inconsistante qu'elle est improbable. Le doux Évandre avait tué son père[1], quelques-uns ajoutaient sa mère âgée de cent dix ans. Or la légende n'est inconséquente que lorsqu'elle est artificielle, la légende naïve est en général d'accord avec elle-même ; la fiction du séjour des Arcadiens à Rome, car c'est une fiction, doit donc être rejetée, et cette idylle intercalée par les poètes dans les siècles antérieurs à l'histoire romaine en doit être retranchée.

S'ensuit-il qu'il n'y ait aucune vérité au fond de ces fables qui faisaient venir les Arcadiens à Rome, ni dans celles qui y amenaient Hercule et Énée ?

---

1 Serv., *Æn.*, VIII, 51.

Je reconnais que ces fables ne sont entrées dans la littérature romaine que lorsque la littérature grecque a commencé à y pénétrer, c'est-à-dire assez tard ; mais je crois qu'importées alors elles ont été greffées pour ainsi dire sur an vieux fond de tradition locale : que la venue en Italie d'Évandre, d'Hercule, d'Énée, a été imaginée pour rendre raison d'un fait véritable dont cette tradition conservait le souvenir, l'ancienne immigration des Pélasges.

Ce qui me le fait penser, c'est qu'Évandre et ses Arcadiens, Hercule et ses compagnons, Énée et ses Troyens, viennent tous d'un pays pélasgique, et sont ce que je pourrais appeler des personnages pélasgiques.

L'Arcadie est représentée comme l'un des séjours les plus anciens de ce peuple[1], et dans la tradition romaine les Arcadiens jouent le même rôle que les Pélasges, auxquels, sous l'influence de l'hellénisme des derniers siècle : ; de la République, on les a substitués[2].

Les Arcadiens habitent le Palatin comme les Pélasges, ils sont des Pélasges ; les Arcadiens consacrent un sanctuaire à la déesse pélasgique Déméter, que les Romains appelèrent Cérès. Ce sanctuaire était probablement où fut depuis le temple de Cérès, à l'entrée du Cirque, c'est-à-dire alors à l'entrée de la vallée qui séparait l'Aventin du Palatin. De ce côté, comme vers l'emplacement du Forum, les monuments de l'ancien culte pélasgique étaient où ils devaient être naturellement, très rapprochés du Palatin, et par conséquent sous la protection de la forteresse des Pélasges. Quand on se promène aux abords du Palatin, à chaque pas on trouve, de ce peuple disparu, des souvenirs que les grands souvenirs de Rome même n'ont pu effacer.

Tout n'est pas faux dans la tradition de l'existence pastorale des antiques habitants du Palatin. On savait que ce mont avait été un pâturage, il l'était du moins, nous le verrons, au temps de Romulus, et le fut sans doute avant Romulus, *Pecorosa Palatia*.

La porte Mugonia s'appelait ainsi à cause du, mugissement des bœufs, qui chaque jour passaient par cette porte du Palatin, porte au nom rustique et qui devint avec le temps la principale entrée du palais impérial.

En adoptant Évandre, personnage grec, la tradition indigène lui donna pour mère une prophétesse sabine, comme l'indique son nom (Carmenta)[3] ; elle eut un autel et plus tard un temple entre le mont Saturnien (le Capitole) et le Tibre, là où est aujourd'hui le théâtre de Marcellus, et où son parricide fils lui avait élevé un tombeau. Ovide lui fait prédire la grandeur de Rome[4], mais, il lui laisse oublier d'annoncer que la porte qui sera située près de cet autel de Carmenta, et pour cette raison s'appellera la porte Carmentale, sera une porte funeste, que par elle sortiront les Fabius pour aller périr aux bords de la Cremera.

La tradition poétique fait intervenir Hercule dans l'histoire d'Évandre. Selon cette tradition, Hercule est venu au bord du Tibre, il a délivré l'Aventin du brigand

---

1 L'Arcadie s'appela ***Pelasgis*** (Pline, *Hist. nat.*, IV, 10, 1), ou ***Pelasgia*** (Pausanias, VIII, 1, 6) ; Pélasges fut son premier roi (*ibid.*, 4) et les Pélasges furent ses premiers habitants.

2 Les Arcadiens apportent en Italie l'usage des lettres (Denys d'Halicarnasse, I, 33) ; comme les Pélasges (Solin, II, 7), les Arcadiens fondent sur le Palatin une bourgade (Denys d'Halicarnasse, I, 31) ; comme les Pélasges s'y établissent dans la *Rome quadrata*. Denys d'Halicarnasse (I, 32) attribua aux Arcadiens la construction du temple de la Victoire que d'autre, auteurs rapportent aux Aborigènes alliés des Pélasges, et il leur fait consacrer l'antre lupercal à Pan, le grand dieu des Pélasges.

3 Une Caméne comme Égérie. Les Camènes s'appelaient aussi Casmenze et Carmenæ.

4 Ovide, *Fastes*, I, 595.

Cacus, il a fondé son propre culte au pied de cette colline, il a aboli les sacrifices humains.

Cette tradition est fabuleuse comme le héros lui-même ; car on n'en est plus au temps où l'on voyait dans Hercule un homme divinisé. Les mythologies ne débutent point par l'apothéose, l'homme ne commence point par s'adorer.

Il commence par l'adoration de la nature ; aux époques anciennes, les dieux sont. les puissances naturelles personnifiées. Avec le temps, le côté humain prévaut, mais, dans le principe, c'est la conception religieuse qui domine. Hercule a été une force du monde symbolisée peut-être par le soleil avant d'être un chevalier errant aux ordres d'Euristhée.

Il y a eu plusieurs Hercules, l'un d'eux était l'Hercule phénicien, dont les voyages expriment l'extension et marquent les pas de la civilisation phénicienne le long des côtes de la Méditerranée ; les colonnes plantées par cet Hercule à l'extrémité occidentale de cette mer sont les l'imites de la civilisation portée jusque-là par les Phéniciens, limites que leur navigation a cependant franchies.

L'Hercule qui vient à Rome y vient d'Espagne, d'où il amenait les bœufs du roi Géryon. Les côtes méridionales de l'Espagne furent phéniciennes ; il paraît donc que la venue du demi-dieu à Rome a été mise par les poètes en rapport avec les voyages civilisateurs de l'Hercule phénicien[1] ; mais ce rapport établi par les poètes n'était pour eux qu'une manière de rattacher à un mythe connu des Grecs l'histoire toute locale de Cacus, le brigand de l'Aventin. L'Hercule que reçoit Évandre et qui tue Cacus est réellement l'Hercule grec ; on le voit par le rite même selon lequel on lui sacrifiait et qui était un rite grec[2] ; d'ailleurs oit n'aurait pas supposé que l'Hercule phénicien eût aboli les sacrifices humains à Rome, tandis qu'on lui en offrait à Carthage[3].

Or l'Hercule grec est le héros de Tirynthe, *Tyrinthius heros*. Tirynthe est dans l'Argolide, pays pélasgique, Tirynthe a déjà murs pélasgiques célèbres ; Hercule est donc originaire du pays des Pélasges, c'est de là que son culte est venu primitivement à Rome avec eux, et c'est pourquoi je vois en lui un des représentants de la migration des Pélasges depuis l'Argolide jusqu'à Rome.

Hercule est accompagné de guerriers, qui tous appartiennent à la race pélasgique[4]. Après son départ, une partie de ses compagnons resta établie sur le mont de Saturne[5] (le Capitole), ce qui veut dire qu'un établissement pélasge y remplaça l'ancien établissement latin.

Mais, avant de partir, Hercule avait aboli les sacrifices humains, en raison du rôle civilisateur attribué aux Pélasges et probablement exagéré à cause de leur parenté avec les Grecs.

---

1 Les Phéniciens n'ont-ils pas fondé quelque établissement sur la côte du Latium ? Le dieu latin Saturne n'a-t-il rien â démêler avec leur dieu Moloch ou Baal qu'on a appelé Saturne ? Ces questions seront examinées ailleurs ; en tout cas, l'influence des Phéniciens sur l'Italie n'a pu être bien considérable, car leurs vestiges, s'il en existe, sont â coup sûr peu nombreux. Bochart n'indique nulle trace des Phéniciens en Italie, sauf dans les îles ; il serait bien hardi de chercher les Phéniciens là où Bochart ne les a point vus, lui qui les voyait partout.

2 On lui sacrifiait la tête découverte, ce qui était un usage grec dont Macrobe (*Saturnales*, III, 6) fait remonter l'origine à l'époque d'Énée, qui était l'époque des Pélasges.

3 Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, IV, 26.

4 Ce sont des Épéens, des Phénéens, des Troyens (Denys d'Halicarnasse, I, 42). Les Épéens, venus de l'Élide, étaient des Pélasges comme les Arcadiens. Pausanias place les Éléens dans l'Arcadie (V, I, 1), et Diodore de Sicile (IV, 36) donne pour compagnons à Hercule des Arcadiens. Phénéos était une ville d'Arcadie, dans laquelle naquit Dardanus. (Servi., *Æn.*, III, 167.) Les Troyens sont reconnus généralement pour Pélasges ; Niebuhr voyait dans la prise de Troie le triomphe des Hellènes sur le vieux monde pélasgique.

5 Denys d'Halicarnasse, I, 44.

Quelle que soit leur origine, les sacrifices humains ont jadis existé dans le Latium, comme le prouvent les équivalents qui, à Rome, remplacèrent les victimes humaines. Ces odieux sacrifices avaient existé et ils avaient été abolis chez les Pélasges eux-mêmes ; l'oracle de Dodone leur avait dit d'offrir des hommes à Jupiter ; heureusement en grec le même mot voulait dire homme et lumière, et on substitua aux victimes humaines des flambeaux, parce que, dit Macrobe[1], la flamme qui se consume est l'image de la vie qui s'en va ; voilà un motif assez étrange, une origine assez reculée de l'usage des cierges.

La religion romaine avait admis plusieurs substitutions du même genre ; Numa, disait-on, avait offert aux dieux des têtes d'ail pour des têtes d'hommes[2]. On offrait à Vulcain des poissons vivants au lieu d'âmes humaines[3] ; dans les féries latines, on attachait aux arbres, en mémoire des hommes qu'on y avait primitivement suspendus, des masques en cire ou de petites figures en bois nommé ***Oscillæ***, d'où est venu le mot *osciller*.

On fit aussi à Brutus l'honneur d'avoir remplacé dans les sacrifices les têtes d'hommes par des têtes de pavots ; c'était bien inaugurer la république par l'humanité ; la république périt quand vinrent les proscriptions et que des victimes humaines furent de nouveau immolées, non plus à la crainte des dieux, mais à l'ambition de Sylla ou d'Octave, quand des têtes qui n'étaient plus des têtes de pavots furent abattues. De véritables sacrifices humains furent offerts à Rome après la bataille de Cannes[4], au temps de César[5] et jusqu'au siècle de Pline[6] ; Plutarque semble dire que ces sacrifices étaient encore offerts de son temps[7]. Les figures d'osier que, tous les ans, une vestale jetait dans le Tibre, du haut du pont Sublicius, représentaient les victimes humaines qu'on ne sacrifiait plus.

Ici encore la localité mérite d'être remarquée ; le pont de bois appelé Sublicius, et célèbre par l'héroïsme d'Horatius Coclès, n'était point en dehors de la Rome des rois, là où on montre aux voyageurs ses prétendus restes[8] ; mais plus haut, en remontant le fleuve, tout près du marché aux bœufs, ***Forum boarium***[9], lieu plein des souvenirs et consacré par le grand autel d'Hercule ; en effet, le *Forum boarium* avait été choisi pour être le marché aux bœufs de Rome, en mémoire des bœufs de Géryon qu'Hercule avait fait paître en cet endroit, quand il n'y avait encore là que des pâturages à demi inondés par le Tibre ; une statue en bronze d'un bœuf placée dans le marché ne lui donnait pas son nom, comme le dit Ovide, ce nom lui venait du genre de commerce qui s'y faisait et qu'atteste une

---

1 *Saturnales*, I, 7.
2 Ovide, *Fastes*, III, 340.
3 Festus, p. 238.
4 Tite-Live, XXII, 67.
5 Dion Cassius, XLIII, 24.
6 *Hist. nat.*, XXXVII, III, 3.
7 Plutarque, *Marcellus*, III.
8 Si le Pont Sublicius avait été là où l'on voit des piliers à fleur d'eau qui passent pour lui avoir appartenu, il aurait été en dehors de la Rome des rois, en dehors de la porta Trigemina, car un passage très positif de Frontin (*De aquæd.*,10), ne permet pas de douter que la porte Trigemina ne fût fort en deçà de ces piliers, au pied du Clivus Publicius, c'est-à-dire pris de la *bocca della Verità*. Si le pont Sublicius eût été hors de la ville, Horatius Coclès n'aurait pas eu un si grand intérêt à le défendre, et Tite-Live (II, 10) ne lui aurait pas fait dire que, *si les ennemis passaient ce pont, ils seraient sur le Palatin et sur le Capitole*, car, le prétendu pont Sublicius franchi, les Étrusques auraient eu encore à escalader les murs de la ville. Le pont Sublicius aboutissait au *Forum boarium*, où Ovide (*Fastes*, VI, 479) indique deux ponts. Il est singulier de les voir si rapprochés, mais le témoignage d'Ovide est positif (*pontibus*) ; où peut admettre que de ces deux ponts l'un était en pierre et servait aux usages ordinaires de la vie ; il a été remplacé par le ponte Rotto ; l'autre, toujours en bois et réservé pour les cérémonies religieuses, était le vrai pont Sublicius dont il ne reste rien.
9 ***Forum boarium***, le marché aux bœufs ; comme ***forum piscatorium***, le marché aux poissons, ***forum olitorium***, le marché aux légumes, etc.

inscription qu'on y lit encore. Mais le bœuf de bronze avait été mis là en souvenir des bœufs d'Hercule.

Un fragment très beau, trouvé, il est vrai, assez loin et qu'on admire au Capitole, appartient peut-être à ce bœuf du *Forum boarium*. Quoi qu'il en soit, le choix du lieu et de la statue tenait à l'antique tradition suivant laquelle Hercule avait fait paître ses bœufs entre le Tibre et l'Aventin.

Chose remarquable, quand on revint momentanément aux sacrifices humains après la bataille de Cannes, ce fut dans le *Forum boarium* qu'un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivants au lieu même où Hercule passait pour avoir aboli la coutume barbare qu'on rétablissait ; sans doute parce qu'on croyait que les immolations humaines avaient eu lieu jadis dans cet endroit, et que l'autel d'Hercule érigé en l'honneur de leur abolition marquait par cela même la place ou elles avaient existé.

C'est donc probablement dans les environs aujourd'hui solitaires et tristes du Tibre, non loin du trou sombre d'où sert le Janus quadrifrons, entre la vieille église de Saint-Georges en Vélabre et les abords ténébreux de la Cloaca Maxima, que des victimes humaines furent immolées, quand ces lieux étaient encore plus solitaires, plus tristes, plus sombres qu'ils ne sont aujourd'hui, quand le sang coulait parmi les grandes herbes de la prairie, auprès des eaux débordées et stagnantes du fleuve, au pied de la noire forêt de l'Aventin.

L'épisode le plus célèbre de cette légende d'Hercule est le vol de ses bœufs dérobés par Cacus, qu'a si bien raconté Virgile. Je le raconterai d'après lui, sans y chercher d'abord aucun sens historique ou autre, pour nous récréer par une belle poésie des investigations un peu arides dans lesquelles cette partie de mon sujet nous engage ; d'ailleurs, en faisant ainsi, je ne sortirai pas de ce sujet, dont une partie essentielle est la topographie romaine, retrouvée dans les témoignages écrits. Virgile, comme tous les grands poètes de l'antiquité, même quand il raconte des événements fabuleux, décrit les lieux où ils sont censés s'être accomplis avec une parfaite vérité ; le poète est, à cet égard, aussi fidèle qu'un historien, et l'on peul suivre clans l'Énéide les pas d'Hercule à la recherche de Cacus sur l'Aventin, aussi bien que dans Tite-Live ou dans Tacite les détails de la mort de Virginie ou de la mort de Néron.

Suivons donc, Virgile, qui est aujourd'hui notre guide, notre *cicerone*, dans la Rome anté-romaine que nous étudions. C'est un guide savant auquel cette Rome primordiale était mieux connue que peut-être on ne serait disposé à le croire.

Hercule est arrivé avec les grands bœufs de Géryon sur la rive gauche du Tibre ; les bœufs paissent, répandus dans les prés qui bordent le Tibre et dans la vallée profonds et sauvage qui séparait l'Aventin du Palatin, et qui était en partie envahie par les eaux.

Cette vallée, comme je l'ai dit, a été plus tard le grand Cirque ; elle est aujourd'hui la rue des Cerchi. Les bœufs d'hercule pouvaient aller boire dans le fleuve, qui est tout proche.

L'emplacement du marché aux bœufs, déterminé par la tradition qui faisait paître en cet endroit les bœufs d'Hercule, est indiqué, de nos jours, par un arc à quatre faces et à quatre portes, appelé pour cela ***Janus quadrifrons***. Le nom du dieu sabin Janus, préposé aux portes, se donnait aux arcs qui se trouvaient dans les marchés ; il y en avait trois dans le Forum romain. Et comme on attribuait à Janus aussi bien qu'à Saturne l'origine de la monnaie, dans le voisinage des

Janus étaient les changeurs et les prêteurs d'argent ; on le reconnaît pour celui du Forum boarium à une inscription qu on lit encore sur un arc beaucoup plus petit, dédié à Septime Sévère et à ses fils Caracalla et Geta par les marchands de bœufs et les banquiers (*argentarii*). A l'époque où nous sommes, il n'y avait pas encore de Janus et de banquiers, mais seulement un pré où paissaient les troupeaux d'Hercule.

Le brigand Cacus habitait la grande et sombre forêt de l'Aventin qui dominait les pâturages et le Tibre. Sur la cime du mont était le repaire du brigand qui logeait dans un antre, comme cela est arrivé à des populations entières dans certaines parties de la Sicile, et comme plus d'un chef de voleurs de l'État romain l'a fait de nos jours.

Cet antre était là où est l'église de Sainte-Sabine, au sommet d'un escarpement aujourd'hui encore assez roide, mais qui alors devait être tout à fait abrupt ; l'antre de Cacus était caché dans les rocs dont nous avons vu que l'Aventin fut primitivement hérissé.

Pendant qu'Hercule fatigué fait sur l'herbe, au bord dû fleuve, sa sieste héroïque, Cacus sort de sa caverne, il descend vers le Tibre, le long de l'escarpement presque à pic, avec l'agilité d'un bandit de l'Apennin ou des Abruzzes, choisit dans le troupeau les quatre plus beaux taureaux et les quatre plus belles génisses, et leur fait gravir comme il peut la rude pente de l'Aventin. Le chemin actuel qui suit la montée antique à laquelle deux édiles, les frères Publicius, ses auteurs, donnèrent leur nom (Clivus Publicius), n'existait pas alors, mais il devait y avoir quelque sentier de pâtre à l'usage des brigands. Cacus amena dans son antre les taureaux et les génisses en les faisant marcher à reculons, ce qu'il ne pouvait exécuter qu'en les traînant par la queue ; Virgile, comme on voit, songe à tout et dans ses fictions n'oublie jamais la vraisemblance. Outre la facilité plus grande qu'il trouvait à hisser de cette sorte les bêtes dérobées, Cacus, par ce stratagème que ne dédaignerait pas un voleur de bestiaux de nos jours, croyait tromper Hercule. Les traces des pas devaient égarer le demi-dieu et le conduire dans une direction opposée à celle que les animaux avaient suivie ; puis Cacus les cache dans sa vaste et sombre caverne ; et, comme il était aussi vigoureux que rusé, pour la rendre inaccessible, il précipite un rocher au-devant de l'entrée, en brisant la chaîne à laquelle il était suspendu.

Hercule, dont, comme on sait, le bras était fort, mais l'esprit un peu épais, ne devina pas à son réveil la malice de Cacus ; il allait emmener du pâturage ses bœufs repus et reprendre son chemin ; heureusement pour lui, l'un d'eux se mit à remplir de ses mugissements la colline et les bois d'alentour, une des génisses volées répondit à ces mugissements, et la fraude de Cacus fut découverte ; mais il fallait l'atteindre ; Hercule entre dans une colère terrible, il saisit ses armes et en outre le tronc noueux d'un chêne qui se trouve sous sa main, gravit à la course la cime escarpée de la colline que Virgile grandit un peu, en disant :

> *Aerii cursu petit ardua montis*
>
> *Il atteint en courant les sommets escarpés de la montagne qui s'élance dans les airs.*

Cacus, qui n'était pas dans sa caverne, mais qui s'était mis aux aguets pour épier le départ d'Hercule, la regagne d'un pied auquel la peur donnait des ailes.

Les brigand, romains sont aussi très prompts à la fuite devant une force supérieure.

L'ouverture le l'antre de Cacus était bouchée par une pierre énorme : Hercule ne pouvait y pénétrer ; *trois fois*, dit Virgile, *bouillant de rage, il parcourt tout l'Aventin ; trois fois il tente en vain les abords de l'antre qu'un rocher obstruait ; trois fois, fatigué, il vient s'asseoir dans la vallée*.

C'est ce qui est arrivé à plus d'un Hercule romain, sous la forme d'un carabinier, pontifical, cherchant dans la montagne un des modernes confrères de Cacus.

Un grand rocher que le temps avait fait ébouler laissait apercevoir sans doute, au temps de Virgile, les traces encore manifestes de son arrachement ; cette circonstance parait avoir suggéré au poète la suite de sa narration.

Virgile voit par l'imagination et montre vivement au lecteur la position qu'avait dû avoir ce rocher avant sa chute. *Vois*, dit Évandre à Énée, *vois cette roche pendante*.

C'était une masse peut-être volcanique, terminée en pointe et suspendue sur des rochers à pic[1], qui s'élevait au-dessus de la caverne et servait d'asile aux oiseaux de mauvais présage, comme étaient tous ceux de l'Aventin[2].

Ce rocher penchait du côté du fleuve : Hercule pèse sur le côté opposé, le rocher tombe et vient frapper la grande pierre lui fermait l'entrée de la caverne ; celle-ci cède à ce bélier gigantesque, la caverne s'ouvre et la lumière pénètre *dans le palais souterrain de Cacus, dans son antre immense*. Hercule s'y précipite avec ses armes et menace Cacus, en lançant tout ce qui lui tombe sous la main, des branches d'arbre et de grosses pierres.

Ici la scène, change. Cacus n'apparaît plus seulement comme un voleur de bestiaux, mais comme le fils de Vulcain, il fait entendre un bruit sourd et extraordinaire. *Ô merveille ! son gosier vomit une grande fumée, il enveloppe sa demeure d'un sombre nuage, le jour disparaît ; Cacus épaissit autour de lui une nuit fumeuse et mêle des feux aux ténèbres*.

Hercule s'élance d'un bond à travers la flamme, là où la fumée roule les ondes les plus épaisses et où dans la vaste caverne tourbillonne la plus noire nuée.

Malgré tous les efforts de Cacus, Hercule le saisit, l'étreint et l'étouffe dans ses bras.

Après avoir admiré et reproduit autant qu'il était en moi, cette énergique peinture, en la ravivant encore par le spectacle des lieux que décrit Virgile, je vais chercher ce que peut vouloir dire ce récit.

Il faut, je pense, y distinguer trois choses : le souvenir populaire d'un bandit fameux de l'Aventin ; une allusion à certains phénomènes volcaniques qui ont continué à se produire â Rome et dans les environs de Rome, longtemps après l'âge des, éruptions proprement dites, et enfin la tradition de la présence en ce lieu des Pélasges, représentée par Hercule et par Cacus lui-même, en tant que fils de Vulcain.

---

1 *Stabat acuta silex præcisis undique saxis*.
Il ne faut pas attacher trop d'importance à ce mot ***silex***, qui est employé pour désigner des pierres de différentes sortes ; cependant *silex* se prend en général pour la lave et par extension pour le pavé des routes et des rues. S'il était certain qu'il y eut jadis sur l'Aventin un grand rocher de lave, ce serait un fait géologique curieux. Ce rocher appartiendrait au second âge des volcans, et on ne comprendrait pas trop comment il eût pu arriver là. Mais, en supposant que Virgile ait vu au pied de l'Aventin ce curieux échantillon géologique, cela ne prouve pas qu'il ait jamais été sur le sommet de la colline ; Virgile ne l'avait pas vu *en place*.
2 *Dirarum nidis lomus opportuna volucrum*.

Cacus habite une caverne de l'Aventin, montagne en tout temps mal famée, montagne anciennement hérissée de rochers et couverte de forêts, dont la forêt Nœvia, longtemps elle-même un repaire de bandits, était une dépendance et fut un reste qui subsista dans les temps historiques. Ce Cacus était sans doute un brigand célèbre, dangereux pour les pâtres du voisinage dont il volait les troupeaux quand ils allaient paître dans les prés situés au bord du Tibre et boire l'eau du fleuve. Les hauts faits de Cacus lui avaient donné cette célébrité qui, parmi les paysans romains, s'attache encore à ses pareils, et surtout le stratagème employé par lui probablement plus d'une fois pour dérouter les bouviers des environs, en emmenant les animaux qu'il dérobait, de manière a cacher la direction de leurs pas. La caverne du bandit avait été découverte et forcée par quelque pâtre courageux, qui y avait pénétré vaillamment, malgré la terreur que ce lieu souterrain et formidable inspirait, y avait surpris le voleur et l'avait étranglé.

Tel était, je crois, le récit primitif où il n'était pas plus question d'Hercule que de Vulcain, et dans lequel Cacus n'était pis mis à mort par un demi-dieu, mais par un certain Recaranus[1], pâtre vigoureux et de grande taille. A ces récits des bergers, qui allaient toujours exagérant les horreurs de l'antre de Cacus et la résistance désespérée de celui-ci, vinrent se mêler peu à peu des circonstance, merveilleuses.

De cette caverne de l'Aventin ou de quelque caverne voisine avaient pu s'échapper ces gaz qui s'enflamment spontanément comme ceux de *pietra mala*, c'est un accident qui n'est pas rare dans les terrains volcaniques ; on rattacha ce phénomène effrayant pour des imaginations ignorantes[2] aux terreurs qu'inspirait l'antre de Cacus ; les Pélasges avaient apporté le culte du feu personnifié dans Vulcain : on fit de Cacus un fils de Vulcain ; ils avaient apporté le culte d'Hercule : l'on fit d'Hercule le vainqueur de Cacus[3].

Le souvenir de Cacus hanta longtemps les environs du lieu où la légende avait placé sa sombre retraite et sa mort terrible ; un escalier en pierre descendant de la partie du mont Palatin qui regarde l'Aventin s'appelait l'escalier de Cacus. Le marché aux bœufs a porté son nom[4]. Au moyen âge, on connaissait l'antre ou la maison de Cacus (antrum ou atrium Caci), et encore aujourd'hui on croit savoir son adresse, c'est au pied de l'Aventin, rue de la Salara, n° 14, mais cette adresse est fausse[5].

Après sa victoire sur Cacus, Hercule dédia un temple à Jupiter *inventor*, Jupiter trouveur, en action de grâce pour les bœufs découverts et retrouvés. Ce temple

---

1 *Orig. gentis Rom.*, VI, — ou ***Garanus*** (Serv., *Æn.*, VIII, 203.)

2 On a cru voir dans les vers de Virgile une allusion à une éruption volcanique. Mais Virgile ne parle que de flammes et de fumée, non de courants de lave et de pierres lancées dans les airs comme lorsqu'il décrit après Pindare : les éruptions de l'Etna. Ovide (*Fastes*, I, 572-4) semble vouloir indiquer une éruption véritable quand il compare Cacus à Typhée et le feu que vomit sa bouche à celui qui sort de l'Etna. Mais qu'un poète du siècle d'Auguste ait imaginé de faire de l'antre de Cacus le soupirail d'un volcan, cela ne prouve pas que la tradition eût placé un volcan sur l'Aventin, où il n'y en eut jamais.

3 Cacus lui-même a été mis en rapport avec les traditions des Pélasges et leur culte du feu. On en fit un chef des Aborigènes venu de Grèce (Festus, 266) et établi sur le Palatin, qui reçut Hercule. (Diod., *Sic.*, IV, 21.) Son nom voulait dire *le brûlant* (*de caio*). Sa sœur Caca était assimilée à Vesta ; une vestale lui offrait un sacrifice (Serv., *Æn.*, VIII, 192) le 1er mai, jour des supplications pour les tremblements de terre. (Lyd., *de Mens.*, mai. 1.)

4 *Æthic.*, éd. Gronov., p. 716.

5 Je m'en tiens à la tradition suivie par Virgile, qui plaçait l'antre de Cacus sur le sommet de l'Aventin parmi les rochers et au cœur de la forêt, elle a pour elle la vraisemblance. Déjà Solin (I, 8) voulait que le brigand eût habité au bas de la colline, près de la porte Trigemina, ce qui avait du moins l'avantage de rattacher sa demeure au Forum boarium et à la prairie où paissaient les troupeaux d'Hercule. La tradition, en s'altérant toujours et en transportant plus loin la demeure de Cacus, a effacé ce dernier trait de vraisemblance.

était près de la porte Trigemina, tout juste au bas de la montée de l'Aventin, qui conduit à Sainte-Sabine ; de son côté, Évandre dédia un autel et une enceinte sacrée à Hercule vainqueur. Suivant une autre version, ce fut Hercule qui se dédia un autel à lui-même[1]. Cette tradition singulière, d'après laquelle Hercule fut le fondateur de son propre culte, m'a rappelé ce qui m'avait frappé en Égypte dans plus d'un temple, où l'on voit le Pharaon faire offrande à trois divinités, parmi lesquelles il est placé lui-même. Dans les deux cas, c'est la nature humaine du demi-dieu adorant la nature divine qui est en lui.

Le grand autel, comme on disait (ara maxima), était à l'orient, près de l'entrée du Cirque. M. de Rossi, qui n'a pas d'égal pour la connaissance des monuments du christianisme primitif et en particulier des catacombes dont il a créé l'histoire, et qui a aussi appliqué la sagacité si sûre de son esprit à quelques points de la science des antiquités romaines, M. de Rossi a déterminé avec la plus grande précision l'emplacement de l'autel d'Hercule. Un temple dédié à Hercule vainqueur fut construit plus tard tout près de ce vieil autel, et ce temple existait encore au quinzième siècle[2].

Il n'y avait là dans l'origine que l'autel et l'enceinte consacrés à Hercule, ce qui achève de rendre vraisemblable l'origine pélasgique de tous deux, car très probablement les Pélasges n'avaient point de temple véritable, mais seulement des autels placés dans une enceinte sacrée, tout au plus des chapelles[3] ; si ceux qui ont bâti les murs gigantesques de Tirynthe et d'Alatri avaient élevé des édifices considérables, il en resterait quelque chose, et nulle part on n'a trouvé le moindre débris d'un temple dans les villes pélasgiques.

Quant à celui d'Hercule vainqueur, il ne fut construit près de l'antique autel du demi-dieu que sous la république ; le fait qui fut l'occasion de sa construction est curieux[4]. Un certain Hersenius, d'abord joueur de flûte, ensuite marchand, avait voué à Hercule la dîme de ses profits ; attaqué sur mer par des pirates, il se défendit vaillamment contre eux et en triompha, les marchands romains étaient au besoin des soldats ; Hercule lui apparu en songe, et lui apprit que sa protection divine l'avait sauvé ; Hersenius, après en avoir obtenu la permission des magistrats, dédia à Hercule vainqueur, dans l'endroit consacré, un temple et une statue.

J'ai cité cet acte de dévotion païenne, accompli à la suite d'une apparition d'Hercule, auquel Hersenius avait promis la dîme de ses profits, parce que l'offrande promise, le songe où Hercule apparaît, et le temple qui lui est érigé en actions de grâce, sont tout à fait dans le goût des légendes romaines modernes. Il y a vingt histoires de gens préservés d'un péril par un saint, et de chapelles consacrées à cette occasion par celui que le saint a sauvé. Je remarque aussi la dîme vouée à Hercule[5] le dieu pélasge ; l'Église catholique, lorsqu'elle établit la dîme au moyen âge, reprenait, sans le savoir, une coutume religieuse des Pélasges.

---

1 *Constituitque sibi, quæ maxima dicitur, aram*. (Ovide, *Fastes*, I, 580.)

2 Il a été dessiné par Balthazar Peruzzi, d'après ce qui en restait sous Jules II ; il avait été détruit en partie sous Sixte IV. Le dessin de Peruzzi a été publié par M. de Rossi, dans sa très remarquable notice sur l'ara maxima. Le temple d'Hercule était un temple rond avec un dôme (*tholus*). Voyez *L'ara massima ed il tempio d'Ercole nel fora boario ragionamento del cav*. G. B. de Rossi. Roma, 1854.

3 Peut-être ce fait, transmis par la tradition et transporté à une époque moins ancienne, a-t-il fait dire que pendant cent soixante-dix ans les Romains n'eurent pas de temple et de statue des dieux, tandis qu'on dit d'autre part que Romulus et Numa en élevèrent.

4 Macrobe, *Saturnales*, III, 6.

5 On appelait la dîme la part d'Hercule.

La statue d'Hercule en bronze doré, qui est au Capitole, a été trouvée aux environs du lieu où a subsisté si longtemps son temple. Cette statue, qui ne paraît pas remonter plus haut que le règne d'Adrien, pourrait être une copie assez imparfaite d'un ouvrage grec, peut-être de Lysippe[1], que le spoliateur, et comme il s'en vantait dans une inscription[2], le destructeur de Corinthe, Mummius, s'était réservée dans lé butin, et qu'il aurait dédiée à son digne patron le dieu de la force brutale, Hercule[3].

Le culte d'Hercule était un culte étranger ; on sacrifiait au dieu pélasge la tête découverte, selon le rite pélasgique[4], contre l'usage romain.

Les femmes comme les hommes priaient la tête voilée[5] ; cette coutume subsiste encore à Rome, où il n'est pas permis aux femmes de paraître la tête nue dans les églises. A Rome il y a aussi des chapelles dans lesquelles les femmes n'entrent pas ou n'entrent que certains jours de l'année, de même elles ne pouvaient participer au culte d'Hercule[6], et, par une association bizarre et très irrévérencieuse, l'entrée de son temple était interdite aux chiens et aux mouches[7].

Ceci encore devait tenir à la religion des Pélasges, commune dans l'origine à la Grèce et à l'Italie ; car il y avait en Élide, contrée pélasgique, un Jupiter chasse-mouches, par le secours duquel Hercule, que l'abondance des mouches importunait, les avait chassées au delà de l'Alphée[8].

Il est heureux qu'on ait si exactement déterminé l'emplacement du grand autel et du temple d'Hercule, car, sur aucun point de Rome, on ne peut mieux avoir le sentiment de la perpétuité d'un culte antique et de la durée des clames romaines.

Celui d'Hercule, fondé par les Pélasges, subsistait encore sous Honorius ; longtemps privilège héréditaire de deux familles, les Potitii et les Pinarii, que Virgile fait contemporaines d'Hercule et qui certainement étaient très anciennes, l'exercice de ce culte fut transporté par Appius Claudius Cœcus à l'État ; on en chargea plus tard un magistrat, le préteur Urbain. Sous cette forme, il se perpétua jusqu'après l'introduction officielle du christianisme à Rome. Au temps de Prudence, la famille Pinaria, à laquelle *la garde* du temple était restée, s'y réunissait avec des prêtres Saliens ; au quatrième siècle de l'ère chrétienne, le

---

1 Vitruve (III, 3) parle d'un Hercule de Myron près du grand cirque, mais cette statue appartenait à un temple d'Hercule qu'on appelait Pompéien, et que M. de Rossi (p. 23) distingue du temple d'Hercule vainqueur, plus voisin de l'ara maxima. Il y avait aussi, dans le forum boarium un Hercule œmilien. (Festus, p. 242.) Partout, dans cette région, se trouvaient des monuments de la présence d'Hercule. C'est encore à Rome un coin à souvenirs pélasgiques.

2 *Corinthe deleto*.

3 On pourrait objecter à cette opinion admise par plusieurs savants que la statue du Capitole n'a pas la tête couverte, tandis que Macrobe dit le contraire de l'Hercule vainqueur : *Ipse ihi operto est capite* (*Saturnales*, III, 6) ; mais ce détail a pu être changé dans la copie.

4 Macrobe, *Saturnales*, I, 8.

5 Properce dit à Jupiter en parlant de Cinthie (*Élégies*, II, 28, 45.) :

Ante tuosque perles illa ipsa adoperta sedebit.

(*Cynthie elle-même, couverte d'un voile et prosternée à tes pieds*)

Les anciens priaient assis. On voit souvent clans les églises de Rouie les gens de la campagne assis sur leurs talons, habitude née de la paresse méridionale et encore plus sensible en Espagne, où les belles dames sont véritablement assises en priant. Là, cette coutume ne vient pas directement des Pélasges, mais elle peut, comme les combats de taureaux, être la continuation d'une coutume romaine, el celle-ci peut remonter aux Pélasges.

6 Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XI, 6, 5 ; Plutarque, *Q. rom.*, 60.

7 Solin, I, 10.

8 Pausanias, V, 14, 2.

lieu consacré par les Pélasges retentissait encore de chants en l'honneur de leur dieu[1].

Les vieux cultes ont la vie dure, et en cela bien différents des hommes, ce sont les plus âgés qui ont le plus de peine à mourir.

Les Pélasges, sous leur nom historique et sous celui d'Arcadiens que la tradition poétique leur a donné, sont donc venus à Rome ; ils ont fondé ou du moins nommé Rome. Deux collines ont été habitées par eux : le Palatin, où était leur citadelle de Roma, et le Quirinal, qui a dû recevoir des Pélasges son nom grec et antique d'Agôn[2].

Je vais rechercher si l'on peut étendre cette première notion de la Rome des Pélasges, en les retrouvant sur quelques autres points. Les détails topographiques dans lesquels je suis obligé d'entrer me seront peut-être pardonnés en raison de l'importance des résultats auxquels ils me conduiront ; par ces détails, nous pourrons reconnaître les lieux où les Pélasges se sont établis, et dresser ainsi un plan de la Rome pélasgique ; ainsi que nous en avons dressé un de la ville plus ancienne encore des Sicules et des Ligures.

Pour cela, je compléterai ce que j'ai dit du séjour des Pélasges à Rome par ce que la tradition rapporte des Arcadiens. Nous savons maintenant qu'*Arcadiens* était le nom poétique des Pélasges.

Au pied du Palatin, la présence des Pélasges nous a été indiquée du côté du nord-est, qui est celui du Forum, par le temple de Vesta, par le temple des Dioscures et par l'autel de Vulcain ; du côté de l'ouest, dans la région lu Vélabre, nom pélasgique, par l'antre de Pan ; dieu pélasge ; plis loin, par les temples de Cérès et d'Hercule.

Il faut admettre que ces temples ont été rebâtis sur le terrain consacré dans l'origine au culte des dieux qu'on y honorait.

Mais cela est quelquefois prouvé par les faits, toujours appuyé sur une très grande vraisemblance. A Rome, je ne sais pas beaucoup d'exemples d'un temple qui n'ait point été rebâti dans le lieu où il avait été primitivement construit ; on ne déplaçait guère les vieux sanctuaires. Il en a été de même pour les églises, les plus modernes s'élèvent souvent au lieu où celles qu'elles ont remplacées furent fondées en l'honneur du même saint ou de la même sainte dans les premiers siècles du christianisme. Les temples de Saturne, de Vesta, d'Hercule, réparés ou refaits plusieurs fois, n'ont pas plus changé de place que Saint-Pierre, Saint-Paul ou Saint-Jean de Latran.

Les Pélasges occupèrent l'espace intermédiaire entre le Capitole et le Tibre, c'est ce que prouve l'autel de Carmenta, mère de l'Arcadien Évandre, et qui donna son nom à la porte Carmentale située dans cet espace. Ils occupèrent également et la roche Tarpeïenne, qui porta aussi le nom de roche Carmentale, et le Capitole ; car selon la tradition, ils s'emparèrent de la ville de Saturnia, dont la citadelle était placée sur le mont Saturnien et qui elle-même était sur la pente

---

1 Prud., *Contra Symm.*, I, 120.

Nunc Saliis cantuque domus Pinaria templum
Collis Aventini convexâ in sede frequentat.

2 *Mons Agonus*, P. Diacre, p. 10.

méridionale de ce mont, à l'endroit encore indiqué aujourd'hui par le temple de Saturne[1].

Nous les avons suivis du Palatin jusqu'aux bords du Tibre ; mirent-ils le pied dans l'île Tibérine ? J'incline à le penser, car je ne saurais comment expliquer autrement le nom de Lycaonia que cette île a porté au moyen tige et que l'on n'a pas inventé au moyen âge. Lycaon était un roi mythologique des Pélasges[2], cette île lui fut vraisemblablement consacrée par eux.

Passèrent-ils le fleuve, et pourrait-on admettre que le pont Sublicius, construit en bois, et qui certainement fut le plus ancien pont de Rome, ait été l'œuvre des Pélasges ? Ceci expliquerait pourquoi une vestale jetait de ce pont les .figures en osier substituées aux victimes humaines dont l'immolation avait été abolie par Hercule, au temps d'Évandre, et rendrait raison du respect religieux dont ce pont, réservé aux pompes sacrées et réparé toujours en bois, était l'objet.

Mais je n'aperçois, sauf le Janicule, aucune trace des Pélasges sur la rive droite du Tibre, dans le Transtevere. Sur la rive gauche, je les ai déjà trouvés sur le Palatin et autour du Palatin, s'avançant entre l'Aventin et le Tibre, occupant le Capitole et les lieux circonvoisins, enfin sur le Quirinal ; et l'on conçoit que s'ils avaient le Quirinal, ils durent avoir le Capitole, puisque anciennement ces deux collines n'étaient pas séparées comme elles le sont aujourd'hui. Jusqu'à Trajan, elles étaient jointes par une colline intermédiaire dont la hauteur n'était guère moindre que la leur, et que cet empereur fit disparaître pour créer son Forum et sa basilique.

Ainsi le Quirinal tenait au Capitole. Ceux qui étaient en possession de l'un devaient être maîtres de l'autre. Nous verrons que cela a été vrai des Sabins comme des Pélasges.

Nous avons donc fixé déjà, pour marquer l'extension de la ville des Pélasges, un certain nombre de points où nous avons pu reconnaître d'après divers indices leurs vestiges, et ce qui rend ces indices plus certains, c'est que les points qu'ils nous indiquent se trouvent être contigus et comprendre deux collines très voisines, le Palatin et le Capitole, une colline alors attenante au Capitole, le Quirinal, et de plus le terrain qui avoisine les deux premières de ces collines ; mais les Pélasges n'ont-ils été que là ?

Je crois qu'on peut les suivre encore ailleurs et ajouter aux résultats déjà obtenus au moyen d'une autorité qui les confirme et les étend. Je veux parler de ce que nous savons sur les chapelles des ***Argéens***. J'ai déjà mentionné ces chapelles en parlant de la configuration primitive des sept collines ; j'y reviens à propos du culte antique qu'on y célébrait.

Remarquons-le d'abord, ce nom *Argéen* qui désignait à la fois et les sanctuaires et ceux qu'on y honorait était aussi le nom des figures d'osier qu'une vestale précipitait du pont Sublicius dans le Tibre, pour remplacer les victimes humaines dont Hercule avait fait cesser l'immolation.

---

1 Denys d'Halicarnasse (I, 54) rapporte que les compagnons d'Hercule s'établirent sur le mont Saturnien (le Capitole), c'est pourquoi il leur attribue la fondation de l'autel de Saturne qui était au pied du Capitole, mais je crois avec Denys d'Halicarnasse que cet autel était plus ancien que l'arrivée d'Hercule, c'est-à-dire la venue des Pélasges, et se rapportait â une époque antérieure, l'époque saturnienne ; la même incertitude entre l'établissement latin et l'établissement pélasge fit attribuer l'asile de Saturne à Hercule.

2 Lycaon était fils de Pélasgus.

Le nombre de ces figures était précisément le même que celui des chapelles argéennes, vingt-quatre[1]. Cela établit un rapport évident entre le culte des Argéens et les traditions qui se rapportent à Hercule et aux Arcadiens, c'est-à-dire aux Pélasges ; les Argéens, disait-on, étaient des chefs qui avaient accompagné Hercule et qui avaient donné leurs noms aux sanctuaires dans lesquels ils avaient été enterrés[2] ; eux-mêmes venaient d'Argos, ainsi qu'Hercule ; tout cela semble bien désigner ces Pélasges et nous montrer dans le culte des Argéens un culte transporté par ce peuple à Rome.

Ces sanctuaires dont parle Varron existaient sur toutes les collines de la rive gauche, excepté le Capitole et l'Aventin.

Pour le Capitole, d'après ce que nous avons vu de son occupation par les compagnons d'Hercule, on est porté à croire qu'il a été habité par les Pélasges, bien que le cube des Argéens n'y eût point de sanctuaire.

Quant à l'Aventin, nous l'avons déjà trouvé en dehors du Septimontium occupé par les Sicules unis aux Ligures. On petit s'expliquer ce fait en se rappelant que l'Aventin, alors la plus âpre des collines romaines, semble avoir dans sa noire forêt, qui n'est mentionnée qu'avec terreur, abrité des brigands dont le type est Cacus. L'Aventin est-il resté aussi, pour la même raison, en dehors de la Rome des Pélasges ? Non.

Dans l'histoire même de Cacus, mis à mort par Hercule, on peut vair encore un souvenir des Pélasges. Cacus a un nom grec, et c'est le dieu pélasgique Hercule qui est son vainqueur ; lui-même est lié au culte du feu, partie essentielle de la religion pélasgique[3].

Quand tout se serait borné à un berger des environs[4] qui aurait tué un brigand de l'Aventin, cela ne rendrait pas impossible que les Pélasges en eussent exterminé un autre ou plusieurs autres, ce qui expliquerait l'introduction d'Hercule dans cette histoire ; s'il en était ainsi, on se rendrait compte d'une tradition rapportée par Virgile, laquelle donne Hercule pour père à Aventinus[5], que l'on dit avoir eu sa sépulture sur le mont Aventin et lui avoir laissé son nom. La oit je rencontre Hercule, je soupçonne des Pélasges : on a vu plus haut par quelle raison ; l'Aventin aurait donc été pélasge, comme les autres collines, peut-être pas en entier, car il è deux sommets ; la forêt qui couvrait sa cime la plus élevée, où était l'antre de Cacus, aurait continué à être un repaire de brigands, attaqués victorieusement, mais non détruits par les Pélasges. Ceux-ci auraient

---

1 Après avoir mentionné vingt-sept sanctuaires argéens, Varron n'en énumère que vingt-quatre ; c'est ce nombre qui est le véritable, comme le prouve celui des figures d'osier jetées dans le Tibre qui est aussi de vingt-quatre. Voyez l'art. *Roma*, dans le *Dictionnaire de Géographie grecque et latine*, publié par Smith, t. II, p. 731.

2 V. Varron, *De ling. lat.*, V, ***Argæi*** était le nom des sanctuaires comme des héros. L'auteur de l'excellent article *Roma* dans le *Dictionary of greek and Roman Geography*, publié par Smith, M. Dyer, fait remarquer que Saint-Pierre est à la fois le nom d'un saint et de l'église dédiée à ce saint.

3 Cacus se rattache à ce culte, comme fils de Vulcain, par les flammes qu'il vomit, par son nom (***Caiô***, *brûler*), par sa sœur Caca, à laquelle des sacrifices étaient offerts comme à Vesta. (Serv., *Æn.*, VIII, 190). Enfin, une tradition conservée par Festus (p. 266 ; Diodore Sic., IV, 21) représentait Cacus comme ayant reçu Hercule sur le Palatin où il avait amené de Grèce des Grecs ou des Aborigènes. Les Grecs ou les Aborigènes sont ici des Pélasges. (Voyez la note suivante.) Cacus avait donc, en tant que personnage mythologique, une origine pélasgique aussi bien qu'Hercule.

4 Voyez le chapitre VIII.

5 La tradition faisait aussi d'Aventinus un roi des Aborigènes. (Servi., Æn., VII, 657). Ceux-ci sont représentés comme associés aux Pélasges avec lesquels ils vinrent s'établir à Rome, sur le Palatin, et avec lesquels, à cause de cette association, ils ont été parfois confondus. C'est donc une raison de plus d'admettre la présence de leurs alliés les Pélasges sur l'Aventin.

eu leur établissement sur l'autre sommet de l'Aventin, celui qu'on appelle aujourd'hui le faux Aventin, et où est l'église de Sainte-Balbine[1].

Le curieux document du culte des Argéens qui désigne tous ter points où s'élevèrent de vieux sanctuaires de ce culte, attestant sur ces points la présence des Pélasges, nous a autorisés à les maintenir en possession des deux collines où nous avons cru d'abord les reconnaître, le Palatin, le Quirinal ; — celui-ci entraîne le Viminal qui lui est comme subordonné. — De plus, le même document nous les a montrés sur le Cælius et l'Esquilin, et une autre tradition sur le Capitole ; l'Aventin restait seul : des motifs tirés d'ailleurs not s conduisent à placer aussi les Pélasges sur l'Aventin. Enfin il faut mentionner sur le Janicule cette ville à nom grec d'Antipolis qu'on supposait bâtie par un Romus, fils d'Énée[2], ce qui est absurde, et à laquelle ce Romus, frère de Romulus, aurait donné le nom de son père, *Æneas*. Mais cette absurdité peut déguiser une tradition plus sérieuse, celle d'un établissement pélasge sur le Janicule.

Je m'arrête effrayé moi-même de ma hardiesse ; on avouera du moins que cette reconstruction de la cité pélasgique, si elle n'est pas absolument démontrée, ce qu'elle ne saurait être, s'appuie sur des arguments assez plausibles et des témoignages qui s'accordent assez bien. C'est tout ce que l'on peut exiger pour des origines si reculées. Je me hâte de terminer là mon histoire hypothétique, mais, ce me semble, vraisemblable, des Pélasges à Rome, et je rentre dans la poésie avec la venue fabuleuse d'Énée et des Troyens. Ces fables qu'a embellies Virgile nous fourniront encore quelques documents pour l'histoire primitive, car Virgile a fait entrer dans ses fictions beaucoup de descriptions fidèles de lieux et de peuples, et quelques traditions au moins en partie véritables.

---

1 En effet, au-dessous de ce sommet était un temple de la bonne déesse, qu'une légende racontée par Properce (V, 9, 23) mettait en rapport avec l'histoire d'Hercule et de Cacus, et qui paraît avoir été dans l'origine une déesse de la fécondité universelle, idée dominante de la religion pélasgique. V. Preller, *R. mythe.*, 351-7.
2 Denys d'Halicarnasse, I, 75.

VIII — SUITE DES TRADITIONS POÉTIQUES - ÉNÉE ET LES TROYENS.

Nul écrivain sérieux ne saurait admettre qu'Énée soit venu en Italie, opinion si chère à l'orgueil des grandes familles romaines qui rattachaient leur origine à cette migration fabuleuse, opinion dont s'aida César, ce prétendu descendant d'Ascagne, pour établir la tyrannie par la légitimité. En effet, ce n'est pas là une tradition indigène, et qui, comme telle, pourrait contenir quelque mélange de vérité ; c'est une fable étrangère inventée par des historiens et des poètes grecs, et adoptive par les Romains, quand ils se prirent de passion pouf les choses grecques, quand partout en Italie les villes rattachèrent leur fondation aux légendés mythologiques ou héroïques de la Grèce.

L'origine troyenne des Romains n'est pas même appuyée sur l'antique poésie des Grecs ; Homère, loin de la favoriser, lui est contraire, car, dans l'*Iliade* (II, xx, 307), Neptune prédit à Énée que sa race régnera à jamais sur les Troyens ; on osa, il est vrai, altérer cet oracle embarrassant pour les prétentions romaines, et on fit dire à Neptune que les descendants d'Énée régneraient sur tous les peuples[1] ; mais il est évident qu'Homère, n'ayant point lu l'histoire romaine dix-huit cents ans avant qu'elle fût écrite, n'a pu penser à cela. Bien longtemps après lui, on voit se former peu à peu la fiction dont la vanité des Romains devait tirer un si bon parti. On croit que Stésichore, au second siècle de Rome, fit voyager Énée vers l'Occident ; Stésichore ne songeait pas aux Romains, que personne alors ne connaissait. Beaucoup plus tard, Callias imagina de conduire Ulysse et Énée en Italie. Selon cet historien, les femmes des Troyens brûlèrent les vaisseaux d'Énée. Rome reçut son nom de l'une de ces femmes[2]. Timée, contemporain de Pyrrhus, et célèbre dans l'antiquité par ses mensonges historiques, est le premier qui paraisse avoir propagé la tradition de l'origine troyenne, telle qu'elle fut admise depuis.

Les Romains s'empressèrent d'accepter cette généalogie, qui les rattachait aux temps héroïques de la Grèce.

Pour prendre acte de cette noble extraction qu'on leur prêtait et dont le bruit commençait a se répandre, les Romains déclarèrent à plusieurs reprises s'intéresser aux habitants d'Ilion, comme étant de leur sang[3].

Ilion était alors peu de chose ; les Romains faisaient ce que font les parvenus, qui reconnaissent pour leur parent un noble ruiné[4].

Flamininus, par égard pour les traditions épiques des Grecs, dont il avait proclamé le dérisoire affranchissement, affirmait, dans une inscription placée à Delphes, que lei Romains sortaient de la race d'Énée.

Pour retrouver leurs aïeux parmi ces aïeux adoptés par le peuple romain, les grandes familles profitèrent de quelques ressemblances de nom fortuites et souvent forcées. Les Jules descendirent d'Ascagne, qui s'appelait aussi Iulus ; les Sergius auxquels appartenait Catilina, de Ségeste ; cinquante familles romaines prétendaient à une origine troyenne.

---

1 Naturellement Virgile a adopté cette version de la prophétie qu'il a mise dans la bouche d'Apollon, *Æn.*, III, 97.
2 Schwegler, *Röm. gesch.*, I, 298.
3 Scipion, Sella, l'empereur Claude, sous grands amis de l'hellénisme, se signalèrent par des démonstrations de cette espèce.
4 La satisfaction lit réciproque entre ces parents un peu éloignés et qui s'étaient perdus de vue assez longtemps. (Justin, XXXI, 8.)

Aujourd'hui encore, la famille des Caetani, dont l'antiquité très réelle n'a nul besoin de celte antiquité fabuleuse, pourrait, si ceux qui la_ représentent n'avaient. trop d'esprit pour cela, mettre en avant la prétention, que les généalogistes ont eue pour elle, de venir en ligne droite de Caieta, nourrice d'Énée. La croyance que César descendait d'Iulus était tout juste aussi bien fondée. Juvénal appelait les grands seigneurs romains, enfants de Troie, et aujourd'hui l'homme du Transtevere se proclame sans hésitation de *sang troyen*.

Je pense qu'il en est de la venue d'Énée à Rome, comme de celle d'Évandre et d'Hercule ; fausse en elle-même, cette tradition tient à une tradition véritable, l'arrivée des Pélasges en Italie et à Rome ; les Troyens d'Énée, aussi bien que les Arcadiens d'Évandre et les Argiens d'Hercule, étaient des Pélasges[1].

Cette opinion me parait offrir d'autant plus de vraisemblance, que j'ai cru reconnaître, dans d'autres fictions du même genre, la même transformation d'une origine pélasgique en une origine grecque, la même substitution du peuple grec, fort à la mode, au peuple pélasge, à peu près oublié ; du frère cadet au frère aîné.

Quoi qu'il en soit, en acceptant les imaginations de Stésichore, de ' :allias et de Timée, les Romains voulurent les rattacher à leurs divinités nationales ; on assura qu'Énée avait rapporté de Troie., avec la statue de la Pallas grecque qu'on appela le Palladium, les Pénates, dieux du foyer romain, qu'on identifia avec les grands dieux de la Samothrace.

D'une nymphe latine, Anna Perenna, on fit, grâce à la similitude du nom, Anna, sœur de Didon[2]. Cette Anna Perenna était une divinité du pays et resta populaire à ce tire. Tandis que les lettrés la confondaient avec la sœur de Didon, que le peuple ne connaissait point, le peuple continuait à célébrer sa fête en allant boire et se divertir à un mille de Rome, sur la voie Flaminienne.

Ovide[3] fait de cette fête une peinture animée et familière, qui rappelle les amusements populaires des Romains de nos jours, quand par exemple, au mois d'octobre, ils vent boire et se réjouir du même côté de Rome, dans les hôtelleries de la voie Flaminienne, sur la route de Ponte molle. Quelques détails de cette joie populaire décrite par Ovide se retrouvent dans les divertissements actuels des Romains, entre autres celui-ci : *Ils chantent ce qu'ils ont entendu au théâtre*. Il faut le dire à l'honneur des Romains modernes, Ovide ne les verrait plus revenir chancelants par l'effet du vin et une vieille femme avinée traînant un vieil ivrogne. Les romains boivent, mais on ne les voit jamais ivres dans les rues. On avait transformé Anna Perenna en une sœur de Didon ; elle devait subir encore une autre métamorphose, et une chapelle chrétienne a été dédiée à l'antique divinité latine, sous le nom d'Anna Petronilla[4].

Ouvrons maintenant Virgile, et suivons rapidement le récit qu'il fait de l'arrivée et de l'établissement d'Énée en Italie, cherchant dans ces admirables six derniers

---

1 Si Évandre vient d'Arcadie et Hercule de l'Argolide, qui sont des pays pélasgiques, Énée vient de l'Ida qui ne l'est pas moins. Il tient à Dardanus, qui part d'Italie et va dans l'Arcadie, la Samothrace et en Asie, habitant tour à tour les principaux pays parcourus par les Pélasges, Énée lui-même aborde dans plusieurs de ces pays ; son histoire est liée à leur culte. La fondation de plusieurs villes pélasgiques lui est attribuée. V. Klausen, *Eneas und die penatn*, passim.

2 Ovide, *Fastes*, III, 545 et suiv.

3 *Ibid.*, 523 et suiv.

4 A monte di Leva, près de Pratica, Lavinium, la ville fondée par Énée. Ovide suppose qu'Enée avait retrouvé dans le Latium Anna Perenna, dont il ne manque pas de faire la sœur de Didon. (V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, p. 197).

livres de l'*Énéide* quelques renseignements sur la physionomie des lieux, tels qu'ils y sont décrits, sur les origines, les mœurs, le culte des diverses races qui occupèrent Rome avant les Romains.

Les vaisseaux d'Énée entrent à l'aurore dans le Tibre par un grand calme. En deux vers Virgile résume très bien cette succession de nuances diverses que présente un lever du soleil près de Rome[1].

> *La mer rougissait des premiers rayons, et du haut de l'Éther la jaune Aurore brillait sur son char rose.*

Il faut oublier la donnée mythologique obligée de l'Aurore et dry son char, pour remarquer comment Virgile a su y faire entrer une peinture vraie et d'après nature ; en effet le soleil, quand il apparaît, répand d'abord horizontalement des feux rougeâtres sur la mer ; puis le ciel prend des teintes roses et soufrées. Cela, on peut le voir tous les matins à l'embouchure du Tibre ; mais ce qu'on ne voit plus qu'en partie, c'est ce que Virgile montre ensuite[2]. *Là, Enée aperçut de la mer un grand bois ; à travers ce bois, le Tibre, d'un cours gracieux, se précipitait en tourbillons rapides, et roulait dans ses ondes un sable jaunâtre ; de nombreux oiseaux, accoutumés à ces rives et au lit du fleuve, charmaient l'air de leurs chants et volaient à travers le bois*.

Les tourbillons du fleuve, le sable qui le jaunit caractérisent aujourd'hui l'aspect du Tibre comme au siècle de Virgile ; mais on ne peut plus parler de son *cours gracieux*, le bois a disparu et les oiseaux se sont envolés ; tin ne voit aux embouchures du Tibre qu'une plaine sans arbres, comme sans habitants, où des buffles paissent parmi les marécages. Aux buffles près, qui sont modernes[3], ce lieu devait être ainsi avant que le voisinage d'Ostie y eût fait naître une végétation qui s'en est allée avec Ostie. Aujourd'hui c'est une plage stérile plus semblable qu'au temps de Virgile à ce qu'elle était au temps d'Enée.

Il y avait encore une autre différence topographique entre ce qu'avait été l'embouchure du Tibre à l'époque où Virgile place l'arrivée d'Énée, et ce qu'elle fut à une époque plus récente ; le rivage qui avance perpétuellement avait moins empiété sur la mer. L'île sacrée qui a été formée par le bras artificiel du Tibre, le seul navigable de nos jours, file Sacrée n'existait pas. Ce fut depuis un lieu charmant qu'on appelait l'*encens de Vénus*[4] à cause des rosiers qui l'embaumaient. Les roses d'Ostie ont fait place, comme les roses célèbres de Pœstum, à une plaine désolée.

L'aspect de ce rivage est donc très peu semblable à la peinture qu'en a tracée Virgile, d'après ce qu'il avait sous les yeux ; et, bien que cet aspect soit moins différent aujourd'hui que sous Auguste de celui qui aurait frappé les regards d'Énée, s'il eût jamais abordé au rivage Laurentin, on vient de voir qu'il en diffère, cependant, à quelque égards. L'histoire des lieux a ses phases de splendeurs et de ruines, et fait rêver comme l'histoire des hommes.

Énée trouve dans le Latium le vieux roi Latinus, qui gouvernait depuis longtemps ses peuples au sein d'une paix profonde : c'est la paix de Saturne qui règne

---

1 Virgile, *Æn.*, VII, 25.
2 *Ibid.*, VII, 29.
3 Les buffles ne sont jamais mentionnés par les auteurs latins, on croit qu'ils ont été amenés en Italie par les Barbares.
4 *Libanus almæ Veneris*. Géographe anonyme du cinquième siècle, cité dans le *Handbook for central Italy*, part. II, *Rome and its environs*, p. 301.

encore ; c'est une allusion à cet âge de tranquillité qu'on plaçait à l'aurore de la vie latine.

Latinus a une fille, Lavinia, qui donna son nom à la ville de Lavinium. Ce nom, par une confusion qui tient à la ressemblance des sons, a été dans les temps modernes transporté à Lanuvium, aujourd'hui ***Città-Lavinia*** ; grâce à cette transposition, il s'est formé une tradition absurde qui ne tient aucun compte de la nature des lieux et d'après laquelle on montre, scellé dans une muraille, à Lanuvium, qui est assez loin de la mer, l'anneau de fer auquel Énée aurait attaché son vaisseau.

Un prodige vient épouvanter le vieux roi Latinus une flamme a paru tout à coup autour de la tête de Lavinia. Latines va consulter l'oracle de Faunus dans les bois qui sont au-dessous de la haute Albunée, *la plus grande des fontaines sacrées, qui verse à travers les forêts une eau retentissante, exhalant une odeur méphitique sous les ombrages épais*. Le nom de Faunus donné à cet oracle reporte son origine à l'époque des hommes des bois et de la forêt primitive. Ces hommes sauvages paraissent, comme je l'ai dit, avoir éprouvé un respect superstitieux pour les eaux sulfureuses qui guérissaient les maladies, et dans le voisinage desquelles devaient se produire des phénomènes volcaniques dont les causes agissaient encore. On suppose en général que Virgile a placé cet oracle de Faunus près de Tivoli c'est une erreur : l'oracle se rendait près de la solfatare d'Altieri, aux environs de Laurentum (Tor Paterno ou Capocotta[1]).

Cependant Énée a débarqué et a tracé un camp fortifié qu'il entoure d'un fossé et d'un relèvement de terre avec un mur crénelé. La description qu'en fait Virgile donne l'idée de ce que devait être la Rome carrée des Pélasges, déjà semblable au camp romain dont on peut la considérer comme le premier modèle.

Il y avait au temps de Varron, près de Laurentum, un lieu appelé Troja ; peut-être ce nom qui se retrouve ailleurs, en Italie[2], avait-il été apporté par les Pélasges ; peut-être a-t-il aidé à l'établissement de la fable de l'invasion troyenne. On connaît la truie aux trente nourrissons, dont l'histoire se lie à la fondation de la ville d'Albe.

Cette truie figure encore dans les armes de la petite ville d'Albano, et un bas-relief qui la représente au milieu de sa famille, encastré dans le mur d'une maison au-dessus d'une fontaine, a donné à une rue de Rome le nom de rue *de la Truie* (via della Scrofa), allusion bien moderne à un bien antique souvenir.

Les envoyés d'Énée trouvent le roi Latinus dans la ville de Laurentum, nom qui atteste l'existence d'un bois de lauriers pareil à celui qui croissait sur l'Aventin ; et ce qui rappelle aussi l'Aventin, la demeure de Latinus était enveloppée de forêts, *horrendum sylvis*. Ces deux mots peignent énergiquement l'aspect primitif du Latium ; mais, dans ce qui suit, Virgile se permet un anachronisme évident, Latinus habite un palais dont le toit est soutenu par cent colonnes ; ses chevaux sont couchés sur la pourpre et portent des colliers d'or.

Puis l'imagination du poète revient des magnificences exagérées de la Rome du temps d'Auguste aux souvenirs rustiques de l'ancien Latium, et l'on retrouve un sentiment vrai de la vieille tradition dans ces vers[3] :

---

1 Virgile, *Æn.*, VII, 82. *Oraculum ejus (Fauni) in Albuneà Laurentinorum sylvà est*. (Probus, *Georg.*, I, 10 ; ap. Klausen.)
2 Il y a encore en Étrurie un monte di Troja. (Denn., *Sep. of Etr.*, II, 277.)
3 Virgile, *Æn.*, VII, 202.

Connaissez les Latins, la nation de Saturne qui n'est point juste par contrainte ou par l'empire des lois, mais spontanément, et se gouverne selon les coutumes de son antique dieu.

Du reste, le tableau que nous présente Virgile du théâtre de la guerre des Troyens et des Rutules est encore, en certains endroits, d'une assez grande fidélité pour que l'aimable auteur du Voyage sur le théâtre des six derniers lires de l'Énéide, M. de Bonstetten, ait pu dire à propos des environs de Laurentum ; Tel est le pays que j'ai vu dans Virgile et dans la nature.

La guerre s'engage. Ascagne ayant tué à la chasse le cerf chéri d'une jeune fille latine, les féroces habitants de la forêt en sortent, conduits par le père de la jeune fille, lequel était dans ce moment en train de fendre un chêne et s'avance, respirant le meurtre. Je crois voir s'avancer un bûcheron de ces parages, qui vient faire une vendetta. Il y a dans ce qui reste de forêts au bord de la mer des bûcherons qui ont cet air-là.

Ces forêts elles-mêmes sont peintes par Virgile telles qu'elles sont encore, formées d'arbustes serrés parmi lesquels s'élèvent çà et là de grands arbres[1] ; c'est ce qu'on nomme la *Macchia*.

Puis commence l'énumération des races latines soulevées contre les Troyens. Nous retrouverons là, peintes par des traits dont quelques-uns se reconnaissent aujourd'hui, les populations que l'histoire nous a fait entrevoir et que la poésie va nous montrer.
D'abord paraît le farouche Mézence, le chef des Tyrrhéniens venus avec lui de Cœre qui s'appelle encore de son nom pélasgique, Agylla.

Mézence représente énergiquement l'idée qu'on se faisait de ce qu'avaient été les Tyrrhéniens dams l'âge de la piraterie, quand leur cruauté envers leurs prisonnier était célèbre, quand on disait proverbialement les *attaches des Tyrrhéniens* pour exprimer la coutume attribuée à ce peuple d'attacher ses prisonniers à des cadavres[2], comme le fait Mézence dans Virgile. Les Tyrrhéniens, qui passaient pour être des Pélasges, devaient être réputés impies ; aussi Mézence est-il appelé par Virgile le contempteur des dieux.

Vient ensuite Aventinus, qui a donné son nom à une des sept colline s de Rome, et dont j'ai déjà eu occasion de parler.

Virgile confirme la fondation de Tibur par les Pélasges, il appelle les Tiburtins : *Argiva juventus*, les guerriers d'Argos ; en effet, on racontait que l'un des fondateurs de Tibur avait été le conducteur de la flotte d'Évandre l'Arcadien. Il y avait à Tivoli un célèbre temple d'Hercule dont les restes existent encore[3] ; si le culte d'hercule à Tibur était ancien, il devait remonter aux Pélasges ; en général, les villes d'origine pélasgique ont un temple d'Hercule.

Préneste, aujourd'hui Palestrine, a été plus certainement fondée ou au moins occupée très anciennement par les Pélasges ; les murs de la forteresse sont le plus bel échantillon de murs pélasgiques que l'on rencontre aux environs de

---

1 *Ibid.*, IX, 381.

Sylva fuit, latè dumis atque ilice nigra
Horrida, quam densi complexant undique sentes ;
Rara per occultos ducebat semita calles.

2 Aug., *Contra Julian Pel.*, IV, 78.

3 Nibby, *Dintorno di Roma*, III, 190. Nibby croit reconnaître les restes d'un temple d'Hercule dans ce qu'on appelle improprement la maison de Mécène (*Ibid.*, p. 183-1), et n'est pas éloigné d'en voir un autre, comme on le fait en général, dans la Cella qui est derrière la cathédrale de Tivoli.

Rome ; elle a porté le nom grec de *Polystéphanon*, à plusieurs couronnes, c'est-à-dire à plusieurs enceintes[1].

Virgile célèbre son fondateur Cœculus, fils de Vulcain, divinité pélasgique. *Puis*, dit-il, *viennent ceux qui cultivent les champs de la Junon de Gabie (la Junon argienne ou pélasge) ; ceux qui habitent les bords du frais Anio et les rochers Herniques baignés de mille ruisseaux*[2]. Suit un dénombrement pittoresque des petits peuples qui défendent la cause de Turnus, le roi d'Ardée. Virgile ne dit rien pour caractériser cette ville. Mais son nom dérivé d'***ardua***, escarpée, indique assez sa position ; en effet, si l'on regarde d'Albano vers la mer, on aperçoit un sommet isolé, s'élevant seul au milieu d'une plaine immense ; Ardée était sur ce sommet. Les anciens ont donné de ce nom plusieurs étymologies invraisemblables, là vue d'Ardée les fait tomber.

Dans le tableau des populations de cette partie de l'Italie nous allons relever de précieux détails sur l'état ancien de toutes celles qui nous ont apparu confusément dans l'histoire de Rome avant les Romains. Dans la plaine sont les habitants du Latium antique, Sicules, Rutules, Ligures, Ausoniens. C'est un pêle-mêle animé qui représente bien cet océan tourmenté de peuples dont le flux et reflux inondait tour à tour ou abandonnait le Latium.

La peinture que fait Virgile des hommes de la montagne est empreinte de la rudesse de leurs coutumes et de leurs mœurs[3]. *Tous*, dit-il, *ne possèdent pas des armes, des boucliers, des chars ; la plupart lancent avec la fronde des balles de plomb ; d'autres portent à la main des javelots et coiffent leur tête de la peau fauve des loups ; leur pied gauche est nu, une guêtre grossière couvre leur jambe droite*.

Aujourd'hui ces montagnards lancent encore très volontiers des balles, mais c'est avec un fusil ; ils ne se couvrent pas de peaux de loups, mais de peaux de moutons. Ils portent encore la guêtre des temps primitifs, mais aux deux jambes ; la coutume de n'avoir qu'une jambe couverte était une coutume grecque[4] venue en Italie avec les Pélasges.

Messapus, fils de Neptune, divinité qui devait être chère aux Pélasges, ces grands navigateurs, amène les habitants du pays situé entre la Sabine et l'Étrurie, le pays où était Falère, ville dans laquelle le culte de Junon se célébrait suivant le rite d'Argos, ce qui fait reconnaître celte Junon et ce pays pour pélasgiques.

Nous rencontrons donc chez Virgile le souvenir des Pélasges dans la contrée où les monuments, les noms de lieux, les cultes religieux nous ont indiqué leur présence.

Ensuite nous voyons entrer en scène un peuple dont j'ai déjà parlé et dont j'aurai- beaucoup à dire, le peuple sabin. *Voici les Sabins que conduit leur chef Clausus*.

Clausus est l'aïeul des Claudius, famille Sabine qui, admise dans la cité romaine, y porta l'âpreté de sa race et s'y fit toujours remarquer par sa hauteur et sa

---

1 Strabon, V, 3, 11. Comme on le voit encore dans la ville pélasgique de Segni.

2 *. . . . . Roscida rivis*
Hernica saxa colunt.

Il y a peut-être une intention dans le rapprochement de *Hernica* et de *Saxa* ; ***herna***, dans la langue des Sabins, voulait dire rocher.

3 Virgile, *Æn.*, VII, 685.

4 Hygin. ap. Macrobe, *Saturnales*, V, 18.

fermeté, qui produisit Appius le décemvir et Appius Claudius Cœcus, ce type du Patricien, enfin, qui après avoir été déshonorée par les infamies de Tibère, se releva par la vaillance de Claude le Gothique, aïeul de Constantin.

D'autres montagnards sont représentés attachant des traits à un fléau[1], d'autres encore couvrant leur tête de l'écorce du liége[2]. Non seulement personne dans le pays romain ne se sert plus du fléau pour y attacher des traits, mais on ne s'en sert pas même pour battre le blé. On le fait fouler sur l'aire par les chevaux, suivant l'usage antique.

Quant au chêne liége, bel arbre, moins beau cependant que le chêne vert, il n'est pas très rare aux environs de Rome, mais je ne sache pas qu'on en fasse autre chose aujourd'hui que des bouchons. A côté des ressemblances entre l'état ancien des populations que décrit Virgile et leur état présent, il y a aussi les différences introduites par le temps, et qui souvent ne sont pas moins piquantes que les ressemblances.

La nation des Èques, ces ennemis acharnés des Romains durant es premiers siècles de la république, est ainsi caractérisée par Virgile[3].

La nation des Èques d'un aspect sauvage (horrifia) accoutumée à chasser dans les forêts. Ceux-ci cultivent la terre tout armés. Les descendants des Èques, de même que d'autres populations de la montagne, sont, comme leurs aïeux, des cultivateurs armés ; ils piochent le fusil sur le dos. Virgile ajoute : *Ils se plaisent à enlever sans cesse de nouvelles proies et à vivre du bien volé*. Les populations dont il s'agit aiment encore beaucoup à vivre de ce bien-là.

Virgile ne pouvait oublier les Marses, qui savaient l'art d'assoupir les vipères, de les apprivoiser par des chants et des attouchements et prétendaient guérir de leurs morsures[4].

Cet art, ou plutôt cette jonglerie, est encore pratiquée aux environs du lac Fucin par les petits-fils des Marses ; ceux qui disent en avoir le secret sont sous la protection de saint Dominique et s'appellent ***viperavi***.

De chez les Volsques est venue la guerrière Camille, vierge farouche *qui ne se livre pas aux travaux de Minerve, mais est exercée à endurer de rudes combats, et devance les vents à la course*[5]. Plus d'une jeune femme du pays des Volsques, où se trouve Sonino, célèbre village de brigands, est aussi farouche que Camille ; comme elle, légère à la course, quand elle suit son mari à la montagne, elle peut braver avec lui de rudes combats. La brigande de Sonino ne porte pas, comme Camille, de pourpre royale ; mais en cela pareille à la jeune Volsque, elle attache ses cheveux avec une épingle d'or ou une agrafe du même métal, la *Fibula* dont parle Virgile[6].

On voit que les tableaux de Virgile sont encore vrais et encore vivants, et qu'en donnant aux peuplades qu'il décrit une forte teinte de la sauvagerie du passé, il les a peintes telles, à peu près, qu'elles devaient être un jour.

---

1 Virgile, *Æn.*, VII, 731.
2 *Ibid.*, 742.
3 *Ibid.*, 746.
4 *Ibid.*, 754.
5 *Ibid.*, 805.

. . . . Fibula crinem
Auro internectit. (*Ibid.*, 815.)

6 *Ibid.*, XI, 715.

Il y a dans l'*Énéide* d'autres traits caractéristiques des races que Virgile met en scène. Camille, par exemple, dit au Ligure qui lui demande de combattre à pied contre elle, et, quand elle est descendue de cheval, se met à fuir de toute la rapidité du sien : *Ligure trompeur, tu essayes en vain des artifices de ta race*. On se souvient que les Ligures, peuple ibérien, ont une certaine parenté avec les Gascons, qu'on dit un peu rusés, et une parenté étroite avec les Basques, célèbres par leur agilité ; or, le Ligure qui cherchait à tromper Camille est, comme on voit, assez gascon, et, poursuivi par la guerrière, fuit devant elle avec la rapidité d'un Basque.

La visite d'Énée au roi Évandre, sur le Palatin, est un des plus charmants morceaux de l'Énéide. Virgile y exprime admirablement ce que d'autres poètes, Ovide, Properce, Tibulle, ont souvent cherché aussi à rendre : le contraste de la Rome rustique d'Évandre et de la Rome superbe l'Auguste.

On sent dans les vers de Virgile comme un regret mélancolique des temps primitifs de la Rome innocente ; on éprouve, en le lisant, ce qu'on éprouve en revenant sur la paix et l'heureuse obscurité des premières années. Maintenant que les magnificences de la Rome moderne de Virgile, devenues anciennes à leur tour, se sont évanouies, la mélancolie du poète vous reprend, mais en sens contraire. Il comparait aux grandeurs du présent un humble passé : nous comparons aux grandeurs du passé les misères du présent et la tristesse des ruines ; il opposait le Palatin pastoral d'Évandre au Palatin fastueux de l'empire : nous ranimons par la pensée les splendeurs éteintes de celui-ci pour les opposer à la désolation du Palatin redevenu désert.

Énée remonte le Tibre, que Virgile représente comme ombragé par celte antique forêt qu'il ne manque pas une occasion d'indiquer, ainsi que j'ai soin de le faire toujours, et qui, de son temps, devait avoir commencé à disparaître.

Les Troyens, en suivant les sinuosités du fleuve, passent sous des forêts dont leurs navires fendent l'image, reflétée dans les ondes tranquilles[1]. Énée ne trouverait rien de pareil aujourd'hui.

Il débarque en avant du Palatin, au-dessous de Rome, tout entière alors sur le Palatin, dans un bois sacré[2] dont nous connaissons la place, car c'est celle du temple d'Hercule, auquel le roi Latinus offrait un sacrifice.

Un reste du bois sacré, que la tradition plaçait en ce lieu, existait peut-être encore du temps de Virgile, à l'extrémité du quartier élégant et animé du Vélabre, là on est aujourd'hui la place pittoresque sur laquelle s'élèvent la tour de Santa Maria in Cosmedin, une fontaine et le joli temple qu'on appelle à tort le temple de Vesta. Si ce lieu n'est plus ombragé, il est encore solitaire. Les bœufs y viennent boire à la fontaine, et on y rencontre souvent des troupeaux de chèvres, qui paissent à Rome dans les rues écartées.

Virgile, qui a la connaissance de toutes les origines, n'a garde d'oublier la parenté des Arcadiens et des Troyens. Énée, dans le discours qu'il adresse au fils d'Évandre, Palas, invoque cette parenté en remontant à Dardanus, père des deux peuples. Évandre, après avoir raconté au chef étranger la mort de Cacus au pied de l'Aventin, qui en fut le théâtre, lui retrace l'histoire du lier où ils sont, qui est l'histoire primitive du Latium, telle que je l'ai exposée moi-même. Il lui peint d'abord les peuples sauvages de la forêt qui vivaient de leur chasse, sans lois,

---

1 *Ibid.*, VIII, 95.
2 *Ante urbem in luco*. (*Ibid.*, 404.)

sans civilisation[1] ; puis la civilisation apportée par Saturne, l'âge d'or, temps de paix auquel succèdent l'âge de fer et les combats, l'arrivée des Sicules[2] et de nations venues du sud de l'Italie.

Ensuite Évandre prend avec lui son hôte pour lui montrer Borne, c'est-à-dire les lieux ignorés que ce nom fera un jour célèbres, comme il nous arrive chaque jour de servir au même endroit de *cicerone* à un ami fraîchement débarqué ; ainsi fait Évandre pour Énée. Suivons donc dans cette promenade le premier des *cicerone* et le plus ancien des voyageurs. *Enée regarde avec étonnement, il porte çà et là un regard empressé ; charmé, il interroge et recueille tous les souvenirs de l'antiquité*. On voit qu'Enée est un curieux sensible aux souvenirs, que les lieux intéressent et qui a déjà presque des impressions de voyage. Évandre, avant tout, conduit Énée au tombeau de sa mère, Carmenta, là où est aujourd'hui le théâtre de Marcellus ; pour y arriver il fallait passer le Vélabre, Virgile ne le dit point. Comme nous le verrons pour Tite-Live, à propos de la naissance de Romulus ; en présence des magnificences du Forum et du quartier toscan, le Palais-Royal de Rome qui avait remplacé le Vélabre, Virgile a oublié cette fois l'état primitif de ces lieux et le grand marais qui les couvrait en partie au temps d'Évandre. Puis ils reviennent sur leurs pas en longeant cette fois le Vélabre et en contournant l'escarpement méridional de la roche Tarpéienne. Évandre montre alors à Énée le bois de l'Asile, grand bois, dit Virgile, qui ne le concevait pas comme l'ont fait les antiquaires romains et comme le font les antiquaires de nos jours, resserré entre deux sommets sur l'étroite esplanade du Capitole, où Énée aurait eu de la peine à l'apercevoir du pied de la roche Tarpéienne ; mais, comme il faut se le figurer, couvrant toute la partie méridionale de la colline[3] et descendant jusqu'à l'autel de Saturne qui était l'autel de l'Asile. Le bois de l'Asile était pour Énée et pour Évandre sur leur gauche. Virgile le nomme avant l'antre Lupercal qui était à leur droite, un peu en arrière, et avant le bois Argiletum qu'ils avaient en face.

Il semble qu'on fasse avec eux cette promenade des temps héroïques, portant les yeux tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant soi, s'arrêtant, se retournant et écoutant les récits du bon Évandre sur l'histoire ancienne de ces lieux dont l'histoire future alors est pour nous une si vieille histoire.

Ils n'ont pas gravi le Capitole, auquel on ne pouvait que difficilement arriver de l'autre côté, où conduisait, de celui-ci, un chemin qui traversait le bois de l'Asile, et s'appelait encore montée de l'Asile au temps de Vespasien.

Je puis préciser les détails de cette course imaginaire parce que Virgile est toujours précis, même quand il est fabuleux. Les indications sur les localités anciennes ne sont point à dédaigner ; d'ailleurs on ne sera pas fâché peut-être de pouvoir refaire pas à pas le chemin qu'Évandre est dit par Virgile avoir fait avec Énée.

Enfin ils montèrent au Capitole, à ce Capitole étincelant d'or au temps de Virgile et, comme il le dit très justement lui-même, à l'époque dont il retrace les souvenirs, hérissé de broussailles.

---

1 *Ibid.*, VIII, 314.

2 *Tum manus ausoniæ, et gentes venère sicanæ*. (*Ibid.*, 328.)
Les Sicules ont été souvent appelés Sicani, surtout en poésie. Les vrais Sicanes étaient un peuple ibère.

3 Denys d'Halicarnasse (II, 50) parle d'un bois qui descendait jusque dans le Forum et qui fut abattu après la guerre de Romulus et de Tatius. C'était le bois de l'asile. On laissa subsister un bouquet d'arbre sur le penchant de chacune des deux hauteurs dont se composait le mont Capitolin, mais ce n'était qu'un faible reste du *grand* bois qui couvrait primitivement une partie de ce mont.

Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.

Beau vers, qui va comme un éclair d'un pôle de l'histoire romaine à l'autre. Virgile se transporte admirablement par l'imagination dans cet âge du Capitole inhabité, mais rempli de terreurs et de pressentiments[1].

> *Déjà la religion formidable du lieu épouvantait les pâtres timides, déjà ils redoutaient la forêt et le rocher. Ce bois, cette colline aux cimes ombreuses, quel dieu, on ne sait ; mais un dieu les habite. Les Arcadiens croient y avoir vu Jupiter secouant soit égide et amassant les nuages.*

Le tonnerre en effet devait frapper souvent[2] ce sommet isolé, sur lequel outre les broussailles croissaient aussi de grands chênes. Puis Évandre montre à Énée les ruines de plusieurs villes déjà détruites : Saturnia dont j'ai parlé, et Janiculum, dont je parlerai bientôt.

Car dans cette visite à la Rome d'Évandre antérieure à la Rome historique on trouve déjà des ruines. Il y a des ruines à Rome avant qu'il y ait de l'histoire ! Ensuite Énée et son guide regagnent le Palatin en traversant le Forum futur.

Là, dit Virgile, *des bœufs mugissaient dans le Forum romain et dans les opulentes Carines*[3].

Romano que Foro et lautis mugire Carinis.

Ce vers m'a toujours profondément frappé, lorsque je traversais le Forum, aujourd'hui *Campo-Vaccino* (le champ du bétail) ; je voyais en effet presque toujours à son extrémité : des bœufs couchés au pied du Palatin. Virgile, se reportant de la Rome de son temps à la Rome ancienne d'Évandre, ne trouvait pas d'image plus frappante du changement produit par les siècles, que la présence d"un troupeau de bœufs dans le lieu destiné à être le Forum. Eh bien, le jour devait venir où ce qui était pour Virgile un passé lointain et presque incroyable se reproduirait dans la suite des âges ; le Forum devait être de nouveau un lien agreste, ses magnificence' s s'en aller et les bœufs y revenir.

J'aimais à les contempler à travers quelques colonnes moins vieilles que les souvenirs qu'ils me retraçaient, reprenant possession de ce sol d'où les avait chassés la liberté, la gloire, Cicéron, César, et où devait les ramener la plus grande vicissitude de l'histoire, la destruction de l'empire romain par les barbares. Ce que Virgile trouvait si étrange dans le passé n'étonne plus dans le présent ; les bœufs mugissent au Forum : ils s'y couchent et y ruminent aujourd'hui, de même qu'au temps d'Évandre et comme s'il n'était rien arrivé.

Ensuite le vieux chef arcadien introduit Énée dans la Regia, qui fut plus tard la demeure du rustique roi sabin Numa, et qui était au pied du Palatin, près du lieu où s'élèvent les trois colonnes du temple de Castor, la plus belle ruine du Forum. Évandre offre à son hôte un lit de feuillage couvert d'une peau d'ours ; sauf la peau d'ours, qu'il faut remplacer par une peau de mouton, ce lit ne diffère point de celui des pâtres romains d'aujourd'hui. Évandre va dormir sur le Palatin dans une autre cabane. Le lendemain à l'aube ils sont réveillés parle chant matinal des

---

1 Virgile, *Æn.*, VIII, 349.

2 Niebuhr remarque avec une malice toute protestante, bien que la remarque soit attribuée aux Romains, que le tonnerre tombe beaucoup plus souvent sur Saint-Pierre que sur le Capitole. Sans tenir à faire des représailles catholiques, je rappellerai seulement que le dôme de Saint-Pierre est trois fois plus élevé que le mont Capitolin.

3 Les Carines au nord-est, comme le Vélabre au sud-ouest du Forum étaient devenues un des quartiers brillants de Rome.

oiseaux. C'est le seul trait du Palatin d'Évandre qui n'ait jamais changé. Évandre descend suivi de ses deux chiens vers Énée qui s'avance à sa rencontre, et tous deux se serrent la main.

Énée, par le conseil d'Évandre va demander des secours à Tarcho, roi de Cœré. Tarcho a succédé au féroce Mézence ; il fait alliance avec le chef troyen. L'idée de cette alliance me parait avoir été suggérée à Virgile par la tradition qui voulait qu'un lucumon étrusque fût venu au secours de Romulus.

La guerre recommence ; pendant une trêve de douze jours, Latins et Troyens vont ensemble couper des arbres dans la forêt voisine du camp d'Enée. Cette forêt est celle de Castel-Fusano, célèbre par ses beaux pins à parasol, dont nul de ceux qui les a une fois admirés ne peut perdre le souvenir. Ces pins figurent dans l'Énéide[1].

> *... Ever,untque altas ad sidera pinus.*
> *Ils renversent les pins qui s'élevaient jusqu'aux astres.*

Aujourd'hui ce ne sont plus les Latins ou les Troyens qui les font tomber sous la hache, mais les propriétaires de Castel-Fusano, pour les débiter aux entrepreneurs du chemin de fer.

Virgile ne suit pas son héros jusqu'à sa mort ; Ovide s'est chargé de compléter la vieille tradition en racontant la disparition du héros, noyé dans les eaux du Numicius, mai a qu'Ascagne déclare avoir vu changé en dieu ; fable renouvelée depuis pour Romulus. Virgile avait caractérisé d'un mot le fleuve, en parlant des marais qu'il forme.

En effet, le ***Rio torto***, nom actuel du Numicius, est un petit fleuve au cours paresseux, serpentant à travers un pays de marais, comme font tous ceux qui se traînent sur un sol plat et à demi submergé.

Dans l'Asie Mineure j'ai vu le Méandre, qui est aussi un *rio torto*, comme le prouve l'emploi qu'on a fait de son nom pour désigner ce qui est tortueux, j'ai vu le Méandre créer dans la plaine de Magnésie un vaste marais.

Ovide[2] ajoute au tableau un trait non moins d'après nature :

> *... lectus arundine serpit ;*
> *il se glisse sous les roseaux.*

Silius Italicus, déjà poète de la décadence, peint beaucoup moins fidèlement les lieux que Virgile et Ovide ; pour lui le Numicius coule sur un lit de sable, il sort de grottes cristallines[3]. Les eaux du Rio torto sont fangeuses dans la réalité comme dans l'*Énéide*.

Aux environs de Laurentum plusieurs localités rappelaient le souvenir d'Énée.

Une source dont l'eau était très bonne portait le nom de source de Juturna, sœur de Turnus, ou plutôt les poètes avaient donné à cette sœur le nom d'une nymphe de la contrée.

---

1 Virgile, *Æn.*, XI, 136.
2 *Métamorphoses*, XIV, 353.
3 Silius Italicus, *Guerres puniques*, VIII, 191.

> *Donec arendo, sic fama, Numicius illam*
> *Suscepit remio, vitreisque abscondidit antris.*
> (*et arrive au fleuve Numicius, qui, selon la renommée, la reçut dans son lit, et la cacha dans ses retraites de cristal*)

On conservait d'Enée non seulement des souvenirs, mais même des reliques. Denys d'Halicarnasse en parle, et Timée, qui ne mentait pas toujours, disait les avoir vues. C'était d'abord la fameuse truie que l'on gardait salée. On montrait le vaisseau d'Énée dans l'arsenal de Rome, encore au temps de Procope, lequel, tout bon chrétien qu'il était, déclare surnaturelle la construction et la conservation du vaisseau, et semble y voir, comme Denys d'Halicarnasse dans les monuments élevés à la mémoire d'Énée en Italie[1], une preuve qu'il y était venu[2].

On serait tenté de croire que ces reliques prouvaient au moins l'existence d'une tradition locale et populaire, mais il n'en est rien. Les créations de l'art deviennent, avec le tempe, des réalités pour la foule. A Lavinium on montrait la 'truie, et le vaisseau à Rome, parce qu'il est fait mention de tous deux dans l'Énéide, comme à Circéï on montrait la coupe de Circé, parce qu'il en est parlé dans l'odyssée. En Écosse on montre bien aux voyageurs le lieu où ont vécu les personnages que Walter Scott a inventés ; l'île de la Dame du lac et la maison de Jenny Deane.

Aujourd'hui même ces souvenirs locaux d'Énée n'ont pas entièrement péri. Aux environs dé Lavinium une petite rivière s'appelle encore *rio di Turno*, ruisseau de Turnus, et une colline prés d'Ardée a été indiquée à M. Abeken par un jeune garçon, qui confondait les Troyens et les Rutules, comme portant le nom de montagne de Troie, monte di Troja[3].

Il est difficile que la tradition toute seule ait conservé parmi le peuple ces souvenirs de Turnus et de Troie ; on peut croire qu'elle a été rafraîchie par l'érudition plus ou moins grande de quelque antiquaire des environs et par les fables sur les origines troyennes de Rome, qu'à Florence, au temps du Dante, les mères en filant leur quenouille racontaient à leurs enfants.

Le sanctuaire consacré à Énée et la plupart des temples qu'on croyait avoir été élevés par lui-même aux environs de Lavinium étaient encore debout sous Auguste, entre autres le temple des Pénates.

Le culte des Pénates, à Lavinium, culte qu'on faisait remonter jusqu'à la venue d'Énée, est du petit nombre de ceux qui ont survécu à la proclamation officielle du christianisme. Après l'édit de Théodose qui ordonnait de fermer les temples, sans doute le temple des Pénates fut fermé à Rome, à Lavinium il était encore ouvert et fréquenté[4].

Car, si ce sont les classes populaires des villes qui, les premières ont embrassé la religion nouvelle, ce sont les classes populaires des campagnes qui ont le plus tard abandonné l'ancienne croyance, les paysans (*pagani*), comme le prouve le nom donné par les chrétiens aux sectateurs obstinés des faux dieux et qui est devenu le nom de païens en général. Et puis, ce qui tenait à des origines flatteuses pour la vanité romaine était ménagé même alors par cette vanité dont le christianisme n'avait pas encore complètement triomphé.

---

1 Procope, *De bell. goth.*, IV, 22.
2 Denys d'Halicarnasse, I, 54.
3 Ou montagne de la truie, ce qui serait une autre forme du même souvenir. Ce mot ***troja***, dont nous avons rait truie, est curieux et atteste par lui-même une réminiscence de la truie qui figure dans l'histoire du troyen Énée.
4 V. Nibby, *Dintorni di Roma*, II, 226-8.

A Rome, au-dessous de la Velia, près du Forum, à l'entrée d'une rue qui conduisait aux Carines, était un petit temple dédié aux Pénates[1]. La partie inférieure de l'église de Saint-Côme et Saint-Damien est, à ce que l'on croit, un reste de l'antique sanctuaire. Saint Côme et saint Damien étaient deux médecins arabes, lesquels, à cause de leur profession, furent substitués sans doute aux Pénates protecteurs, qui écartaient tous les maux. L'église de Saint-Côme et Saint-Damien appartient aujourd'hui à la confrérie des apothicaires, tint la poésie des origines va s'effaçant à travers les siècles.

Le vieux temple, transformé en une vieille église, fait passer en in clin d'œil l'esprit des plus antiques religions de l'Italie au christianisme.

Ces rapprochements soudains de l'antiquité et des temps modernes, provoqués par la vue d'un monument dont la destinée se lie à l'une et aux autres, sont très fréquents à Rome. L'histoire poétique d'Énée aurait pu m'en fournir plusieurs. Ainsi dans l'*Énéide*, aux funérailles de Pallas, une longue procession s'avance, portant des flambeaux funèbres[2], suivant l'usage antique, dit Virgile En effet, on se souvient que l'usage des cierges remontait à l'abolition dies sacrifices humains, accomplie dans les temps héroïques par le dieu pélasgique hercule. La description que fait Virgile des funérailles de Pallas pourrait convenir à un de ces enterrements romains où l'on voit de longues files de capucins marchant processionnellement en portant des cierges.

... Lucet via lungo
Ordine flammarum.
(Virgile, Æn., X,143.)

Le culte des Pénates aurait pu nous offrir un rapprochement encore plus frappant entre une légende antique et une légende moderne. On racontait que les Pénates ayant été transportés par Ascagne dans la ville d'Albe, quittèrent leur nouveau séjour et revinrent à Lavinium[3]. C'est ainsi que le célèbre enfant Jésus de cire, si vénéré à Rome sous le nom de Bambino, ayant été enlevé revint, le lendemain matin, frapper à la porte de l'église d'Ara-Cœli.

On voit qu'à Rome certaines choses n'ont pas beaucoup changé depuis le temps d'Ascagne.

---

1 Denys d'Halicarnasse, I, 68.
2 Virgile, *Æn.*, II, 142.
De more vetusto
Funereas rapuere faces.
3 Valère Maxime, I, 8, 7.

IX — SABINS ET ÉTRUSQUES, À ROME, AVANT ROMULUS.

Dans notre laborieuse exploration d'une époque ténébreuse et à peu prés inconnue, nous avons eu la fortune de rencontrer sur notre chemin la poésie de Virgile ; nous allons revenir aux tâtonnements de l'histoire conjecturée ; il faut nous y résigner pour achever cette préface aventureuse, mais je ne crois pas imaginaire, des annales romaines. Heureusement elle approche de sa fin, et nous n'avons plus qu'un pas à faire pour retrouver une autre poésie d'où il faudra tâcher de faire sortir aussi la portion de vérité que la tradition contient.

Cette poésie est celle des anciens récits et des anciens chants d'après lesquels on a composé, bien avant Tite-Live, l'histoire des rois de Rome.

En attendant, nous devons nous contenter des rares indices qui nous sont offerts et des inductions que nous en pourrons tirer. Ici encore l'étude des lieux, de leur configuration primitive, jettera quelques clartés et répandra quelque vie sur leur histoire.

Plusieurs des nations que nous avons jusqu'à présent rencontrées sur le sol où la Rome historique n'existe pas encore, les Sicules, les Ligures, les Pélasges, n'étaient point appelées à jouer un rôle essentiel dans la constitution future du peuple romain. Mais il est deux nations qui devaient exercer une influence notable sur le développement de ce peuple, les Sabins et les Étrusques.

Nous verrons que ceux-ci ont donné à Rome trois de ses rois, et les Sabins trois également.

Mais, avant ce temps, les Sabins et les Étrusques n'ont-ils pas mis le pied sur ce sol prédestiné qui attendait les Romains ?

Quant aux Sabins, il m'est impossible d'en douter. Les Aborigènes venus de la Sabine sont pour moi des Sabins qui ont succédé aux anciens sauvages de la montagne, comme les Latins ont succédé aux sauvages de la plaine.

Les auteurs romains eux-mêmes ont souvent confondu les uns avec les autres, mais nous ne devons point les confondre[1].

La tradition, qui, pour ces époques lointaines, est la seule histoire, nous montre les Aborigènes venant des environs de Rieti, dans la Sabine, associés aux Pélasges qu'ils ont rencontrés en ce pays, faisant la guerre aux Sicules, les premiers occupants de Rome, leur prenant des villes, et, sous le nom de ***Sacrani***, *les hommes du printemps consacré*, qui sont dits eux-mêmes venir de la Sabine, chassant du Septimontium, c'est-à-dire du Palatin, de l'Esquilin et de leurs dépendances, les Sicules et les Ligures.

Voilà donc des Sabins à Rome bien avant Romulus ; voilà un essaim de cette belliqueuse race qui s'y arrête avec les Pélasges.

Nous avons vu les Pélasges répandus sur les huit collines, bâtissant leur forteresse de *Roma* sur le Palatin et peut-être leur forteresse d'Antipolis sur le Janicule, fondant des cultes pélasgiques autour du Palatin et le culte des Argéens sur chacune des sept collines de la rive gauche, excepté l'Aventin et le Capitole.

Mais sur l'Aventin leur présence est attestée par leur forteresse de Romuria, autre forme du nom de Roma, et, sur le Capitole, par la tradition du séjour qu'y

---

1 Si ***aborigène*** voulait dire ***indigène***, les Aborigènes qui viennent à Rome de la Sabine avec les Pélasges seraient les indigènes du pays sabin ; mais, nous l'avons dit, cette étymologie du mot aborigène est loin d'être démontrée.

avaient fait les compagnons d'Hercule, donnés tous comme appartenant à des populations pélasgiques.

La ville pélasgique égalait donc déjà en étendue la Rome future des rois étrusques et surpassait de beaucoup l'humble bourgade que Romulus devait établir sur le Palatin.

La conquête ayant été faite en commun par les Pélasges et les Aborigènes, que j'appellerai désormais des Sabins, la ville fut à la fois pélasgique et sabine. Nous y avons retrouvé les Pélasges[1] ; cherchons à y retrouver les Sabins.

Les deux populations ne s'établirent point sur des emplacements séparés, comme paraissent l'avoir fait les Sicules et les Ligures, dont les uns, on s'en souvient, habitaient le Palatin ; les autres l'Esquilin, la Suburra et les Carines, au pied de l'Esquilin.

Les Sabins et les Pélasges semblent, au contraire., avoir été mêlés ou au moins avoir vécu côte à côte sur divers points de la ville, qui, de la forteresse pélasgique du Palatin, devait recevoir par extension le nom de ***Roma***.

Sur le Palatin, leurs forteresses furent juxtaposées. La forteresse des Sabins était à côté de la forteresse pélasgique.

Nous avons pu déterminer, dans la ville des Sicules et des Ligures, qui occupaient le Palatin et l'Esquilin, quelle était celle ; de ces deux collines que chacun de ces deux peuples habitait. Ici nous pouvons aller plus loin, et indiquer sur quelle portion du Palatin les Sabins s'établirent, comme nous l'avons fait pour les Pélasges.

Les hommes venus de la Sabine, et qu'on appelait Aborigènes, élevèrent sur le sommet du Palatin un temple de la Victoire[2]. Or la mémoire du lieu où ils élevèrent ce temple, qui n'était peut-être qu'un sanctuaire[3], s'était conservée dans les temps historiques par le nom de *Montée de la Victoire* (*Clivus Victoriæ*[4]) que portait un chemin ou plutôt un escalier par où l'on descendait du Palatin dans la voie neuve pour se rendre par l'a porte Romaine au Vélabre.

Ce fut donc dans la région du Palatin faisant face à la roche Tarpéienne que s'établirent les hommes de la Sabine.

Et l'on peut ajouter que ce ne fut pas vers l'extrémité de cette région qui regarde l'Aventin, car nous savons que là se fortifièrent les Pélasges.

Ainsi l'emplacement du temple de la Victoire, fondé par les Sabins aborigènes, peut être fixé malgré la distance des âges[5].

Le temple de la Victoire est le premier dont il soit fait mention à Rome après le temple de Saturne. Il signale l'ère dès combats, comme le temple de Saturne marquait l'ère antique de la paix.

---

1 Voyez chap. V et VI.
2 Denys d'Halicarnasse (I, 32) Le lac des îles flottantes dans la Sabine avait été aussi consacré à la Victoire par les Aborigènes.
3 Denys d'Halicarnasse emploie l'expression de *πέμενος*.
4 *Porta Romana insrituta est infimo clivo Victoriæ, qui locus a gradibus in quadram formatus est*. (Festus, p. 262.)
5 La maison de Faustulus, ou, ce qui est la même chose, la maison de Romulus, marquait selon Solin le lieu où se terminait, au nord-est, l'enceinte de la Rome carrée des Pélasges. Leur temple de la Victoire devait s'élever prés de là sur le Palatin, un peu au sud de l'endroit où il domine l'église de Saint-Théodore.

On s'étonne de trouver établi de si bonne heure le culte d'une abstraction ; mais les Sabins semblent avoir eu de tout temps un goût singulier pour ce genre de divinités : ils adorèrent la *Santé*, la *bonne Foi*, etc.

D'ailleurs, ce nom de la *Victoire* a pu être substitué à celui d'une déesse guerrière du pays des Sabins[1] par les Romains, auxquels il appartenait d'inaugurer le culte de la Victoire, culte pour ainsi dire essentiel à Rome, qui commence avant elle au Palatin, et ne sera aboli qu'après la lutte mémorable soutenue prés de là dans la Curie, lorsque tomberont le paganisme et l'empire.

La forteresse des Pélasges (Roma) et la forteresse des Sabins (Palatium) étaient donc l'une et l'autre sur le mont Palatin. L'emplacement de Palatium était à l'extrémité méridionale de la colline, probablement au lieu où l'on admire maintenant les ruines gigantesques appelées les *Ruines du palais des Césars*[2].

La forteresse sabine[3] ayant donné son nom au mont tout entier, il est naturel de penser que les Sabins occupèrent tout ce qui sur le Palatin était en dehors de la forteresse des Pélasges.

Voilà donc où furent sur le Palatin les forteresses des deux peuples qui continuèrent le dualisme inauguré par les Sicules et les Ligures, dualisme que devaient reproduire plus tard les Sabins et les Romains quand les Romains auraient paru, puis les patriciens et les plébéiens, noms politiques de deux races ; dualisme qui devait donner au peuple romain encore à naître son principe et son caractère.

Sur les autres collines, on ne peut, comme pour le Palatin, marquer exactement où étaient, à cette époque reculée, les Sabins et où étaient les Pélasges.

Mais sur l'une d'entre elles, où nous avons rencontré les Pélasges, nous allons rencontrer les Sabins. Cette colline est le Janicule.

Une tradition universellement admise dans l'antiquité[4] et adoptée par Virgile voulait que sur le Janicule eût existé une ville dont le nom, comme celui de la colline elle-même, était rapporté à Janus.

Or, si Saturne est le grand dieu des Latins, Janus est le grand dieu des Sabins.

Comme les noms de mont Saturnien et de Saturnia ont été pour moi la preuve d'un établissement latin sur le Capitole, le nom du Janicule et de Janiculum me

---

1 Le nom sabin de cette divinité était Vacuna. (Varron, *Fragm*. 215, éd. bip.) Vacuna était la Victoire, déesse antique (Ovide, *Fastes*, VI, 307), qui avait plusieurs temples dans la Sabine, dont l'un, voisin de la maison d'Horace, était bien vieux de son temps, car il tombait en ruines.

> *Fanum putre Vacunæ.*
> Horace, *Épîtres*, I, 10, 49.

Une inscription trouvée à Foro-Nuovo, dans le pays sabin, porte cette dédicace : *Sanctæ Vacunæ sacrum*. Une autre inscription (Orelli inscr., 1868) trouvée aussi dans la Sabine, mentionne un temple de la Victoire relevé par Vespasien, qui était Sabin. On croit qu'il s'agit de l'ancien temple de Vacuna dont parle Horace.

2 Denys d'Halicarnasse nous fournit cette indication topographique en nous apprenant que Palantium était à trois stades du Capitole. (I, 34.) Ceci empêche de le placer plus prés.

3 On voulut dériver ce nom ***Palatium*** de celui d'une ville d'Arcadie. (Denys d'Halicarnasse, II, 1.) Palatium ou Palantium, et de celui d'un héros arcadien, Palas ou Pallas, lorsque la poésie eut converti l'établissement réel des Pélasges sur cette colline, en une colonie fabuleuse d'Arcadiens amenés par Évandre. Mais je crois plutôt à une étymologie indiquée par Varron (*De ling. lat*., V, 53), qui tire le nom du Palatin de celui du pays qu'habitaient les Aborigènes quand ils étaient encore dans la Sabine, nom qui subsistait de son temps ; or, Varron devait le savoir, car lui-même était Sabin. Corsiniani et Martelli citent dans la Sabine des noms de lieux très semblables : *Palazzo*, *Pallanti*. Outre le Palatium, dont parle Varron, il y en avait d'autres encore. (Voyez Preller, R. Myth., p. 365.) Un quartier de la ville de Frosinum (Frosinone) portait aussi le nom de Palatium. La racine de ce mot *Palatium* est peut-être ***Palés***. Il conviendrait particulièrement au Palatium pastoral de Rome, ville dont la fondation était célébrée par des fêtes en l'honneur de Palés.

4 *Quia ignorat vel dictum vel conditum a Jano Janiculum ?* (Solin, II, 3.)

fait reconnaître avec les anciens, sur cette colline, l'existence d'un établissement sabin.

Mais, a-t-on dit, Janicule ne vient point de Janus[1]. Ce mot veut dire une petite porte (de Janua), parce que le Janicule était pour les Romains l'entrée de l'Étrurie.

Je ne comprends pas, je l'avoue, comment le mont de beaucoup le plus élevé de Rome aurait été désigné par ce diminutif ; d'ailleurs, un mont est une barrière et n'est pas une porte.

Deux faits tendent à corroborer l'indice tiré du mot Janicule (mont de Janus) et à mettre la colline de ce nom en rapport avec Janus et avec les Sabins.

Sur le Janicule, le dieu Fons ou Fontus, fils de Janus, et, par conséquent, dieu sabin comme son père, avait un autel[2].

Ce qui est plus décisif encore, sur le Janicule, près de l'autel de Foutus, était ou passait pour avoir été le tombeau de Numa[3], tombeau que l'on crut découvrir au sixième siècle de la république.

Pourquoi trouva-t-on ou supposa-t-on avoir trouvé le tombeau du rani sabin sur le Janicule, si loin de l'habitation de ce roi, placée par la tradition au pied du Palatin ? Pourquoi Numa choisit-il ou bien crut-on que Numa avait choisi ce lieu pour sa sépulture ; si ce n'est parce que là était le mont de Janus, principal dieu des Sabins ; le Janicule, où de plus anciens chefs sabins avaient pu résider autrefois ?

J'en croirai donc Janus lui-même, disant, par la bouche d'Ovide, qui exprimait l'opinion commune :

> *Ma citadelle était cette colline que notre âge, qui m'honore, appelle de mon nom Janicule* (*Fastes*, I, 245).

Cette position devait tenter les Sabins ; elle dominait le fleuve et permettait de rançonner les marchands tyrrhéniens qui se hasardaient à le remonter. Bien qu'elle. fût en pays étrusque, on conçoit que dans un temps où l'art des sièges était peu avancé et où l'on voit, sans sortir de Rome, des populations ennemies, comme les Latins et les Sabins, rester chacune en possession de leurs collines respectives ; on conçoit, dis-je, qu'un peuple vaillant se soit maintenu quelque temps sur le Janicule, dont la hauteur est beaucoup plus grande que celle du Capitole, et qui, sous le roi sabin Ancus Martius, devint la citadelle de Rome quand le pays environnant était encore étrusque.

Probablement il ne subsistait rien du Janiculum sabin dans les temps historiques ; car il n'en est nullement fait mention dans la guerre de Tatius et de Romulus. Les Étrusques avaient sans doute détruit cet établissement isolé sur leur territoire et s'étaient emparés du Janicule, comme il leur arriva de s'en emparer momentanément pendant la guerre de Véies.

Janiculum ne devait pas être beaucoup moins ancien que Saturnia, avec laquelle il est mentionné par Virgile comme déjà en ruines, au temps d'Évandre.

---

1 On le disait déjà dans l'antiquité. (P. Diacre, p. 104.)
2 Cicéron, *De leg.*, II, 22. Arnobe, *Adv. nat.*, III, 29.
3 Festus, p. 173. Denys d'Halicarnasse, II, 76. Valère Maxime, I, 1, 12.

Janus est souvent nommé avec Saturne. Macrobe[1], Ovide[2], Servius[3], disent que Janus précéda Saturne en Italie. Janus est appelé le plus ancien de dieux indigènes[4], ce qui montre l'idée qu'on se faisait de l'antiquité des Sabins, peuple de Janus, et appelé lui-même par Strabon un peuple très ancien. Janus est toujours présenté comme l'origine, le commencement[5]. *Je suis une chose antique*[6], fait dire Ovide au dieu sabin. On peut en croire autant de l'établissement sabin qui portait son nom.

Tout nous conduit donc à reporter bien haut l'arrivée de Janus, ou, ce qui est la même chose, l'arrivée du peuple de Janus, des Sabins, dans le Latium et à Rome.

Par un hasard singulier, Janus, qu'on représentait une clef à la main[7], était le dieu du Janicule, voisin du Vatican, où est le tombeau de saint Pierre, que l'on représente aussi tenant une clef. Janus, comme saint Pierre, son futur voisin, était le portier céleste[8].

D'autres indices de la présence des Sabins à Rome dans un temps fort reculé ne se rapportent point au Janicule, mais à une région toute différente qui parait leur avoir très anciennement appartenu.

C'est encore un point de l'histoire de Rome avant les Romains éclairci, je crois, par l'étude des localités.

A l'extrémité du champ de Mars, dans sa partie la plus étroite[9], c'est-à-dire là où il va se resserrant, entre le pied du Capitole et le Tibre, était ce terrain vaseux et volcanique d'où sortaient des flammes et qu'on appelait ***Terentum***[10].

Le Terentum éveille le souvenir des Sabins par son nom qui est sabin[11], par une légende qui se rattache à ce lieu et dont le héros est un Sabin, par un culte perpétué dans une famille sabine et dont le caractère est conforme à celui de la religion des Sabins,

Voici la légende[12] :

Un Sabin d'Eretum, nommé Valesius, avait deux file et une fille malades ; nul secours ne pouvait les guérir. Tandis qu'agenouillé devant son foyer, cet homme

---

1 *Saturnales*, I, 7.
2 *Fastes*, I, 235.
3 *Æn.*, VIII, 319.
4 Hérodien, I, 16.
5 *Penès Jani prima, penés Jovis summa*. (*Varron, Ap. Augustin de Civ. d.*, VII, 9.) Janus était invoqué le premier dans les sacrifices.
6 *Fastes*, I, 103.
7 *Ibid.*, I, 99.
8 *Cœlestis janitor aulæ*. *Ibid.*, 139.
9 Zosime, II, 1-3.
10 Ou ***Tarentum***. On a beaucoup discuté sur la place du Tarentum ; on l'a mis tantôt à une extrémité du champ de Mars, tantôt à l'autre ; je n'hésite pas à le placer à son extrémité inférieure en suivant le cours du Tibre, ce qui est sa véritable extrémité, l'autre étant plutôt son commencement. La *villa Publica*, qui se trouvait de ce côté du champ de Mars (vers le palais de Venise), est dite par Varron (*De R. Rust*, III, 2), *in campo Martio extremo*. Ovide (*Fastes*, I, 501) fait, aborder au Terentum le vaisseau d'Évandre qui remontait le fleure et dut s'arrêter non loin du Palatin, au lieu de continuer inutilement sa navigation jusqu'à l'autre bout du champ de Mars, pour revenir de si loin sur ses pas. Ovide dit positivement que près du Terentum était la petite ville d'Évandre, et elle était sur le Palatin ; nulle part le champ de Mars n'est aussi rétréci qu'en cet endroit. D'ailleurs les bas-fonds du Terentum, *Vada Terenti*, mentionnés par Ovide, conviennent très bien à la contrée marécageuse du Vélabre, et leur nature volcanique porte à les rapprocher de l'Aventin, où l'histoire de Cacus nous a montré que des phénomènes volcaniques s'étaient encore produits après l'âge des éruptions ; je crois donc que le Terentum était entre le Capitole et le Tibre.
11 ***Terentum***, de ***Teren***, qui, dans la langue des Sabins, voulait dire mou. (Macrobe, *Saturnales*, II, 14.)
12 Valère Maxime, II, IV, 5.

en retirait l'eau chaude dont il avait besoin pour les soigner, il demanda aux dieux Lares de transporter sur sa tête le péril qui menaçait ses enfants. Une voix répondit : *Ils seront sauvés si, en suivant le cours du Tibre, tu les portes à Tarantum, et si là tu les baignes dans une eau puisée à l'autel de Pluton et de Proserpine*.

Le père est consterné à la perspective d'une navigation très longue, pensant que c'était la ville de Ta. rente dont il s'agissait. Cependant il s'embarque pour gagner Ostie en descendant le Tibre. A la nuit, il aborde au Champ de Mars, et apprend qu'à peu de distance on voyait une fumée. Il y court, en rapporte une eau chaude qui jaillit de terre, la donne à boire à ses enfants, et cette eau les guérit. Ceux-ci dirent ensuite avoir vu en songe des dieux qui avaient ordonné d'immoler sur l'autel de Pluton et de Proserpine, aux pieds de laquelle l'eau bienfaisante avait jailli, des victimes noires et d'y célébrer des jeux nocturnes. Ce furent plus tard les jeux séculaires qu'Horace devait chanter[1].

A vingt pieds sous terre[2], on trouva un autel avec une inscription qui le consacrait à Pluton et à Proserpine. Valesius immola sur cet autel des victimes noires et célébra alentour des jeux pendant trois nuits.

Valerius Publicola, le grand Sabin, qui fut un des fondateurs de la liberté romaine, offrit les mêmes sacrifices, célébra les mêmes jeux funèbres et recouvrit de terre l'autel comme il était auparavant.

Le nom du lieu où Valesius découvre l'autel et son propre nom[3] sont sabins ; lui-même vient de la Sabine. Les Sabins honoraient particulièrement les divinités infernales.

Un culte célébré dans un lieu où l'action des feux souterrains se faisait sentir avait le caractère de cette partie de la religion des Sabins qui comprenait le culte de Vesta, de Vulcain, et qu'ils avaient reçue des Pélasges.

Tout prés du Terentum, un autre autel fut trouvé également sous terre au temps de Romulus ; c'était l'autel du dieu Consus, que l'on recouvrait ordinairement de terre, et qui ne paraissait que dans les jeux appelés *Consualia*. Consus était une puissance souterraine, un dieu stérile[4], infernal, et, en sa qualité de dieu souterrain, un dieu caché (absconsus, consus[5]), un dieu *absconse*, comme aurait dit Rabelais.

Consus était un dieu sabin ; son nom[6] et son culte le prouvent.

Mais ce qui établit une analogie frappante entre l'autel du dieu Consus et celui des divinités infernales du Terentum sabin, c'est que l'un et l'autre paraissent appartenir à un culte oublié dès le temps de Romulus et retrouvé alors sous

---

1 C'est à cause de cette origine sabine que l'institution des jeux séculaires fut attribuée au roi sabin Numa. (Hor., *Carm. Sec.*, I, comment. Cruq.)
2 P. Diacre, p. 550 ; Festus, p. 329.
3 Valerius, nom d'une famille sabine, s'écrivait anciennement ***Valesius***. C'était probablement l'orthographe sabine.
4 C'est pour cela que le mulet, animal stérile, était consacré à Consus. Le jour de sa fête (Plutarque, *Q. Rom.*, 48) on mettait des couronnes de fleurs aux ânes et aux chevaux, comme on les pare de rubans le jour de la fête de saint Antoine, protecteur des animaux. Les mulets figuraient seuls dans les courses célébrées en l'honneur de Consus. Ces mulets ont pu donner lieu à la confusion qui s'est établie entre les dieux Consus et Neptune équestre. (Voyez chap. XI.)
5 On a donné une autre étymologie au nom du dieu Consus. On en a fait le dieu des *conseils* secrets. Mais il est bien antérieur à l'âge de la politique romaine.
6 Il se retrouve dans des noms de lieux sabelliques : *Consa*, aujourd'hui *Conza* chez les Hirpins ; *Consilinum* en Lucanie. C'étaient les Vestales et le flamen *Quirinalis* qui officiaient le jour de sa fête, Consus était associé à Bellone, déesse sabine. (Voyez chap. XIII.)

terre, comme on retrouve encore aujourd'hui, sous terre également, les antres consacrés à un culte beaucoup moins ancien, celui de Mithra[1] ; comme on vient de déterrer la basilique de Saint-Étienne, de l'âge des catacombes ; comme on déterre en ce moment la basilique de Saint-Clément, du quatrième siècle, sous l'église du moyen âge.

Cette exhumation de deux autels souterrains[2] qui semblent tous deux avoir été consacrés par une même religion, dont l'un est visiblement sabin et dont l'autre a bien l'air de l'être ; cette exhumation de l'autel du Terentum au bord du Tibre et de l'autel de Consus tout prés de là, dans la vallée de l'Aventin, paraît indiquer en ce quartier un établissement sabin fort ancien, car la découverte du second autel est antérieure à l'établissement du grand cirque.

Lorsqu'on découvrit le premier, la terre s'était entassée au-dessus à une hauteur de vingt pieds, ce qui suppose un laps de temps considérable, premier exemple de cet amoncellement de terrain dont il y a eu depuis tant d'exemples à Rome.

Il faut donc voir là le signe d'un antique établissement des Sabins vers la partie inférieure du fleuve. On doit croire que l'Aventin était en partie compris dans cet établissement ; car le dieu Consus avait un autel sur l'Aventin[3], comme au pied de cette colline, sur l'Aventin, était aussi un temple dédié à la Lune, divinité sabine[4], il pouvait être antérieur à Romulus ; car il était, dit Tacite[5], consacré par une très ancienne religion.

Cette antique possession de l'Aventin par les Sabins[6] expliquerait pourquoi la tradition y plaça plus tard le tombeau du roi sabin Tatius, et pourquoi le roi sabin Numa y éleva un autel à Jupiter[7].

Sur l'Aventin, les Sabins vivaient à côté des Pélasges nomme sur le Palatin ; car sur l'Aventin était la forteresse pélasge de Romuria. La tradition plaçait celle-ci sur la cime inférieure de la colline, celle qu'on appelle aujourd'hui le faux Aventin. Le reste de la colline pouvait appartenir aux Sabins, comme pouvait leur appartenir tout ce qui sur le Palatin était en dehors de la forteresse des Pélasges.

Et, de même que sur le mont Janicule, occupé en commun par les Sabins et les Pélasges, il y eut une ville ou forteresse à nom pélasge, *Antipolis*, et une ville ou forteresse à nom sabin, *Janiculum* ; sur le Palatin, occupée aussi en commun par les Sabins et les Pélasges, la forteresse de ceux-ci eut un nom pélasge, ***Roma***, et un nom sabin, ***Valentia***[8].

---

1 M. Visconti, qui poursuit avec succès ses fouilles d'Ostie, vient d'y trouver un ***Mithræum***.

2 On parle aussi d'un Hercule couché trouvé sous terre au delà du Tibre. (Preller, *Reg. d. Stadt. reg.*, XIV.) Hercule est probablement ici pour le dieu sabin Sancus avec lequel il a été identifié. Ce serait encore une trace de l'antériorité des Sabins.

3 *Conso in. Aventino... Calend. amitern. et capranic.* (Voyez Becker, *Handb. der Röm. Alt.*, p. 450.)

4 Ovide, *Fastes*, III, 884, la Lune est une des divinités auxquelles Tatius dédia des autels. (Varron, *De ling. lat.*, v, 74.)

5 *Annales*, XV, 41. Tacite attribue la fondation de ce temple à Servius Tullius.

6 L'origine véritable du nom de l'*Aventin* est le nom d'un fleuve de la Sabine, l'*Avens*. (Servius, *Æn.*, VII, 657.)

7 Tite-Live, I, 20. A Jupiter Elicius dont le culte était lié à l'art d'attirer et de diriger la foudre, art étrusque importé à Rome comme plusieurs autres choses de l'Étrurie par les Sabins. (Voyez chap. XIII et XIV)

8 Je dis Sabin et non Latin parce que les Aborigènes, établis sur le Palatin avec leurs alliés les Pélasges, venaient de la Sabine et doivent être considérés comme Sabins. Ce qui le confirme, c'est que la déesse Valentia était honorée d'un culte local (Tertullien, *Apologétique*, 24) dans une ville dont le nom lui-même était sabin, *Ocriculum* (Otricoli), d'*Ocris* en sabin, montagne, et qui était dans l'Ombrie, patrie originaire du peuple sabin. De plus, la racine du mot Valentia se retrouvé dans Valerius, nom sabin, et *Valens* est un prénom usité dans les familles sabines. Je citerai Valens Aburnus, jurisconsulte sabin, et un Valens *Aurelius* Sabinus, dont le nom (Ausil ou Auril, en sabin soleil), et le surnom *Sabinus*, indiquent l'extraction sabine.

Les écrivains anciens[1] disent que le nom de Valentia, qui a un sens très semblable à celui de Roma, était latin, qu'il avait été donné à Rome avant l'arrivée des Pélasges, et fut traduit par eux dans leur langue.

Mais si Valentia est un nom sabin, et si les Sabins sont venus avec les Pélasges, il est, ce me semble, vraisemblable que l'un des noms n'est pas plus ancien que l'autre.

On sait que Rome avait un nom mystérieux qu'il était défendu de révéler. Pour l'avoir osé faire, Valerius Soranus fut mis à mort[2]. Quel pouvait être ce nom mystérieux que l'on cachait avec soin et que ceux qui le connaissaient ne devaient pas prononcer ? Je pense que ce nom était *Valentia*.

Valentia, déesse sabine, fut probablement pour les Sabins la déesse Eponyme et protectrice de l'Oppidum que les Pélasges, leurs alliés et leurs voisins sur le Palatin, appelaient *Roma*.

Pourquoi faisait-on un mystère de ce nom *Valentia* ?

Plusieurs exemples démontrent que les anciens cachaient les noms des divinités protectrices de leurs villes pour qu'on ne pût, par des évocations religieuses, contraindre ces divinités à en sortir. Au pied du Palatin, et précisément au-dessous du lieu où fut la Rome carrée, est un autel qui porte une inscription où se trouvent ces mots : *Sei deo, sei deivæ*, soit à un dieu, soit a une déesse[3]. On peut penser que cet autel, qui est du septième siècle de la République[4], en remplaçait un autre plus ancien, dédié à la déesse éponyme et tutélaire de Valentia, dont ceux qui le connaissaient ne devaient pas trahir le mystère par la raison que j'ai énoncée plus haut, pour empêcher les ennemis de forcer par des conjurations[5] la divinité qui protégeait la ville de l'abandonner[6].

Ainsi, sur le Janicule, au pied de l'Aventin, sur le Palatin, les Sabins sont pour moi établis avant l'âge de Romulus. On en peut dire autant du mont Capitolin ; car, logis de la guerre entre Romulus et Tatius, nous trouverons les Sabins en possession du Capitole et le défendant contre les Romains.

La possession du Capitole entraîne presque inévitablement celle du Quirinal, qui, jusqu'à Trajan, en était une dépendance du Quirinal, dont le nom veut dire le mont Sabin, et sur lequel Niebuhr plaçait une ville sabine qu'il appelait ***Quirium***[7].

---

1 Solin, I, 1 ; Servius, *Æn.*, I, 272 ; Festus, p. 266-9.
2 Pline, *Hist. nat.*, III, 9, 11.
3 Sur un bouclier consacré dans le temple de Jupiter au Capitole, on lisait ces mots : *Genio urbis Roman sive mas, sive femina*. (Servius, *Æn.*, II, 351.) Cette formule désignait une divinité locale et tutélaire. *Sive Deo, sive Deæ in cujus tutela hic lucus locusve est*. (Marini frat. arv., tab. XXXII, col. 2.)
4 L'autel a été restitué par Sextius Calvinus, fondateur de la colonie d'Aquæ Sextiæ, Aix en Provence.
5 Selon Macrobe (III, 9) le mystère qu'on faisait du nom de Rome avait pour but d'empêcher qu'on put évoquer la divinité qui la protégeait. Macrobe donne la formule par laquelle on somma le dieu ou la déesse qui protégeait Carthage d'en sortit.
6 Macrobe (*Saturnales*, III, 9) dit, sans en donner aucune preuve, que ce nom de Rome qu'il ne fallait pas prononcer était celui de la déesse Ops Consivia. Si je pouvais douter que ce fut celui de Valentia, je croirais plutôt que la déesse tutélaire, au nom mystérieux, aurait été Palés, qui était quelquefois invoquée comme un dieu, que par conséquent on pouvait dire mâle et femelle. Palés eût été dans cette hypothèse le génie éponyme, non de la Roma pélasge, mais du Palatium sabin.
7 L'établissement des Sabins sur le Quirinal n'est pas douteux ; la seule question est de savoir s'il a précédé l'établissement de Romulus sur le Palatin. On pourrait croire que c'est le renfort de Sabins amené de Cures par Tatius qui l'a fondé. En effet, Tatius fonde plusieurs sanctuaires sur le Quirinal ; mais on ne lui rapporte pas l'origine du Capitole sabin, lequel était aussi sur le Quirinal et s'appelait le *vieux Capitole* : il était donc antérieur à Tatius. Le Quirinal figure déjà dans la légende de l'apothéose de Romulus devenu le dieu sabin Quirinus. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable que les Sabins aient occupé très anciennement le Palatin, l'Aventin, le Capitole et sur la rive droite du Tibre, le Janicule ; tandis qu'ils auraient été exclus du Quirinal,

Les Sabins ont donc été à Rome avant Romulus.

Ce fait sera rendu encore plus vraisemblable si nous pouvons montrer dans cette époque reculée le pays des Sabins s'étendant jusqu'à Rome.

Pour cela, il faut parler de cette nation sabine destinée à jouer dans l'histoire du peuple romain un rôle dont on n'a pas saisi l'importance ; il faut constater l'extension primitive du pays des Sabins, et dire un mot de la grande famille de peuples italiotes dont ils faisaient partie et qu'on appelle les peuples sabelliques.

Deux peuples de même famille, mais de races distinctes, ont été appelés à constituer par leur mélange le peuple romain, les Latins et les Sabins. Avant de se fondre en un seul corps de nation, ils ont été séparés et même ennemis. Considérons-les dans leur double berceau, qui est le berceau même de la nationalité romaine.

Si, de l'un des points qui domine la campagne de Rome, du Monte-Mario, par exemple, vous contemplez le magnifique panorama qui vous environne, vous voyez d'un côté des montagnes abruptes qui se rattachent aux Apennins, de l'autre une plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Ces deux aspects bien tranchés indiquent la situation respective et correspondent au caractère si marqué des deux peuples que je viens de nommer : la montagne, c'est la Sabine guerrière ; la plaine, c'est le Latium agricole. L'histoire de l'horizon romain, c'est l'histoire des Sabins ; l'histoire des Latins est l'histoire de la plaine.

Le groupe volcanique et isolé des monts albains a fait partie du Latium. Il est séparé des montagnes calcaires de la Sabine par l'ethnographie comme par la géologie[1].

En remontant à l'époque la plus ancienne dont la tradition ait gardé le souvenir, on voit la montagne el. la plaine également occupées par les sauvages habitants de la forêt primitive[2].

Mais, dès que l'on commence à discerner quelque lumière dans ces antiques ténèbres, les Latins sont dans la plaine et les Sabins dans les montagnes.

Les Latins étaient issus des contemporains de Faunus, de ces hommes des bois, de ces sauvages civilisés plus tard par Saturne, c'est-à-dire qui passèrent alors de la vie de chasseurs à une existence agricole.

Leur territoire s'étendait du Tibre aux marais Pontins et de la mer au pied des montagnes, en comprenant le groupe détaché des monts volcaniques, sur lequel fut Albe, chef-lieu de la confédération latine.

Les Sabins sont le peuple de la lance, ou plus exactement le peuple-lance[3]. La lance, en sabin *quiris*, leur avait donné leur nom ***Quirites*** et à leur dieu son nom ***Quirinus***.

---

quand celui-ci était sur le chemin par où ils devaient naturellement passer, en suivant la voie Salaria qui conduisait dans leur pays, qui aboutit au Quirinal, et dont on leur attribuait l'origine. Elle s'appelait Salaria, disait-on, parce que c'est par elle que les Sabins apportaient le *sel* des bords de la mer.

1 Strabon dit des Albains qu'ils parlaient la même langue que les Romains et qu'ils étaient Latins. (V, 3, 4.)

2 Virgile les place sur les montagnes.

Dispersum montibus altis. *Æn.*, VIII, 521.

Les sauvages sont là ou est la forêt primitive, et la forêt couvre les hauteurs comme le pays plat. Le culte du pic Vert s'étend aussi loin que les bois où réside l'oiseau mystérieux. Or, si ***Picus*** est un dieu indigène du Latium, c'est un pic-vert (*picus*) qui conduit une émigration sabine dans le Picentin. (Paul Diacre, p. 212.) Ce sont ces sauvages, premiers habitants de la Sabine, dont les villes n'avaient pas de murailles (Denys d'Halicarnasse, II, 49), en cela semblables aux villages des Indiens en Amérique.

3 ***Quiris*** voulait dire Sabin et lance.

Le contraste que forme le caractère des deux peuples est représenté par celui qui existe entre leurs deux principales divinités.

Le dieu national des Latins est Saturne, le semeur, que nous avons vu être un dieu de paix.

Le grand dieu des Sabins[1] est Janus.

Janus fut primitivement le soleil[2], comme Jana ou Diana fut la lune. C'est pour cela que son temple regardait d'un côté le levant et de l'autre le couchant[3].

Janus, à l'état guerrier[4], s'appelait Janus Quirinus, le soleil armé de la lance. Ainsi, chez les Scandinaves, Odin, le dieu de la guerre, était primitivement le soleil.

Il est facile de concevoir comment l'on a pu passer de l'idée d'un dieu solaire à l'idée d'un dieu guerrier, quand on voit dans la religion scandinave les divinités de la lumière en lutte et en guerre avec les divinités des ténèbres.

Janus étant un dieu guerrier, en temps de paix, on fermait les portes de son temple, nommées aussi portes de la guerre, parce que son culte devenait inutile, et pour empêcher la guerre de sortir[5].

De même les portes du temple de la déesse Horta ou Hora, épouse de Quirinus, étaient toujours ouvertes, parce que cette divinité était favorable aux combats. Par contre, on ne pouvait déclarer la guerre quand le Mundus était ouvert ; car alors les puissances infernales et funestes étaient déchaînées.

La vaillance des Sabins, leur passion pour les combats, étaient célèbres, et l'austérité[6] de leurs mœurs si grande, qu'elle a pu faire supposer qu'ils descendaient des Spartiates ; leur caractère était ferme et sombre.

Que les Sabins fussent un peuple rude, on le comprend en voyant de Rome leurs montagnes escarpées et nues, dont la physionomie est rendue encore plus sévère par l'aspect gracieux des monts latins d'Albano et de Frascati, que couvre en grande partie une riche végétation, indice d'un sol fécond.

Cependant les Sabins guerriers étaient aussi agriculteurs, comme les Latins, surtout agriculteurs, étaient aussi guerriers. Janus, tout guerrier qu'il était, passait pour avoir, instruit par Saturne, enseigné l'agriculture aux hommes[7].

---

1 Outre son nom de Quirinus (le Sabin), plusieurs indices montrent que Janus était chez les Sabins un dieu indigène. Il a pour épouse *Camasene* (Serv., *Æn*., VIII, 330), nom qui nous reporte aux *Camènes*, divinités sabines. Janus était le seul dieu qu'on reconnaissait n'avoir point d'analogue parmi les divinités de la Grèce ; il était célébré dans les chants des Saliens (*Lyd. de Mens*., IV, 2), que nous verrons être d'institution sabine. (V. chap. XII.) On donnait au Tibre le dieu Sabin pour père parce qu'il vient de la Sabine.

2 Macrobe, *Saturnales*, I, 9.

3 Ovide, *Fastes*, I, 139 ; Procope, *Bell. goth*., I, 25. C'est probablement pour la même raison que le premier cadran solaire fut établi à Rome près du temple de Janus Quirinus sur le mont Sabin, le Quirinal par Papirius Cursor, dont le père avait voué ce temple que lui-même dédia. (Pline, *Hist. nat*., VII, 60.)

4 *Bellorum potentem*. (Macrobe, *Saturnales*, I, 9.)

5 C'est ce que Virgile exprime dans ces beaux vers :

Faroe impius intus
Sæva sedœs super arma ; et centum vinctas aliænis
Post tergum nodis, fremit horridus ore cimento.

Il faut dégager cette idée primitive de Janus Quirinus, le soleil armé de l'idée qu'on se forma postérieurement du dieu sabin comme du principe suprême des choses de dieu des dieux, tantôt lui attribuant la création du monde, tantôt l'assimilant au ciel ou au chaos.

6 *Quo genere nullum quondam incorruptius fuit*. (Tite-Live, I, 18.)

7 Macrobe, *Saturnales*, I, 7. Le père mystique de la race sabine, ***Pater sabinus***, est appelé dans Virgile *Vitisator*, celui qui plante la vigne. (*Æn*., VII, 179.) Il a une faux pour l'émonder, de même que Saturne, avec lequel il a pu être confondu. Les Sabins cultivèrent la vigne, comme les Latins, mais leur vin paraît avoir été

Cela prouve que les Sabins n'étaient pas étrangers à l'agriculture ; mais il n'en est pas moins certain que le caractère dominant de leur dieu national, Janus Quirinus, fut, comme celui de leur race, un caractère belliqueux[1].

Quand Hésiode opposait à Latinos Agrios (le farouche), peut-être avait-il une notion vague du caractère des Sabins, dont le nom n'était pas arrivé jusqu'à lui[2].

Les Sabins appartiennent à une famille de peuples qui comprend toutes les nations parentes des Latins et qui ne sont pas latines.

Les langues parlées par cette famille de peuples qu'on a nommée Sabellique[3], bien qu'analogues au latin ; en différaient cependant plus qu'elles ne différaient entre elles[4]. Tout le groupe sabellique est donc d'un côté ; l'individualité latine est seule de l'autre.

A l'antique nation des Ombriens se rattachent les Sabins[5] ; des Sabins, ces ennemis de la Rome primitive, sortirent les Samnites[6], adversaires formidables de la Rome républicaine ; des Samnites, la plupart des autres peuples de l'Italie centrale, qui firent une si rude guerre aux Romains ; au cœur de l'Apennin, les Marses[7], et autour d'eux les Vestins[8], les Marrucins, les Péligniens[9] ; au bord de l'Adriatique, les Picentins et les Frentanes[10] ; à la même race appartenaient les Hirpins, les Berniques[11] et les Volsques[12], dans l'Italie méridionale, les Lucaniens[13].

Le puissant rameau sabellique s'étendait donc vers le sud depuis l'Ombrie jusqu'à l'extrémité de la péninsule.

Les mêmes mots qui reparaissent chez différents peuples appartenant à la race sabellique concourent à établir l'unité de cette grande race des Apennins[14]. Les mêmes divinités sont honorées en divers lieux du pays sabellique[1].

---

médiocre. Horace invite Mécène à venir boire son méchant vin de la Sabine, *vile sabinum*. Cependant le vin de Nomentum avait quelque réputation. (Columelle, III, 3.)

1 Lorsque les Latins et les Sabins se furent fondus en un seul peuple, le peuple romain, l'on confondit l'ancien dieu latin, Saturne, et l'ancien dieu sabin, Janus. On mit la tête de Janus sur les as en regard du vaisseau de Saturne, d'où l'expression les têtes ou le vaisseau (*capita aut navia*), nous disons pile ou face. On racontait même que Janus exilé était venu à Rome sur un vaisseau (Serv., VIII, 357), comme Saturne ou Évandre. On attribuait à Janus l'honneur d'avoir civilisé les hommes par l'agriculture, comme avait fait Saturne. (Macrobe, *Saturnales*, I, 7.) Évidemment les Sabins, voulant faire de leur dieu Janus un rival du dieu latin Salerne, empruntèrent à celui-ci ce qu'ils donnaient à celui-là.

2 Hésiode Théogon (V, 110-1), ou l'auteur, quel qu'il soit de ces vers, peut être interpolés, dit que Latinos et Agrios régnèrent sur les Thyrréniens. Les Thyrréniens furent longtemps le peuple le plus célèbre de l'Italie.

3 C'était le nom national du peuple que les Grecs appelèrent Samnites, dit Pline. (*Hist. nat.*, III, 17, 1.)

4 L'affinité des langues et par suite la parenté des nations sabelliques ressortent de l'excellent ouvrage de M. Mommsen sur les districts de la basse Italie.

5 Denys d'Halicarnasse, II, 49.

6 Varron, *De ling. lat.*, VII, 29. Sur les médailles samnites frappées pendant la guerre sociale, on lit : ***Safinim*** (*Sabinorum*).

7 Niebuhr, *Hist. rom.*, traduction française, I, 140 et suiv.

8 *Ibid.*

9 Ovide (*Fastes*, III, 95) revendiquait pour les Péligniens, ses compatriotes, une extraction sabine.

10 Strabon, V, 4, 2.

11 C'est ce que prouvent les noms de ces deux peuples dérivés de deux mots qui se retrouvent dans la langue sabine : ***hirpus***, loup (Serv., *Æn.*, XI, 785), et ***berna***, rocher. (*Ibid.*, VII, 684.)

12 La langue des inscriptions volsques a la plus grande analogie avec l'ombrien. (Schwegler, *Röm. Gesch.*, I, p. 178.)

13 Strabon, V, 3, 1.

14 Outre le mot sabin *berna*, qui, chez les Herniques, voulait dire rocher, et *hirpus*, loup chez les Sabins, d'où venait le nom des Hirpins, ***Muleta*** *amende*, mot qui du sabin a passé dans le latin, se retrouvait dans la langue des Samnites. (*Varr. Ap. Gell. Noct. att.*, XI, 1) ; ***Cascus*** *ancien*, dénomination sabine des Aborigènes, reparaît dans la langue osque (Varron, *De ling. lat.*, VII, 28), née du mélange des dialectes sabelliques avec les idiomes indigènes de l'Italie méridionale.

L'unité des nations sabelliques est encore démontrée par la similitude des noms de lieux[2] et d'hommes qu'on rencontre chez ces nations à de grandes distances.

Tandis que les Latins cultivaient paisiblement leurs plaines, d'où on ne voit pas qu'ils soient alors sortis, cette grande famille des peuples sabelliques s'avançait, en suivant la direction de l'Apennin, du nord au sud, et en s'avançant se répandait à droite et à gauche là où l'Apennin jette des rameaux vers l'une ou l'autre mer. La migration sabellique s'établit dans les montagnes, s'y fortifia, s'y endurcit et engendra toutes ces nations vaillantes qui, comme le dit Tite Live de l'une d'elles, les Volsques, ont été créées pour exercer sans relâche le peuple romain.

La Sabine était habitée par celui des peuples sabelliques qui figure le plus anciennement dans l'histoire romaine, et que, sous le nom d'Aborigènes, nous avons trouvé établi à Rome avec les Pélasges. Je crois qu'avant Romulus la Sabine venait jusque-là.

Ce n'est pas, il est vrai, ce que nous disent les anciens. Selon leur témoignage[3], la Sabine ne venait que jusqu'à l'Anio.

Mais il ne s'agit pas ici du temps de Strabon ou de Pline : il s'agit d'un temps antérieur à celui de Romulus. Alors le territoire occupé par les Sabins pouvait s'étendre jusqu'aux huit collines et même au delà.

Il ne faut pas confondre ce que j'appellerais la Sabine moderne des anciens, telle qu'elle fut après que la frontière de ce pays eut reculé devant les Romains, avec ce qu'était la Sabine primitive, alors que les Romains, qui n'existaient pas encore, n'avaient pu arrêter les progrès des Sabins, nation qui occupait un pays étroit, mais, en longueur, s'étendant des bords du Tibre jusqu'au pays des Vestins[4], sur un espace de mille stades (environ quarante lieues).

L'extension du Latium, tous les auteurs en conviennent, a plusieurs fois changé, et avec elle a dû changer celle de la Sabine, qui était limitrophe[5].

Les Sabins ont donc anciennement dépassé au sud les limites de l'Anio ; quelques indices donneraient même à penser qu'ils ont pénétré jusque dans le Latium proprement dit, entre Rome et la mer[1].

---

1 Le culte de la lance existait à Preneste comme chez les Sabins (Tite-Live, 24, 10). Marica, nymphe latine, était une divinité de Minturne, dans le pays des Volsques. (Serv., *Æn*., VII, 47.)

2 Je citerai seulement quelques exemples. Pour les noms de lieux, *Anxanum*, chez les Frentanes et en Apulie, *Anxur*, chez les Volsques ; *Acerræ* en Campanie et en Ombrie, aux deux extrémités du pays sabellique ; *Volcentum*, ville de Lucanie, *Volsci*, nom de Volsques ; *Patentia*, ville du Picentin, *Potentia*, ville de Lucanie ; *Varia* chez les Sabins et en Apulie ; *Faleri*, près de Rome, *Faleria*, dans le Picentin, *Falernius alter* en Campanie ; *Taurania*, ville de Campanie, *Taurasia*, ville des Hirpins ; *Cameria*, dans la Sabine, *Camers*, nom ombrien d'une ville d'Étrurie ; *Tifata*, montagne dans la Campanie, *Tifernum*, deux villes de ce nom dans l'Ombrie, *Tifernus* fleuve du Samnium ; *Bovillæ*, près de Rome, *Bovianum*, chez les Samnites. Il va sans dire que dans ces rapprochements il faut se défier des noms qui auraient une physionomie pélasgique ou ibérienne et les exclure, car les Pélasges et les Ligures ont pu les porter avec eux et les laisser dans les divers lieux où ils ont passé. On ne saurait reconnaître les noms Sicules, car on ne sait quelle langue parlaient les Sicules. Mais, en faisant une part raisonnable à cette quantité inconnue, il reste, sur divers points souvent très éloignés du pays :habité par les nations sabelliques, assez de noms de lieux dont on ne peut attribuer la ressemblance au passage des Sicules, des Ligures, des Pélasges, et qu'on est forcé de rapporter à la race sabellique dont ils prouvent l'unité. Pour les noms d'hommes, je citerai *Atta* ou *Attius* : *Attius Tullus*, chef des Volsques ; *Atta Clausus*, sabin. La racine de quelques noms d'hommes portés par des Sabins se reconnaît dans des noms de lieux situés hors de la Sabine, mais en pays sabellique. *Appius Herdonius*, Sabin, *Herdonia*, ville d'Apulie.

3 Pline, *Hist. nat*., III, 9, 2 ; Strabon, V, 3,1.

4 Strabon, V, 3, 1.

5 Il règne une grande incertitude dans l'attribution de la même ville au Latium ou à la Sabine. Pline, qui place la frontière du Latium à l'Anio, nomme, parmi les anciennes villes latines qui n'existaient plus de son temps (*Hist. nat*., III, 9,16), Corniculum ; or, Corniculum est au nord de l'Anio. De même Tite-Live (I, 38), qui a fait de Crustumerium une ville latine, donne une origine sabine à la tribu crustuminia. (XLII, 34.)

L'espace entre l'Anio et Rome a été, comme le Border entre l'Angleterre et l'Écosse, un pays contesté, *debatable land*. La plupart des villes de ce pays furent tour à tour latines et sabines, après avoir appartenu aux Sicules, aux Pélasges quelquefois aux Étrusques ; leur histoire ressemble à celle des collines de Rome, qui ont subi les mêmes vicissitudes.

Au milieu de cette confusion de races qui se combattent et se succèdent, on peut suivre les pas des Sabins jusqu'aux portes de Rome, jusqu'à Fidène (Castel-Giubileo), jusqu'à Antemne (Acqua-Acetosa)[2].

De là les Sabins pouvaient, en une heure, être sur le Quirinal, le Capitole, le Palatin, l'Aventin, le Janicule. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'ils aient occupé ces collines aussi anciennement que celle d'Acqua-Acetosa.

Ainsi Rome a été possédée en commun par les Sabins et les Pélasges. Quand viendra l'époque de Romulus, nous n'y rencontrerons plus que les Sabins. On ne voit pas cependant que personne en ait chassé les Pélasges. Il n'en est pas besoin pour expliquer leur disparition : l'humeur errante de ce peuple ne, lui permettait de se fixer nulle part. Les Pélasges abandonnèrent Rome ; les Sabins y restèrent.

Mais quelque chose demeura des Pélasges chez ces antiques Sabins d'avant Rome. Les Pélasges leur communiquèrent certains cultes et peut-être certaines institutions que plus tard ils transmirent aux Romains.

La gens, la tribu, la curie, ces éléments de la société civile romaine, ne sont pas nées sur le Palatin au sein de la promiscuité d'une population hétérogène, sans organisation antérieure, composée de fugitifs et de malfaiteurs. Ils sont sortis, comme nous l'indiquerons, de la nation sabine, qui seule pouvait les contenir dans son sein.

Les Sabins eux-mêmes ont pu en devoir l'acquisition ou le perfectionnement à leur contact avec les Pélasges ; car les analogues de la gens, de la tribu et de la curie se montrent dans les origines de la civilisation grecque avec des ressemblances trop frappantes pour être l'effet d'un pur hasard[3].

Quant aux cultes religieux, l'influence des Pélasges sur les Sabins est encore plus certaine. Sauf le dieu suprême Jupiter, commun à toutes les populations

---

1 Les noms du petit fleuve *Numicius*, prés de Lavinium, et au roi albain *Numitor*, ressemblent beaucoup aux noms de la ville sabine de *Nomentum*, du roi sabin Numa à celui de *Numiternus*, dieu protecteur des habitants d'Atina en pays sabellique. (Preller, *R. Myth*., 570.) *Numana* était le nom d'une ville sabellique dans le Picentin ; les Rutules semblent bien être des Sabins, car ils ont le *ver sacrum*, coutume sabine et des Fesciaux (Denys d'Hal., II, 72), institution sabine. La mère de *Turnus* s'appelait *Venilia* (*Æn*., X, 76), et *Venilia* était l'épouse de Janus le grand, dieu sabin. Ne voit-on pas dans ces exemples les noms et les mythes sabins pénétrer dans le Latium, et, avec eux, les Sabins eux-mêmes ? Pour Tibur au bord de l'Anio, il avait été primitivement sabin, mais, au temps de Catulle, on y dédaignait cette origine qui semblait rustique : *Ceux qui veulent déplaire à Catulle*, dit le poète, *disent que son bien de Tibur est sabin*. (Cat., *Ep*., 44.) Le nom l'Anio lui-même était sabin, ce qui s'accorde avec la supposition que ses deux bords l'avaient été, *Anio* ou *Anien* comme *Nerio* ou *Nerien* nom d'une déesse sabine.

2 Plutarque (*Romulus*, XVII) semble regarder comme sabines, Fidène et Antemne, car, après la défaite de ces villes par Romulus, il dit les *autres Sabins* en parlant des Sabins de Cures amenés par Tatius. En effet, la guerre déclarée par Fidène et Antemne à Romulus, immédiatement après l'enlèvement des Sabines, ne saurait s'expliquer autrement dans le récit traditionnel. Cœnina avait devancé les tentatives de vengeance nationale ; Cœnina est donnée aussi comme Sabine par Plutarque. Selon Denys d'Halicarnasse, Cœnina et Antemne avaient été prises aux Sicules (Denys d'Halicarnasse, II, 55) par les Aborigènes. On peut croire qu'elles étaient sabines depuis ce temps-là.

3 A Athènes, il y avait très anciennement trois tribus comme à Rome dans l'origine. A Athènes et à Sparte, les tribus étaient divisées en *fratries*, analogues aux *curies* romaines, et les *fratries* en *genea*, analogues aux *gentes*. La prédominance des nombres trois et dix achève de prouver, pour ces associations politiques de la Grèce et de Rome, une origine commune, et d'où pouvait leur venir cette communauté d'origine, si ce n'est des Pélasges ?

grecques et italiotes, il n'est peut-être pas une des grandes divinités romaines qui ne soit d'origine pélasgique, et la plupart sont venues aux Romains des Pélasges par les Sabins.

Les noms de Minerva[1], Juno, Diana[2], Cérès[3], Mars[4], sont des traductions sabines des noms d'Athena, Héra, Artemis, Déméter, Arès.

Je ne sais guère d'autre dieu que Saturne qui appartienne certainement aux Latins.

Toutes ces divinités furent pélasgiques ou se confondirent avec d'anciennes divinités pélasgiques avant d'entrer par la religion sabine dans la religion romaine ; sans eux, celle-ci eût été presque exclusivement réduite à ces innombrables petits dieux présidant à toutes les phases, à tous les actes, à tous les détails de la vie, qui constituaient le fond unique assez misérable et souvent ridicule[5] de la mythologie d'un peuple sans aïeux, et, par conséquent, sans tradition.

Cette antique alliance du culte pélasgique et du culte sabin, effet nécessaire de l'union de deux peuples, est un enseignement donné par le spectacle de leur cohabitation, qu'à Rome on a pour ainsi dire sous les yeux.

On y est ramené encore en voyant les mêmes lieux et les mêmes sanctuaires consacrés par les Pélasges à leurs divinités nationales et par les Sabins aux divinités qui furent les leurs après qu'ils les eurent empruntées aux Pélasges ; en voyant par les yeux de la tradition le sanctuaire d'Hestia, placé au pied du Palatin, qui fut sabin et pélasge, prés de la maison du roi sabin Numa, dont le nom est resté attaché à l'organisation des Vestales ; en voyant le Vulcanal, où fut l'autel du dieu du feu, de l'Héphaistos pélasge de la Samothrace, devenir pour les Sabins un lieu consacré où leur roi s'entretient au pied de son Capitole avec le petit chef du Palatin et domine le Comitium, dans lequel les patriciens sabins, qui s'y assemblent pour délibérer, inaugurent les assemblées et les délibérations,futures du Comitium romain.

Nous avons, pour ainsi dire, amené les Sabins à Rome. Nous y avons constaté leur présence avant l'époque de Romulus. Nous ne pourrons donc plus nous étonner de les y trouver établis quand viendra Romulus, et il faudra tenir compte de l'influence des Sabins, comme de celle des Étrusques.

Les Étrusques eux-mêmes, cette grande nation guerrière, était déjà civilisée quand la petite Rome naissait guerrière et barbare. Les Étrusques n'ont-ils pas, avant Romulus et avant les Sabins, occupé une des collines romaines dont cette dernière recherche terminera l'histoire durant les temps antérieurs aux Romains ?

---

1 Nous savons positivement que Minerve était une déesse sabine. (Varron, *De ling. lat.*, V, 74.) Elle avait un ancien temple dans la Sabine. (Denys d'Halicarnasse, I, 14.)
2 Juno et Jana (d'où Diana) étaient deux formes féminines d'un nom dérivé de Janus, et par conséquent sabin.
3 *Cérès* voulait dire ***pain*** en sabin. (Serv., *Georg.*, I, 7.) C'était donc le nom d'une divinité sabine. Ce nom pouvait venir du mot sabin ***Crus***, créateur, qui produit.
4 Mars sera démontré avoir été un dieu sabin. (Chap. XIII.)
5 Il y avait des dieux pour tous les détails de la conception, de l'enfantement, pour toutes les périodes de la végétation, pour toutes les parties de la demeure. On peut les voir dans la *Cité de Dieu*, énumérés par saint Augustin avec une maligne complaisance. Ces petits dieux sont les seuls qui, dans la religion romaine, appartiennent en propre aux Romains. Ils convenaient merveilleusement au caractère pratique et prosaïque de ce peuple, et ne sont pas sans analogies avec certains cultes superstitieux des Romains modernes, qui ont aussi une madone, un saint ou une sainte pour chaque circonstance et chaque besoin de la vie : la *madonna delle parlorienti*, pour les femmes en couche ; sainte Lucie, pour les maux d'yeux ; un saint, j'ai oublié lequel, pour les maux de dents, etc.

Avant que les Sabins se fussent emparés du Janicule, les Étrusques s'étaient, je crois, emparés du Capitole.

Il n'avaient pour cela que le fleuve à traverser. On sait que l'Étrurie venait jusqu'à la rive droite du Tibre, et on est même fondé à retrouver leurs traces dans le champ Vatican (*ager Vaticanus*), nom qui supposait un Vaticum ou Vaticanum[1], nom très ancien et qui remontait à l'époque des sauvages primitifs du Latium[2].

Dans tous les cas, il est extrêmement vraisemblable que les Étrusques avaient de très bonne heure franchi le Tibre ; que quelques chefs de cette nation étaient venus d'un pays si voisin chercher fortune dans le Latium, comme ils le firent certainement plus tard à l'époque des rois ; car les Étrusques étaient guerriers, et le Latium était fertile.

C'est ce que semble indiquer, dans l'âge des légendes héroïques, l'histoire de Mézence, tyran de Cœré, réfugié dans le Latium avec ses soldats, aussi bien que la tradition d'après laquelle il avait exigé des Latins tout le vin que le pays pouvait produire. C'est ce qu'indique également Tarcho, aussi roi de Cœré, et venant dans le Latium au secours d'Énée.

Sur la rive gauche du Tibre, Fidène, placée en face de Véies, et prenant part à toutes ses guerres contre les Romains, était à demi étrusque[3].

Les prêtres qui en sortirent un jour avec des flambeaux et des serpents pour épouvanter l'armée romaine ne pouvaient être que des prêtres étrusques[4]. On racontait la même chose de Tarquinie[5] en Étrurie. Toujours sur la rive gauche du Tibre, Crustumerium passait, comme Fidène, pour être d'origine étrusque[6]. Le nom de la ville de Cœnina[7] a une physionomie étrusque, et celui de Tusculum indique la présence des anciens Toscans (*Tusci*). Ardée a des tombes pareilles aux tombes étrusques, et un double agger fort semblable à celui que construisit à Rome Servius Tullius, que nous savons avoir été un roi étrusque ; les peintures[8] qui s'y voyaient encore au temps de Pline, et qu'on croyait plus anciennes que Rome, ne pouvaient guère être que des peintures étrusques. Enfin c'est d'Ardée qu'une tradition faisait venir un chef étrusque au secours de Romulus[9].

Les Étrusques, qui furent de bonne heure maîtres de la Campanie, ne possédèrent-ils rien sur le littoral du Latium qui devait séparer un jour les deux

---

1 *Hist. nat.*, XVI, 87. L'Yeuse qui, au temps de Pline, passait pour être plus vieille que Rome, portait une inscription sur métal en caractères étrusques. M. Bunsen a remarqué avec raison que l'expression Ager vaticanus donnée à un territoire qui s'étendait jusqu'à celui de Véies (Pline, *Hist. nat.*, III, 9, 2), suppose un *Vaticum*, comme l'Ager veientinus, une Véies.
2 Voyez chap. III.
3 *Fidenates... Etrusci fuerunt*. (Tite-Live, I, 15.) Cette assertion est trop absolue. En général on compte les Fidénates parmi les peuples du Latium. Je crois qu'ils furent tour à tour Latins, Sabins, et toujours eu partie Étrusques.
4 Tite-Live, IV, 33.
5 *Ibid.*, VII, 17.
6 *Crustumina tribus a Tuscorum urbe Crustumena dicta est*. (P. Diacre, p. 55.)
7 On ne saurait déterminer avec certitude la position de Cœnina ; mais on sait qu'elle était très prés de Rome. (Tite-Live, I, 9.) Elle ne pouvait en être éloignée, puisqu'elle passait pour avoir été la première conquête de Romulus.
8 Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 6.
9 P. Diacre, p.119. Denys d'Halicarnasse dit (II, 97) de Solonium : *Il y avait un champ solonien près de la route d'Ostie*. Vraies ou fausses, ces traditions trahissent un souvenir confus de la présence des Étrusques sur la rive gauche du Tibre. Le Tibre lui-même est souvent nommé le fleuve étrusque, parce que, dans une partie de son cours, il coulait entre deux rives étrusques.

moitiés de leur empire ? Nous savons du moins que les Volsques, qui habitaient cet espace intermédiaire, passaient pour avoir pété soumis aux Étrusques[1].

Ceci fait comprendre la possibilité qu'un chef étrusque ait occupé le mont Capitolin avant les Sabins et les Romains. Si cette occupation a été possible, elle est probable ; car deux des noms qu'a portés le Capitole en établissent la vraisemblance.

D'abord le nom de ***Tarpéienne***, donné souvent à toute la colline, est attribué en particulier à l'une de ses deux sommités, celle qui s'appelle encore aujourd'hui la. roche Tarpéienne.

Properce était un poète savant, trop savant même pour un poète amoureux. Il hérisse ses élégies d'une érudition qui devait quelquefois ennuyer la belle Cynthie, mais qui, pour un historien, est précieuse à recueillir.

Ici je demande pardon au lecteur, que je vais traiter un peu comme Properce traitait Cynthie, en l'ennuyant peut-être par une discussion étymologique ; mais elle importe et elle sera courte.

Properce dit, et c'est ce que l'on croit généralement, que le mont Tarpéien a reçu son nom de Tarpeia[2].

Mais il est assez difficile de l'admettre.

Si le nom de Tarpéien avait été donné au Capitole en mémoire d'une trahison ; les Romains auraient-ils continué, comme ils l'ont fait toujours, à le désigner par ce nom ?

Je sais bien que l'histoire de Tarpeia est racontée de deux manières contradictoires, et qu'une version de la légende la peint comme mourant victime de son dévouement aux Romains ; mais enfin, suivant la version reçue et populaire, elle les avait trahis. Aurait-on laissé au mont sacré, qui portait le temple de Jupiter très grand et très bon et le temple de la bonne Foi, un nom qui rappelait une perfidie et la citadelle de Rome livrée à l'ennemi ?

Je crois donc qu'il faut chercher ailleurs l'origine de ce nom ; qu'il fut primitivement étrusque et remplaça le nom latin de mont Saturnien, comme les Étrusques y remplacèrent les Latins de Saturnia avant l'arrivée des Sabins et des Pélasges[3].

Je pense que le nom imposé par les Étrusques au mont Saturnien, qui fut depuis le Capitole, était primitivement ***Tarqueius***. *Tarqueius*, selon les lois connues de la prononciation sabine[4], a dû devenir ***Tarpeius*** quand les Sabins ont occupé le Capitole.

---

1 Servius (*Æn.*, XI, 567), dit, d'après Caton : *Gente Vulscorum quæ etiam ipsa Etruscorum potestate regebatur*. Les habitants de Vulci en Étrurie (Volceii) portaient un nom très semblable à celui des Volsques (Volsci) ; ceux-ci ont-ils reçu le leur des Étrusques ?

2 *A duce Tarpeia mons est cognomen adeptus*.
(Properce, *Élégies*, V, 4, 93.) C'est Tarpeia qu'il faut lire et non Tarpeio, ainsi qu'on lit dans plusieurs éditions de Properce. Les vers qui précédent celui que j'ai cité se rapportent à Tarpeia. D'autres récits, il est vrai, attribuent la trahison a un chef nommé Tarpeius.

3 Je n'ai pas besoin de dire que je ne tiens aucun compte des dates données par les anciens flux émigrations des Pélasges qui sont évidemment antérieures à toute chronologie, la seule chose que la tradition ne conserve jamais, ce sont les dates.

4 Dans les idiomes sabelliques, c'est-à-dire de la famille à laquelle appartenait l'idiome sabin, le **p** remplaçait constamment le **k**, **c** ou **q** dans la prononciation. Ceci a été reconnu par Niebuhr, O. Müller et M. Mommsen qui, plus que personne, fait autorité en tout ce qui concerne les anciens dialectes italiotes. Tzetzés (*in. Lycoph.*, v. 1446) appelle Tarquin, *Tarpinios*.

Or le mot *Tarqueius* nous met en pleine Étrurie.

Tarcho est le nom que Virgile donne au chef étrusque allié d'Énée. Tarchon est le plus célèbre des héros indigènes dans la tradition étrusque. Il est le fondateur des douze villes de l'Étrurie septentrionale. La racine de ce mot se retrouve dans le nom de la ville de Tarquinii et des Tarquins.

Ainsi le nom du mont Tarpéien, de la roche Tarpéienne, serait d'origine étrusque ; mais alors il s'ensuivrait que, si les Étrusques ont donné au Capitole cet ancien nom, c'est qu'ils sont venus anciennement sur le Capitole.

De plus, si l'origine de ce mot Tarpéien nous a conduits à placer des Étrusques sur le Capitole, ce mot Capitole nous amène à la même conclusion par un autre chemin.

La tête coupée qu'on trouva en creusant la terre pour y jeter les fondements du temple de Jupiter Capitolin était la tête d'un devin étrusque ou d'un roi nommé Olus[1].

Cela ne montre-t-il pas qu'on croyait que le Capitole avait été précédemment habité par la race à laquelle Olus appartenait ; qu'il y avait eu là des devins, c'est-à-dire des prêtres étrusques, un temple, et par suite un établissement, peut-être un roi ou un chef étrusque ?

Ainsi le Capitole aurait été très anciennement étrusque, comme le Vatican[2].

Cæles Vibenna, ce lucumon qui fut l'auxiliaire de Romulus dans la guerre contre Tatius, et qu'on fait venir tantôt d'Ardée, tantôt d'Étrurie, n'est pas venu sans doute de si loin ; on peut supposer que la population étrusque dont il était le chef, chassée par les Sabins du Capitole, s'était réfugiée sur la colline appelée le *mont des Chênes*, et à laquelle il donna son nom.

Il est fort naturel que lui-même, en ce cas, ait pris le parti de Romulus contre les Sabins. Quoi qu'il en soit de cette supposition, avant que le Cœlius fût étrusque, le Capitole l'avait été. Le nom étrusque du mont *Tarpéien* et le nom du *Capitole* fourni par la tête d'*Olus*, devin ou chef étrusque, me paraissent rendre très vraisemblable une occupation du Capitole par les Étrusques avant l'époque de Romulus[3].

Cette occupation rendrait raison du choix que fit le premier roi étrusque d'une colline qui est la moins étendue et n'est pas la plus haute des collines de Rome pour y bâtir un temple d'architecture étrusque, dédié selon le rite étrusque. C'est que cette colline avait déjà été consacrée par des prêtres et possédée peut-être par un lucumon de l'Étrurie.

Si les Étrusques ont formé un établissement sur le Capitole, cet établissement a dû être antérieur à celui des Sabins ; car ceux-ci, au temps de Romulus, sont en

---

1 D'où Caput-Oli, Capitolium. (Arnobe, VI, 7 ; Serv., *Æn.*, VIII, 345 ; Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 4, 1.)

2 C'est à quoi faisait peut-être allusion la tradition d'après laquelle Rome aurait été tributaire des Étrusques, et aurait été délivrée de leur domination par Hercule. (Plutarque, *Quæst. rom.*, 18.) La trahison attribuée par quelques-uns à un chef nommé Tarpeius (Plutarque, *Romulus*, 17), nom que nous avons vu être étrusque (Tarqueius), et par suite de laquelle le Capitole fut occupé par des ennemis, se rapportait peut-être aussi dans l'origine à une occupation étrusque, à laquelle auraient mis fin les Pélasges, personnifiés dans Hercule. (Voyez chap. VII.)

3 Selon Denys d'Halicarnasse (II, 36), et Varron (*De ling. lat.*, V, 46), Cœles Vibenna fut contemporain de Romulus ; Tacite (*Ann.*, IV, 65), place l'arrivée à Rome du condottiere étrusque sous le premier Tarquin ; mais ceci se rapporte, je crois, à une autre occupation, étrusque du mont Cælius. J'y reviendrai en traitant du règne de Servius Tullius.

possession du Capitole, et rien n'autorise à croire que, depuis leur arrivée à Rome avec les Pélasges, ils aient cessé de l'être.

Les Étrusques auraient dépossédé du Capitole les Latins, qui, très anciennement, y avaient fondé la ville de Saturnia, et en auraient eux-mêmes été chassés par les Sabins et les Pélasges.

Ainsi se sont formés les divers établissements qui ont précédé l'établissement de Romulus. Sur chacune des collines qui avoisinent le Tibre ; s'est arrêtée une 'population qui y a construit non pas une ville, si l'on veut, mais une bourgade fortifiée.

Si nous les récapitulons tels que je crois les avoir retrouvées avec quelque labeur, mais, ce me semble, avec quelque vraisemblance ; en leur donnant, pour préciser le résultat de ces recherches, les noms que leur donnent les anciens ou ceux qu'elles ont pu porter, mais dont je ne réponds point, nous aurons :

1° Vaticanum, centre religieux de l'époque des sauvages, plus tard étrusque ;

2° Saturnia, latine sur le Capitole ;

3° Esquilia, ligure sur l'Esquilin, dans la Subura et les Carines ;

4° Sikelia, sicule sur le Palatin ;

5° Tarquinium, étrusque sur le Capitole ;

6° Sur le Palatin, à l'ouest, Roma, forteresse des Pélasges, qui donna son nom aux sept autres collines occupées par les Pélasges ;

7° Sur le Palatin, au sud, Palatium, forteresse des Sabins Aborigènes, établis à côté des Pélasges sur le Palatin et les sept autres collines ;

8° Sur l'Aventin, une forteresse pélasge, appelée Romuria, d'abord indépendante de Roma ;

9° Cælium, sur le Cælius, où campe un chef étrusque.

Ce sont neuf Romes avant Rome.

A l'époque, où nous sommes arrivés ; les Sicules et les Ligures ont disparu de ce sol d'où ils ont été chassés par les Sabins et les Pélasges, et que, dans leur humeur vagabonde, les Pélasges ont abandonnés. Il ne reste plus d'Étrusques ailleurs que sur le Cælius. Ceux du Capitole ont fait place aux Sabins, sur lesquels les Étrusques de la rive droite ont repris le Janicule. Les Sabins sont exclusivement en possession des collines de Rome, sauf deux d'entre elles que toutefois quelques Sabins Aborigènes peuvent encore habiter ; mais ces deux collines, le Palatin et l'Aventin[1], appartiennent maintenant, nous allons le voir, aux rois d'Albe, qui y font garder leurs troupeaux par des pâtres albains, dont l'un sera Romulus.

---

1 Il n'est pas sûr que la population de brigands, qui semble avoir habité surtout le plus haut des deux sommets de l'Aventin, n'existât plus. C'est sur le moindre de ces sommets qu'on plaçait Romuria, et probablement Romulus trouva encore dans la grande forêt de l'Aventin, parmi les successeurs de Cacus, de quoi recruter des sujets.

X — ROMULUS.

Je crois à Romulus ; il faut, dans l'état actuel de la science, un certain courage pour l'avouer. Il va sans dire que je ne crois pas aux fables indigènes ou grecques dont on a entouré sa mémoire et auxquelles ne croyait pas Tite Live lui-même.

En général, la légende invente les faits plutôt que les personnes ; elle prête beaucoup à ses héros, mais elle ne les crée pas ; elle a prêté à Alexandre, à Charlemagne,. au roi Arthur une foule d'aventures merveilleuses : Alexandre, Charlemagne et même le roi Arthur n'en ont pas moins existé.

La plus grande objection à l'existence réelle de Romulus, c'est son nom, d'après lequel Rome elle-même aurait été nommée. La fausse science de tous les temps a supposé des personnages imaginaires qui sont censés avoir donné leur nom à une ville ou à un peuple ; la vraie science n'en a jamais trouvé[1]. Personne ne croit aujourd'hui, que les Français doivent leur nom à Francus, les Danois à Dan, les habitants de la Grande-Bretagne à Brutus, fils d'Hector, Florence à Florinus ; il n'est pas plus vraisemblable que les Romains aient dû le leur à Romulus, non plus que les habitants d'Ardée et d'Antium à Ardéas et à Antias, fils d'Ulysse et de Circé.

Mais pour nous cette objection n'existe pas, puisque Rome est antérieure à Romulus : Romulus veut dire l'homme de Roma[2], l'homme du Palatin, où était la forteresse pélasge de Roma[3].

Les Romains n'avaient sur les premiers temps de Rome d'autres notions que celles qui leur avaient été transmises par la tradition conservée dans le peuple ou dans les familles et par ces chants en l'honneur des ancêtres qu'au temps de Caton on récitait encore[4].

Leur histoire primitive, et celle de Romulus en particulier, était donc à l'état de légende.

La légende orale n'est point la fiction poétique ; la fiction est intentionnelle, la légende est naïve. Aux époques avancées, les poètes inventent, et les historiens parfois mentent sciemment ; aux époques primitives, le peuple écoute, croit et répète ; en répétant, il altère sans le vouloir ce qu'il a entendu, comme il peut arriver, à ceux qui racontent plusieurs fois la même chose s'ils n'y font grande attention, et comme il arrive toujours quand un récit passe de bouche en bouche avant qu'on l'ait fixé en l'écrivant.

L'imagination, et les peuples peu civilisés en ont beaucoup, glisse à leur insu le merveilleux dans le réel. Ainsi se forment par un procédé naturel, par un besoin irrésistible et d'après une loi constante de la nature humaine, les récits

---

1 Excepté quand il s'agit d'une colonie qui peut avoir été nommée d'après son fondateur ou le souverain du pays d'où elle provenait, comme Baltimore, la Pennsylvanie, la Caroline, le Maryland, etc.

2 La terminaison du mot Romulus, comme Niebuhr l'a remarqué, n'indique point nécessairement un diminutif, surtout dans l'usage ancien ; on trouve chez Ennius, *Vulsculus* pour *Vulscus*. (Festus, p. 22.) De même *Romulus* était l'équivalent de *Romus*, et voulait dire l'homme de Roma.

3 *Roma ante Romulum fuit ;*
Et ab ea nomen Romulus
Adquisivit.
(Marianus apud Serv., Bucol., I, 20.)
Romam et Romulus retisse dicitur, quam ante Evander condidit.
(Serv., *Æn*., VI, 773.)

4 Denys d'Hal., I, 79 ; Horace, *Carmen*., IV, 15, 29 ; voyez Cicéron, *Tusculanes*, I, 2 ; IV, 2 ; *Brutus*, XIX ; Valère Maxime, II, 1, 10. Non. Marcell., p. 54-5. Gerl.

légendaires que la croyance générale adopte, que la poésie consacre, que l'histoire accepte jusqu'au jour ou la critique paraît.

Celle-ci commence par rejeter la légende dont il ne lui est pas difficile de signaler les contradictions et de démontrer les impossibilités. Cette critique nie tout ce que la légende affirme. Pour elle les faits sont des mensonges et les personnages sont des mythes. Elle conteste l'existence d'Homère et de Jésus-Christ. A ce compte, je ne sais pas ce qui resterait de l'histoire ; car tout peut s'expliquer par des symboles : en appliquant ce système aux contemporains sans trop l'exagérer, on est parvenu à prouver d'une manière assez plausible que Napoléon n'a jamais existé.

Je ne l'appliquerai point à ce qu'on raconte de Romulus ; mais, d'autre part, on n'exigera pas que je sois bien convaincu que lui et son frère Remus ont eu Mars pour père, et que Romulus a déclaré, après sa mort, qu'il était admis au rang des dieux.

Je chercherai à distinguer dans la légende un fond de vérité qui n'a point été inventé, mais transmis, et ce qu'ont ajouté peu à peu à cette vérité traditionnelle l'imagination ou la crédulité de ceux qui l'ont transmise.

L'étude approfondie des traditions orales apprend à s'en défier, et à y croire ; dans ce qu'elle rapporte, à ne pas tout rejeter comme à ne pas tout admettre.

Non seulement la tradition en s'altérant ajoute dés laits merveilleux aux faits historiques ou donne aux faits historiques la couleur du merveilleux, mais elle transforme insensiblement même ce qu'elle ne rend point invraisemblable.

Elle efface beaucoup de détails ; elle concentre plusieurs événements dans un seul ; elle identifie une race à un homme ; elle rapproche les faits qui l'intéressent et supprime les faits qui ne l'intéressent point.

A travers tout cela, elle conserve souvent un sentiment très juste, quelquefois un sentiment très profond du caractère des temps, du génie des peuples, du sens des événements.

Elle agit à la manière des grands artistes qui sacrifient les traits accessoires pour faire ressortir les traits principaux, à la manière des grands poètes qui modifient un fait historique pour mieux montrer les ressorts de l'âme humaine et son jeu dans l'histoire.

On peut donc beaucoup s'instruire à la légende ; mais il faut savoir comprendre son langage, il faut lui demander ce qu'a été la physionomie générale d'un temps, la signification d'un fait, non les circonstances particulières de ce temps ou de ce fait. Quelquefois cependant un détail individuel a surnagé par des raisons que nous ignorons sur l'oubli où se sont abîmés d'autres détails qui auraient pour nous beaucoup plus d'importance ; mais ce n'est pas pour nous que la légende a été faite. Surtout il ne faut pas lui demander des dates ; la légende méprise le temps et n'en tient aucun compte. Oubliant ce qui ne la frappe pas assez pour être retenu, elle fait contemporains les événements qui la frappent également. Le comble de l'erreur, n'est de chercher dans la légende une chronologie[1].

---

[1] Canina, dont les travaux utiles et considérables ont été poursuivis avec une constance et. un désintéressement dignes d'éloge, mais qui était plus architecte qu'archéologue, me fournit un exemple de cette confiance naïve dans des chiffres qui sont sans valeur pour la critique. D'après lui, l'arrivée d'Énée *eut lieu*

La légende tient compte des lieux plus que des temps ; quelquefois elle s'y attache et s'y incarne pour ainsi dire. La persistance d'un nom ou d'un souvenir local conserve la mémoire lointaine d'un événement dont tout autre vestige a péri. Aussi l'étude des lieux éclaire la légende comme l'histoire et aide à en tirer l'histoire.

Quand un souvenir local est ancien, croyez qu'il a sa raison d'être soit dans la réalité du fait ou glu personnage auquel il se rapporte, soit dans quelque relation de ce fait et de ce personnage avec le lieu où leur mémoire est attachée.

Ainsi l'exposition de Romulus et de Remus au bord des eaux doit être une tradition sinon vraie, au moins ancienne, car elle se lie à un état de choses lui-même très ancien ; elle suppose l'existence du grand marais tel qu'il était avant qu'il fût desséché par les rois étrusques, lorsqu'il venait jusqu'au pied du Palatin. Tite-Live, qui ne se représentait pas clairement la disposition primitive des lieux et qui avait peine à se figurer des marécages là où était de son temps le plus beau quartier de Rome, remplace ces marécages par un débordement accidentel et merveilleux du Tibre[1], effaçant d'une tradition, je crois fabuleuse, la vérité topographique qu'elle renfermait.

La tradition n'avait pas besoin d'une crue extraordinaire du Tibre, comme il y en eut au temps de Tite-Live, car elle avait le Vélabre pour faire déposer sur ses bords les deux enfants[2].

Pour nous, nous pouvons, grâce l'étude que nous avons faite de l'état antique des lieux, retrouver plus exactement la tradition primitive.

Nous sommes sur le bord d'un vaste marais où croissent des roseaux, et sur lequel se penchent des saules. C'est là que commence l'histoire légendaire suivant laquelle Rome, la splendide capitale du monde, sortira d'un bourbier. La légende, ainsi restituée, est pleine d'une poésie qu'on sent plus profondément aux lieux qui l'ont inspirée.

En effet, ces lieux ont encore un air et comme une odeur de marécage. Quand on rôde aux approches de la nuit dans ce coin désert de Rome où fut placée la scène des premiers moments de son premier roi, on y retrouve, à présent mieux qu'au temps de Tite-Live, quelque chose de l'impression que ce lieu devait produire il y a vingt-cinq siècles, à l'époque où, selon la vieille tradition, le berceau de Romulus s'arrêta dans les boues du Vélabre, au pied du Palatin, près de l'antre Lupercal. Il faut s'écarter un peu de cet endroit, qui était au pied du versant occidental du

Palatin, et faire quelques pas à droite pour aller chercher les traces du Vélabre là où les rues et les habitations modernes ne les ont pas entièrement effacées. En s'avançant vers la Cloaca maxima, on rencontre un enfoncement où une vieille église, elle-même au dedans humide et moisie, rappelle par son nom, *San Giorgio in Velabro*, que le Vélabre a été là. On voit sourdre encore les eaux qui l'alimentaient sous une voûte sombre et froide, tapissée de mousses, de

---

cinquante-cinq ans après le départ d'Hercule, alors que régnait sur les Aborigènes, Latinus, fils de ce Faunus, qui gouvernait le peuple au temps d'Évandre. Voilà des dates très précises pour des faits imaginaires.

1 La tradition, plaçant le lieu de l'exposition au pied du Palatin, il fallait expliquer comment les eaux avaient pu venir jusque-là. (Tite-Live, I, 4.)

2 Dans le récit de Fabius Pictor, rapporté par Denys d'Halicarnasse (I, 79), il y a aussi un débordement du Tibre, et l'ancien Vélabre est oublié. De plus, l'auteur fait entrer dans sa narration une foule de détails évidemment ajoutés à la tradition, pour rendre la tradition vraisemblable en l'accommodant à la disposition des lieux, telle qu'elle était de son temps ; le Tibre se retire, la barque où se trouvaient les enfants heurte contre un rocher, elle est renversée, ils roulent dans la boue, etc.

scolopendres et de grandes herbes frissonnant dans la nuit. Alentour, tout a un aspect triste et abandonné, abandonné comme le furent au bord du marais, suivant l'antique récit, les enfants dont on croit presque ouïr dans le crépuscule les vagissements. L'imagination n'a pas de peine à se représenter les arbres et les plantes aquatiques qui croissaient sur le bord de cet enfoncement que voilà, et à travers lesquelles la louve de la légende se glissait à cette heure four venir boire à cette eau. Ces lieux sont assez peu fréquentés et assez silencieux pour qu'on se les figure comme ils étaient alors, alors qu'il n'y avait ici, comme dit Tite-Live, vrai cette fois, que des solitudes désertes : *Vastæ tune solitudines erant*.

En avant du Palatin, au-dessous de l'endroit où se terminait la Rome carrée et de la cabane de Romulus, mais plus loin de l'emplacement du cirque[1], s'élevait un rocher couronné de grands arbres. Au bas était un figuier. Sous ce figuier de Romulus[2], ou Ruminal[3], un pâtre trouva à l'entrée d'une caverne deux enfants qu'une louve allaitait[4]. On voit au Capitole une louve en airain admirable de sentiment, malgré la barbarie du travail, et il est vraisemblable que cette louve de bronze est la même que celle qui fut placée au lieu où avaient été trouvés, disait-on, Romulus et Remus.

Sous le rocher avait été plus anciennement, nous l'avons vu, une caverne consacrée parles Pélasges, qui habitaient au-dessus, à leur dieu Pan, le protecteur des troupeaux contre les loups. A cause de cela, cette caverne s'appelait l'antre Lupercal. Probablement les loups se réfugiaient parfois dans l'antre de Pan, leur ennemi.

Ce fait vraisemblable et la dénomination de l'antre Lupercal donnèrent peut-être naissance à l'histoire de la louve nourrice de Romulus.

Cette histoire d'enfants nourris par des animaux sauvages se retrouve plusieurs fois attribuée à des personnages mythologiques et héroïques de la Grèce[5] ; mais il n'est pas besoin de la faire venir de Grèce, car les loups figurent souvent dans les souvenirs anciens de Rome, et l'intervention d'une louve dans le début de l'histoire romaine est un trait local qui peut avoir été fourni par une tradition locale.

---

1 La *Notitia urbis reg*. X commence par la cabane de Romulus, fait le tour du Palatin et revient à l'antre Lupercal.

2 *Romularis*. (Tite-Live, I, 4.)

3 On tirait le mot ***ruminal*** de ***ruma*** mamelle, parce que les enfants exposés avaient sucé en cet endroit la mamelle de leur sauvage nourrice.

4 Les enfants seulement furent placés sous le ventre de la louve par les édiles Q. et Cn. Ogulnius. (Tite-Live, X, 23.) C'est probablement celle qu'on admire au palais des Conservateurs, et qui a été trouvée non loin de l'antre Lupercal. On l'a prise à tort pour la louve en bronze qui se voyait au Capitole et fut frappée par la foudre dont on a cru y reconnaître les traces ; mais d'après les paroles de Cicéron, qui mentionne l'incident, cette image de la louve fut détruite. (*Catilina*, III, 8 ; *de Div*., II, 20.) En outre, elle était dorée, et la louve du palais des Conservateurs ne l'a jamais été.

5 Plusieurs de ces histoires se rapportent à des contrées ou à des personnages pélasgiques. Une ourse allaite Pâris sur le mont *Ida* ; Télèphe, héros *arcadien* et fils d'*Hercule*, est nourri par une biche. Si on admettait la possibilité du fait, on pourrait croire qu'il s'est plusieurs fois reproduit. Il serait possible aussi qu'une légende se fût réalisée. Tout le monde connaît l'aventure de la *pie voleuse*, dans un conte persan, une aventure très semblable est racontée d'un perroquet qui volait des diamants. Ce conte, plus ancien que la servante de Palaiseau, n'empêche point que celle-ci n'ait existé et n'ait trop réellement subi le supplice immérité que rappelait la *messe de la pie*. De plus, le loup joue un grand rôle dans la religion et les traditions pélasges : il est en rapport avec *Pan* et avec *Apollon pasteur*. On peut donc voir dans l'allaitement de Romulus et de Remus par une louve la répétition d'un vieux récit pélasge, peut-être aussi d'une légende ibérienne (Justin., XLIV, 4) apportée par les Ligures. Mais, s'il en est ainsi, ce qui l'a fait adopter par les Romains et l'a localisé au pied du Palatin, c'est le souvenir indigène à Rome de ce que j'appelle plus bas l'*époque des loups*.

Cette louve reporte la légende romaine à une époque reculée que je nommerai l'époque des loups. Ils devaient abonder dans un pays de forêts, dont leur présence achève de dessiner le caractère sauvage. Longtemps des fêtes religieuses conservèrent la mémoire de cet âge des loups. Telle était celle qu'on célébrait sur le mont Soracte, et dans laquelle les Hirpins[1] venaient saisir la victime sur l'autel en souvenir des loups dont ce peuple portait le nom[2], et qui un jour avaient fait la même chose en pénétrant dans le temple pendant un sacrifice. Cela peint bien une époque où les bêles féroces disputaient à l'homme le terrain et entraient jusque dans les temples.

Deux collèges de prêtres qui portaient le nom des Fabius et des Quintilius, célébrèrent jusqu'au dernier âge de l'empire d'Occident les Lupercales, la fête des loups. Les Fabius prétendaient que leur nom venait d'un de leurs ancêtres qui avait inventé l'art de prendre les loups au piège[3]. Les loups paraissent encore de temps en temps dans Rome durant les derniers siècles de la république ; mais alors leurs apparitions, devenues plus rares, sont rangées parmi les prodiges. Même sous l'empire, Horace les montre venant sur l'Esquilin dévorer les cadavres[4]. Le loup était une des enseignes romaines, parmi lesquelles l'aigle devint la seule officielle depuis Marius[5]. La nourrice de Romulus, digne nourrice du fondateur d'un peuple qui eut toujours dans son sang un peu du lait de la louve, a donc un double sens dans la légende : elle rappelle et un culte antique des Pélasges, et un âge où les loups habitaient auprès de l'homme dans la forêt primitive.

Aujourd'hui il n'y a plus de loups aux portes de Rome, et la louve de Romulus ne figure plus que sur les panneaux de la voiture de gala de l'unique sénateur et des conservateurs, derniers et tristes héritiers du sénat romain.

Le dieu de la guerre, donné pour père au premier roi des Romains, recevra plus tard son explication[6]. La tradition, qui fait de sa mère une Vestale, n'est point, comme il semble d'abord, un anachronisme. Le culte de Vesta, dont l'établissement est attribué d'ordinaire aux rois sabins, à Tatius ou à Numa, remontait plus faut. Vesta, ou Vestia, était une divinité pélasge dont le sanctuaire existait au pied du Palatin avant que le Palatin eût vu naître la Rome de Romulus.

La mère de Romulus était, disait-on, de la famille des rois d'Albe. Je me permettrai de ne pas croire à l'extraction royale de Romulus. Romulus fut, je pense, un pâtre hardi, quelque peu brigand, comme il s'en rencontre encore auprès de Rome. Quand il eut fondé une ville, il fallut au parvenu des aïeux. Si sa vanité ne fut pas coupable d'un tel désir, la vanité du peuple romain eut pour lui cette prétention et voulut rattacher sols premier roi à la fabuleuse famille des anciens rois de la métropole latine ; car Albe fut avant Rome la métropole des cités du Latium. Elle dut probablement cet avantage au voisinage de la magnifique montagne où devait être, comme sur tous les lieux élevés, un sanctuaire du dieu latin Saturne, peut-être aussi un sanctuaire consacré par les

---

1 Varron, ap. Serv., *Æn.*, XI, 785.
2 *Hirpus* dans le dialecte sabellique parlé par les Sabins, voulait dire *loup*.
3 Pauly, *Real Encyclopédie*, t. III, p. 366.
4 Horat. *Epod.*, V, 99.
5 Pline, *Hist. nat.*, X, V (IV), 1. Le bœuf, dont on avait fait le minotaure grec, était dans l'origine l'emblème du Latium agricole ; le sanglier, celui des plaines marécageuses du littoral, où il abonde encore ; le cheval, le symbole des Sabins guerriers ; l'aigle, qui habite les montagnes, celui des autres races sabelliques qui les habitaient, Marius, Volsque d'Arpinum, appartenait à une de ces races ; il choisit l'aigle.
6 Au chap. XIII.

Pélasges aux dieux de la Samothrace[1]. Cette cime majestueuse et isolée, qui domine le Latium, sur laquelle, dans l'*Énéide*, Junon va se placer pour contempler tout le pays, ainsi que le font dans la même intention les touristes de nos jours, cette cime du Monte-Cavi fut bien choisie pour être le centre et comme le trône de la confédération des villes latines. Aussi y élevèrent-elles le temple de Jupiter latin (*Jupiter Latiaris*). Ce temple existait encore à la fin du dernier siècle, quand un Stuart dépossédé, le cardinal d'York, qui était évêque de Frascati, imagina d'en détruire les restes pour bâtir un couvent. Il est plus aisé d'abattre un vieux temple que de relever un vieux trône.

Romulus et Remus avaient-ils amené d'Albe[2] une colonie sur le mont Palatin ? Je ne puis voir là qu'une explication au moins très douteuse d'un fait très véritable : c'est qu'Albe et Rome étaient deux villes latines. Quant aux nombreuses colonies que les auteurs anciens attribuent à la ville d'Albe, on n'y croit plus guère[3]. Il suffit de considérer l'emplacement d'Albe la Longue, bâtie, comme son nom l'indique, dans un espace resserré entre la montagne et le lac[4], pour avoir quelque peine à admettre cette abondance de colonies sorties d'une ville qui, bien que d'un côté elle. s'étendit vers la montagne, prise dans son ensemble, devait ressembler beaucoup à une rue. C'est tirer beaucoup de rivières d'une bien petite source.

Je ne pense donc pas que Rome ait été une colonie d'Albe ; mais je crois que le Palatin, sur lequel elle fut établie par Romulus ; faisait partie du territoire albain.

Aux époques historiques, ce territoire ne venait qu'à cinq milles de Rome, et se terminait aux fosses Cluiliennes, célèbres dans l'histoire de Coriolan, qui, vaincu par sa mère, s'y arrêta.

Mais, avant que Rome existât, il n'y a pas encore de territoire romain : Les Romains, dès qu'ils existèrent, repoussèrent à quelques milles les voisins qui les serraient de trop près. Alors les Albains ne dépassèrent plus les fosses Cluiliennes, comme les Sabins ne dépassèrent plus l'Anio. Mais on peut admettre qu'avant Romulus les possessions albaines venaient, comme la terre sabine, jusqu'au Palatin[5].

Même en supposant que les rois d'Albe ne fussent pas en possession de tout l'espace qui s'étendait de leur montagne jusqu'à Rome, ils pouvaient avoir, et l'histoire de Romulus, en cela très vraisemblable, nous fait croire qu'ils avaient des troupeaux et des bergers à eux sur le Palatin. Ces troupeaux de bœufs et de vaches étaient parqués, comme ils le sont encore, dans des enceintes de bois que Denys d'Halicarnasse appelle *boustaseis*, et qui s'appellent aujourd'hui *stagionate*.

Romulus était, selon toute vraisemblance, un berger des rois d'Albe, chargé de garder leurs troupeaux sur le mont Palatin.

---

1 Une inscription trouvée non loin d'Albano porte ces mots : ***Dies Cabesiis***. On sait que dans l'ancienne orthographe latine **s** est mis pour **r**. On peut donc lire ***Caberiis*** aux dieux cabires ; les Cabires dont les rapports avec Samothrace sont connus, et la Samothrace avait été visitée par les Pélasges.
2 Denys d'Halicarnasse, I, 85.
3 Ces colonies sont au nombre de trente (Denys d'Hal., III, 51), nombre mystique qui reparaît plusieurs fois dans l'histoire fabuleuse d'Albe. La truie blanche, qui passe pour lui avoir donné son nom, avait trente nourrissons, et Ascagne, son fondateur, règne durant trente années.
4 M. Rosa, la grande autorité en ces matières, place, je crois, avec grande raison Albe la Longue sur un plateau assez étroit à mi-côte du mont Albain, au-dessus de Palazzola.
5 Strabon (V, 3, 2) dit que la domination d'Albe s'étendait jusqu'au Tibre.

Ce fut assez pour que plus tard, dans la légende, il devînt le petit-fils d'un de ces rois. Un jour, ce berger s'avisa de fonder une ville. Fonder une ville n'était pas alors une grande affaire. On choisissait un sommet escarpé, on l'entourait d'un mur ou d'un fossé ; quelques pâtres venaient s'y réfugier avec leurs troupeaux. Cela a dû se passer ainsi bien des fois sans qu'on en ait parlé. Rome étant devenue très puissante, cette humble origine a paru singulière par le contraste qu'elle présentait avec ce qui avait suivi, et le souvenir s'en est toujours conservé. Une telle histoire doit être vraie ; ce n'est pas l'orgueil romain qui se tût avisé de l'inventer ; d'ailleurs, on disait de Cures[1] et de Préneste[2] que ces deux villes avaient eu une semblable origine.

Tel est le vrai commencement de Rome et la vraie condition de Romulus. Le fondateur de Rome n'est ni un mythe, comme le veut Niebuhr, ni, comme l'a dit Mendoza, un gentilhomme portugais : c'est un berger des rois d'Albe[3].

Un trait particulier de la fondation de Romulus, c'est l'asile ouvert par lui aux *Outlaws* des environs, qui pouvaient être ou des bandits ou des réfugiés des *Fuorusciti*, chassés de leurs villes par quelque querelle de famille, par quelque trouble politique.

L'asile était probablement plus ancien que Romulus.

Un pâtre révolté ne pouvait créer pour son besoin cette garantie religieuse qui appartenait à certains sanctuaires. L'asile existait sans doute avant lui ; peut-être avait-il été institué par les Pélasges, car le mot et la chose sont grecs : en Grèce, un grand nombre de temples étaient *asiles*, et c'étaient les descendants d'*Hercule* qui passaient pour avoir fondé le premier de ces *refuges* dans Athènes[4].

Peut-être si les populations primitives du Latium ont aussi connu le droit d'asile, ce droit fut-il attaché plus anciennement encore à l'autel de Saturne, dieu de l'égalité, qui devait protéger les esclaves fugitifs ; dieu de paix, qui devait offrir un abri contre toutes les violences ; dieu ami des étrangers, parce que lui-même était venu d'un pays étranger[5].

Au moyen âge, le souvenir de l'antique asile de Romulus s'était conservé, et avait passé du sanctuaire de Saturne à l'église de Saint-Adrien, qui en est tout proche. Cette église s'appelait[6] Asile et Temple du refuge.

Rome a abusé du droit d'asile pour les meurtriers, abus que la philosophie d'Euripide[7] attaquait déjà ; mais, dans un sens plus noble, elle a toujours été l'asile des grandeurs déchues, comme la famille de l'empereur actuel des Français et lui-même l'ont éprouvé.

---

1 Denys d'Halicarnasse, II, 48.
2 Servius, *Æn.*, VII, 678.
3 La Rome du Palatin, qui avait été pastorale au temps des Pélasges, le fut encore au temps de Romulus. Des traces de cette origine subsistèrent longtemps après. Les ***Septa***, enceintes dans laquelle se faisaient les élections du Champ de Mars, s'appelaient ***Ovilia***, le parc aux moutons, et cependant ce n'étaient point des moutons qu'on y parquait.
4 Servius, *Æn.*, VIII, 542.
5 Denys d'Halicarnasse (II, 15) ne sait à quelle divinité était consacré le temple qu'il fait bâtir à Romulus dans l'Asile. Ovide (*Fastes*, III, 452) paraît croire que le dieu de l'Asile était Vejovis, le Jupiter funeste, ce qui est invraisemblable. S'il en était ainsi, l'Asile serait à Rome, comme ce dieu lui-même, d'origine étrusque et d'importation sabine. (V. chap. XII, Numa.)
6 *Ord. rom.*, Mabillon, *Mus. Ital.*, II, 143.
7 Euripide, *Ion.*, V, 1312.

Romulus se logea sans doute dans la forteresse qu'avaient bâtie sur le Palatin les Pélasges, et qu'ils avaient appelée Roma. Ce fut alors qu'on lui donna le nom de Romulus, s'il ne le portait déjà. Mais il voulut faire plus : il voulut entourer d'une muraille tout le Palatin, dont les Pélasges n'avaient fortifié qu'une partie.

Ici, pour la première fois, nous rencontrons, à l'appui de notre récit, un monument existant : une partie de la muraille de Romulus subsiste encore[1].

Le mur du Palatin n'a été découvert qu'il y a peu d'années ; c'est le plus ancien monument de Rome. Cette muraille, construite en tuf pierreux, tel que celui du mont Capitolin, où ont existé des carrières d'où il fut probablement tiré, cette muraille est bien celle de Romulus ; car elle suit le contour du Palatin et n'a pu jamais être autre chose que la muraille d'une ville bâtie sur le Palatin, c'est-à-dire de la Rome de Romulus.

Le système de construction est le même que dans les villes d'Étrurie et dans la muraille bâtie à Rome par les rois étrusques. Cependant l'appareil est moins régulier. Les murs d'une petite ville du Latium fondée par un aventurier ne pouvaient être aussi soignés que les murs des villes de l'Étrurie, pays tout autrement civilisé. La petite cité de Romulus, bornée au Palatin, n'avait pas l'importance de la Rome des Tarquins, qui couvrait les huit collines.

Du reste, la construction est étrusque et devait l'être. Romulus n'avait dans sa ville, habitée par des pâtres et des bandits, personne qui fût capable d'en bâtir l'enceinte. Les Étrusques, grands bâtisseurs[2], étaient de l'autre côté du fleuve. Quelques-uns même l'avaient probablement passé déjà et habitaient le mont Cælius. Romulus dut s'adresser à eux, et faire faire cet ouvrage par des architectes et des maçons étrusques.

Ce fut aussi selon le rite de l'Étrurie, pays sacerdotal, que Romulus, suivant en cela l'usage établi dans les cités latines, fil consacrer l'enceinte de la ville nouvelle. Il agit en cette circonstance comme agit un paysan romain, quand il appelle un prêtre pour bénir l'emplacement de la maison qu'il veut bâtir.

Les détails de la cérémonie par laquelle fut inaugurée la première enceinte de Rome nous ont été transmis par Plutarque[3], et, avec un grand détail par Tacite[4], qui sans doute avait sous les yeux les livres des pontifes. Nous connaissons avec exactitude le contour que traça la charrue sacrée. Nous pouvons le suivre encore aujourd'hui.

Romulus attela un taureau blanc et une vache blanche à une charrue dont le soc était d'airain[5]. L'usage de l'airain a précédé à Rome, comme partout, l'usage du fer. Il partit du lieu consacré par l'antique autel d'Hercule, au-dessous de l'angle occidental du Palatin et de la première Rome des Pélasges, et, se dirigeant vers le sud-est, traça son sillon le long de la base de la colline.

---

1 On la voit dans trois endroits au bas du Palatin appliquée contre la colline, comme on voit les restes du mur de Servius Tullius appliqués contre l'Aventin, et comme sont les murs étrusques de Fiesole et de Volterre. (Dennys, *Sep. of Etr.*, II, 753.) Canina supposait qu'elle devait suivre la crète du mont et ne sest pas fait faute de la restituer ainsi. Cependant on ne pouvait la placer qu'au bas de la colline, où elle est effectivement, car nous savons qu'une des trois portes du Palatin (la Porte romaine) était *au bas de la montée de la Victoire* (*infimo clivo Victoriæ*, Festus, p. 262). Ce qui entraîne la position de la muraille dans laquelle cette porte était percée. Denys d'Halicarnasse (II, 37) et Cicéron (*De Rep.*, II, 6) parlent de la muraille de Romulus, mais tous deux paraissent confondre celle muraille adossée au Palatin avec l'enceinte des rois étrusques, qui enveloppait d'autres collines.
2 Denis d'Halicarnasse, I, 26.
3 *Romulus*, XI.
4 *Annales*, III, 24.
5 Preller, *R. Myth.*, 456.

Ceux qui suivaient Romulus rejetaient les mottes de terre en dedans du sillon, image du Vallum futur. Ce sillon était l'Agger de Servius Tullius en petit. A l'extrémité de la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin, où devait être le grand cirque, et où est aujourd'hui la rue des *Cerchi*, il prit à gauche, et, contournant la colline, continua, en creusant toujours son sillon, à tracer sans le savoir la route que devaient suivre un jour les triomphes, puis revint au point d'où il était parti[1]. La charrue, l'instrument du labour, le symbole de la vie agricole des enfants de Saturne, avait dessiné le contour de la cité guerrière de Romulus. De même, quand on avait détruit une ville, on faisait passer la charrue sur le sol qu'elle avait occupé. Par là, ce sol devenait sacré, et il n'était pas plus permis de l'habiter qu'il ne l'était de franchir le sillon qu'on creusait autour des villes lors de leur fondation, comme le fit Romulus et comme le firent toujours depuis les fondateurs d'une colonie ; car toute colonie était une Rome.

Là est aussi l'origine de la forme donnée constamment au camp romain[2]. Ce camp, que les généraux établissaient avec soin dès qu'ils s'arrêtaient quelque part, était, comme on peut le voir à Rome par le camp des Prétoriens, un espace de forme carrée entourée d'un vallum[3], c'est-à-dire d'un fossé et d'un rempart formé par la terre rejetée du fossé.

Ainsi, jusqu'aux derniers jours de l'empire, dans toutes les parties du monde où ils portèrent leurs aigles victorieuses, depuis les déserts de l'Orient jusqu'aux forêts de la Germanie, les Romains dessinèrent leur camp d'après le type sacré de la Rome du Palatin, qui elle-même avait pour modèle la Rome carrée des Pélasges. Rome fut donc dans l'origine un camp ; elle s'en souvint toujours.

Puis Romulus creusa un grand trou dans lequel on jeta les prémices de tout ce que les champs produisent d'utile. Chaque assistant y jeta une poignée de terre apportée de son pays, car y avait là des réfugiés venus de diverses contrées d'alentour. Ce trou s'appela le Mundus. Si l'on prenait ce mot dans son sens ordinaire, on pourrait dire que Romulus venait réellement de fonder un monde, et que déjà la destinée de Rome était indiquée par ces différents peuples qui, en apportant chacun une poignée de leur terre natale, figuraient l'universalité future du monde romain ; mais le Mundus étrusque n'était pas le monde des vivants, c'était celui des mânes, le monde inférieur, contrepartie du monde céleste. Son ouverture était le soupirail de la région qu'habitaient les divinités souterraines[4]. On le fermait ordinairement au moyen d'une pierre qu'on soulevait parfois ; mais on ne pouvait commencer une guerre quand le Mundus était ouvert. Le Mundus étrusque a peut-être donné naissance à la belle légende de Curtius se précipitant dans le gouffre[5].

---

1 Tacite ne ramène pas Romulus vers le nord-ouest au delà du Forum. C'est que plus au nord-ouest le Vélabre venait assez près du Palatin pour qu'on ne pût continuer le sillon sacré à la distance où il devait être du mur appliqué à la colline, et dont il était séparé par l'espace appelé *Pomœrium*.

2 Virgile fait construire aux Troyens la première ville qu'ils établissent sur le sol du Latium, à la manière d'un camp, *Castrorum in morem*. (*Énéide*, VII, 159.)

3 Le camp des prétoriens était un camp à perpétuité, une véritable caserne ; le ***vallum*** y fut remplacé par un mur.

4 Macrobe, *Saturnales*, I, 16 ; Paul Diacre, p. 156 ; Servius, *Æn.*, III, 134.

5 Plutarque, *Romulus*, XI, dit que la fosse sacrée fut ouverte dans le Comitium, c'est-à-dire au-dessous de la cime nord-est du Capitole, par conséquent en dehors et assez loin du Pomœrium de Romulus. Le Mundus primitif ne pouvait être là, on dut plutôt le creuser sur le Palatin dans la Rome carrée, où, dit Solin, on enfouissait les choses de bon augure pour la fondation des villes, ce qui est dit aussi du Mundus. S'il y a eu un Mundus près du Comitium, c'est plus tard, quand Rome fut composée de la ville latine du Palatin et de la ville sabine dont la citadelle était sur le Capitole. Le nouveau Mundus se trouvait alors entre les deux villes.

Entre le sillon sacré et le mur de la ville était le Pomœrium extérieur, espace où il n'était pas permis de bâtir, de même que dans un espace également laissé libre à l'intérieur des murs, et qui s'appelait aussi le Pomœrium[1], coutume instituée sans doute dans l'intérêt de la défense des villes. Une prescription semblable s'observe aujourd'hui pour la sûreté des places fortes. Le Pomœrium était indiqué par des bornes qui entouraient le Palatin, des *termes* (*cippi*). Ce devait être encore une coutume empruntée à l'Étrurie, d'où vint le culte du dieu Terme. Varron[2] parle des cippes ou termes qui existaient de son temps autour de Rome et autour d'Aricie. A Rome, on a retrouvé quelques-unes de ces bornes du Pomœrium.

Signalons dès ù présent une marque du génie agricole, qui fut toujours le génie des Romains après avoir été celui des Latins, leurs pères.

Chez les Romains, le Mundus des Étrusques, cette ouverture de la région infernale, devint le Mundus de Cérès, qu'on ouvrait pendant le temps des semailles et de la moisson[3]. Romulus avait défendu, disait-on, l'exercice des arts sédentaires aux hommes libres[4] ; mais il leur avait permis l'agriculture comme la guerre. On faisait dériver de Romulus le goût des Romains pour l'agriculture ; ce goût était plus ancien, car il remontait à la vieille civilisation agricole, qu'on supposait avoir été importée dans le Latium par Saturne.

C'est ainsi qu'on rapportait à Romulus l'origine des Frères Arvales, confrérie religieuse instituée pour obtenir des dieux la conservation et la prospérité des moissons.

On prétendait que Romulus avait remplacé dans cette confrérie un des douze fils de sa nourrice, Acca Larentia, qui furent les premiers Arvales. Peut-être cette tradition venait-elle tout simplement de la vanité de corps des Frères Arvales, qui formaient comme un ordre religieux et aimaient à avoir pour fondateur le fondateur même de Rome. Si les capucins pouvaient faire croire que César a été capucin, ils n'y manqueraient pas. Pour le dire en passant, cette Acca Larentia, nourrice de Romulus et femme du berger Faustulus qui l'avait recueilli, auprès de laquelle il joue le rôle de fils, pourrait bien être tout simplement la mère et Faustulus le père de Romulus[5].

Du reste, il était convenable d'attribuer à un roi latin l'établissement d'une institution religieuse dont l'agriculture était l'objet. Les Frères Arvales forment sous ce rapport, avec les Saliens, prêtres guerriers institués par un roi de la belliqueuse nation sabine, Numa, un contraste qui exprime très bien l'opposition du génie des deux peuples. La tradition, il est vrai, représentait Romulus comme un roi guerrier et Numa comme un roi pacifique ; n'importe, le collège des Arvales, fondé par le roi latin, avait le caractère latin ; il était rustique et agricole. Les Frères Arvales portaient une couronne d'épis[6] ou de laine festonnée

---

1 Tite-Live, I, 44 ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 14.
2 *De Ling. lat.*, V, 145.
3 Voyez Preller, *Rom. myth.*, p. 457. Du reste, du Mundus étrusque au Mundus romain la transition était facile, car dans les religions antiques tout ce qui était souterrain se liait à la fois aux idées infernales et aux idées de fécondation. Cérès, déesse de la moisson, descendait sous la terre pour y chercher sa fille Proserpine, déesse des enfers ; et à Rome il y avait une *Venus Libitina* ou Vénus des funérailles, double et profond symbole de la vie et de la mort.
4 Denys d'Halicarnasse, II, 28.
5 En ce cas Romulus aurait une mère sabine ; ***acca***, féminin d'***accus*** ; *actius*, *attius*, *attus*, *atta*, sont diverses formes d'un prénom sabin ; car il est celui de l'aïeul des Claudius. Dans Larentia se trouve le nom des Lares, divinités étrusques adoptées par les Sabins. Cette origine d'Acca larentia n'aurait rien que de vraisemblable, car il devait rester des Sabins aborigènes sur le Palatin même après qu'il était devenu la propriété des rois d'Albe.
6 Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 2.

en forme de roses, une robe blanche, symbole et souvenir de l'état innocent de l'antique royaume de Saturne ; ils offraient des sacrifices non sanglants : des fleurs, des fruits, des parfums. Tout était pacifique dans leurs fêtes, mêlées de danses et de banquets. L'élection des membres de la confrérie se faisait dans le temple de la Concorde, et il n'était pas permis d'apporter un couteau dans le bois témoin de leurs réjouissances paisibles. Ce bois[1], consacré à Dia[2], déesse pélasgique du Latium, était situé à quatre milles de Rome, sur la route qui conduit à la mer à travers le pays latin. Les Saliens, institués par le premier roi sabin, étaient armés. Ils exécutaient des danses martiales en frappant sur leurs boucliers. Le lieu primitif de leur réunion fut le Quirinal, le mont Sabin.

Quand Romulus avait dirigé la charrue autour de sa cité future, là où il voulait qu'il y eût une porte, il avait, selon le rite antique, *porté*[3], c'est-à-dire soulevé sa charrue et interrompu le sillon augural ; car rien ne devait jamais franchir ce sillon ni le mur qui allait s'élever derrière lui et que protégeait ainsi la religion contre l'ennemi. L'enceinte des villes était sacrée ; il fallait que le seuil des portes ne fût pas sacré pour qu'on pût le franchir.

La Rome du Palatin avait trois portes[4]. Cherchons où s'ouvraient ces portes.

L'une était la porte Mugonia, qu'on nomma ainsi à cause des mugissements dont elle retentissait quand les troupeaux descendaient boire dans les eaux du Vélabre. Elle était à peu prés là où est l'arc de Titus.

De ce côté fut toujours la principale entrée du Palatin, et la porte du palais impérial : au même endroit où mugissaient les troupeaux de bœufs du temps de Romulus et où ils mugissent encore couchés à l'ombre du Palatin[5].

Une autre porte, nommée ***Porta Romana***[6], regardait le Vélabre ; on y arrivait par une rue qui côtoyait le flanc de la colline au-dessus du marais ; elle s'appelait la Rue Neuve, *Via Nova*, et était une des plus anciennes des rues de Rome ; car elle avait pu exister avant que le Vélabre eût été desséché par les Tarquins[7].

Ce nom de Romaine, appliqué à une porte de Rome, étonne. Les Romains n'ont pu le lui donner ; il lui est venu des Sabins, qui, occupant le Capitole, passaient par cette porte quand ils allaient sur le Palatin, et pour qui elle était la porte de Rome, la porte Romaine.

On ne connaît pas aussi sûrement la position de la troisième porte de la Rome palatine ; mais nous savons qu'un descendait du Palatin dans la vallée où fui depuis le grand cirque par des degrés voisins du lieu qu'on appelait le bel

---

1 Aulu-Gelle, *Nuits Att.*, VII, 7, 8. voyez Becker, *Handb. d. Röm-Alt.*, continué par Marquardt, t. IV, p. 411 et suiv.

2 ***Dia*** était en Grèce le nom de l'épouse d'Ixion et de deux autres personnages mythologiques.

3 C'est l'origine du mot latin ***porta***.

4 Pline, *Hist. nat.*, III, 9, 13, dit trois ou quatre. C'est trois qui est le nombre véritable. Car, selon le rite étrusque, une ville devait avoir trois portes comme elle devait avoir trois temples. (Servius, *Æn.*, I, 422.) En Étrurie, Cosa et Rosellæ avaient trois portes. (Ot. Müller, *Die Etr.*, II, 147.)

5 La porte *Mugonia* s'appelait aussi *Mugionis* ou *Mucionis*. Denys d'Halicarnasse dit *Mykônisi pylais*, ce qui fait penser à Mycènes et reporte encore aux Pélasges.

6 Festus, p. 262, l'appelle ainsi, et Varron (*De ling. lat.*, v, 164) *Porta Romanula*, c'est le même nom. La terminaison ***ulus-a*** n'est pas toujours, ainsi que je l'ai dit plus haut, un signe du diminutif.

7 Le pont Neuf est aussi un des plus anciens ponts de paris. On peut déterminer assez exactement l'emplacement de la Porte Romaine, car Festus nous apprend qu'elle était au bas de la *montée de la Victoire* (*infimo clivo Victoriæ*). Or, cette montée, avec l'escalier qui en faisait partie, était ainsi nommée parce qu'elle conduisait du Vélabre au temple de la Victoire, élevé primitivement par les Aborigènes au nord-est de la Rome quarrée des Pélasges.

Escarpement[1], et dont on a fait ce qui est incroyable, un quai sur la rive actuelle du Tibre. Là était la troisième porte du Palatin. Si on cri ajouta une quatrième, elle dut être nécessairement sur le quatrième côté du Palatin, celui qui est tourné vers le Cælius, à où il paraît qu'existait sous l'empire une entrée près de laquelle Septime Sévère éleva le Septizonium, ce monument singulier dont, grâce à Sixte Quint, il ne reste plus vestige, mais dont on sait l'emplacement.

Telle était la ville de Romulus. Le Palatin en indique encore aujourd'hui l'étendue et en dessine la forme ; des fragments imposants de sa muraille subsistent, et on reconnaît exactement où étaient ses portes. Nous pouvons donc dés à présent nous orienter dans les laits que vont évoquer en ce lieu ainsi déterminé avec précision la poésie et l'histoire.

C'est à la poésie qu'appartient le débat tragique de Romulus et de son frère. Nous chercherons si celte poésie ne contient pas un peu d'histoire.

D'abord elle atteste un fait historique en montrant sur Rome naissante l'influence de cette Étrurie qu'en nous plaçant nous-mêmes sur le Palatin nous voyons si voisine, séparée de nous seulement par le fleuve, et que nous avons trouvée dans un récit vraisemblable de Plutarque, de Denys d'Halicarnasse et de Tacite, consacrant l'enceinte de la cité de Romulus ; cette Étrurie, dont nos yeux peuvent contempler et nos mains toucher l'œuvre antique, debout encore en partie de nos jours.

En effet, c'est selon le rite étrusque que Romulus et Remus consultent les présages qui doivent décider lequel des deux régnera sur la ville nouvelle[2].

On le reconnaît au nombre 12, qui est le nombre étrusque par excellence[3], tandis que le nombre favori des peuples sabelliques et latins est 10 [4].

Romulus voit dans le ciel douze vautours et Remus en voit six. Cela suffit pour me faire dire qu'ils consultent le sort au moyen d'une vaticination étrusque[5].

Les oiseaux prophétiques sont des vautours ; le temps de l'aigle n'est pas encore venu ; mais pourquoi des vautours ?

L'aigle est indigène en Italie ; le vautour n'y a jamais existé ; et cependant on parle souvent de l'oiseau appelé *vultur*, et son nom se retrouve dans des noms

---

1 ***Kalè acté*** (Plutarque, *Romulus*, 20). Cette confusion qu'on a peine à comprendre en présence du passage de Plutarque, tient à ce que le mot ***acté***, qui veut dire aussi escarpement, se prend en général pour rivage. Il était d'autant plus naturel de donner ce nom à une berge du Palatin que le Tibre venait autrefois en battre le pied. Mais le Palatin n'a jamais voyagé jusqu'aux bords actuels du Tibre. Le *bel escarpement* n'a jamais été un quai ; il n'y en a jamais eu à Rome, pas plus dans l'antiquité que dans les temps modernes.

2 C'est le motif qu'Ennius donnait à la consultation des présages :

Omnibu' cura viris uter esset Enduperator.

Les deux frères, en consultant les présages, ne pouvaient avoir pour motif de savoir lequel des deux donnerait son nom à la ville du Palatin, car ce nom Roma existait déjà. Cela a été imaginé plus tard, à une époque où l'on croyait que les hommes donnaient leur nom aux villes, tandis que c'est l'inverse qui a lieu le plus souvent ; et d'ailleurs les deux frères portaient le même nom. Denys d'Halicarnasse appelle toujours *Remus* ***Romos***, *Romulus* est appelé ***Romus*** chez Festus (p. 266), et Properce l'appelle ***Remus***. *Regnave prima Remi*. (*Élégies*, II, 1, 23.) *Domus alla Remi*. (IV, 1, 9.) *Signa Remi*. (IV, 6, 86.)

3 Les confédérations étrusques se composaient toujours de douze villes. Selon les Étrusques, il y avait douze grands dieux ; chaque période du monde embrassait douze siècles ; les licteurs d'origine étrusques étaient au nombre de douze, etc.

4 Toute l'organisation de Rome repose sur le nombre dix multiplié par lui-même, et souvent par le nombre trois. Romulus a trois cents celeres. Dans chaque tribu, il y a dix curies ; dans chaque curie, dix décuries ; les décemvirs sont au nombre de dix. L'année, attribuée à Romulus, était de dix mois, etc.

5 Sans cela ce pourrait être une vaticination sabellique. L'art de consulter l'avenir par le vol des oiseaux était connu des peuples sabelliques, notamment des Marses.

de montagnes habitées sans doute par ces oiseaux, de fleuves comme eux dévorants et rapides[1]. Cette difficulté m'arrêtait, mais je crois l'avoir résolue.

Vultur, que nous traduisons par *vautour*, était le nom du faucon[2], et j'ai remarqué que l'oiseau de proie appelé encore aujourd'hui *avoltoio*, mot qui vient évidemment de *vultur*, était le faucon. Dès lors tout s'explique. Les vautours qui volent au-dessus du Palatin sont des faucons, et, ce qui est important, la légende où ils figurent peut être une légende locale et ancienne.

Les deux frères, pour prendre les auspices, vont s'asseoir, Romulus sur le Palatin[3], où est sa ville, Remus sur l'Aventin, où était la sienne, qui s'appelait Romoria.

Car pourquoi ne pas croire à cette Romoria que la tradition disait avoir existé sur l'Aventin[4], et sur la cime, la moins élevée de cette colline[5] ?

Là fut un grand rocher qui n'existe plus, mais dont la présence dans les temps historiques est attestée[6].

Pourquoi Remus ou Romus n'aurait-il pas occupé aussi sur l'Aventin une forteresse bâtie et abandonnée par les Pélasges, et dont le nom, très semblable à ce-lui de la Roma du Palatin, voulait également dire forteresse ? Romus ne serait pas un frère de Romulus ; il serait un autre aventurier, un autre pâtre des rois d'Albe, qui avaient des pâturages sur l'Aventin comme sur le Palatin, mais moins bons, parce que l'Aventin était rocailleux et le Palatin abondant en sources. Chacun des deux chefs, naturellement ennemis parce qu'ils étaient voisins[7], aurait espéré d'abord qu'un signe céleste lui serait favorable et aurait essayé si, par ce moyen, il obtiendrait, non l'honneur de donner son nom à une ville naissante qui avait déjà un nom, mais l'avantage plus réel de dominer sur deux villes. Chacun aurait ensuite prétendu que le présage devait être inter piété en sa faveur. On en serait venu à une lutte armée. L'homme de l'Aventin aurait franchi, non pas en se jouant, mais très sérieusement et les armes à la main, le fossé de la ville du Palatin, dont les murailles n'étaient pas encore bâties, l'homme du Palatin aurait repoussé l'agresseur et l'aurait tué sur le fossé.

Denys d'Halicarnasse semble avoir connu cette forme de la tradition, car il parle d'un combat meurtrier que se livrèrent les deux chefs[8], lisons les deux cités, de même origine et presque de même nom.

---

1 Le *Vultur mons* (*monte Voltore*) le fleuve *Vulturnus* dans la Campanie.
2 ***Capis*** était synonyme de ***Vultur***. Le nom de Capoue (*Capua*) fut une traduction du premier nom de cette ville *Vulturnum*. Or, un passage de Servius (X, 145) montre évidemment que ***capis*** était synonyme de ***fulco***.
3 Ennius seul dit sur l'Aventin (Cicéron, *de Div.*, I, 48) : ceci tient à une confusion entre les deux fières qui allait jusqu'à faire donner à Romulus le nom au fond identique de Remus (V. plus haut.) Ennius plaçait Romulus sur l'Aventin comme Properce parlait de la maison de Remus sur le Palatin. Dans un autre passage, le même poète, pour accorder des traditions contradictoires, nées de la ressemblance et de la confusion des noms, supposait que les deux frères avaient habité ensemble sur le Palatin. (Properce, *Élégies*, IV, 1, 10.)
4 Paul Diacre, p. 276. Celte ville s'est appelée aussi *Remuria*, *Remora*, *Remona*, *Remé*, ce qui ressemble beaucoup à *Romé*. Selon d'autres récits Romoria était à trente stades, quatre milles environ de Rome (du côte de Saint-Paul). (Denys d'Hal., 1, 85.) Si la tradition avait placé une *Romuria* tout juste à trente stades de Rome, c'est peut-être qu'il y eut en cet endroit une autre forteresse pélasge. On trouve chez les Hirpins une ville nommée *Romulea*.
5 Virgile, (IX, 360) parle d'un Remulus de Tibur. Chez les Hirpins il pouvait y avoir eu aussi une *Roma*, c'est-à-dire une *forteresse pélasge*, devenue *Romulea* quand Romulus fut célèbre, et la *Roma*, c'est-à-dire la forteresse du pélasgique Tibur, avait pu donner son nom à un chef tiburtin comme la Roma du Palatin à Romulus.
6 Par le nom de *Subsaxana* donné à la Bonne Déesse dont le temple était sous le rocher. (*Not. Urb.*, *Reg.*, XII.)
7 La communauté de race de deux pâtres albains les aurait fait appeler frères. La communauté d'origine et la ressemblance de nom des deux cités eût été la cause de cette confusion entre Romulus et Remus (Romus) que je signalais tout à l'heure.
8 Denys d'Halicarnasse, I, 87.

Conjectures, me dira-t-on, je ne le nie pas. L'histoire de Rome, dans ces temps-là, est conjecturale, et je ne sais faire l'histoire conjecturale qu'avec des conjectures. Si on m'accorde que celle-ci n'est pas absurde, si on va même jusqu'à la juger plausible, je n'en demanderai pas davantage.

Quelque crédit qu'on accorde à cette explication historique, la tradition reste avec le caractère terrible . que les Romains lui ont donné, et ce caractère lui-même est historique, car il révèle dès le berceau de Rome ce qui fut toujours un trait distinctif du peuple romain, je suis fâché de le dire, mais cela n'ôte rien à sa grandeur : la férocité : *Romuli gentem feram*.

En effet, selon la tradition telle qu'elle était reçue et telle que l'ont racontée d'après le récit populaire les écrivains latins, l'histoire romaine commence par un fratricide.

Ce meurtre pourrait s'accomplir aujourd'hui dans des circonstances assez pareilles chez les paysans romains.

Supposons qu'une mésintelligence existe entre deux frères. L'un d'eux trace un sillon autour de son champ et défend à l'autre de le franchir. Celui-ci devient soudain furieux, et, pour faire *dispetto* à son frère, saute par-dessus le fossé. Il reçoit immédiatement une *coltellata*. Personne ne s'en étonne, personne ne s'en émeut, et les plus sensibles diront : *È quel poverino che ha amazzato questo poveretto*.

Les historiens romains ont jugé à peu près comme jugerait le peuple de Rome. Tite Live ne se met pas en frais de pitié pour Remus ou d'indignation contre Romulus, et puis c'était un grand crime de violer l'enceinte et le droit de la cité consacrés par la religion[1]. Cette enceinte était littéralement sacrée, inviolable, infranchissable. Là où la charrue augurale avait passé, nul ne devait mettre le pied. Là où il fallait une porte, on soulevait la charrue pour qu'on pût passer sans sacrilège. Sauter par-dessus le fossé, qui n'était que le sillon de la charrue augurale élargi, c'était la plus grande des impiétés, et un ancien Romain ne pouvait pas plus la pardonner qu'un Romain d'il y a cinquante ans n'eût pardonné qu'on violât le droit d'asile, d'une église pour en arracher un criminel. Aujourd'hui cela est bien changé.

Cependant les beaux esprits du siècle d'Auguste éprouvèrent le besoin d'adoucir un peu cette légende, forte expression de mœurs et de sentiments qu'ils ne comprenaient plus, et que, grâce aux modèles qui viennent poser dans les ateliers de Rome, nous comprenons mieux que ne le faisait Ovide. Ovide[2] transforme le rude nourrisson de la louve, le féroce meurtrier d'un frère égorgé dans l'emportement brutal de la colère, en un malheureux prince qu'une main dévouée prive d'un frère adoré, et qui donne à ce frère mort les plus touchants regrets. En effet, ce n'est plus Romulus qui a frappé Remus, c'est Céler, un serviteur, j'allais dire un courtisan trop empressé, qui a cédé à l'indignation de voir manquer de respect à la majesté. de son maître. On sentait ainsi à la cour d'Auguste, et, si Auguste eût été accompagné dans le lieu où Ovide le surprit faisant ce qu'il ne fut jamais pardonné au poète d'avoir vu, le zèle d'un autre Céler aurait bien pu épargner à Ovide les tristesses de l'exil.

---

1 Ces expressions de Cicéron montrent ce qu'était la *religion des remparts* : *Proque urbis muris quos vos, pontifices, sanctus esse dicitis, diligentioreque religimie quam muris ipsis ciugitis*.
2 *Fastes*, V, 470.

Rien ne manque à cette attendrissante bucolique, substituée à la rude légende des premiers temps. Le bon berger Faustulus est tué en voulant séparer les deux frères[1]. Romulus verse les plus touchantes larmes sur son pauvre Remus ; il est innocent et sensible ; enfin il ordonne en mémoire de Remus que sur une chaise curule — y avait-il alors des chaises curules ? — soient placés la couronne, le sceptre et les autres insignes de la royauté[2].

Voilà comment, dès le temps d'Auguste, on travestissait en sentimentalité banale la férocité expressive de la tradition[3] ; mais Auguste avait songé un moment à prendre le nom de Romulus, et dès lors Romulus devait être le modèle de toutes les vertus.

Cette tragique histoire est la principale origine de la défaveur qui s'attacha toujours à l'Aventin, abandonné aux, plébéiens et exclu de l'enceinte sacrée de Rome jusqu'à Claude. On s'explique surtout cette défaveur si l'on admet sous la légende dramatique du fratricide le fait historique de l'existence de Romuria, d'une cité rivale de Rome et son ennemie dès le berceau.

L'Aventin pouvait avoir déjà une mauvaise réputation, à cause des brigandages célèbres dont il avait été le théâtre. Mais il avait prétendu lutter contre le Palatin :cela ne lui fut jamais pardonné ; il devint titi lieu néfaste, parce qu'il avait été un lieu hostile.

La tradition antique plaçait sur l'Aventin le tombeau élevé par Romulus a Remus dans sa ville de Romoria. Le moyen âge, qui ne connaissait pas la tradition romaine, voyait dans la pyramide funèbre de Cestius, en dépit de l'inscription où Cestius est nommé, le tombeau de Remus. Le Pogge reproche à Pétrarque d'avoir partagé cette erreur. Mais à Rome, Pétrarque avait autre chose à faire que de lire attentivement une inscription : il y venait pour être couronné au Capitole.

Je passe à l'enlèvement des Sabines.

---

1 Denys d'Halicarnasse, I, 87.
2 Serv., *Æn.*, I, 276.
3 La tradition était rive et plus vraie quand elle faisait lancer à Romulus sa pique de l'Aventin sur le Palatin pour montrer que dès lors tous deux lui avaient appartenu. (Plutarque, *Romulus*, 20.)

XI — SUITE DE ROMULUS.

Après le meurtre vient le rapt, car l'histoire de Romulus ressemble assez à ce que serait la confession d'un brigand de la montagne ; après l'assassinat de Remus, vient l'enlèvement des Sabines.

Rien ne paraît plus vraisemblable en soi qu'un tel enlèvement. Des réfugiés qui manquaient de femmes en ont pris à leurs voisins, c'est très croyable.

Mais je pense aussi que bien des circonstances imaginaires ont été ajoutées depuis à ce fait véritable.

Voici le récit des historiens qu'a admis un peu légèrement la postérité et que l'art a souvent reproduit.

Les Sabins viennent de Cures, aujourd'hui Correse, qui est à douze lieues de Rome, pour voir des jeux équestres ; ils sont reçus avec une gracieuse hospitalité. Pendant les jeux, à un signal donné, on leur enlève leurs filles et leurs femmes. Les Sabins se retirent' dans leurs pays sans qu'on voie qu'ils aient cherché à mettre obstacle au larcin. Assez longtemps après, le roi Tatius amène une armée de Sabins. A la suite de deux combats, les troupes ennemies sont séparées par les Sabines devenues les épouses des Romains. Romulus et Tatius font la paix, et conviennent de régner ensemble sur les deux nations, qui forment un seul peuple.

Il y a à tout cela d'assez nombreuses difficultés, dont plusieurs tiennent à l'état des lieux, aux distances, aux points occupés par les Sabins, avant et sous Tatius, à l'importance respective du peuple sabin et de la horde de Romulus.

'Nous allons examiner ces difficultés et chercher à mettre de la vraisemblance dans cette histoire ; car, si elle est vraie, quoi qu'en dise Boileau, elle doit être vraisemblable, et quand, ce qui est possible, mais n'est pas probable, elle reposerait sur une tradition entièrement fausse, cette tradition elle-même n'a pu être acceptée dans l'origine que parce qu'elle était vraisemblable. Il faut restituer l'histoire on au moins la tradition.

Et d'abord j'ai quelque peine à croire que les pâtres du Palatin et les réfugiés de l'asile aient exécuté une course de chevaux pareille à celles qui ont eu lieu plus tard dans le grand cirque ou dans le Champ de Mars, et dont la tradition s'est conservée dans la course des *barberi* au Corso pendant le carnaval[1]. Je ne vois pas que l'on parle beaucoup de chevaux et de cavalerie pendant les guerres de Romulus.

A propos du Palatin, il n'est guère question que de bœufs.

De plus, ces jeux sont donnés en l'honneur de Neptune équestre. Neptune était sans doute l'équivalent latin de Poséidon, dieu grec, et, avant d'être grec, pélasge[2].

---

1 En effet, ces courses paraissent remonter directement à celles que les Romains exécutaient sur les gazons du Champs de Mars, au bord du Tibre, et qui s'appelaient ***Equiria***. L'on dit même que l'église de Santa Maria in *Aquiro* leur doit son nom ; j'en doute, car cette église est assez éloignée du Tibre, et l'on sait que les courses, appelées *Equiria*, en étaient très voisines, puisqu'en cas de débordement du fleuve elles avaient lieu sur le Cælius. Ce qui est plus certain, c'est qu'encore au seizième siècle on faisait courir des chevaux au bord du Tibre ; quand Jules II eut bâti la rue Julia il fallut transporter les courses, et on les transporta dans la rite du *Corao*, qui datait de Paul II.

2 Poséidon était honoré dans l'Arcadie, en plusieurs lieux, sous le nom de *Poséidon équestre*. (Pausanias, VIII, 10, 14, 30, 37.) Les Arcadiens prétendaient avoir invoqué les premiers le dieu de la mer sous ce nom (Pausanias, VIII, 25), et passaient pour en avoir fondé le culte. (Denys d'Hal., I, 33.)

Mais on ne voit pas pourquoi il eût été honoré par des jeux solennels dans une tribu de pâtres et de fugitifs encore sans relation avec la mer. Le rapport de Neptune avec le cheval tient à une fable grecque sur la fondation d'Athènes[1], et, en supposant que cette fable tienne elle-même à un mythe plus ancien[2] qui remonterait aux Pélasges, quand ce culte aurait été apporté par eux sur le Palatin, les sujets de Romulus n'avaient aucune raison de le célébrer par une fête nationale. Enfin ces courses prétendues ont lieu dans la vallée située entre le Palatin et l'Aventin ; mais, dans son état primitif, elle est représentée comme une gorge étroite, peu favorablement disposée pour des courses de chevaux.

D'ailleurs, les eaux du Vélabre devaient inonder cette vallée, alors plus profonde ; car elle fut en partie comblée après le dessèchement opéré sous les Tarquins.

Ainsi le théâtre même manquait pour la représentation qu'on dit avoir été donnée par Romulus aux peuples voisins, et c'est une première invraisemblance dans le récit des historiens. Des courses de chevaux n'ont pu avoir lieu dans les fanges du Vélabre. On les a imaginées plus tard quand le grand cirque a été construit, et on les a placées là où depuis le grand cirque exista.

Les fêtes que célébra Romulus s'appelaient fêtes de Consus, *Consualia*, ce qui est sans rapport avec le Neptune grec ou pélasge, mais se rapporte au dieu indigène Consus, qui avait dans le grand cirque un autel trouvé sous la terre[3].

Je crois avoir découvert ce qu'étaient réellement ces jeux en l'honneur du dieu Consus. On va voir qu'ils n'avaient rien de commun avec les courses d'Olympie.

C'était un amusement rustique, lequel consistait à sauter sur des peaux de bœufs huilées[4].

Ce divertissement grossier, fait pour provoquer la gaieté par les chutes de ceux qui s'y livraient, et dont on rencontrerait plus d'un équivalent dans nos fêles de villages, me paraît beaucoup mieux en harmonie avec ce que devaient être les mœurs des pâtres du Palatin que des courses de chevaux pareilles aux jeux isthmiques célébrés par Pindare, et auxquels pensaient peut-être un peu trop les auteurs qui écrivaient l'histoire de Romulus sous Auguste.

Si cela est, croira-t-on que les Sabins soient venus de Cures avec leurs femmes et leurs filles, qu'ils aient fait douze lieues pour voir des bergers glisser sur des peaux de bœufs huilées ? Quant à moi, je, ne saurais l'admettre, et j'y vois une

---

1 On sait que, dans le débat qui eut lieu à cette occasion, Neptune fit sortir de terre un cheval, et Pallas Athènè un olivier.

2 Je crois que les chevaux de Neptune furent dans l'origine, une de ces allusions pittoresques de la Mythologie grecque dont j'ai parlé ailleurs. (V. *la poésie grecque en Grèce*.) Je crois qu'on a voulu exprimer par le mythe des coursiers de Neptune l'impétuosité du flot qui semble courir, et le blanchissement de l'écume sur le dos des vagues, métaphore si naturelle qu'elle s'est présentée à l'un des hommes qui ont le mieux senti et rendu la poésie de la mer, lord Byron (*Child-Harold*, IV, 181), lorsqu'il a dit à l'Océan : *Et j'ai posé ma main sur ta crinière*. De plus, Poséidon, en rapport avec la fondation de Troie dont il bâtit les murs, créateur du cheval, selon les uns en *Attique*, selon les autres eu *Thessalie*, et en *Crète* du taureau de Pasiphaé, dieu enfin de la mer, c'est-à-dire de l'élément humide et fécondant, peut, par toutes ces raisons, être considéré comme un dieu primitivement pélasgique. Le nom même de la mer, ***Pelogos***, est peut-être devenu le nom des Pélasges. Le culte du dieu de la mer convenait à ce peuple navigateur. Mais, malgré cette origine, Neptune tint peu de place dans la religion romaine. On ne cite qu'un temple de Neptune dans le cirque flaminien et non dans le grand cirque.

3 Voyez plus haut, chap. IX.

4 C'est ce que nous apprend un vieux vers saturnien conservé par le grammairien Nonius Marcellus (p. 13, Ger. Cernuus)

Sibi pastores ludos faciunt coriis consualia.

Ce qu'expliquait ainsi Varron : *Etiam pelles bubulas oleo perfusas percurrebant*. (V. Preller, *Rom. Mythol*., p. 421.) Ennius parlait de jeux semblables institués par Romulus à l'occasion de la dédicace du temple de Jupiter Feretrius. (Ennius, apud Serv., *Georg*., II, 384.)

preuve de plus que les Sabins s'étaient déjà établis sur le Quirinal et le Capitole, où Denys d'Halicarnasse, très positif sur ce point[1], nous les montre pendant la guerre et après la paix. En ce cas, des femmes sabines ont pu, pour voir dus jeux célébrés en l'honneur d'un dieu sabin, d'après une coutume de leur pays, en voisines et sans être accompagnées, descendre, non dans la vallée où fut le cirque, vallée que les eaux du Vélabre inondaient, mais plus près encore de chez elles, dans l'emplacement du Forum futur, dont une partie, le récit du combat de Romulus et de Tatius le prouvera, n'était pas submergée.

Cela se conçoit mieux que la narration de Tite Live, car j'avoue ne pouvoir comprendre la longanimité des Sabins qui se laissent prendre leurs filles et leurs femmes sans chercher à les défendre et se retirent tranquillement chez eux. Est-ce possible, je le demande, de la part d'un peuple aussi belliqueux et aussi farouche que les Sabins ? Cette invraisemblance est rendue surtout visible dans les tableaux où l'on a voulu représenter l'enlèvement des Sabines.

Dans la plupart de ces tableaux, on voit les Romains, tous en costume de guerre, emportant dans leurs bras les Sabines, qui la plupart se défendent très bien. Mais, en général, elles se défendent seules ; il ne se trouve là, pas plus que dans les tableaux de Tite Live, ni un père ni un fiancé dont le désespoir résiste ou au moins menace. Les choses n'ont pu se passer ainsi à Rome, au temps de Romulus, pas plus qu'elles ne s'y passeraient ainsi aujourd'hui si nos soldats voulaient enlever de vive force les filles du Transtevere qui les regardent défiler.

La suite n'est pas moins étrange. D'après le récit consacré, les Sabins ne se pressent pas beaucoup de se venger. Ce sont les habitants de trois petites villes que Tite Live ne donne pas pour sabines, Antemne[2], Cænina[3] et Crustumerium[4], qui prennent fait et cause pour les Sabins, tandis que ceux-ci n'ont pas d'abord l'air de ressentir leur offense, et les Sabins ne paraissent qu'après que Romulus, attaqué par les trois villes, en a triomphé.

Ce triomphe lui-même mérite réflexion.

Romulus monte au Capitole sur un char attelé de quatre chevaux blancs, ce qu'aucun triomphateur ne se permit avant Camille, pour y offrir à Jupiter Feretrius les dépouilles du petit chef qu'il a vaincu et tué de sa main.

Je veux croire que Romulus ait pris la bourgade qu'on appelle la ville de Cænina et tué celui que Tite-Live appelle un roi ; mais je doute qu'il soit monté au Capitole sur un char dans l'intérêt de la majesté royale, comme dit Denys d'Halicarnasse (II, 34). Les abords du Capitole étaient difficiles ; la voie triomphale n'existait pas encore, et la gorge étroite par où l'on montait au Capitole n'était pas faite à l'usage des chars. Romulus triompha, s'il triompha, sur le Palatin. On triomphe chez soi et non pas chez les autres. Un seul trait vrai de la tradition a été conservé par Plutarque, lequel, plus naïf que Denys, déclare

---

1 Tatius était sans doute un chef sabin de Cures ; les Sabins de Rome attendirent son arrivée pour prendre une vengeance dont le besoin, d'un auxiliaire explique le retard.

2 Antemne était sur la colline d'Acqua-Acetosa, près de Rome, au confluent du Tibre et de l'Anio. (Varron, *De ling. lat.*, V, 28.)

3 La position de Cænina n'est pas déterminée d'une manière certaine. La physionomie de son nom est étrusque, celle du nom de son roi Acrôn, que tua Romulus, est grecque. Properce lui donne l'épithète d'herculéen ; ce qui semble indiquer une origine pélasgique.

Acron Herculeus Cænina ductor ab arca. (Properce, *Élégies*, IV, 10, 19.)

4 On ne sait rien de précis sur la position de Crustumerium ou Crustiminium, sinon qu'elle était près du mont Sacré, puisque Varron (*De ling. lat.*, V, 81) appelle la fameuse sécession qui eut lieu sur cette colline *Secessio Crustumerina* ; selon Tite-Live l'Allia prenait sa source dans les monts Crustuminiens. (Tite-Live V, 37.) Nibby place Crustumerium à Tor-San-Giovanni. (*Dint.*, I, 527.)

que toutes les statues de Romulus qu'il avait vues le représentaient à pied. *Romulus*, dit-il, *prit un tronc d'arbre, le dégrossit, y attacha les armes de son ennemi, le plaça tout droit sur son épaule et alla le suspendre à un chêne*[1].

Voilà qui est conforme au caractère du temps et de la légende.

C'est aussi sur le Capitole que Romulus avait, disait-on, élevé un temple à Jupiter Feretrius.

Ce petit temple a, en effet, existé sur le Capitole. Ses dimensions — il avait moins de quinze pieds de longueur[2] — conviendraient au peu d'étendue de la cité de Romulus ; cependant ce que l'on disait de l'agrandissement de ce temple, qu'on attribuait à un roi sabin, Ancus Martius[3], pourrait bien se rapporter à sa fondation ; car un roi sabin étai, nécessairement en possession du Capitole[4].

Puis vient la grande guerre des Sabins amenés de Cures, disent les historiens, par le roi Tatius. Celle-ci dut être sérieuse. Les Sabins étaient des montagnards belliqueux. Leur pays s'étendait depuis Amiternum, dans le royaume de Naples, jusqu'aux confins de l'Étrurie. Les Romains possédaient une petite colline, aux environs du Vélabre. La partie n'était point égale, et le résultat douteux de cette guerre ne put mettre les Romains sur un pied d'égalité avec leurs ennemis. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils n'aient pas péri.

Tite-Live a tout fait décider par une bataille. A en croire Denys d'Halicarnasse, cette bataille décisive fut précédée par plusieurs combats. Son récit de la guerre est plus détaillé, et a, je crois, conservé plus de traits de la vieille légende, qui reposait elle-même, on n'en saurait douter, d'après la physionomie héroïque de la narration, sur un vieux chant[5].

Selon l'historien grec, Romulus a pour allié un Lucumon ou chef étrusque.

Quel était ce chef que l'on fait venir de différents endroits au secours de Romulus, et dont Properce, qui était Ombrien, c'est-à-dire à demi Étrusque, nous a conservé le nom latinisé de Lycomedius[6], tandis que d'autres donnent pour auxiliaire à Romulus ce condottiere étrusque, Cœles Vibenna, dont le nom devint celui du mont Cælius, et dont on place aussi la venue à Rome sous le premier Tarquin.

Ce qui me semble probable, c'est qu'il y avait déjà un établissement étrusque sur le *mont des Chênes*, et que l'aventurier qui se trouvait là aida Romulus à repousser les Sabins du territoire commun.

---

1 Plutarque, *Romulus*, XVI. Virgile semble faire allusion à la tradition rapportée par Plutarque dans ce vers :

Hæc arma exuviasque viri tua quercus habebit.

2 Denys d'Halicarnasse, II, 34.

3 Tite-Live, I, 33.

4 Ce nom de Feretrius semble dériver de ***Feretrum***, désigner un dieu funéraire, peut-être Vejovis, et n'a rien à faire avec les armes que portait le vainqueur. Feretrius ne vient pas plus de ***ferre***, porter, que de ferre, frapper, comme le veut Plutarque.

5 Cette narration pouvait encore avoir une autre source, les *Annales des Pontifes*. Denys d'Halicarnasse (II, 52) parle d'une guerre entre Romulus et Tatius qui avait duré *trois ans*. Ce qui ne s'accorde point du tout avec son propre récit. Le récit reproduisait la tradition telle que l'avait faite l'ancien chant. La tradition et la poésie populaire résument volontiers en quelques faits généraux les faits particuliers, car l'imagination s'attache à ce qui la frappe, et la mémoire oublie volontiers quand l'imagination n'a pas été frappée. Le combat du Forum, c'est un souvenir de la poésie, qui groupe les faits ; les trois ans de guerre, c'est un renseignement recueilli dans les *Annales des Pontifes* qui marquaient les années.

6 Properce, *Élégies*, IV, 2, 51.

Tempore quo sociis venit Lycomedius armis
Atque Sabina feri contudit arma Tati.

L'hésitation du souvenir traditionnel qui place l'occupation du Cœlius tantôt sous Romulus, tantôt sous Tarquin, me fait penser que cette colline a été occupée à deux reprises par les Étrusques[1].

L'alliance du Palatin et du Cælius, qui sont très voisins, est naturelle et d'autant plus vraisemblable, qu'après la paix avec Tatius, Romulus est dit avoir eu en partage ces deux collines. Il occupait le Palatin avant la guerre, et, pour le Cœlius, on peut croire que ce ne fut pas lui qui s'y maintint, mais son allié, car il n'en est pas plus fait mention dans l'histoire de Romulus après qu'avant ; toute cette histoire se passe sur le Palatin.

Mais revenons à la résistance que le chef latin et le chef étrusque opposent aux Sabins. Il est évident que ni l'un ni l'autre ne sont en possession du Capitole, car ils le défendraient ; tuais il n'en est rien : ils semblent, au contraire, le menacer[2], et ce sont les Sabins qui sont postés pour le défendre. Romulus est sur l'Esquilin, Tatius entre le Quirinal et le Capitole[3], sur ce plateau qui les unissait et qui a disparu[4] sous Trajan.

Plus tard, les Romains sont en bas, dans le Forum : ils défendent le Palatin, comme les Sabins défendent le Capitole. C'est dans l'espace intermédiaire entre le Capitole sabin et le Palatin romain, espace occupé depuis en partie par le Forum, qu'aura lieu la grande lutte, dans laquelle les Sabins, descendant du Capitole, repousseront les Romains, puis seront repoussés à leur tour, et chacun finira par rester maître chez soi. Voilà ce qui résulte de l'ensemble du récit et de la situation des lieux.

Le seul incident qui étonne, c'est la forteresse des Romains placée sur le roc Tarpéien, un des sommets du Capitole, et livrée aux Sabins par Tarpeia.

On peut admettre que ce sommet isolé du Capitole, opposé à celui qui tenait au Quirinal sabin, appartenait dans l'origine aux Romains et formait la citadelle du Palatin, détachée, selon l'usage des cités grecques et italiotes, de la ville qu'elle devait protéger. On conserve ainsi l'histoire de Tarpeia, histoire qui n'a pas l'air d'avoir été inventée à plaisir, qui semble antique et qui, à cause. de cette antiquité même, a subi plusieurs transformations. On reconnaît une version sabine et une version romaine de la légende dans l'aventure de cette Tarpeia, qui est représentée tantôt comme trahissant les Romains, tantôt comme une victime de son dévouement pour eux[5], dont[6] le tombeau était honoré par des sacrifices[7] et par une statue placée dans un temple, dont Properce[8] fait une héroïne de roman que perd sa passion exaltée pour le beau Tatius[9] et dont l'existence

---

1 Properce suppose que ce fut après la guerre contre Tatius que l'on fit descendre les Étrusques du Cælius pour les établir entre le Palatin et le Capitole, dans le lieu qui s'appela depuis le *Quartier étrusque* (*Virus tuscus*). Tite Live (II, 14) et Tacite (*Ann.*, IV, 65) rapportent ce déplacement à l'époque des Tarquins, ce qui parait plus vraisemblable, car alors seulement l'espace occupé jusque-là par le Vélabre fut en partie desséché.
2 Denys d'Halicarnasse, II, 37.
3 *Ibid.*, 38.
4 Par là peut s'expliquer l'erreur de Denys d'Halicarnasse (II, 51), qui fait aussi occuper le mont Sabin, le Quirinal, par le Lucumon, allié de Romulus. La langue de terre qui unissait le Quirinal au Capitole a pu être considérée comme appartenant au premier.
5 Denys d'Halicarnasse (II, 38) et Tite-Live (I, XI), indiquent les deux versions.
6 Denys d'Halicarnasse, II, 40.
7 Festus, p. 363.
8 *Élégies*, V (IV), 4, 3 et suiv.
9 Tarpeia va puiser de l'eau à une source sortant d'une grotte dont Properce fait une description charmante. *Un bois sacré s'enfonçait sous un antre tapissé de lierre ; l'eau qui naissait en ce lieu murmurait parmi les arbres, demeure ombreuse de Sylvain, où la douce flûte des bergers menait boire les brebis lassées des ardeurs de l'été*. C'est à cette source que Tarpeia allait puiser l'eau sacrée, une urne d'argile était posée sur sa tête.

Urgebat medium fictilis urna caput,

repose peut-être tout entière sur le mot Tarpéien, auquel nous avons cru trouver une origine parfaitement étrangère à la belle Tarpeia.

Même en supposant que cette pauvre Tarpeia, que je me reproche d'écraser sous le poids de mes arguments, comme elle le fut, selon la légende, sous les boucliers des Sabins, n'ait pas existé dans l'histoire, elle vit encore dans l'imagination populaire des habitants actuels du rocher Tarpéien. Niebuhr y a entendu raconter par une petite fille que, dans un souterrain de la montagne, — où y il a en effet des souterrains, — est la belle Tarpeia, couverte d'or et de bijoux, et retenue par des enchantements. Aucun de ceux qui ont voulu pénétrer jusqu'à elle n'a pu retrouver son chemin[1].

La situation des Sabins sur le Capitole et sur la hauteur par laquelle il était soudé au Quirinal une fois bien déterminée, le combat avec tous ses incidents épiques se comprend facilement ; les faits merveilleux eux-mêmes prennent une sorte de vraisemblance pour l'imagination, quand on voit comment ils ont été rattachés à la nature et à la situation des lieux.

Tel est le récit de la source d'eau bouillante que Janus fit sortir de terre sous les pas des Sabins pour les empêcher de passer par une porte que les Romains s'efforçaient de fermer. Ce récit est en rapport avec l'existence d'eaux sulfureuses, reste des anciennes actions volcaniques.

Cette porte, qui était près du temple de Janus[2], avec lequel on l'a confondue[3], et par conséquent dans les environs de Sainte-Martine, s'appelait, pour cette raison, la *Porte de Janus*, et a été prise pour une des trois portes du Palatin, bien qu'elle fût évidemment au pied du Capitole[4]. Oubliant que les Romains défendaient le Palatin, où était leur ville, contre les Sabins, maîtres du Capitole, on a interprété l'intervention du dieu comme empêchant les Sabins de gravir le mont Capitolin, tandis que le Capitole était sabin aussi bien que le Quirinal, dont alors il n'était pas séparé.

Les anciens eux-mêmes ont donné l'exemple de cette confusion, et Ovide[5], qui avait cependant chaque jour sous les yeux ce théâtre de la légende, car il demeurait tout près[6], ne l'a pas comprise[1].

---

dit le poète qui avait vu les jeunes filles de Rome soutenir en équilibre l'urne qu'elles portaient, comme elles font encore aujourd'hui. *Elle vit Tatius s'exercer aux jeux guerriers dans la plaine poudreuse ; elle admira le visage du roi, ses armes brillantes... et l'urne, que ses mains oubliaient de soutenir, tomba*.

1 Niebuhr s'engagea dans un de ces souterrains du Capitole, niais ne put aller bien loin. On y trouverait peut-être, sinon les bijoux de la belle Tarpeia, souvenir évident des anneaux d'or promis par les Sabins, d'autres trésors précieux pour les antiquaires, surtout si l'on arrivait aux *favissæ* du temple de Jupiter, dans lesquelles on enfouissait les objets sacrés qui ne pouvaient plus servir. Pour moi, moins heureux que Niebuhr, sur la roche Tarpéienne où je suis allé bien souvent profiter des lumières de M. Henzen, directeur de l'Institut archéologique, et des ressources d'une bibliothèque toujours mise avec empressement à la disposition des étrangers, je n'ai rencontré dans les petites filles du lieu que d'effrontées et opiniâtres mendiantes, qui, j'en suis sûr, ne savaient rien de la belle Tarpeia.

2 *Ad Janum geminum aquæ caldæ fuerunt*. Var., De Ling. lat., V, 156.)

3 Niebuhr supposait que le temple de Janus était une porte qu'on ouvrait en temps de guerre pour établir entre la ville romaine et la ville sabine une communication que les circonstances rendaient nécessaire, et qu'on fermait en temps de paix. Il expliquait ainsi la clôture du temple de Janus. L'idée est ingénieuse, mais la description de Procope qui vit encore le temple de Janus, et une médaille qui représente, montrent que c'était bien un temple et pas une porte.

4 Macrobe (*Saturnales*, I, 9) place cette porte de Janus au pied du Viminal. Ceci est contraire à tous les témoignages et même au nom de la porte ; car ce nom indique la proximité du temple de Janus. Macrobe aura été induit à cette erreur de topographie pour avoir confondu avec le Viminal, qui est comme une ramification du Quirinal, l'ancien prolongement de celui-ci qui venait autrefois rejoindre le Capitole, et qui, au temps de Macrobe, n'existait plus.

5 *Fastes*, I, 261.

6 Ovide, *Tristes*, *El.*, I, 3, 29-30.

Capitolia cernens,

Ovide, en effet, paraît croire que les romains sont sur le Capitole et s'efforcent de fermer la porte en question pour empêcher les Sabins d'y monter. C'est le contraire qui est vrai : la porte de Janus était au pied du Capitole et en défendait l'approche. Les Romains, qui étaient au bas, voulaient empêcher les Sabins de l'ouvrir et de fondre sur eux. La relation topographique des deux armées a été renversée par Ovide ; mais, malgré les témoignages de l'histoire et l'évidence des lieux, comment, au temps d'Auguste, ne pas se figurer les Romains au Capitole[2] ?

Une seule chose embarrasse dans cette partie de la légende, c'est de voir Janus, qui est par excellence le dieu des Sabins, protéger contre eux les Romains. Ce trait a dû être ajouté plus tard, quand les Sabins et les Romains s'étant fondus à la fin en un seul peuple, ceux-ci eurent adopté Janus, fait de la clôture de son temple le symbole d'un état de choses qui frappait d'autant plus les esprits qu'il était plus rare, la paix, et, fidèles à l'esprit tout pratique et souvent mesquin de leur mythologie propre, transformé le grand dieu solaire et guerrier des Sabins en un dieu qui présidait à l'ouverture et à la fermeture des portes ; alors on lui attribua l'honneur d'avoir empêché, par un miracle dont on croyait voir l'effet, les Sabins de fermer la porte *Janualis*, autrefois porte de la cité sabine, et qui, pour cette raison, avait reçu le nom du dieu sabin, dont le temple d'ailleurs était de ce côté. Il n'en fallait pas tant aux Romains pour proclamer l'assistance du .lieu dans un combat où ils l'usurpaient.

Quant aux faits qui n'ont rien de mythologique, je crois que les détails et les vicissitudes du combat peuvent contenir quelque vérité, car je suis convaincu que la source primitive du récit qui nous a été conservé par Tite Live et par Denys d'Halicarnasse est un vieux tuant que certainement ils n'avaient ni l'un ni l'autre sous les yeux, mais d'où la tradition leur était venue[3].

Or certains détails véritables d'un combat fameux peuvent être fixés par la poésie naïve des contemporains de ces faits. Seulement, je crois que ce citant était sabin[4] et non romain ; car, malgré la prédilection de l'historien latin pour ses compatriotes et la prédilection non moins grande de l'historien grec pour les Romains, ils n'ont pu effacer du récit, qui fut poétique avant d'être traditionnel, une inspiration hostile aux hommes du Palatin et favorable aux hommes du Quirinal et du Capitole.

Je rencontre. d'abord Curtius. Ce que l'on raconte de lui est un de ces faits qui n'ont pas d'importance pour l'histoire, mais que la poésie du moment célèbre, parce qu'ils ont frappé les témoins, excité l'intérêt et la crainte durant l'action, et qu'ils se détachent, par quelques circonstances extraordinaires, des autres faits guerriers. S'il y avait des bardes parmi les zouaves, ce ne serait pas l'ensemble d'un combat qu'ils célébreraient, mais tel exploit singulier, telle de ces aventures de la journée que le soldat aime à raconter le soir au bivouac. De plus, l'aventure de Curtius était liée à une localité bien caractérisée, le marais du Forum, où il

---

Quæ nostro frustra juncta fuere lari.

1 Ovide suppose que Janus arrête les Sabins au moment ois ils ont gravi le chemin qui conduisait à la citadelle, mais la tradition ne parle d'aucune attaque tentée par eux contre la citadelle et repoussée par les Romains, elle ne tonnait que la trahison de Tarpeia par qui elle leur lut livrée sans coup férir.

2 Servius (*Æn.*, VIII, 361) a mieux compris la situation respective des combattants. Pour lui, l'éruption des eaux bouillantes a déliré les Romains qui fuyaient et arrêté les poursuites des Sabins. Des hommes qui fuient devant des ennemis qui les poursuivent ne sont pas des assiégés qui résistent.

3 Je ne pense pas que les chants nationaux, que l'on récitait encore au temps de Pline, fussent de véritables épopées, mais quelque chose d'analogue aux romances héroïques de l'Espagne, aux ballades épiques des peuples du nord.

4 Silius Italicus (*Guerres Puniques*, VIII, 422) parle des chants sabins qui célébraient le dieu national Sancus.

avait pensé périr. Enfin Curtius[1] est un héros sabin, et les chantres sabins ont dû se plaire à célébrer un incident pour nous assez indifférent, mais qui avait dû, au milieu de la mêlée, remuer un moment le cœur des compagnons du guerrier.

Curtius, blessé, perdant son sang, veut faire retraite et regagner le Capitole ; mais il rencontre sur son chemin le marais qui en défendait l'approche. Alors il prend un parti désespéré : il se précipite à cheval, à travers l'eau et la fange, en vue des deux armées, qui se demandent s'il s'en tirera et forment des vœux contraires touchant l'issue de son entreprise. Son cheval se débat ; il le presse, il lutte pour sa vie en présence du danger ; enfin il parvient à se sauver. Cette évasion hardie et quelque temps douteuse avait excité la crainte des Sabins, l'espoir des Romains, l'admiration des deux peuples, et le marais garda le nom de Curtius[2].

Un bas-relief d'un travail ancien[3], dont le style ressemble à celui des figures peintes sur les vases dits archaïques, représente Curtius engagé dans son marais ; le cheval baisse la tête et flaire le marécage, qui est indiqué par des roseaux. Le guerrier, penché en avant, presse sa monture. On a vivement, en présence de cette curieuse sculpture, le sentiment d'un incident héroïque probablement réel, et en même temps de l'aspect primitif du lieu qui en fut témoin.

Après cet épisode tout homérique vient le moment décisif et dramatique du combat. Les Sabins descendent du Capitole et repoussent l'ennemi jusqu'à la porte principale de Rome, c'est-à-dire du Palatin. Romulus est atteint d'un rocher comme en lancent les géants dans leur bataille contre Jupiter et les héros dans l'*Iliade*. Tite-Live a oublié cette blessure de Romulus. Près d'être forcé dans sa bourgade, le chef latin voue un temple à Jupiter *qui arrête* (*Jupiter Stator*). Arrêter l'ennemi, à cela se borne sa prière et son espoir ; il est exaucé. Alors il commence à reprendre l'offensive. Les Sabins plient à leur tour. Il les poursuit jusqu'au pied du Capitole, c'est-à-dire seulement jusqu'au marais. Romulus n'avait regagné que quelques centaines de pas depuis la porte Mugonia. La victoire était donc loin de se décider en sa faveur, quand, selon Tite Live, le coup de théâtre de l'arrivée des Sabines enlevées, se jetant entre leurs pères et leurs époux, mit lin au combat et amena la paix.

Tout cela est très clair. Le temple de Jupiter Stator, qui, refait sans doute, existait encore au temps d'Ovide, était, comme il devait l'être d'après le récit antique, à côté de l'ancienne porte Mugonia, devenue la porte du palais impérial. *Ici est le temple de Jupiter Stator, là Rome a été autrefois fondée*, dit le poète exilé dans son livre des Tristes[4], quand il lui trace, comme à un suppliant, le chemin à suivre pour arriver jusqu'à l'empereur, qu'il ne devait pas attendrir.

Ce temple était dans la partie la plus élevée de la voie Sacrée, au bas du Palatin[5], là où est l'arc de Titus ; car c'est dans cet endroit que tous les

---

1 Le radical ***curis***, *lance*, se retrouve dans ce nom comme dans celle de la ville sabine de *Cures*, et sous son autre forme ***quiris*** dans *Quirites* et *Quirinal*.

2 Le marais avait été comblé, si l'on en croit Ovide. (*Fastes*, VI, 406.) Cependant il ne devait pas l'être complètement, car, d'après Suétone (*Octave*, 57), on y jetait des pièces de monnaie an temps d'Auguste.

3 Ce bas-relief se voit dans l'escalier du palais des Conservateurs ; il a été trouvé prés de l'église Sainte-Marie Libératrice, qui fut antérieurement S. Sylvester *de Lacu*.

4 *Élégie* III, 1, 31-2.

5 Ovide, *Fastes*, VI, 795-6.

... Ædis quam Romulus olim,
Ante Palatini condidit ora jugi.

témoignages plaçaient l'entrée dû palais impérial, aussi bien que de la Rome de Romulus, bornée au Palatin[1].

Romulus a été blessé, et son allié, le Lucumon étrusque, percé de part en part. En présence du danger de leur chef et de leurs concitoyens, ceux qui étaient restés à la garde des murailles ont fait une sortie. Romulus, à leur tête, a repoussé les Sabins vers le marais. Ceux-ci ont regagné par la gorge du Capitole leur camp fortifié. Personne n'a été vaincu. Le succès a été alternatif des deux côtés. On ne sait ce qu'on doit faire. C'est alors, selon Denys d'Halicarnasse (II, 43-6), que les Sabines interviennent, non pas pendant la mêlée, ruais pendant la trêve qui suit le combat ; non pas en se jetant entre les glaives tirés, mais en allant, ce qui est beaucoup plus conforme à la vraisemblance, demander aux Sabins la grâce du peuple romain.

Je passe sur la délibération en règle de ces femmes et sur l'autorisation donnée à leur démarche par le sénat. C'est un anachronisme politique qui transporte dans l'âge héroïque de Rome les habitudes. délibératives, et ce qu'on pourrait appeler les formes parlementaires des âges suivants. Niais je retrouve le poème sabin ou la légende sabine dans ce qui suit, et qu'une tradition purement romaine se serait gardée de présenter ainsi.

Les femmes sabines montent au Capitole, où était le camp des Sabins, vêtues de deuil et conduisant leurs enfants par la main, comme on faisait plus tard à Rome pour attendrir ses juges.

Conduites en présence du roi Tatius dans l'assemblée des chefs, elles demandent à genoux qu'on accorde pour l'amour d'elles la paix à leurs époux.

Ayant dit ces choses, toutes tombent aux pieds du roi avec leurs enfants et y demeurent prosternées jusqu'à ce qu'on les relève de terre[2].

Voilà un abaissement qui s'explique par la situation véritable des deux peuples.

Suivant la tradition, qui est notre seule histoire, les Romains avaient fui et ne s'étaient arrêtés qu'à la porte de leur ville ; ils avaient à leur tour repoussé l'ennemi. Mais les Sabins occupaient le Capitole, la citadelle, le Quirinal, plusieurs autres points encore. Une ligne de villes sabines les rattachaient à leur capitale de Cures. C'était une armée qui avait derrière elle un peuple. Les Romains possédaient une bourgade isolée sur une colline dé peu d'étendue ; il n'est dit nulle part qu'une seule ville de la confédération latine eût pris parti pour eux.

lin aventurier étrusque, établi sûr la colline prochaine, avait seul et sans succès embrassé leur défense.

Vraie ou non, la version de l'événement, conservée par Denys d'Halicarnasse, s'accorde très bien avec l'état de choses qui suivit, et due tout nous prouvera avoir été un état d'infériorité pour les Romains.

---

1 On n'en a pas moins pris pour un reste du temple de Jupiter Stator les trois colonnes qui sont vues l'extrémité du Forum, assez loin de l'entrée du palais impérial. Cette opinion est aujourd'hui abandonnée aux *ciceroni*. Les passages d'Ovide cités plus haut auraient dû prévenir une telle erreur. Sur Un bas-relief du musée de Saint-Jean de Latran, où plusieurs monuments de ce quartier sont figurés, suivant l'opinion très ingénieuse de M. de Rossi, dans l'intention d'indiquer le chemin que devait suivre une pompe funèbre, à côté d'un arc, sur lequel on lit : ***Summa Velia***, et qui ne peut être que l'arc de Titus, on voit la représentation d'un temple, qui est très probablement le temple de Jupiter Stator.

2 La peinture a plusieurs fois représenté les Sabines se jetant entre les deux armées et les arrêtant. en étendant les bras, comme l'Hersilie de David. Ne viendra-t-il pas un jour à l'esprit d'un artiste de montrer l'événement d'après la version sabine ? Une telle peinture aurait au moins le mérite de la vraisemblance et de la nouveauté.

Tite-Live glisse sur les conditions du traité. Selon Denys d'Halicarnasse, on convint que Tatius et Romulus, avec un pouvoir égal et des honneurs égaux, régneraient ensemble à Rome. En admettant, ce qui n'est pas, qu'ils régnèrent conjointement sur ce qui ne forma une seule ville qu'après eux, je le demande, si, à la suite d'une guerre où les succès auraient été partagés, la reine d'Angleterre venait exercer une moitié de souveraineté à Paris, ne serait-ce pas une condition bien humiliante pour les Français et l'accepteraient-ils ?

On vient de proposer au pape de partager ainsi avec un autre souverain la domination, non de sa capitale, mais d'une portion de ses États, et le pape, tout faible qu'est son pouvoir, a refusé. Son premier prédécesseur dans le pouvoir temporel à Rome n'a pu être supposé consentir à un arrangement pareil que parce que les Sabins étaient beaucoup plus forts que lui. On a déjà vu les Sabins anciennement établis sur plusieurs des collines 'de Rome. Je montrerai bientôt qu'après la paix ils occupèrent toutes celles de la rive gauche, à l'exception du Palatin et du Cælius ; mais, dès à présent, il est clair qu'il ne pouvait y avoir aucune parité entre une nation assez considérable et une ville très petite.

En présence de cette inégalité entre la nation sabine et l'établissement du palatin, entre l'espace occupé par les Sabins dans Rome et la colline isolée de Romulus, on lit avec quelque surprise dans Servius[1] que le roi des Sabins fut *admis* au partage de la ville, que les Sabins *obtinrent* le droit de cité[2], mais sans droit de suffrage. C'est ainsi que les choses sont présentées par les historiens anciens et modernes de Rome. La vérité est que les Sabins laissèrent aux Romains leur taupinière du Palatin, où ils ne mirent pas le pied.

Les Sabins conservèrent le Capitole, qu'ils occupaient depuis le commencement[3], où Tatius habita la citadelle Tarpéienne[4].

Romulus demeura retranché sur le Palatin ; à mi-chemin entre les deux villes,, le traité fut juré par les deux chefs. Là ils immolèrent une truie[5]. Le sacrifice fut offert sur la voie Sacrée. La tradition avait conservé le souvenir de ce lieu que nous pouvons reconnaître encore[6], et où, au temps de Servius, s'élevaient deux statues, celle de Romulus du côté du Palatin, et du côté du Capitole celle de Tatius[7].

Les Sabins se hâtèrent de couper la forêt qui, couvrant la pente orientale du mont Capitolin[8], descendait jusqu'à la plaine. Cette forêt était celle de l'Asile ; ils ne se souciaient pas que l'Asile restât ouvert a tous les gens sans aveu qui viendraient grossir la population suspecte du Palatin.

Demeurés en possession du champ de bataille, les Sabins, après avoir en partie desséché et comblé le marais qui s'étendait au pied du Capitole, établirent là un marché ; car il ne faut pas oublier que, dans l'origine, Forum ne voulait pas dire

---

1 Servius, *Æn.*, VIII, 633.
2 *Ibid.*, VII, 709.
3 Denys d'Hal., II, 50. C'est ce que veut dire Tacite (*Ann.*, XII, 24) par cette assertion d'ailleurs inexacte que Tatius ajouta le Capitole à la ville. Tatius n'*ajouta* pas le Capitole, il le *conserva*.
4 Plutarque (*Romulus*, 20) dit que ce fut au Comitium.
5 Virgile, *Æn.*, VIII, 641. Le porc et la truie figurent à Rome dans de plus anciens récits et dans les plus anciens sacrifices. Le porc est l'animal domestique des temps primitifs, il peut vivre dans les forêts avant l'époque du défrichement qui amène les pâturages, durant t'âge plus reculé où l'homme lui-même se nourrit de glands.
6 En nous plaçant sur la voie sacrée à une égale distance entre l'arc de Titus qui marque l'entrée de la ville du Palatin et l'arc de Septime Sévère qui indique à peu près le lieu où se terminait la voie Sacrée du côté du Capitole.
7 On disait que de là venait le nom de la voie Sacrée. (Festus, p. 290.)
8 Denys d'Halicarnasse, II, 50.

autre chose[1]. Le Forum devint plus tard le lieu des délibérations plébéiennes ; mais les boutiques y restèrent longtemps : on le voit par l'histoire de Virginie. Le Forum fut donc dans l'origine le marché des Sabins. Les Romains y venaient du Palatin pour acheter. C'était, je crois, la seule communication des deux peuples. Au pied du Capitole était le lieu où les Sabins s'assemblaient, et qui, pour cette raison, reçut le nom de Comitium[2]. Le Comitium fut, en effet, le lieu où s'assemblèrent par curies les patriciens.

Jusqu'au temps des Gracques, ce fut au Comitium que s'adressèrent toujours les orateurs parlant de la tribune qui en était voisine.

Le Comitium fut le théâtre de presque toutes les délibérations qu'on place d'ordinaire au Forum. Le Forum n'était que le marché dans lequel les plébéiens venaient assister aux débats, comme chez nous le peuple, assiste aux jugements des tribunaux.

Je doute que les Romains aient été admis dans le Comitium. Romulus a pu rassembler à son de trompe, dans un pré du Palatin, les anciens du lieu, ces sénateurs couverts de peau de mouton dont parle Properce[3], et dont le costume est encore celui des pâtres romains de nos jours. Mais j'ai peine à croire que les chefs des clans sabins, qui, comme nous le savons des Claudius, avaient plusieurs milliers de clients, aient admis à leurs conseils les gens de toute sorte qui s'étaient emparés du Palatin, dont la plupart ne savaient pas le nom de leur père, et dont plusieurs avaient fait ce métier que Juvénal n'osait pas nommer'.

Aut pastor fuit, aut illud quod dicere nolo.

(Juvénal, *Satire* VIII.)

Je ne crois pas à un gouvernement commun des deux peuples unis sous les deux rois., gouvernement dont on ne voit nulle trace dans l'histoire, que ne comportaient point l'inégalité des deux villes ni l'état relatif des deux populations ; car tout l'ensemble des faits et la vraisemblance démontrent qu'elles maintinrent au moins quelque temps leurs territoires séparés, et que les Romains n'étaient point vis-à-vis des Sabins sur un pied d'égalité[4].

Si les deux chefs voisins avaient à s'entendre sur quelque intérêt commun, sur quelque incident qui touchait également les sujets de l'un et les sujets de l'autre, ils se réunissaient sur une plate-forme située au pied du Capitole, au-dessus du Comitium, et qu'on appelait le Vulcanal, à cause d'un autel de Vulcain[5]. Il est à remarquer que, dans ce lieu intermédiaire où l'on croyait que les chefs des deux peuples ennemis avaient parfois délibéré en commun, on construisit plus tard le temple de la Concorde, dont l'emplacement est encore visible ; on peut y observer le Caducée, signe de paix ; on y plaça la Græcostasis[6], dans laquelle le

---

1 Les villages ou les villes qui s'appelèrent *Forum Appii*, *Forum Julii*, etc., reçurent cette dénomination parce qu'il y existait des marchés.
2 Ce mot, qui vient de ***cum*** et ***ire***, n'indique nullement, comme le veut Niebuhr, un lieu de réunion pour les Romains et les Sabins, mais simplement un lieu d'assemblée. L'emplacement du Comitium, sur lequel on a beaucoup disputé, a été pour la première fois déterminé d'une manière, selon moi, incontestable par M. Dyer, dans son excellent article Rome du *Dictionary of greek and roman Geography*, edited by W. Smith, t. II, p. 775, 777.
3 *Élégies*, V (IV), 1, 12-14.
4 Voyez plus loin, chap. XIII.
5 Cet autel, consacré à une divinité du feu, comme Vesta, était probablement un ancien autel pélasge. Ce qui le confirme, c'est qu'oc y offrait des poissons à Vulcain au lieu d'âmes humaines (Festus, p. 258), souvenir de l'abolition des sacrifices humaines, qui était un souvenir de l'époque pélasgique.
6 Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 6, 3. *Quæ tunc supra comitium erat*.

sénat recevait les ambassadeurs étrangers, comme le roi sabin y avait reçu, disait-on, le chef latin, qui était pour lui un étranger.

Pline[1] attribue à Romulus la fondation du Vulcanal ; probablement plus ancien que lui ; et qui était sur le territoire sabin.

On sait, hélas ! très peu ce qu'a fait Romulus ; mais on pourrait écrire un assez long chapitre de ce qu'on lui a prêté, et qu'il n'a point fait, parce qu'il n'a pu le faire. Il n'a point organisé une cité modèle avec une hiérarchie savante, classant ses sujets en patriciens et en plébéiens. — On ne fait point des patriciens. — Romulus ne créa point les trois tribus dont l'une, les Titien, était sabine ; car il ne régna point sur les Sabins. La pompe des licteurs, dont l'origine est étrusque, n'a pu être introduite dans un temps où l'on portait, en guise d'étendard, une botte de foin.

Montesquieu a dit : *Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne*[2].

Dans cette phrase, qui me revenait toujours en mémoire quand je voyais entrer à Rome ces gigantesques charrettes de foin que précède souvent un paysan à cheval armé d'une lance, assez semblable à un Tartare de Crimée, dans cette phrase de Montesquieu il y a plus de sentiment historique de l'ancienne Rome que dans tout Rollin.

En général, ceux qui ont parlé de Romulus semblent n'avoir pas vu le Palatin, petite colline isolée, dont le possesseur ne pouvait faire la loi à la nation qui était maîtresse des autres collines, c'est-à-dire d'un espace vingt fois plus considérable, et avoir oublié qu'au temps de Romulus, sur ce Palatin, était une sorte de repaire plutôt qu'une ville véritable.

Pour moi, qui ai beaucoup considéré le Palatin et me suis toujours plus pénétré du sentiment de son exiguïté et de son isolement ; pour moi, qui pense que les deux villes, celle du Palatin sous Romulus et la cité sabine sous Tatius, sont restées distinctes et même ennemies, je m'étonne moins que cette association, qu'on présente comme un modèle de bonne harmonie, ait fini par la mort violente de Tatius, à laquelle il est difficile de croire que Romulus soit demeuré étranger.

Voici ce que racontait la tradition, cette fois très vraisemblable[3] :

Des amis de Tatius, c'est-à-dire quelques chers sabins, allèrent brigander chez les Laurentins, dans les environs de Lavinium, en pays latin. Romulus, qui était Latin, poussé par un sentiment où, j'imagine, l'équité n'entrait pas seule, s'empressa de prendre le parti des Laurentins. Tatius. en fut irrité, et des Sabins, sans doute par son ordre, suivirent les députés qui étaient venus se plaindre à Romulus et les tuèrent pendant leur sommeil. Romulus, s'irritant à son tour, livra les coupables aux Laurentins. Tatius fit enlever les Sabins qu'on emmenait prisonniers. On voit que, malgré la bonne harmonie dont parlent les historiens, à la première occasion les deux rois se trouvaient d'un parti contraire. Légende ou histoire, ces faits peignent bien l'antipathie des deux peuples que Romulus et Tatius représentent.

---

1 *Id.*, *ibid.*, XVI, 86.
2 *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, chap. I.
3 Denys d'Halicarnasse, II, 51-2.

Enfin Tatius seul, selon les uns, et, selon les autres, avec Romulus, se rend à Lavinium pour offrir un sacrifice. Il y est assassiné avec des couteaux de cuisine et des broches. Ce dernier trait pourrait être une invention romaine et populaire pour jeter du ridicule sur la mort du chef ennemi.

Je ne suis pas bien sûr que le roi sabin soit allé offrir un sacrifice à Lavinium, qui fut, avant Albe, le centre religieux et politique de la confédération latine ; mais, précisément à cause de cela, je ne m'étonne pas que la légende ait fait figurer le nom de Lavinium dans le récit de. la mort de Tatius. Ces différends des deux rois, cette mort à laquelle Romulus est mêlé, cette mort ridicule du roi sabin au cœur du pays latin, me semblent conserver la trace de l'inimitié sourde, mais ardente, de la Rome latine contre la Rome sabine ; qui la dominait et l'opprimait.

La fin mystérieuse de Romulus pourrait bien avoir été originairement dans la tradition une revanche prise par les Sabins de la mort de Tatius.

Il y a deux versions de la mort de Romulus, l'une naturelle et l'autre merveilleuse.

D'après la première, il aurait été assassiné.

D'après l'autre, il aurait disparu dans une miraculeuse tempête qui aurait répandu en plein jour de subites ténèbres.

La mort violente est placée dans deux endroits.

Selon les uns, il aurait été tué près de l'autel de Vulcain, à l'extrémité nord-est du Forum, au pied du Capitole, sur cette plate-forme sacrée qu'on appelait le Vulcanal.

Selon d'autres, et c'est le récit qui a été le plus répété, il aurait péri, pendant une revue, au bord du marais de la Chèvre.

Dans le premier cas, des patriciens ont tué Romulus ; ils l'ont tué dans le Vulcanal, au-dessus du Comitium, lieu d'assemblée des Sabins.

Si, comme tout porte à le supposer, les hommes du Palatin ne furent point admis dans le Comitium sabin, ce sont des patriciens sabins qui ont tué Romulus ; si même on croyait au sénat mi-parti de Sabins et de Romains institués par Romulus, il faudrait se souvenir qu'il y avait dans ce sénat cent Sabins.

D'après une autre version de la légende, Romulus avait été mis à mort près du marais de la Chèvre. Le marais de la Chèvre, en quelque lieu qu'il fût, était, comme le Vulcanal, sur le territoire sabin. Plutarque dit positivement que Romulus était sorti de la ville pour s'y rendre.

Je suis porté, par ces indications topographiques, à déclarer que, suivant la légende primitive, soit sur le Vulcanal, soit au bord du marais de la Chèvre, Romulus a été mis à mort par les Sabins, qui ont vengé Tatius. On peut le conclure du vieux récit qui présentait ainsi cette mort, véritable ou non.

Ce récit avait du moins le mérite d'être fort vraisemblable.

Tatius avait péri à la suite de démêlés qui semblent trahir l'irritation réciproque et bien naturelle des deux populations, dans des circonstances qui devaient inspirer certains soupçons contre Romulus.

Romulus aurait-il voulu profiter du moment où les Sabins n'avaient pas de chef pour changer la relation des deux peuples, pour donner au sien l'ascendant ou au moins l'égalité, soit par une négociation, soit par les armes ?

Romulus serait-il venu sur le Vulcanal demander des conditions meilleures pour son peuple ?

Ce devait être un diplomate un peu rude que le pâtre du Palatin devenu roi, et les anciens de la nation sabine n'étaient peut-être pas très patients. En présence de celui qu'ils accusaient d'avoir été la cause de la mort de leur roi, irrités de ses propositions et de son langage, ils se seraient jetés sur lui et l'auraient égorgé.

On comprendrait ainsi ce trait de la tradition rapportée par Denys d'Halicarnasse[1], qu'ils s'étaient précipités sur Romulus, l'avaient mis en morceaux, et que chacun avait emporté un de ces morceaux. Il y a dans ce détail horrible une férocité qui n'appartient qu'à une haine de race.

Ou bien Romulus étant sorti de la ville et étant venu ranger son monde au pied du Quirinal, car c'est là que l'on peut avec quelque probabilité placer le marais de la Chèvre[2], par un jour sombre et orageux comme on en voit quelquefois à Rome cacher tout à coup presque entièrement la lumière, ce qui était propice à une surprise, les Sabins seraient-ils descendus de leur colline pour prévenir cette surprise, et y aurait-il eu un engagement après lequel Romulus ne se serait plus retrouvé ?

Mais le coup fait, il ne fallait pas pousser à bout ces hommes peu nombreux, il est vrai, mais très résolus, du Palatin, et le récit de l'apothéose de Romulus vint fort à propos pour calmer leur irritation en flattant leur vanité. L'instrument et, si j'osais le dire, le compère de l'apothéose, fut un homme d'Albe, nommé Julius Proculus[3], qui affirma avoir vu Romulus lui apparaître sur le Quirinal[4] et l'avoir entendu déclarer qu'il était au rang des dieux.

Le choix du Quirinal pour y placer l'apparition de Romulus est favorable à la supposition d'après laquelle c'est une partie du Vélabre, composé, comme le récit du combat l'a prouvé, de flaques d'eau séparées, qui portait le nom de ***Marais de la Chèvre***, car le Vélabre s'étendait jusqu'au pied du Quirinal.

Cette dénomination de marais de la Chèvre conviendrait a une flaque d'eau placée au pied d'une colline, car cela rendrait naturelle la présence en ce lieu de la chèvre qui, pour une raison quelconque, avait donné son nom au marais. Les chèvres se plaisent sur les hauteurs[5], et le nom populaire de la roche Tarpéienne est encore aujourd'hui le ***mont des Chèvres***, *Monte-Caprino*[6].

Les Sabins s'empressèrent d'admettre cette glorification de Romulus, dont ils, étaient débarrassés et qu'ils voulaient bien dans le ciel, pourvu qu'il ne fût plus sur la terre. Leur roi Tatius éleva un autel au nouveau dieu Quirinus[7].

---

1 Dans Plutarque, le lieu du meurtre est appelé ***Vulcanal***. (*Romulus*, 27.) Par Valère Maxime (V, 3, 1), la ***Curie***. Ce mot ne peut vouloir dire ici que le lieu où le Sénat délibérait : la Curie ne fut bâtie très près, il est vrai, du Vulcanal que sous Tullus Hostilius.

2 Ce lieu est redevenu marécageux au moyen âge et l'est demeuré plus tard, jusqu'à ce qu'on ait remplacé par des égouts modernes les égouts des Tarquins. Une inscription fixée au mur de l'église de Saint-Quirico et indiquant la présence des eaux, le nom d'***Arc des Bourbiers*** (*Arco dei Pautani*), que porte encore feutrée du Forum d'Auguste, montrent combien facilement les eaux s'accumulent dans cette région.

3 Les Sabins passaient pour n'avoir été établis à Rome qu'après la destruction de cette ville par T. Hostilius ; mais un Albain pouvait être venu s'y établir dès le temps de Romulus, lui-même originaire d'Albe.

4 Cicéron, *De Rep.*, II, 10.

5 Plutarque dit (*Romulus*, 47) le marais de la Chèvre ou de la Chevrette. La femelle d'un chevreuil avait pu être tuée là, en sortant du bois Argiletum pour venir boire dans le petit Vélabre.

6 On place en général le marais de la Chèvre dans le Champ de Mars, mais c'est faire aller Romulus bien loin du Palatin à travers le territoire sabin ; et on ne voit pas par quel motif. Il est naturel d'ailleurs de chercher l'emplacement d'un marais dans la région du Vélabre.

7 Varron, *De ling. lat.*, V, 74.

Pour achever de désarmer la colère des Romains, les Sabins identifièrent le héros latin avec leur dieu éponyme et national, Quirinus. La version de la légende, inspirée par cette transaction, supprima soigneusement toute trace d'un meurtre qui avait servi, mais dont la mémoire eût pu être dangereuse. Il n'en est resté aucune : tout a été idéalisé, tout a été présenté comme un hommage rendu à Romulus[1].

Mais c'était un hommage qui l'effaçait en tant que chef hostile d'une population disposée à se révolter. De même que les Romains après la guerre ont reçu le nom de Quirites (Sabins), Romulus après sa mort s'est appelé Quirinus, le dieu sabin, et on lui a élevé un temple sur le mont Sabin, le Quirinal. Les Sabins n'ont-ils pas de cette sorte absorbé et comme confisqué la mémoire de Romulus ?

En effet, il y a eu à Rome un temple de Quirinus ; il n'y a jamais eu de temple de Romulus[2].

Mais le vrai dénouement, ou du moins le plus vraisemblable, Romulus tué dans une surprise et ceux qui l'accompagnaient fuyant en désordre après l'événement, voilà ce qui s'était transmis dans le rite bizarre d'une fête populaire que l'on célébrait aux nones caprotines le jour anniversaire de celui où l'on croyait que Romulus avait péri.

Cette fête s'appelait la *Fuite du Peuple*. On se rendait près du marais de la Chèvre pour y sacrifier, et en s'y rendant on s'appelait par les prénoms les plus usités chez les Romains, criant Marcus ! Caius ! comme nous dirions Jean ! Pierre ! imitant, dit Plutarque[3], la fuite qui eut lieu alors et les cris de gens qui s'appellent les uns les autres avec crainte et en désordre. C'est ce que nous nommons une panique, et ce qu'à Rome on nomme une ***cagnara***, genre de tumulte qui, dans les fêtes publiques, n'y est pas rare.

Je le demande, ce souvenir populaire d'une fuite soudaine, d'une confusion pleine d'épouvante, n'était-ce pas le souvenir de la déroute de ceux qui accompagnaient Romulus lorsqu'il disparut dans un jour sombre auprès du marais de la Chèvre ? Ceci n'était point officiel, point sabin : c'était la mémoire vivante dans le peuple d'un désastre tout romain. Peu importent les origines plus on moins absurdes qu'on donna à la *Fuite du Peuple* quand vint une époque où on n'en comprenait plus le sens[4]. Le nom de cette fête, le jour et le lieu où on la

---

1 Cependant la rancune sabine semble percer dans la tradition d'un Romulus, roi impie d'Albe, roi latin, qui avait été foudroyé.

2 L'***Ædes Romuli*** sur le Palatin n'était pas un temple, mais la cabane de Romulus. Quant au temple de Romulus et de Remus, dont on croit reconnaître un reste dans la partie inférieure de l'église de Saint-Cosme et Saint-Damien près du Forum (Nibby, *Rom. ant.*, II, 710-711), il n'a jamais existé. Les passages des écrivains des bas temps et que cite Nibby, on, l'on trouve *templum Romuli* ou *templum Romi* ; ne se rapportent ni à un temple de Romulus ni à un temple de Remus. *Romi* a été écrit par erreur pour *Romæ* (Preller, *Die Regionen der Stadt rom.*, p. 7), et *Romuli* par une confusion née de la première. Il ne s'agit d'autre chose que du temple de vénus et de Rome nommé souvent temple de Rome et construit au-dessus de la voie Sacrée, là où est indiqué le prétendu temple (Becker, *Handb.*, I, 238) appelé tour à tour de Romulus et de Remus, et que l'on a sans raison supposé avoir été dédié aux deux frères. Ce fut sans doute par suite de cette attribution erronée que l'on consacra à deux martyrs frères aussi l'église élevée au lieu où fou croyait que le temple avait existé. Cette erreur a pu être confirmée par les médailles qui représentent un temple de Romulus, temple rond comme l'était celui sur lequel on a bâti l'église de Saint-Cosme et de Saint-Damien ; mais le temple figuré sur ces médailles est celui de Romulus, fils de Maxence.

3 *Romulus*, 20.

4 On peut les aller chercher dans Plutarque à la fin de la vie de Romulus. Dans l'une d'elles figure un figuier sauvage (*Caprificus*) amené là par le nom des nones *caprofines*. Les traditions dont l'origine est postérieure à l'événement auquel elles se rapportent, et par conséquent entièrement fausse, naissent souvent d'un calembour.

célébrait, qui étaient l'un et l'autre celui de la mort de Romulus, ne permettent pas d'y voir autre chose qu'une allusion à cette mort et au tumulte qui la suivit.

Romulus ayant disparu miraculeusement ou naturellement, il ne faut pas chercher son tombeau à Rome, bien qu'on l'y montrât cependant déjà du temps d'Auguste dans le milieu du Comitium[1], et qu'au moyen âge on ait donné ce nom au hasard, comme on les donnait tous alors, à un grand tombeau romain près du château Saint-Ange, dans le Transtevere, qui était pays étrusque au temps de Romulus, et où, par conséquent, dans aucun cas, son tombeau n'a jamais pu se trouver.

Comme l'antiquité avait ses légendes, elle avait ses reliques.

On conservait le bâton augural avec lequel Romulus avait dessiné sur le ciel, suivant le rite étrusque, l'espace où s'était manifesté le grand auspice des douze vautours dans lesquels Rome crut voir la promesse des douze siècles qu'en effet le destin devait lui accorder. Tous les augures se servirent par la suite de ce bâton sacré, qui fut trouvé intact après l'incendie du monument dans lequel il était conservé[2], miracle païen dont l'équivalent pourrait se rencontrer dans plus d'une légende de la Rome chrétienne. On montrait le cornouiller né du bois de la lance que Romulus, avec la vigueur surhumaine d'un demi-dieu, avait jetée de l'Aventin sur le Palatin, où elle s'était enfoncée dans la terre et avait produit un grand arbre.

On montrait sur le Palatin le berceau et la cabane de Romulus. Plutarque[3] a vu ce berceau, le *Santo-Presepio* des anciens Romains, qui était attaché avec des liens d'airain, et sur lequel on avait tracé des caractères mystérieux. La cabane était sur le Palatin, à l'angle nord-ouest de la Rome carrée[4].

C'était une cabane à un seul étage, en planches et couverte de roseaux[5], que l'on reconstruisait pieusement chaque fois qu'un incendie la détruisait ; car elle brûla à diverses reprises, ce que la nature des matériaux dont elle était formée fait croire facilement.

J'ai vu dans les environs de Rome un cabaret rustique dont la toiture était exactement pareille à celle de la cabane de Romulus.

Des urnes funéraires très anciennes[6], trouvées prés du mont Albain, et qu'on voit au musée étrusque du Vatican, mettent sous nos yeux ce qu'étaient ces

---

1 On disait aussi que c'était le tombeau du berger Faustulus, celui qui recueillit les enfants exposés. Là était un lion en pierre. (Denys d'Hal., I, 87.) Le lion ne peut appartenir à la tradition latine et doit se rapporter à quelque tradition pélasge. Le lion en Grèce se plaçait sur les tombeaux des guerriers. (Pausanias, IX, 411, 5.) Peut-être avait existé en cet endroit le tombeau de quelque héros pélasge, celui de Romulus était indiqué par une pierre noire également dans le Comitium. (Festus, p. 177.)

2 Cicéron, *De div*., I, 17.

3 *Romulus*, 7.

4 De là un chemin creux, tournant à gauche, conduisait au grand Cirque passant au-dessous du *bel escarpement* (*Kalè actè*) qui allait rejoindre l'angle occidental du Palatin d'où un escalier descendait directement au Cirque. On se représente très clairement cette disposition des lieux en combinant un passage de Denys d'Halicarnasse (I, 79), et un passage de Plutarque (*Romulus*, 20). La position précise de la cabane de Romulus, qui était près du Germale (Varron, *De ling. lat*., V, 54), détermine celle de cette éminence qui n'existe plus, mais qui existait encore à la fin de la république ; elle faisait saillie sur la face nord-ouest du Palatin ; nous la retrouverons un jour dans l'histoire de Cicéron.

5 Ovide, *Fastes*, III, 184 ; Virgile, VIII, 654. Elle durait encore au temps de Vitruve, qui dit l'avoir vue. (II, 1.) Ovide et Virgile ont donc pu la décrire d'après nature.

6 Pas tout à fait aussi anciennes cependant que l'ont pensé ceux qui supposaient ces antiquités antérieures aux volcans, qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre. On les avait trouvées au-dessous d'une couche de lave, et l'on ne s'était point aperçu que la tombe qui les renfermait avait été creusée plus bas, sur le bord d'une route que l'on n'avait pas découverte ; il avait été facile d'ouvrir le flanc de la montagne au-dessous de la lave

habitations primitives du Latium, dont la cabane de Romulus conserva le type. Leur aspect fait sentir vivement à quel point la Rome de Romulus était modeste et combien l'historien, pour être vrai, doit écarter de semblables commencements beaucoup d'idées qu'on y a souvent mêlées.

La maison de Romulus, entièrement semblable à une cabané de berger dans la campagne romaine, avertit. que la Rome du Palatin était une ville de pâtres et rien de plus.

Tout cela est bien différent de Romulus, sage législateur et savant organisateur d'une cité, tel que l'ont présenté les anciens eux-mêmes et, dans les temps modernes, des historiens qui n'avaient pas le sentiment des temps primitifs ; tels qu'on peut les retrouver dans la vieille légende romaine, étudiée en présence du Palatin.

De nos jours seulement, on a bien compris ce qu'était la légende ; on a vu qu'il y avait là un fond de vérité transmise et altérée que l'historien ne devait ni accepter entièrement ni rejeter tout à l'ait. La légende est comme un manuscrit très corrompu, une sorte de palimpseste : on a récrit sur ce texte primitif. Il ne faut pas mépriser le manuscrit, mais tâcher de déchiffrer, sous les lignes récrites, le texte à demi raturé.

Cela ne peut se faire que par une sorte de divination toujours incertaine, mais qui ne trompe pas toujours, et, comme l'a dit un écrivain spirituel, M. de Bonstetten :

Il y a dans les aperçus nombreux de l'histoire de ces temps-là une harmonie de faits qui nous permet de juger par le tact là où les preuves rigoureuses nous manquent. L'histoire très ancienne, il faut la voir à distance, comme les dessins en mosaïque, qui, vus de près, disparaissent entièrement.

C'est ce que j'ai cherché à faire. J'ai tâché de démêler dans l'histoire de Romulus ce qui appartenait à l'ancienne légende, et qui, par conséquent, devait être d'accord avec les mœurs d'une époque pastorale et avec l'état antique des lieux. Au fond de cette légende est la poésie primitive, cette poésie qui a toujours sa vérité.

J'ai tâché d'en dégager l'histoire ; j'ai tâché surtout de là dégager elle-même des fables postérieures, où il n'y a point d'histoire.

Avant d'aller plus loin, il me prend envie d'essayer de restituer un lambeau de cette antique poésie populaire qu'on sent palpiter sous les récits de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, et qui les anime à leur insu. M'inspirant au spectacle des lieux, non tels qu'ils sont aujourd'hui, mais tels qu'ils étaient au temps du combat de Romulus et de Tatius, et que divers témoignages nous les ont rendus, j'ai osé refaire le vieux chant sabin où ce combat était raconté et dont plusieurs traits me semblent avoir évidemment passé à travers les récits traditionnels de ce chant, dans la narration que les historiens du siècle d'Auguste ont empruntée a leurs devanciers.

CHANT DU VÉLABRE

L'eau du Vélabre dort sous les joncs et baigne le pied des saules.

---

sans avoir à la percer par en haut. Je dois ce renseignement topographique, ainsi que plusieurs autres plus importants, à M. Rosa.

L'eau du Vélabre ici noire, là blanche, blanche où la source de Janus, la source sacrée, la blanchit.
La vieille forêt descend des cimes escarpées jusque vers les eaux, ici noires, là blanches, du Vélabre.
Deux collines sont en présence ; elles se querellent et se menacent.
L'une est le mont antique de Saturne, du paisible Saturne ; elle est habitée par le peuple belliqueux de la lance,
L'autre porte la ville nouvelle du Palatin, la ville des pâtres et des brigands,
La ville des loups rapaces, où règne le chef, fils de la louve, le chef qui a tué son frère.
J'ai vu l'antre où la louve les a nourris tous deux, non pas de lait, mais de sang.
Ces loups rapaces, ces fils de la louve qu'elle a nourris de sang, ils nous ont enlevé nos brebis blanches.
Ils ont emporté dans leur tanière nos filles et nos femmes ; mais nous sommes venus pour les reprendre avec la lance,
En voyant la lance brillante, la lance sainte, le loup a grincé des dents.
Le loup est sorti de son repaire ; il a voulu mordre la lance sacrée.
Les hommes du Palatin ont voulu reprendre la forteresse que nous avait livrée la belle Tarpeia.
La belle et la rusée, elle voulait tromper les Sabins, les simples et rudes enfants de la montagne.
Que nous demandes-tu, belle fille, belle Tarpeia, pour nous livrer la citadelle que ton père défend ?
Elle a souri, elle a regardé de côté, elle a vu l'or de nos bracelets que nous portons au bras gauche.
Car nous avons de l'or, nous sommes riches ; nous ne sommes pas comme ces misérables fugitifs de Roma.
Nous avons de l'or ; nos voisins, les hommes de la mer, les Tyrrhéniens, en ont beaucoup, et nous le leur prenons.
Elle a vu aussi, la belle Tarpeia, nos boucliers que nous portons de même au bras gauche.
Et elle a dit : Donnez-moi ce que vous portez au bras gauche, et je vous ouvrirai la citadelle que mon père défend.
Voulait-elle nos bracelets d'or ?
Voulait-elle nos boucliers d'airain ?
Nos bracelets d'or pour s'en parer, nos boucliers d'airain pour désarmer nos bras et nous livrer à son peuple ? -
Le chef nous a dit : Défilez devant elle, et jetez-lui en passant ce qu'elle vous a demandé.
Et le premier, il a jeté sur elle de toute sa force son bouclier d'airain, et il lui a brisé une épaule.
Nous avons compris, nous avons ri, et tous, l'un après l'autre, nous avons jeté à fa fille de la trahison nos boucliers d'airain.
Et nous avons fracassé son beau corps, et nous avons fait crier ses os.
Et nous l'avons écrasée avec nos boucliers, comme à coup de pierre on écrase un serpent.
Les hommes de Roma l'ont maudite, et ils l'ont pleurée ; car ils ne savent pas qui elle a voulu trahir.
Mais qu'importe ? Les Sabins sont un peuple ami de l'équité, et que la trahison soit contre ou pour eux, ils la punissent.
Puis nous avons défendu la citadelle, non par une ruse de femme, mais avec nos bonnes lances.
Car nous sommes les Quirites, le peuple terrible de la lance.
Les Romains voulaient gravir le mont de Saturne et reprendre la citadelle.

Ils venaient à travers le marécage de la plaine, à travers les gorges de la colline, à travers la forêt de l'Asile, se glissant d'arbre en arbre comme des loups.
Non, non, enfants de la louve, vous ne reprendrez pas la citadelle que les Sabins vous ont prise.
Et voilà qu'ils sont culbutés, précipités ; ils roulent dans le Vélabre, ils y enfoncent ; nous les étouffons dans la boue.
L'eau du Vélabre est ici blanche, là rouge : blanche où la source de Janus, la source sacrée, la blanchit ; rouge là où les Romains ont voulu passer.
Oh ! voyez-les rouler, ces hommes de la Rome carrée, ces pâtres grossiers du Palatin, ces brigands de l'Asile.
Voyez-les rouler dans la fange du Vélabre, comme s'y roulent les porcs de leur troupeau.
C'est de la fange du Vélabre qu'est sorti votre roi, et dans la fange nous allons le replonger.
Mais vous fuyez, et il fuit avec vous : une grosse pierre, lancée par le bras vigoureux d'un fils de la lance, l'a frappé au front ; il s'enfuit, il arrive à la porte de sa ville, il s'arrête et respire enfin.
Il voudrait, avec ses fuyards, rentrer dans sa ville ; mais ceux qu'il a laissés à la garde des murailles.
Mais les vieillards et les enfants, mais les femmes, les femmes sabines qu'ils nous ont prises.
Elles-mêmes du haut des murs crient aux fuyards : Honte ! honte ! honte ! trois fois honte !
Retournez, retournez à la mêlée, au combat : retournez à l'ennemi.
Et les vieillards, les enfants, les femmes, lancent contre eux des pierres d'en haut, et la mêlée recommence.
C'est alors qu'est arrivée la fameuse aventure du vaillant Curtius et de son bon cheval.
Ecoutez.
Le vaillant Curtius, le Sabin, a été blessé ; son sang coule, il s'affaiblit ; il ne veut pas tomber dans les mains de l'ennemi ; blessé et sanglant, il veut regagner notre camp sur le mont de Saturne.
II se retourne souvent pour regarder l'ennemi. Chaque fois que Curtius regarde les ennemis, les ennemis ont peur de Curtius.
Mais, quand il ne les regarde plus, ils se rassurent et le poursuivent.
Ils s'excitent les uns les autres en disant : Il est blessé, il perd son sang ; nous le tuerons ou nous le prendrons.
Curtius les entend, mais il n'en a nul souci.
Loups sans dents, dit-il, vous ne me tuerez pas, vous ne me prendrez pas.
Son cheval boite ; mais il est plein d'ardeur, et il hennit de rage confire les Romains.
Arrivé au bord du marais, il s'arrête et ne hennit plus ; il regarde l'eau, il la flaire, il avance un pied dans la vase, il le retire.
L'eau est profonde et le bord est fangeux. Curtius veut pousser son cheval dans le marais ; mais le cheval reste immobile.
Curtius se penche sur son cheval, il le flatte ; le cheval flaire l'eau du marais, avance un pied, puis le retire et reste immobile.
Curtius, furieux, enfonce ses deux éperons dans les
flancs du cheval ; le cheval se cabre, il va rouler avec lui dans le marais.
Les Romains s'arrêtent et disent : Nous ne craindrons plus le vaillant Curtius : voilà que lui et son cheval sont allés rouler dans le marais.
Du haut du mont de Saturne on se dit : Curtius va-t-il périr dans le marais ou échappera-t-il encore une fois, lui qui échappe à tous les dangers ?
Les deux armées regardent Curtius. Chacun se demande : Périra-t-il ou sera-t-il sauvé ?

Il songe à faire le tour du marais, à gagner le sentier par où l'on monte à la porte de Saturne, le sentier escarpé des Chèvres.
Mais l'eau lui barre le passage. L'ennemi croit le tenir. Tu es pris ! lui crie-t-on de tous côtés, tu es pris !
Mais le brave Curtius s'obstine à pousser son cheval dans le marais.
Le cheval recule en baissant la tête ; Curtius le blesse de sa lance et fait couler son sang.
Le cheval, furieux, se précipite dans la fange ; il s'y débat en poussant de terribles hennissements.
Curtius le blesse de sa lance toujours plus profondément. Le cheval fait d'incroyables efforts en piétinant au milieu de la vase parmi les roseaux.
Enfin il enfonce dans la vase et tombe sur le côté ; mais Curtius a dégagé sa jambe pendant qu'il tombait ; il est debout sur le flanc du cheval, et de là il s'élance à terre, et le marais est franchi.
Le bon cheval a péri, mais le fort Sabin est sauvé ; il est au milieu de ses amis, et cette eau s'appellera le lac de Curtius.
L'eau du Vélabre dort sous les joncs et baigne le pied des saules.
L'eau du Vélabre là blanche, ici rouge : blanche où la source de Janus, la source sacrée, la blanchit ; rouge là où les Romains ont voulu passer.

XII — NUMA POMPILIUS.

L'inimitié de Tatius et de Romulus, mal déguisée par les historiens, ou, ce qui est la même chose, l'hostilité de la ville sabine et de la ville romaine, ne paraît plus après que Tatius et Romulus en ont été successivement victimes. Vient alors un seul roi, Numa, qui gouverne paisiblement les deux cités ; ce roi est Sabin. On peut donc considérer l'avènement de Numa comme le triomphe de l'ascendant des Sabins. Ils le garderont jusqu'à ce qu'il leur soit enlevé par les Étrusques ; car il n'y aura plus de roi romain à Rome.

C'est la domination incontestée du chef sabin sur les deux peuples qu'exprime le caractère paisible attribué au règne de Numa.

Comment cette paix, qui était pour les Romains la consécration de leur dépendance, fut-elle présentée par la tradition sous un aspect aussi favorable ? C'est que la tradition du règne des rois sabins a été l'œuvre des Sabins.

Ce règne fut pacifique, je le crois bien ; il s'agissait d'asseoir la domination du Quirinal et du Capitole sur les farouches habitants du Palatin ; ce n'était pas le cas de guerroyer au dehors.

On entrevoit des velléités de résistance au sein de la minorité romaine. Après les tentatives de rébellion qui marquèrent la fin du règne précédent, et dont Romulus, qui en est le représentant, semble, par sa mort violente, constater l'avortement, il y a un interrègne. Les deux populations s'agitent en faveur de deux personnages dont l'un est Sabin et l'autre Latin, Volesus et Proculus[1] ; mais tout finit par l'élection d'un roi sabin, Numa, fils de Pompo.

Je pense que l'ambition des hommes du Palatin n'allait pas jusqu'à prétendre régner sur la nation sabine, mais qu'ils auraient voulu un chef indépendant. Cela même ne leur fut pas accordé : un Sabin leur fut donné polir maître, et, vu l'inégalité des deux races, ils durent l'accepter. Pour épargner à Rome une telle humiliation, l'histoire officielle supposa que l'on était convenu qu'un des deux peuples nommerait le roi, mais qu'il le prendrait chez l'autre. Il est peu d'inventions plus invraisemblables.

Les Sabins étaient trop forts pour accorder ce droit à un si faible ennemi ; ils avaient laissé à Romulus sa colline du Palatin, mais ils ne pouvaient permettre à une poignée d'étrangers de leur donner un souverain. L'honneur de le choisir hors de leurs concitoyens eût d'ailleurs médiocrement flatté les Romains.

De cette situation, un chef étranger régnant sans conteste, situation qu'ils n'aimaient pas à confesser, les historiens latins ont fait, adoptant Numa de meilleure grâce que ne le firent, je crois, leurs ancêtres, un idéal de gouvernement régulier. Quand on y a intérêt, on confond si volontiers avec l'ordre la servitude ! Numa est presque un nouveau Saturne ; il adoucit les mœurs des Romains par l'agriculture et la religion

moyens qu'il employa sans doute, en effet, pour dompter la férocité des sujets de son peuplé.

Puis les Sabins étaient religieux. On disait déjà de Tatius qu'il avait établi des cultes assez nombreux sur le Quirinal et sur le Capitole. Numa n'en fit pas tant ;

---

1 Plutarque, *Numa*, 5. Volesus comme Valesus ou Valerius, nom sabin. Proculus, nom latin c'était celui d'un Julius ; les Jules, famille d'Albe, étaient Latins.

mais il organisa plusieurs cultes d'origine pélasgique ; et, entre autres, celui de Vesta.

Le caractère sabin était austère : la chasteté des femmes sabines demeura proverbiale dans un temps où à home cette vertu était devenue rare, longtemps après avoir donné un magnanime exemple dans Lucrèce, que nous revendiquerons pour la nation sabine.

Le culte dé la déesse du feu prit sous l'influence des Sabins un caractère de sévère pureté qu'il n'avait pas sans doute quand il fut établi au pied du Palatin par les Pélasges, lesquels adoraient avant tout les puissances fécondantes de la nature. Le supplice barbare qui punissait la faute d'une vestale n'a pu être institué que par un roi sabin, et s'explique par la rudesse et la pureté des mœurs sabines[1].

Je remarque que le lieu où l'on enterrait vivantes les vestales coupables de fragilité était sur le mont Quirinal, le mont sacré des Sabins[2].

En effet, sur le Quirinal, ils élevèrent les temples de leur dieu national Quirinus, de leur dieu Sancus, de leur déesse Salus ; enfin le temple de Jupiter, Junon et Minerve : les deux dernières étaient des divinités sabines[3]. C'est ce qu'on appela l'ancien Capitole. Le champ scélérat, c'est-à-dire le champ de malheur où l'on enterrait vives les vestales, fut toujours à l'extrémité du Quirinal[4].

Un caractère dominant de la religion sabine était le culte des divinités souterraines et infernales. La nature de l'atroce genre de mort infligé aux vestales se rattachait à ce trait sombre de la religion des Sabins

Vesta, les anciens nous l'apprennent, était prise pour la terre aussi bien que pour le feu[5], ce qui ne saurait surprendre dans un pays volcanique et où toutes traces de l'action des anciens volcans n'avait pas disparu[6]. C'est parce que Vesta était la terre[7] que la terre devait engloutir et dévorer celle qui avait profané le culte de Vesta.

---

1 Plutarque parle de ce supplice infligé aux vestales, dans la Vie de Numa. Denys d'Halicarnasse l'attribue au premier Tarquin (III, 67), ce qui est peu vraisemblable, l'organisation de ce culte ancien étant attribuée à Numa. Numa avait condamné la vestale coupable à être lapidée, selon Cedrenus. *Comp. hist*., p. 148.

2 On peut déterminer avec assez de précision l'emplacement où se faisaient ces exécutions : c'était dans l'intérieur de la ville, tout près de la porte Colline, à droite. (Plutarque, *Numa*, 10 ; Tite-Live, VIII, 15.) La porte Colline était un peu en avant de la *porta Pia*, dans l'alignement du rempart de Servius, l'*agger* dont on voit des restes, qui en indiquent la direction. Il faut donc chercher le champ Scélérat à droite de la rue Pia, cette promenade, chère aux cardinaux, dont les prédécesseurs ne faisaient pas enterrer vivantes les religieuses qui avaient violé leurs vœux de chasteté, mais quelquefois briller vifs les Philosophes, et qui aujourd'hui ne font brûler personne.

3 Voyez les chap. IX, XIII et XVI.

4 Du même côté, hors de la tille, logeait le bourreau. La fosse on l'on enfouit les cadavres des impénitents est au pied des murs de la ville actuelle, au-dessous du Pincio, un peu plus loin, mais toujours dans cette région néfaste, dont l'autre extrémité était formée par le champ Esquilin (près de Sainte-Marie-Majeure), où jusqu'à Mécène, on jetait les indigents dans des trous infectes (*puticuli*), quand on ne laissait pas leurs restes sans sépulture pour être la pâture des chiens ou servir aux sortilèges des compagnes de la sorcière Canidie. Rome est, de ce côté, bordée comme d'une lisière de révoltants souvenirs.

5 Ovide, *Fastes*, VI, 268.

Significat sedem terra focusque suam.

6 Ovide, *ibid*., VI, 267.

Vesta eadem quæ terra, subest vigil ignis utrique.

7 Ovide dit que les temples de Vesta étaient ronds, parce que la terre est ronde, que, semblable à une balle, elle est soutenue dans l'air, sans appui, par la rapidité de son mouvement.

Ipsa volubilitas libratum sustinet orbem.

(Ovide, *Fastes*, VI, 291.)

Il me semble que ce vers exprime assez bien l'effet de la force centrifuge. C'était pour achever de reproduire la forme sphérique de la terre qu'on plaçait une coupole (*tholus*) sur les temples de Vesta et sur ceux de Cybèle, qui était aussi la terre.

D'autre part, c'était dans le Comitium, placé originairement au-dessous du Vulcanal, où était le sanctuaire de Vulcain, que l'on faisait mourir sous les verges le complice de la vestale condamnée. Tout cela encore rattache aux austères Sabins les vengeances terribles de la chasteté violée ; car le Comitium était le lieu de leurs assemblées, Vulcain un. dieu du feu comme Vesta, et dont le culte, aussi bien que celui de Vesta, était venu aux Sabins des Pélasges[1].

On était si soigneux de la pureté du temple de Vesta, et on portait si loin la religion pour tout ce qui se rapportait aux Vestales, qu'à un certain jour de l'année on transférait en cérémonie, du temple à la porte Stercoraria, ce que désigne assez crûment le nom de cette porte[2].

Je suis obligé d'indiquer cette cérémonie étrange, car elle se rapporte à une localité qui a son importance.

La porte Stercoraria était située vers la partie moyenne de la montée du Capitole, près du temple de Saturne, et on a vu que, comme inventeur du fumier, Saturne portait le nom de Stercutius.

Le sanctuaire de Vesta demeura où les Pélasges l'avaient placé, au-dessous de l'angle du Palatin qui regarde le Forum, près du temple de Castor[3] et Pollux, dont il reste trois magnifiques colonnes ; dans la partie inférieure, de la *rue Neuve*[4], qui, après s'être séparée de la voie Sacrée, longeait le Palatin pour aller gagner le Vélabre.

Le bois sacré de Vesta[5] s'étendait derrière le temple et le séparait de la colline. Au temple était attaché une sorte de couvent où les Vestales, auxquelles on coupait les cheveux comme à nos religieuses, vivaient dans des cellules sous la direction d'une supérieure.

Ce couvent, appelé *Atrium Vestæ*, était plus à l'ouest que le temple, là où est l'église de Sainte-Marie-Libératrice.

Car on a trouvé en cet endroit les piédestaux des statues de douze Vestales et des inscriptions en leur honneur[6].

Ce couvent devait être semblable aux couvents modernes, car son nom, atrium, désigne une cour entourée d'un portique, un cloître.

---

1 En général, Numa est parmi les Sabins l'instaurateur des vieux cultes pélasgiques ; on lui a attribué ce qu'il n'avait fait que renouveler, les Vestales, les Saliens. De même on a dit qu'il avait établi les *argéens*, ces sanctuaires dont le nom indique l'origine argienne, c'est-à-dire pélasgique. (Varron, *De ling. lat.*, VII, 41-5 ; Tite-Live, I, 21.)

2 Festus, p. 344.

3 Martial, Épigrammes, 1, 71, 3.

Vicinum castora canæ
Transibis Vestæ.

4 Aulu-Gelle (*Noct. Att.*, XVI, 17) met, *infima vid Nova*, l'autel d'Aius Locutius, que Tite-Live place *in nova via* (V, 50, 2) et *supra ædem Vestæ* (*ibid.*, 2).

5 *A Inco Vesta : qui a palatii radice ad Novam viam devexus est*. (Cicéron, *de Div.*, I, 45.)

6 Ce fait et l'indication donnée par Servius et mentionnée plus haut, que la Regia, qu'on sait avoir été très près de l'Atrium de Vesta, se trouvait à l'extrémité du Forum et au pied du Palatin, ne peuvent laisser aucun doute sur la position du temple de Vesta. Cependant on s'obstine à donner ce nom à un joli temple rond, que chacun a vu reproduit sous la forme d'un encrier. Mais ce temple, qui est assez loin du Forum, n'est point au pied du Palatin, il est an bord du Tibre. On appelle aussi temple de Vesta, Saint-Théodore, qui n'a jamais été qu'une église, mais parait avoir succédé à un temple antique. Saint-Théodore est bien au-dessous du Palatin, mais il n'est point à l'extrémité du Forum. Pour Nibby, qui avait transporté le Forum dans la vallée située entre le Palatin et le Capitole, Saint-Théodore, se trouvant situé à l'extrémité de ce Forum imaginaire, pouvait être considéré comme indiquant l'emplacement du temple de Vesta ; cela n'était pas conforme à la vérité, mais ne blessait point la logique. Je ne saurais en dire autant de l'opinion dé ceux qui, remettant, comme le fait aujourd'hui tout le monde, le Forum à sa place, laissent le temple de Vesta à Saint-Théodore, où Nibby l'avait mis en vertu d'arguments dont ils ne peinent faire usage.

Le cloître de Vesta était séparé du temple où le sénat s'assemblait, mais on n'avait point consacré auguralement le cloître lui-même, pour que le sénat ne pût pas tenir séance dans la demeure des vierges de Vesta.

Une fois par an, on célébrait la fête de Vesta. Ovide y avait assisté ; en rentrant chez lui, car il demeurait de ce côté, il fut arrêté peut-être par un genre de curiosité qui eût plus flatté qu'édifié les Vestales, et assez semblable, j'imagine, à celui qui conduit les jeunes Romains dans les églises et à l'heure du beau monde. En sortant du temple, à l'endroit, on peut le reconnaître exactement, où la voie Neuve communiquait avec le Forum par un bout de rue qu'on venait d'ouvrir au temps d'Ovide et qu'on a retrouvé dans le nôtre, il aperçut une procession de matrones romaines qui, pieds nus, descendaient la voie Neuve. Ce spectacle frappa le léger poète, assez du moins pour qu'il en ait consigné le souvenir dans son poème des *Fastes*[1]. Beaucoup de voyageurs ont été frappés presque au même endroit de la rencontre d'une procession de femmes romaines allant faire les stations du Colisée. Numa, ce roi pieux, qui, selon Plutarque, était supérieur des Vestales, habitait à côté du monastère, car là était sa demeure royale[2].

Là habita toujours le grand pontife jusqu'à César, qu'on est un peu inquiet de voir logé si près des Vestales.

La tradition, qui mit en ce lieu la demeure de Numa, nous fait voir que la ville du Palatin, dépendante de la ville du Quirinal et du Capitole, en était distincte. C'est pour cela que cette tradition plaçait la demeure du roi sabin hors de la cité romaine. Elle donnait aussi à Numa une autre demeure sur le Quirinal ; on la montrait encore au temps de Plutarque. C'était la maison du chef sabin . ainsi Tatius avait habité le mont Tarpéien. Mais, quand il vient près du temple de Vesta, au pied du Palatin, Numa semble vouloir se rapprocher de sa ville latine comme pour atténuer, en s'interposant entre eux, l'antagonisme du Capitole et du Palatin, ne menaçant plus celui-ci d'en haut comme Tatius, mais le surveillant de prés.

Outre la rénovation de l'ancien culte de Vesta et la sévérité homicide introduite dans ce culte originairement pélasgique, par la farouche austérité des Sabins, leur roi donna aussi une nouvelle organisation à un corps de prêtres dont l'institution paraît également remonter aux Pélasges.

Les Dactyles de l'Ida et les Curètes de Crète, les Corybantes de la Samothrace, célèbres par leurs danses guerrières et sacrées, se rattachent, en Asie et en Grèce, à l'antique patrie et à l'antique religion des Pélasges.

Il est difficile de ne pas reconnaître en eux les aïeux[3] des prêtres saliens, que l'on disait avoir une origine pélasgique[4]. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux-ci furent à Rome, sinon d'institution, au moins d'instauration sabine[5]. Les Saliens sont des prêtres de Quirinus et de Mars. Leurs principales solennités ont lieu

---

1 *Fastes*, VI, 397.

Forte revertebar sacris vestalibus illuc
Qua Nova romano nunc via juneta Foro est.
Je rentrais chez moi pendant les fêtes de Vesta, là où la voie Neuve est maintenant réunie au Forum.

2 *Propter ædem Vestæ in regia*. (Solin., I, 21.)

3 On attribuait cette origine à un homme de la *Samothrace* (Plutarque, *Numa*, 13 ; Serv., *Æn*., II, 325) ; à un *Arcadien* (Serv., *Æn*., VIII, 285) ; à Dardanos (Serv., *ibid*.)

4 Les Saliens de Tusculum passaient pour être plus anciens que les Saliens de Rome. (Serv., *Æn*., VIII, 285.) C'est sans doute que les Sabins et les Pélasges avaient occupé Tusculum avant Rome. Il y avait aussi des Saliens à Tibur, ville d'origine pélasgique ; ils étaient consacrés à Hercule. (Macrobe, *Saturnales*, III, 12.)

5 Denys d'Halicarnasse, II, 70.

dans le mois consacré à ce dieu de la belliqueuse nation des Sabins[1] ; leurs danses guerrières ont pour théâtre le Forum et le Capitole[2].

Le séjour des Saliens est le mont sacré des Sabins, le Quirinal[3]. Sur le Quirinal fut l'autel de Mamurius, celui que célèbrent leurs chants, l'artiste inspiré qui a reproduit onze fois en airain le bouclier divin tombé du ciel ; et ces douze boucliers se conservaient dans la demeure du roi sabin, dans la Régia, consacrée à Mars, où sacrifiaient des Saliennes[4]. Avant de déclarer une guerre, on remuait les boucliers sacrés, un agitait une lance dans la main du dieu, et on lui criait : *Mars, éveille-toi*[5].

Des mots sabins sont cités dans les chants des Saliens[6] et l'on sait que Janus, le dieu sabin, y était célébré[7].

Si ce culte guerrier ne fût pas venu aux Romains par les Sabins, comment l'eût-on attribué à celui qu'on représentait comme le pacifique Numa ?

C'était aussi Numa qui avait fondé le culte de la déesse Fides (la bonne Foi)[8], dont le temple était au Capitole.

Caton[9] admirait la sagesse des anciens, qui avaient placé l'autel de la Foi près du temple de Jupiter. La tradition, qui veut que cet autel ait été élevé par Numa, montre que la Foi était une divinité sabine. Son culte a donc été fondé sur le mont Capitolin pendant l'époque des rois sabins, avant l'ère des rois étrusques, et, par conséquent, avant le temple de Jupiter. La Foi était plus ancienne que Jupiter au Capitole ; mais y a-t-elle régné toujours avec lui ? Hélas ! sa religion a été bien souvent profanée, et c'est de ce temple de la Foi, où le sénat était assemblé[10], que les patriciens sortirent un jour pour violer le droit en assassinant Tiberius Gracchus, qui le réclamait.

Aujourd'hui la bonne foi siége-t-elle au Capitole ?

Le roi sabin n'eut garde d'oublier le grand dieu de sa race ; il éleva à Janus le petit temple de bronze que Procope, au sixième siècle de notre ère, a vu encore debout, le temple du belliqueux Janus, comme dit Lucain[11].

On voit que le paisible Numa, dont on (levait faire plus tard l'idéal du roi pacifique, quand ce n'eût été que pour la beauté du contraste avec le caractère

---

1 *Ibidem*. Voyez Marquardt, *Handb. der R. Alt.*, IV, 373.
2 Denys d'Halicarnasse, *ibid*.
3 Ce mont avait été pélasge sous le nom d'Agon. Les Saliens *Collini* (*Collis* désignait le Quirinal sabin) s'appelaient Agonales (Denys d'Hal., II, 70), et *Agonenses*. (Varron, *De ling. lat.*, VI, 14.) Il y eut aussi des Saliens sur le Palatin. Ce fut sans doute un emprunt des Romains au culte de Mars, que tout prouve avoir été originairement sabin. (V. chap. XIII.) Peut-être aussi y eut-il des Saliens sur le Palatin, parce qu'il était resté sar cette colline des Sabins aborigènes, même après qu'elle fut devenue un pâturage des rois d'Albe, puis une ville latine au temps de Romulus.
4 Festus, p. 329.
5 Serv., *Æn.*, VIII, 3.
6 *Manus (bonus)*. P. Diacre, p. 122.
7 Lyd. de Mens., IV, 2 ; Macrobe, *Saturnales*, I, 9 ; Varron, *De ling. lat.*, VII, 26.
8 Tite-Live, I, 21.
9 Cité par Cicéron, *de Officiis*, III, 29.
10 Appien, *bell. Civ.*, I, 16.
11 L'emplacement de ce temple n'est pas douteux. Il était entre deux Forum : le grand Forum et le Forum de César.

Hic ubi juneta Foris templa duobus habes.
(Ovide, *Fastes*, I, 258.)

Près de la Curie (Dion Cas., LXXIII, 15), à l'extrémité inférieure du bois Argiletum (Tite-Live, I, 19) ; tout cela met le temple de Janus vers l'église de Sainte-Martine. Il y avait un autre temple Ce Janus près de la porte Carmentale, dans les environs du théâtre de Marcellus (Tacite, *Ann.*, II, 49) ; mais le temple, élevé par Numa, était le plus célèbre ; lui seul renfermait une statue de Janus. (Ovide, *Fastes*, I, 257.)

guerrier de son prédécesseur, ne démentait point, dans une tradition plus ancienne que cette rhétorique, son caractère de dur Sabin. C'était lui qui avait probablement établi la peine de mort, et quelle mort ! pour les Vestales coupables d'une faiblesse. Il avait institué les Saliens, prêtres de Mars, et leurs danses armées ; il avait élevé la temple de bronze du dieu de la guerre. Ce type sabin reparaît donc dans Numa si l'on remonte, des historiens qui n'ont plus le sentiment de la tradition antique à cette tradition elle-même, telle qu'elle a été conservée par les vieilles légendes et exprimée par les vieux monuments.

Après avoir tenté d'en retrouver le vrai caractère, nous allons faire comme la tradition elle-même et passer au roman.

En effet, bien des siècles avant que M. de Florian eût transformé Numa Pompilius en un soupirant d'Égérie et un élève de Zoroastre, les anciens voyaient en lui l'époux de cette nymphe et le disciple de Pythagore. Déjà, dans Plutarque, le personnage de Numa a quelque chose de romanesque. Vivant dans la retraite, occupé de l'étude des choses divines, ses vertus ont attiré l'attention du roi Tatius, qui lui donne pour épouse sa fille Tatia. Le sage Numa continue à vivre dans ses montagnes, occupé à soigner son vieux père. Tatia, de son côté, préfère à la royale demeure du sien la solitude avec son époux. Elle meurt après treize ans de ce bonheur conjugal et champ' être. Numa, inconsolable, erre à travers la campagne, passant sa vie dans les bois sacrés et, les lieux déserts. Enfin il s'éprend d'une nymphe qui lui enseigne les choses divines et devient sa Béatrice. On voit que l'imagination de ceux qui étaient, relativement à Numa, des modernes, avaient singulièrement modifié la figure du Sabin, qui, par le droit de la supériorité de son peuple, régna sur Rome après Tatius[1], et, je crois, ne ressemblait pas au Numa de Plutarque beaucoup plus qu'au Numa de Florian.

La seule donnée antique dans tout cela, c'est l'inspiration d'Égérie, une Camène. On appelait ainsi certaines divinités sabines auxquelles étaient consacrés un bois de chênes sur le Cælius et une source qui coulait dans ce lieu, riche en fontaines.

Tite-Live parle agréablement de ce bois sacré, *arrosé par une source sortant d'un antre obscur et qui ne tarit jamais*[2].

Moins d'un siècle après, au temps de Juvénal, ce beau lieu avait beaucoup perdu de son charme. On avait loué le bois des Camènes à des Juifs, qui y venaient étaler leurs chiffons, comme ils font aujourd'hui, le dimanche, dans les sales rues du Ghetto, et l'on avait entouré les eaux d'un bassin de marbre. Juvénal, avec un sentiment des beautés naturelles qui pourrait presque s'appeler romantique, déplore ces prosaïques changements, et regrette que la fontaine d'Égérie *soit emprisonnée dans le marbre, au lieu de courir librement sur le sol et de ri avoir d'autre bordure qu'un vert gazon*[3].

Vers le même temps, quand Plutarque vint à Rome, il remarqua seulement que la fontaine et les près d'alentour étaient dédiés aux muses, et que l'eau de la source servait aux usages sacrés[4]. Plutarque était, comme on sait, très dévot au paganisme, qu'il interprétait un peu librement. Il considérait là fontaine d'Égérie plus au point de vue religieux qu'au point de vue pittoresque. Il y a une classe respectable de voyageurs qui font à Rome comme faisait Plutarque.

---

1 Le roman n'est pas le légende, mais parfois la légende passe au roman ; c'est sa dernière déviation du vrai.
2 Tite-Live, I, 21.
3 Juvénal, *Satires*, III, 10-20.
4 Plutarque, *Numa*, 13.

Égérie visitée la nuit par Numa dans la solitude du bois des Camènes et lui donnant des enseignements sacrés au bruit de la source à laquelle elle a laissé son nom, cette vieille et poétique histoire a un grand charme : elle a inspiré à Byron des strophes ravissantes, mais d'où, il faut en convenir, le caractère religieux a tout à fait disparu, et a été remplacé par un sentiment passionné qui aurait peut-être un peu scandalisé le bon Plutarque.

Ici tu habitas dans cette retraite enchantée, Égérie ! ici ton sein céleste palpitait aux pas lointains de ton amant mortel ; le sombre minuit voilait les mystérieuses rencontres, de son dais le plus étoilé ; tu t'asseyais près de ton adorateur, et alors que se passait-il ?

Cette grotte fut certainement formée pour les rendez-vous d'une amoureuse déesse, et cette chapelle hantée par l'amour sacré, le plus ancien des oracles.

Et les battements de ton sein répondant à ceux du sien, ne fondis-tu pas un cœur céleste dans un cœur humain ? Ne partageas-tu pas les immortels transports de l'amour qui meurt comme il riait dans un soupir ? Ton art put-il, eu effet, les rendre immortels et communiquer la pureté du ciel aux joies terrestres ?[1]

Comment faire à cette poésie une chicane topographique ? La nature de cet ouvragé l'exige. Lord Byron a pris, sur la foi des guides de son temps, pour la source de la nymphe Égérie ce qu'à Rome l'on appelle encore ainsi. Ce nom est resté à une source qui, à deux milles de Rome, dans un lieu nommé la Caffarella, sort, non pas d'une grotte, mais d'une salle antique probablement consacrée au génie d'une petite rivière, l'Almo. Or ce lieu charmant que connaissent tous les voyageurs, et qui était digne d'inspirer à lord Byron les vers cités plus haut, ce gracieux vallon à la fois ouvert et retiré, dominé par un bouquet d'arbres qu'on dirait le reste d'un bois sacré, n'est certainement pas celui où les anciens plaçaient les entretiens mystérieux de la divine conseillère et du sage roi.

Juvénal s'exprime à ce sujet de manière à rendre le doute impossible.

Il nous apprend qu'il est allé avec un ami attendre à la porte Capène la voiture qui devait emmener celui-ci ; tandis qu'ils l'attendent en cet endroit, Juvénal contemple et décrit la source et le bois sacré[2].

Or, s'il est une des anciennes portes de Rome dont on puisse déterminer la place avec certitude, c'est la porte Capène.

Juvénal lui-même et Stace, en parlant de cette porte, font allusion à l'aqueduc qui la surmontait. On suit encore la ligne de l'aqueduc, et, comme la porte Capène était à l'entrée de la voie Appienne qui existe aujourd'hui, on voit précisément où se trouvait cette porte. C'était à l'angle occidental du Cælius, près de Saint-Grégoire. C'est donc là, au pied du Cælius, qu'étaient le bois des Camènes et la fontaine d'Égérie. Il ne faut pas la chercher dans la campagne romaine, c'est été un peu loin pour les Vestales, qui devaient aller y puiser l'eau nécessaire aux usages sacrés ; et aussi pour Numa, qui habitait, comme les Vestales, au bout du Forum ; il n'avait, pour faire ses nocturnes et poétiques

---

1 Byron, *Childe Harold*, IV, CXVIII, IX.

2 Lord Byron, qui croyait, à la Caffarella, avoir sous les yeux la grotte d'Égérie décrite par Juvénal, s'applaudit que l'enceinte artificielle de la source, dont se plaignait Juvénal, n'existe plus ; tous deux ont eu la même impression : l'un, regrettant que le marbre ait remplacé le gazon ; l'autre, se réjouissant que le gazon ait de nouveau reparu et remplacé le marbre.

Whose green art's works wild margins now no move erase.

Childe Harold, IV, CXVI.

visites, qu'à suivre la voie Sacrée, et, tournant à droite, il était bientôt arrivé. La tradition avait arrangé les choses plus commodément pour les Vestales et pour lui.

La tradition, comme il advient souvent, sans être vraie, était plus vraisemblable qu'une fausse science ; le but de la science doit être de retrouver la tradition et de la justifier en l'expliquant.

La promenade publique de Saint-Grégoire, qui remplace le bois des Camènes, a été plantée par les Français pendant la première occupation romaine ; pendant la seconde, qui dure encore, on a imaginé de placer là l'école de cuisses. Une douzaine de tambours frappés en même temps avec un rythme différent, et qui vous poursuivent de leur tapage discordant jusqu'au Colisée et au Forum, ôtent aux lieux les plus poétiques de home toute leur poésie.

Malgré mon respect sincère pour nos incomparables soldats, je ne puis m'empêcher de regretter les Juifs du temps de Juvénal ; du moins ils ne faisaient pas tant de bruit que les tambours.

Le roman de Numa continue ; il ne cesse point d'être gracieux, et il devient touchant.

Après la mort du vieux roi, qui est, universellement pleuré, Égérie s'enfuit et va cacher sa douleur dans le bois d'Aricie, près de Laricia, au bord du lac charmant et mélancolique de Nemi[1]. Les nymphes du bois et du lac cherchent en vain à la consoler en lui racontant des malheurs célèbres. Cette consolation, qui n'a jamais, pas plus que toutes les autres, consolé personne, ne peut rien sur le désespoir d'Égérie ; elle se touche au pied de la montagne qui domine le lac et se résout en larmes. Diane, la divinité de Nemi, a pitié d'elle et la change en fontaine c'est l'eau qui tombe dans le lac au-dessous du village de Nemi, et qui, hélas ! dans ce siècle prosaïque, sert à faire tourner des moulins.

Ovide dit que les gémissements de la pauvre Camène troublaient le culte de Diane, établi par Oreste. On sait que Diane avait ressuscité Hippolyte et l'avait caché sous le nom de Virbius dans le bois de Laricia. Oreste s'y était, disait-on, réfugié avec Iphigénie après le meurtre de Thoas, et y avait apporté la statue de Diane[2].

A la religion sanglante de la Diane de la Tauride se rattachait sans doute celte coutume bizarre et cruelle qui voulait que le prêtre de la Diane de Nemi eût pour successeur celui qui l'aurait égorgé[3]. La férocité du culte de la Tauride fait un singulier contraste avec le caractère paisible du lac sur les bords duquel ce culte homicide avait été transplanté. Celui que présente la gracieuse légende d'Égérie associé à ces horreurs n'est pas moindre.

Le récit antique de la mort d'Égérie, mêlé au souvenir de l'amitié fraternelle d'Oreste et d'Iphigénie, s'est singulièrement transformé en une légende du moyen âge. Égéria, prêtresse de Diane, est amoureuse d'un frère éloigné d'elle, et, comme la nymphe veuve de Numa, est changée en fontaine.

Je me suis complu dans les fictions pathétiques que des lieux charmants et si longtemps aimés me rappellent ; il faut revenir à de plus graves considérations historiques. Nous avons déjà rencontré les Étrusques au berceau de Rome, et

---

1 Ovide, *Métamorphoses*, XV, 467.
2 Servius, *Æn.*, II, 116.
3 Ovide, *Fastes*, III, 271 ; Suétone, *Caligula*, 33.

son fondateur bâtissant par leurs mains, consacrant par leurs rites sa ville naissante du Palatin. La partie antique et sérieuse de la légende de Numa va nous montrer ce même peuple inaugurant la royauté sabine. En effet, les formules de l'art augural qu'avaient observées Romulus et Remus quand ils se disputaient la petite souveraineté du Palatin, ces formules empruntées an rituel étrusque, nous allons les voir appliquées à l'inauguration du roi sabin[1].

Ce rituel s'est conservé jusqu'à Tite-Live, comme celui d'après lequel avait été tracée l'enceinte sacrée de Rome s'est conservé jusqu'à Tacite. A Rome, tout ce qui tenait aux vieilles cérémonies se transmettait fidèlement de génération en génération et de pontife en pontife ; car Rome, en matière religieuse comme en matière politique, était le pays de la coutume. C'est encore sa force dans la religion ; mais l'État n'y, étant pas constitué comme au temps de la république romaine, c'est sa faiblesse dans la politique. Alors aux novateurs qui voulaient changer l'État, la sagesse traditionnelle opposait la coutume des ancêtres, mos majorum ; aujourd'hui, à toute tentative d'amélioration, l'on répond : *Non s'é fatto mai*. Cela ne s'est jamais l'ait.

Laissons parler Tite Live d'après les livres des pontifes, où le vieux rituel de l'inauguration des rois devait être consigné[2].

Conduit par l'augure en l'honneur duquel cette fonction fut changée en un sacerdoce public[3] et perpétuel sur la cime du Capitole, Numa s'assit sur une pierre en se tournant vers le midi. L'augure prit place à sa gauche, le chef voilé, tenant à la main un bâton recourbé et sans nœuds, qu'on appelait un ***lituus***[4].

Alors, ayant arrêté sa contemplation sur le ville et la campagne et prié les dieux, l'augure délimita les régions célestes de l'orient au couchant ; il déclara droite la partie du ciel qui était au midi, et gauche la partie du ciel qui était au septentrion, et dans sa pensée il détermina le point extrême de l'espace où le regard pouvait atteindre. Ensuite, ayant fait passer le *lituus* dans sa main gauche et posé sa main droite sur la tête de Numa, il pria ainsi :

Ô Jupiter ! ô père ! si c'est le droit que ce Numa Pompilius règne à Rome, montre-moi des signes certains dans l'espace que j'ai défini. Puis il exposa quels auspices il demandait[5]. Les auspices s'étant manifestés, Numa descendit du ***templum***[6].

---

1 Je sais qu'on doit distinguer les augures des aruspices, que les augures étaient des magistrats romains, et les aruspices des devins, en général Étrusques. Je sais que l'observation du vol des oiseaux se retrouve chez différents peuples italiotes ; entre autres chez les Marses ; je n'en suis pas moins convaincu que l'art augural était étrusque, et que la consultation des auspices se faisait d'après le rite étrusque, car cette consultation était liée à la délimitation des régions du ciel, et cette délimitation tenait à un ensemble d'idées Cosmiques particulières aux Étrusques.

2 Voyez Varron, *De ling. lat.*, VII, 8.

3 Il me semble que ces expressions de Tite-Live font comprendre comment s'effectua la transition de l'humble condition du devin mandé par Numa pour faire par son ordre ce que j'appellerai une opération prophétique à l'état honoré, à la fonction publique et perpétuelle qui devint un sacerdoce et fut le partage des augures romains.

4 L'emploi du ***lituus*** (le mot et la chose sont étrusques) achève de déterminer le caractère étrusque de l'inauguration.

5 ***Auspicium*** (*avi-spicium*), l'inspection des oiseaux ; auspices, leur apparition aux regards de l'augure (*av-gur*) dans le nom duquel se trouve aussi le mot avis, oiseau. Les auspices sont les signes découverts par l'inspection du vol des oiseaux.

6 Tite-Live, I, 18. J'ai soin de dire ***templum***, lieu auguré, et non pas *temple*. Tous les édifices religieux n'étaient pas augurés, et certains édifices civils, qui avaient reçu l'auguration, comme la Curie, les Rostra, étaient des *temples*.

Ce n'est pas, nous allons le voir, le seul rapport avec l'Étrurie que présente l'établissement religieux de Numa[1].

Mais il faut remarquer d'abord qu'avant Numa, Tatius avait établi le culte de diverses divinités parmi lesquelles plusieurs sont évidemment étrusques.

De ce nombre étaient les Lares[2], puissances infernales et terribles chez les Étrusques, devenus dans la famille romaine les protecteurs de la ville et du foyer. Ils étaient honorés dans chaque carrefour à peu près comme dans la Rome de nos jours, à chaque bout de rue, est une madone qui protège le quartier ; et, de même qu'on ne trouve presque pas une boutique qui n'ait son image de saint devant laquelle brûle une petite lampe, chacun avait dans sa demeure ses Lares domestiques. De cette dévotion familière il ne peut rester aucune trace ; mais le noyau d'un édicule en brique, qui se voit à la bifurcation de deux rues, vers l'angle occidental du Cælius, et ois l'on remarque des niches qui pouvaient recevoir les figurines des dieux Lares, m'a toujours semblé le reste d'un de ces innombrables petits édifices en pleine rue qui leur étaient dédiés[3].

Les Lares avaient en outre un sanctuaire public ; cette chapelle des Lares était sur la voie Sacrée, au sommet de la Velia, devant la porte du Palatin[4], et placée entre les deux villes, car la ville sabine s'étendait jusque-là. Les Lares étrusques, dont Tatius établit le culte au Quirinal, avaient fait comme Numa

ils en étaient descendus pour venir protéger le peuple qui les avait adoptés, et veiller à la porte de son ennemi.

Le Capitole avant été d'abord étrusque, puis sabin, il n'est pas étonnant d'y rencontrer des divinités étrusques devenues sabines. Ce qu'on pourrait appeler la topographie religieuse confirme ici la topographie historique.

Parmi les divinités domiciliées sur le Capitole avant Jupiter était le dieu Terme, dont le culte avait été fondé à Rome, selon les uns par Tatius[5], selon les autres par Numa[6], tous deux Sabins, mais qui était, je crois, d'origine étrusque ; car le terme est la borne sacrée qui divise les champs, la limite religieuse qui sépare les Mats, et qu'il n'est pas permis de franchie.

Or la division régulière et méthodique du sol était chez les Étrusques une science liée à l'étude du ciel, leurs prêtres partageaient le sol en régions correspondant aux régions célestes. D'après cela, n'est-ce pas d'Étrurie qu'a dû venir le dieu qui consacre la délimitation des champs, et par là devient le garant de la propriété ?

Le temple du dieu Terme était ouvert par en haut, précisément, je pense, à cause de cette idée tout étrusque du partage du sol en régions correspondant à des espaces déterminés du ciel.

On sait que le dieu Terme, gardien immobile de la frontière des champs et des États, ne voulut pas faire place à Jupiter sur le Capitole, et qu'on fut obligé de l'envelopper dans le temple de Jupiter. Aujourd'hui que le temps, qui déracine toutes les bornes, a emporté même celle qui était plantée sur le rocher immobile

---

1 Je pense qu'on peut attribuer particulièrement, aux Étrusques les idées et les instructions dont les anciens ont voulu faire honneur à Numa, a dit Winckelmann.

2 Varron, *De ling. lat.*, V, 74. Leur nom voulait dire les seigneurs, les puissants. ***Ιar-th*** devant les noms propres étrusques dans les inscriptions funèbres. Certains génies ailés des deux sexes, qui ressemblent assez à des furies, portent sur les vases étrusques le nom de ***las***, d'où ***lar***.

3 *Composita sunt loca in quadriviis, quasi turres*.

4 Solin, I, 23.

5 Tite-Live, I, 55.

6 Plutarque, *Numa*, 16 ; *Quæst. Rom.*, 15.

du Capitole, c'est dans l'église d'Ara-Celi, puisque c'est elle qui a succédé au temple de Jupiter Capitolin, qu'on doit aller chercher le lieu où le dieu Terme resta debout. Il y a à Rome une autre borne qui voudrait bien n'être jamais ébranlée, mais qui est menacée aujourd'hui dans son immobilité, c'est le dieu Terme du Vatican.

Du reste, ce culte d'un dieu qui présidait aux limites et devait le fixer à jamais était singulier chez les Romains, qui reculèrent toujours plus loin le confins de leur puissance. Il y avait aussi un Terme au sixième mille[1] ; il marquait de ce côté l'extrémité du territoire primitif de Rome. Les Romains n'oublièrent point ces humbles commencements ; car, sous Auguste, ils célébraient chaque année sur celte frontière, qui fut celle de leur empire naissant, des fêtes appelées ***Terminalia*** ; mais l'immobilité de ce terme-là ne fut point respectée : ils le déplacèrent beaucoup et l'emportèrent assez loin.

Sur le Capitole, je rencontre deux autres dieux sabins dont l'origine étrusque ne me semble pas douteuse, car c'étaient des dieux fulgurateurs.

En effet, si la science des présages tirés des entrailles des victimes et du vol des oiseaux se retrouve chez différents peuples, l'art fulgural appartient en propre aux Étrusques. Ils avaient fait une doctrine de cet art ; ils avaient classé les divers accidents de la foudre, observé qu'elle vient parfois de terre, alors que l'électricité se dégage du sol au lieu de se précipiter des nuées.

Ils étaient même, j'en suis convaincu, arrivé, à savoir, ce qui demande plus d'audace que de science[2], attirer la foudre. ***Elicere fulmen*** ne peut guère avoir un autre sens que tirer l'étincelle électrique des nuages[3].

Les prêtres étrusques prétendaient avoir le pouvoir de diriger la foudre et de la faire tomber où il leur plaisait.

Numa éleva un temple sur l'Aventin à Jupiter Élicius. On peut croire que les prêtres étrusques faisaient solennellement cette expérience, qui devait donner au peuple une grande idée de leur puissance. Numa, instruit par eux, les imita, ce qui ne dut pas nuire à la sienne.

L'autel consacré par le roi sabin Tatius sur le Quirinal au dieu Summanus[4], qui cul aussi un sanctuaire sur le Capitole, et dont les Tarquins placèrent la statue au sommet du temple de Jupiter Capitolin, nous offre un exemple de plus de l'introduction à Rome d'un culte étrusque par les Sabins ; car le dieu Summanus, qui était le dieu des foudres nocturnes[5], et auquel Tatius éleva un autel, se rattachait manifestement à cette classification des diverses sortes de foudres qui était particulière aux Étrusques[6].

---

1 Strabon, V, 3, 2.

2 Il suffisait d'avoir vu des étincelles électriques se montrer autour d'une pointe métallique et d'oser présenter cette pointe à la foudre.

3 Nous verrons que cet art d'attirer le tonnerre, auquel semble se rapporter le temple élevé par Numa sur l'Aventin, y fut pratiqué par un autre roi sabin, Tullus Hostilius, que son inexpérience rendit victime de son audace.

4 Merkel (*De Obscuris Ovidii Fastorum*, p. CXLII) établit l'existence d'un temple de Summanus auprès du temple de la Jeunesse ; il y avait près du grand Cirque, comme sur le Capitole, un temple de la Jeunesse, et dans divers calendriers Summanus est dit : ***ad circ. max***. Comme la Jeunesse avait deux temples, Summanus en avait deux également, et celui du grand Cirque pouvait être le plus fréquenté, bien que l'autre fut plus ancien.

5 Festus, p. 229 ; P. Diacre, p. 75.

6 A en croire saint Augustin, ce dieu, presque oublié de son temps, avait été anciennement plus révéré que Jupiter. (*De Civ. D.*, IV, 23.) Au siècle d'Ovide, on ne savait déjà plus ce qu'était Summanus. *Quisquis is est* ;

On a déjà pu remarquer chez les Sabins une prédilection pour les cultes sombres : le culte des feux souterrains, des divinités infernales dont on découvre les autels sous terre, et auxquelles on immole des taureaux noirs et des brebis noires.

Ne doit-on pas expliquer ce côté sombre de la religion sabine, qui est une religion solaire, puisque son principal dieu est Janus ou le Soleil, par les influences de l'Étrurie, dont le génie lugubre se montre dans l'antique usage des sacrifices humains, dans la décoration parfois sanguinaire des tombeaux[1], dans les divertissements homicides des gladiateurs qu'elle inventa, dans les figures hideuses et menaçantes que produit l'art étrusque lorsqu'il est livré à lui-même ? Enfin c'est de l'Étrurie que devait sortir un jour le peintre formidable de l'enfer.

Vejovis[2], le Jupiter funeste, me semble être une de ces sombres divinités que les Sabins avaient empruntées aux Étrusques, car Vejovis était un dieu fulgurateur[3] ; il n'eut point à céder sa place à Jupiter, et son sanctuaire n'était pas placé sur l'un des deux sommets du Capitole, mais dans l'espace intermédiaire entre les deux bois sacrés qui subsistèrent longtemps en mémoire de la forêt primitive, là à peu près où est la statue équestre de Marc Aurèle : l'image du plus humain des princes a remplacé l'autel du dieu redoutable.

Vejovis était représenté ayant une chèvre auprès de lui, trait local et permanent, car l'une des cimes du mont Capitolin s'appelle encore aujourd'hui mont des Chèvres (monte Gaprino).

Le formidable dieu tenait dans sa main un faisceau de flèches, et il en détachait une pour la lancer contre l'ennemi.

J'imagine que la statue du dieu était tournée vers le Palatin et le menaçait de ses flèches terribles.

Tatius avait élevé aussi un autel sur le Quirinal à un personnage d'un caractère plus doux, à Vertumne ; dieu des fruits, comme Pomone en fut la déesse ; mais, avant d'être Sabin, ce dieu avait été indubitablement Étrusque[4]. Quand les Étrusques eurent un quartier à Rome, qui s'appela le Vicus Tuscus, la statue de Vertumne en décora la principale rue. Vertumne était le patron national du quartier étrusque. Comme au temps où les différentes nations habitaient chacune un coin séparé de la Rome moderne, les Florentins placèrent au milieu d'eux l'église de Saint-Jean des Florentins, en l'honneur du patron de Florence.

A l'influence du génie étrusque sur les Sabins, il faut rapporter la modification que le type du grand dieu sabin Janus avait subie à Falère, dans ce pays intermédiaire entre l'Étrurie et la Sabine, et qui tenait de l'une et de l'autre. A

---

dit l'auteur des Fastes (VI, 733). On rétablit son culte (*reddita templa*) pendant la guerre de Pyrrhus. Évidemment le culte de Summanus était très ancien.

1 Les belles peintures découvertes à Vulci, grâce aux fouilles entreprises par M. Noël Desvergers, représentent un véritable égorgement.

2 Ou Vediovis, par ce changement du ***j*** en ***di***, dont on trouve plusieurs exemples, qui fit dire *Jana* pour *Diana*, et auquel il faut attribuer la forme *Diespiter* pour *Jupiter*.
Vejovis s'appelait aussi Vedius ; il est assimilé à Pluton par Martianus Capelia, II, § 166.

3 Ses foudres causaient, disait-on, la surdité, même avant d'avoir frappé (Ammien Marcellin, XXII, 10, 2), idée bien contraire à la réalité ; ceux qui sont frappés par le tonnerre ne l'ont pas entendu.

4 On ne peut séparer le dieu Vectummus ou Vortummus de Voltumna, grande déesse de l'Étrurie. Près du temple de Voltumna, qu'Orioli place à Viterbe (*Viterbo*, p. 80 et suiv.), se rassemblaient les délégués des douze villes de la Confédération étrusque. La déesse, dont le temple fut considéré comme le centre religieux et politique de l'Étrurie moyenne, devait être autre chose qu'une Pomone. Elle était sans doute une expression plus haute et plus générale de la fécondité de la nature. L'idée fondamentale de la religion des Pélasges devait se retrouver dans l'Étrurie, visitée aussi par les Pélasges.

Falère, Janus, au lieu d'avoir deux têtes, en avait quatre comme un dieu indien. Ces quatre têtes étaient sans doute une allusion bien dans le génie des Étrusques, aux quatre régions que le bâton de leurs prêtres dessinait dans le ciel.

Ce Janus à quatre têtes, à quatre fronts, fut apporté à Rome[1] et placé dans le Forum de Domitien. Aujourd'hui il n'existe plus, mais un *Janus* d'une autre sorte, un de ces arcs qui s'appelaient ainsi, porte le nom de Janus Quadrifons (à quatre fronts), probablement en mémoire du nom de la célèbre statue étrusque du dieu sabin, et cet arc a aussi quatre fronts, c'est-à-dire quatre portes[2] tournées assez exactement vers les quatre points cardinaux. Ainsi un monument peu intéressant par lui-même atteste et rappelle une transformation opérée au sein de la religion sabine par la religion étrusque. On voit donc qu'à part les communications directes de l'Étrurie et de Rome, aussi anciennes que le jour où a été consacrée son enceinte et bâtie sa première muraille, les Sabins ont établi entre le grand peuple étrusque et la très petite ville latine d'autres communications dont en général on a négligé de tenir compte.

C'est que ceux qui ont écrit l'histoire romaine n'avaient pas assez contemplé l'horizon romain, et, suivant de l'œil dans le lointain les montagnes, de la Sabine, remarqué que les dos bleuâtres de ces montagnes allaient s'allongeant vers le nord et se rapprochant du mont Ciminus, boulevard de l'Étrurie. Ce magnifique spectacle eût appelé leur attention sur le voisinage des deux peuples et sur le rôle qu'a dû jouer ce pays placé entre le Soracte et le mont Ciminus, entre le pays des Sabins et le pays des Étrusques.

C'était, comme l'œil l'indique, un pays intermédiaire, et, par suite, un pays mixte, historiquement un point de contact, comme géographiquement un point de jonction entre les deux peuples.

Toute cette région de Falère et de Véies était moitié étrusque et moitié sabine[3].

C'est peut-être parce que Véies n'était pas purement étrusque que les autres villes d'Étrurie l'abandonnèrent pendant sa guerre contre les Romains.

De plus, les deux peuples se rencontraient au pied du Soracte, dans le bois sacré de Feronia, où était un temple célèbre de cette déesse[4], enrichi d'offrandes, et qui tenta la cupidité d'Annibal, de même que le sanctuaire de Lorette a tenté celle de Bonaparte. Là se trouvait, comme souvent près des temples, un grand marché fréquenté par les Sabins, et qui devait attirer les Étrusques du voisinage. Là, sans doute, il y eut titre les deux peuples des échanges de plus d'une sorte, où les Sabins, étant les moins civilisés, eurent le plus à gagner.

Outre l'influence religieuse qu'ils durent subir de la part des Étrusques[5], outre les dieux et les rites sacrés qu'ils leur empruntèrent, ils reçurent aussi de ce peuple plus avancé dans la civilisation et les arts, que le commerce maritime avait

---

1 Macrobe, *Saturnales*, I, 9.
2 Les portes étaient consacrées à Janus, d'où leur nom ***Janna***.
3 Strabon (V, 2, 9) doute que *Falère* soit étrusque ; selon quelques-uns, dit-il, les Falisques sont un peuple à part, parlant une langue qui lui est propre : cette langue devait être le sabin. Le nom de voies, l'une des douze villes de la Confédération étrusque, ressemble au mot osque, ***Veia***. (Festus, p. 368.) On faisait venir de Véies les Saliens, ces prêtres guerriers des Sabins. (Serv., *Æn.*, VIII, 285) Voyez O. Müller, *die Etr. Einl.*, 2, 14.
4 Feronia me paraît être une déesse sabellique, dont le culte était particulièrement cher aux Ombriens et aux Sabins. Outre ses sanctuaires, dont on connaît plusieurs, on la suit à la trace des noms de lieux depuis Ferentinum, sur la route de Rome à Naples (Ferentino), jusqu'à Ferentia (Ferento), près de Viterbe, et ailleurs.
5 *His (Etruscis) cum multo major necessitudo cum Sabinis quantum ad deorum cultum affinet, quam cum latinis*... (Merkel et Ovide, *Fastes*, p. CCXIII.)

enrichi, le goût des ornements en or, qui forme un singulier contraste avec leur austérité native, et a évidemment une origine étrangère.

Déjà les Sabins apparaissent avec des bracelets d'or dans la légende de Tarpeia, et Denys d'Halicarnasse parle de l'or qu'ils aimaient à porter[1] comme les Étrusques. Ce goût semble avoir été légué par les anciennes Sabines aux femmes de la montagne, près de Rome. Elles ne peuvent se marier que lorsqu'elles ont un collier : c'est souvent leur seule dot, et la passion des colliers est chez elles aussi vive que celle des bracelets chez Tarpeia.

C'est ce luxe importé de l'Étrurie dans l'âpre Sabine qui a pu faire appeler la patrie de Numa la très opulente Cures[2], et faire dire, ce qui étonne, que les Romains ne commencèrent à avoir l'idée de la richesse que lorsqu'ils eurent soumis les Sabins[3]. Cette richesse n'a pu venir aux Sabins que du dehors, que de l'Étrurie. Quelque chose d'analogue eut lieu chez les Samnites, peuple de la même race et du même tempérament que les Sabins, quand le voisinage des villes étrusques et des villes grecques de la Campanie répandit chez les agrestes montagnards du Samnium l'usage des armes brillantes.

On ne voit pas que l'art étrusque ait beaucoup pénétré chez les Sabins ; cependant il y a pénétré[4], et c'est par Véies[5], point de contact des Étrusques et des Sabins, que cet art est entré à Rome. Parmi les corporations d'artisans dont la fondation est attribuée au roi sabin Numa, étaient celle des orfèvres et celle des ouvriers en argile[6].

Quant aux premiers, il fallait des ouvriers sachant travailler ces bracelets et ces colliers dont se paraient les femmes sabines et les guerriers sabins ; quant aux seconds, il ne s'agit pas de simples potiers, mais d'hommes en état de fabriquer des vases et des statues en terre, industrie célèbre des Étrusques. Numa établit aussi la corporation des joueurs de flûte, et la flûte, qui figure constamment dans l'ancienne musique civile et religieuse des Romains, était l'instrument par excellence des Étrusques. C'est donc encore une importation des arts étrusques à Rome due aux Sabins.

Ainsi par eux l'art de la bijouterie, si ce mot n'est pas trop moderne, et l'art de la plastique, originairement étrusque, ont été transmis aux Romains. Le second est tout à fait oublié à Rome ; mais le premier, ce fait mérite d'être signalé, vient d'y renaître, et, chose curieuse ! c'est surtout en s :inspirant des parures retrouvées dans les tombes de l'Étrurie, de ces bracelets et de ces colliers dont se paraient les femmes étrusques et sabines, que M. Castellani, guidé par le goût savant et ingénieux d'un homme qui porte dignement l'ancien nom de Caetani, a introduit dans la bijouterie un style à la fois classique et nouveau. Parmi les artistes les plus originaux de Rome sont certainement l'orfèvre Castellani et D. Miguele Caetani, duc de Sermoneta.

---

1 Denys d'Halicarnasse, II, 58.
2 *Urbs opulentissima sabinorum*. (Festus, p. 49 ; Denys d'Hal., III, 42.) Virgile appelle le pays de Cures, une terre pauvre. (*Æn.*, VI, 812.) Mais Virgile parle ainsi par comparaison avec Rome ; il écrirait dans un temps où les Sabins étaient depuis longtemps assujettis aux Romains, et je parle d'un temps où les Romains existaient à peine.
3 Strabon, V, 3, 1.
4 Parmi les objets d'art en petit nombre trouvés dans la région du Soracte, est une tête en terre cuite, de travail étrusque. On a trouvé aussi sur la rive gauche du Tibre, à Sommavilla, près du Soracte, des tombes assez semblables aux tombes étrusques. (*Bullet. Arch.*, 1836, p. 171.) Voyez Dennys, *Sep. of Etr.*, I, 188.
5 Un artiste fut appelé de Véies par le premier Tarquin pour exécuter le Jupiter en terre cuite que ce roi fit placer sur le faite du temple de Jupiter. (Pline, *Hist. nat.*, XXV, 45, éd. Littré, v. la note 155.)
6 Plutarque, *Numa*, 17.

Voilà bien des détails pour établir cette influence de l'Étrurie sur Rome par les Sabins ; mais ce n'est qu'en rapprochant des faits dont l'importance ne frappe pas d'abord qu'on peut espérer d'arriver à découvrir les phases ignorées de l'histoire, à surprendre les rapports inconnus des anciens peuples, et qu'on assiste pour ainsi dire à la formation des civilisations célèbres. Sur une carte exacte, on n'oublie aucun des ruisseaux qui concourent à former les grands fleuves. Un fleuve qui a débordé sur le monde et l'a inondé mérite bien qu'on connaisse ses plus humbles affluents. D'ailleurs, tout ce qui précède m'a été inspiré par le spectacle de l'horizon romain, et n'est que le développement des résultats que la proximité du pays sabin et du pays étrusque, en frappant mes regards, a suggérés à mon esprit.

Je reviens à la légende de Numa, et je termine par ce qu'on racontait de sa fin. Après un règne très tranquille et très long qui figure l'établissement paisible et durable de la domination sabine sur les Romains, le vieux roi mourut, et ce qui, ainsi que je l'ai remarqué, confirme l'existence d'un ancien établissement sabin sur le Janicule, la tradition plaça son tombeau sur cette colline, la colline de Janus[1].

Au sixième siècle de la république, on prétendit avoir découvert ce tombeau et y avoir trouvé les livres de Numa, les uns en latin sur le droit pontifical, les autres en grec sur la philosophie[2].

Nous avons vu Numa fonder la royauté sabine par la religion et par la paix. Nous allons voir cette royauté militante et violente, dans la personne de Tullus Hostilius, qui est pour moi, je dirai mes raisons, un compatriote de Numa, un roi sabin ; mais auparavant il nous faut, maintenant que les Sabins sont définitivement établis à Rome, chercher quelle est la place qu'ils y tiennent, l'espace qu'ils y occupent, pour en déduire le rôle qu'ils ont dû y jouer. En voyant que cet espace fut considérable, on comprendra que ce rôle fut grand.

---

1 Pline, *Hist. nat.*, XIII, 27 ; Tite-Live, XI, 29.

2 Le sénat fit brûler ces livres, dans lesquels, dit Tite-Live, toute religion était détruite, et qui pouvaient bien contenter quelque explication historique et physique de la mythologie romaine, sorte d'explication qui commençait à être à la mode, mise sous le couvert du pieux Numa. Il y a eu au dix-huitième siècle, en France, des attaques de ce genre contre le christianisme. Il faut voir dans cette supposition de prétendus ouvrages philosophiques de Numa une allusion à la fable qui lui donnait Pythagore pour maître, et dans leur condamnation un témoignage de l'antipathie qu'inspiraient alors aux zélateurs des antiques enseignements de la religion romaine les nouveautés de la philosophie grecque. Numa n'a probablement jamais écrit, et, s'il avait écrit, ce n'aurait point été en grec sur la philosophie, mais en langue sabine sur la science étrusque.

XIII — PROMENADE HISTORIQUE DANS LA ROME SABINE AU TEMPS DE NUMA.

La vanité romaine a falsifié l'histoire des commencements de Rome à plusieurs égards ; mais c'est surtout en ce qui touche leurs rapports avec les Sabins que cette falsification est manifeste.

Car, s'il y a pour moi quelque chose de manifeste, c'est la prédominance des Sabins après le traité qui, à en croire les historiens latins, mit les deux peuples sur le pied d'une parfaite égalité.

On trouve chez ces historiens eux-mêmes assez de témoignages involontaires de la fausseté de leur assertion pour la démentir. Mais à Rome une première réfutation sort de terre, pour ainsi dire ; quand l'on parcourt sur le terrain l'étendue de la ville sabine, et quand on fait le tour de la ville de Romulus, on voit de ses yeux et on,mesure de ses pas leur inégalité. Il est impossible alors de ne pas se convaincre que les Sabins firent aux Romains une part chétive et gardèrent pour eux la part du lion.

Pour rendre sensible à mes lecteurs ce fait fondamental, je vais leur demander de m'accompagner une dernière fois dans une course historique sur ce terrain qui enseigne l'histoire.

Nous allons chercher à Rome les Sabins après que leur établissement, dont nous avons déjà découvert les premières traces avant Romulus, a achevé de s'y former avec Tatius. Nous ne distinguerons point ce qui, dans cet établissement, se rapporte à la première époque et à la seconde, distinction qu'il n'est pas toujours possible de faire. Ce que je me propose, c'est de découvrir les Sabins partout où ils étaient au temps de Numa. Pour cela, il faut entreprendre dans Rome un ensemble de fouilles pour y déterrer les restes enfouis du passé. L'érudition sera notre guide, et les auteurs anciens seront nos ouvriers.

Les fouilles ont toujours leurs lenteurs, comme je l'ai éprouvé en faisant celle-ci. J'en épargnerai le plus que je pourrai au lecteur, et tâcherai de le traiter comme ces princes qu'un antiquaire amène sur un terrain déjà exploré, seulement pour leur montrer les résultats de l'exploration.

L'exploration a duré pour moi plusieurs années ; le lecteur n'aura, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour en ramasser les produits.

C'est à une promenade que je l'invite. Une promenade dans Rome n'est jamais sans intérêt, surtout quand c'est une promenade de découvertes. ***Cicerone***, je crois, exact et assez bien informé, ce qui n'est pas le cas de tous les *ciceroni*, je tâcherai de lui épargner des pas inutiles et de le fatiguer le moins possible. Je serai déjà récompensé de bien longs efforts s'il consent à me suivre ; son approbation sera mon salaire, si je l'ai méritée.

Les antiques sanctuaires et les vieux cultes sabins dont la mémoire s'est conservée par les monuments nous aideront surtout à retrouver la Rome sabine que nous voulons recomposer[1] ; car à Rome, dès la plus haute antiquité, les populations d'origine différente se sont groupées autour du sanctuaire d'une

---

1 Les temples, dont on place la date sous la république, se rattachent très souvent à un culte ancien qui détermine leur emplacement ; le temple de Cérès fut dédié par Sp. Postumius au troisième siècle, mais on parle d'un temple de Cérès attribué à Évandre, c'est-à-dire aux Pélasges ; la fondation du temple de Saturne l'ait remonter de Minucius et Sempronius conseils à Tarquin le Superbe, de Tarquin à T. Hostilius, de T. Hostilius à Janus, ce qui veut dire aux Sabins primitifs. (Voir Hartung, *Bel. der Röm.*, II, 135, 424.)

divinité nationale, comme au moyen âge les diverses dations se groupaient autour de l'église du saint patron de leur pays. Saint-Jacques indique où était le quartier des Espagnols ; Saint-Yves, le quartier des Bretons ; Saint-Jean, le quartier des Florentins, etc.

Sur toutes les hauteurs de home, nous rencontrerons des traces d'anciens cultes sabins ; car toutes furent exclusivement sabines après Romulus, excepté le Palatin, qui était devenu romain, et le Cælius, qui était devenu étrusque.

Cependant il dut rester sur l'une et sur l'autre de ces deux collines quelques Sabins.

On le voit, pour le Palatin, par le temple de la Victoire, qui, beaucoup plus tard, donnait encore son nom à *la montée de la Victoire*, et dont la fondation datait des Sabins Aborigènes[1] ; par un temple de la Junon Sospita, la Junon Armée, la Junon d'Argos qu'adoptèrent les Sabins ; temple qui exista anciennement sur le Palatin, et qui, au temps d'Ovide, n'y existait plus[2].

Je n'ai pu découvrir sur le Cælius presque aucune trace antique des Sabins ou des Romains ; d'où je conclus que cette colline n'était possédée ni par les uns ni par les autres ; vraisemblablement elle était occupée par un reste des Étrusques qui avaient secondé Romulus dans la guerre où leur roi trouva la mort.

Ce reste devait être peu considérable, puisqu'il ne sera plus question des Étrusques sur le Cælius quand Tullus Hostilius y transportera les habitants d'Albe détruite[3].

Parmi les collines de Rome, il en est une qui, très probablement avant Romulus, et très certainement après lui, fut le séjour des Sabins ; c'est le Quirinal, qui porte encore leur nom. Tout y est en plein de leur souvenir. Un petit sommet, maintenant disparu, attestait seul, par sa dénomination remarquable, *la colline des Latins* (*collis latiaris*)[4] ; que quelques Latins ont pu y vivre isolés parmi les Sabins. Du reste, le Quirinal formait un quartier particulièrement sabin dans la grande cité sabine qui comprenait toute la Rome actuelle, moins le Palatin et le Cælius.

Si les Sabins s'y étaient établis, comme je le crois, avant Tatius, c'est à ce premier établissement que devait se rapporter la fondation de l'ancien Capitole[5], qui n'est point attribuée à Tatius[6]. Il était dédié aux trois divinités auxquelles fut plus tard dédié le nouveau : à Jupiter, dieu commun de tous les peuples de

---

1 On se souvient que cette Victoire était la déesse sabine Vacuna ; il y eut depuis plusieurs temples de la Victoire sur le Palatin, par suite de la tradition de l'ancien culte qui y avait été primitivement institué par les Aborigènes.

2 Ovide, *Fastes*, II, 58. Il faut y joindre un temple de la Lune, divinité sabine. (Varron, *De ling. lat.*, V, 68.)

3 Ce qui pourrait l'aire croire que quelques Sabins demeurèrent ou s'établirent sur le Cœlius occupé par un reste d'Étrusques, c'est le choix qu'on fit de cette colline pour y exécuter les courses des chevaux quand le Champ de Mars était inondé, et le nom de champ de Mars donné à la partie du Cælius où alors elles avaient lieu. Nous verrons tout à l'heure que le champ de Mars, comme le dieu Mars lui-même, était sabin. Il faut chercher le Champ de Mars du Cœlius derrière Saint-Jean de Latran, comme l'attestait le nom d'une église voisine des *Quattro Coronati*, église qui n'existe plus, et qui s'appelait *in Martio*. Denys d'Halicarnasse dit que Romulus conserva le Cœlius. Peut-être quelques hommes de sa bande s'y étaient fixés et y restèrent. Cicéron (*de Harusp. resp.*, XV) parle d'une chapelle de Diane, divinité sabine (Java), sur le petit Cœlius ; il appelle ce sanctuaire très saint, ce qui permet de supposer que le culte de Diane en ce lieu était ancien : le Petit Cælius faisait partie du mont Cœlius.

4 Varron, *De ling. lat.*, V, 52.

5 Varron, *De ling. lat.*, V, 158. En face du temple de Flore et dominant le *vieus patricius*, aujourd'hui la Via di S. Pudentiana d'où on l'avait devant soi (Martial, *Épigrammes*, VII, 72), prés des Thermes de Constantin (palais Rospigliosi (*Reg.*, VI), par conséquent vers la villa Aldobrandini.

6 Il l'est, il est vrai, à Numa, mais seulement par des écrivains des bas temps, dans les Chroniques d'Eusèbe et de Cassiodore.

l'Italie et de la Grèce ; à Junon et à Minerve, divinités des Sabins et des peuples de même famille.

Ce triple sanctuaire était où il devait être, sur le point culminant du Quirinal[1], en face d'une montée conduisant du temple de Flore[2], placé sur la pente occidentale du Quirinal, au vieux Capitole.

Flore, qui présidait dans l'origine non à la floraison, mais à la fructification des plantes utiles[3], était une divinité pélasge, devenue sabine[4] ; car la Rome sabine avait été aussi une Rome pélasge, et la religion des Sabins, dans ce contact, avait été pénétrée par la religion pélasge. Elle s'était beaucoup approprié de cette religion.

Sans remonter jusqu'à l'antique occupation du Quirinal par le premier flot de l'immigration sabine, au temps des Aborigènes et des Pélasges, à laquelle le vieux Capitole peut appartenir, je trouve sur le Quirinal de plus nombreuses traces du nouveau ban de Sabins amenés par Tatius.

En effet, selon la tradition, Tatius avait élevé un certain nombre d'autels à des divinités dont le culte faisait partie de la religion des Sabins ou avait été emprunté par eux[5] aux Etrusques. Plusieurs de ces autels étaient sur le Quirinal, à en juger parles temples qui les remplacèrent.

C'étaient ceux de Flore, de Quirinus, de la déesse Salus, du dieu Sancus, temples dont on peut déterminer la situation sur le Quirinal.

Nous connaissons celle du temple de Flore.

Nous connaissons également celle du temple de Quirinus[6]. Il était à peu près où est aujourd'hui l'hôpital militaire français, un peu plus au nord. Ce qui suit va le montrer.

Le temple de la déesse sabine[7] Salus, la Santé, qui était assez convenablement placée dans le voisinage de celui de la Fièvre, et qui donnait son nom à la porte

---

1 Comme l'autre Capitole, ce temple était peu élevé, ce qui est un signe d'antiquité. On n'avait rien changé à ses dimensions, sous ce rapport, en le reconstruisant. Car Valère Maxime (IV, 4, 11) dit encore : *Perque veteris Capitolii humilia tecta*. Ce qui montre qu'il s'agit bien ici du vieux Capitole, car on sait que les pontifes n'ayant jamais permis d'agrandir le temple de Jupiter capitolin, on augmenta sa hauteur.

2 Le vieux Capitole étant près des Thermes de Constantin (palais Rospigliosi) et une montée conduisant du temple de Flore au vieux Capitole, on ne peut placer ce temple près de la place Barberini, et on n'a pu trouver dans ces parages les restes d'un prétendu cirque de Flore qui, dans aucun cas, n'a pu exister là: Selon Becker, l'existence de ce cirque de Flore est imaginaire et repose sur mie mauvaise lecture d'un calendrier romain. Il faut placer le temple de Flore aux environs de la rue de la Dataria. Martial qui logeait, tout auprès (*Épigrammes*, V, 233-5) voyait de son troisième, car il logeait au troisième, les arbres du portique d'Agrippa, situé là où est le palais Doria, il n'aurait pu les voir de la place Barberini. (Martial, *Ép*., 109.)

3 Ce qui le prouve, c'est un temple dédié à Flore, *Propter sterilitatem frugum* (Cal., *Præm*., 28 apr.). L'été, l'époque de la moisson, était consacré à Flore chez les Sabins : ils appelaient le mois de juillet, ***floralis***; mais avec le temps le côté gracieux des attributs de Flore prévalut sur le côté sérieux et utile, alors on mit la fête de Flore au printemps. ***Florere*** s'appliquait aux moissons, à la vigne, à l'olivier. (Ovide, *Fastes*, v, 263-4.)

4 Varron, *De ling. lat*., V, 74, VII, 45. Il y avait un temple de Flore à Nomentum, dans la Sabine.

5 Varron, *De ling. lat*., V, 74 ; Denys d'Hal., II, 50. Ces divinités sont en tout au nombre de quinze. Saturne, le dieu latin, s'y rencontre, associé à Jupiter ; mais varron nous avertit qu'il peut se trouver là pour une autre raison, et ne pas venir des Sabins.

6 Par le nom de ***vallis Quirini***, donné à une rue qui suivait le fond de la vallée placée entre le Quirinal et le Viminal, et qui s'appelle aujourd'hui *Via di S. Vitale*. Le temple qui donnait son nom à la vallée devait être au-dessus, par conséquent entre la place de *Monte-Cavallo* et la place *Delle quattro Fontane*.

7 Varron, *De ling. lat*., V, 74. Elle était honorée par divers peuples sabelliques, à Signia, chez les Herniques (Orelli, *Inscr*.,1827) ; dans l'Ombrie (Pisaurum), où l'on a trouvé une coupe qui se conserve au Musée grégorien, avec cette inscription : ***Salutis poculum*** ; à Ferentum, ville dont le nom est ombrien, où Tacite nous apprend qu'elle avait un temple. (*Ann*., XV, 53.) Quand on lui en érigea un au cinquième siècle de la république sur le Quirinal, où son culte avait été anciennement fondé, ce fut un membre d'une illustre famille sabine dont les ***sacra*** étaient sur le Quirinal, un Fabius qui peignit le temple.

Salutaire, devait être entre cette porte et le temple de Quirinus, et pas très loin de celui-ci.

En effet, Pomponius Atticus était à la fois voisin de ces deux temples, ce qui permit à Cicéron[1] de lui adresser une plaisanterie confidentielle au sujet de César, qu'il aimerait mieux, disait-il, avec Quirinus qu'avec la Santé, c'est-à-dire mort que bien portant : jeu de mots assez cruel de la part d'un homme qui n'était pas trop mal avec César, ce qui fait paraître aussi bien excessifs ses transports de joie à la mort du dictateur. Mais, avec la barbarie d'un archéologue, je suis tenté de pardonner à Cicéron la plaisanterie qu'il adresse à Atticus, parce qu'elle nie permet de déterminer l'emplacement de la ***porte Salutaire***[2].

Puis, en allant vers le sud, venait la porte Sanqualis, qui devait son nom au temple du dieu sabin Sancus. Sancus était le père de la race sabine[3] ; il s'appelait aussi Fidius, le dieu de la bonne foi[4], comme Fides en était la déesse.

La bonne foi avait donc deux représentants dans la religion sabine, et des prêtres, les féciaux. Décidément les Sabins étaient d'honnêtes gens. Leurs voisins du Palatin n'avaient pas de ces dieux-là.

C'est à cause de ce caractère intègre du dieu Sancus que l'on conservait les traités de paix dans son temple[5].

Ce temple était en face de celui de Quirinus[6] ; par conséquent, c'est du côté où sont les bâtiments du palais Quirinal, dans lesquels se tiennent les conclaves, qu'il faut chercher, mais au temps des Sabins, le temple de la bonne foi.

Un dernier souvenir des cultes sabins nous arrêtera encore sur le Quirinal. Au septième siècle de notre ère, il existait une rue allant des environs de l'église de Saint-Vital jusqu'à Sainte-Suzanne.

Cette rue s'appelait la Montée de Mamurius[7], la rue de Marius. Les régionnaires du quatrième siècle mentionnent près du vieux Capitole (vers la place de monte Cavallo[8]) une statue de Mamurius. Or Mamurius, dont le nom ressemble à celui de Mamers, un des noms sabins de Mars, est un personnage éminemment sabin. C'est lui qui avait fabriqué les ***ancilia***, ou boucliers sacrés que les Saliens portaient dans les danses guerrières, instituées, disait-on, comme leur sacerdoce belliqueux lui-même, par Numa ; et Mamurius était un héros national célébré dans leurs chants[9].

---

1 Cicéron, *ad Att.*, XII, 45.
2 On l'a mis quelquefois près de Sainte-Suzanne, ce qui en premier lieu est bien près de la porte Colline ; de plus, le temple de la Santé (Salas), voisin de la porte *Salutaire*, n'eût pas été près du temple de Quirinus, dont le lieu est déterminé par la vallée de Quirinus, qui correspondait certainement à la rue Saint-Vital. La porte Salutaire était donc aux *quatre Fontaines*.
3 Sil. Italicus, *Guerres Puniques*, VIII, 423-4. *Sabus* ou *Sabinus* était fils de Sancus. (Denys d'Hal., II, 49.)
4 Denys d'Halicarnasse l'appelle ***πίστιος***.
5 On y déposa le traité fait entre Tarquin le Superbe et la ville de Gabie. (Denys d'Hal., IV, 58.)
6 ***Versus ædem Quirini***. (Tite-Live, VII, 20.) M. Preller, *Röm. Myth.*, 635, cite *adversus ædem Quirini*. Si cette version, adoptée par Sigonius, est la bonne, le sanctuaire de Sancus était du côté de la rue où je l'ai placé. Une raison de la préférer, c'est que, comme le remarque M. Quicherat dans son *Dictionnaire latin* qui fait autorité, à propos de cet exemple même : *Versus ædem Quirini*, cette locution est rare.
7 Anastase, *Innoc. I.* et *Act. St. Suzan*. En effet, cette rue, qui commençait à Saint-Vital, montait d'abord, puis suivait la direction de la via Pia.
8 Les régionnaires (*Reg.*, VI) placent la statue de Mamurius entre le vieux Capitole et le temple de Quirinus.
9 Denys d'Hal., II, 71 ; Plutarque, *Numa*, 13 ; Ovide, *Fastes*, III, 380 ; Servius, *Æn.*, VII, 188.

Mais ce ne sont pas seulement les anciens cultes dont les souvenirs ont subsisté longtemps sur le Quirinal qui peuvent nous ÿ faire reconnaître les Sabins ; ceux-ci y ont laissé encore d'autres vestiges.

Les familles sabines aimaient à habiter le mont originairement sabin, et où l'on plaçait la demeure de Numa. Il faut que la tradition de la Rome sabine se soit conservée très tard, puisque très tard des hommes et des familles qui avaient, ou que l'on croyait avoir une origine sabine, ont choisi pour leur résidence la colline autrefois séjour principal des Sabins. Les Fabius, cette puissante famille qui alla avec ses clients, au nombre de trois mille, faire la guerre contre les Étrusques, et ressemble, par ce chiffre considérable, aux Claudius, venus de la Sabine au nombre de cinq mille, les Fabius en étaient venus très vraisemblablement aussi.

Ils avaient leur sanctuaire domestique sur le Quirinal[1].

Un homme de cette famille, Fabius Pictor, orna de peintures le temple de la déesse sabine Salus, qui y était placé[2].

Cette grande et superbe famille des Cornelius, d'oie sont sortis les Scipions et Sylla, devait être sabine ; car elle eut jusqu'à Sylla l'usage de ne pas brûler ses morts. Or il est dit que Numa défendit que son corps fût brûlé[3], ce qui semble, dans la tradition, un souvenir d'un usage sabin.

C'est parce que les Cornelius étaient Sabins qu'ils avaient leur demeure sur le Quirinal.

La rue ou le quartier des Cornelius, *Vicus Corneliorum*, car il ne fallait pas moins d'une rue ou d'un quartier pour loger une grande *gens* sabine avec tous ses clients, la rue des Cornelius était sur la pente du Quirinal.

Il y a eu près de *Monte-Cavallo* une église du Saint-Sauveur, qui était appelée *des Cornelius*.

L'analogie de l'existence féodale des familles sabines avec celle des grandes familles romaines du moyen âge est rendue sensible par un curieux rapprochement. Ce qu'étaient les Cornelius à Rome dans l'antiquité, les Colonna le furent au moyen âge ; et non loin du lieu appelé autrefois le *Vicus des Cornelius* est une petite rue qui porte encore le nom de *Vico dei Colonnesi*.

Sur le Quirinal habitait Pomponius Atticus, de la gens Pomponia, qui prétendait descendre du père de Numa, Pompo ; Martial, qui s'appelait Valerius Martialis, et qui, bien que né en Espagne, tenait par son nom à la gens sabine des Valerius.

Properce[4] y habitait également. Properce était presque Sabin, car il était Ombrien et portait le nom d'un ancien roi de Véies, ville à moitié sabine.

Jusqu'à la fin de l'empire, on voit se continuer cette préférence des familles sabines pour le Quirinal.

---

1 Tite-Live, V, 46 ; Val. Maxime, I, 1, 11.
2 De plus, les Fabius ont sur leurs monnaies Quirinus, le dieu sabin, avec la lance sabine et le bouclier. (Preller, *Röm. Myth*., 329.) Les Fabius prétendaient descendre d'Hercule (Plut., *Fabius*, 1 ; Ovide, *de Pont.*, III, 3, 100 ; *Fastes*, II, 237), et le dieu sabin Sancus passait pour être le même qu'Hercule. (Festus, p. 229 ; Varron, *De ling. lat*., V, 66.) tin des deux collèges de Luperques portait le nom des Fabius voués au culte de Pan dans l'antre Lupercal. Peut-être cette antique famille sabine des Fabius avait- elle quelques gouttes de sang pélasge, et peut-être son origine participait-elle des deux peuples dont l'identité de Sancus et d'Hercule, de Lupercus et de Pan, attestait la fusion sous le rapport religieux. Les Fabius prétendaient aussi avoir pour aïeul Évandre.
3 Plutarque, *Numa*, 22.
4 *Élégies*, III, 23.

On sait positivement que les Flaviens étaient Sabins[1].

Domitien naquit sur le Quirinal, et sur le Quirinal était le tombeau de famille qu'on appela le temple des Flaviens.

La gens Aurélia, qui a donné au monde l'austère Marc Aurèle, était d'extraction sabine[2] ; car son nom est formé d'***auril***, en sabin le soleil : aussi c'est sur le Quirinal qu'Aurélien, cet aventurier dalmate qui voulait par là sans doute se rattacher à la famille sabine des Aurelius, éleva un magnifique temple au soleil.

Enfin, Constantin, qui, par Claude le Gothique, grand-oncle de son père, tenait à la famille sabine des Claudius, Constantin bâtit ses thermes sur le Quirinal.

Au pied du Viminal, nous rencontrons un souvenir bien mémorable de la présence des Sabins : c'est le Cyprius Vicus, cette rue dans laquelle Tullie força le cocher qui conduisait son char de le faire passer sur le corps de son père[3], et qui s'appela depuis la rue Scélérate, c'est-à-dire la rue funeste.

Je demande pardon à mon lecteur de le distraire de cette impression terrible par une observation philologique.

Cependant il m'importe de lui l'aire remarquer que, par un hasard singulier, la rue Scélérate s'était appelée, et nécessairement avant le crime, la *bonne rue* Cyprius Vicus ; que ce mot ***Cyprius*** était sabin[4], et que des Sabins avaient habité là[5]. Quand ce précieux renseignement nous manquerait, il serait naturel de croire que le Viminal fut sabin, placé qu'il était entre le Quirinal, la plus incontestablement sabine des collines de Rome, et l'Esquilin, où nous allons retrouver d'assez nombreuses traces des Quirites.

Une de ces détestables étymologies qui abondent dans les écrits des anciens nous fournit une lumière fort utile sur la population des Carines, situées vers la pente méridionale de l'Esquilin et sur cette pente. Selon Servius, ce nom de Carines venait de ce que là avaient habité des chefs sabins, et, comme ***carinare*** voulait dire se moquer, ce quartier avait été nommé les *Carines*, parce que les Sabins étaient de grands moqueurs[6].

Ce ne fut pas leur réputation dans l'antiquité ; mais, en les supposant aussi graves et aussi peu disposés à la jovialité que les anciens les représentent, je crois que, tout Sabins qu'ils étaient, ils n'auraient pu s'empêcher d'éclater de rire en entendant cette belle étymologie. Si bouffonne qu'elle soit, elle a un côté sérieux ; car elle nous enseigne que des chefs sabins ont habité les Carines, comme nous venons de voir que des Sabins ont habité non loin de là, au pied du Viminal, le Cyprius Vicus.

---

1 Suétone, *Vespasien*, 2. C'est pour quoi le frère de Vespasien s'appelait ***Sabinus***, et un de ses fils Titus, prénom de ***Tatius***.

2 Les Aurelius venus de la Sabine étaient voués au culte du soleil, dieu sabin. (P. Diacre, p. 23.)

3 Quand j'en serai à la mort de Servius Tullius, je montrerai où était le Cyprius Vicus. Je me borne à constater dès à présent qu'il ne pouvait être sur l'Esquilin, où on le place toujours, Tite-Live disant positivement qu'arrivé à l'extrémité du Cyprius viens, le cocher allait prendre à droite pour gagner l'Esquilin. (Tite-Live, I, 48.)

4 *Cyprius Sabine bonum*. (Varron, *De ling. lat.*, V, 159.)

5 *Ibi Sabini cives additi consederunt*. (*Ibid.*) De plus, il y avait là un sanctuaire de Diane, divinité sabine, et le Clivus Urbius, de Virbius, personnage mythologique indigène qui fut identifié avec Hippolyte, et qui est en rapport avec Diane et avec la camène sabine Égérie.

6 Servius, *Æn.*, VIII, 361. Ceux que mon étymologie basque du nom des ***Carines*** a le plus étonnés, ne la trouveront pas, j'espère, aussi absurde que l'étymologie dont s'est avisé Servius.

Plusieurs divinités sabines ont eu leurs temples sur l'Esquilin, et des temples très anciens[1].

Telle était Vénus Libitina[2], la Vénus infernale, divinité originairement pélasgique, comme toutes celles qui personnifiaient la force fécondante de la nature, et ayant pris, en devenant sabine, ce caractère lugubre que les Sabins devaient à leur sombre génie ou à l'influente des Étrusques[3]. Vénus Libitina exprimait l'alternative et la corrélation de la vie et de la mort, dont plusieurs des religions antiques, et la religion sabine en particulier, semblent avoir eu une intuition profonde[4].

Telle était aussi Junon Lucine[5], celle par qui on vient à la ***lumière***[6], déesse de la naissance, déesse de la vie, par conséquent divinité pélasgique[7], mais adoptée par les Sabins[8], dont la religion présente sans cesse un singulier contraste : le culte des puissances lumineuses et des puissances des ténèbres, double caractère qui, je crois, peut s'expliquer par celui des deux religions avec lesquelles la leur fut en contact, la religion des Pélasges, où domine l'idée de fécondité, le culte de la vie, de ce qui la représente et la propage, la lumière, le feu, et la religion des Étrusques, où les idées de mort et de destruction tiennent une si grande place.

Il y avait en outre sur l'Esquilin un autel de Junon et un autel de Janus. La fondation de ces deux autels sabins se rapportait à Horatius, meurtrier de sa sœur[9]. Cela nous surprendra moins quand nous connaîtrons les raisons que j'ai de voir un Sabin dans le champion de Rome contre Albe[10]. On ne sera pas étonné non plus qu'il ait, au moins d'après la tradition, habité le quartier où nous avons vu plus d'une famille sabine domiciliée, si je parviens à établir que la gens Horatia était une de ces familles.

Redescendons maintenant dans la plaine, dans le champ de Mars.

Le champ de Mars embrassait tout l'intervalle qui s'étend du Tibre au Capitole et au Quirinal, l'un et l'autre occupés par les Sabins. Le champ de Mars, séparé du Palatin par l'espace que nous allons bientôt traverser, et où nous trouverons partout les Sabins, le champ de Mars, sans relation avec la ville latine, a dû dépendre de la ville sabine et lui appartenir. Il ne faut pas que ce nom de champ de Mars nous embarrasse ; car le moment est venu de prouver que Mars ne fut point un dieu romain, mais un dieu sabin.

---

1 Méphitis, déesse sabellique honorée chez les Hirpins, Diane dans le Vicus Patricius. (Plut., *Quæst. Rom*., 3.)
2 Ce temple était dans un bois sacré où les libitinarii se livraient à la préparation des funérailles. Ce devait être près du champ Esquilin, qui fut longtemps un lieu de sépulture, et vers la porte Esquiline, aux environs de Sainte-Pudentienne.
3 Son temple est donné comme existant déjà au temps de Servius Tullius (Denys d'Hal., IV, 15), et nommé avec ceux de Junon Lucine et de la Jeunesse, divinités sabines.
4 A cause de son double caractère, Vénus Libitina était identifiée avec Vénus et avec Proserpine. (Plut., *Numa*, 12.)
5 Son temple et son bois sacré étaient dans la région inférieure de l'Esquilin, *Monte sub Esquilio* (Ovide, *Fastes*, II, 433), non loin du sommet appelé Oppius (Varron, *De ling. lat*., V, 50), où est Sainte-Marie-Majeure, ce qui les place dans les environs de Sainte-Pudentienne.
6 Junon Lucine, comme Jana, était la lune, car elle présidait aux mois. (Ovide, *Fastes*, I, 55 ; Macrobe, *Saturnales*, I, 15.)
7 Il y avait un temple de Junon Lucine sous le nom grec d'***Eiléthuga***, à Pyrgoi (Santa-Severa), ville pélasgique (Strabon, V, 2, 8), bâti par les Pélasges non loin d'Agylla. Une légende rapportée par Ovide (Fastes, II, 441) rattache étroitement les fêtes de Junon Lucine à celle de Pan générateur.
8 De là les rapports de Junon et de deux dieux sabins ; Janus qu'on appelait ***Junonius*** (Macrobe, *Saturnales*, I, 9), et Mars qui était honoré en même temps que Junon le 1er mars, jour où l'on célébrait la fondation d'un temple de Junon Lucine, élevé sous la république. (Preller, *Röm. Myth*., 245.)
9 Festus, p. 297.
10 Voyez chap. XIV.

Mamers, Mavors ou Mars, qui semble être une contraction de ces mots à physionomie rude, fut un dieu des nations sabelliques. On trouve Mars chez les Sabins aborigènes[1], chez les Ombriens[2] et à l'extrémité méridionale du pays sabellique, sous la forme Mamers dans le nom des Mamertins, comme on le reconnaît sous la forme Mars dans le nom des Marses, également sabelliques.

Le culte de Mars existait chez tous ces peuples et aussi chez les Sabins[3].

A Rome, nous l'avons rencontré portant son autre nom sabin, Quirinus, sur le Quirinal, c'est-à-dire en plein pays sabin, et célébré par des prêtres sabins, les Saliens, institués par Numa.

Le culte de Mars avait aussi existé sur le Capitole, non moins anciennement sabin que le Quirinal ; car Mars y était avec la Jeunesse et le dieu Terme quand Tarquin y construisit son temple de Jupiter[4].

Mars, qui le croirait ? n'eut à Rome, jusqu'au temps d'Auguste, que deux temples, tous deux hors de la ville. On a remarqué que les statues de Mars y étaient rares, comme il est naturel que le soient les images d'un dieu étranger. Quoi ? Mars étranger à Rome ! Cela s'explique.

Les Romains étaient guerriers sans doute, mais de race latine, de race agricole, enfants de Saturne ; leur mythologie se ressentait de cette origine, et, quand ils adoptèrent le dieu sabin de la guerre, ils lui donnèrent un caractère agricole[5] ; ils le confondirent avec le dieu des champs et des troupeaux ; ils élevèrent des autels à Mars Sylvain[6].

---

1 On connaît l'existence d'un temple de Mars près de Rieti (Denys d'Hal., I, 14), dans le pays des Sabins aborigènes, et un oracle de ce dieu à Tiora-Matiene. (*Ibid*., *id*.)

2 Son culte existait à Tuder (Todi), ville ombrienne, qui devint étrusque, où l'on a trouvé les restes d'un temple de Mars et le fars de bronze du Musée grégorien. (Voyez Sil. Italicus, *Bell. Pun*., IV, 222.) On a trouvé aussi près d'Agubbio (Inguvium), avec une statue de Mars, cette inscription : ***Marti Cyprio***. (Orelli, 4950-1.) Cyprius est sabin, et voulait rire bon dans la langue ombrienne, parente du sabin. Cette épithète était vraisemblablement un euphémisme, comme le nom des Manes, formé de ***Manus***, qui, de même, voulait dire bon en sabin.

3 *Mars ab eo quod maribus in bello præest aut quod a Sabins acceptus ubi est Mamers*. (Varron, *De ling. lat*., V, 73.)
Tout homme doué du sens étymologique rejettera sans hésiter la première origine du nom de Mars, et sera porté à admettre la seconde.

4 Saint Augustin (*De civ. D*., IV, 25, 5) affirme que les trois dieux opposèrent à Tarquin la résistance en général attribuée seulement au dieu Terme, et qui l'est cependant aussi à la Jeunesse par Denys d'Halicarnasse (III, 69). Ceci exprimait dans la tradition la résistance que firent les cultes en possession du Capitole au culte nouveau.

5 Numa avait institué une fête à Mars et à Robigus ou Robigo, le dieu ou la déesse qui préservait les blés de la rouille. Robigo était une divinité sabine, car c'est à Numa qu'on attribuait la fondation de son culte. (Pline, *Hist. nat*., XVIII, 69, 5.) On sacrifiait à Robigo des chiens roux. Ovide raconte (*Fastes*, IV, 905) que, revenant de Nomentum, il a rencontré la procession des Robigalia :

Obstitit in media candida pompa via,

et que le Flamen de Quirinus a fait l'invocation. Nomentum et Quirinus sont un lieu et un dieu sabins. Une difficulté topographique s'est présentée ; la chapelle de Robigo est donnée comme étant à cinq milles de Rome, sur la voie Claudia, au delà de Ponte-Molle, ce qui n'est pas la route de Nomentum ; mais Robigo pouvait avoir plusieurs chapelles, la procession pouvait s'être avancée jusque sur la route de la Sabine. Enfin, comme l'a remarqué M. 3lerlcel (Ovide, *Fastes*, p. CLII), après avoir rencontré la procession, en revenant de Nomentum, Ovide pouvait ne pas être retourné directement à Rome, mais s'être rendu dans les jardins qu'il avait sur les collines qui dominaient la voie Flaminia, à l'endroit où celle-ci se détachait de la voie Claudia (*de Pont., Él*., 1, 8, 43), c'est-à-dire précisément derrière l'hôtellerie qui est au delà de Ponte-Molle.

6 Hart., *Rel. de Röm*., II, p. 969. Un vers de Lucilius présente Mars Sylvain comme faisant l'office pastoral de Pan,

Luporum exactorem Martem Sylvanum.

Le sacrifice du cheval au dieu Mars était devenu à Rome l'occasion d'une prière pour le bien de la terre : *Ob frugum eventum*. (P. Diacre, p. 220.) Sur cette tête de cheval que l'antique férocité de la religion sabine allait clouer à la Regia une dévotion d'un tout autre caractère, d'un caractère vraiment latin, faisait déposer des pains.

Les Arvales, dans leurs chants rustiques, lui demandaient, non d'accorder la victoire au peuple romain, mais de protéger les récoltes. Caton donne les détails du culte qu'on doit offrir à Mars Sylvain.

Le sacrifice du cheval dans le champ de Mars devait remonter aux Sabins. Tandis que les populations latines offraient à Jupiter sur le mont Albain le ***bœuf***, dont elles se partageaient la chair symbolique, les Sabins offraient dans le champ de Mars au dieu guerrier le ***cheval*** guerrier[1]. Ces deux animaux ont toujours été,considérés comme représentant, l'un l'agriculture et l'autre la guerre. *Le bœuf qui laboure faisait place au cheval*, a dit Ovide[2], pour indiquer que la guerre prévalait sur la paix.

Ce sacrifice du cheval, qu'un flamen, prêtre sabin[3], offrait au dieu Mars, montre un rapport évident de ce dieu avec la Regia et le temple de Vesta, centre religieux et foyer sacré de la cité sabine. On emportait la queue du cheval immolé, dans la Regia, et on faisait dégoutter le sang de cette queue sur L'autel de Vesta. La Regia était la demeure du roi sabin, dont une tradition effacée avait fait l'inoffensif Numa.

Ce lieu, plein de souvenirs sabins, était tout rempli de la religion de Mars. Là on gardait les boucliers qui lui étaient consacrés ; là les lances du dieu s'agitaient pour annoncer la guerre.

Le Mars sabin n'était point, comme l'Arès des Grées, un dieu célibataire et galant, séduisant la belle Aphrodite, épouse d'un mari ridicule : il avait une femme légitime, Nérien, la déesse de la Force.

C'est ce nom que les Romains traduisirent par ***Virtus***, dont le vrai sens est *la force*[4].

De cette déesse sabine ils firent Bellona[5]. Le premier temple de Bellone dont l'histoire fasse mention fut consacré par un Claudius[6], appartenant à cette forte race des Claudius que nous savons avoir été Sabins, et dans laquelle ***Nero*** (le fort) fut un surnom que Tibère, un Claudius, porta encore.

La colonne de Bellone était dans le champ de Mars, à son extrémité, près du Capitole ; de ce côté se trouvaient aussi les terres consacrées à l'entretien des corps de prêtres par Numa ; tradition qui n'est pas sans vérité, car l'organisation religieuse de Rome procédait presque entièrement des Sabins[7].

On voit que le dieu Mars est un dieu commun aux races sabelliques, dont le culte, étranger aux populations latines, a été apporté à Rome par les Sabins, qui ont institué l'antique sacrifice du cheval dans la plaine située au pied des collines occupées par eux, plaine qu'ils durent pareillement occuper. C'est sans doute à cause du rapport dont j'ai parlé entre le dieu Mars et le cheval qu'avaient lieu

---

1 *Equus potius quam bos immolabatur, quod hic **bello**, bos est **frugibus** pariendis aptus*. (P. Diacre, p. 220.)
2 *Fastes*, I, 698.
3 Les Flamens avaient été institués, à ce que l'on croyait, par Numa, comme les saliens et les Féciaux ; ils appartenaient donc à la religion sabine.
4 *Nerio... Sabinum verbum est, eoque significatur Virtus et fortitudo*. (Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XIII, 23.)
5 ***Deæ Virtuti Bellonæ***. (Orelli 4983.) Elle s'appelait aussi tout simplement la guerre, ***bellum***, et selon l'ancienne forme, ***duellum***. Elle figurait sous ce nom dans une inscription trouvée près de l'autel souterrain de Consus, avec ce dieu et les lares, ce qui achève de déterminer le caractère sabin de Consus.
6 Par Appius Claudius Begillensis, qui y plaça, comme dans un sanctuaire national les images de ses ancêtres. Un autre Claudius, Appius Claudius Cœcus, répara le même temple. (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 3 ; Ovide, *Fastes*, VI, 203.)
7 *Loca publica quæ in circuitu Capitolii pontificibus, auguribus, decemviris et flaminibus in possessionem tradita erant*. (Orose, V, 18.)

dans le champ de Mars les courses de chevaux, les ***equiria***, ces courses qui se faisaient dans l'origine entre deux murs de glaives[1].

Mais, me dira-t-on, vous oubliez la légende de Romulus, et que Mars est le père de Romulus.

D'après tout ce que je viens de dire, convaincu, à n'en pouvoir douter, que Mars n'est pas un dieu romain, il m'est impossible d'admettre que ce trait de la légende soit romain, et, par conséquent, de croire qu'il entrât dans la légende primitive.

J'y vois une interpolation sabine introduite par un des deux peuples, acceptée par l'autre. C'est le même principe qui avait porté les Sabins à identifier Romulus avec Quirinus, et à transporter sur leur territoire la cabane de Romulus, son tombeau, et jusqu'au figuier sous lequel la louve l'avait allaité.

Romulus avait laissé sur le mont Palatin une forte mémoire, celle d'un fondateur de ville. Il ne fallait pas abandonner aux hommes du Palatin, je dirais, le monopole de cette mémoire. Les Sabins se la sont assimilée pour ainsi dire, et, comme ils ont fait de Romulus leur dieu Quirinus, ils lui ont donné pour père Mars, leur autre dieu guerrier[2]. C'est ainsi que la tradition persane a fait d'Alexandre un roi de Perse, frère de Darius, et la tradition égyptienne, un fils du roi d'Égypte, Nectanebo.

Mars est donc un dieu sabin, et, si nous l'avons trouvé au Capitole, c'est que le Capitole était sabin, comme le Quirinal, dont il faisait alors, pour ainsi dire, partie.

Le vieux récit poétique du combat que se livrèrent dans le Forum Tatius et Romulus nous a montré les Sabins en possession du Capitole. II va sans dire qu'a la paix ils le gardèrent. Tite-Live[3] et Denys d'Halicarnasse sont d'accord sur ce fait que la suite de l'histoire romaine confirme. En effet, quand le premier Tarquin y éleva le temple de Jupiter, il y trouva les temples ou les autels de plusieurs divinités sabines, ce qui ne doit pas étonner ; car les autels et les temples étaient sur une colline où pendant la guerre avait été placé le camp des Sabins, où habitait leur roi Tatius, dont ils occupaient la forteresse, qu'ils n'avaient eu aucune raison d'abandonner,et dont, pas plus que leur dieu Terme, ils n'étaient disposés à se laisser déposséder.

Une autre divinité purement sabine[4] opposa la même résistance. Ce fut la Jeunesse, Juventas. Celle-là, à Rome, on ne peut la trouver que dans l'histoire, et je ne serai pas, comme pour le dieu Terme, tenté d'aller la chercher au Vatican.

---

1 Ovide place ces courses sous la direction immédiate du dieu Mars.

Marsque suos junetis cursibus urget equos.

(*Fastes*, II, 857.)

Le cheval appartient donc à Mars. *Equus Marti immolabatur... quod eo genre animalis Mars delectari putaretur*. (p. Diacre, p. 81.)

2 Ils transportèrent sur le Palatin une légende nationale qui se rapportait à l'origine de la ville sabine de Cures, et suivant laquelle une jeune fille, attirée par un saint transport dans le bois sacré de Mars, avait cédé au dieu et était devenue mère de Modius Fabidius, fondateur de leur ville. (Denys d'Hal., II, 48.) Par suite de la même introduction de la mythologie sabine dans les origines de la race des Latins, on donnait Bars pour père, à Faunus le plus ancien aïeul de cette race. (Denys d'Hal., I, 31.)

3 Tite-Live, I, 33 ; Denys d'Hal., II, 50. Denys d'Halicarnasse se sert de cette expression : le Capitole que Tatius occupa depuis ***le commencement***.

4 Denys d'Halicarnasse, III, 69.

J'ai déjà parlé d'une divinité également sabine à laquelle un autel avait été élevé sur le Capitole par Tatius[1] ou par Numa[2] : c'est la bonne Foi, Fides ; la droiture proverbiale de la nation sabine la rendait digne de consacrer un temple au culte de cette religion du petit nombre qu'elle eut l'honneur de fonder, fondation dont je doute que la population mêlée du Palatin eût pris l'initiative[3].

L'occupation du Capitole par les Sabins n'est donc pas douteuse, et on a pu, sans invraisemblance, supposer que Tatius avait habité la citadelle[4], et placer sa demeure où fut depuis le temple de Junon Moneta, au palais Caffarelli[5].

Les Sabins demeurèrent aussi en possession du terrain marécageux qui s'étendait du pied du Capitole jusqu'au pied de la Velia, et qui devait être le Forum[6].

Le temple de Janus, qui était au pied du Capitole, montre les Sabins à l'entrée du Forum.

Au pied du Capitole était aussi le Comitium, lieu un peu élevé où se rassemblaient les chefs sabins, au-dessous de l'autel du dieu pélasge Vulcain, devenu l'une de leurs divinités nationales, avec Vesta, sa voisine, dont Vulcain partageait et suivait le culte.

Tous ces parages étant sabins, on ne saurait douter que le Comitium[7] fût sabin ; la question est de savoir si les Romains y étaient admis. J'ai dit les raisons que j'ai de ne le pas croire.

Le Forum appartenait tout entier aux Sabins, depuis son extrémité nord-ouest, où était le Comitium, jusqu'à son extrémité sud-est, que bornait la Velia. Cette colline, bien qu'elle fût une dépendance du Palatin, n'était point au pouvoir de Romulus. C'était un lieu habité par les Sabins, car on les y trouve domiciliés au temps de la royauté et même après l'avènement de la république. Deux rois sabins, Tullus Hostilius et Ancus Martius, passaient pour y avoir résidé, et Valerius Publicola, Sabin d'origine comme tous les Valerius, y avait, on le sait, placé d'abord sa demeure. Les Valerius y eurent toujours leur sépulture. Être brûlé après la mort n'était pas un usage sabin ; mais il parait qu'ils l'avaient adopté, seulement ils tenaient à être brûlés en terre sabine[8].

A la gauche du Forum, en tournant le dos au Capitole, était une statue de Vénus Purifiante[9]. Cette statue fut érigée, disait-on, par le roi sabin Tatius. La tradition

---

1 Varron, *De ling lat.*, V, 74.
2 Plutarque, *Numa*, 16.
3 Une tradition, évidemment fabuleuse, faisait ériger sur le Palatin, mais bien avant les Romains, un sanctuaire à la bonne Foi, par une Roma, petite-fille d'Énée. (Festus, p. 269.)
4 Solin, I, 21.
5 Dans le jardin de ce palais qui rappelle aux amis de l'étude des antiquités romaines deux noms que ces éludes ont illustrés, Niebuhr et Bunsen, sont de grandes substructions, elles appartiennent probablement au temple de Junon Moneta.
6 Denys d'Halicarnasse le dit positivement (II, 50), si, dans son récit, à ces mots : *Tatius conserve le Capitole qu'il occupait depuis le commencement, et le mont Quirinal*.... on rattache ceux qui suivent : *et aussi la plaine qui s'étend au pied du Capitole*, ce membre de phrase, inutile à la période qu'on lui fait commencer me paraît avoir été séparé à tort par la ponctuation de la période qui précède et devoir en faire partie.
7 Un roi sabin, Tullus Hostilius, construisit tout à côté la Curie qui porta son nom.
8 Plutarque, Publicola, XI. Au temps de Plutarque, l'exercice de ce droit était aboli, mais le droit subsistait ; pour le constater, quand un Valerius mourait, on apportait son cadavre dans le Forum, un parent en approchait une torche, puis on le remportait. Toujours à Rome, comme en Angleterre, se voit le respect de la coutume antique, même alors qu'on ne l'observe plus.
9 Vénus Cloacina, du vieux mot probablement sabin (*Cluana*, nom de ville ; dans le Picentin), ***cluere***, ***cloare***, laver, nettoyer, purifier, d'où ***cloaca***, égout. Peut-être les Sabins commencèrent-ils en cet endroit le grand égout qui fut terminé par les Tarquins. Les écrivains chrétiens, méconnaissant le vrai sens du mot ***cloacina*** ; et pensant à un cloaque, ont reproché aux Romains comme impur un culte qui ne rappelait que des idées de

rapportait[1] que les Romains et les Sabins, après le combat auquel l'enlèvement des Sabines avait donné lieu, furent purifiés en cet endroit avec des branches de myrte. Il ne fallait pas aller bien loin pour trouver les branches de myrte employées dans cette cérémonie expiatoire ; car les myrtes croissaient en abondance sur les pentes voisines de l'Aventin.

C'est près du sanctuaire de Vénus Purifiante que le couteau de Virginius sauva la pudeur de Virginie.

Sur la voie Sacrée, à l'endroit où elle atteignait la plus grande hauteur de la Velia, c'est-à-dire sur l'emplacement de l'arc de Titus, était la chapelle des Lares[2], dieux de nom et d'origine étrusques, mais certainement adoptés par les Sabins[3], presque en face le temple de Vica-Pota, nom barbare et probablement sabin de la Victoire, déesse sabine[4].

Properce, né dans l'Ombrie, pays habité par un peuple de même race que les Sabins[5], semble se complaire à rappeler avec quelque orgueil que ceux-ci avaient occupé le Forum[6].

Qu'était Rome alors que la flûte de l'habitant de Cures frappait de son paisible murmure le rocher de Jupiter, et que là où la loi est aujourd'hui dictée aux nations vaincues, les javelots sabins se voyaient au milieu du Forum romain ?

Et plus loin il montre Tatius élevant une palissade en érable au pied du Palatin[7], dont les Sabins avaient en effet intérêt à se défendre.

Le même poète représente Tarpeia, qui est donnée pour une Vestale traversant le Forum pour alter puiser de l'eau à une fontaine sacrée[8]. Or il ne lui eût point fait mettre le pied sur un terrain possédé par les habitants du Palatin ; car ceux qui avaient enlevé les Sabines auraient fort bien pu ne pas respecter une vestale.

Un usage antique, qui subsiste encore de nos jours, montre plus sûrement que les vers du poète l'extension de l'espace occupé par les Sabins en allant au delà du Forum vers le sud-est : c'est l'usage des étrennes. Les étrennes, en latin ***strenæ***, doivent leur nom à une coutume qu'on reportait à Tatius, et que, par conséquent, on croyait sabine. Le premier jour de l'année, on partait du sanctuaire de la déesse Strenia, situé au pied de l'Esquilin, et nous dirions

---

pureté. On injurie parfois faute de comprendre. (Augustin, *C. D.*, IV, 23.) Lactance affirmait qu'on avait trouvé la statue de la déesse dans un égout. (*De Div. inst.*, I, 20.)

1 Pline, *Hist. nat.*, IV, 36.

2 Solin, I, 23.

3 Varron, *De ling. lat.*, V, 74. Leur mère Larunda s'appelait aussi ***Mania***, la mère des Manes, c'est-à-dire des bons, du mot sabin ***manus***, bon ; par suite de cet euphémisme qui faisait donner aux Furies le nom d'Euménides, qui veut dire bienveillantes, et fait donner par un paysan écossais aux lutins qu'il craint d'offenser le nom de bonnes gens.

4 Cicéron, *De Legibus*, II, 11.

5 Denys d'Halicarnasse (II, 49) dit que les Ombriens ont pris le nom de Sabins.

6 Properce, *Élégies*, IV, 4, 9 et suiv.

7 *Élégies*, V (IV), 4, 7.

Hanc Tatius partem vallo prœtexit acerno
. . . . . .

8 *Ibid.*, 13-1.

. . . . . Ubi nunc est Curia septa,
Bellicus ex illo fonte bibebat equus.

Cette fontaine dont parle Properce ne pouvait être que la fontaine de Juturne, au-dessous du Palatin. Il n'est donc pas question ici de la Curia Hostilia, mais de la Curia Julia, qui en était séparée par toute la largeur du Comitium.

On suppose qu'il s'agit de la fontaine d'Égérie, dont l'eau était employée pour le culte de Vesta. Tarpeia allait moins loin puiser l'eau sacrée à la source de Juturne, qui parait avoir été une source sulfureuse, comme la source du même nom, près d'Ardée, laquelle guérissait les maladies et servait clans tous les sacrifices. (Varron, *De ling. lat.*, V, 71.) Sur la fontaine de Juturne au Forum, voyez plus haut.

aujourd'hui au nord du Colisée[1] ; on suivait la voie Sacrée, dont le temple de Strenia marquait l'extrémité, et dont les dalles antiques du chemin par lequel on monte à l'arc de Titus indiquent encore aujourd'hui la direction. Puis on s'avançait portant des rameaux verts cueillis dans le bois sacré de Strenia jusqu'au sommet de la roche Tarpéienne, demeure de Tatius. Cette procession, qui allait du temple de la déesse sabine à la demeure du roi sabin, devait traverser un territoire sabin.

Le nom de la fontaine de Juturne, près du temple de Castor et du temple de Vesta, est encore un nom sabin ; car Juturne était l'épouse de Janus[2], et Janus rappelle toujours les Sabins. C'est parce que toute cette plaine, située au pied du Capitole, était sabine, qu'une tradition voulait que Janus eût dédié à Saturne[3] le temple qui la dominait.

Tout concourt donc à confirmer l'assertion de Tacite[4] ; tout prouve que l'emplacement du Forum et du Comitium furent sabins comme le Capitole. Aussi les Saliens, prêtres sabins, étaient-ils dans l'usage de parcourir processionnellement le Forum et le Capitole[5], l'un et l'autre théâtre national de leurs danses guerrières qu'ils exécutaient aussi dans le Comitium.

Si le Palatin appartenait presque exclusivement aux Romains, on peut se convaincre que les Sabins les serraient de prés, car ils venaient jusqu'au pied de leur colline de trois côtés.

Du côté du Vélabre, ils étaient en possession de, l'antre Lupercal. Ce frit dans l'origine la famille sabine des Fabius qui eut la charge de présider aux sacrifiées offerts à Pan, dieu pélasge, devenu le dieu Lupercus.

Du même côté était le tombeau d'Acca Larentia, la femme de Faustulus et probablement la mère de Romulus, que l'intervention des Sabins dans, la légende avait faite Sabine[6], si elle ne l'était déjà.

Du même côté encore, sur la voie Neuve[7], près de la porte Romaine, était le sanctuaire de Volupia, la Volupté, et dans son sanctuaire[8] on sacrifiait à Angerona, la Douleur ; symbole assez clair et assez vrai qui fait honneur au

---

1 La position de la chapelle de Strenia est donnée par Varron ; c'était au lieu appelé Ceriolensis (*De ling. lat.*, v, 47), et le Ceriolensis lui-même était entre le Cœlius et l'Esquilin, car il est indiqué par Varron prés des Carines, et par Ovide (*Fastes*, III, 837), prés du Minervium, c'est-à-dire du petit temple de Minerve Capta ou Capita, au pied du Cælius. De ce petit temple un chemin conduisait vers un lieu appelé ***Tabernola***, qu'on peut fixer un peu au-dessus du Colisée, au moyen de l'emplacement d'une église qui portait le nom de Saint Andrea *de Tabernola*. (Url., *Röm. top.*, p. 101.) Minerve était une déesse sabine ; Strenia était une déesse de la Force (*Non. Marcell*, p. 16) et probablement sabine, comme la coutume des étrennes, d'après le rôle qu'elle y jouait. On peut y voir un ancre nom de la déesse Salin.

2 Arn., III, 29. Il y avait une autre source de Juturne dans le champ de Mars, lequel, comme nous l'avons vu tout à l'heure, appartenait aux Sabins ; il y en avait une dans le Latium, près d'Ardée (Servius, XII, 139), et c'est ce qui a porté Virgile à faire de Juturne la sœur de Turnus ; l'épouse de Janus n'en est pas moins une divinité sabine, qui se retrouve dans le Latium, comme la nymphe sabellique Marica, et de même fait voir que les Sabins y ont pénétré.

3 Macrobe, *Saturnales*, I, 7. Les Sabins avaient sans doute accepté le culte de ce dieu latin dont le sanctuaire se trouvait sur leur territoire : c'est ce qui explique comment Saturne peut figurer parmi les divinités auxquelles Tatius éleva des autels.

4 *Annales*, XII, 24.

5 Denys d'Halicarnasse, II, 70.

6 En lui donnant le nom d'***Acca Larentia***, ***Acca***, féminin d'***Arcas***. ***Accius***, prénom sabin, et ***Larentia***, où l'on retrouve les Lares, divinités introduites par les Sabins.

7 Varron, *De ling. lat.*, V, 164.

8 Macrobe, *Saturnales*, I, 10. Et aussi dans la Curia Acculeia. ***Acculeia*** est sabin, comme ***Acca***.

génie allégorique de la mythologie sabine, à laquelle appartenaient Angerona[1] et Volupia[2].

Angerona, la déesse de la Douleur, était représentée la bouche fermée et scellée, signe expressif de la souffrance qui se tait, bien approprié à cette énergie de la race sabine qui avait pu la faire croire descendue de ces Spartiates chez lesquels un enfant, plutôt que de se plaindre, se laissait déchirer les entrailles par un renard.

Du côté du Forum coulait la source de Juturne, autre épouse de Janus.

Là aussi s'élevaient la chapelle des Lares et la demeure des Vestales.

En face du troisième côté du Palatin, au midi, était la source d'Égérie, l'amie du roi sabin Numa, et le bois des Camènes, nymphes sabines dont il ombrageait la source, lieu évidemment consacré par un culte sabin.

Nous avons déjà vu que les Sabins ont emprunté, ou, pour mieux dire, usurpé ce que la légende attribuait à Romulus, et se le sont en quelque sorte approprié.

De même une prétendue cabane de Romulus, fort à sa place sur le Palatin, se conservait aussi dans la citadelle habitée par Tatius[3], où elle n'avait jamais pu exister.

Toujours par suite de la même usurpation, on montrait dans le Forum la place où avait été enterré le berger Faustulus[4]. Le berger Faustulus, s'il a existé, a été enterré sur le Palatin.

Enfin, de la base occidentale du Palatin, le figuier de Romulus avait été, disait-on, transporté miraculeusement dans le Comitium, où il subsista plusieurs siècles ; mais, sous Néron, l'arbre, qui était né avec le peuple romain, et semblait pour ainsi dire en représenter la vie, se dessécha tout à coup[5] ; puis poussa de nouveaux rejetons, avertissement prophétique. En effet, l'existence extérieure de ce peuple n'était pas terminée, mais la vie s'était retirée de lui.

En y comprenant ses environs, l'Aventin est, après le Quirinal, la colline de Rome où l'on trouve le plus de traces des anciens cultes sabins. On pourrait l'appeler une succursale sabine du Quirinal.

Une rue de l'Aventin portait le nom du dieu sabin Fidius[6]. Au pied de l'Aventin, près du temple de Cérès, était un temple de la Lune[7], à laquelle un autel avait été élevé par Tatius[8], ainsi qu'au Soleil. C'étaient, sans compter les personnifications de ces astres, Jana ou Diana et Janus, deux vieilles divinités sabines. Sur l'Aventin, le temple de la Lune était au bas de la montée appelée

---

1 ***Angerona*** ou ***Angeronia*** devait être de la même famille qu'***Angitias*** déesse des Marses (Virgile, *Æn.*, VII, 759), et de plusieurs autres peuples sabelliques. (Voyez Preller, *Röm. Myth.*, p. 382.)

2 Volupia était associée à d'autres déesses sabines, Venilia, une des épouses de Janus, et Lubentina (Preller, *Röm. Myth.*, p. 581), ou ***Lubia***, même forme que Volupia. Cette forme antique, et probablement sabine, empêche de voir là un culte de la volupté introduit tardivement par suite des rapports avec la Grèce.

3 Cette cabane de Romulus du Capitole est confondue par Servius (VIII, 654) avec la Curia Calabra où se tenaient les Comitia Galata. La Curia Calabra n'avait rien à faire avec la maison de Romulus, et Macrobe (*Saturnales*, I, 15) les distingue nettement, car il dit que l'une est voisine de l'autre. Quant à supposer, comme le fait Becker (*Handb.*, p. 402), que l'existence d'une cabane de Romulus au Capitole repose sur un malentendu, c'est une proposition insoutenable en présence de ce témoignage de Macrobe et des passages de Virgile, de Sénèque, de Martial, de Vitruve, qu'il cite lui-même.

4 Denys d'Halicarnasse, I, 87.

5 Tacite, *Annales*, XIII, 58.

6 *Bas. Capit.*, XIII, reg.

7 Tite-Live, XL, 2.

8 Varron, *De ling. lat.*, V, 71.

Clivus Publicius, qui est encore celle qui conduit à Sainte-Sabine. On le voit par l'histoire de la fuite de C. Gracchus[1].

Ces deux temples étaient près du grand cirque.

Jupiter était honoré sur l'Aventin avec deux divinités sabines, Junon et Minerve, comme il l'était sur le Quirinal, dans l'ancien Capitole, et comme il le fut depuis dans le nouveau[2].

C'est sans doute parce que Junon avait un ancien sanctuaire sabin sur le mont Aventin, qu'après la prise de Véies on y porta la statue de la Junon de Véies, de la Junon Falisque, qui était la Junon d'Argos.

Le culte de Minerve sur l'Aventin était vraisemblablement dans l'origine un culte sabin ; car Minerve est une déesse sabine[3].

Au mois d'octobre, on célébrait sur l'Aventin une fête toute sabine, près du tombeau de Tatius[4] ; elle avait pour objet la purification des armes.

Les idées de purification, comme de pureté, étaient à Rome des idées sabines. Cette fête de la purification des armes, tout empreinte d'un caractère martial, avait lieu dans le mois où l'on immolait un cheval au dieu sabirs de la guerre ; elle était accompagnée de danses guerrières[5], dans lesquelles on portait les boucliers sacrés appelés ancilia.

Dans tout cela, il est impossible de méconnaître un culte sabin ancien, et, par suite, une preuve de la présence des Sabins sur l'Aventin[6].

Il y eut aussi sur l'Aventin un culte de Diane antérieur au temple que Servius Tullius érigea à cette déesse, et dont il fit le centre de la confédération latine. Ce culte dut être primitivement fondé par les Sabins ; car Diane était, comme Minerve, une déesse sabine[7] et sabellique[8].

---

1 C'est à ce temple de la Lune que désigne le Janium dont parle Orose (*Hist.*, v, 12), et non le temple de Diane, comme l'a cru M. Preller (*Röm. Myth.*, 282).

2 L'association de Junon arec Jupiter et Minerve, pareille à celle que nous a présentée l'ancien Capitole sabin sur le Quirinal, doit faire supposer que le culte de Junon sur l'Aventin remonte de même au premier établissement des Sabins.

3 Outre les raisons que j'ai données plus haut, Minerve était identifiée avec Nério, déesse sabine. (Porph. *ad Horat. ep.* II, 2, 209.) C'était une déesse vierge, ce qui convient à l'austérité sabine. C'était la déesse de l'intelligence, des arts et des artisans, dont les confréries se rassemblèrent toujours dans son temple de l'*Aventin*, et la fondation de la première confrérie d'artisans est attribuée au Sabin Numa. Minerve était honorée chez divers peuples de la famille sabellique (Ambrosch, *Stud.*, p. 151 ; Preller, *Röm. Myth.*, p. 258), d'où elle a passé chez les Étrusques. (O. Müller, *Etr.*, II, p.48.)

4 Plutarque, *Romulus*, XXIII.

5 Lyd., *De Mens.* Martial, VI.

6 Le théâtre de ces danses était dans le voisinage de Saint-Alexis, où l'on a trouvé une inscription qui se rapporte à la purification des armes (*armilustrium*). (Voyez Becker, *Handb.*, p. 450.) Ce qui détermine en même temps le lieu où la tradition plaçait le tombeau de Tatius, et le grand bois de laurier (*lauretum majus*), dans lequel était ce tombeau. (Varron, *De ling. lat.*, I, 52.) Ce lieu, le plus élevé de la colline et où fut le temple de Junon, devait être le centre de l'établissement sabin sur l'Aventin.

7 Voyez Varron, *De ling. lat.*, v, 74. ***Diana*** ou ***Jana*** était la lune, comme l'indique son nom formé du nom de Janus, qui était le soleil. Varron emploie le mot Jana en ce sens, quand il dit : Jana qui *croit et décroît*. (Varron, *De R. Rust.*, I, 57 ; *De ling. lat.*, v, 68 ; Macrobe, *Saturnales*, I, 9.)

8 Le culte de Diane se retrouve chez plusieurs peuples sabelliques, chez les Herniques, à Agnani, où il y avait tin bois sacré de Diane (Tite-Live, XXVII, 4) ; chez les Èques, dans le célèbre sanctuaire du mont Algide, cette forteresse naturelle qu'on les voit occuper sans cesse durant leurs guerres contre les Romains. (Abek. *Mittel it*, p. 215 ; Hor., *Carm. Sæc.*, 59.)

Le temple de Diane s'élevait sur la pente de l'Aventin qui regarde le Palatin[1], au-dessus de la vallée des Myrtes, dont l'abondance en ce lieu fit donner à la déesse qui y était honorée le nom de Myrtea, la Vénus des Myrtes.

Mais auparavant cette déesse s'appelait Murcia, ce qui était, je crois, un nom sabin[2].

Nous trouvons donc les Sabins dans la vallée où fut plus tard le grand Cirque, et où l'autel souterrain du dieu sabin Consus nous les a déjà montrés.

A l'entrée de cette vallée était le temple de Cérès, dans un lieu consacré plus anciennement au culte de Déméter Pélasge qui, chez les Sabins, était devenu Cérès[3].

Cérès était certainement, comme Vesta, avec laquelle on la confondait[4], une déesse honorée par les Sabins ; car, dans leur langue, Cérès voulait dire pain[5]. Son culte fut donc primitivement sabin, et le lieu où ce culte fut établi occupé par les Sabins.

Le nom de deux portes placées au pied de l'Aventin, la porte Nævia au sud et la porte Capène à l'orient, nous montrent les Sabins de deux côtés de l'Aventin, qu'ils entouraient tout entier. Le nom de la porte Nævia est sabin[6] ; le nom de la porte Capène est celui d'un peuple sabin[7], ou au moins à demi sabin, les habitants de Capène, colonie de Véies. Sans doute ces hommes de Capène étaient venus avec ou avant Tatius, et s'étaient domiciliés en cet endroit auprès des Sabins qui habitaient alentour du bois des Camènes et de la source d'Égérie, comme d'autres Capénates vinrent s'établir à Rome après la guerre contre les Gaulois.

Le voisinage du temple de Mars, situé à peu de distance de cette porte, ne nous étonne pas, puisque nous savons que le culte de Mars était un culte sabin. Ce temple était celui de Mars Gradivus[8], Mars qui marche. On l'avait placé hors de la porte comme pour indiquer le premier pas du dieu à la conquête du monde.

---

1 Une épigramme de Martial (*Ep*. VI, 64, 12) démontre que le temple de Diane était voisin du Cirque. On ne peut donc, je crois, placer ce temple aussi haut et aussi loin du Cirque qu'on le fait d'ordinaire, dans le voisinage de Santa-Prisca.

2 Les étymologies qu'ont proposées les auteurs latins me semblent si peu plausibles (Servius, *Æn*., VIII, 636 ; Pomponius ap. Aug., *De civ. D*., IV, 16), que je ne puis les expliquer que par un mot sabin, ***murcus***, qu'on donne pour un nom de l'Aventin et qu'ils n'auraient pas compris. De plus, les terminaisons en ***cus***, comme *Cupen**cus***, et surtout en ***rcus***, comme *mane**rcus***, sont souvent des terminaisons sabines.

3 Elle formait, avec deux autres divinités, ***Liber*** et ***Libéra***, une triade qui n'était autre que la triade de la Samothrace, composée de Déméter, Dionysos et Cora. Liber et Libéra étaient des puissances fécondatrices, dont le rapport avec la religion sabine est établi par cette circonstance qu'une de leurs bêtes, les ***liberalia*** du printemps, qui s'appelaient aussi ***Agonia*** dans les livres des Saliens (Varron, *De ling. lat*., VI, 14), se célébrait le 17 mars, au milieu des processions guerrières des Saliens. (Preller, *Röm. Myth*., p. 444.)

4 Cornutus, *De Vat. Deor*., XXVIII.

5 Servius, *Georg*., I, 7. Son nom pouvait venir aussi d'un mot sabin, ***Cerus***, créateur, qui produit, et se rapporter à des idées de fécondation.

6 Nævius était l'un des noms du fameux augure ***Attus Nævius*** ; son autre nom prouve qu'il était Sabin. Attus, Attius, Accius, sont diverses formes latinisées du mot sabin ***Atta***, prénom d'Atta Clausus ou Claudius, chef de la puissante tribu des Claudius, qui vint de la Sabine s'établir sur le territoire romain.

7 La porte Capène ne peut devoir son nom, comme on l'a dit, à la ville de Capoue et à la Campanie, vers laquelle conduira un jour la voie Appienne encore à naître ; car, à l'époque où l'on ouvrit dans le mur de Servius la porte Capène, Capoue s'appelait Vulturnum, et le nom, que les Samnites donnèrent plus tard à leur conquête, n'existait pas.

8 ***Mars gradivus*** est la transcription latine de ***Marte Crapufi*** ou ***Grabovei*** des tables ombriennes (Müller, *Etr*., I, p. 51), ce qui achève de donner à Mars le caractère d'un dieu sabellique. Le temple de Mars était à un mille et demi de la porte Capène, à gauche. (Can. *It. ant*., 59.)

Enfin c'était du temple de Mars qu'on traînait et roulait la pierre Manalis[1] dans les temps de sécheresse pour avoir de la pluie. Les matrones suivaient pieds nus.

Cette procession, très pareille à celle qu'on fait à Rome en pareil cas, devait remonter aux Sabins ; car, dans leur langue, la pierre Manalis voulait dire la bonne pierre[2].

Voilà donc les Sabins sur l'Aventin et tout autour de l'Aventin. De plus, on se souvient que le nom de cette colline est dérivé de celui d'un fleuve du pays sabin ; on peut donc croire qu'il fut lui-même sabin. Aussi disait-on que les Sabins y avaient été établis par Romulus[3]. Je crois qu'ils y étaient avant Romulus. Du reste, nous connaissons déjà, le style officiel de l'histoire romaine ; nous savons ce qu'il faut penser de ces concessions du faible au fort. Les Sabins n'avaient pas attendu Romulus pour s'emparer de l'Aventin, et s'y établirent, je crois, d'eux-mêmes[4].

Les Sabins n'avaient pas d'éloignement pour celte colline, que des raisons de famille ou que plutôt d'anciennes luttes de ville à ville rendaient odieuse à Romulus et, à ses sujets. Ce fut lorsque l'ascendant romain prit le dessus par des causes que nous dirons, mais nous n'en sommes pas encore là, ce fut alors seulement que le vieux sentiment d'hostilité de Romulus contre Remus, de Roma contre Romuria, du Palatin contre l'Aventin, reparut.

En revenant de l'Aventin vers le Tibre, nous ne sortirons point d'un territoire dans l'origine exclusivement sabin ; nous rencontrerons le Terentum, que nous avons reconnu pour tel, et non loin de là, dans le marché aux bœufs, le temple de Matuta[5] ; dans le marché aux légumes, le temple de l'Espérance[6].

Matuta fût, je n'en doute pas, une divinité sabine, dont le nom, dans cette langue, voulait dire la très bonne[7].

Son temple était ancien, car il fut réédifié par Camille[8] ; son culte devait être un culte sabin, car on le retrouve en pays sabellique[9].

On crut reconnaître dans Matuta une déesse grecque, Leucothoé, à cause d'un usage singulier et commun au culte des deux divinités celui d'interdire l'entrée de leur temple aux femmes esclaves, sauf une que l'on battait[10]. Si cette ressemblance n'était pas l'effet du hasard, ce qui, du reste, serait étrange, elle doit remonter au fond commun de la religion pélasgique.

Ayant fait de Matuta une Leucothoé, il lui fallait un fils qui répondit au jeune dieu Palémon. Ou l'avait trouvé en donnant Matuta pour mère à Portunus, dont le

---

1 Paul Diacre, p. 128 ; Servius, *Æn.*, III, 175.
2 On faisait dériver ce mot de ***manare***, couler, à cause de l'usage superstitieux pour lequel on l'employait. Mais nous savons (Paul Diacre, p. 128) que la pierre manalis était celle qui recouvrait le Mundus et fermait la porte par où les mânes venaient à la lumière ; le nom des mânes lui-même était, par un euphémisme dont j'ai parlé, dérivé du mot sabin ***manus***, *bon*.
3 Varron, *ap.* Servius, *Æn.*, VII, 657.
4 Voyez chapitre IX.
5 Le temple de Matuta était dans le Forum Boarium (Tite-Live, XXXIII, 27), en dedans de la porte Carmentale. (*Ibid.*, XXV, 7.)
6 Le temple de l'Espérance était dans le Forum Olitorium, en dehors de la porte Carmentale (*Ibid.*, 47), vers le théâtre de Marcellus.
7 *Matrem matutam antiqui ob bonitatem appellabant* (P. Diacre, 122), et (125), *mana bona dicitur*. ***Matuta*** était un dérivé de ***maria***, pour ***mantuta***, probablement un superlatif sabin analogue au superlatif grec en ***tatos-a***. Janus s'appelait ***Matutinus***, ce qui ne voulait pas dire ***matinal***, mais ***très bon***.
8 Tite-Live (V, 19, 23).
9 A Satricum et à Cora, chez les Volsques (Merk., Ovide, *Fastes*, p. CCXVI) ; en Ombrie, en Campanie. (Preller, *Röm. Myth.*, p. 285.)
10 Plutarque, *Quæst. rom.*, XVI.

temple était tout proche, vers l'Emporium ou port marchand de Rome[1], et que, pour cette raison, l'on avait transformé en dieu des ports, tandis que, dans l'origine, ce dieu, qui, par la clef qu'il tient, ressemble à Janus[2], n'était que le dieu des Portes. Il y a eu à Rome des portes avant qu'il y eût un port.

Quant à l'Espérance, qui. avait un temple près de là, mais en dehors de la porte Carmentale, dans le marché aux légumes, je suis bien tenté de voir en elle une déesse sabine. D'abord c'est une abstraction, comme la Santé, la Bonne Foi, la Jeunesse, la Volupté, la Douleur, objets de l'adoration des Sabins, peuple grave, réfléchi, et de bonne heure porté au culte des êtres abstraits.

De plus, l'Espérance était invoquée avec des divinités que nous avons reconnues pour sabines[3].

Enfin, si l'on remonte à l'idée primitive de l'Espérance divinisée, on trouve cette idée moins générale qu'il ne semblait d'abord : c'est l'espérance de la récolte, à laquelle Tibulle demande d'accorder en abondance les fruits de la terre et les dons de Bacchus[4]. L'Espérance ne fut dans l'origine qu'un autre nom de Flore, et, comme elle, se rattachait à la religion des puissances fécondantes de la nature, enseignée aux Sabins par les Pélasges, et qu'attestait sur le Quirinal le temple de Flore. Ainsi comprise, la déesse Espérance était une déesse des Jardins, bien naturellement placée dans le marché aux légumes. Il est à remarquer qu'un temple fort ancien, car il s'appelait la ***Vieille Espérance*** (*Spes Vetus*), existait loin de là, vers la porte Majeure, dans un quartier qui fut toujours à Rome le quartier des Jardins et l'est encore. Je ne crois pas aller trop loin en disant que l'Espérance était vraisemblablement une déesse sabine, et que ses deux sanctuaires, l'un dans le marché aux légumes, près de la porte Carmentale, l'autre sur l'Esquilin, vers la porte Majeure, font supposer que ces deux endroits très éloignés ont été dans l'origine habités par les Sabins. Nous savons, du reste, par d'autres témoignages, qu'ils ont occupé l'Esquilin.

Nous avons aussi d'autres preuves de leur habitation aux environs de la porte Carmentale. C'est d'abord la porte Carmentale elle-même, et, près de cette porte, le culte de Carmenta rattaché aux Sabins par ce nom de Carmenta[5], qui est celui des Camènes sabines et d'Égérie. C'est ensuite un temple de Janus qui était tout près[6]. Partout où a été Janus ont été les Sabins.

Terminons notre exploration, et, si l'on me permet de le dire, notre résurrection de la Rome sabine. La fouille a été laborieuse, mais il me semble qu'elle a réussi.

---

1 *In portu Tiberino* (Varron, *De ling. lat.*, VI, 19), à coté du pont Sublicius, *Portuno ad pontera*. (Cal., *Amit.*, 17 august.)

2 Festus, p. 56.

3 *Supplicatio Spei et Juventæ* (Gruter, 1075)... *te Spes et... Fides colit*. (Hor., *Carm.*, I, 35, 21.) On l'identifiait avec Venilia, épouse de Janus. (Augustin, *Civ.*, IV, 11.) Voyez Merkel, Ovide, *Fastes*, p. 187.

4 *Tib.*, I, I, 9. L'Espérance est représentée, tenant des épis, sur un bas-relief qui lui est dédié par un portier du temple de Vénus, dans les jardins de Salluste. (Gruter *Inscript.*, p. MLXIV.) On sait que les statues de l'Espérance se reconnaissent à cette fine indication des vœux rapides de l'Espérance, qui consiste à la montrer soulevant légèrement sa robe pour courir plus vite. Il y a une telle statue de l'Espérance au Vatican. (*Bracc. Nuov.*, 94.) D'après ce qui précède, je serais porté à croire que la célèbre Flore Farnèse de Naples, qui, elle aussi, soulève, légèrement sa robe, en même temps qu'elle est une Flore est une Espérance.

5 *Antiquæ vates Carmentes dicebantur*. (Servius, *Æn.*, VIII, 336.) D'où ***Carmenæ***, ***Casmenæ***, ***Camenæ***. La fête de Carmenta se célébrait le même jour que celle de la nymphe sabine Juturne, aimée de Janus. (Ovide, *Fastes*, I, 463.)

6 *Jano templum, quod apud Forum Olitorium*... (Tacite, *Ann.*, II, 49.) La fondation de ce temple est attribuée à Numa, par Servius. (*Æn.*, VII, 601.) Janus avait à Rome deux temples, l'un était auprès du bois Argiletum, c'est celui dont il a été question dans le chapitre précédent, l'autre, près du théâtre de Marcellus. Servius a eu le tort de les confondre.

Dans l'île du Tibre, où le culte du dieu Faunus rappelait la présence des plus anciens habitants du Latium, le culte du dieu sabin Sancus nous atteste celle des Sabins. Une inscription placée à la base d'une statue de Sancus[1] qui existait encore dans les premiers siècles du christianisme, a fait commettre aux auteurs ecclésiastiques une erreur singulière ; ils ont cru que l'inscription qui portait ces mots : ***Semoni Sancto***[2], se rapportait au magicien Simon, lequel, ayant tenté, par son art diabolique, de s'élever dans les airs, fut précipité, suivant la tradition, par les prières de saint Pierre, et tomba au pied du Capitole.

Il est bien reconnu aujourd'hui que *Semoni Sancto* veut dire : au Semon Sancus[3], et que la statue n'était point celle d'un magicien, mais celle d'un personnage divin honoré par les Sabins.

S'il y a Sancto dans l'inscription, c'est qu'on disait également Sancus et Sanctus[4].

Ce dernier mot, destiné à tenir une si grande place dans la langue religieuse des chrétiens, est sabin d'origine[5].

Un autre dieu sabin, ou du moins emprunté par les Sabins aux Étrusques, avait un sanctuaire dans l'île du Tibre : c'était ce Vejovis, ce Jupiter funeste, auquel avait été consacré par Tatius un autel, et qui avait un temple sur le Capitole.

Les Sabins placèrent sans doute dans file le sanctuaire de Vejovis pour qu'il protégeât de ses flèches, de ses foudres, de sa formidable puissance de dieu infernal les Sabins qui l'habitaient, et menaçât les pirates étrusques, contre lesquels un roi sabin, Ancus Martius, fortifia plus tard le Janicule, qu'il réunit à la ville.

J'ai remarqué qu'au moment de la guerre entre Romulus et Tatius, il n'est nullement question de l'établissement sabin sur le Janicule, ce qui m'a fait penser qu'alors le Janicule avait été repris par les Étrusques ; il était redevenu sabin sous Ancus Martius, quand ce roi l'entoura de murailles, et par là le réunit à la ville. Mais n'avait-il pas été reconquis par les Sabins dès le temps de Numa ?

La tradition, qui plaçait le tombeau de ce roi sur le Janicule, semble indiquer que les Sabins l'avaient repris avant sa mort, ou du moins ne l'avaient pas entièrement abandonné.

L'occupation du Janicule suppose celle du Transtevere, où les Sabins sont indiqués par le culte d'une déesse sabine, Furina[6], dont le bois sacré vit tomber le second Gracchus.

D'après ce que nous venons de voir, les deux peuples étant séparés, l'un ne paraissant pas où l'autre se montre, il faut renoncer à la fiction, en elle-même si

---

1 Eusèbe, *Hist. ecclés.*, II, 13. Cette statue fut dédiée par Sextus Pompée, mais il devait y avoir là quelque ancien sanctuaire de Sancus, car sans cela, qui au septième siècle de Rome aurait pensé à l'obscur dieu sabin ? J'en dirai autant du temple de Faunus et de celui de Véjovis.

2 On trouve des dédicaces semblables ***Semoni sancto***, avec l'addition ***fidio***, dans plusieurs inscriptions. (Preller, *Röm. Myth.*, 637.)

3 ***Semo***, mot sabin, dieu ou demi-dieu. (Merke., Ovide, *Fastes*, p. CCIX.)

4 Saint Augustin, *De Civ. Dei*, XVIII, 19.

5 On le retrouve dans ***Amsanctus***, nom d'un lac du pays des Hirpins que ses eaux sulfureuses avaient fait regarder comme sacré, *amnis sanctus*.

6 Farina est associée à Mania, la mère des mânes, dont le nom est sabin. (Mart. Capella, II, 164.) Son nom à elle-même veut dire la Noire (Furva). (Preller, *Röm. Myth.*, p. 48.) Elle est un de ces personnages sombres et infernaux de la mythologie sabine. C'était une déesse antique au temps de Cicéron (*De Nat. deor.*, III, 18), qui, ne la connaissant plus, la confondait avec les furies.

invraisemblable, des deux rois régnant de concert sur les deux populations, confondues en une seule.

Ces deux peuples parlaient un dialecte différent. Chacun avait sa religion particulière.

Je crois que les uns étaient bruns et les autres blonds[1]. La tradition ne rapporte aucun fait qui montre une action commune des deux rois, sauf une guerre insignifiante et pour moi très douteuse.

Que doit-on conclure de tout ce qui précède ?

La tradition ne sait rien de Romulus hors du Palatin, si ce n'est sa mort. Cette fois seulement, les Romains sont sortis de chez eux, et cela ne leur a pas réussi[2]. Depuis ce moment on n'entend plus parler des hommes du Palatin.

Je ne croirai au gouvernement des Sabins et des, Romains par deux rois unis comme les deux peuples que lorsque l'on m'aura montré soit des traces un peu considérables des Sabins sur le Palatin après Romulus, soit des traces anciennes et nombreuses des Romains sur les autres collines, ou si le Capitole est jamais soudé au Palatin comme il l'était au Quirinal.

Jusque-là, il y aura pour moi deux villes en présence, dont l'une était sans union et sans égalité politique avec l'autre, comme sans proportion.

Quand, du haut de la tour du Capitole, on compare leur étendue et celle de la Sabine à l'horizon, on ne peut s'empêcher de trouver risible l'assertion des auteurs anciens, que Romulus a admis les Sabins à faire partie du peuple romain[3]. C'est comme si la république de Saint-Marin admettait dans son sein la légation de Rimini.

Je demande grâce au lecteur pour la course que je lui ai fait faire. Sa patience ne sera plus mise à pareille épreuve ; mais il fallait découvrir la Rome sabine, et qui veut découvrir une antiquité doit se donner la peine de la déterrer.

Le titre et le plan d'une *Histoire romaine à Rome* exigeait surtout la démonstration de l'inégalité matérielle de la ville sabine et de la ville romaine.

C'est dans un autre ouvrage consacré spécialement aux origines romaines que je développerai toutes les conséquences historiques de ce fait que l'étude comparée des lieux m'a révélé. Mais je dois indiquer sommairement ici que ce qui devait être arriva, que la tribu fut soumise à la nation, et que la petite ville dépendit de la grande.

Désormais cette dépendance des Romains ne pourra plus nous surprendre Pour moi, quand je considère ce qu'étaient les Sabins à Rome et hors de Rome avec

---

1 Cette idée m'est venue à Saint-Pierre en voyant les femmes de la Sabine qui, le jour de Pâques, y arrivent par bandes. Elles m'ont semblé en général être blondes et ne pas offrir dans leurs traits le type latin des Romaines et des femmes d'Albano. Alors j'ai remarqué que Sylla, un Cornélius, famille sabine, avait les yeux bleus ; qu'un de ses aïeux s'appelait ***Rufinus***. (Plut., *Sylla*, I, 2) ; que le radical de ***Flavus***, qui veut dire blond, se trouvait dans le nom des Flaviens, venus de la Sabine, dans les Campi *Flavini*, qui étaient en pays sabin ; qu'on vantait la belle chevelure blonde de la race de Constantin, issue des Claudius ; que *Flavius*, ***Rufus*** (roux) étaient des noms fréquents dans les familles sabines ; et ma conjecture m'a semblé plausible.

2 Je conçois la ville sabine et la petite ville romaine comme deux cités séparées ; telle était Emporion, en Espagne, dans laquelle la population grecque, colonie des Phocéens, habitait un quartier entouré d'un mur, et les indigènes un autre quartier. (Strabon, III, 4, 80.)

3 Servius (*Æn.*, VII, 635) dit, d'après Varron, que Tatius fut admis à faire partie de la cité, et il trouve très naturel qu'à la suite de cette admission les Romains aient pris le nom des Sabins. Conséquence singulière qui semblé n'avoir étonné personne, et qui était cependant assez extraordinaire. Un pareil fait, du reste, est si étrange que Servius (*Æn.*, I, 6, XII, 827), à propos des Troyens, qui auraient pris le nom de Latins, cherche à l'expliquer ; mais du moins les Latins étaient en majorité.

ce qu'était l'Oppidum du Palatin, je n'admire pas que celui-ci ait subi la suprématie de ceux-là ; j'admire qu'ils l'aient laissé subsister.

Mais à cette époque un siège était une chose difficile, je dirai même une chose rare. On ne voit point de siège en règle avant celui de Véies. Les villes qu'on prend ne sont pas même en général emportées d'assaut. Le plus souvent, on force l'ennemi à rentrer dans ses murs, et on y entre avec lui en profitant du désordre de sa fuite. Une population résolue, derrière des murs étrusques, ayant des troupeaux et de l'herbe pour les nourrir, pouvait tenir longtemps, l'aire éprouver de grandes pertes aux assiégeants, et il n'y avait pas beaucoup de profit à la prendre. Les Sabins préférèrent faire, avec les vaillants défenseurs du Palatin, un arrangement où tout l'avantage était de leur côté.

La différence de condition entre les deux villes répondit, il ne pouvait pas en être autrement, à l'inégalité d'étendue et de puissance.

La première preuve en est dans ce nom de Quirites, ce qui veut dire *Sabins*, imposé à la population latine et accepté par elle. Quirites est même devenu l'appellation emphatique des citoyens romains jouissant de tous leurs droits, par opposition aux soldats soumis au commandement militaire (*imperium*). Quirites, c'était donc comme citoyens, et, si l'on veut, comme bourgeois. Or, que les Romains en soient venus à se désigner eux-mêmes par le nom national d'un peuple étranger, cela ne me semble pouvoir s'expliquer que par la suprématie de ce peuple. Les Bretons se sont appelés Saxons et Anglais ; les Gallo-romains, Français ; les Italiens, Lombards ; les Neustriens, Normands : parce que les Saxons et les Angles, parce que les Francs, parce que les Lombards, parce que les Normands étaient les maîtres du pays.

Servius[1] dit avec beaucoup de raison : Nous savons que les vaincus reçoivent le nom du vainqueur. C'est ce que n'a paru savoir aucun des historiens de Rome.

Il y a plus, la formule officielle fut celle-ci : Le peuple romain *des Sabins* (*Populus Romanus Quiritium*).

Cela ne peut vouloir dire que deux choses : ou le peuple romain qui appartient aux Quirites, c'est-à-dire aux Sabins, ou le peuple romain qui est composé de Quirites, c'est-à-dire de Sabins. La première interprétation est fâcheuse pour la fierté romaine ; la seconde le serait encore plus[2]. L'une établit l'assujettissement de la nationalité romaine ; la seconde emporterait l'effacement complet de cette nationalité.

C'est la première qui est la vraie. Dans la formule qui marque le mieux la dépendance des Romains, les Romains sont nommés : *Populus Romanus*, le peuple de Rome, les hommes du Palatin, où était la forteresse Roma, comme les habitants des douze villes de la confédération étrusque sont appelés les douze peuples de l'Étrurie. Ce fait topographique ne préjuge rien sur leur importance

---

1 *Æn.*, I, 6. *Novimus quod victi victorum nomen accipiunt*.

2 Je sais bien qu'on trouve la même formule énoncée d'une manière moins humiliante pour les Romains, *Populus Romanus Quirites*. Mais c'est toujours le nom des Sabins donné aux Romains, ce sont toujours les Romains appelés Sabins, les Romains qui sont des Sabins, à moins qu'on ne suppose avec Niebuhr que *Populus Romanus Quirites* est pour *Populus Romanus* et *Quirites*, mais c'est une supposition ; d'ailleurs, on trouve aussi *Quirites* et *Romani*. Quand, plus tard, on a écrit : et *Quirites*, toute notion du rapport primitif des deux peuples avait disparu ; mais il suffit d'avoir la preuve que ce rapport a existé. Après qu'eut cessé l'assujettissement qu'indiquait cette formule, si on l'employa encore, ce fut par habitude et sans en comprendre le sens. Sur un nummus que M. le duc de Luynes croit frappé sous Servius Tullius, il lit : ***Roma Curi**, Roma Curitium*. (*Numm. de S. Tullius*, p. 46.)

politique. Mais le dernier mot de la formule (*Quiritium*) montre que ces hommes de Roma dépendaient ou au moins relevaient des Sabins.

Ce génitif peut se traduire par un adjectif : la ***Rome des Sabins***, c'est la Rome sabine. La Rome sabine est aux Sabins comme l'Inde anglaise est aux Anglais.

Ainsi l'on dit encore d'une partie de l'Italie heureusement bien réduite : l'Italie autrichienne. Je ne dis pas que la similitude soit complète, mais l'analogie est grande.

Dans le langage officiel, les Vénitiens sont des Autrichiens ; quand leur joug sera brisé, plus fiers en cela que les Romains d'autrefois, ils ne continueront pas, je pense, à s'appeler les Italiens d'Autriche.

A Rome, un autre fait bien remarquable, c'est que le droit quiritaire est le droit par excellence, le droit qui régit les citoyens entre eux, de propriété absolue optimum jus[1].

Ce droit de, possession absolue, appelé droit quiritaire, est le droit de la lance. La lance (*quiris*) est à Rome le signe de la possession légitime (*signum justi dominii*). C'est sous la lance qu'on vendait les choses parmi lesquelles étaient les esclaves. On coupait les cheveux à la jeune épouse avec une lance[2] ; car, une fois mise dans la main du mari, elle devenait la chose du mari, et cette cérémonie se faisait, disait-on, en mémoire de l'enlèvement des Sabines.

La lance est donc à Rome le symbole de l'autorité. Or la lance est sabine ; son nom est le nom même du peuple sabin.

Enfin une ligne de Festus est accablante pour l'orgueil romain. Il dit que les Sabins appelaient les Romains esclaves[3].

De ces conditions de séparation, de minorité et, par suite, de dépendance vis-à-vis des Sabins qui résultent de là nature des choses et des lieux, découlent une infinité de conséquences pour toute l'histoire de Rome. Il finit s'attendre à y trouver la place et le rôle des Sabins beaucoup plus considérables qu'on ne le croit communément.

Comme le disait Caton[4], les Romains ont beaucoup emprunté aux Sabins ; sans parler des emprunts de détail[5], d'abord leur religion presque tout entière, en

---

1 *Quod domini quiritarii re usucapta vacui essent a litibus, et, unde jure optimo possidere dicebantur*. (Henneccius, *Ant. juris romani*, p. 30. Le droit quiritaire est opposé au droit latin ; Ulpien, *Fragm*. ; Tite-Live, III, p. 15.)
Ego hunc hominem jure Quiritium liberum esse aio.
Ego hunc hominem jure Quiritium meum esse aio. (Hennecc., *Ant. juris romani*, p. 143 ; Plutarque, *Quæst. Rom*., 87.)
2 P. Diacre, p. 62.
3 *Romanos enim vernas appellabant* (372). ***Verna*** désigne les esclaves nés dans la maison, esclaves de naissance, par opposition à ceux qui avaient été pris dans la guerre. Le reste du passage de Festus se rapporte à une défense faite aux Sabins, par Numa, de tuer ou d'enchaîner les Romains, et est assez obscur, mais ce que j'ai cité ne l'est point. *Verna* correspond au mot espagnol ***criado***, qui, transporté des domestiques aux maîtres, est devenu le nom des *Créoles*. ***Vernaculus***, diminutif de *verna*, et qui a le même sens, est, selon Ménage, l'origine de *laquais*. Il est vraiment heureux pour les Romains que l'étymologie de Ménage n'ait été goûtée. Je sais bien qu'on entendait par *verna* le natif, l'habitant. (Non. Marcell., 43 ; Lyd. *de Mens. Febr*., IV, p. 72.) Mais il reste toujours à expliquer comment l'expression qui avait ce sens dans l'origine en a pris un aussi fâcheux. *Et habebatur nomen hoc pro vitabili maledicto*. (Non., *ibid*.) Manant aussi voulait dire d'abord habitant, mais la signification défavorable donnée à ce mot prouve l'infériorité de ceux qu'on appelait ainsi. De même ***vernacula*** resta synonyme de grossier. *Eruditio vernacula ac plebeia, nihilque ex veterum scriptis habens neque gratiæ neque dignitatis*. (Aulu-Gelle, *Noct. Att*., XII, 2, 1.)
4 *Sabinorum etiam morem populum Romanum secutum esse Cato dicit, et quorum disciplinam* ***victores*** *? Romani in multis secuti sunt*. (Servius, *Æn*., VIII, 638.)
5 Romulus, dit Plutarque, emprunta aux Sabins leurs boucliers et leur armure. L'usage des anneaux a la même origine. Voyez chapitre XIV, à propos des chevaliers qui portaient l'anneau, et que je crois d'institution sabine.

grande partie leur organisation politique et l'organisation de la famille, des coutumes, des cérémonies.

Il y a plus, la population primitive de Rome étant sabine en grande majorité, la plupart des familles le furent nécessairement, et, par suite, la plupart des hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire romaine sont d'extraction sabine. Enfin, ce qu'on appelle la langue latine contient une forte dose d'éléments sabins.

On conçoit l'étendue de cette influence quand on songe que les Sabins, beaucoup plus nombreux, étaient une nation antique, et à laquelle on reconnaissait des vertus que son contact prolongé avec les Étrusques avait commencé à civiliser.

Il y avait là des races ; il pouvait y avoir une famille constituée et le germe d'une société réglée. L'idée de l'autorité patriarcale du père de famille[1] et de la majesté de patriciat y pouvait naître, tandis que rien de pareil ne pouvait se produire chez les aventuriers du Palatin, qui, ainsi que le disait un patricien des plébéiens, pour la plupart ne savaient pas le nom de leur père (*nec patrem ciere possunt*).

La nature de cet ouvrage ne comporte point la recherche approfondie de ces influences des Sabins sur la religion, les institutions et la langue des Romains.

Tout cela sera discuté, et, j'espère, démontré dans l'ouvrage dont je viens de parler.

On y verra qu'à Rome presque rien ne fut d'origine romaine, et qu'en retranchant du développement romain tout ce qui appartient aux Étrusques, surtout aux Sabins, et ce que les Grecs y ajoutèrent plus tard, il reste fort peu de chose.

Mais tout cela est devenu romain. Il y avait dans cette poignée de Latins campés sur leur étroite colline une énergie extraordinaire. Grâce à cette énergie native, grâce à des circonstances que nous indiquerons, la molécule romaine a fini par tout absorber.

Je vois sur le Palatin une petite plante dont le germe y est par hasard tombé, qui, douée d'une vitalité singulière, s'est assimilé tous les éléments à sa portée, et, fortifiée par cette assimilation puissante, a grandi, a poussé des rameaux, et a fini par être un arbre immense qui a couvert le monde.

---

1 A moins qu'on n'ait recours à la singulière explication d'Hegel, qui fait dériver l'organisation si forte de la famille chez les Romains de leur condition de brigands. (Schwegler, *Röm. Gesch*., I, 246.)

XIV — TULLUS HOSTILIUS.

Après ce qu'on a vu de la prépondérance numérique et politique des Sabins, il serait assez singulier que la royauté sabine, paisiblement reconnue sous Numa, se fût changée tout à coup en une royauté latine. Aussi le successeur de Numa fut-il un Sabin comme lui.

Tullus Hostilius descendait, selon là tradition, de la Sabine Hersilie ; son aïeul, appelé aussi Hostilius, le fils d'Hostus ou de l'étranger ; était venu de Medullia, où il était né, avait épousé une fille d'Hersilie[1], et avait embrassé la cause de Romulus. Il était mort, disait-on, en combattant, et il avait été enterré dans la partie la plus élevée du Forum[2], c'est-à-dire sur la pente de la colline appelée Velia, là où l'on plaçait la demeure de son petit-fils, celle d'Ancus Martius et la maison de Valerius Publicola, Sabin comme T. Hostilius et Ancus Martius ; son origine paternelle et maternelle, ainsi que le lieu de sa sépulture, rattachent donc la famille Hostilia au peuple sabin.

Il en était de même du berceau de cette famille. Medullia était alors une ville sabine[3]. Hostilius est un nom sabin[4]. Il n'est pas impossible que celui qui le portait au combattu contre ses compatriotes pour les réfugiés du Palatin, dont il aurait fait partie ; mais il est plus vraisemblable que le grand-père de Tullus Hostilius était tout simplement un chef sabin de l'armée de Tatius, et que, comme tel, il fut enterré dans un endroit dont les Sabins demeurèrent en possession après le combat, et où on les trouve encore établis deux siècles après, au temps de Valerius Publicola.

Le roi Tullius Hostilius lui-même était né, disait-on, dans une cabane et avait passé sa jeunesse à garder les troupeaux[5]. Ceci ne s'accorde pas très bien avec l'importance que la tradition donnait à son aïeule et à son grand-père, avec l'établissement de celui-ci à Rome sous Romulus, et paraît une allusion à la vie rude et agreste des Sabins.

Peut-être les Hostilius étaient-ils retournés dans la Sabine, et le peuple sabin voulut-il y aller chercher un roi qui fût un vrai fils de ses montagnes.

Du reste, tout dans la vie de Tullus Hostilius montre le roi sabin[6]. La tradition plaçait sa première demeure sur la Velia, au lieu où son aïeul, époux ou gendre d'Hersilie, avait été inhumé. La Velia, que maintenant on a de la peine à reconnaître, et dont le sommet est marqué par l'arc de Titus, fut dans l'origine

---

1 Ou Hersilie elle-même. (Plutarque, *Romulus*, 18.)

2 Denys d'Halicarnasse, III, 1.

3 Quel que soit l'emplacement précis de Medullia, sur lequel on n'est pas parfaitement d'accord, il faut le chercher certainement au delà de l'Anio, et par conséquent dans un pays qui était sabin, car la sabine s'étendait jusque là. (Nibby, *Dint*., II, p. 327.) Tite-Live (I, 38) la nomme avec Corniculum, Cameria, Crustumerium, Ameriola, Nomentum, toutes sur la rive droite de l'Anio, toutes par conséquent en pays originairement sabin ; il importe assez peu après cela que Tite-Live les dise latines, et encore, ajoute-t-il, qu'au moins en partie elles étaient habitées par les ***Prisci Latini***, les mêmes que les Casci dans lesquels nous avons reconnu des Sabins. Peu importe aussi que Denys d'Halicarnasse fasse de Medullia une colonie d'Albe ; je suis de ceux qui ne croient pas beaucoup plus aux trente colonies d'Albe qu'aux trente marcassins de la fameuse truie blanche, dont le nombre impossible, d'après l'*Histoire naturelle*, a déterminé le leur. J'en ai donné les raisons.

4 ***Hostilius***, *Hosti-**filius*** ; son père s'appelait *Hostus*. Je trouve en 325 un Hostus Lucretius Tricipitinus, consul. Or, le père de Lucrèce d'appelait Lucretius Tricipitinus ; son nom, qui se retrouve dans celui du mont Lucretile, est sabin. On donnait à Numa une femme appelée Lucretia. (Plut., *Numa*, 21.) Lucrèce était Sabine, je le montrerai. Ce nom ***Hostus***, associé à deux noms sabins **Lucretius** et ***Tricipitinus***, devait être un nom sabin.

5 Valère Maxime, III, 4, 1.

6 Je ne puis voir avec M. Preller (*Röm. Myth*., 692) dans T. Hostilius, le destructeur d'Albe, un représentant des Albains, mais je suis tout à fait de l'avis de ce savant quand il voit en lui le descendant d'un étranger.

une hauteur assez considérable pour que la maison de Valerius Publicola, qui y était située, parût menacer la liberté de la république naissante.

Hostilius s'y établit, non loin de la demeure du roi sabin Numa, et encore plus près de la porte du Palatin, pour en surveiller, comme lui, les habitants.

Tullus Hostilius continue l'œuvre de Numa. Il augmenta le nombre des Saliens[1], prêtres sabins ; il perfectionna le droit fétial[2], en vigueur chez les peuples sabelliques.

Tullus Hostilius fonda le culte singulier de la Peur. Ce culte ne doit pas surprendre chez un peuple qui, comme les Sabins, élevait des autels à la Fièvre[3] et adorait le Jupiter funeste. Le temple dédié par Tullus Hostilius à la Peur et à la Pâleur, filles de Jupiter[4], était dans l'esprit de la religion sabine, qui inclinait, par un de ses côtés, vers le culte des mauvaises puissances.

Cette divinité étrange, la Peur, était la personnification d'une idée abstraite, ce qui est tout à fait conforme au génie de la religion des Sabins, qui divinisaient la Jeunesse, la bonne Foi, l'Espérance.

Mais ce qui dessine surtout le caractère sabin de Tullus Hostilius, c'est la guerre acharnée qu'il fit à la ville d'Albe, et qu'il termina par la destruction de cette ville, à laquelle se rattachaient les origines de la Rome du Palatin. Albe était le chef-lieu de la confédération latine. La détruire, c'était frapper la confédération au cœur et préparer l'asservissement du Latium, que le successeur sabin de Tullus Hostilius, Ancus Martius, devait en grande partie accomplir. Aussi toute cette guerre est-elle conduite par Tullus Hostilius avec une violence où respire une haine de race, haine de la race sabellique contre la race latine, que la tradition a exprimée avec une poésie farouche et vraie.

Ce sont les Albain qui déclarent la guerre. Leur roi, Cluilius, s'avance à cinq milles de Rome, aux fosses Cluiliennes[5].

Là était en effet la frontière de l'antique Rome.

C'est à une distance à peine plus considérable que, du côté de la mer, on célébrait les Terminalia, à deux lieues environ.

Voilà le commencement de la puissance romaine.

Le roi Cluilius meurt d'une mort soudaine et un peu suspecte. Tite-Live donne aux Albains un dictateur ; ce titre existait dans les villes italiotes, et le nom s'en conserva chez elles, même quand elles eurent perdu leur autonomie, réduit alors aux humbles proportions d'une dignité municipale. Ce dictateur s'appelait

---

1 Tite-Live, I, 27 ; Denys d'Halicarnasse, II, 70.
2 Cicéron, *De Rep.*, II, 17.
3 Le nom et le culte de la Fièvre (*Febris*) étaient liés à un ensemble de purifications étrusco-sabines ; l'un des deux mois ajoutés par Numa s'appelait ***februarius***.
4 Servius, *Æn.*, VIII, 285.
5 Selon Tite-Live (1, 23) la ***fossa Cluilia*** devait son nom au roi *Cluilius* ; Denys d'Halicarnasse dit qu'elle fut l'ouvrage de ce roi (III, 4). Elle devait être soit la route d'Albe, entre la voie Latine et la voie Appienne, entre les Sette Rassi et Roma Vecchia, à la limite du territoire albain et du territoire romain. Niebuhr affirme comme indubitable que la *fossa Cluilia* était un conduit souterrain d'un demi mille de longueur, qui, de Grotta-Ferrata, conduit dans la campagne les eaux de la Maranna, et qui, selon lui, fut l'œuvre de Cluilius. M. Lewis (*On the credibility*, I, 454) réfute très bien cette supposition gratuite de Niebuhr, d'après laquelle un ouvrage, que Tite-Live dit ne plus exister de son temps, existerait encore. D'ailleurs la *fossa Cluilia* était plus près de Rome, car elle n'en était qu'à cinq milles. Les expressions dont se servent. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse ne peuvent s'appliquer qu'à un fossé de défense.

Mettius[1] Fufetius ; il devint plus tard l'allié de Tullus Hostilius. Peut-être ne fut il pas étranger à cette mort subite du roi d'Albe qu'il remplaça.

La haine du roi sabin s'exalte ; il menace les Albains du courroux des dieux qui a frappé leur chef, et qui les dévorera tous. Puis il exécute un coup hardi : il franchit nuitamment la fosse Cluilienne, traverse le camp des Albains, et se trouve ainsi sur leurs derrières. Le nouveau chef, intimidé, propose alors ce fameux combat dans lequel un petit nombre de guerriers décidera du sort des deux peuples, et qui tient plus de la légende que de l'histoire. Cependant il est raconté avec des détails tellement circonstanciés et tellement vraisemblables ; les monuments, et, si je puis ainsi parler, les reliques qui s'y rapportent, ont été si ; soigneusement et si longtemps conservés à Rome, que je répugne à y vair une fable imaginée après coup : J'y vois plutôt le souvenir d'un chant contemporain de l'événement, où tout n'était pas faux, et dans lequel la poésie a, comme fait toujours la poésie naïve, transmis plusieurs traits de la réalité.

Le vieux poème est perdu, mais il en reste quelques lambeaux dans l'admirable narration de Tite-Live, et le mâle génie de Corneille en a quelquefois retrouvé l'esprit, quoique écrivant dans un milieu trop différent pour pouvoir nous rendre toujours l'inspiration de la poésie primitive.

Plaçons-nous donc près de la fosse Cluilienne, à cinq milles de Rome, sur le chemin d'Albano, et représentons-nous les combattants dans cette campagne d'un caractère si grand et si sévère en vue du Monte-Cavi, sur le flanc duquel nous apercevons la ville d'où les Albains étaient descendus. Les Romains étaient sortis par la porte Capène, un peu en arrière de la porte Saint-Sébastien, par où nous-mêmes nous sommes sortis.

Parmi les Romains, nous découvrons le vieil Horace, qui n'est pas resté entre les murs de sa maison, où l'a retenu seulement, dans la tragédie française, la nécessité de trouver pour le récit du combat un auditeur intéressé. Camille, qui s'appelle Horatia, n'est pas dans la foule, où nous serions tenté de la chercher. Une jeune Romaine ne venait point dans un camp. Elle ne sortira de la maison de son père qu'après le combat, pour aller, pleine d'angoisse, au-devant de Curiace et, aux portes de la ville, rencontrer son meurtrier triomphant.

Curiace lui-même ne répond tout à fait à l'idée que nous donne chez Corneille la désignation de ce personnage, un gentilhomme d'Albe. Cependant il y a une certaine vérité dans cette expression : il appartenait à une illustre famille, puisqu'elle était alliée à la famille Horatia. Seulement, comme nous allons le voir, ces deux familles n'étaient ni romaines ni albaines, mais sabines.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les champions ont été choisis parmi les guerriers les plus courageux et les plus robustes. Le combat commence. L'une et l'autre armée le contemple avec passion. Tous les cœurs battent en silence.

Deux Horaces succombent. Le troisième, resté seul contre trois assaillants, prend la fuite. D'un côté, des cris de joie s'élèvent dans cette vaste campagne ; de l'autre, des cris de fureur. Le vieux père maudit son fils.

Mais cette fuite était une feinte, une ruse de sauvage, comme on en voit chez les Mohicans de Cooper. Horace égorge sans merci les deux ennemis, dont l'inégalité de forces a divisé la poursuite. Denys d'Halicarnasse, ou plutôt le poème

---

[1] Ce nom de ***Metius*** ou ***Mettius*** est le prénom du héros sabin Curtius. Metius Fufetius pourrait avoir été un Sabin résidant à Albe, et nommé par une intrigue de Tullus Hostilius, qui lui-même peut bien avoir eu quelque part à la mort du roi Albain.

populaire qu'il ne connaissait pas, mais d'où émanait la tradition par lui recueillie, a soin d'indiquer, selon le procédé homérique, le genre de chaque blessure. Le second Curiace porte au second Horace un coup terrible entre les deux épaules. Il fuyait donc. Ni Denys d'Halicarnasse, ni Tite-Live, ni les annalistes romains, n'auraient imaginé cela. L'épée qui est entrée dans le dos va déchirer les entrailles ; mais le mourant, par un dernier effort, glissant la sienne sous le bouclier de son ennemi, lui coupe le jarret. On croit lire un chant de l'Edda ou une page de l'Iliade.

C'est prés du lieu où nous sommes que les crois Curiaces et les deux Horaces tombèrent. Il ne faut pas aller chercher la sépulture des premiers à Albano, qui n'est point sur l'emplacement d'Albe, bien qu'on y montre aux voyageurs un prétendu tombeau des Curiaces.

Ce tombeau a tout l'air d'être un tombeau étrusque. Il est surmonté de pointes tronquées très analogues à celles que Pline[1], qu'il parle d'un monument réel ou d'un monument imaginaire, dit avoir existé sur la tombe de Porsenna. On pense que le monument d'Albano a été le tombeau d'Aruns, fils de Tarquin le Superbe, tué près d'Aricie (Lariccia).

Comme le disent Tite-Live[2] et le bon sens, les tombes des Curiaces, si on les éleva, comme il est probable, au lieu qui vit leur mort, devaient être plus près de Rome que celles des deux Horaces ; car le frère de ceux-ci avait fui du côté de la ville pour attirer ses ennemis, inégalement blessés, sur ses pas et les vaincre l'un après l'autre.

Quant aux tombeaux des deux Horaces tués au commencement de l'action, ils devaient être près de la fosse Cluilienne, qui séparait les deux camps, à environ cinq milles de Rome.

A cette distance de la porte Capène[3] se voient encore aujourd'hui deux grands tombeaux de forme pyramidale comme les tombes étrusques de Cære (Cervetri) et de Tarquinii (Corneto). Tout ce qui se construisait alors se construisait à l'étrusque. La base, qui est formée de grosses pierres, représente bien ce que Tite-Live, en parlant de la sépulture d'Horatia, appelle ***saxum quadratum***[4].

Ces tombeaux sont très voisins l'un de l'autre, et les deux frères furent tués presque en même temps sur le terrain primitif du combat.

Ce qui achève de rendre probable que ces monuments énormes et d'une forme ancienne soient ou du moins aient passé dans l'antiquité pour être les tombeaux des Horaces, c'est que les anciens font aussi mention du *champ sacré* des Horaces[5], et que, non loin des tombeaux qu'on peut croire les leurs, est une enceinte dont les murs trahissent par leur appareil une époque très reculée.

---

1 *Hist. nat.*, XXXV, 19, 7 ; de Luynes, *Ist. Arch.*, 1829, p. 306.
2 I, 25. *Supulcra exstant, quo quisque loto cecidit*.
3 On voit des tombeaux fort semblables en divers lieux dans l'Étrurie, près de Corneto, de Chiusi, de Cære.
4 Tite-Live, I, 26. ***Saxum quadratum***, comme on l'a remarqué, ne veut point dire pierre ***carrée***, mais pierre ***équarrie***, pierre taillée, et, dans l'usage, pierre de travertin ; c'est en travertin qu'est le soubassement de ces deux tombeaux ; en général, l'emploi du travertin ne remonte pas si haut, mais comme celui d'Horatia ils avaient pu être refaits.
5 *Horatiorum qua viret sacer campus*,
dit Martial (*Ép.*, III, 47, 3) en décrivant la voie Appienne, et avant de parler du temple d'Hercule dont on a cru, un peu plus loin, reconnaître les ruines. Quelques-uns des morceaux de péperin dont ce mur se compose ont jusqu'à sept pieds ; et, chose remarquable, les joints verticaux, au lieu d'aboutir au milieu du côté horizontal des pierres, se continuent par un autre joint vertical ; ce qui est pour les architectes un signe de haute antiquité.

Cette enceinte semble bien avoir été construite pour enclore le champ sacré des Horaces.

Si le combat des trois Horaces et des trois Curiaces n'est pas entièrement imaginaire ; si, comme je serais porté à le croire, il fut, soit une sorte de jugement de Dieu, auquel les deux peuples promirent de se soumettre, soit un fait d'armes singulier accompli en présence des deux armées qui suspendirent leur combat pour le contempler, comme plus tard le duel de Torquatus et du Gaulois au pont de l'Anio, il est permis de faire quelques observations historiques sur le nom des combattants, — leur nom est ce qui a dû le mieux se conserver dans la tradition, — et sur leur patrie, que ce nom peut indiquer.

Le nom des Curiaces[1] est sabin ; il est formé du nom des Sabins eux-mêmes (Curites), qui est celui en particulier des habitants de Cures. Il en est de même du nom des Horaces, où l'on retrouve le nom de la déesse guerrière Hora, épouse de Quirinus[2]. D'ailleurs, la tradition donnait pour mère aux trois Horaces la sœur de la mère des trois Curiaces[3].

Les deux familles étaient donc apparentées. L'on doutait même si ce n'était pas les Curiaces qui avaient combattu pour les Romains[4].

On peut voir dans les Horaces et les Curiaces les rejetons de deux branches d'une famille sabine établie dans la ville d'Albe parmi les Latins.

Des Sabins étaient les champions naturels de Rome, alors surtout sabine ; les Albains voulurent opposer à des hommes de cette race belliqueuse d'autres hommes de la même race. D'ailleurs, on a des preuves que les Sabins avaient pénétré sur plusieurs points dans le pays latin et s'étaient mêlés aux populations latines[5].

Tite-Live a omis la parenté des Horaces et des Curiaces ; ainsi se trouvent supprimés plusieurs traits pathétiques de l'ancien chant qui sont venus de là bien certainement à Denys d'Halicarnasse, car sa rhétorique ne les aurait pas trouvés.

Les Horaces, avant de tirer le glaive contre leurs parents, demandent à consulter leur père. Ils lui expriment leur désir de combattre. Le vieil Horace du poète inconnu, avec un sentiment digne du vieil Horace de Corneille, lève les mains au ciel et remercie les dieux de lui avoir donné de tels fils ; puis les embrasse et les envoie au combat.

Le général albain conduit les Curiaces sur le champ de bataille, et le roi de Rome y conduit les Horaces. Ils étaient tous bien armés et ornés comme des victimes dévouées à la mort.

---

1 Properce les appelle ***Curii***. (*Él.*, III, 2, 7.) Janus et Junon, deux divinités sabines. — Le nom de la seconde n'était qu'une autre forme du nom de Jana pour laquelle on la prenait parfois, — Janus et Junon avaient pour épithète, le premier ***Curiatius***, la seconde ***Curis***. Plutarque (*Quæst. r.*, 4) parle d'un Sabin qui s'appelait *Antro Curiatius*.

2 ***Hora Quirini*** (Aulu-Gelle, *N. Att.*, XIII, 23), la même que la déesse guerrière Horta. (Preller, *Röm. Myth.*, p. 328.) Le vainqueur des Curiaces. s'appelait Marcus Horatius. Marcus était un prénom sabin, dans l'origine formé de Mars, comme *Mamercus* de *Mamers*, autre forme du nom de ce dieu sabin.

3 Denys d'Halicarnasse, III, 13.

4 Tite-Live, I, 24. La puissante famille Horatia a dû faire prévaloir la version qui lui attribuait la victoire dans ce mémorable combat, livré par ses ancêtres.

5 J'en ai cité des exemples qui paraissent anciens. J'ai parlé aussi des Saliens de Tusculum. Il y eut beaucoup de Mani à Aricie (Festus, p. 145), et Manus est un nom sabin. Tout à l'heure encore nous avons vu un dictateur d'Albe porter un nom sabin, Mettus. Enfin le culte ancien de Vesta dans la ville d'Albe et (Juvénal, Satires, IV, 60) ne peut être attribué qu'aux Sabins, à moins qu'on ne le fasse remonter aux Pélasges.

Avant de croiser le fer contre des hommes de leur sang, les vaillants guerriers sont émus. Ils remettent leur glaive à des écuyers, et courent s'embrasser encore une fois en pleurant. Puis les champions reprennent

leurs armes et commencent le combat terrible. Ce brusque mouvement de tendresse héroïque, saisissant des parents qui s'aiment et qui vont s'égorger, est dans l'esprit des épopées primitives. On ne serait pas surpris de le rencontrer dans les Nibelungen ou même chez Homère.

Horace revient tout sanglant dans Rome, faisant porter devant lui les dépouilles des ennemis qu'il a immolés. Arrivé à la porte Capène, il rencontre sa sœur. Celle-ci reconnaît sur l'épaule de son frère le manteau de son fiancé, manteau qu'elle avait tissu de ses propres mains, et dont le vainqueur s'était barbarement paré.

Elle détache ses cheveux et pleure. L'imprécation éloquemment furibonde de Camille contre son frère est plus dans le caractère d'une Romaine du temps d'Horace que dans celui d'une Romaine de nos jours. Aujourd'hui le frère répondrait certainement par un coup de couteau. Horace plonge son glaive dans le sein de sa sœur[1].

La différence des mœurs se fait sentir en un seul point. Aujourd'hui le Romain qui aurait donné le coup de couteau s'échapperait, protégé par l'intérêt de la foule. Sous Tullus Hostilius, la justice était plus sévère.

Horace est condamné à mort. Tout le récit de Tite-Live est admirable. Les formules antiques du droit sabin, qui devint le droit romain, ont une solennité sombre : ***Horrendum carmen***. Le père s'élance ; il parle. Son discours, qui surpasse peut-être encore ce-lui que Corneille lui a fait tenir, est plein de vivacité et de force. La mémoire et l'imagination vont du poète inconnu, premier auteur du récit de Tite-Live, à Corneille, le poète immortel, et notre vieux Romain semble parfois contemporain de la tragédie qu'il retrace.

Si les effusions langoureuses de Curiace choquent un peu en présence des terribles souvenirs de la Rome primitive, le *qu'il mourût*, ce mot héroïque et presque barbare, est de la date de l'événement ; il a la grandeur, la simplicité, la rudesse des vieux tombeaux étrusques. Il aurait pu être prononcé dans cette campagne sauvage, en présence de cet horizon sévère et sublime comme le génie de Corneille.

La scène du jugement se passait dans le Comitium, au pied du Capitole, à côté de la prison Mamertine, là où l'ut depuis le siège du préteur. Le roi, entouré des patriciens sabins, faisait prononcer par les duumvirs l'arrêt terrible qui condamnait Horace à être pendu. Le père en appelait au peuple (*populus*), c'est-à-dire aux patriciens[2], et son fils était absous par ses compatriotes, dont, grâce à lui, la nationalité avait triomphé des prétentions latines.

Tout près, à l'angle du portique qui plus tard entoura le Forum romain[3], s'élevait une colonne à laquelle on disait qu'avaient été suspendues en trophée les armes

---

1 Selon Denys d'Halicarnasse, qui semble encore ici suivre de plus prés que Tite-Live la vieille tradition poétique et en mieux reproduire le farouche caractère, Horatia fut ensevelie sous les pierres que jetaient à son cadavre les passants indignés. Son père n'avait pas voulu que ce cadavre fût apporté dans sa maison et déposé dans la sépulture de sa famille. (Denys d'Hal., III, 21.)

2 Ce sens du mot ***populus***, primitivement opposé à plebs, quoique les anciens eux-mêmes aient employé l'un pour l'autre, n'est plus douteux depuis Niebuhr.

3 Denys d'Hal., III, 21. Denys parle du second portique. Ce doit être celui qui était au nord-est du côté des boutiques neuves et aussi du Comitium.

des Curiaces[1]. C'est ce qui explique comment, dans le fameux procès où Horace fut sauvé par sa gloire et par son père, celui-ci pouvait, ainsi que le représente Tite-Live, montrer au peuple ce trophée en embrassant son fils.

Une relique, conservée avec soin jusqu'à la fin de l'empire, va nous faire retrouver, toujours suivant la tradition, la demeure des Horaces.

Cette relique était la ***poutre de la sœur*** (tigillum sororium), sous laquelle Horace dut passer pour être purifié de son fratricide ; humiliation analogue à celle qu'on imposait aux vaincus en les faisant *passer sous le joug*, d'après une coutume des peuples italiotes, et en particulier des peuples sabelliques, auxquels appartenaient les Samnites, qui firent passer les Romains sous le joug dans la vallée de Caudium.

La *poutre de la sœur*, souvent refaite, existait encore au quatrième siècle[2] ; car elle est mentionnée par les régionaires. Nous savons précisément où elle se trouvait : elle était placée, en travers, d'un mur à l'autre, au-dessus de la tête des passants, dans une rue étroite par où l'on descendait de la partie élevée des Carines, et d'où l'on gagnait la Bonne Rue (Cyprius Vicus)[3], aujourd'hui Via Urbana. C'est donc sur la pente septentrionale de la hauteur sur laquelle est S. Pietro in Viucoli que devait se conserver la poutre de la sœur, dans une rue à laquelle correspond à peu prés la rue de Saint-François de Pola, et c'est là, je crois, que la tradition plaçait la demeure d'Horatius.

En effet, cet endroit où rien n'indique l'existence d'un monument religieux, ne pouvait guère avoir été choisi pour y faire l'expiation dont la poutre gardait le souvenir que parce que la demeure de la famille Horatia était là.

Là aussi on éleva deux autels, l'un à Junon, déesse sabine, l'autre à Janus Curiatius, dont, dit Denys d'Halicarnasse, les Curiaces portaient le nom, ce qui achève de prouver qu'ils étaient Sabins ; ces autels consacrés, en mémoire de l'expiation d'Horatius, à deux divinités sabines montrent que lui aussi était Sabin.

S'il n'y avait eu que des Romains et des Albains en présence, peut-être la guerre en fût restée là. La Rome du Palatin avait des liens de parenté avec Albe, ville latine comme elle ; parmi ses premiers habitants avaient été des pâtres albains ; mais les Sabins n'avaient, eux, avec Albe aucune communauté d'origine. Ils n'appartenaient pas au même rameau de la race italique. La métropole de la confédération latine était une rivale qu'ils ne pouvaient souffrir. Hostilius, qui personnifie en lui cette haine nationale de la race sabellique pour la race latine, avait résolu la destruction d'Albe et l'accomplit.

Tite-Live dit que la paix ne fût pas de longue durée. Elle ne pouvait l'être. Des deux parts on ne devait chercher qu'une occasion de la rompre.

Les Albains sont accusés d'avoir formé contre Tullus Hostilius des ligues secrètes. Cela n'est point invraisemblable. La conduite équivoque de leur chef, malgré lui sous les ordres de Tullus Hostilius, me paraît très bien exprimer la situation d'un chef sabin conduisant des Latins, et d'un peuple devenu l'auxiliaire de son ennemi.

---

1 Ce monument s'appelait ***Pila Horatia***, les armes d'Horace ; c'est par confusion qu'on a pris pila pour un singulier ayant le sens de pilier, et qu'on a cru qu'il désignait la colonne commémorative elle-même. (Beck., *Handb*., p. 298.)

2 *Curiosum urbis et notitia*. (*Reg*., IV.)

3 Denys d'Hal., III, 21. La Bonne Rue était entre l'Esquilin et le Viminal, et se dirigeait vers le sommet du Cispius, indiqué par l'église de Sainte-Marie-Majeure. Les Carines étaient sur l'Oppius, dont la cime porte l'église de San-Pietro-in-Vincoli, et s'étendaient sur ses pentes.

Tullus Hostilius ajourna ses projets contre Albe, mais il ne les abandonna pas. Il fit la guerre aux Véiens. Ceux-ci avaient pour alliés, comme ils les eurent constamment, les habitants de Fidène, ville située à quelques milles de Rome, sur la rive gauche du Tibre, en face de la vallée de la Cremera, sur la rive droite, vallée qui conduit à Véies.

Tullus Hostilius avait forcé les Albains à le suivre, ce qu'ils devaient faire très à contrecœur. Rien n'est donc plus vraisemblable que la trahison qu'il leur reprocha. Tout est vraisemblable aussi dans les détails de cette bataille telle qu'elle est racontée par Tite-Live.

Mais la cause véritable de la trahison fut la haine, la haine d'un corps d'armée latin, contre un roi sabin, et l'hésitation du général sabin de ce corps d'armée entre sa race et son devoir.

Et cela, Tite-Live ne l'a point dit.

Le récit de la bataille est très clair et se comprend parfaitement quand on est sur les lieux. Tullus Hostilius est campé au delà du confluent du Tibre et de l'Anio, avant le Tibre à sa gauche et des collines à sa droite. Le fleuve fait en cet endroit un coude qui embrasse une plaine très propre à camper et à combattre. Près du fleuve sont les Véiens, qui l'ont franchi pour venir au secours des Fidenates, ceux-ci prés des collines sur lesquelles est leur ville. Aux Fidenates, Tullus oppose ses douteux alliés, les Albains, qui forment son aile droite, et, avec son aile gauche appuyée au Tibre, il attaque les Véiens.

Mettus Fufetius, le général des Albains, au lieu de s'élancer sur les Fidenates, qui sont en face de lui, fait un mouvement vers la droite et gagne les collines où il prend une position qui lui permet d'accabler les Romains, s'ils sont repoussés, et de les jeter dans le Tibre. Son dessein n'échappe pas à Tullus Hostilius ; mais, en homme habile, il feint d'avoir ordonné ce mouvement et le crie à haute voix. Les Fidenates, qui l'ont entendu, craignant que les Albains ne descendent des collines et ne les écrasent, se retirent vers leur ville. Alors le chef albain, voyant que l'armée de Tullus a l'avantage, fond sur les Fidenates pour cacher la perfidie qu'il a conçue, mais qu'il n'ose plus exécuter.

Tullus Hostilius, délivré de l'un de ses deux ennemis, se porte sur les Véiens, et ce sont eux qui sont poussés dans le fleuve, en cet endroit, rapide et tourbillonnant, comme le remarque Denys d'Halicarnasse (III, 25). Le roi avait eu un moment terrible quand il avait reconnu la trahison des Albains. Il avait voué la fondation, je dirais presque d'un couvent de douze Saliens sur le Quirinal, et d'un temple à la Pâleur et à l'Effroi. Il ne pardonnait pas au général albain la peur qu'il avait un moment ressentie. Dissimulant pour ce jour-là, il reçoit les félicitations de Fufetius.

Le lendemain, il assemble les deux armées ; mais il a soin de faire entourer celle des Albains par la sienne. Alors il déclare que l'arrêt contre Albe est porté, qu'on la détruit en ce moment, que ses habitants seront transplantés dans la ville dont il est roi ; et, après avoir reproché à Mettus Fufetius son crime ; avec une dureté toute sabine, il condamne le violateur de la Foi, cette déesse à laquelle les Sabins avaient élevé un temple sur le Capitole, à être écartelé.

Si Fufetius était Sabin, c'était pour le roi sabin un motif de plus d'être sévère. En outre, le parti que Tullus voulait tirer de ce manque de foi dut contribuer à l'atrocité du châtiment.

Les détails du combat et de l'affreux supplice qui le suivit ont une précision que peut seule expliquer encore cette fois l'existence d'un ancien chant, source de la tradition où ont puisé Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, et qui permet de les croire. J'en dirai autant de l'émouvante peinture que fait Tite-Live du désespoir des, Albains en voyant détruire leur ville. Il les montre s'arrêtant sur le seuil de leurs maisons ou les parcourant pour les revoir une dernière fois[1].

Je crois entendre quelque élégie nationale, quelque ***nænia*** patriotique, dont l'écho lugubre semble gémir encore dans le pathétique récit de Tite-Live.

Arrêtons-nous un moment, et des hauteurs de Fidène regardons cette montagne d'Albano si belle à l'horizon, et sur le penchant. de laquelle, dominant le lac, se dessinait la ville d'Albe.

En voyant du lieu où nous sommes les tourbillons de poussière qui s'élevaient de 'leurs maisons abattues, les soldats albains durent éprouver une désolation profonde. Les hommes du Palatin, ancienne pus session des rois d'Albe, et qui suivaient leur chef sabin peut-être avec autant de répugnance que les Albains eux-mêmes, ne durent pas grandement se réjouir ; mais les Sabins et leur prince durent être transportés de joie.

La fiction poétique par laquelle Albe avait été rattachée à l'arrivée prétendue d'Énée au moyen de la truie blanche (Alba), et des trente petits cochons dont elle était mère, a fait croire que son nom Alba voulait dire la Blanche ; mais, je l'ai dit, cette étymologie est insoutenable. Albe s'appelait ***Alba longa***, *Albe la Longue* ; or le premier de ces deux mots doit être nécessairement un substantif[2].

De plus, on ne voit pas d'où serait venu l'idée de blancheur : il est très rare que la neige blanchisse le mont Albano ; cela n'arrive chaque année que pendant peu de jours, tandis que la neige reste pendant plusieurs mois sur les sommets de la Sabine.

La couleur de la montagne d'Albe, composée de roches volcaniques, est plus sombre que celle des montagnes calcaires et blanchâtres qui l'avoisinent. Pour justifier cette origine du nom d'Albe, on a été jusqu'à supposer que ses édifices étaient blanchis. La truie, même quand on y croirait, serait une mauvaise explication, car Lycophron dit qu'elle était noire[3].

Albe était à mi-côte, tournée d'un côté vers la montagne et de l'autre vers le lac[4], s'étendant en longueur[5], ce qui l'avait fait nommer la Longue. M. Mommsen décrit très bien les avantages de cette situation : *Au sud, les pentes escarpées du Monte-Cavi la rendaient inaccessible ; il en était de même du côté du nord ; à l'est et à l'ouest, on pouvait y arriver*. Chacun conçoit que les Latins eussent choisi une telle situation pour leur métropole et l'eussent préférée à Lavinium.

---

1 Tite-Live, I, 29.

2 Nous avons vu que ce substantif était probablement un mot ibérien. Quoi qu'il en soit, Alba était aussi le nom du sommet de la montagne,

Et residens summa latiaris Jupiter Alba.
(Lucain, *Pharsale*, I, 198.)

Quaque iter est latiis ad summam fascibus Albam.
(*Ibid*., I, 87.)

3 *Cassandra*, v. 1255.

4 Denys d'Halicarnasse, I, 46.

5 Tite-Live, I, 2. Nibby (*Dint*., I, p. 61-2) a été conduit à étendre l'emplacement qu'Albe devait occuper, de Palazzola jusqu'à Marino, par la nécessité de la faire assez grande pour qu'elle ait pu donner naissance aux trente colonies latines. Mais l'existence de ces colonies est douteuse, et ce nombre de trente plus douteux encore.

Albe, détruite par Tullus Hostilius, ne fut jamais rebâtie. On avait épargné les temples, mais des temples dans une ville déserte ne sont pas réparés, et il ne reste d'Albe aucune ruine de l'époque des rois.

On a trouvé à quelque distance des objets curieux, et qui peuvent remonter au temps de l'existence et de la domination d'Albe[1]. Ce sont des vases d'une forme particulière, une petite idole très grossière, la pointe d'une pique et des couteaux en bronze. On était arrivé à cette découverte en perçant une couche volcanique, et on n'hésita pas à y voir des restes d'une civilisation antérieure à l'âge des volcans albains, antérieurs eux-mêmes aux âges historiques. On n'avait pas remarqué que l'entrée des tombeaux où avaient été trouvées ces antiquités, qu'on croyait antédiluviennes, était plus bas, et s'ouvrait sur une ancienne voie[2].

Ces vases n'en sont pas moins fort anciens et fort curieux, surtout parce qu'ils imitent et nous font connaître la forme qu'avaient à une époque très reculée les cabanes du Latium, et qui dut être à peu près celle de la cabane de Romulus[3].

Tullus Hostilius établit la population d'Albe sur le mont Cælius ; peut-être les Étrusques, alliés de Romulus contre les Sabins, furent-ils alors forcés de la quitter et d'aller habiter le Vicus Tuseus (quartier étrusque), s'ils n'allèrent l'habiter plus tard.

Le souvenir de cette alliance n'était pas pour un roi sabin un motif de les ménager. Mais le Cælius devait revoir les Étrusques.

La tradition rapporte que Tullus établit sa demeure sur le Cœlius. C'est toujours la même pensée qui avait fait placer sa première habitation, comme celle de Numa, aux abords du Palatin : on voulait indiquer que les rois sabins se logeaient prés de leurs sujets latins pour les surveiller.

La tradition rapportait aussi qu'un chef bernique, nommé Oppius, était venu d'Agnani défendre Rome, tandis que Tullus Hostilius faisait la guerre aux Véiens, et qu'un chef de Tusculum, appelé Cispius, était venu dans la même intention ; que l'un et l'autre avaient donné leur nom à deux cimes de l'Esquilin[4]. Cela est bien chevaleresque et peu probable. S'il y a quelque chose de vrai dans cette tradition, que je mentionne parce qui elle se rattache à l'histoire locale de Rome, c'est plutôt, je crois, que les deux chefs profitèrent de l'absence de Tullus Hostilius pour s'établir sur l'Esquilin.

La destruction d'Albe était un grand événement. C'était un coup terrible porté par le roi sabin à la confédération latine, dont Albe était le centre ; c'était l'hégémonie qu'elle exerçait sur les villes latines transportée à la ville où il régnait.

Aussi les villes latines se soulevèrent, mais, à ce qu'il semble, assez mollement.

La confédération latine avait été frappée au cœur, ou plutôt à la tête. Le roi sabin, qui lui avait porté ce coup décisif, triompha sans peine du Latium décapité.

---

1 *Lettera d'Al. Visconti a Gius. Carnevali, sopra alcuni vasi*, etc.
2 Je dois encore ce renseignement topographique à M. Rosa.
3 Ces vases, qui sont des urnes funèbres, peuvent se voir dans le musée étrusque du Vatican.
4 Festus, p. 348-151. L'un de ces sommets, l'Oppius, était voisin des Carines ; ce ne peut être que celui on est l'église de San-Pietro-in-Vincoli ; l'autre, le Cispius, est désigné par Festus comme étant dans le voisinage du Vicus-Patricius, dans lequel on sait que se trouvait l'église de Sainte-Pudentienne. (Anast., *Vit. Pont. Pius I.*) Le Cispius était donc la cime de l'Esquilin indiquée aujourd'hui par l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Cet événement, qui abaissait la confédération latine, fut favorable aux Latins de Rome.

La population que Tullius transporta sur le mont Cœlius était considérable. Celle de Rome, dit Tite-Live (I, 30), en fut doublée.

Le roi sabin s'était peut-être applaudi d'anéantir le berceau de la royauté romaine ; mais il ne savait pas ce qu'il faisait en donnant ainsi, dans le Cœlius latinisé, un allié au Palatin. Il préparait l'ascendant futur de la ville latine.

Plusieurs grandes familles d'Albe[1] se trouvaient parmi les nouveaux habitants du Cælius. Une d'elles était celle des Jules[2], de laquelle César devait un jour sortir.

Tullus Hostilius ne se doutait pas qu'il introduisait dans Rome les aïeux de celui qui était destiné à renverser le gouvernement héritier futur du pouvoir des rois, et à venger de la république la royauté en détruisant la république et en préparant, en fondant réellement l'empire.

Le Cælius fut toujours considéré depuis comme le mont des Étrangers ; on y honorait les dieux venus du dehors[3], et on y plaça le *camp des Étrangers*[4]. Il ne faut jamais l'oublier, dans Rome, qui alors fut surtout sabine, les étrangers, c'étaient les Latins.

Cependant, sans parler du Palatin, on découvre à Rome des traces de la présence des Latins, antérieurement à Tullus Hostilius.

Le culte d'un dieu indigène du Latium, Faunus, parait avoir existé de très bonne heure sur l'Aventin[5] et dans l'île Tibérine[6].

L'on disait qu'un Julius Proculus, venu à Rome avec Romulus, avait fondé la famille des Jules ; mais ce fut, je pense, une flatterie imaginée par un généalogiste qui trouvait que ce n'était pas assez pour la famille à laquelle appartenait César de n'être à Rome que depuis Tullus Hostilius.

L'histoire attribue à Tullus Hostilius un petit nombre de monuments. Cela se conçoit : guerrier avant tout, il eut peu le temps de s'occuper à bâtir ; il détruisait plutôt. Il détruisit Albe, chef-lieu de la confédération latine. Son plus grand monument fut une ruine.

On rapportait à ce roi la consécration du temple de Saturne ; peut-être, en effet, ce temple ne date-t-il que de lui. L'autel de Saturne était beaucoup plus ancien et remontait aux premières populations latines qui occupèrent le Capitole ; mais il est possible que Tullus Hostilius ait voulu plaire ainsi aux Latins établis par lui sur le mont Cœlius et remplacer pour eux leur temple de Jupiter Latiaris sur le mont Albain, afin de les attacher à leur nouvelle patrie par le culte de leur dieu national[7].

---

1 De ces familles, données pour albaines, il en est une qui est évidemment sabine, les ***Curiatii***.
2 C'est parce que les Jules étaient originaires d'Albe qu'ils avaient leur sanctuaire de famille à Boville. Boville dépendait d'Albe ; ses habitants s'appellent dans une inscription ***Bovillani Lungalbenses***. Nibby dit y avoir retrouvé le ***Sacrarium*** des Jules. (*Dint.*, I, p. 311-12.)
3 *Aram adventiciorum deorum*. (Tertullien, *ad Nat.*, II, 9.) Tertullien dit que cet autel était sur le Palatin, mais c'est évidemment un mot mis pour un autre, car il le place prés du temple de la déesse Carna, et l'on sait que ce temple était sur le Cœlius. (Macrobe, *Saturnales*, I, 12.)
4 *Reg.*, II.
5 Ovide, *Fastes*, III, 296.
6 Ovide, *Fastes*, II, 193. Pour le prétendu temple de Faunus, qu'on a cru retrouver sur le Cœlius dans une église des bas-temps, San-Stephano-Rotundo, cette supposition ne repose sur aucun fondement.
7 Macrobe, *Saturnales*, I, 8. Macrobe dit qu'alors furent instituées les saturnales. Mais, comme le culte de Saturne dont elles faisaient partie, elles devaient être plus anciennes. Peut-être Tullus Hostilius, toujours pour

Tullus Hostilius a attaché son nom à un édifice d'une grande importance, la Curia Hostilia, principal lieu des assemblées du sénat jusqu'à Sylla[1].

Les curies furent dans le principe des associations entre patriciens, dont le but était l'exercice d'un culte commun et le règlement de certaines affaires.

Le lieu où les membres de la curie s'assemblaient s'appelait lui-même ***Curia***, comme dans un autre ordre de faits on a appelé *commune* l'endroit où se réunissaient les magistrats de la commune.

Les anciennes curies étaient au pied du Palatin, du côté qui regarde le Cælius[2].

Tullus Hostilius, le premier, fonda une Curia générale où les chefs des curies particulières, en prenant ce mot dans le sens d'association, se réunirent. La curia de Tullus Hostilius devint le *temple* du sénat ; car elle était un lieu auguré, et c'est là ce que l'on entendait par un temple.

La curia d'Hostilius, voisine du Comitium[3], placé lui-même au pied du Capitole, au-dessous de la plate-forme du Vulcanal, aux environs de l'arc de Septime Sévère et du temple de la Concorde, la curia était au nord-est du Comitium, un peu en avant de l'église de Sainte-Martine[4].

Ce lieu, voisin du temple de Janus, n'avait jamais été possédé par les Romains. Devant la curie était la statue de l'augure *sabin* Attus Nœvius[5].

Cicéron dit que Tullus Hostilius entoura d'un mur le Comitium et la Curia ; tous les autres témoignages le font l'auteur de la dernière.

Le Comitium était le lieu où se tenaient les Comices par curie, c'est-à-dire où votaient les patriciens.

La curia Hostilia fut le lieu où délibérèrent les chefs des patriciens, les pères qui formaient le sénat.

---

plaire à ses sujets latins, donna-t-il à ces fêtes essentiellement latines plus d'éclat. Cedrenus parle d'un pont et d'une porte ajoutés par Tullus. (74.) Je ne sais quelle pouvait être cette porte ; le pont est probablement celui par lequel Ancus Martius réunit la rive gauche au Janicule, qu'il fortifia. Ce fut la citadelle créée par Ancus, sur le Janicule, qui dut amener la construction du pont, et c'est vraisemblablement par confusion que ce pont a été attribué au prédécesseur d'Ancus. Une autre confusion, causée par la ressemblance des noms, a pu faire dire que Tullus Hostilius avait fondé à Rome le culte de la Fortune, déesse favorite de Servius Tullius, ce soldat de fortune. Cependant, comme il y avait trois temples de la Fortune sur le Quirinal, le culte de cette déesse a bien pu être originairement un culte sabin.

1 Tite-Live, I, 30.

2 Tacite (*Ann*., XII, 24), en décrivant la marche de la charrue de Romulus, dessinant le Pomœrium, désigne trois points : l'autel de Consus, au sud-ouest du Palatin ; la chapelle des Lares, au nord-est ; enfin les *anciennes Curiæ*, que Tacite nomme après l'autel de Consus et avant le chapelle des Lares, et qui par conséquent devaient se trouver au sud-est du Palatin. Des anciennes Curies, dont quelques-uns ne se laissèrent pas déplacer et existaient encore au temps de Festus. Nibby a cru reconnaître quelques restes de ce côté du Palatin. (*Rom. ant*., II, p. 480.)

3 Vitruve (V, 2) dit que le Trésor, la Prison, la Curia, doivent être attenantes au Forum. C'est ainsi qu'à Rome étaient disposés ces trois monuments.

4 L'emplacement de la *Curia Hostilia*, sur lequel on a beaucoup discuté, mérite d'être déterminé avec soin. D'abord elle était. sur le côté nord-est du Forum. Car, comme Niebuhr l'a remarqué le premier, on fixait l'heure de midi en regardant le soleil de la Curia. (Pl., VII, 60.) Or, si elle eût été du côté opposé, à midi, on n'eût pas vu de là le soleil. C'est une preuve en quelque sorte oculaire qui a elle-même l'évidence du soleil en plein midi. De plus, on regardait le soleil entre les Rostra qu'on sait avoir été en avant de la Curia (Varron, *De ling. lat*., V, 155), et la Græcostasis qui était près du temple de la Concorde (Varron, *ibid*. et 156), dont la position est certaine et dont la place est encore reconnaissable. On sait aussi que la Græcostasis touchait au Comitium. (Pl., *Hist. nat*., XXXIII, 6.) Or, la position du Comitium confirme celle de la Curie, dont il était rapproché. (Tite-Live, I, 36.) C'est ce qu'a démontré le premier avec une évidence qui, selon moi, ne laisse rien à désirer, M. Dyer, dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Mythologie* publié en anglais par Smith, t. III, p. 775, art *Roma*. Dans un passage très mutilé de Festus se trouvait ibus ; O. Müller a suppléé ce qui manquait avant ces quatre lettres par *Curiam sub veteri (veteribus)*, ce qui placerait la Curie au sud-ouest du Forum. (v. Cicéron, *Academ. Prior*., II, 22.) D'après ce qui précède, cette interpolation de l'illustre éditeur de Festus doit être rejetée.

5 Ce prénom Attus qui était aussi celui d'Atta Clausus, chef de la gens sabine des Claudius, le prouve.

On disait que Tullus Hostilius avait entouré le Comitium d'un mur et avait bâti la Curia, qui portait son nom, parce que c'était Tullus qui avait organisé le patriciat.

C'est avec lui qu'on voit poindre l'organisation politique de Rome. Numa s'était occupé surtout de l'organisation religieuse.

J'ai dit que Romulus, le fondateur de la petite Rome palatine, n'avait rien pu faire en politique de ce qu'on lui a prêté.

Il n'avait pu diviser la population de Rome, dont une très faible partie lui obéissait en trois tribus. Ces tribus étaient celle des Tities ou des Sabins, de beaucoup la plus considérable et occupant cinq des huit collines ; celle des Luceres ou des Étrusques, sur le Cælius ; celle des Rhamnes ou des Romains, sur le Palatin, la seule que gouvernât Romulus, et la plus petite des trois[1].

De même Romulus ne fut pour rien dans l'organisation des curies. Les anciennes n'étaient pas sur le Palatin, mais au pied du Palatin et en dehors de son enceinte, comme l'autel de Consus, dans la vallée de l'Aventin (grand cirque), et au sommet de la Velia, le sanctuaire des Lares, avec lesquels elles sont nommées par Tacite.

La curie supposait l'existence du patriciat, et, comme je l'ai dit, le Palatin ne pouvait contenir les éléments du patriciat.

La curie était une institution sabine[2] ; le mot l'indique. Ce nom ***curis***, lance, comme ***Curites*** (Quirites), était le nom même de la nationalité sabine que les curies représentaient ; elles étaient mises sous la protection de Junon Curis, c'est-à-dire de Junon Sabine[3]. Dans chacune des curies, une table[4] qui servait d'autel lui était dédiée, et on rapportait cet usage à Tatius[5]. Le sacrifice dans les curies était fait par un flamen, prêtre sabin. Les cultes sabins de Quirinus[6] et de Vesta les consacraient[7]. L'on disait que les trente curies avaient porté dans l'origine le nom des Sabines enlevées[8], et plusieurs de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous désignent une localité occupée par les Sabins[9].

J'en dirai autant des chevaliers qu'on a voulu faire remonter aux Celeres de Romulus[10] ; mais les Celeres et les chevaliers sont dans un lien étroit avec le culte sabin. Les premiers assistaient aux danses des Saliens ; les seconds présidaient aux Lupercales[11]. L'anneau, leur marque distinctive, fait penser au

---

1 Les trois tribus pouvaient exister dès lors, puisqu'il y avait des Romains sur le Palatin (Rhamnes), des Étrusques sur le Cælius (Luceres, de Lucumo), des Sabins (Tities, nom sabin) sur presque toutes les autres collines. On n'a pas besoin d'attendre les Tarquins pour trouver à Rome les trois éléments de la population romaine.

2 Les Sabins pouvaient avoir reçu la curie des Pélasges, car elle correspondait à la fratrie des Grecs ; les banquets des Curiales (Denys d'Hal., II, 23) étaient analogues à ceux des prytanes de la Grèce ; mais dans tous les cas les Sabins s'étaient approprié cette institution, car le mot ***curia*** était sabin.

3 Junon Curis (Or., *Inscr.*, 1303), ou ***Curitis*** (P. Diacre, p. 40), ou ***quiritis*** (Festus, p. 254), ou ***Curilia*** (Denys d'Hal., II, 50), ou ***Curulis*** (Serv., *Æn.*, I, 17).

4 *Curiales mensæ*. (P. Diacre, p. 64.)

5 Denys d'Hal., II, 50. A Numa, selon Ennius (*Ann.*, II, p. 36, éd. Hessel ; Varron, *De ling. lat.*, VII, 43.) C'était toujours le rapporter aux Sabins.

6 L'image de Janus était placée dans toutes les curies ; au mois de février, les trente curies rassemblées célébraient la fête de leur dieu national (*les Quirinalia*), et chaque curie les célébrait dans sa chapelle particulière consacrée à Junon Curitis. La veille était le jour des *Fornacalia* : ce jour-là les curies offraient un gâteau. Cette fête, disait-on, avait été institué par Numa en l'honneur de Romulus. Je crois plutôt qu'elle s'adressait dans l'origine au dieu sabin Quirinus, avec lequel Romulus fut identifié.

7 Numa avait fait du temple de Vesta le sanctuaire et comme le foyer commun des curies.

8 Denys, II, 41. Cela montre seulement qu'on rattachait l'origine des Curies aux Sabins, et tout au plus qu'elles portaient des noms sabins. Le nom d'une d'elles, ***Rapta*** semble faire allusion à l'enlèvement des Sabines ; celui d'une autre ***Titia***, est certainement sabin.

9 Forensis (Festus, p. 174), du Forum ; Veliensis, Velitia, de la Velia.

10 P. Diacre, p. 55.

11 Voyez Marquardt, *Handb. der röm. Alt.*, IV, p. 405-6.

goût des Sabins pour les ornements en or : les bracelets, les colliers, ces objets de luxe, venaient aux Sabins des Étrusques, mais n'avaient point pénétré parmi la horde rustique du Palatin. Sur le Palatin, il est plus question de bœufs que de chevaux.

Ainsi le sénat, le patriciat, l'ordre équestre, en un mot les éléments essentiels de l'organisation romaine, viennent des Sabins. Ce n'est pas sans raison que Janus, le grand dieu des Sabins, était appelé le patron des hommes bien nés[1]. Les Romains proprement dits sont dans l'origine étrangers à toutes ces institutions aristocratiques ; ils concourront, il est vrai, à la formation de l'ordre plébéien, qui doit, avec . le temps, absorber les deux autres ; mais ce sera dans une faible proportion, parce qu'ils sont peu nombreux, et ce ne sera que lorsque la population latine, du sein de laquelle la *plebs* doit sortir, et à laquelle ils appartiennent, se sera augmentée des vaincus transplantés à Rome par Ancus Martius, quand le Cælius et l'Aventin, ces deux collines considérables seront venus en aide à leur humble sœur du Palatin.

Tâte Live dit que Tullus Hostilius admit les chefs albains Jans son sénat et prit parmi eux des chevaliers ; cela ne m'étonne point. Les Sabins pouvaient traiter sur un pied d'égalité avec des familles puissantes venues .d'Albe, ville ancienne, métropole .de la confédération latine, et partager les honneurs,avec elles ; mais il ne pouvait être question des hommes sans aïeux du Palatin. Peut-être, à cause du service qu'ils avaient rendu dans la guerre de Véies, fit-on quelque chose pour eux. Il est dit[2] que Tullus Hostilius partagea le champ publie entre les citoyens.

Cette expression, empruntée aux lois agraires, peut se rapporter à un fait véritable : une distribution de terre, dont les soldats romains eurent leur part ; mais les Romains n'arrivèrent à jouer un rôle dans la cité que sous les rois étrusques, par des causes que nous dirons.

Albe détruite, Tullus Hostilius fait encore la guerre ; cette fois contre les Sabins, qui l'avaient provoquée.

Cela ne doit pas surprendre. Les rois étrusques feront la guerre aux Étrusques.

Ancus Martius, que tout le monde reconnaît avoir été un roi sabin, fera la guerre aux Sabins.

Les marchands venus de Rome au marché de Feronia pouvaient très bien, comme s'en plaignait Tullus Hostilius, y avoir subi quelques avanies, et Tullus Hostilius s'en irriter.

La guerre pouvait donc naître entre ces Sabins-là, d'ailleurs à moitié Étrusques, comme ceux de Fidène, et le roi sabin de Rome.

La Sabine indépendante pouvait prendre ombrage d'un pouvoir qui se fondait à sa frontière, bien qu'il fût sorti de son sein.

D'ailleurs, si les différences de race causent les guerres, l'unité de race ne les empêche pas toujours. On peut le croire pour l'Italie ancienne, l'Italie moderne, l'a trop prouvé.

Après cette guerre où je remarque, dans le récit de Tite-Live, ces mots : *la cavalerie augmentée naguère*, — je suis porté à lire : *la cavalerie créée par Tullus Hostilius*, — après cette guerre et le combat terrible près de la forêt

---

1 Lyd, *de Mens. Jan.*, p. 41.
2 Denys d'Halicarnasse, III, 1.

Mauvaise qui la termina, le roi sabin entre, suivant la tradition, dans une phase nouvelle de son caractère ; d'impie, il devient dévot.

Tullus Hostilius avait négligé les cérémonies de Numa ; il avait offert des entrailles de victimes qui n'étalent qu'à demi brûlées, et des pierres étaient tombées sur le mont Albain.

Le Jupiter qu'on adorait au sommet de cette montagne montrait son courroux à celui qui avait détruit la métropole latine. On entendit une voix sortir du bois qui couvrait alors la cime du mont. Bientôt une contagion et une famine se déclarèrent[1]. Alors Tullus est saisi, au milieu de son orgueil, d'une superstitieuse frayeur. C'est ici que Denys d'Halicarnasse place le vœu d'augmenter le nombre des Saliens ; mais ce vœu est rejeté par les dieux.

Alors, sans doute, Tullus Hostilius, dans son trouble, se tourna vers la religion des Latins, ses ennemis ; il voulut fléchir leur dieu Saturne en élevant ou en relevant son temple, en solennisant avec pompe les Saturnales.

Une longue maladie brisa cette âme hautaine et violente. *Celui*, dit Tite-Live, *qui jusque-là n'eût estimé rien de moins royal que de s'occuper des choses sacrées, tout à coup devint la proie de toutes les superstitions, et remplit le peuple de pratiques religieuses*.

On croit lire l'histoire d'un tyran italien du moyen âge.

Le peuple lui-même, malade comme son roi, redemandait le règne pieux de Numa, seul moyen d'apaiser les dieux.

Dans cette disposition de l'âme de Tullus Hostilius, ce qui devait l'attirer surtout, c'était le culte étrusque, dépositaire de ces pratiques religieuses dont le roi et le peuple éprouvaient le besoin.

Aussi, dès ce moment, le roi sabin tourne au lucumon étrusque. Selon quelques récits, il aurait introduit, à la suite d'une guerre heureuse contre l'Étrurie, les insignes de la royauté étrusque[2].

C'est alors peut-être qu'il prit le nom de Tullus, qui appartient aux peuples sabelliques[3], mais qui fut adopté par l'Étrurie[4].

Quoi qu'il en soit, dans son zèle de nouveau converti, et avec cette inquiétude d'un esprit battu par la superstition qui va d'un culte à l'autre, le roi abandonna plusieurs rites nationaux pour introduire des rites étrangers[5].

Ils ne pouvaient être qu'étrusques. Du temps de Tacite, les prêtres ordonnaient encore certaines expiations, d'après la loi de Tullus Hostilius, dans le temple de Diane, sur le mont Aventin[6] ; car c'était l'Aventin qu'il semble avoir choisi pour ses religions empruntées. Nous y avons constatés la présence ancienne des Sabins, et cette prédilection du roi sabin pour la colline funeste dans la tradition

---

1 Ce qui me fait croire à cette famine, c'est qu'au temps de Tacite (*Ann.*, XII, 8) on célébrait encore dans les moments de disette certaines cérémonies expiatoires qu'on croyait avoir été prescrites par Tullus Hostilius.
2 Pline, *Hist. nat.*, IX, 63. Macrobe (*Saturnales*, I, 6) attribue, avec plus de vraisemblance, cette innovation au premier Tarquin.
3 Tullus Attius, général des Volsques.
4 C'est le nom que prit Mastarna quand il devint Servius Tullius ; sa fille s'appelait Tullia. Tulus ou Tolus était un chef des Étrusques de Volsinii, qu'Orioli rattache à l'histoire de la tête du Capitole, caput Auli ou Toli. (*Annal. dell' Inst. arch.*, 1832, p. 54.) Cicéron se moquait de ceux qui voulaient le faire descendre des Tullii, rois étrusques. Ce nom, d'origine ombrienne, fut tellement adopté par les Étrusques qu'ils le donnèrent à un héros, aïeul fabuleux de Tyrrhenos, le père de la nation tyrrhénienne. (Denys d'Hal., I, 27.)
5 Denys d'Halicarnasse, III, 3.
6 *Annales*, XII, 8.

romaine achève de le démontrer. Numa y avait érigé le temple de Jupiter Elicius, dans lequel se pratiquait l'art d'attirer la foudre. Cet art, que Numa avait reçu des Étrusques, savants dans la science fulgurale, dut attirer l'imagination agitée du roi sabin, enclin aux choies étrusques, et il s'y livra avec un emportement aveugle qui lui coûta la vie.

Cette science des Étrusques, au moyen de laquelle[1] Numa, disait-on, avait évoqué Picus et Faunus sur l'Aventin pour apprendre d'eux l'art fulgural ; cette science attribuée à Porsena, et à l'aide de laquelle les Volsiniens avaient foudroyé un monstre[2] ; cette science mêlée de superstitions, et qui vivait encore, au cinquième siècle de notre ère quand des prêtres offrirent aux Romains, en plein christianisme, de faire descendre le tonnerre sur Alaric[3], tandis qu'il s'avançait contre Rome ; cette science à laquelle se rattachait l'usage de consacrer un lieu que la foudre avait frappé, d'y cacher, d'y enterrer la foudre, reposait sur quelques notions physiques où la théorie n'entrait pour rien, mais auxquelles l'observation n'était sans doute point étrangère. Ainsi on avait remarqué que des flammes paraissaient la pointe des lances, et on en tirait des oracles[4].

Tout le monde sait que les pointu métalliques attirent l'électricité et qu'elle peut y produire un jet de lumière.

On avait constaté l'existence des foudres descendantes et ascendantes, et les changements de couleur que la foudre peut produire.

Numa avait connu cet art de faire descendre à volonté la foudre ; il avait, en cela seulement, précédé Franklin, et la chose est si vraie, que le vers de Turgot sur Franklin

Eruipit cele fulmen sceptrumque tyrannis

Ravit la foudre au ciel, et le sceptre au tyrans,

est presque un vers de Manlius (I, V, 101) appliqué à Numa :

Eripuitque Jovi fulmen viresque tonandi,

sauf la fin du vers, qui fait allusion une gloire de Franklin plus grande que celle d'avoir maîtrisé la foudre, la gloire d'avoir délivré son pays.

Mais cet art était plein de périls : le physicien allemand, qui a été tué en voulant répéter les expériences de Franklin, l'a trop prouvé. Ovide en parle avec terreur. *Savoir par quel art ils font descendre Jupiter des régions supérieures, cela n'est pas permis à l'homme*[5]. Il fallait du moins, pour le tenter, une conscience très pure ; il fallait surtout obéir docilement aux enseignements des prêtres.

L'orgueil de Tullus Hostilius crut pouvoir se passer d'eux. Il se mit à feuilleter les livres de Numa, et y trouva quelques sacrifices mystérieux prescrits pour le succès de l'opération. Il s'enferma seul dans le temple de Jupiter Elicius, d'autres disent dans sa maison, et voulut accomplir par lui-même ce que les livres enseignaient ; mais il n'avait pas la science nécessaire : les dieux, mal invoqués par le roi qui les avait longtemps dédaignés, par le roi converti, mais toujours superbe, punirent sa témérité, et il fut frappé de la foudre qu'il voulait attirer.

---

1 Ovide, *Fastes*, III, 41.
2 Pline, *Hist. nat.*, II, 54.
3 Zosime, V, 41.
4 Cicéron, *De Div.*, II, 36.
5 Ovide, *Fastes*, III, 323.

La fin de Tullus Hostilius résume d'une manière frappante ce double caractère que nous révèlent ses deux noms, dont l'un, Hostilius, est sabin ; dont l'autre, Tullus, est étrusque ; ses deux demeures, l'une sur la Velia sabine, l'autre sur le Cælius étrusque.

Il y a en lui du Sabin et de l'Étrusque, ou plutôt c'est un Sabin qui a péri pour vouloir faire l'Étrusque.

On pourrait croire que cette fin tragique attribuée au roi sabin est une vengeance de la légende albaine et que la légende sabine voulut en renvoyer aux Latins l'injure ; car, selon une tradition, un roi d'Albe, que quelques-uns appelaient Romulus, pour avoir voulu attirer le tonnerre, fut foudroyé et précipité dans le lac[1].

Une autre version de la fin de Tullus Hostilius est moins extraordinaire et pourrait bien être plus historique : Ancus Martius l'aurait tué pendant un sacrifice[2]. Ancus Martius est donné pour le petit-fils de Numa. Ce serait un pur Sabin qui aurait frappé ce Sabin dépravé par les superstitions étrangères, et qui pour elles abandonnait les rites nationaux. Ce meurtre de Tullus Hostilius eût été exécuté au milieu d'une tempête, qui aurait fait fuir ceux qui le gardaient.

Ceci rappelle la mort de Romulus. Il n'y a rien de plus ordinaire dans la légende que ces redites. On la voit souvent répéter à propos d'un personnage ce qu'elle a déjà narré à propos d'un autre. Les peuples enfants sont comme les enfants : ils aiment qu'on leur raconte plusieurs fois la même histoire.

---

1 Nibby, *Dint.*, I, 68.
2 Denys d'Halicarnasse, III, 35.

XV — ANCUS MARCUS.

Je crois avoir montré que Tullus Hostilius était Sabin ; personne ne doute qu'Ancus Martius l'ait été. Il fut donc le quatrième roi sabin de Rome. On doit compter Tatius pour le premier, car il régna sur cinq des huit collines, tandis que Romulus ne régnait que sur une seule et la plus petite de toutes. Il y a eu véritablement huit rois[1] à Rome comme il y a eu huit collines, mais le caractère mystérieux partout attribué au nombre sept a fait supprimer de la liste des rois Tatius, et de la liste des collines[2] le Janicule, tous deux Sabins.

La légende du roi sabin honnête et religieux, conçue d'après la renommée qu'avaient les Sabins d'être honnêtes et religieux, cette légende, imaginée pour Numa, fut reprise pour Ancus.

Tite Live et Denys d'Halicarnasse s'accordent à représenter Ancus Martius sous les traits d'un roi vertueux et ami de la paix qui désire comme Numa, dont on le disait le petit-fils, faire refleurir la vraie religion et l'agriculture après le règne d'Hostilius, toujours occupé de guerre, tour à tour sans religion et profanateur.

Denys d'Halicarnasse, en rhéteur qu'il est, met dans la bouche d'Ancus une espèce d'homélie que ne désavouerait pas un chef de la ligue anglaise pour la paix. Le roi sabin déplore les suites funestes de la guerre et célèbre les avantages de la vie agricole. Cependant celui auquel on prête cette déclaration pacifique fut encore plus belliqueux que son prédécesseur. Il est vrai qu'à en croire Denys d'Halicarnasse et Tite Live Ancus ne prit les armes qu'à regret, réduit à cette extrémité par les incursions des Latins ; mais cette prétendue nécessité des conquêtes est une invention des siè4.les plus avancés et qui même alors ne trompe que ceux qui veulent bien être trompés. C'est trop de la transporter aux âges primitifs. Denys d'Halicarnasse avait devant les yeux un modèle achevé d'hypocrisie dans Auguste, qui lui aussi savait se faire contraindre à accepter ce qu'il désirait ; mais rien ne prouve qu'Ancus ait mérité de lui être comparé à cet égard.

Le surnom d'Ancus, ***le Martial***[3], est un premier démenti donné par la tradition à cet idéal de roi paisible et débonnaire dont on s'avisa depuis ; de plus, fidèle au génie de sa race, ce roi, ami de la paix, fit constamment la guerre.

Pourquoi a-t-on présenté Ancus sous cet aspect ? Outre le besoin littéraire du contraste, n'est parce qu'au temps où l'on écrivait à Rome l'histoire qui nous est parvenue, les Sabins, depuis longtemps soumis, ne guerroyaient plus et se livraient à l'agriculture. lis passaient pour un peuple religieux et austère ; le caractère idéal d'un roi sabin c'était donc le respect des dieux, de la justice, et par suite des terres de ses voisins. On ne pouvait cependant supprimer de ce règne les conquêtes qui le remplissent et que la tradition attestait. On fut donc obligé de faire d'Ancus le personnage le plus invraisemblable de tous, le *conquérant malgré lui*.

---

1 *Regnasse Tatium sabinum*. (Tite-Live, I, 3-4.) Il s'agit de tous ceux qui ont régné sur Rome. Ovide comptait comme moi quand il appelait Servius Tullius, le septième roi de Rome.

Qui rex in nostra septimus urbe fuit.

Ovide, *Fastes*, VI, 624.

2 Un autre motif pour ne compter à Rome que sept collines, ce fut le souvenir du Septimontium composé lui réellement de sept sommets, niais tout différents de ceux qu'on désigne par l'expression mille fois répétée bien qu'inexacte des *sept collines*. Cette expression ne l'ut pas plus vraie à la fin qu'au commencement : sous Ancus Martius le Janicule faisait partie de la ville, et à la fin de l'empire le Monte-Pincio fut compris dans l'enceinte d'Aurélien, aussi bien que le Janicule lui-même. C'était donc d'abord huit, plus tard neuf collines, jamais *sept*.

3 Ce surnom *Martius* s'écrivait aussi *Marcius* ; c'était une variante de la désinence des noms sabins en ***tius*** : *Mucius* pour *Mutius* ; *Accius*, pour *Attius* ou *Actius*.

Je doute du grand zèle qu'on lui prête pour la religion, car je vois que la tradition qui lui attribue plusieurs monuments d'utilité publique, une forteresse, des remparts, un pont, une prison, ne lui fait honneur d'aucun temple[1], et tandis qu'elle rapportait à l'impie Hostilius la fondation du temple de la Pâleur et de la Peur, l'augmentation de prêtres saliens, et sur ses vieux jours un accès de dévotion immodérée et superstitieuse, elle se bornait pour Ancus .à dire qu'il avait fait demander aux prêtres, sans doute pour montrer qu'il n'était point un ennemi des dieux comme l'était son prédécesseur, et avait fait graver sur des tables de bois, les ordonnances religieuses de Numa, puis les avait exposées dans le forum : mais ces tables ayant péri, avec elles s'était effacée toute trace de son zèle pour la religion, qui aurait dû, ce semble, s'il eût été bien réel, laisser de plus durables monuments.

Dans tous les cas, si Ancus Martius commença par s'occuper de religion, et si, comme le dit Tite Live, ce fut sa réputation de piété qui encouragea les Latins à lui déclarer la guerre, pensant qu'ils auraient bon marché d'un roi dévot, il leur fit voir qu'on l'avait mal jugé.

Je crois bien plutôt que les Latins prirent les armes contre Ancus pour venger la destruction d'Albe, leur métropole, destruction accomplie par son prédécesseur, et pour arrêter l'envahissement sabin, lequel, après avoir franchi l'Anio, menaçait toute la rive gauche du Tibre jusqu'à la mer qu'il devait atteindre sous Ancus. Pour moi, le roi Ancus le 1larlial est ce que le montrent les faits, un roi conquérant, et le premier qui ait donné au territoire romain une extension véritable. Romulus avait pris Antemne et Cæcina tout près de Rome, Crustumerium du côté de la Sabine, et, quant à cette dernière ville, il ne l'avait pas conservée ; car, selon Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, sous le règne du premier Tarquin, on eut à reprendre Crustumerium. D'ailleurs, l'occupation par les Sabins de presque tout ce qui n'était pas le Palatin isolait Romulus de ses faibles conquêtes et le claquemurait sur sa colline natale, hors de laquelle il ne pouvait mettre le pied sans rencontrer la formidable nation des Sabins, qui l'y tenait comme enfermé. Ancus Martius agrandit réellement le territoire de Rome du côté de la mer et du côté des montagnes au sud, et au nord. Ses conquêtes restèrent à ses successeurs.

Je vois dans cette campagne du Sabin Ancus contre les Latins un résultat de l'antagonisme de la nation sabine et de la nation latine, antagonisme que représentaient déjà la guerre de Tatius et de Romulus, la destruction d'Albe, par Tullus Hostilius, et dont le Palatin, opposé au Capitole, est le symbole géographique. Les Sabins, comme tous les montagnards, étaient poussés à envahir le pays de plaine qui s'étendait à leurs pieds ; ils étaient venus au moins jusqu'à Rome, ils faisaient un pas de plus et s'avançaient jusqu'à la mer. Cette guerre, pendant laquelle ils franchirent le Tibre, était la suite du progrès constant de la race sabine vers le sud-ouest et du mouvement qui avait commencé sur les hauteurs d'Amiternum ; c'était pour les Sabins une guerre nationale contre leurs ennemis naturels les Latins. Si la poignée de Latins tolérée sur le Palatin y prit part, ce ne fut point pour eux une guerre nationale, ils suivirent.

---

1 Tite Live (I, 33) dit seulement qu'après toutes ses guerres il agrandit. le temple de Jupiter Feretrius. Gomme ce temple, ainsi que je l'ai dit, était sur le Capitole, il ne pouvait avoir été bâti par Romulus, qui n'eut jamais le Capitole, et il ne peut guère avoir été augmenté, car il l'ut toujours très petit ; j'accorderai, si l'on veut, qu'il fut l'œuvre d'Ancus, mais on avouera, que est bien peu de chose pour un prince si religieux. On attribua aussi à Ancus Martius la fondation du premier temple de la Fortune qui fut à Rome. (Plut., *de fort. Rom.*, 5.) J'ai reconnu, et j'y reviendrai, que ce culte pouvait être sabin d'origine.

J'indique toujours avec soin l'emplacement traditionnel de la demeure des différents rois de Rome, car pour aucun d'eux la tradition n'est muette sur ce point. J'ai peine à croire que ces indications ne reposent sur rien. Quel motif pouvait-on avoir d'inventer dans ce cas-là ? Il est à remarquer que ces indications ont toujours une sorte de vraisemblance et s'accordent quelquefois avec l'histoire de Rome telle que j'ai essayé de la retrouver, mieux qu'avec l'histoire telle que la racontent les écrivains du siècle d'Auguste. Sils plaçaient la Rome de Romulus sur le Palatin où la tradition avait placé sa cabane, que l'on croyait avoir conservée ; la demeure de Numa sur le Quirinal et dans le forum, qu'on reconnaissait avoir appartenu aux Sabins ; ils mettent l'une des deux habitations de Tullus Hostilius qu'ils ne disent point avoir été sabin, sur la Velia. Or c'est. sur la Velia, séjour de la Famille sabine des Valérii, qu'on supposait avoir aussi existé la demeure du roi sabin Ancus.

Le lieu de sa résidence est désigné avec une précision surprenante : près de la porte Mugonia sur la voie Sacrée à gauche. C'est ainsi que de nos jours où donnerait une adresse[1].

Les demeures de Numa, celle de Tullus Hostilius, celle d'Ancus, tous trois Sabins, étaient voisines et allaient de règne en règne toujours se rapprochant de la porte du Palatin, comme nous verrons le troisième de ces rois se rapprocher des hommes du Palatin.

C'était aussi à ces rois sabins, dont les habitations étaient ainsi associées par la tradition, qu'elle rattachait l'origine des prêtres fétiaux, ces pontifes du droit des gens, qui mettaient la guerre sous la protection de la justice et présidaient à la foi publique. Ils avaient été établis selon les uns par Numa[2], selon, les autres par Tullus Hostilius[3] mis encore par là en rapport avec les deux rois de même race que lui ; d'autres disaient[4] qu'Ancus Martius avait envoyé chercher un corps de droit fétial chez les Falisques[5].

Les fétiaux, prêtres de Fides, la bonne Foi, déesse sabine, étaient eux-mêmes d'institution sabine ; l'herbe pure qu'ils portaient avec eux et qui les rendait inviolables devait être cueillie sur le Capitole où avait habité Tatius[6]. Les fétiaux existaient chez d'autres peuples appartenant à la même race, tels que les Samnites[7] ; c'était une coutume générale chez les nations sabelliques et que probablement elles avaient reçue des Pélasges[8]. En attribuant aux Sabins l'établissement des fétiaux à Rome, la tradition est conforme à la vraisemblance. Quand on douterait que leur renom de religieuse moralité fût complètement mérité, il faudrait admettre que ce renom devait reposer sur quelque chose. Une institution qui fut un hommage, un droit quelconque, ttc pouvait venir du Palatin, où une population sans lois, mêlée à des aventuriers, devait être étrangère à toute tradition de droit international ; cette tradition peut avoir existé chez une nation plus civilisée, dès longtemps en rapport et en contact arec l'Étrurie, qui l'était encore plus. Les Romains la conservèrent parce que le fétial personnifiait

---

1 Varron, ap. *Non. Marcell.*, p. 531. Solin, I, 23.
2 Denys d'Halicarnasse, II, 72.
3 Cicéron, *De Republica*, II, 17.
4 Tite-Live, I, 32.
5 Servius, *Æn.*, VII, 695. On appelait les Falisques, ***æqui***, ***Æquicolæ*** ; ce mot, qui a aidé à leur réputation d'équité, pourrait très bien ne signifier autre chose qu'habitants de la plaine.
6 Servius, *Æn.*, XII, 120.
7 Tite-Live, VIII, 39.
8 Quand les Fétiaux, qui correspondaient aux Kèrukes grecs, faisaient un traité, ils frappaient leur victime avec une pierre, le Jupiter-Pierre du Capitole (Serv., *Æn.*, VIII, 611), comme à Olympie les prêtres du dieu Orkios, qu'on peut comparer au dieu sabin Fidius ; ceux-ci prononçaient une prière semblable. (P. Diacre, p. 115.)

en lui ce sentiment du droit emprunté aux Sabins que les Romains portèrent dans leurs guerres les plus iniques, car il leur sembla toujours juste de conquérir le monde.

Dans le rite solennel selon lequel la guerre est déclarée aux Latins par Ancus, je n'hésite pas à reconnaître une formule de la jurisprudence guerrière des Sabins.

Le fétial s'avance la tête voilée aux confins du territoire ennemi et il s'écrie : Entends-moi, Jupiter ; entendez-moi, confins, et que le droit m'entende ! Ensuite franchissant la frontière il adressait les mêmes paroles au premier homme qu'il rencontrait, puis les répétait à la porte et dans le forum de la ville menacée. Si au bout de trente-trois jours la satisfaction qu'il réclamait n'était pas accordée, le fétial revenait après avoir invoqué Jupiter, le dieu commun de toutes les races helléniques et italiotes, Junon et Quirinus, divinités sabines ; il annonçait que les vieillards du pays allaient en délibérer. Le sénat s'assemblait, et chacun, interrogé à son tour, ayant répondu que la guerre était juste et pure, le fétial retournait une troisième fois à la frontière de l'ennemi, tenant une lance dont l'extrémité avait été brûlée et plongée dans le sang ; après avoir attesté de nouveau que la guerre était juste, il la déclarait en jetant cette lance sur la frontière. Je rappelle que la lance était l'arme nationale des Sabins et que le nom de la lance dans leur langue était leur propre nom (*Quiris*). A Rome, un usage dérivé de celui-ci subsista jusque sous les empereurs. Près du cirque Flaminien, dans le Champ de Mars et près du temple de Bellone était une petite colonne qu'on appelait la Colonne de la Guerre[1]. Le fétial s'avançait vers cette colonne qui figurait la borne, le terme de l'État romain, et de là, se tournant du côté de la contrée à laquelle on déclarait la guerre, jetait une lance ensanglantée.

Les premières expéditions et les plus importantes du roi sabin Ancus Martius comme du Sabin Tullius Hostilius, ainsi qu'il était naturel, furent contre les Latins.

Ancus leur prit trois villes, Politorium, Ficana, Tellène[2]. On remarque dans le récit de ces guerres un certain acharnement qui s'explique par une haine de race. Politorium est incendié après avoir été pris.

Puis Ancus Martius fit une pointe vers la Sabine et vint attaquer Medullia berceau de la famille de son prédécesseur, considération qui ne dut pas l'arrêter, si ce qu'on dit de la part qu'il avait eue à la mort de ce roi est véritable, et n'avait pas arrêté Tullus Hostilius lui-même. Il prit aussi Fidène, ville au fond sabine, bien que toujours associée aux Étrusques ; d'ailleurs la guerre que fit Ancus Martius à

---

1 La colonne de la Guerre était près du temple de Bellone, et celui-ci dans le champ de Mars, hors de la porte Carmentale. A l'extrémité du cirque Flaminien ; sur une petite place s'élevait la colonne de la Guerre.

Prospicit a tergo summum brevis area circum,
Est ubi non parvæ parva columna notæ.
Ovide, *Fastes*, VI, 265.

Summum ne peut désigner que l'extrémité, la partie semi-circulaire du Cirque, comme ***summi digiti*** veut dire le bout des doigts, ***a summis labris***, du bout des lèvres. Le cirque Flaminien était tourné de l'est à l'ouest ; les carceres, c'est-à-dire l'entrée, doivent être placées au pied du Capitole vers la place Margana, et son extrémité semi circulaire vers la place Paganica. Cette dernière correspond assez bien au lieu où se trouvait la colonne de la Guerre.

2 Ficana est la seule dont jusqu'ici l'emplacement ait été déterminé avec quelque certitude, à onze milles de Rome, sur la *via Ostiensis* (Festus, p. 250), à la *Trasfusa* ou *Trasfusina*, près de Dragoncello (Nibby, *Dint.*, II, p. 40) ; *ad portum*, dit Festus ; il y avait donc là un lieu d'embarquement sur le Tibre ; Ancus Martius le plaça plus loin, à Ostie. Politorium et Tellène, qui son[nommées avec Ficana, devaient être du même côté, et Politorium plus près de Rome que Ficana, puisqu'il est nommé avant. Aulu-Gelle met Politorium à la Giostra, à droite de la voie Appienne où sont des traces assez considérables d'une ancienne ville latine. Nibby (*Dint.*, III, p.147) y voit celle de Tellène. Mais Tellène étant mentionnée par Strabon (V, 5, 4) avec Aricia et Antium, doit plutôt être cherchée entre Lariccia et Porto-d'Anzo.

des villes de la Sabine ne doit pas surprendre comme je l'ai dit à propos de Tullus Hostilius, si l'on songe aux guerres acharnées des villes de l'Italie au moyen âge, et entre autres à la guerre implacable que Rome fit alors à Tusculum.

En voyant un roi certainement sabin combattre des populations de même sang que lui, on cessera de plus en plus de s'étonner que Tullus Hostilius en ait fait autant, et on ne pourra plus voir dans de semblables guerres une objection contre la provenance sabine de celui-ci. Puis Martius fit ensuite la guerre aux Véiens, prit alors Fidène[1], qui, selon son usage, s'était alliée à Véies, puis il poursuivit les Véiens au nord et les battit sur les bords de l'Allia, que la victoire des Gaulois devait rendre si célèbre ; passa sur la rive droite du Tibre et s'empara d'une portion du territoire étrusque[2]. Maître des deux bords du fleuve dans sa partie inférieure, il fonda Ostie au-dessus de son embouchure[3].

Ancus Martius faisait, sans s'en douter, une grande chose en fondant Ostie[4]. Il donnait à la Rome future des consuls et des empereurs un port[5] qui devait lui apporter les blés de la Sicile et de l'Égypte pour la nourrir. Ce fut une ville dont les faubourgs, dit-on, se confondaient arec ceux de Rome, de manière à former pour ainsi dire sur une étendue de plusieurs lieues une rue magnifique. Aujourd'hui cette rue est une route dans un désert. Au sixième siècle, Procope en remarquait déjà la solitude ; elle traversait alors une vaste forêt, maintenant disparue.

Le rivage où était Ostie s'est avancé de près d'une lieue dans la mer, et la ville, dont il ne reste que des ruines, la ville, qui n'est plus à l'embouchure du Tibre, a cessé de mériter son nom.

Mais il reste quelque chose du roi Ancus, ce sont les salines qu'il établit dans le voisinage d'Ostie ; elles sont exploitées aujourd'hui comme elles l'étaient il y a vingt-quatre siècles ; et une porte de Rome par laquelle les Sabins passaient pour venir chercher le sel près d'Ostie, et qui, pour cette raison, avait reçu le nom de porta *Salara*, le conserve encore. Avoir un port et être en possession des salines, tel fut pour Rome le résultat des victoires d'Ancus Martius. Avec lui pour la première fois la guerre semble être raisonnée et entreprise pour une fin utile.

Denys d'Halicarnasse affirme que le roi Ancus poussa ses conquêtes jusqu'à Velletri, qui se soumit à lui[6]. Tite Live n'en dit rien, et une si grande extension du

---

1 Denys d'Hal., III, 38. Dans quelques manuscrits, on lit *Ficulneôn* pour *Fidenaiôn* ; au lieu de Fidène, ce serait *Ficulnea* ou *Ficulea* dans la Sabine, sur la voie Nomentane. (Nibby, *Dint.*, II, p. 47.)

2 Tite-Live, I, 33. Denys d'Halicarnasse (II, 55) attribue contre toute raison cette conquête à Romulus. Ancus enleva aux Véiens la forêt Mesia, les *Septem pagi* et tout le pays le long du Tibre jusqu'à la mer. Le mot Pagus désignait-il un sommet, comme le veut Suidas (*πάγοι*), ou bien un lieu arrosé. (P. Diacre, p. 22 ; Serv., *Georg.*, II, 311.) Ce qui est sûr, c'est que ce mot se prend ordinairement pour village, bourgade ou canton. A Rome, on appelait les habitants de la plaine *pagani* par opposition aux *montani* (Cicéron, *Pro d.*, 28), ce qui éloigne le sens de hauteur. Encore aujourd'hui l'habitant des *monti* appelle le bourgeois de Rome un *Paino*, terme de dédain dérivé de *Paganus*.

3 ***Ostia***, pluriel neutre d'*Ostium*, les bouches (du Tibre), est devenu dans l'usage un singulier féminin, et le nom d'Ostie. Strabon (V, 3, 5) dit *τὰ ὠστια*, et Denys d'Halicarnasse *ωστία* ; il n'en sait plus le sens, et croit que ce mot veut dire une porte (III, 44). Ancus Martius bâtit Ostie entre le Tibre et la mer, dans un *coude du fleuve*, par conséquent sur la rive droite. L'Ostie, dont il subsiste des ruines, est sur la rive gauche, mais le cours du Tibre a tellement changé que, selon Nibby (*Dint.*, III, p. 598), un tombeau qui était sur la voie Ostiensis se trouve maintenant au delà du fleuve.

4 Ostie fut bâtie à l'embouchure du Tibre, *in ipso maris fluviique confinio* (Florus, I, 4), plus au nord qu'Ostie de tout l'espace dont le littoral s'est accru entre l'époque d'Ancus et celle des monuments qui marquent l'emplacement de cette ville.

5 On sait que ce port fut transporté par Claude à l'embouchure de l'autre bras du Tibre, au lieu qui s'appelle encore Porto.

6 Denys d'Halicarnasse, III, 41.

territoire romain à cette époque est peu vraisemblable. Les Volsques n'entrent réellement dans l'histoire qu'avec le dernier des rois étrusques. La royauté étrusque fut tout autre chose que la royauté sabine ; elle atteignit un degré bien supérieur de civilisation et de puissance.

T. Hostilius avait transplanté sur le Cælius la population latine d'Albe, Ancus Martius transplanta de même sur l'Aventin et dans la vallée qui le séparait du Palatin[1], la population des villes latines soumises par ses armes.

Ceci est un très grand fait dans l'histoire romaine, car, ce fait rend raison de l'origine des plébéiens, et ce qui, je crois, n'est pas moins considérable, me permettra d'expliquer comment les Romains ont pu commencer à prendre une certaine importance, et à s'acheminer vers le jour où ils deviendraient les égaux des sabins, où tous deux ne formeraient plus qu'un peuple et n'auraient plus qu'un nom.

On ne niera pas, cette fois, que l'étude des localités ait une grande importance pour l'histoire du peuple romain. L'origine de la formation de ce peuple est tout entière dans l'histoire du Palatin, du Cælius et de l'Aventin. Niebuhr a expliqué, et c'est une de ses découvertes les plus généralement acceptées aujourd'hui, comment, par la transplantation des populations latines à Rome, la plebs[2] fût créée, rivale future du patriciat, qu'elle devait combattre glorieusement, et dont, pour son malheur, elle devait un jour trop complètement triompher ; car, quand elle lui eut arraché tous les privilèges, elle livra à un maître tous ses droits.

Au temps d'Ancus Martius, les Latins qui composaient la plebs, bien qu'ils fussent dans une condition inférieure à la condition des Sabins, n'en commencèrent pas moins à leur faire, par le nombre, un contrepoids qui devait tourner à l'avantage des habitants du Palatin. Jusque-là celte petite colline, seule à Rome, était latine ; dès ce moment, deux collines considérables, le Cælius et l'Aventin, furent habitées par des Latins, et la population latine de Rome, insignifiante jusqu'alors, commença à compter pour quelque chose.

Les Romains du Palatin n'étaient pas, on doit le reconnaître, vis-à-vis des Sabins dans la même situation que les autres Latins du Cœlius et de l'Aventin ; ils n'avaient point été vaincus et transportés ; mais leur petit nombre, leur origine obscure et méprisée, l'hétérogénéité des éléments dont se composait cette population, qui était un assemblage et n'était pas un peuple ; l'absence d'organisation religieuse et politique qui devait en résulter, s'opposaient à ce que leur condition fût très supérieure à celle des Latins vaincus. Niebuhr a parfaitement expliqué ce qu'était à Rome la plebs, dont le nom est devenue quelquefois dans l'usage le synonyme de ***populus***, ce qu'il n'était nullement. La preuve, c'est qu'a Rome de grandes familles furent plébéiennes[3].

---

1 Tite Live (I, 33) place cette seconde transplantation après la prise de Medullia, à laquelle il fait aboutir la guerre latine, bien que Medullia ne fût pas dans le Latium. Denys d'Halicarnasse (III, 28) parle de la population de Fidène amenée à Rome ; mais il ne dit point quelle partie de la ville on lui assigna : il n'y a de positif dans tout cela que les populations latines établies par Ancus sur l'Aventin.

2 J'emploie le mot latin ***plebs*** parce que plèbe serait une traduction très fausse. Employer le mot peuple pour désigner les plébéiens serait encore plus inexact. Depuis Niebuhr on sait que l'expression ***populus*** désignait surtout les patriciens.

3 On cite parmi les ***gentes*** plébéiennes, la *gens* Cæcilia, Domitia, Licinia, et d'autres non moins illustres.

La ***plebs*** était une population libre, admise au droit de cité sans l'être aux droits politiques des citoyens primitifs, des anciennes ***gentes***[1], qui formaient le patriciat.

Niebuhr a retrouvé quelque chose d'analogue dans les institutions du moyen âge[2].

Or, peut-on s'étonner que les habitants des villes latines, transportés par deux rois sabins sur le Cælius et sur l'Aventin, aient été, vis-à-vis des familles sabines, dans cet état d'infériorité politique, et soient devenus les plébéiens[3] ?

L'orgueil romain se soulèverait s'il m'entendait ; cependant, par les raisons que j'ai dites, je ne saurais admettre que les hommes du Palatin fussent dans, des conditions où pût se former, sur leur petite colline, au. sein de leur population grossière et mêlée, sans tradition et sans aïeux, un patriciat. Je ne suis pas plus dur que Tite Live, qui appelle les sujets de Romulus une plèbe formée de pâtres et d'étrangers[4].

Il n'en était pas de même des Latins établis sur le Cælius et sur l'Aventin ; nous le savons pour ceux du Cælius.

Albe, le chef-lieu de la confédération latine, renfermait sans doute quelques grandes familles que l'aristocratie sabine pût s'associer. Les historiens en nomment plusieurs, et parmi elles les Jules, d'où César devait sortir.

Je ne sais s'il exista des *gentes* au sein des tribus latines établies sur l'Aventin par Ancus ; mais je n'en vois aucune qu'on puisse, avec quelque certitude, faire dériver des habitants du Palatin[5].

Pour l'Aventin, ce fut toujours le mont plébéien par excellence. Dans ses luttes avec les patriciens, la plebs s'y retirait, comme sur le mont Sacré. Là se tenaient, durant les troubles de la république, des conciliabules qui ressemblaient à des

---

1 Je me sers du mot ***gens*** et non pas du mot famille, parce que la *gens*, c'est encore une belle découverte de Niebuhr, était un groupe religieux et politique d'hommes portant le même nom sans qu'ils fussent nécessairement de même sang.

2 Ainsi les habitants du *Contado*, c'est-à-dire du terrain qui environnait une ville d'Italie, étaient admis dans cette ville, mais sans jouir toujours des droits de citoyen. Dans cette plebs du moyen âge pouvaient se trouver des nobles comme des roturiers ; ils n'en jouissaient pas pour cela plus que les autres de l'égalité politique.

3 Niebuhr pense que les plébéiens se composèrent surtout des populations soumises qui restèrent chez elles ; je ne nie point que la condition des plébéiens ait été la leur ; mais la partie de ces populations qui fut transportée sur le Cælius et sur]'Aventin n'en constitua pas moins, selon moi, le noyau de la plebs. Tite Live parle d'une *multitude de plusieurs milliers d'hommes* établis sur l'Aventin et dans la vallée Murcia. Or, cette vallée, quand elle eut été transformée en cirque, put contenir près de quatre cent mille spectateurs. Il ne faut jamais négliger la topographie de Rome quand on étudie l'histoire de Rome. Le Cælius, qui à l'est communique avec la plaine, pouvait s'étendre indéfiniment de ce côté. Le mont Aventin, que Denys d'Halicarnasse appelle le plus grand mont de Rome, si on y comprenait toutes ses dépendances, égalerait presque en étendue toutes les autres collines, dit Nibby (*R. Ant*., I, p. 15). Denys d'Halicarnasse ne donne que douze stades de circonférence à l'Aventin enfermé par les murs (X, 31), mais là où il n'est pas question des murs il lui en donne dix-huit (III, 63), trois quarts de lieue. On obtient cette surface en excluant, le faux Aventin qui n'est séparé du vrai que par un ravin et eu fait réellement partie. Le même historien appelle l'établissement sur l'Aventin une seconde ville ; on voit donc qu'il pouvait tenir beaucoup de monde sur le Cælius et sur l'Aventin. Il est vrai qui. les deux collines ne purent être données entièrement aux Latins ; cependant, pour le Cælius, il est permis`de supposer qu'on en chassa ce qui y restait d'Étrusques depuis Romulus, et que ce fut alors qu'on les fit descendre dans le vicus Tuscus. Pour les Sabins déjà domiciliés sur l'Aventin ils ne purent être dépossédés ; mais une grande partie de cette colline, que tous les témoignages montrent, avoir été très rocailleuse et couverte d'une épaisse forêt, put être abandonnée facilement aux nouveaux venus. Sans doute les Sabins avaient habité l'Aventin avec les Pélasges, mais il ne parait pas que depuis que l'Aventin était devenu la propriété des rois d'Albe, les babins y aient été très nombreux, bien que plusieurs de leurs anciens sanctuaires y aient subsisté ; car, à l'époque de Virginie, une grande partie de l'Aventin put être distribuée aux plébéiens dont il était un des berceaux.

4 Tite-Live, II, 1.

5 Une tradition rattachait les *Fabii* à *Remus*, et les *Quintilii* à *Romulus* (Ovide, *Fastes*, II, 369), mais les *Fabii* étaient Sabins, les *Quintilii* eurent-ils une origine romaine ?

clubs[1]. Ce fut sur l'Aventin que des terrains turent donnés aux plébéiens par la loi *Icilia*.

C'est probablement à cause de ce caractère essentiellement plébéien du mont Aventin que le temple de Cérès, qui était au bas et vers l'entrée du chemin par où l'on montait à son sommet, fut dans un rapport si étroit avec la magistrature populaire des Ædiles[2], chargés de l'entretien de la ville et de la subsistance publique, office si important pour les plébéiens, et auquel la protection de Cérès convenait si bien.

Ainsi, à Rome, dans l'origine, Latin et plébéien furent synonymes. Le patriciat fut presque exclusivement sabin ; la lutte des plébéiens et des patriciens fut une lutte pour les droits à acquérir et à défendre, et en même temps, dans le principe, une guerre de race, circonstance qui ne dut pas en diminuer l'âpreté.

Quand les plébéiens descendirent du mont Sacré, des Fétiaux[3] consacrèrent la pacification comme si l'on eût traité de peuple à peuple.

Ce fut aussi d'abord une guerre de localités, de quartiers et, pour ainsi dire, de paroisses, comme durant le moyen âge, en Italie, il y en a eu un si grand nombre, dont parfois la trace n'est pas encore effacée de nos jours[4].

Chez les plébéiens, parmi lesquels pouvaient se trouer des familles considérables et une aristocratie nationale qui se fondit dans l'aristocratie dominante, l'aristocratie sabine, se trouvait aussi le principe de toute bourgeoisie, la propriété, qui devient la richesse.

D'abord la propriété territoriale qu'on leur avait concédée sur les collines qu'ils occupaient, ou laissée dans leur pays quand ils y restèrent, et de plus, ils purent arriver bientôt à une certaine richesse par le commerce.

Un homme très savant et très spirituel, M. Mommsen, a un peu étonné en disant que Rome a d'abord été une ville commerciale ; il a cité un assez grand nombre de faits qui tendraient à le prouver. Je ne crois pas que la Rome du Palatin, la Rome de Romulus ait eu une semblable origine ; je ne crois pas que cette Rome des Romains, non plus que la Rome plus considérable des Sabins, ait été un entrepôt : je crois que l'une et l'autre n'ont pas commencé par être commerçantes, mais ont commencé par être agricoles et guerrières.

Je n'en dirai point autant de la Rome latine fondée par les rois sabins sur le Cælius et sur l'Aventin.

Celle-là a pu être commerçante, et je crois qu'elle l'a été.

C'est encore sa position topographique qui me le fait penser.

L'Aventin est voisin du Tibre, qui en baigne presque le pied ; au bas de l'Aventin fut de tout temps et est encore aujourd'hui le principal port de Rome ; là fut

---

1 Tite Live, en parlant de conciliabules de ce genre tenus dans le premier siècle de la république, dit qu'ils avaient lieu aussi sur l'Esquilin. Nous y avons trouvé les Sabins, mais il ne s'ensuit pas que la population latine en fut entièrement absente ; elle avait pu, grâce au voisinage, y passer en partie du Cælius ; l'Esquilin, placé entre le Quirinal et le Cælius, apparais dans l'histoire romaine comme à demi sabin, à demi latin, et, ce qui est. presque la même chose, à demi patricien, a demi plébéien. On y voit le viens Patricius et le champ Esquilin, sépulture des pauvres ; les Carines, quartier aristocratique tout à côté du quartier populaire de la Subura.

2 Le nom même des ***ædiles*** peut venir de *ædes Cereris*. Les ædiles plébéiens y avaient leurs archives. (Schwegl., I, p. 606 ; Tite-Live, III, 55)

3 Denys d'Halicarnasse, VI, 89.

4 Voyez sur la rivalité qui passionne encore les quartiers de Sienne les uns contre les autres pendant les courses de chevaux qui ont lieu dans cette ville, mon *Voyage dantesque* (la *Grèce*, *Rome*, et *Dante*, seconde édition).

aussi construit, sous Ancus Martius, nous le verrons tout à l'heure, le premier pont. Là donc dut exister d'abord une communication par le fleuve avec la mer et le littoral étrusque, puis une communication par le pont avec la rive opposée de l'Étrurie. La mer et l'Étrurie furent les deux premiers débouchés de l'exportation et les deux premières sources de l'importation. Là fut aussi, très anciennement, le marché aux bœufs, car il était sous la protection d'Hercule, et son origine se rattachait aux bœufs du vainqueur de Cacus. Les troupeaux furent sans doute, à Rome, le principal objet d'exportation du commerce primitif. La campagne romaine leur offrait ces pâturages, qu'ils remplissent encore aujourd'hui, et dans lesquels on les trouve aussi sauvages qu'ils devaient l'être au temps d'Ancus Martius.

Les hommes du Palatin prirent sans doute part aussi, dans la proportion de leur nombre, à ce commerce, et durent amener de leur colline, qui était tout proche, leurs bœufs sur le marché.

Quant aux latins dû Cælius, dont la colline regarde les montagnes de la Sabine ; celle des Èques, des Herniques et des Volsques, ce qui forme pour les touristes la magnifique perspective dont on jouit sur la place de Saint-Jean-de-Latran, ils étaient mis, par une telle situation, en rapport avec les peuples de l'intérieur avec les habitants de' la montagne ; ils devinrent naturellement leurs commissionnaires et leurs expéditionnaires ; et ces fonctions n'étaient point inutiles, car venir dans une ville étrangère n'était alors sûr pour personne. On peut donc croire qu'à Rome le commerce naquit, ou au moins se développa parmi les Latins établis sur l'Aventin et sur le Cælius[1].

On en a la preuve dans le culte de Mercure. Mercure fut identifié plus tard avec l'Hermès grec ou pélasge, qui était tout autre chose ; mais Mercurius, le dieu, comme son nom l'indique, de la marchandise et des marchands, était un dieu latin. Or, on ne le voit, à Rome, honoré que dans deux endroits, et c'est précisément au bas de l'Aventin, au-dessus de cette vallée Murcia[2], qui, aussi bien que l'Aventin, fut donnée pour séjour par Ancus Martius aux populations latines de Palitorium, de Ficana, de Tellène, et sur le Cælius, où un autel[3] voisin d'une *fontaine sacrée*, double signe d'une religion antique, était consacré à Mercure. C'est près de cette source que les marchands romains venaient faire leurs dévotions à ce dieu. Après s'être bien arrosés d'eau lustrale, l'eau bénite des païens, ils adressaient, dit Ovide, d'une voix accoutumée à tromper, au patron des voleurs une prière qui le faisait rire, et à laquelle ressemble peut-être la prière de plus d'un petit marchand romain à un dieu plus sérieux.

Que mes parjures et mes mensonges passés soient lavés par cette eau... Et, si je mens encore, que les dieux ne fassent pas attention à mes paroles. Donne-moi seulement le gain et les joies du gain, et fais que je réussisse à tromper mes pratiques.

Les vues de Niebuhr sur les clients sont aussi généralement acceptées que son opinion sur l'origine des plébéiens ; il a distingué ceux-ci des clients, qu'on avait

---

1 Les Sabins du Quirinal et de l'Esquilin auraient pu aussi former un intermédiaire commercial entre l'intérieur du pays et l'Étrurie, mais les austères et belliqueux Sabins devaient avoir ce mépris du commerce que professa toujours l'aristocratie romaine et qu'elle ne pouvait tenir que d'eux seuls, car elle était sortie presque tout entière de leur sein.

2 Ce temple regardait le Cirque. (Ovide, *Fastes*, V, 669.) On a trouvé de ce côté sur la pente de l'Aventin des débris du temple de Mercure. (Canina, *Esp. top*., p. 769.)

3 Cet autel était aux environs de la porte Capène, près de la source de Mercure, ***aqua Mercurii***, qu'on croit avoir retrouvée dans une vigne du Cælius. (Nibby, *R. Ant*., II, 677-8.)

confondus avec eux. En effet, les clients ne sont point en lutte avec les patriciens. Ils sont avec les patriciens dans un rapport de dépendance et de protection. Si le client a des devoirs envers, son patron, le patron a des devoirs envers son client. Le client porte les armes pour son patron, et le patron plaide pour le client, même contre un homme de son sang[1]. Entre eux, nulle hostilité de race, nulle séparation de quartier.

J'en conclus que les clients, dans l'origine, étaient des Sabins. Comme la grande majorité des patriciens, ils faisaient partie des clans sabins, car leur condition inférieure et dévouée ressemble beaucoup à celle des montagnards écossais vis-à-vis de leur chef, qui était aussi pour eux un patron, comme un père, et duquel de même ils portaient le nom.

C'était parmi les clients des chers sabins que, dans les premiers siècles de Rome, durent se trouver les artisans[2]. Les Sabins avaient appris certains arts des Étrusques, et un roi sabin, Numa, avait institué les premières corporations d'ouvriers. L'industrie était sans doute bien peu considérable à Rome, où elle est si imparfaitement développée de nos jours ; mais ce qu'il y en avait pouvait être sabin, comme le commerce était latin.

A mesure que la ville des rois sabins prenait plus d'importance au dehors, depuis qu'elle semblait avoir pris à tâche de soumettre le Latium et de remplacer la suprématie d'Albe par la sienne, il devenait plus nécessaire de la fortifier contre ses voisins, qu'une semblable prétention devait armer contre elle ; dans ce dessein, les rois sabins commencèrent à élever cet ensemble de moyens de défense que les rois étrusques devaient achever.

Il est un côté de Rome par où elle est surtout accessible à l'ennemi, c'est celui que domine la plaine dont le Quirinal, l'Esquilin et le Cælius sont des prolongements. Elle a presque toujours été attaquée et prise par là. D'après les expressions de Tite Live[3], il faut placer dans cette région le fossé des Sabins (*fossa Quiritium*), ouvrage d'Ancus Martius, à l'endroit même où fut depuis l'agger de Servius, lequel se reconnaît, même aujourd'hui. L'agger de Servius Tullius était composé d'un fossé profond et d'un relèvement de terre. Le fossé ces Sabins devait avoir une disposition semblable ; seulement il était moins considérable que le grand travail par lequel Servius. Tullius le continua[4] ou le remplaça. Denys d'Halicarnasse (II, 37) attribue sans vraisemblance un ouvrage du même genre à Romulus.

---

1 Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XX, I, 40.

2 Il devait y avoir des ouvriers parmi les plébéiens latins, mais ceux-ci étaient surtout agriculteurs (Voyez Schwegler, *Röm. Gesch.*, I, p. 630), c'était le génie de leur race. En parlant d'Ardée, ville latine, probablement comme Rome dominée par les Sabins, Tite Live distingue la plebs et les ouvriers *opifices*. (Tite-Live, IV, 9.)

3 *Quiritium quoque fossa, haud parvum munimentum, a planioribus aditu lotis Anci regis opus est*. (Tite-Live, I, 33.) Festus (p. 254) place les *fossæ Quiritium* qui, selon lui, entouraient la ville près des bords du Tibre, mais il semble parler d'Ostie. Ce passage est pour moi inintelligible, je le crois mutilé, ce qui n'est pas étonnant quand il s'agit d'un passage de Festus. Aurelius Victor (*de Vir. illustr.*, VIII) confond la *fossa Quiritium* avec la *cloaca Maxima*. Niebuhr croit qu'il s'agit du lit de la petite rivière appelée la Marrantia, et d'un travail sans éclat, mais cela ne s'accorde nullement avec ce que dit Tite-Live, *baud parvum Munimentum* ; ces mots ne peuvent désigner le creusement ou l'élargissement d'un ruisseau.

4 Strabon (V, 3, 7) indique le rapport du *fossé des Sabins* et de l'*agger* ; il donne à entendre que celui-ci fut la continuation d'un fossé qui protégeait le Cœlius et l'Aventin ; la disposition des lieux et les termes dont se sert Tite-Live m'empêchent de le croire. Ici, sauf à l'extrémité orientale du Cælius, il n'y avait pas de lieux où l'on pût arriver de la plaine par un accès facile, comme parle Tite Live ; le Cœlius et l'Avent in dominent la plaine, ils ne sont point dominés par elle. Denys d'Halicarnasse (III, 43) dit positivement qu'Accus Martius entoura l'Aventin d'une muraille, et deux morceaux de cette muraille ont été retrouvés il y a peu d'années. Quant au Cælius, Strabon et Cicéron (*De Rep.*, II, 18) disent seuls qu'il fut joint à la ville par Ancus Martius. Denys d'Halicarnasse (III, 1) et Tite Live (I, 30) s'accordent à placer la jonction du Cœlius à la ville sous Tullus Hostilius. Denys d'Halicarnasse ajoute que ce roi le fortifia d'une muraille.

Il fallait que la Rome sabine eût une citadelle détachée qui la dominât, suivant l'usage des villes anciennes[1] ; Ancus Martius la plaça sur le Janicule, colline qu'il avait sans doute reprise aux Étrusques, comme il leur avait enlevé tout le bord droit du Tibre, si de son temps les Étrusques la possédaient encore. On a cru trouver, indiquée par des escarpements artificiels, la position de cette citadelle[2]. Il la joignit au fleuve par une muraille[3]. Le roi des Sabins reprenait ainsi possession de l'antique cité sabine de Janus[4].

Pour joindre la citadelle à la ville, Ancus Martius établit un pont, le pont Sublicius, le premier qui ait existé à Rome[5] ; il devait être constamment refait, comme il avait été primitivement construit, en bois, et le fut jusqu'au temps de Pline[6], d'après une prescription religieuse dont le motif n'est point difficile à deviner : il fallait pouvoir le détruire en cas de besoin. En effet, s'il eût été en pierre au temps d'Horatius Coclès, on n'eût pu le couper. Le Janicule est toujours la clef de Rome, plus encore depuis que l'artillerie est employée aux sièges des places. C'est sur le Janicule que les Français ont établi leurs batteries lors de la dernière expédition. C'est aussi du Janicule qu'on peut le mieux contempler l'aspect de Roule et de l'horizon romain. Le spectateur absorbé dans cette contemplation magnifique, ne songe pas plus à la citadelle d'Ancus Martius que ne songeait Ancus, en bâtissant sa citadelle, au *point de vue*.

Ancus Martius enveloppa l'Aventin par un mur[7] qui existe dans deux endroits[8] ; il protégeait le séjour des populations latines établies par lui sur l'Aventin, de même qu'au moyen du *fossé des Sabins* il défendait le côté de Rome par où les ennemis auraient pu menacer à l'est, l'extrémité vulnérable du Cælius. Les rois sabins commençaient à s'occuper de leurs sujets latins.

Il le fallait bien, il fallait s'occuper de cette *multitude*, de ces *milliers d'hommes* dont parle Tite Live, qu'on avait transportés de leur patrie détruite ou conquise sur le Cælius et l'Aventin, et qui étaient venus s'ajouter aux Latins en petit nombre, énergiques fils des pâtres de Romulus et des réfugiés de l'Asile.

Les rois sabins devaient employer envers la population latine soumise à leur pouvoir, tantôt l'intimidation, tantôt les ménagements. C'est ce que fit Ancus Martius. Tout ce que nous savons de sa politique nous est enseigné par un monument et par une tradition.

Le monument, c'est la prison Mamertine, ce cachot formidable que le temps a respecté.

La tradition nous a été conservée obscurément par une épithète d'Ennius et par un vers de Virgile.

---

1 On voit la même disposition à Véies, à Fidène, dont l'Ara était sur le mont de Castel Giubileo, à Athènes, etc.
2 Derrière la fontaine Pauline (Abek., *Mittel it.*, p. 933 ; Nibby, *R. mod.*, I, p. 588).
3 Tite Live (I, 33). Malgré cela, le Janicule l'ut toujours considéré comme quelque chose d'étranger à la ville dont il faisait partie. Les juifs y étaient relégués sous l'empire et encore au quatorzième siècle, car leur synagogue était près de la demeure de Rienzi, qui habitait le vico delle Palme. Aujourd'hui le Transtevere, au pied du Janicule, forme dans Rome comme une ville à part.
4 Procope a supposé que le roi Ancus avait construit le mur pour protéger les moulins qui étaient de son temps sur la pente du Janicule, qui y sont encore, mais que rien certes ne prouve y avoir existé sous Ancus. (*Bell. Goth.*, I, 19.)
5 Tite-Live, I, 33.
6 *Histoires naturelles*, XXXVI, 23, 2.
7 Denys d'Halicarnasse, III, 43.
8 Dans une vigne des jésuites, en face de Santa-Prisca, et dans le jardin des dominicains de Sainte-Sabine. On ne peut être sûr que ce mur soit celui d'Ancus Martius, et qu'il n'ait point été refait par les rois étrusques quand ils enveloppèrent toutes les collines de Rome dans une enceinte générale qu'on appelle le ***mur de Servius Tullius***.

Ennius (*Ann.*, III, 5) et d'après lui Lucrèce (III, 1023) appellent Ancus Martius le ***bon*** Ancus, et Virgile (*Æn.*, VI, 816-7) dit qu'il s'est trop confié au vent de la popularité.

Comment se concilient le monument et la tradition, l'origine de la prison Mamertine et le désir imprudent de popularité ?

Parlons d'abord de la prison.

La prison Mamertine fut, dit Tite Live[1], une mesure de terreur contre l'*audace toujours croissante* ; elle devait croître en effet avec la force du parti latin.

La prison dominait et menaçait le Forum (*imminens foro*), place bien choisie pour produire la terreur que la royauté sabine avait besoin d'inspirer. Le Forum était alors un marché ; le marché était le lieu où les Romains descendant du Palatin, les autres Latins du Cælius et de l'Aventin, pouvaient, sous le prétexte d'acheter ce qui leur était nécessaire, former des rassemblements au pied du mont Tarpéien, et inquiéter le peuple dominateur qui l'occupait.

Ni la république ni l'empire ne répudièrent cette affreuse prison. Jugurtha y mourut de faim ; Cicéron y fit étrangler les complices de Catilina, César mettre à mort son héroïque adversaire le Gaulois Vercingétorix. Plus tard, la prison d'Ancus reçut les chrétiens persécutés. Que de douleurs ont vues ces sombres murailles pendant dix siècles ! On lit sur le mur extérieur de la prison un fragment d'inscription qui fait allusion à une réparation de l'an 778. Tibère, sous lequel on répara la vieille prison, la destinait-il déjà à son favori Séjan ?

Heureusement le christianisme y a attaché de touchants souvenirs, car, chose remarquable, le plus ancien monument de l'histoire romaine est aussi le plus ancien monument de la tradition chrétienne à Rome. Suivant cette tradition, saint Pierre, enfermé dans la prison Mamertine, fit jaillir une eau limpide pour baptiser ses geôliers convertis. L'un d'eux était Processus (progrès), symbole fortuit, mais expressif du changement qui s'accomplissait. L'idée de la charité se faisait jour dans ces ténèbres où elle n'avait jamais pénétré. Aujourd'hui, au-dessus de la prison Mamertine est une petite église dédiée à saint Joseph, patron de l'humble corporation des charpentiers, *san Giuseppe dei falegmami*. Le peuple a une grande dévotion à cette église ; je l'ai presque toujours vue remplie ; la

---

1 I, 53. Selon Tite-Live, cette prison fut construite par Ancus Martius, et on doit le croire. Mais son nom de *Mamertine* ne prouve point qu'elle ait été l'œuvre de ce roi, car Ancus s'appelait *Martius* et non *Manertus* ; d'ailleurs cette dénomination n'est pas antique, elle date du moyen âge ; on trouve indiqués dans cette région *Privata Mamertini* et une rue appelée *via Mamertina*, qu'on croit être la *Salita di Marforio*. La statue célèbre sous ce nom de *Marforius*, et qui fut l'antagoniste de Pasquin, a été trouvée là ; elle passait pour une statue de Mars, c'est celle d'un fleuve ; on l'a transportée au Capitole. Pasquin qui attaque le gouvernement parle toujours, mais Marforio, qui le détendait, ne répond plus. Cette prétendue statue de Mars et un temple douteux de Mars dans les environs de l'église de *Sainte-Martine* sont peut-être pour quelque chose dans la dénomination moderne de prison *Mamertine*. Il est plus probable qu'elle vient de l'habitation voisine d'un particulier nommé *Mamertinus*. On attribuait à Servius Tullius la partie de cette prison qui s'appelait Tullianum. (Festus, p. 356.) C'était l'étage inférieur (Varron, De L. lat., V, 151) qui, dit Varron, avait été *ajouté* par ce roi. Ou ne comprend pas bien, quelques efforts qu'ait faits Canina pour l'expliquer, comment on aurait construit cet étage après celui qui est au-dessus. Ott. Müller a proposé de lire dans le texte de Varron ***Tullo*** pour ***Tullio***, et de rapporter l'addition faite à la prison d'Ancus Martius à Tullus Hostilius, qui vivait avant lui. C'est inadmissible. Le nom de Tullianum paraît venir simplement de la source qui y coulait et qui y coule encore ; ***tullius*** (P. Diacre, p. 552) voulait dire ruisseau, eau qui jaillit. M. Abeken (*Mittel it.*, p. 192-3) voit avec M. Forchhammer (*Bullet. Arch.*, 1839, p. 30) dans le Tullianum une citerne. L'on tirait l'eau par le trou d'en haut, par lequel plus tard, quand cette citerne devint une prison, l'on descendait les prisonniers. Un conduit pratiqué dans le mur est probablement le *tullius* qui conduisait dans le grand égout des Tarquins,vers lequel on suit sa direction, l'eau destinée à le laver. II en résulterait que le conduit serait antérieur à l'égout, mais celui-ci pourrait avoir été commencé sous les rois sabins, qui durent être dans ce genre de travaux les précurseurs des Étrusques, et d'eux daterait le desséchement du Forum ; à moins que la voûte inférieure de la prison, qui est une fausse voûte assez analogue à celle du *trésor* d'Atrée à Mycène, ne soit l'œuvre des Pélasges et la plus ancienne construction de Rome.

foule agenouillée me semblait prier pour les âmes de tous ceux qui sont morts ici de mort violente, et, par le spectacle de son recueillement, adoucir un peu l'horreur que fait éprouver ce lieu, l'un des plus tragiques de Rome.

Cette prison fut pendant les premiers siècles la seule. C'était la *prison*, il n'y en avait, pas d'autre dans toute la ville ; regrettant ces temps de la liberté que le despotisme de Domitien lui faisait paraître encore plus beaux, Juvénal s'écrie : *Heureuse Rome quand elle avait assez d'une prison !*[1]

On ne doit pas partager trop vivement ce regret : il n'y a jamais dans une gille qu'un endroit destiné aux exécutions, et c'est là ce qu'était surtout la prison Mamertine, mais la maison de chaque patricien était une geôle pour les débiteurs insolvables.

Depuis la seconde guerre punique, on voit paraître un autre lieu de détention qu'on appelait Lautumies[2], par un emprunt fait aux célèbres Latomies ou carrières de Syracuse, car déjà la manie du grec commençait à s'étendre à tout.

L'étage inférieur de la prison Mamertine, qui s'appelait le Tullianum, portait aussi le nom de ***Robur***, *la Force* ; l'escalier en avant de la prison s'appelait ***Gemoniæ***, l'escalier des Gémissements, comme il y avait à Venise le pont des Soupirs. Dans le cachot, on descendait par un trou les condamnés à mort. C'était surtout un lieu de supplice. Salluste[3] en fait cette peinture, qui, prise dans son ensemble, est encore vraie.

Le Tullianum est un enfoncement qui a une profondeur de douze pieds, il est entouré de murs, au-dessus est une chambre voûtée ; c'est un lieu désolé, ténébreux, infect, terrible.

Un rhéteur du second siècle[4] s'exprime ainsi dans une déclamation d'où le mauvais goût n'exclut pas l'énergie.

Je vois la prison publique, construite avec des pierres énormes, le jour y pénètre par d'étroites ouvertures qui ne reçoivent qu'une ombre de lumière.

Un autre rhéteur, Philostrate[5], l'appelle le tribunal secret, parce que les grands crimes y sont punis et enfouis dans le silence. Voilà ce qu'avait fait le bon Ancus. Car cette épithète était attachée à son nom par la tradition ; Ennius la lui donnait dans ses Annales, et Lucrèce répétait l'assertion d'Ennius[6]. Oui, Ancus avait

---

1 Juvénal, *Satires*, III, 311.

2 Le savant Bunsen a le premier reconnu que les *Lautumies* étaient différentes de la prison Mamertine, et Becker (*Handb. der Röm. Alt*., I, p. 262 et suiv. ; It. top., p. 19 et suiv.) a achevé de mettre ce fait hors de doute. Celle-ci avait selon toute vraisemblance la même origine que les *Lautumies* (Varron, *De L. lat*., V, 151), et on avait profité pour la construire d'un trou fait dans les roches du Capitole pour en tirer le tuf, plus compact là que partout ailleurs. Une autre carrière avait donné naissance à une autre prison, qui portait spécialement le nom de *Lautumies*. Les *Lautumies* étaient assez proches du carcer Mamertinus, car c'est dans leur voisinage que Caton bâtit la première basilique, la *basilica Porcia* (Tite-Live, XXXIX, 44). elle-même très voisine de la curia Hostilia (Asc., *Ad Cicéron pr. Mil. arg*., p. 34, Orelli), et, par suite, du Comitium placé devant cette basilique non loin du *Capitole*. L'erreur de M. Becker a été de reporter les *Lautumies* trop à l'est, erreur qui tenait à une fausse détermination de l'emplacement du Comitium, que, jusqu'à M. Dyer, la plupart des archéologues avaient transporté à l'autre extrémité du Forum. Malgré leur proximité, le *Carcer* et les *Lautumies* étaient deux choses distinctes. Les *Lautumies* étaient un lieu beaucoup plus vaste et un séjour beaucoup moins terrible ; quarante-trois chefs ætoliens y furent enfermés à la fais. (Tite-Live, XXXVII, 3.) Un consul, qu'un tribun du peuple avait fait conduire aux *Lautumies*, eut la forte pensée d'y rassembler le sénat (D. Cass., XXXVII, 50) ; rien de tout cela n'eût pu se faire dans la prison Mamertine Enfin un passage de Sénèque le rhéteur (*Controv*., 27, p. 300, éd. bip.) ne permet pas de confondre les Lautumies et la prison Mamertine ; un Julius Sabinus, conduit du *Carcer* devant le sénat, demande à être *transféré* aux Lautumies.

3 *Catilina*, IV.

4 Calpurnius Flaccus, *Déclamation pour le parricide*.

5 *Vie d'Apollonius de Tyane*, VII, 17, p. 158, éd. Kayser.

6 Cette tradition s'est transmise jusqu'au douzième siècle. Zonaras (VII, 7) l'appelle encore *ἐπιεχής*.

laissé un renom de popularité ; Virgile ne fait aucune allusion à ses guerres et à ses conquêtes, mais il parle de la popularité dont il s'est enivré (*Æn.*, VI, 816-7). Transportant à l'époque des rois les vœux des plébéiens sous la république et les coutumes de l'empire, comme on avait attribué à Tullus Hostilius une distribution de terres, on prêtait à Ancus Martius un ***congiarium***. Il avait donné à la plebs six mille boisseaux de sel[1]. Je reconnais là un souvenir des salines qu'il établit au bord de la mer et auxquelles faisait allusion la nature particulière de cette munificence.

Niebuhr a remarqué que dans les récits légendaires de l'antiquité les esclaves sont souvent mis à la place des vaincus, des sujets par le droit de la guerre, des serfs de la glèbe, des *pénestes*, et en général de cette partie de la population qu'on trouve presque partout admise dans la cité sans participer à l'égalité des droits politiques.

Nous verrons que la légende a l'ait une confusion de ce genre pour Servius Tullius. Elle a transformé en fils d'esclave, en ami des esclaves, celui qui abaissa l'aristocratie au profit des plébéiens, et c'est pour cela qu'il s'est appelé *Servius*, bien que son nom fût Mastarna ; c'est pour cela aussi que le dernier roi sabin s'est appelé ***Ancus***[2] ***le serviteur***. Par son nom comme par son rôle Ancus Martius est à quelques égards le prédécesseur de Servius Tullius.

Or, je remarque qu'à Rome les plébéiens, les affranchis, les esclaves, sont particulièrement sous la protection des divinités honorées par les Sabins. Diane protège les esclaves fugitifs[3]. Il en est de même de la grande déesse des nations sabelliques, Feronia, l'esclave qui s'assoit dans son temple se relève libre[4]. Tous les ans on sacrifiait dans le Vélabre aux mânes serviles[5] près du tombeau d'Acca Larentia, cette nourrice de Romulus au nom sabin et que l'on confondait avec la mère des Lares, divinités sabines.

La raison de cette sympathie de tout ce qui était humble pour la mémoire d'Ancus et de cette dévotion populaire pour les divinités sabines, il faut la chercher dans la politique des rois sabins, qui commença peut-être avec Numa, de douce mémoire ; dont on voit paraître quelques signes dans la conduite du bizarre Hostilius et qui semble, en dépit de la prison Mamertine, avoir gouverné au moins en partie la conduite du roi guerrier dont on fit le ***bon Ancus***.

Cette politique était indiquée par les circonstances. En présence de cette frère aristocratie sabine d'où ils étaient sortis, de ces grandes familles qui avaient plusieurs milliers de clients, les rois sabins furent conduits naturellement à se chercher un appui dans la population latine ; ils s'efforcèrent au moins d'en conjurer et d'en désarmer la haine, ils protégèrent les plébéiens, les affranchis s'il y en avait alors, même les esclaves ; comme les rois de France protégèrent les communes contre les seigneurs, comme les empereurs de Russie ont pris l'initiative de l'émancipation des serfs.

Mais, en même temps que le roi sabin ménageait la population du Palatin, du Cælius et de l'Aventin, il la craignait et il voulait se faire craindre d'elle.

---

1 Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 41, 5.
2 ***Ancus*** était un nom sabin (Valère Max., *de Præn.*), il est la racine d'*Ancilla*. Dans l'origine, il indique l'idée d'aide, de soutien ; aux États-Unis, *Aider* quelqu'un, c'est être son domestique ; les dieux Anculi sont des dieux qui aident, des dieux secourables. (P. Diacre, p. 19-20.)
3 Preller, *Römische Mythol.*, p. 283.
4 Servius, *Æn.*, VIII, 564. Feronia était la patronne des affranchies (Tite-Live, XXII, 9.)
5 Varron, *De Ling. lat.*, VI, 24.

Les gouvernements qui doivent périr vont de l'intimidation à la faiblesse, et ainsi me paraît avoir péri le gouvernement des Sabins à Rome.

Il ne faut pas oublier qu'après Ancus une révolution a fait passer la royauté des Sabins aux Etrusques. Or, les deux faits dont je cherche à expliquer le contraste, l'établissement de la prison Mamertine par Ancus Martius et ses efforts excessifs et maladroits pour obtenir la popularité dont parle Virgile, ces deux témoignages de nature différente, et qui paraissent se contredire, contiennent, ce me semble, le secret de cette révolution.

Ancus avait voulu effrayer, il avait creusé un affreux cachot, un lieu de supplice au pied du Capitole habité, comme le Quirinal et l'Esquilin, par l'aristocratie sabine, au-dessus du marché fréquenté par les Latins, pour épouvanter et les chefs de clans sabins

f et surtout les pâtres, les paysans et les marchands latins, toute cette plebs naissante dont il avait lui-même augmenté le nombre et qu'il commençait à redouter depuis qu'elle couvrait trois collines, élément étranger admis dans la cité sans en partager les droits, par conséquent destiné à être mécontent et hostile. Je vois dans la prison Mamertine un signe de la violence dont s'arma la royauté sabine, menacée sans doute, au moment où elle allait disparaître. Puis Ancus, comme font les pouvoirs menacés, voulut, Virgile nous l'apprend, capter la faveur populaire et crut l'avoir gagnée. Il crut que ces Latins, que ces plébéiens lui seraient un appui contre l'aristocratie sabine ; dans cette confiance il devint superbe avec elle, *jactantior Ancus*. Mais, c'est encore Virgile qui nous l'apprend, il avait trop compté sur cette popularité :

> *... Nimium credens popularibus auris*.

Elle ne lui survécut pas ; un étranger vint qui sut gagner l'aristocratie mécontente du roi, et la plebs ennemie des Sabins, et c'est ainsi qu'on peut comprendre à l'aide de la tradition éclairée par les monuments ce que l'histoire ne dit pas, comment, après de grands succès militaires, après avoir agrandi le territoire de Rome, l'avoir fortifiée, lui avoir donné un port et des salines, Ancus fut le dernier roi sabin.

XVI — LE PREMIER TARQUIN.

Après Romulus, trois rois sabins se sont succédé à Rome ; ils vont être suivis par trois rois étrusques. Cela n'a rien d'extraordinaire : les Sabins étaient une nation guerrière qui, descendant de ses montagnes, avait occupé une partie du Latium et formé anciennement avec les Pélasges un établissement sur les huit collines.

Les Étrusques étaient une nation guerrière aussi et plus civilisée que les Sabins ; elle n'était séparée du Palatin que par le Tibre.

Les Étrusques avaient déjà campé sur le Cælius et possédé le Capitole ; mais comment Rome tout entière, comment ses deux moitiés, la Rome latine et la Rome sabine, en vinrent-elles à reconnaître le pouvoir d'un chef étrusque ?

L'histoire ne nous le dit point, et nous ne pouvons que l'entrevoir.

Le dernier roi sabin avait cherché à gagner et à effrayer tour à tour la population latine qui lui était soumise ; mais il n'avait pu y réussir. Le sentiment de l'inégalité et de l'infériorité politique, la haine de race, avaient dû résister aux avances et aux menaces d'un maître qui était à la fois un étranger et un ennemi. La population latine préféra un autre étranger qui n'était pas un ennemi.

Dans cette population, les hommes du Palatin, — ils avaient été refoulés sur leur colline, mais n'avaient pas été vaincus, ce qui, malgré leur petit nombre, leur donnait un certain avantage, — les hommes du Palatin durent être à la tête du mouvement favorable au candidat nouveau ; ils favorisèrent en lui l'adversaire de leurs adversaires, le maître de leurs maîtres.

Eux n'avaient aucun candidat possible : on ne parle pas de la race de Romulus ; on ne dit pas même qu'il ait laissé une fille qui pût transporter sur la tête d'un gendre ce droit à l'élection qui, comme l'a remarqué Orioli, repayait presque à chaque changement de règne depuis Numa jusqu'au dernier Tarquin.

En dehors de ce nom uniquement célèbre dans leurs courtes et obscures annales, il n'existait parmi. eux aucun nom considérable d'homme ou de famille. Comme ils n'avaient joué aucun rôle, ils n'avaient aucun titre.

Parmi les autres Latins, il pouvait se trouver quelques familles qui avaient eu une certaine importance dans leur pays : nous le savons pour les Albains du Cælius ; mais ces familles avaient été absorbées dans l'aristocratie sabine, et d'ailleurs laquelle eût pu fournir un prétendant accepté par tous les Latins ? Ceux de l'Aventin étaient plus nombreux que ceux du Cælius ; ceux du Cælius, sortis de la métropole du Latium, se regardaient comme supérieurs à ceux de l'Aventin.

Les habitants du Palatin étaient les moins nombreux et devaient être les plus superbes ; car ils étaient, parmi les Latins, les plus anciens possesseurs du sol, et ils n'étaient pas des captifs transplantés, ils n'avaient pas été subjugués par les armes.

Ce que les Latins de ces trois collines, que la haine rapprochait, comme elles sont rapprochées par la nature, mais qui étaient divisées par l'orgueil, comme elles sont séparées par elle, pouvaient désirer de plus avantageux, c'est que l'empire, auquel nul d'entre eux n'était en mesure de prétendre, passât dans des mains neutres, non aux mains d'un peuple, mais aux mains d'un homme. L'avènement au trône d'un chef étrusque fut pour eux, à défaut d'un triomphe, une consolation.

Dans les républiques italiennes du moyen âge, quand les partis ne pouvaient s'entendre, ils appelaient un *podestà* étranger, chacun voulant à tout prix échapper à la domination des autres ; les partis ont fait ainsi quelquefois ailleurs qu'en Italie et depuis le moyen âge.

Ancus Martius avait laissé des fils qui représentaient le droit de la nation sabine à régner. Ils maintinrent ce droit par une opposition qui aboutit au meurtre de Tarquin. Leur cause était celle de la nationalité sabine ; cette cause ne triompha pas dans l'élection du successeur d'Ancus.

Qui put empêcher son triomphe, si ce ne fut la résistance de la nationalité latine, dont les Romains du Palatin, à cause de la situation que leur faisait l'histoire et la topographie, durent former comme le centre, et que durent appuyer les deux collines latérales, l'Aventin et le Cælius.

Une partie des chefs sabins put s'y joindre par colère contre une royauté qui ne les avait peut-être pas assez ménagés et trop ménagé leurs ennemis. Il y a aussi dans l'histoire de tous les temps des exemples de cet instinct qui pousse les hommes à briser un pouvoir qui sert leurs intérêts quand il n'obéit pas à leurs passions.

Le choix d'un Étrusque étranger à la race sabine et à la race latine fut un compromis entre elles, et, par le fait, une victoire déguisée des Latins.

Aussi les Latins, et les Romains à leur tête, vont-ils grandir sous le premier Tarquin et son successeur, en attendant que, réunis aux Sabins, les deux peuples, détestant de concert ce que de concert ils avaient accepté, se soulèvent ensemble contre le dernier des Tarquins.

Cette explication générale donnée, voyons comment la tradition racontait l'histoire de cet étranger qui devint roi, et les événements qui firent succéder à la royauté des Sabins la royauté d'un Étrusque.

On racontait qu'un homme de Corinthe, nommé Démarate, à la suite d'une révolution politique, avait été contraint de fuir sa patrie ; que Démarate, qui avait des relations par son commerce avec la ville de Tarquinie, en Étrurie, était venu s'y fixer, s'y était marié, et qu'un de ses fils avait été le père de Tarquin[1].

Mais Démarate ne trouva pas dans l'Étrurie, où dominait une aristocratie religieuse et guerrière, la considération que lui donnaient à Corinthe ses grandes richesses et son grand commerce. Le commerce devait être un jour dans l'Étrurie moderne ce qu'il était alors dans les libres démocraties de la Grèce ; mais ce temps n'était pas venu, et on ne pouvait encore y jouer le rôle des Médicis.

Mécontent de son séjour à Tarquinie, le séjour de Rome, qui n'en était qu'à une vingtaine de lieues, le tenta. C'était une ville nouvelle où l'on était déjà venu d'Étrurie chercher fortune Il trouverait là une société nouvelle aussi, dans laquelle les conditions étaient moins établies, les rangs moins fixes, et où peut-être toutes les places n'étaient pas prisés.

Le petit-fils de Démarate fit donc comme son grand-père, il changea de patrie ou plutôt de résidence, car l'Étrurie avait été pour son grand-père un refuge et

---

1 Je ne vois aucune raison de rejeter ce fait, très vraisemblable. Les relations de l'Étrurie et de la Grèce sont attestées par les vases étrusques qui, la plupart, sont des produits de l'art grec. L'expulsion de la famille corinthienne des Bacchiades, et l'établissement de la tyrannie de Kypselos, qui causèrent la fuite de Démarate, tombent à une époque qui s'accorde avec celle de la venue de Tarquin à Rome. Rien de plus naturel encore qu'un grand commerçant comme Démarate ait été obligé de fuir à la suite d'une révolution faite par la multitude an profit d'un tyran.

n'était pas devenue pour lui une patrie. Il rassembla titi grand nombre de clients et partit pour Rome, faisant le chemin suivi par les voyageurs qui y viennent aujourd'hui de Cività-Vecchia[1].

Arrivé sur le Janicule, il vit à ses pieds cette Rome où il entrait inconnu et où il devait régner. C'est encore aujourd'hui le lieu d'où on en saisit le mieux l'ensemble. La ville qu'il avait devant les yeux était dispersée sur les collines. En face de lui se déployait le Quirinal, alors le mont dominant de Rome, où s'élevait le principal temple sabin, un peu à sa droite, la petite colline Tarpéienne, qui, sous son règne, devait commencer à s'appeler le Capitole.

C'est une belle légende que celle de l'aigle qui enlève la coiffure de Tarquin et la replace sur sa tête au moment même où il arrive sur le Janicule. L'aigle, qui devait être dans la suite le symbole de la grandeur romaine, lui apparaît et le couronne sur la plus haute des huit collines en présence du resplendissant horizon, image de la magnifique perspective que son ambition rêvait.

Le prodige fut interprété dans le sens de cette ambition par la femme de Tarquin, par Tanaquil qui paraît dès ce moment aussi résolue qu'elle se montra le jour de la mort de son époux, quand sa fermeté assura la couronne à Servius. Le rôle des femmes commence dans l'histoire romaine, et il commence par une femme étrusque ; il se continuera par une femme sabine, Lucrèce.

Le nouveau venu se présente devant le roi sabin, qui, menacé par l'antipathie des Latins, par le mécontentement des chefs de sa nation, entouré d'ennemis, avait besoin d'appui. Tarquin était jeune, ambitieux, hardi ; il s'offre, lui et ses nombreux clients, à combattre les ennemis du roi ; il met à la disposition d'Ancus ses richesses, qui durent être agréées de grand cœur. Le commerce naissant de Rome n'avait pas dû encore produire des résultats bien considérables, et on n'a aucun renseignement, que je sache, sur ce que pouvaient être les impôts sous les rois sabins[2] ; la royauté sabine, qui chancelait, ne devait pas avoir la main très ferme pour les lever. On comprend que l'Étrusque fut bien accueilli.

Il servit dans la guerre contre Fidène[3]. Les Fidenates étaient à demi Sabins, à demi Étrusques ; ce qui n'empêchait point un roi sabin, secondé par un général étrusque, de les combattre.

Ancus mourut, laissant deux fils en bas âge. La royauté était élective chez les Sabins, et il n'y avait pas encore eu d'exemple d'un roi à qui son fils eût succédé. Un général victorieux, un chef de tribu riche et habile, appartenant à une nation plus civilisée que les Sabins, à une nation avec laquelle ils avaient été fréquemment déjà en contact, n'eut pas trop de peine à écarter deux enfants du trône et à se faire élire. Selon Tite-Live (I, 35), pour éviter leur concurrence, il les avait envoyés à la chasse, sans doute dans la grande forêt ; dont Rome était encore environnée. Ce trait naïf a bien l'air d'appartenir à la tradition primitive.

---

1 Tarquinie était placée sur une hauteur au bord de la Marta. La nécropole, située plus à l'ouest près de Corneto, est indiquée par de nombreux tombeaux étrusques dont les peintures sont célèbres. Tarquinie ne pouvait guère être une ville de commerce ; le port le plus voisin, avant que Trajan en eût fondé un à *Centum-Cellæ* (Cività-Vecchia), devait être Cosa (Müller, *Etr.*, I, p. 266) ; mais c'était une ville très importante sous le rapport religieux. C'est près de Tarquinie qu'était sorti d'un sillon le nain savant Tagès et qu'il avait enseigné en naissant la science de la foudre et des présages ; le héros Éponime de la ville Tarchon avait fondé les douze cités de deux confédérations étrusques.

2 Le mot ***mulcta***, amende, étant sabin, on peut croire que les amendes faisaient la meilleure part du revenu royal. Peut-être le champ de Mars, que nous avons reconnu pour sabin, était déjà la propriété des rois sabins, comme il fut le domaine des rois étrusques.

3 Denys d'Halicarnasse, III, 40.

Le rôle de Tarquin était, en s'appuyant sur les Latins, qui l'avaient vu avec plaisir remplacer un roi sabin, de ménager les chefs sabins qui pouvaient se repentir d'avoir laissé la royauté sortir de leur nation.

Presque tout ce qu'on rapporte de lui s'explique par celte double nécessité de la situation de Tarquin.

Tarquin est un Étrusque qui, sans cesser complètement de l'être, se fait Sabin et Latin le plus possible.

A son prénom étrusque, Lucius[1], qu'il garda, il joignit celui de Tarquinius, dont il fit un nom de yens à la manière sabine ; Priscus, son surnom[2], ne voulait pas dire l'***ancien***, c'était le nom même des Sabins aborigènes, et il doit se traduire le ***vieux Sabin***[3].

Tarquin fit à cet égard comme les chefs mongoles qui, devenus empereurs de la Chine ; prirent un nom chinois.

Sa femme Tanaquil[4] adopta de même un nom sabin, Cæcilia[5], et se transforma dans la tradition en matrone sabine. On conservait dans le temple du dieu sabin Sancus, sur le Quirinal, avec les sandales de l'épouse de Tarquin, sa quenouille et son fuseau entouré de laine[6]. Elle avait, disait-on, filé la robe de son gendre, Servius Tullius.

Tanaquil, sous le nom de Cæcilia, était devenue le type de la matrone chaste, filant la laine comme Lucrèce. Or ce type était sabin, aussi bien que Lucrèce ; car, nous le verrons, ce qu'on a appelé la matrone romaine, c'est la matrone sabine. Aux épousés des Sabins devait appartenir, comme à ceux ci, l'austérité de mœurs, attribut de cette race. Elles étaient les sœurs des Vestales.

Je ne puis avoir une aussi bonne opinion des femmes du Palatin, compagnes de brigands et d'aventuriers.

En devenant Sabine, Tanaquil avait gardé dans les imaginations quelque chose de la devineresse étrusque ; car on conservait aussi sa ceinture[7], garnie de talismans.

---

1 Valère Maxime (*De Præn.*) a rapproché avec raison ***Lucius*** de ***Lucumo***, titre que portaient les chefs étrusques. *Lucerus* était le nom de celui qui, disait-on, était venu d'Ardée au secours de Romulus (P. Diacre, p. 119), et que Properce appelle *Lucomedius*. On a trouvé *Leukmai*, nom propre, dans une tombe étrusque.

2 Tous les hommes du Palatin n'ont qu'un nom, Romulus, Remus, Faustulus ; tous les Sabins en ont deux, Titus Tatius, Mettus Curtius, Numa Pompilius, Tullus Hostilius. Ce second nom en ***ilius*** ou ***ius*** est analogue aux noms de *gens*. Raison de plus de croire plutôt aux *gentes* sabines qu'aux *gentes* du Palatin.

3 ***Priscus*** était synonyme de ***Cascus***. (Varron, *De L. lat.*, VII, 28.) Ce nom d'un ancien peuple a pris le sens d'*ancien*. Quelque chose de semblable est arrivé chez nous au mot *Gaulois*. Niebuhr l'a vu le premier. Mais comment n'a-t-il pas reconnu dans les *Casci*, nom donné aux aborigènes venus de la Sabine, des Sabins, lui qui avait montré que les *Prisci* étaient opposés aux Latins dans cette locution *Prisci Latini*, pour *Prisci et Latini* ? Les *Casci* ou *Prisci* étaient les anciens habitants de la Sabine. Priscus fut le nom de plusieurs personnages que leur prénom ou leur nom de *gens* fait croire avoir été Sabins d'origine. *Attius* Priscus, Priscus *Attilius*, Priscus Cornelius. *Attius* et *Attilius* étaient des prénoms sabins ; la gens Cornelia était sabine. D'ailleurs, selon Tite-Live (I, 34), Tarquin prit ce nom en entrant à Rome ; il ne pouvait savoir qu'il serait un jour plus ancien qu'un autre Tarquin.

4 ***Tanaquil*** est un nom qu'on a trouvé dans une tombe de Tarquinie et sur plusieurs statues d'animaux fantastiques, entre autres la Chimère étrusque de Florence.

5 Les ***Cæcilii*** étaient originaires de Préneste, ville sabellique, peut-être sabine. Voilà pourquoi cette illustre famille était plébéienne, c'est qu'elle était étrangère aux Sabins de Rome. Mais elle pouvait cependant être sabine, car par son nom elle se rattachait au héros indigène Cœculus, fondateur de Préneste (Festus, p. 44), dont elle prétendait descendre.

6 Pline, *Hist. nat.*, VIII, 74, 1.

7 Festus (p. 238-40) . Suivant une tradition rapportée par Plutarque (*Quæst. Rom.*, 27), Caia Cæcilia eût été la femme du fils de Tarquin ; une autre tradition donne pour épouse à Tarquin une Gegania. (Denys d'Hal., IV, 7.) Les Geganii étaient une des *gentes* d'Albe, transplantées sur le Cælius par T. Hostilius. Par ses diverses

Animée du même esprit, la tradition mettait la demeure du premier roi étrusque sur la Velia[1], où avait été celle des deux derniers rois sabins, que la pensée de tout son règne fut de continuer en les remplaçant.

Il tourna d'abord ses armes contre les Sabins[2]. Cette fois, une telle guerre pouvait avoir un motif politique. Écraser au dehors la puissance sabine n'était pas un mauvais moyen de l'abaisser au dedans. Les hommes de la Sabine, de concert avec les Étrusques, s'armèrent contre Tarquin.

Le grand nombre de villes prises aux Sabins Semble indiquer une ligue nationale contre le destructeur de la royauté sabine à Rome.

Probablement les Étrusques qui s'allièrent aux Sabins étaient les Étrusques de Véies, accoutumés à s'unir aux Sabins de Fidène.

En effet, c'est de ce côté, près du confluent de l'Anio et du Tibre[3], que Tarquin exécuta le stratagème au moyen duquel il parvint à brûler les barques de l'ennemi.

Ici Denys d'Halicarnasse, dont l'histoire était jusqu'à ce moment tout à fait conforme à la vraisemblance, s'en éloigne complètement. Les peuples de l'Étrurie se liguent contre Tarquin. Dans cette prétendue ligue générale de l'Étrurie, renforcée des Sabins, on rie voit figurer que des lieux très voisins de Rome[4]. Cependant les douze peuples étrusques se décident à reconnaître sa suprématie.

Tarquin, dont le petit royaume, malgré les conquêtes d'Ancus et les siennes, aurait tenu dans telle des douze provinces de l'Étrurie, Tarquin se montre généreux ; il promet de ne tuer, de n'exiler et de ne dépouiller personne, et octroie à chaque ville le droit de se régir elle-même comme elle l'entendra.

La grande confédération se soumet à ce roitelet, et lui envoie, en témoignage de sa sujétion, les insignes de la royauté étrusque[5] : la couronne d'or, la chaise d'ivoire, le sceptre surmonté par l'image de l'aigle, la robe de pourpre brodée d'or et les douze haches des licteurs.

Toutes ces choses, qui à Rome servirent à relever la dignité des consuls et à orner la majesté des triomphes, avaient, je n'en doute point, une origine

---

suppositions de mariage entre un roi ou un fils de roi étrusque et une femme sabine ou latine, la tradition semble avoir voulu exprimer la politique de rapprochement avec les Latins et d'union entre les Sabins et les Latins, qui fut celle du premier Tarquin.

1 Tite-Live, I, 41 ; Solin, 24.

2 Denys d'Halicarnasse (III, 49) dit les Latins ; mais toutes les villes qu'il énumère sont au delà de l'Anio, et, par conséquent, même si on n'en avait d'autres preuves, étaient en pays sabin : Crustumerium, Nomentum, Corniculum, Collatia, Cameria, étaient sabines. Pour Nomentum et Crustumerium il ne peut y avoir de doute. Le nom de Nomentum subsiste encore à peine altéré dans celui de *Lomento*, et la voie Nomentane traverse l'Anio sur un pont dont les visiteurs de Rome n'auront pas oublié l'effet pittoresque. Crustumerium donnait son nom aux collines d'où sort l'Allia pour se jeter dans le Tibre au-dessus de l'Anio. Pour Corniculum, elle était certainement dans le voisinage des monts Corniculani, et, quand leur position ne serait pas déterminée par un passage de Denys d'Halicarnasse, qui l'indique (I, 16) entre Tibur et Ficulée, que nous savons avoir été sur la voie Nomentane (Nibby, *Dint.*, II, p. 46), la forme de leurs cônes pointus en manière de corne ferait reconnaître les monts *Corniculani* dans ces collines d'un aspect si remarquable qui portent les petites villes de Monticelli, San-Angelo et Palombara, parmi lesquelles il faut chercher celle qui a remplacé Corniculum. Collatie était sabine aussi (Tite-Live, I, 38) ; nous en parlerons bientôt. Le site de Cameria est inconnu ; mais son nom est le même que celui d'une ville d'Ombrie (Cameria ou Camerinum) ; c'est donc un nom sabellique, par conséquent, Cameria était une ville sabine.

3 Denys d'Halicarnasse, III, 55-6.

4 Sur la rive droite du Tibre, Véies (Isola Farnese), à six lieues, et Cære (Cervetri près Palo), à neuf. Sur la rive gauche, Fidène (Castel-Giubileo) et Eretum, que Nibby (*Dint.*, II, 144-5) retrouve avec assez de vraisemblance dans Grotta-Marozza, à environ six lieues de Rome. Tite-Live ne dit rien de cette guerre contre les Étrusques ; mais Florus (I, 5, 5) parle des peuples de l'Étrurie vaincus et subjugués dans de nombreux combats, et Orose (II, 45) dans d'*innombrables combats*. A mesure qu'une fausseté historique va se répétant, elle s'amplifie.

5 Denys d'Halicarnasse, III, 61.

étrusque. Seulement elles ne furent pas envoyées à Tarquin comme souverain de l'Étrurie, mais apportées de son pays par le chef étrusque[1].

La soumission de l'Étrurie est suivie de celle des Sabins ; après une bataille que leur livre Tarquin à la tête d'une armée de Romains, de Latins et d'Étrusques, et dans laquelle ils sont défaits ; le roi, vainqueur, rentre à Rome pour y triompher.

Tout cela, en laissant de côté des exagérations évidentes, veut seulement dire que le premier roi étrusque fit comme ses prédécesseurs, et guerroya contre ses voisins[2].

Ici se place la grande pensée monumentale du règne de Tarquin, le temple du Capitole, dont la destinée devait être liée aux triomphes de Rome, et dont le nom en est encore le symbole.

Car ce fut, disent les historiens, à la suite de cette guerre, après la prise d'Apiola et avec le butin fait dans cette ville[3], que Tarquin résolut d'élever un temple sur le mont Tarpéien, lequel, à partir de ce moment, prit le grand nom de Capitole. Ce temple fut le monument des rois étrusques. Le premier Tarquin en jeta les fondements ; son œuvre fut continuée par le second.

J'ai appelé la pensée de Tarquin une grande pensée. C'est qu'en effet la fondation du temple Capitolin est l'expression de la politique de Tarquin, politique entrevue par les rois sabins ses devanciers, et pleine,ment réalisée sous son successeur. Tarquin semble .avoir voulu faire, pour ainsi dire, un temple de fusion appartenant également aux trois races qu'il cherchait à mettre sur un pied d'égalité et à réunir dans une même unité nationale, en même temps qu'il voulait, en contrebalançant, par l'importance donnée aux Latins, l'ascendant des Sabins, établir, sans qu'il y parut trop, la prédominance de la nationalité étrusque.

Avant Tarquin, il y avait sur le mont sabin par excellence, le Quirinal, un temple qu'on a appelé le Vieux Capitole. Il ne pouvait alors porter ce nom ; le mont Saturnien lui-même ne reçut son nom immortel. que lorsque, sous Tarquin, on y eut trouvé, en jetant les fondements du temple, cette tête coupée, ***caput Oli***[4], dont on fit *Capitole*, découverte de laquelle les devins, ou plutôt les écrivains postérieurs, conclurent que là devait être la *tête*, le *chef-lieu*, la *capitale* du monde.

A l'époque de Tarquin, l'on ne pouvait concevoir une si vaste espérance. S'il y a quelque chose de vrai dans cette histoire, la tête était celle d'un chef étrusque enterré jadis sur le Capitole, à l'époque où les Étrusques s'y étaient établis. On disait aussi que les os de Tarpeia avaient été transportés ailleurs[5] quand on avait voulu bâtir le temple de Jupiter, ce qui semble indiquer la présence de sépultures antiques sur le mont Capitolin.

Le nom du *Golgotha* vient de *crâne*, comme celui du *Capitole* vient de *tête*. Il est remarquable que ces deux collines aient le même nom. Un autre rapprochement, bien que fortuit, m'a frappé ; comme je rôdais autour du Capitole, en songeant à la tête d'Olus, je me suis trouvé en face de la porte d'une église, et j'ai vu au-

---

1 Strabon, V, 2, 2.
2 Il faut joindre aux expéditions de Tarquin contre les peuples sabelliques une guerre contre la formidable nation des Èques, guerre dont parlent Strabon (V, 5, 4) et Cicéron (*De Rep.*, II, 20).
3 Pline, *Hist. nat.*, I, 9, 15.
4 Arn., *ad Gent.*, VI, 7.
5 Plutarque, *Romulus*, 18.

dessus de cette porte l'image d'une tête coupée : c'était l'église de Saint-Jean-Décollé, dans laquelle on conduit les condamnés avant le supplice.

Le temple du Quirinal était consacré à trois divinités, Jupiter, Minerve, Junon[1], dont la première était commune aux Sabins, aux Latins et aux Étrusques. Mais Jupiter était plus particulièrement un dieu national des Latins ; chez lesquels il avait succédé au vieux Saturne. Le temple de Jupiter Latiaris était le centre de la confédération latine. C'est à Jupiter que fut dédié surtout le nouveau temple, et dans l'usage, bien qu'il se composât de trois sanctuaires, il s'appela toujours le temple de Jupiter.

Minerve et Junon étaient les noms sabins de deux divinités qui étaient aussi l'objet du culte des Étrusques[2]. Cette triade divine était un objet spécial de ce culte.

Élever un temple à Jupiter, c'était flatter les Latins, c'était consoler les déshérités d'Albe, qui habitaient le Cælius, de n'être plus en possession du temple de Jupiter latin sur la montagne Albaine. Élever un temple à Jupiter, à Minerve et à Junon, c'était ; en honorant trois grandes divinités de l'Étrurie, en faisant acte de dévotion étrusque, rendre hommage à trois divinités également sabines, et, en leur consacrant un temple nouveau, refaire étrusque le Capitole, qui l'avait été autrefois, tout en y supprimant le plus possible les cultes sabins, sauf, quand la résistance était trop forte, à transiger avec eux, comme on fit pour le dieu Terme, la Jeunesse ; enfin c'était opposer au Quirinal, demeuré sabin, et enlever pour ainsi dire aux Sabins le culte exclusif de l'antique triade que l'Étrurie, comme la Sabine, avaient reçue des Pélasges[3].

Ainsi ce temple devait être commun à tous, réunir dans son sein le Jupiter latin, la Minerve étrusque, la Junon sabine, et, par ce triple culte, offrir comme un symbole des trois peuples au milieu desquels il fut élevé[4].

Mais si, par la pensée qui l'avait fondé, ce temple appartenait également aux Sabins, aux Latins et aux Étrusques, par l'art il était certainement étrusque, car il fut construit par des ouvriers de ce pays[5].

Or Vitruve (IV, 7) nous donne, à propos de l'architecture propre aux temples étrusques, des détails au moyen desquels on peut retrouver celle du temple de Jupiter. Dans l'origine, il était bas, avec des colonnes d'un fort diamètre et très

---

1 Ce vieux Capitole sabin avait dû être érigé lui-même sous l'influence de la discipline étrusque, influence que nous avons vue avoir été subie par les Sabins ; ceci en serait le plus ancien exemple. En effet, Servius (*Æn.*, I, 422) nous apprend que dédier un temple à Jupiter, à Minerve et à Junon, était une coutume étrusque ; selon les livres sacrés de l'Étrurie, ces trois divinisés lançaient la foudre.

2 Minerve paraît chez les Étrusques sous ce nom, ***Menerfa***, qui est sabin, et qui devait avoir été porté en Étrurie par les Ombriens, anciens habitants du pays étrusque et de la môme race que les Sabins. De plus, le clou que l'on plantait dans le mur de la Cella dédiée à Minerve dans le temple du Capitole, était un emprunt au culte étrusque. Chaque année, on fichait un clou dans le temple de la déesse Nortia, à Volsinii. (Tite-Live, VII, 3.) Junon, en Étrurie, s'appelait ***Cupra***, nom également d'origine ombrienne ; car il est sabellique et de même racine que le mot sabin *Cyprius*, bon.

3 L'association de ces trois divinités était très antique ; on la retrouve en Grèce. (Pausanias, X, 5, 2.) Les Sabins devaient le culte de cette triade à leurs rapports avec les Pélasges ; les Pélasges tyrrhéniens l'avaient porté en Étrurie.

4 Un bas-relief, placé dans l'escalier du palais des Conservateurs, et qui représente Marc-Aurèle montant en triomphe au Capitole, offre une image exacte de ce que le temple était au temps de Marc-Aurèle.

5 Tite-Live, I, 56.

éloignées, presque aussi large que long[1], ce qui devait lui donner l'air écrasé et trapu.

Son pourtour (207 ½ sur 192 ½) était de huit cents pieds, et ne changea jamais. Quand on le reconstruisit sous la république, on voulut l'agrandir ; mais les pontifes s'y opposèrent.

On se contenta d'augmenter sa hauteur sans rien ajouter à son étendue. Un motif analogue, quoique produisant un effet inverse, a donné à Saint-Pierre ses dimensions gigantesques. On a exigé des architectes qu'ils comprissent dans l'enceinte de l'église, outre l'espace ajouté d'abord à l'ancienne basilique, tout l'espace qu'avait occupé celle-ci.

Dans les deux cas, on a obéi au même sentiment un respect religieux pour le sol primitivement consacré.

Le temple de Jupiter dut être bâti avec le tuf du mont Capitolin, le plus compacte qui soit à Rome, et dont il existait des carrières dans le sein de la colline.

Ainsi nous connaissons la forme, l'histoire de ce temple et jusqu'à ses matériaux ; mais il est très difficile de savoir exactement où il était placé.

Le mont Capitolin a deux cimes : l'une, au sud-ouest, est connue sous le nom de roche Tarpéienne ; l'autre, au nord-est, porte l'église d'Araceli, sur laquelle était la citadelle et sur laquelle était le temple de Jupiter ?

C'est une des questions de topographie romaine les plus importantes et les plus difficiles à trancher. Il est assez piquant qu'on soit embarrassé à Rome pour dire : le Capitole était là.

Après y avoir bien pensé, je me suis décidé pour la cime nord-est, celle d'Araceli. Je crois que l'église est où était le temple[2].

---

1 Il avait quinze pieds de plus seulement en longueur (Denys d'Hal., IV, 61), trois rangs de six colonnes à la façade, un ou deux rangs de sept sur chacun des côtés. (Ott. Müller, *Etr.*, II, p. 232-3 ; Hirt Gesch. d. Bauk. b. d. Alt., II, p. 245 ; Abek, *Mitt. it*, p. 221.)

2 La difficulté tient en partie de ce que le mot ***aræ***, citadelle, est quelquefois pris pour le temple, et ***Capitolium***, tantôt pour le temple de Jupiter, tantôt pour tout le mont Capitolin ; que le nom de ***mons Tarpeius*** est donné aussi parfois à la colline tout entière, et que les deux sommets étant très voisins, les mêmes expressions peuvent souvent s'appliquer à tous deux. Laissant de côté les passages douteux, je m'attacherai seulement à ceux qui me paraissent démonstratifs. C'est, je crois, la méthode à suivre dans ce genre de recherches pour les simplifier en les abrégeant. La partie du mont Tarpéien ou Capitolin sur lequel on éleva le temple dominait le Forum (Denys d'Hal., III, 69) ; donc le temple de Jupiter regardait le Forum. Or il regardait aussi le midi. (Denys, IV, 61.) S'il eût été sur la cime sud-ouest et tourné au midi, il n'eût pas regardé le Forum, mais l'Aventin et le cirque. Cicéron parle d'une statue placée devant le temple de Jupiter qui, tournée vers l'orient, regarde le Forum et la curie (*In Cat.*, III, 8) ; de la cime sud-ouest elle l'eût regardé d'un peu loin. D'ailleurs, avant d'être tournée à l'est par le conseil des aruspices, la statue l'était sans doute au sud. Ce devait être sa position première, car c'était la direction des temples terrestres, comme du templum céleste, c'est-à-dire de la partie du ciel que l'on contemplait. (Var., *De L. lat.*, VII, 7.) Plusieurs faits s'expliquent mieux en mettant le temple de Jupiter à Araceli. La citadelle est toujours présentée comme plus rapprochée du Tibre que le temple. Dans sa surprise nocturne, Herdonius (Denys d'Hal., X, 14), qui est venu par le fleuve, rencontre d'abord la citadelle. Il en est de même de la tentative des Gaulois (Tite-Live, V, 47) ; ils ont gravi la roche Carmentale, c'est-à-dire le sommet qui était du côté de la porte de ce nom, et trouvent d'abord la citadelle sur leur chemin, sans qu'il soit question du temple de Jupiter. Manlius, qui demeurait dans la citadelle, et non dans le temple, se réveille aux cris des oies de Junon, et repousse les Gaulois. Tout se passe sur la première cime qu'ils ont rencontrée, c'est-à-dire sur la cime sud-ouest. Les Fabii, en allant vers la porte Carmentale, passent devant le *Capitole*, puis devant la citadelle. (Tite-Live, II, 49.) Des deux sommets ce dernier est le plus considérable. Une citadelle eût été bien resserrée sur la plate-forme d'Araceli. (Nibby, *R. Ant.*, t, 557.) Dans un de ses exercices de rhétorique, Sénèque le père suppose qu'une vestale, précipitée de la roche Tarpéienne et sauvée miraculeusement, se trouve tout prés du temple de Vesta ; la roche Tarpéienne était donc de ce côté ; elle dominait la rue Tordei Specchi, on a existé au moyen âge une église qui portait le nom de Santa-Catharina *sub Tarpeio*. Enfin on n'entend pas parler de l'église de Santa-Maria in Araceli avant le neuvième siècle, et l'on sait que le temple du Jupiter Capitolin était encore debout au septième. La durée de ce temple explique la tardive apparition d'une église sur le Capitole.

On plaça sur le faîte du temple des statues, comme on en a placé dans les temps modernes sur les églises romaines, à Saint-Jean de Latran, par exemple, où elles font, en se détachant sur le bleu du ciel, un si grand effet.

Une de celles qui décoraient le temple du Capitole représentait le dieu étrusque et sabin Summanus[1]. Tarquin fit aussi exécuter par un artiste étrusque[2] un quadrige, une statue de Jupiter et une statue d'Hercule en terre.

Le choix de ces divinités semble dicté par le désir de concilier à la fois les Sabins et les Latins, qui fut l'âme de la politique de Tarquin. Summanus était un dieu tout ensemble étrusque et sabin ; Jupiter, un dieu commun à tous, mais particulièrement cher aux Latins, et Hercule considéré comme identique à Sancus, dieu sabin[3]. C'est toujours le même désir de plaire aux Latins et la même crainte de déplaire aux Sabins.

Ces deus sentiments, qui dominent toute la conduite de Tarquin et l'expliquent, parurent dans la tentative que fit ce roi de créer trois tribus nouvelles, tentative qui avait pour but de mettre sur un pied d'égalité les patriciens et les plébéiens, les Latins et les Sabins, et qui rencontra de la part des Sabins une résistance devant laquelle Tarquin dut gauchir.

Quand Tarquin arriva, il trouva trois populations occupant des quartiers différents et possédant des terres séparées dans le territoire romain[4] ; mais elles n'étaient pas organisées en tribus.

Les éléments de la tribu existaient ; son organisation était à naître. Sous Tarquin seulement[5], elles s'appelèrent les Titiès, les Rhamnès, les Lucérès.

Tout le monde reconnaît dans les Titiès et les Rhamnès les Sabins[6] et les Romains[7].

On s'accorde généralement à voir dans les Lucérès des Étrusques[8].

Jusque-là il ne pouvait y avoir d'égalité entre les Sabins et leurs vassaux du Palatin, entre les Sabins et les Étrusques du Cœlius.

Un roi sabin ne pouvait instituer cette égalité ; au premier roi étrusque, à un roi neutre pour ainsi dire, il appartenait de commencer à l'introduire.

Mais il voulut faire plus encore.

Dans ces trois tribus, les populations latines, établies par les deux rois ses prédécesseurs sur le Cœlius et sur l'Aventin, n'étaient pas représentées. Ce fut pour leur faire une place dans la cité qu'il eut la pensée de créer trois nouvelles

---

1 Cicéron, *De Div.*, I, 10.
2 Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 45, 4.
3 Festus, p. 229.
4 Varron le dit expressément. (*De Ling. lat.*, V, 55.)
5 Ce qui le prouve, c'est que Volnius, qui devait savoir l'étrusque, puisqu'il avait composé des tragédies dans cette langue, disait que les noms des trois tribus étaient étrusques. (Var., De L. lat., v, 55.) Pour les deux premières, dont l'une était sabine et l'autre romaine, il ne peut s'agir que de la forme grammaticale de leurs noms, de ce pluriel en es qui n'était pas en latin celui de ***Titius*** ou de ***Rhamnus***. La forme latine était ***Titienses*** et ***Rhamnenses***.
6 De Titius, prénom de Tatius. Les nodales ***tities*** avaient été institués pour veiller à la conservation des rites sabins.
7 Rhamnès est une contraction dans le goût étrusque de Romani, avec cette terminaison du pluriel en ***es***, qui se trouve dans les tables engubines remplacée par son équivalent ***er***, et au commencement du mot un ***r*** aspiré, ***rh***, sans exemple dans les mots latins qui ne viennent pas directement du grec.
8 P. Diacre, p. 120. Même racine que ***Lucumo***. On a trouvé dans une tombe étrusque *Lukir*. Le chef étrusque qui était venu d'Ardée au secours de Romulus s'appelait ***Lucerus***. Les *Sacra* des Lucérès étaient sur le Cælius, colline à demi étrusque.

tribus, et, pour que ces tribus latines fussent marquées du sceau étrusque et dans la main du roi, de leur donner son nom, le nom de ses amis, c'est-à-dire de placer à leur tête lui-même et des chefs étrusques.

Mais c'en était trop : l'orgueil sabin se révolta. Tarquin fut obligé de renoncer à accomplir ouvertement son projet ; mais il atteignit à peu près le même but par un autre chemin.

Chaque tribu contenait depuis Tullus Hostilius deux cents cavaliers[1]. Au lieu de doubler le nombre des tribus, Tarquin fit ce qu'avait fait déjà Tullus Hostilius, il doubla le nombre des cavaliers dans chacune des tribus.

C'est ce qu'on appelait les centuries des cavaliers (*equites*), et qu'il ne faut pas confondre avec les tribus dont les cavaliers formaient la partie aristocratique.

Il est clair que la résistance dut venir des Sabins et non des Étrusques, intéressés aux succès du dessein de leur roi, dessein formé dans l'intention d'opposer un contrepoids à la puissance des Sabins, rivale de la leur.

Aussi l'augure qui combattit à ce dessein n'était-il pas un augure étrusque, mais un augure sabin ; son nom, *Attus* Nævius, en est la preuve.

Le prodige attribué à cet augure nous ramène au Comitium, où, par un secret de son art magique, il avait transporté, du versant occidental du Palatin, le figuier ruminal sous lequel avait été exposé Romulus, et que les Sabins voulaient posséder chez eux dans le lieu découvert où ils délibéraient, comme un gage de leur suprématie sur le Palatin. Ce fut aussi dans le Comitium que Nævius opéra un autre miracle[2].

Cet Attus Nævius, disciple des Étrusques et le plus célèbre augure de son temps, avait commencé, comme le pape Sixte Quint, par garder des pourceaux. Il parait que son âme n'était pas moins bien trempée que celle du porcher de Montalte ; car il osa se faire l'intrépide interprète de la résistance de sa nation, et, comme plus d'un pape aussi énergique que lui, opposa victorieusement l'autorité religieuse au pouvoir royal.

Le roi, irrité, mande Nævius devant lui ; il était assis sur son tribunal, au sommet des degrés par où l'on montait de la curie[3].

Le lieu de la scène est donc parfaitement déterminé par la tradition, et nous pouvons assister au drame qui se joue dans le Comitium, où sont les patriciens sabins, et en présence de la foulé latine qui remplit le marché.

Je vais vous montrer, dit le roi, *que l'art de cet homme est menteur*.

Nævius s'était approché et se tenait au bas des degrés. Le roi n'osait laisser paraître sa colère contre le saint personnage, dont la légende racontait qu'enfant il avait deviné l'art augural pour retrouver ses pourceaux égarés ; le saluant avec douceur, il lui dit :

Il faut nous faire voir, ô Nævius ! ton habileté dans l'art de deviner. Voulant accomplir une grande chose, je désirerais savoir si elle est possible. Va donc

---

1 Il faut admettre que dès lors il y eut au sein de la plebs du Palatin une certaine aristocratie ; T. Hostilius avait donné des terres à tout le monde, ce qui explique comment elle put se former.
2 Denys d'Halicarnasse, III, 71 ; Cicéron, *De Div*., I, 17.
3 C'est ce qui résulte des paroles de Tite-Live (I, 36) qui désigne avec une grande exactitude le lieu où la chose avait eu lieu, et où était de son temps la statue de Nævius : *Quo in loto res acta est, in Comitio, in gradibus ipsis ad lævam curiæ*.

consulter les oiseaux et reviens promptement, tandis que moi, assis en ce lieu, je t'attendrai.

Le devin obéit, il revint bientôt après avoir consulté les auspices, et déclara que l'action projetée par le roi était possible. Alors le roi, riant de ce discours, lui dit :

A cette heure, ô Nævius, il est clair que tu es un imposteur, et que tu nous trompes manifestement, puisque tu as osé affirmer qu'une chose impossible peut être faite.

Et, tirant de son sein un rasoir et une pierre à repasser, il ajouta :

Je m'étais demandé si, en frappant cette pierre avec ce rasoir, je pourrais la trancher par le milieu.

Alors tous ceux qui étaient présents s'étant mis à rire, l'augure, sans se déconcerter, répondit :

Frappe avec confiance[1] *cette pierre, et elle sera tranchée par le milieu*.

Le roi frappa la pierre avec le rasoir, et le rasoir, fendant la pierre, alla couper un morceau de la main qui le tenait. Tarquin ne songea plus à braver un tel homme, et exécuta son plan d'une façon détournée.

Il fit élever à Nævius une petite statue en bronze qui le représentait la tête voilée, et qu'on voyait encore au temps d'Auguste sur les degrés par où l'on montait au Comitium un peu élevé au-dessus du marché, près du figuier ruminal, en avant et à gauche de la curie. On enterra près de là le rasoir[2] et la pierre à repasser, et le lieu fut déclaré saint comme ceux que la foudre avait consacrés.

Ce plan de fondre les races par l'égalité, de favoriser le plus possible les Latins sans trop mécontenter les Sabins, de remplacer tout doucement l'ascendant de ceux-ci par l'ascendant des Étrusques ; ce plan auquel se rapportait également la fondation du temple Capitolin et la nouvelle organisation des tribus, Tarquin le poursuivit en toute chose. Tout ce que l'on sait de ses institutions politiques est conçu dans le même esprit.

Il augmente le sénat de cent membres nouveaux, lesquels, comme dit Tite-Live, y formèrent le parti du roi, qui les y avait fait entrer[3]. Déjà le nombre des sénateurs, de cent dans l'origine, avait été doublé, sans doute pour y pouvoir admettre les patriciens d'Albe et d'autres patriciens latins. Sous Tarquin, il fut porté à trois cents[4], et cette fois les Étrusques, qui probablement, vu l'insignifiance du nombre de ceux qui étaient restés sur le Cælius, n'y avaient pas encore été admis, renforcés par les nouveaux arrivés d'Étrurie, vinrent y prendre place sous un roi étrusque.

Ce nombre de trois cents sénateurs, au temps de Tarquin, achève de prouver que ce fut lui qui le premier fit trois corps politiques des tribus qui jusqu'à lui n'étaient que trois races.

Selon Denys d'Halicarnasse, ces cent nouveaux sénateurs fient des plébéiens. Cela veut dire que Tarquin introduisit dans le sénat, avec ses Étrusques, des Latins sur lesquels il croyait pouvoir compter. Il fit ce que j'appellerais, si j'osais

---

1 La légende, tout en restant romaine, pourrait être moderne. Le prêtre dirait : *Frappe avec foi*...
2 Scipion l'Africain fut, dit-on, le premier Romain qui se fit faire la barbe tous les jours. Vers son temps, des barbiers grecs s'établirent à Rome ; mais la légende, certainement ancienne, d'Attus Nœvius, montre que les Romains n'avaient pas attendu jusque-là pour se raser.
3 *Pactio haud dubia regis, cujus beneficio in curiam venerant*. (Tite-Live, I, 35.)
4 Denys d'Halicarnasse, III, 67.

employer des expressions trop modernes, mais au fond exactes, une fournée étrusco-latine pour rendre une majorité sabine impossible.

Par la même raison, au lieu de quatre Vestales, il en créa six, trois pour les cavaliers anciens dans les centuries, trois pour les nouveaux[1], et un augure pour chacune des trois[2].

Le premier roi étrusque voulut inaugurer par de grands travaux d'utilité publique l'avènement de sa nation à la souveraineté.

Romulus avait élevé une muraille autour de sa petite ville du Palatin ; les rois sabins en avaient agrandi de beaucoup l'enceinte et l'avaient fortifiée ; ils avaient bâti un port, une citadelle et une prison. Les rois étrusques construisirent le cirque, qui devint, avec le temps, le plus grand monument de Rome ; et un système d'égouts qui excitait l'admiration de Pline, et dont un reste très imposant, le grand égout (*Cloaca maxima*), excite encore aujourd'hui la nôtre.

Je parlerai de cet égout quand j'en serai venu à Tarquin le Superbe, son principal auteur[3] ; mais je dois dire dès à présent que l'ensemble des travaux de dessèchement et d'assainissement dont la Cloaca maxima fut le complément magnifique remonte au premier Tarquin[4].

Pour le grand cirque, il lui appartient sans conteste.

Le cirque n'existait pas[5], et il ne pouvait exister avant Tarquin ; car, avant les desséchements exécutés par ce roi, la vallée devait être en partie au moins inondée par le prolongement du Vélabre entre le Palatin et l'Aventin[6]. D'ailleurs, dans cette vallée, Ancus Martius avait établi une partie considérable de la population latine, transportée par lui à Rome. Il n'y avait donc pas alors de cirque en cet endroit.

Le cirque à Rome ne fut point dans l'origine une imitation de l'hippodrome grec, comme il le devint depuis[7].

Ce fut une importation étrusque. Tarquin fit venir de son pays, et non de la Grèce, des chevaux de race et des pugilistes[8].

Les athlètes grecs parurent à Rome pour la première fois au sixième siècle[9].

Il faut écarter de ces commencements l'idée des *carceres*, constructions appropriées au départ des chars ; les cirques ne furent disposés ainsi que plus tard[10].

---

1 Festus, p. 344.
2 Tite-Live, X, 6.
3 Tite-Live, I, 56.
4 Tite-Live, I, 38 ; Denys d'Halicarnasse, III, 67.
5 Tite-Live, I, 35 ; Denys d'Hal., III, 68. Selon Denys d'Halicarnasse, Tarquin acheva le cirque et le rendit plus commode pour les spectateurs ; il n'en est pas moins très probable que le cirque ne saurait être antérieur aux Étrusques.
6 Denys d'Halicarnasse avoue qu'il fallut combler le bas de la vallée. (III, 45.)
7 O. Müller, *Man. d'Arch.*, § 172, 1 ; Mommsen, *Röm. Gesch.*, 2e éd., p. 101.
8 Tite-Live, I, 35. Les courses de chevaux et le pugilat pouvaient avoir passé de la Grèce dans l'Étrurie, avec laquelle les Grecs furent plus anciennement en rapport que les Romains. L'art de boxer est vieux dans le monde ; mais, chez les Étrusques, on se donnait des coups de poing au son de la flûte (Athénée, IV, 13), comme on combattait à Sparte. Cette manière de boxer a une certaine grâce qui trahit son origine hellénique.
9 Tite-Live, XXXIX, 22.
10 Tite-Live, VIII, 2. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu des courses de char avant qu'il y ait eu des ***carceres***. Mais, en supposant que ces courses datent à Rome de si loin, elles ont eu une origine étrusque et non une origine au moins directement grecque. On les a trouvées représentées sur les parois des tombes étrusques. (O. Müller, *Handb. der Arch.*, § 179.) On sait l'histoire du char venant de Véies, se renverser au pied du Capitole (à

Si l'on vent avoir le spectacle de ces courses et de ceux qui y prenaient part, il faut traverser Rome, et, de l'emplacement du grand cirque, se rendre au musée du Vatican pour y voir les *fac-simile* de peintures étrusques représentant des cavaliers et des lutteurs étrusques.

Mais on peut, sans quitter la rue des *Cerchi*, retrouver, par la pensée et même par les yeux, le souvenir des jeux du cirque.

Que de fois, suivant à pas lents cette rue habituellement solitaire, j'ai écouté, à travers le silence du soir, retentir dans un passé lointain les applaudissements et le tumulte de la foule qui jadis le remplissait. Je ne voyais d'abord que des charrettes arrêtées à son extrémité, près du gazomètre, là où sous la république et l'empire stationnaient les chars qui attendaient le signal pour s'élancer dans la lice. Alors, quelquefois, un paysan romain à l'air farouche, et qui semblait plutôt du temps où le cirque fut construit que de celui où a été bâti le gazomètre, fièrement campé sur une de ces charrettes, fuyait avec elle devant moi dans la poussière ; ou bien, deux pâtres de la campagne, sur de petits chevaux noirs d'un aspect aussi sauvage que le leur, galopaient avec furie, cherchant à se dépasser ; sans se douter qu'ils traversaient le grand cirque et qu'ils m'offraient l'image des courses qu'en ce lieu les Étrusques enseignèrent aux Romains.

Les détails que nous a conservés la tradition sur la disposition du cirque de Tarquin, s'ils ne sont pas certains, sont caractéristiques. Denys d'Halicarnasse, qui a l'air de croire que le cirque existait ayant ce roi, dit que jusqu'à lui les spectateurs étaient debout sur dès planches soutenues par des poteaux, et qu'il les fit asseoir sur des sièges couverts[1] ; qu'il assigna une place déterminée à chacune des curies, et, selon Tite-Live, aux sénateurs et aux chevaliers[2]. Je doute que ces auteurs aient pu être aussi exactement informé de ce qu'était la police des cirques sous le règne de Tarquin ; mais je vois dans cette tradition un signé de l'opinion qu'avait laissée d'elle la monarchie étrusque. On lui attribuait un progrès dans ce que nous appelons le confort et la régularité administrative. Ne semble-t-il pas lire une ordonnance de préfet ?

C'est que la monarchie étrusque fut en effet un progrès remarquable vers la civilisation, la richesse, le bien-être. Le second roi de cette monarchie fit de la fortune de chacun la base et la mesure des droits politiques. Nous sommes bien loin des brigands de l'Asile, de l'écartèlement de Fufetius, et même de la fosse aux supplices du bon Ancus[3].

---

l'extrémité du *Corso*), et donnant son nom à la porte Ratumena (Pline, *Hist. nat.*, VIII, 45, 2), située en cet endroit.

1 Denys d'Halicarnasse, III, 68.

2 Tite-Live, I, 35.

3 Tellement loin, que j'ai peine à croire que la tradition, qui oublie beaucoup et concentre beaucoup, n'ait pas omis, devenant romaine, quelque roi sabin ou étrusque. L'objection tirée de la moyenne des règnes, trop considérable pour être vraie, est pour moi sans force, parce que je ne crois point à la chronologie dans la tradition. Cependant le fait de cette disproportion entre le petit nombre des rois et la durée de la royauté me portent à supposer qu'un souvenir s'était conservé, au moins que cette royauté avait été durable ; sans cela, on eût mieux fait concorder les deux termes. Du reste, une telle supposition ne changerait rien à l'ensemble de la tradition, à une royauté étrusque après une royauté sabine, à la supériorité des Sabins, à la dépendance des Latins, à leur progrès favorisé politiquement par les rois sabins eux-mêmes et surtout par les rois étrusques, toutes choses que je persiste à croire véritables.

Sur les grands travaux entrepris par les rois étrusques, la tradition varie un peu, les attribuant tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là[1] ; mais elle est constante à les placer sous ces rois.

Ainsi l'enceinte qui enferma les sept collines de la rive gauche et la forteresse du Janicule par un mur,et du côté de la plaine, là où ce mur n'aurait pas suffi, lui adjoignit un fossé et un relèvement de terre ; cette enceinte, qui fit des différentes Romes que nous avons vues naître une seule Rome, et qui cimenta l'union des populations établies sur les diverses collines par de communs moyens de défense ; cette enceinte, qui, comme l'a dit si bien Virgile, enveloppait les sept ***Arces***, c'est-à-dire les sept sommets fortifiés, jusqu'alors plus ou moins isolés et indépendants ; cette enceinte, dont on peut suivre la direction et dont plusieurs portions existent, on l'attribue tantôt à Tarquin l'ancien, tantôt à ses deux successeurs ; on en fait même remonter une partie au dernier des rois sabins, à Ancus Martius.

C'est que tous ces rois y ont travaillé l'un après l'autre. La part de chacun est assez difficile à faire. Selon toute vraisemblance, le roi sabin creusa le fossé des Sabins du côté de la plaine, du côté le plus exposé, et devança dans cette région le travail analogue de Servius Tullius. Ancus, en fortifiant le Quirinal, mont sacré des Sabins, le Viminal, dépendant du Quirinal, l'Esquilin, voisin du Viminal et habité de même par les Sabins, allait au plus pressé ; mais on peut croire avec Tite-Live que Tarquin conçut le premier la pensée d'entourer toute la ville d'un mur de pierre, sans rejeter ce que dit Denys d'Halicarnasse[2], que des murs grossiers et faits à la hâte existaient déjà. Ces murs pouvaient être en terre comme le mur *de terre* des Carines, peut-être même en brique ; car l'emploi de la brique est de toute antiquité, il date de Babylone et de l'Égypte[3], et les Sabins, qui avaient appris des Étrusques à faire des vases et des statues d'argile, avaient pu apprendre d'eux aussi à faire des briques.

Les murs de Rome étaient une œuvre d'un intérêt général. Tarquin fit quelque chose de particulièrement agréable aux Latins en, embellissant le marché, qui citait surtout à l'usage de cette partie de la population adjointe par lui aux anciennes tribus ; elle n'avait certes pas pour cela passé tout entière dans l'aristocratie, et ceux même qui avaient reçu le titre de patriciens et de cavaliers étaient toujours appelés de familles moindres (*minerum gentium*).

C'étaient les Latins restés plébéiens qui faisaient surtout le commerce ; l'orgueil, je dirais presque féodal, du patriciat sabin et du patricial étrusque devait le dédaigner.

J'ai parlé de l'existence vraiment féodale des grandes *gentes* sabines ; l'Étrurie aussi était aristocratique. Les Lucumons seuls pouvaient prétendre aux hautes dignités[4], et le peu de succès qu'avait eu parmi eux Démarate, le riche commerçant de Corinthe, montre que leurs préjugés étaient assez contraires au négoce.

Ce fut donc surtout à l'intention des Latins que Tarquin construisit des portiques autour du marché, lui donnant déjà cette disposition de l'agora des villes

---

1 Tite-Live, après avoir dit (I, 38) que Tarquinius Priscus a jeté les fondements du temple de Jupiter, dit (I, 55) qu'à ces fondements ne surfirent pas les dépouilles de Pometia, ville conquise par l'autre Tarquin. Pline (*Hist. nat.*, III, 9, 15) attribue l'agger de Servius Tullius à Tarquin le Superbe.
2 Denys d'Hal., III, 67. Tite-Live dit que la guerre contre les Sabins vint le distraire de cette entreprise. (Tite-Live, I, 38.)
3 O. Müller, *Handb. d. Arch.*, p. 828, 2.
4 O. Müller, *Etr.*, I, p. 365.

grecques[1], du Forum des villes italiotes, comme de la piazza des villes de l'Italie moderne, qui, en général, sert aussi de marché : un carré long, entouré d'un portique.

Tandis que le roi étrusque, en travaillant un peu pour tout le monde, croyait travailler pour lui-même, il n'avait pas fait entrer dans ses calculs les rancunes sabines et les désirs de vengeance de l'ambition déshéritée.

Les fils d'Ancus, du dernier roi sabin, vivaient. Pendant le long et brillant règne de Tarquin, ils ne s'étaient point résignés à leur destinée, et avaient souvent, dit Denys d'Halicarnasse (III, 72), tenté de le renverser, ce qui, si je ne me trompe, montre qu'ils avaient un parti dans l'aristocratie sabine, disposée à la révolte contre un roi étranger, et que les mesures populaires de Tarquin envers les plébéiens et les Latins avaient dû finir par exaspérer.

Ce mécontentement fut porté au comble quand Attus Nævius, cet augure sabin qui avait résisté au roi dans l'affaire des tribus, et continuait probablement à entretenir une résistance que devait exciter encore chez lui une rivalité avec les augures étrusques ; quand Attus Nævius, qui avait fait à l'appui de son opposition un miracle, chose toujours facilement crue dans ce pays-ci, et d'un grand effet, disparut tout à coup. Le roi fut soupçonné de sa mort. Les fils d'Ancus, qui propageaient ce bruit, parurent dans le marché à la tête d'un grand nombre de clients. Ils n'étaient pas, comme les représente Denys d'Halicarnasse, des hommes habiles et bien parlants, faisant de belles harangues dans le Forum : c'étaient de farouches chefs de clan descendus de leur montagne, où Ancus les avait relégués dès leur enfance, et venant exciter une plèbe superstitieuse et crédule. Ils l'excitèrent si bien, que, lorsque le vieux roi parut dans le marché, on lui cria qu'il était un impie, un sacrilège, et on voulut le chasser.

Tarquin fut obligé de se défendre ; il parvint à se disculper ; mais la *vendetta* était alors, à Rome, implacable comme aujourd'hui.

Les fils d'Ancus ne renoncèrent point à leur dessein et l'exécutèrent ainsi qu'il suit.

Ils apostèrent deux prétendus bûcherons qui, armés de leur serpe, vinrent sur le midi devant la maison du roi, située au sommet de la Velia, quartier des Sabins, où ceux-ci étaient en nombre ; et ; comme chacun prétendait avoir à se plaindre de l'autre, ils commencèrent à se quereller et à se gourmer, demandant justice et criant beaucoup. Rien ne peint mieux qu'une pareille scène la physionomie encore agreste de Rome, même sous le premier roi étrusque. D'autres conspirateurs, déguisés en paysans, parlaient, les uns pour celui-ci, les autres pour celui-là, et augmentaient le tumulte.

Je ne suis pas convaincu qu'ils ne fussent point des paysans véritables, des Sabins de la montagne, détestant le roi intrus, et qu'on avait décidés à faire un mauvais coup. Toute cette foule pénètre dans la maison d'Ancus, et les bûcherons continuent devant lui à se disputer avec violence.

A la manière des paysans, embarrassés dans leur feinte plaidoirie, ils s'embrouillèrent, et, ce qui est bien dans le caractère de la foule partout mobile, particulièrement d'une foule romaine, on se mit à rire. Alors, saisis d'une colère simulée ou peut-être véritable, ils s'en prirent au roi, le frappèrent à la tête avec leur serpe, et, le laissant pour mort, s'enfuirent à la montagne, à la *Macchia*,

---

1 Vitruve, V, 4.

sans être arrêtés, pas plus qu'on ne l'est à Rome pour un assassinat commis comme celui-ci en plein midi, pas plus que ne l'a été le meurtrier de Rossi.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce récit de la mort d'Ancus le caractère de la tradition populaire, un caractère de simplicité et de rusticité qu'on n'aurait pas imaginé plus tard. Pour moi, c'est là le criterium de la vérité, au moins de la possibilité des faits dont se compose l'histoire de Rome dans les premiers temps.

Quand la tradition fait agir des pâtres brutaux comme agiraient les paysans de l'Agro Romano ou de la Sabine, qui ressemblent assez aujourd'hui à ce qu'ils étaient au temps de Tarquin, je me dis que la tradition n'a pas été supposée ou arrangée postérieurement, et qu'elle peut contenir quelque chose de vrai.

Ainsi finit le riche et ambitieux Lucumon, qui était parvenu au trône par son adresse, qui avait fait des guerres heureuses et élevé de grands monuments : il fut tué à coups de serpe.

Cette vieille histoire pourrait être d'hier, et tous les traits en sont merveilleusement appropriés aux mœurs des Romains d'aujourd'hui, qui doivent avoir du sang sabin dans les veines ; car, ainsi que je l'ai montré, les Sabins étaient à Rome en assez grand nombre, et leurs descendants ont dû former une part considérable du peuple romain.

Passons au successeur de Tarquin, à ce Mastarna, aventurier étrusque, dont on a fait le roi Servius Tullius.

XVII — SERVIUS TULLIUS.

Entre le premier Tarquin et le second, les historiens placent un roi qu'ils appellent Servius Tullius. La tradition avait transmis deux récits de sa naissance ; l'un de ces récits est fabuleux, l'autre est romanesque.

Le premier donne pour père à Servius le Lare du foyer royal[1], ou Vulcain lui-même. C'était une légende qui avait cours en pays sabellique ; on avait déjà supposé une naissance semblable pour Cæculus, le héros fondateur de Præneste[2].

Elle était probablement d'origine pélasgique, car on y voit figurer les deux symboles principaux de la religion des Pélasges : l'un[3] que j'ai indiqué ailleurs, et l'autre qui est le feu.

Une action miraculeuse du feu figure plusieurs fois dans la vie légendaire de Servius. Enfant, une flamme environne sa tête pendant son sommeil, comme elle apparaît dans l'Énéide autour de la tête de Lavinie, et, après sa mort, le temple de la Fortune, où était sa statue, ayant brûlé ; l'image du fils de Vulcain fut épargnée[4].

Selon l'autre récit, la mère de Servius était une habitante de la ville sabine de Corniculum[5], nommée Ocrisia ; ce mot, en sabin, voulait dire la montagnarde[6]. Son mari ayant succombé dans la guerre contre Tarquin, Ocrisia, déjà grosse, était devenue l'esclave de la reine Tanaquil, et elle avait donné le jour à Servius Tullius.

Cette légende, qui fait naître Servius d'une femme esclave, est évidemment hostile, d'autant plus que la tradition ne s'en tint pas là ; elle ne voulut point lui laisser pour père un chef sabin indépendant ; de ce père elle fit un client de Tarquin et même un esclave[7].

Quand nous aurons vu que la constitution de Servius Tullius consomma l'émancipation des Latins, leur égalité avec le peuple sabin, et acheva de les fondre dans ce peuple, nous ne serons pas surpris de ces outrages de la légende sabine. Dans la version la moins désobligeante pour la mémoire de Servius, sa mère était toujours une esclave ; si son père était un dieu, c'est que, tout en faisant du roi législateur un fils de Sabine, on voulait rattacher sa naissance à un culte devenu national chez les Sabins, le culte du feu.

Les deux traditions sur ce roi, recueillies par les historiens latins, sont donc également des traditions sabines.

La légende venait des Sabins ; mais l'histoire véritable, nous la devons aux Étrusques ; car par eux nous savons que Servius Tullius se nommait Mastarna.

---

1 Denys d'Halicarnasse, IV, 2 ; Ovide, *Fastes*, VI, 629.
2 Virgile, *Æn.*, VII, 680. Une aventure toute semblable, attribuée à la fille d'un roi ; d'Albe qui devient mère de deux jumeaux dont l'histoire ressemble beaucoup à celle de Romulus et de Remus (Plut., *Rom.*, I), montre que cette légende avait passé chez les populations latines.
3 Denys d'Halicarnasse, IV, 2.
4 *Ibidem*, IV, 40.
5 Nous avons vu que Corniculum était sabin. Selon Tite-Live (I, 38), il avait été occupé primitivement par les ***Prisci Latini***, ce qui confirme que les ***Prisci*** sont les Sabins aborigènes.
6 D'***ocris***, en sabin montagne (Festus, p. 181), d'où le nom d'une ville de la Sabine, Inter*ocrium* (entre les montagnes), et celui d'*ocri*culum (la petite montagne), Otricoli en Ombrie. Le nom de Castello d'Ocra, près d'Aquila (Murray, *S. it.*, p. 21), peut avoir la même origine.
7 Plutarque, *De Fort. Rom.*, 10 ; Cicéron, *De. Rep.*, II, 21 ; Justin, XXVIII, 6. On donna aussi pour mère à Servius Tullius la concubine d'un homme de Tibur appelé Spurius Tullius. (Festus, p. 174.)

Un fragment du discours de l'empereur Claude retrouvé à Lyon[1] nous l'apprend, et nous dispense heureusement d'avoir à expliquer comment le règne du fils d'une esclave sabine pourrait se trouver intercalé entre ceux de deux rois étrusques de la grande famille des Tarquins, ce qui serait assez invraisemblable.

Claude était un mari très débonnaire, mais un homme fort savant. Il avait écrit une histoire des Étrusques d'après des sources que nous ne possédons plus. Entre son témoignage, fondé sur une tradition étrusque très vraisemblable, et le récit merveilleux ou romanesque des auteurs qui se sont bornés à reproduire la légende intéressée des Sabins, il n'y a pas à hésiter.

Si nous en croyons les Étrusques, et Claude qui parlait d'après eux, Mastarna, fidèle compagnon d'un autre chef étrusque, Cælius Vibenna, et associé à toutes ses aventures, poussé hors de l'Étrurie par des fortunes diverses, avec ce qui restait de l'armée de Cælius, occupa la colline qui depuis fut elle-même nommée Cælius.

Claude seul, il est vrai, parle de Mastarna ; mais Varron[2], Festus[3], Denys d'Halicarnasse (II, 36) et Tacite[4] connaissent Cælius, ou mieux Cæles Vibenna, et le changement de nom du mont Cœlius, appelé avant lui *mont des Chênes*, est encore là pour conserver sa mémoire[5].

L'existence de Cæles Vibenna n'est donc pas douteuse[6], et entraîne celle de Mastarna[7].

Quoi de plus vraisemblable que le récit des historiens étrusques tel que l'empereur Claude nous l'a fait connaître ? Depuis Mézence, c'est-à-dire depuis les temps héroïques, les Étrusques avaient franchi le Tibre. Ils avaient anciennement occupé le Capitole et déjà une fois le Cælius. Cette nation était composée d'une aristocratie très belliqueuse et d'une population très dépendante.

---

1 Ce curieux passage des fragments du discours de Claude, gravés sur deux tables de bronze, a été découvert à Lyon au commencement du seizième siècle.
2 *De ling. lat.*, V, 46.
3 P. Diacre, p. 44.
4 *Annales*, IV, 65.
5 Niebuhr, qui avait d'abord admis que Servius Tullius était Mastarna, n'a que très tard abandonné cette opinion. M. Mommsen (*Röm. Gesch.*, I, p. 114-15) veut bien que Mastarna soit venu à Rome, mais nie qu'il y ait régné, sans donner ses raisons, ce qui arrive parfois à ce savant et brillant historien. M. Schwegler (*R. Gesch.*, I, p. 720) reconnaît que les annales étrusques, plus anciennes que les annales romaines, ont plus de droit à notre confiance. Il hésite, puis rejette l'identité de Servius Tullius et de Mastarna d'après sa conviction individuelle. On voit qu'en présence des incertitudes de Niebuhr et d'opinions imposantes, mais non suffisamment motivées, il est permis d'en avoir une différente ; seulement j'ai tâché de motiver la mienne. Ott. Müller, dont le nom ne fait pas moins autorité que ceux qui précèdent, déclare positivement (*Etr.*, I, p. 121) que Mastarna a conquis avec les restes de l'armée de Vibenna la Rome des Tarquins. C'est aller plus loin que l'assertion de Claude, et, selon moi, tomber dans l'invraisemblance. La Rome des Tarquins était trop forte pour être ainsi conquise par les restes des bandes d'un condottieri. La vraisemblance est bien plutôt qu'un chef étrusque s'établit sur le Cælius, et, après la mort du premier Tarquin, lui succéda.
6 On a trouvé près de Pérouse des tombes portant le nom de ***Fipin***, forme étrusque de ***Vibennus***, nom d'une famille de Volsinii à laquelle Ott. Müller (*Etr.*, I, p. 424) n'hésite pas à rapporter Cæles Vibenna ; et à Chiusi, ***Vipona***. (Dennys, *Etr.*, II, 373.) Vibenna et Mastarna ont une terminaison évidemment étrusque.
7 Les trois premiers des auteurs que j'ai cités plus haut s'accordent a placer l'arrivée de Cæles Vibenna sous Romulus. Tacite seul, probablement d'après Claude, la transporte au règne du premier Tarquin. Je crois que c'est par suite d'une confusion entre le Lucumon auxiliaire de Romulus, duquel date un premier établissement des Étrusques sur le Cælius, et le nouveau chef étrusque Mastarna, qui en forma un second sous Tarquin. Il me répugne de voir dans Mastarna, qui fut roi, un simple compagnon de Cæles Vibenna, commandant ce qui restait de son armée. Cæles Vibenna était plus ancien dans la tradition ; son nom était resté dans le nom de Cælius, et on lui aura plus tard rattaché et subordonné à tort Mastarna, moins en faveur auprès de la tradition étrusque, parce qu'il s'était fait Romain.

L'Étrurie était une fédération de villes dont les chefs portent dans l'histoire romaine le nom de rois. Peut-être Mastarna fut un de ces chefs chassé de son royaume, comme on disait que Mézence l'avait été de Cære. Plus probablement Mastarna fut un hardi et aventureux capitaine dont la fortune du parvenu de Tarquinii avait tenté l'ambition, et qui vint avec une troupe armée se mettre à son service, comme un condottiere toscan du moyen âge se mettait au service de quelque petit tyran nouvellement établi. Il battit les ennemis de Tarquin, se fit aimer de ses sujets, devint son gendre et gouverna sous son nom[1]. De là à lui succéder il n'y avait pas loin.

Tarquin n'avait que des fils ou des petits-fils en bas âge. La race d'Ancus, et avec elle les prétentions sabines, n'étaient pas éteintes.

Pour empêcher qu'elles ne l'emportassent après lui, Tarquin put s'accoutumer à voir dans le vaillant Mastarna un successeur qui affermirait à Rome le pouvoir de sa nation et qui était devenu de sa famille. Tanaquil, cette femme énergique qui avait encouragé son ambition et prédit sa grandeur, put adopter cette pensée dans l'intérêt même de ses enfants, menacés si la réaction sabine triomphait ; elle put désirer pour, eux l'appui d'un gendre qu'appelaient à régner sa bravoure et sa popularité.

Les choses en étaient là quand Tarquin fut inopinément frappé dans sa maison sur la Velia. Aussitôt Tanaquil fait fermer les portes, feint un espoir qu'elle n'a pas de sauver le roi, appelle Servius auprès de son époux moribond, l'exhorte à le venger et à la défendre, lui rappelle le prodige de la flamme qui a entouré sa tête. Sans doute elle invoqua Vesta, déesse du feu, dont le temple était tout proche et qu'elle pouvait voir par sa fenêtre ; car, si la tradition est exacte, nous savons que les fenêtres de sa maison donnaient sur la rue Neuve[2], qui passait devant le temple de Vesta ; et ce fut par une de ces fenêtres qu'elle adressa la parole au peuple rassemblé sur les pentes de la Velia et dans le marché, qui était au bas, pour exciter sa fureur et sa pitié. Du haut de l'arc de Titus, qui occupe à peu près la place de la maison de Tarquin, on pourrait se donner par l'imagination le spectacle de cette foule émue et la voir s'agiter là même où Tanaquil la harangua.

Faisant. pour Mastarna ce que lit Plotine pour Adrien après la mort de Trajan, elle cache l'extrême danger du roi, dit qu'il n'a été qu'étourdi, qu'il guérira, que tout va bien ; qu'en attendant, son gendre remplira les fonctions royales.

Mastarna sort, descend par la voie Sacrée au Forum ; escorté des licteurs, il le traverse dans toute sa longueur, et va s'asseoir dans la curie, où il convoque le sénat. Les patriciens viennent prendre place dans le Comitium, devant la curie. Grâce aux sénateurs que Tarquin avait eu soin de nommer pour se créer un parti, grâce aux Étrusques et aux Latins qu'il avait élevés au patricial, son gendre, gouvernant en son nom, est bien accueilli. Les plébéiens latins remplissent le Forum, maudissant le crime des fils 'du dernier roi sabin, regrettant le roi étrusque qui avait amélioré la condition de leur race et favorablement disposés pour son successeur, quel qu'il pût être, pourvu qu'il ne fût pas sabin.

Ce récit très circonstancié, et dont les détails sont tellement d'accord avec la disposition des lieux que j'ai pu le compléter en quelques points d'après elle, ce

---

1 Denys d'Halicarnasse, IV, 3.
2 Tite-Live (I, 41) dit que Tanaquil parla au peuple par les fenêtres qui étaient tournées, vers la voie Neuve, détail qu'il n'a pu emprunter qu'à la tradition.

récit est si vraisemblable, que je le crois vrai. Cependant Mastarna était plus sûr du sénat que de l'ordre des patriciens, où les grandes familles de l'aristocratie sabine devaient former encore le parti dominant, et c'est ce qui explique une phrase de Tite-Live que l'on n'a pas toujours comprise, même dans l'antiquité. La royauté ne fut point conférée à Servius Tullius par les patriciens, mais par le sénat[1].

Ce fut donc le sénat préparé par Tarquin qui nomma son successeur. On ne consulta point les patriciens sur lesquels on ne comptait pas autant. On ne consulta pas non plus les plébéiens, qui n'avaient pas de voix à donner. Le suffrage universel n'était pas dans la légalité ; mais, en fait, le plebs approuva et appuya l'élection du nouveau roi. Là même où le suffrage universel ne se manifeste point par un vote légal, il peut constituer par l'adhésion volontaire du grand nombre un droit ; bien qu'exprimé par un vote légal, il pourrait être surpris ou forcé. Le suffrage universel est un droit quand il est un fait.

Mastarna prit les noms de Servius Tullius. Je dois parler de ces noms, car ils se rattachent à son origine, au lieu qu'il habita en arrivant à Rome et à des monuments que la tradition lui attribuait.

Si Servius n'est pas une traduction de Mastarna, dont le sens est inconnu, ce prénom pourrait bien se rattacher au séjour du chef étrusque sur le Cælius. Une des familles albaines, que Tullus Hostilius y avait établie, était celle des Servilii[2].

Cette famille avait peut-être secondé l'aventurier, et, comme on prenait le nom de celui par lequel on était adopté, il prit peut-être le nom de ceux qui avaient adopté sa fortune.

Quoi qu'il en soit, ce fut ce nom qui servit de prétexte à l'hostilité des Sabins pour faire de Mastarna le fils d'un esclave ou même un esclave (*servus*), tandis que la population latine, qui lui était favorable, exagérant la tendance populaire de Mastarna, en prit occasion pour faire de lui le protecteur des esclaves.

Quant à Tullius, c'était un nom étrusque[3].

Cela achève de prouver la provenance étrusque de celui qui prit ou conserva ce nom. Si le prénom Servius fut un emprunt à une famille latine, la double

---

1 La phrase très remarquable de Tite-Live (I, 41) est : *Primus injussu **populi**, voluntate **patrum** regnavit*. Si l'on traduisait ***populus*** par le *peuple*, et surtout par les plébéiens, et ***patres*** par les *patriciens*, il s'ensuivrait que le roi le plus populaire de Rome aurait été le premier nommé par l'aristocratie, sans consulter le vœu populaire. Mais depuis Niebuhr, et c'est là un des plus grands services qu'il ait rendus à l'histoire de la constitution romaine, on sait que *populus*, dans son sens primitif et vrai, est l'opposé de plebs (*Hist. Rom.*, II, p. 163. tr. fr.), quoiqu'on les ait traduits indifféremment par le même mot peuple. Les écrivains de l'empire ou de la fin de la république n'ont pas eux-mêmes toujours assez nettement fait une distinction fondée sur un état de choses ancien et dont on était bien éloigné. Mais il est certain que, dans l'origine, ***plebs*** voulait dire les *plébéiens*, et ***populus*** les *patriciens*. Le peuple romain, c'étaient les citoyens jouissant de tous les droits politiques. On conçoit que, quand les plébéiens se furent peu à peu mis en possession de ces droits qui leur avaient été d'abord refusés, la distinction entre les mots ***plebs*** et ***populus*** ne fut plus aussi précise, parce qu'elle n'était plus nécessaire. Mais cette formule *populo plebique*, qui oppose *populus* à *plebs*, et, par conséquent, les distingue, se rencontre fréquemment. Quant au mot patres, je crois que c'était originairement le nom des sénateurs. Il fut attribué, par une extension dont il est aisé de se rendre compte, à tout le patriciat. Ainsi, en Angleterre, les lords seuls forment une aristocratie légale, car seuls ils ont des privilèges garantis par la loi. Cependant, dans l'usage, le fils ou le frère d'un lord, qui légalement n'est rien de plus qu'un autre citoyen, est désigné comme faisant partie de la *nobility*.
Je reconnais que très souvent le mot ***patres*** désigne tout ce qui est patricien ; mais je crois que, dans la phrase de Tite-Live, ce mot étant opposé à ***populus***, les *patriciens*, il ne peut vouloir dire que les sénateurs. Quand il est opposé à ***plebs***, il veut dire les patriciens.
2 La terminaison en ***ius*** et la terminaison en ***ilius*** sont analogues. *Servilius* avait avec *Servius* le même rapport que *Quintilius* avec *Quintius*.
3 Les deux filles de Tarquin s'appelaient Tullie. Tullus était un aïeul mythologique des Tyrrhéniens. Tolus et son dérivé Tolumnius sont des noms étrusques. Enfin, jusque sous Adrien, on trouve un *Tullius Tuscus*.

appellation de Mastarna, Servius Tullius, serait, comme le mont Cælius, sa première résidence, le fut lui-même quant à sa population, moitié, latin, moitié étrusque.

Mais, si ce nom de Tullius est étrusque, il est aussi sabellique[1].

On le trouve chez les Volsques d'Arpinum, illustré par Cicéron[2].

Il parait même avoir été sabin, puisque Tullus fut le nom de l'avant-dernier roi sabin, Tullus Hostilius[3].

Mastarna tenait-il en quoi que ce soit aux Sabins ?

La légende, qui lui donnait une Sabine pour mère, bien qu'altérée par la haine, devait reposer sur quelque chose. Parmi les statues des rois qui subsistèrent longtemps au Capitole, deux se distinguaient des autres, parce qu'elles avaient au doigt un anneau : le roi sabin Numa et Servius Tullius[4] ; l'usage de l'anneau semble être venu des Étrusques aux Sabins et des Sabins aux Romains.

D'où pouvait naître cette légende d'une mère sabine et cette association avec un roi sabin.

Mastarna, au lieu d'appartenir à la race étrusque, appartiendrait-il à la race des Ombriens[5], plus anciennement établie dans l'Étrurie que les Étrusques eux-mêmes, parente et peut-être mère de la race sabine ?

Ce qui est certain, c'est qu'à Rome les temples dont la tradition rapportait la fondation à Servius Tullius étaient consacrés à des divinités à la fois étrusques et sabelliques, ou à des divinités purement sabines.

Il honorait dans les premières, comme né en Étrurie et d'origine ombrienne, les divinités de son pays et de sa race. Il rendait hommage aux secondes par politique et par égard pour les Sabins.

Au premier rang parmi les divinités à la fois étrusques et sabelliques, et probablement de provenance ombrienne, auxquelles Servius, Ombrien, je crois, comme elles, rendit un culte particulier, est celle qui, entre tous les autres personnages célestes, eut le plus de temples à Rome et reçut le plus de noms différents, fut le principal objet de l'adoration du peuple romain, lequel, à vrai dire, lui devait beaucoup, la fortune.

Ce fût sous l'empire surtout que la fortune, alors synonyme du hasard, devint, dans la démoralisation universelle, la seule divinité à laquelle on croyait.

Partout, dit Pline[6], la Fortune est invoquée ; on ne parle que d'elle, on ne songe qu'à elle, on ne s'en prend qu'à elle, on n'accuse qu'elle, lui rendant hommage même par les injures qu'on lui adresse. Presque tous la disent volage, aveugle,

---

1 Il serait latin si les *Tullii* eussent été une des familles d'Albe transportées sur le Cælius, comme le dit Tite-Live (I, 30), et alors Mastarna aurait peut-être eu la même raison de prendre ce nom que de prendre son prénom Servius ; mais Denys d'Halicarnasse (III, 29), au lieu des *Tullii*, nomme les *Julii*, ce qui est plus vraisemblable.
2 Le chef volsque qui reçut Coriolan s'appelait Tullus Attius. ***Attius*** est sabin.
3 ***Tullius*** a la même racine que ***Tullus***. C'était un nom de *gens*, devenu un prénom, comme dans Attilius Régulus le prénom ***Attius*** formait un nom de *gens*.
4 Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 4, 2.
5 O. Müller (*Etr.*, I, 121) croit que l'armée qui s'arrêta sur le Cælius venait de ***Volsinii*** (Bolsène), mot qui parait avoir la même racine que ***Volci***. Le nom de ces deux villes, surtout celui de la dernière, sont ombriens. Ceci expliquerait comment ce nom de Tullius se trouve à la fois en Étrurie et chez un peuple sabellique, les Volsques ; le nom ***Volci*** reparaît chez d'autres peuples sabelliques : *Volceii* ou *Volci*, ville de Lucanie.
6 *Histoires naturelles*, II, 5, 7.

mobile, inconstante, incertaine, changeante, et favorisant ceux qui n'en sont pas dignes, *indignorumque fautrix*.

Pour Plutarque[1], il déclarait qu'en entrant à Rome elle avait quitté ses ailes, ôté ses souliers, déposé le globe toujours tournant qui était sur, sa tête. Cependant l'instable Fortune n'y était pas encore fixée ; elle n'avait pas épuisé sa mobilité. Elle semble depuis avoir repris ses ailes, remis ses souliers et replacé sur sa tête son globe tournant, lequel tourne encore.

Le culte de la Fortune était la vraie religion du peuple romain. Sous ce nom, il se représentait l'intervention d'une puissance inconnue dans toutes les circonstances, dans tous les actes de la vie, et les divers aspects que cet inconnu, espéré ou redouté, pouvait offrir à l'imagination.

Chaque chose avait sa Fortune. Dans les classes de la société, il y avait la Fortune des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des familles ; il y avait la Fortune des Tullius, des Flavius, de ceux qui portaient le même surnom, des Torquatus ; il y avait la Fortune des bains, la Fortune des greniers.

Les cohortes avaient leur Fortune.

Il y avait la Fortune des semailles et la Fortune des moissons.

Il y avait la Fortune du retour, la Fortune *Barbata*, à laquelle on consacrait sa première barbe ; la Fortune *Virginalis*, à laquelle les jeunes femmes offraient la ceinture qu'elles déposaient en se mariant ; la Fortune virile, la Fortune mulièbre, la mauvaise, la bonne, la douteuse, la complaisante, la Fortune d'aujourd'hui, la Fortune qui protège, la Fortune qui dure, la Fortuite qui revient, la Fortune qui espère et la Fortune engluée.

Quand arriva l'empire, les empereurs eurent leur Fortune ; de peur de la perdre, ils placèrent sa statue dans leur chambre à coucher. Cela s'appelait la Fortune de César ; mais César avait emporté la sienne.

Le nom de cette déesse, qui devint celui du hasard, avait été dans l'origine celui de la force[2], de la force ignorée qui a engendré et dirige le monde. C'était la Fortune, premièrement créatrice, *primigenia*, qui fut une divinité pélasge et une divinité sabine avant de devenir une divinité romaine.

En effet, elle avait divers sanctuaires en Grèce, et particulièrement en des lieux on l'on trouve des restes du culte des Pélasges.

Elle y était représentée, comme elle le fut à Rome, sur les médailles[3], et telle qu'on peut la voir dans une statue qui est au Vatican, tenant un gouvernail d'une main et portant de l'autre une *corne d'abondance* remplie de fruits.

Cette Fortune créatrice et féconde était une bien grande déesse, car elle était la mère de Jupiter et de Junon, comme la grande mère de l'Ida.

On la figurait tenant l'un et l'autre dans son giron, tandis que le Jupiter enfant se tournait vers le sein maternel (*mammam appetens*). La Fortune nourrice, avec son divin fils, était singulièrement un objet de dévotion pour les mères[4]. Elle devait,

---

1 *De Fort. Rom.*, 4.
2 ***Fors*** et ***fortuna*** ont la même racine que ***fortis***.
3 Pausanias, VII, 26, 8.
4 ... *Jovis pueri qui lactens cum Junone in Fortunæ gremio sedens, mammam appetens, castissime colitur a matribus*. (Cicéron, *de Div.*, II, 41.)

en effet, exciter dans leurs cœurs un peu de cette dévotion tendre que la vue assez semblable de la Vierge et du petit Jésus y fait naître aujourd'hui.

Telle était dans l'origine la Fortune de Præneste, ville qui fut pélasgique, et dont les *sorts* devinrent si célèbres. Ces sorts étaient tirés au moyen de bâtons de chêne par la main d'un enfant[1], comme les numéros de la loterie, après avoir été bénis par un prélat, sont tirés aujourd'hui sur le balcon du palais *Madama*.

Les Pélasges avaient communiqué ce culte antique de la Fortune aux nations sabelliques[2], et en particulier aux Sabins[3].

Ceux-ci le fondèrent sur le Capitole[4] et sur le Quirinal.

Il y avait trois temples de la Fortune sur le Quirinal[5], et tous trois assez près de la porte Colline, sans compter un autel consacré à la Fortune *du bon espoir*, plus au sud, dans la rue Longue[6] (rue Saint-Vital). L'origine de ces temples remontait vraisemblablement au temps où les Pélasges habitaient le Quirinal avec les Sabins ; car la Fortune à laquelle l'un d'eux était dédié s'appelait ***Primigenia***[7].

Comme la Fortune de Præneste, elle s'appelait aussi la Fortune publique[8].

Ainsi s'était transformée l'idée toute pélasgique d'une déesse mère en celle d'une divinité politique sous l'influence de l'esprit romain.

En voyant les temples de la Fortune accumulés dans la région du Quirinal, j'ai peine à me figurer qu'il n'y ait pas eu dans cette région, qui fut pélasge et sabine, un culte de cette déesse institué par les Pélasges et adopté par les Sabins.

Le culte de la Fortune existait aussi chez les Étrusques. Ils regardaient Cérès, Palès et la Fortune comme leurs Pénates[9], ou dieux protecteurs, et leur grande déesse Nortia était la même que la Fortune[10].

Le principal temple de Nortia était à Volsinii (Bolsene)[11].

Dans le mur de ce temple, on enfonçait le clou sacré qui marquait les années comme au Capitole.

C'est de Volsinii que Cæles Vibenna était, disait-on, venu à Rome. De là aussi la tradition faisait venir sans doute celui qu'elle lui donnait pour fidèle compagnon,

---

1 On tirait aussi les sorts à Padoue (Suétone, *Tibère*, 14), près de l'embouchure du Pô, on avaient débarqué les Pélasges ; dans la pélasgique Agylla et à Falére (Tite-Live, XXII, 1, 11), lieu tout rempli de souvenirs du culte pélasgique. Les sorts de Præneste étaient très anciens, et Præneste avait porté un nom grec. (Strabon, V, 3, 11.)

2 Temples célèbres de la Fortune chez les Volsques, à Préneste, à Antium, sur le mont Algide.

3 Selon Plutarque (*Fort. Rom.*, 10), Ancus Martius introduisit à Rome le culte de la Fortune. Selon Varron (*De ling. lat.*, V, 74), ce fut Tatius. Tous deux étaient Sabins.

4 *Tu quœ Tarpeio coleris vicina tonanti*. (Inscript.)
Plutarque (*Fort. Rom.*, 10) attribue la fondation du temple de la Fortune sur le Capitole à Servius Tullius. Ce temple était près du temple de Saturne, avec lequel on l'a confondu ; car il était près de la porte Stercoraria, voisine de ce temple (Clément Alex. Protept., p. 33), au-dessous du temple de Jupiter tonnant.

5 Vitruve, III, 2.

6 Plutarque, *Fort. Rom.*, 16.

7 Beck., *Hand.*, I, p. 579.

8 Ovide, *Fastes*, IV, 375.

9 Serv., *Æn.*, II, 325.

10 Mart. Cappell., I, 8, 9 ; Juvénal, *Satires*, X, 71.

11 M. Gherard (*Ub d. met. spieg. d. Etr.*) croit Nortia une déesse pélasgique dont le culte aurait été introduit en Étrurie par les Ombriens. En effet, il a existé un temple célèbre de cette déesse à Fano, qui doit son nom moderne à ce temple (Nortiæ *Fanum*), à Ferentia, à Arna. Les Ombriens sont un peuple sabellique, et on trouve le culte de la Fortune à Antium, chez un autre peuple de la même famille, les Volsques. Nortia semble donc une divinité ombrienne plutôt qu'étrusque.

Mastarna. Il n'est donc pas surprenant qu'on attribuât au roi Servius Tullius la consécration de deux temples[1] de la Fortune à Rome, l'un dans le marché aux bœufs[2], l'autre sur la rive droite du Tibre, à six milles de Rome en descendant le fleuve[3].

Et puis il y avait encore un autre motif à cette prédilection de Mastarna pour le culte de la Fortune.

Je ne dirai pas avec Valère Maxime (III, 4, 3) : *Jamais rien ne montra mieux la toute-puissance de la Fortune que l'esclavage de Servius Tullius devenu roi*, parce que je ne crois pas que Servius Tullius ait été esclave, et que je connais d'autres exemples plus extraordinaires de la toute-puissance capricieuse de la déesse de Præneste.

Mais Servius, après avoir été un soldat de fortune, était devenu un roi de fortune, ce qu'Horace[4] appelle ***fortunæ filius***. Il était naturel qu'il fût dévot à la Fortune, comme Sylla.

La tradition populaire, encore cette fais vraie dans ses mensonges et éclairée dans sa crédulité, avait exprimé cette faveur de la Fortune, qui semblait s'être donnée au vaillant aventurier, en supposant qu'elle avait coutume de venir la nuit le visiter en entrant par la fenêtre[5]. La Fortune fut l'Égérie de celui que Tite-Live compare à Numa. Je remarque une différence entre les deux légendes. Égérie, la nymphe champêtre, la Camène du bois Sacré, converse avec Numa sous les chênes de la colline, au murmure de la source sacrée : à l'époque de Servius, les choses ont changé, la civilisation a marché, et la poésie s'est retirée. La Fortune vient le chercher au milieu d'une ville et entre chez lui par la fenêtre[6].

L'heureux aventurier, le condottiere parvenu, éleva deux temples à la Fortune, qui l'avait fait régner.

Le premier dans le marché aux bœufs[7], lieu consacré par les plus anciens souvenirs pélasgiques, par la venue et les exploits d'Hercule ; sous les influences de l'austérité sabine, puissantes encore sur la religion et les mœurs[8], même, quand la royauté sabine n'était plus, Mastarna dédia ce temple à la Fortune vierge[9] ; donnant, comme on voit, à la Fortune, dans l'origine divinité mère chez

---

1 Si Nortia, la Fortune, est une déesse ombrienne, c'est une raison de plus de penser que Mastarna, particulièrement voué au culte de la déesse principale de Volsinii, était d'extraction ombrienne.
2 Denys d'Halicarnasse, IV, 27. Près du temple de Matuta. (Tite-Live, XXXII, 27.)
3 Varron, *De ling. lat.*, VI, 3. Sans parler du temple que Plutarque seul dit avoir été érigé è la Fortune par Servius sur le Capitole.
4 *Satires*, II, 6, 49.
5 Ovide, *Fastes*, VI, 571 ; Plutarque, *Fort. Rom.*, 10 ; *Quæst. Rom.*, 36.
6 C'était avant sa grandeur qu'il avait reçu ces encouragements de la Fortune, quand il habitait encore la demeure de son beau-père, Tarquin. C'est donc de ce côté qu'était le lit de la Fortune dont parle Plutarque.
7 Denys d'Halicarnasse, IV, 27.
8 Caton, le vieux Sabin, dédia sur le Palatin un temple à la Fortune vierge.
9 C'est ce qui me paraît résulter d'un passage de Varron cité par Nonius Marcellus (p. 189), dans lequel il est l'ait allusion au double vêlement qui couvrait la statue de Servius dans le temple de la Fortune *Undulatis togis*. Voyez Pline (VIII, 74, 1), qui appelle aussi *Undulatam* la toge de Servius Tullius. Cette Fortune est dite par Varron *Virgo Fortuna*. Or c'est bien dans ce temple du marché aux bœufs, et non dans celui qui était hors de Rome, que se trouvait la statue voilée de Servius ; car Ovide ne parle pas de cette statue voilée à propos de la fête de Fors Fortuna, qu'on célébrait à la fin de juin, mais à propos de celle qu'on célébrait, le 11 du même mois, en l'honneur de la Fortune du marché aux bœuf, et de Matuta. Le temple de celle-ci était lui-même dans, le marché aux bœufs et près de celui de la Fortune, ce qui nous ramène encore au temple du marché ; c'est donc celui-là où était la statue voilée, et qui était dédié à la Fortune vierge. Plutarque (*Fort. Rom.*, 10) mentionne également un temple de la Fortune vierge près de la source moussue, ce qui convient aux environs du Vélabre, où il y a encore des sources moussues, aux environs de la Cloaca Maxima. En énumérant d'autres

les Pélasges, un attribut étrangement décerné à une déesse qu'on a souvent accusée de prodiguer ses faveurs, par un roi qui en savait, disait-on, quelque chose ; c'est probablement sur l'emplacement de ce temple que s'est élevé celui d'une vierge plus sainte, l'église de Santa-Maria in Cosmedin[1].

L'autre temple que Servius éleva à la Fortune était sur la rive droite du Tibre, à six milles au-dessous de Rome.

La déesse y était honorée sous le nom singulier de ***Fors Fortuna***[2], le *hasard fortuné*, la chance du hasard[3]. Le jour de l'année où l'on croyait que Servius Tullius l'avait dédié, on s'y rendait a pied ou en bateau[4], on en revenait ivre. C'était une fête populaire, comme tout ce qui se rapporte à Servius Tullius.

La classe, très nombreuse encore aujourd'hui à Rome, de ceux qui vivent sans moyens de subsister[5], fêtaient cette déesse de hasard qui avait fait un roi de hasard[6].

Cette Fortune hasardeuse n'avait aucun rapport avec la Fortune virile[7], quoique, par une double confusion que j'explique dans une note, on ait appelé à tort Temple de la Fortune virile un temple qu'on croyait à tort celui de la Fortune hasardeuse. La fête de la Fortune virile, qui se célébrait au mois d'avril, n'avait rien à démêler avec celle des deux Fortunes auxquelles Servius passait pour avoir élevé des temples, et qui, l'une et l'autre, avaient leur fête en juin.

C'étaient les femmes qui honoraient la Fortune virile d'après un rite assez singulier. Elles s'enfermaient dans une salle échauffée par des tuyaux à vapeur[8], disposition connue des Romains, et qu'on remarque dans ce qui reste d'une chambre de la maison de sainte Cécile. Là elles se dépouillaient de leurs vêtements, et, après avoir brillé de l'encens en l'honneur de la Fortune virile, lui demandaient de cacher à leurs époux tous leurs défauts corporels. Ovide ajoute malicieusement : *Et la déesse implorée le fait pour quelques grains d'encens*, ayant l'air de croire que les femmes romaines s'arrangeaient pour que cette demande fût toujours exaucée, et que ce qu'elles ne voulaient pas trahir fût toujours caché.

---

temples de la Fortune, tous dans Rome, s'il eût parlé de celui qui était à deux lieues de Rome, il en eût fait la remarque.

1 Beck., *Handb.*, p. 481.

2 Varron, *De ling. lat.*, VII, 17.

3 *Fortuna sit vel hujus diei... Vel fors hi quo incerti casus significatur magis*. (Cicéron, *De leg.*, II, 11.) on disait : *forte fortuna fieri*, arriver par hasard.

4 Ovide, *Fastes*, VI, 769.

5 *Qui sine arte aliqua vivunt*. (Donat. *ad Phorm.*, V, 6, 1.)

6 Ovide ajoute que les esclaves s'y rendaient en foule, ainsi qu'au temple de la Fortune incertaine (*Fastes*, VI, 786), attribué aussi à Servius, et qui était près de là.

7 Malgré les témoignages les plus positifs, celui d'Ovide et celui de Varron (loc. cit.), celui d'un calendrier antique où on lit : *Forti Fortunæ* ***transtiberinæ***, on a voulu reconnaître, dans un édifice du temps de la république situé sur la rive gauche, près du *Ponte Rotto*, un temple de la Fortune virile, d'après une mauvaise traduction de Fors Fortuna. donnée par Denys d'Halicarnasse (IV, 27) et Plutarque (*Fort. Rom.*, 5), qui ont pensé que *Fortem fortunam* voulait dire la Fortune courageuse, virile. Cette dénomination de temple de la Fortune virile, ainsi appliquée, bien qu'elle ait cours parmi les guides et les voyageurs, renferme une confusion topographique et un contresens grammatical. Le temple attribué à Servius sur la rive gauche, dans le marché aux bœufs, n'a jamais été dédié à Fors Fortuna ; même en admettant l'interprétation vicieuse de *Fortune virile* qu'ont adoptée Denys d'Halicarnasse et Plutarque, on ne pourrait en faire le nom de ce temple.

8 Ovide, *Fastes*, IV, 146. *Calidâ qui locus humet aquâ* se peut entendre ainsi. Il se peut aussi que ce lieu, *humide par l'eau chaude*, désigne une localité particulière de Rome, celle où se trouvaient les eaux chaudes appelées Lautolæ ; car précisément de ce enté (Beck., Handb., I, p. 561) était un temple de la Fortune, élevé, disait-on, par Servius Tullius. (Pline, Hist. nat., XXXVI, 46.) Cette Fortune s'appelait Seia, ce qui vient de ***serere***, semer, comme *Segetia*, autre nom de la Fortune, de ***seges***, moisson. Peut-être l'usage singulier de cette offrande, faite à la déesse par des femmes nues dans une étuve artificielle ou naturelle, se rattachait-il dans l'origine à des vœux pour la fécondité adressés à la Fortune mère, déesse antique des Pélasges, devenue la *Fortuna Seia*.

Ce jour-là les femmes du commun allaient se baigner dans les bains des hommes, couronnées de myrte. On voit que dans tout ceci il n'est pas question d'un temple de la Fortune virile.

Il faut donc renoncer à nommer ainsi un des restes les mieux conservés et les plus purs de l'architecture romaine.

Outre ces deux temples de la Fortune, on en attribuait à Servius un autre, dédié à Matuta, dans le marché aux bœufs, et voisin de celui de la Fortune vierge ; nous le savons par le récit des incendies qui les atteignirent ensemble tous les deux[1]. Les fêtes des deux déesses se célébraient le même jour[2], ce qui semble indiquer une commune origine. Matuta était Sabine, et on ne voit pas que son culte, comme celui de la Fortune, eût pénétré en Étrurie ; mais il fallait bien faire quelque chose pour les Sabins.

Il se peut que Mastarna ait pensé à eux en établissant les ***Compitalia***, la fête des carrefours, la fête des Lares ; mais cette fois il pouvait obéir aussi à une dévotion personnelle, car il était né en Étrurie, et les Lares étaient des divinités étrusques[3] qui avaient passé dans la religion sabine. Aussi c'est d'un Lare du foyer que la tradition sabine faisait naître le roi étrusque. Mais les Lares étaient les dieux de tout le monde. On les considérait, ce qui était touchant, comme les âmes des morts continuant à protéger le foyer. Très petits dieux, ils étaient à la portée des plus petits. Servius avait permis aux esclaves de participer à ce culte domestique[4]. Organiser un culte populaire devait faire partie de l'œuvre populaire de Mastarna.

Le sacrifice annuel offert en commun aux Lares par les habitants du même quartier, les jeux qui s'y mêlaient, tendaient à fondre ensemble les rangs et les races, ce qui fut l'esprit de la constitution de Servius.

Dans le même esprit, il institua pour les campagnes une fête analogue, les ***Paganalia***.

Mais c'étaient surtout les Latins qui occupaient Mastarna. Au dedans, il voulait achever l'œuvre commencée par les rois sabins eux-mêmes contre l'aristocratie sabine, poursuivie plus résolument par le premier roi étrusque, et que le second de ces rois devait consommer : la fusion des races, la participation aux droits politiques, indépendante de la naissance et mesurés sur la propriété.

C'est ce qu'il fit par son organisation des classes, qui fut une véritable révolution, et dont je parlerai bientôt ; mais il y avait aussi les Latins du dehors ; les rois sabins et le premier roi étrusque n'avaient connu avec eux d'autres rapports que la guerre et la conquête. Le second conçut le dessein de les rattacher à Rome par un lien religieux et politique, et il bâtit sur l'Aventin le temple de Diane[5].

Les Latins avaient déjà eu un centre de cette nature dans l'Aphrodisium, aux environs de Lavinium, puis dans le temple de Jupiter Latial, voisin d'Albe. Albe avait été détruite. Mastarna offrit aux Latins de bâtir sur l'Aventin un temple de

---

1 Tite-Live, V, 19 ; XXV, 7.
2 Ovide, *Fastes*, VI, 570.
3 Avant de devenir sabins ou étrusques, ils pouvaient bien avoir été Pélasges. M. Maury a rapproché ***lar*** de ***larissa***, nom des forteresses, fréquent chez les Pélasges.
4 Denys d'Halicarnasse, IV, 14.
5 J'ai dit ailleurs où était ce temple et pourquoi je ne le place pas où est l'église de Santa-Prisca, comme le veut Canina (*Espos. top*, 771-3), et encore moins devant Sainte-Sabine, comme fait Nibby (*R. Ant.*, II, 661) ; mais, d'après le témoignage positif de Martial (*Ép.*, VI, 64, 12-3), plus près du cirque.

Diane, qui serait comment à toutes les populations latines[1]. C'était déclarer Rome latine. Il n'eut pas besoin pour cela, comme le disent Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, d'aller chercher un exemple dans le temple d'Artémis des cités ioniennes[2], car il en trouvait dans le Latium ; d'ailleurs, il venait d'Étrurie, où le grand conseil national, composé des représentants de douze villes de la fédération étrusque, se réunissait près du temple de Voltumna.

L'antagonisme de la race latine et de la race sabine avait été maintenu au dehors par les rois sabins, même quand ils s'efforçaient de le faire cesser au dedans ; cet antagonisme allait disparaître. En même temps, Rome se plaçait à la tête du Latium. Elle devenait, pour ainsi dire, le chef-lieu politique du pays latin. C'était, comme dit Tite-Live (I, 45), de la part des villes latines une confession de sa supériorité.

C'était en même temps une preuve de l'importance que les Latins avaient reconquise, et qui alarmait les Sabins. Aussi essayèrent-ils de s'emparer par ruse de la faveur céleste, et de faire tourner à leur profit les signes qui pouvaient annoncer la grandeur des Latins.

Un fait assez singulier, rapporté par plusieurs auteurs, montre bien cette jalousie des deus peuples qui se disputaient l'avenir.

Un Sabin avait un bœuf d'une grandeur monstrueuse. Il l'amène à Rome pour être immolé dans le temple de Diane. Un oracle, venu probablement d'un augure sabin, comme Attus Nævius, avait annoncé que celui qui immolerait le bœuf donnerait à sa patrie l'empire[3].

Le coup était assez bien préparé ; mais le prêtre du temple[4], qui devait être un Latin, sut le parer. Comme le bœuf allait être sacrifié, il prescrivit au Sabin de descendre la colline et d'aller faire une ablution dans le Tibre[5]. Le simple montagnard, ne soupçonnant pas le complot dont on voulait le faire l'instrument, descendit sans défiance. Quand il revint, le prêtre latin avait immolé la victime.

Les cornes gigantesques du bœuf furent conservées très longtemps sous le vestibule du temple de Diane comme un signe du triomphe des Latins, ainsi qu'au moyen âge on plaçait devant les églises d'Italie les trophées de quelque victoire sur une ville rivale : devant le dôme de Florence, les chaînes conquises dans une expédition navale ; dans la cathédrale de Sienne, le mât du Carroccio, pris aux Florentins à la bataille de Monte-Aperti.

Du reste, le choix de l'Aventin pour y placer le centre de la confédération latine se conçoit parfaitement. C'était alors le mont latin. Le Cælius l'était aussi ; mais il était en même temps un mont étrusque. Mastarna y avait campé, et les Latins

---

1 Varron, *De ling. lat.*, V, 43.

2 Il y a peut-être quelque chose de vrai dans cette imitation de la confédération ionienne attribuée à Servius Tullius ; il avait pu entendre parler de l'Ionie par les Phocéens, qui, vers ce temps, visitèrent Rome avant d'aller fonder Marseille. (Justin, XLIII, 3.)

3 Tite-Live (I, 45) entend la primauté des Romains qui voulaient conserver et des Sabins qui voulaient, dit-il, *ressaisir l'empire*. Il est dans le vrai de la situation. En effet, la question était entre Latins et Sabins. Plutarque (*Quæst. rom.*, 4) est plus loin de la vérité quand il fait prédire à la patrie du sacrificateur la domination sur toute l'Italie. Ce n'est pas de cela qu'il s'agissait alors. Valère Maxime (VII, 3, 1) tombe tout à fait dans l'absurde en mettant, au lieu de l'Italie, le monde entier, ce à quoi la tradition ne pouvait songer. Les trois auteurs que j'ai cités, et, après eux, Zonaras (VII, 9), parlent d'un Sabin : l'auteur du *de Viris illustribus* (VII), dit un Latin, et par là efface de ce récit tout le sens historique qu'il pouvait avoir.

4 Plutarque suppose que c'est Servius qui a donné cet ordre à un Cornelius, prêtre de Diane. Un Cornelius eût été mal choisi, car les Cornelii étaient Sabins. Mais Plutarque nous avertit que Varron n'avait point parlé d'un Cornelius prêtre, et attribuait l'artifice au gardien du temple.

5 Ces expressions font penser que le temple de Diane dominait le fleuve, comme il dominait le cirque, ce qui détermine sa situation à l'angle nord-ouest de l'Aventin.

y auraient été moins chez eux. Pour le Palatin, il aurait trop effrayé les Sabins ; il leur avait résisté. Le Palatin était hostile ; l'Aventin ne l'était point.

Et puis Mastarna ne séparait pas la cause des Latins de celle des plébéiens, comme plus tard C. Gracchus associait la cause des Italiotes à la cause plébéienne, comme aujourd'hui la cause de la démocratie est liée en Italie à la cause de la nationalité italienne. Or l'Aventin était le berceau de la ***plebs*** ; il était déjà le mont plébéien et le fut toujours. Sur l'Aventin furent créés les premiers tribuns ; sur l'Aventin, le père des Gracches éleva le temple de la Liberté ; sur l'Aventin, le second de ses fils, poursuivi par ses meurtriers, vint se réfugier dans un temple, de Diane[1].

On peut s'étonner que Mastarna ait mis la confédération latine sous le patronage d'une déesse des Sabins, associée par eux à leur dieu national, Janus, au lieu de choisir le grand dieu latin Saturne. Mais il ne fallait pas non plus pousser à bout les Sabins. Mastarna voulait tenter plutôt de les concilier à son projet en accordant l'honneur d'être le sanctuaire commun des Latins à un temple que les Sabins avaient primitivement fondé. D'ailleurs, ce temple était un asile, par là respectable et cher à tous.
Les esclaves s'y réfugiaient à l'autel de Diane, qui était leur protectrice[2], comme une autre déesse sabellique, Feronia ; comme près de l'autel d'Acca-Larentia, sabine aussi, on sacrifiait aux mânes serviles. J'ai parlé de cette protection des esclaves par les divinités sabines, qui exprimait, en l'exagérant, la faveur que les rois sabins, dans l'intérêt de leur pouvoir, avaient montré pour la portion la plus humble et par là la moins dangereuse de leurs sujets, tradition qui s'est continuée pour Servius et a peut-être été l'origine de son nom, si ce nom n'a pas aidé la tradition à faire de Servius l'ami des esclaves et même un esclave.

Le roi, qui, par le temple de Diane, fonda l'unité politique de la race sabine, et qui, par sa constitution, créa l'unité politique de Rome, constitua ce qu'on pourrait appeler l'unité topographique de cette ville, composée dans l'origine de plusieurs villes en l'entourant d'une enceinte à peu près continue[3]. Le premier Tarquin, après Ancus Martius, avait eu l'honneur d'entreprendre ce grand ouvrage ; Mastarna eut la gloire de l'achever.

Cette enceinte était formée de deux parties. distinctes : un mur appliqué contre les collines et contournant les sinuosités de leurs pentes, et là où, soit leur escarpement, suffisamment abrupte, soit le voisinage[4] du Tibre, rendaient ce mur inutile, et un fossé muni en dedans d'un relèvement en terre qu'on appelait un agger.

---

1 Ce temple n'était pas, je crois, le grand temple de Diane, mais un temple de la Lune, situé plus bas. Orose l'appelle un Dianium, parce que la lune était Jana ou Diana.
2 Festus, p. 343.
3 Le mur n'enveloppait pas tout le côté occidental du mont Capitolin. On le voit par le récit de la tentative des Gaulois pour surprendre la citadelle (Tite-Live, V, 47), qui gravissent le rocher sans trouver de murs sur leur chemin. Nibby s'est donc trompé en croyant reconnaître de ce côté les restes des fortifications du Capitole. (*Rom. Ant.*, I, 95.) S'il en eût existé là, les Gaulois les auraient rencontrées avant lui. Cicéron dit positivement (*De Rep.*, II, 6) que la citadelle était défendue par un escarpement à pic et par le rocher taillé tout alentour. Ainsi au moins le sommet sud-ouest, qui portait la citadelle, n'était fortifié que par la nature.
4 Ici les témoignages sont décisifs, et je ne comprends pas qu'on en ait pu méconnaître l'évidence. Tite-Live (II, 10) oppose les endroits défendus par des murs à ceux qui ne l'étaient que par le Tibre. Denys d'Halicarnasse (V, 23) affirme qu'il n'y avait pas de mur dans les parties de la ville voisines du fleuve ; et ailleurs (IX, 68), que là le fleuve servait de muraille. Il n'en existait donc point entre le Forum Boarium et le Tibre. On a trouvé au bord du Tibre des bornes qui indiquaient la limite du Pomœrium.

On peut suivre facilement la direction du mur de Servius Tullius par l'emplacement des portes, qu'il est presque toujours possible de reconnaître[1], et par des restes du mur lui-même, dont les plus considérables ont été découverts il y a peu d'années, tous deux sur l'Aventin et regardent vers le Tibre[2].

Ils donnent à la Rome des rois étrusques une circonférence de six à huit milles (entre deux et trois lieues)[3]. C'est environ la grandeur qu'avaient Athènes[4] et Véies[5].

Servius Tullius compléta le mur dont je viens de parler par son agger, du côté le plus exposé aux incursions des populations sabelliques, là où elles pouvaient arriver saris obstacles sur l'Esquilin, le Viminal et le Quirinal, dont les cimes étaient de plein pied avec la campagne ; de ce côté il ajouta au mur un fossé ayant en dedans un relèvement de terre (*agger*)[6]. Le fossé était profond de trente pieds, large de cent[7].

La muraille placée sur l'agger était là, comme partout, garnie de tours[8].

Cet agger de Servius Tullius[9], l'un des plus anciens travaux qui aient été exécutés à Rome, subsiste encore cil assez grande partie. Il est visible en plusieurs endroits. On le suit depuis la porte Esquilin jusqu'à la porte Colline, c'est-à-dire depuis l'arc de Gallien jusqu'aux jardins de Salluste[10].

Dans la villa Negroni, il forme un tertre de quelque hauteur, dont la cime est le point le plus élevé de la ville sur la rive gauche du Tibre.

Un bouquet d'arbres le surmonte ; on y a placé une statue de Rome. Avec le temps, il était devenu, en cela semblable à nos *boulevards*, un lieu de promenade. On peut encore y aller chercher le soleil, comme Horace[11], qui en parle, faisait sans doute en sortant de chez Mécène, dont les jardins étaient tout proches.

L'agger n'aurait besoin d'avoir été l'œuvre d'un roi étrusque pour être de construction étrusque, puisque une telle construction se remarque même dans le mur de Romulus. II n'en est pas moins à noter que de Mastarna date un genre de fortification qu'on retrouve en Étrurie[12].

'Ainsi fut terminé par ce roi unificateur le système de défense qui enveloppa les collines sur lesquelles s'étaient élevées des villes distinctes, dans l'unité d'une même enceinte.

---

1 Voyez Becker, *De Romæ veteris muris arque portis*.
2 L'un dans une vigne des jésuites près de Santa-Prisea ; l'autre dans le jardin des dominicains de Sainte-Sabine. Nibby en a indiqué un sous le couvent de Sainte-Balbine, sur le faux Aventin. (*Rom. Ant.*, 1, 97.) Ces murs de l'Aventin peuvent, ainsi que je l'ai dit, dater d'Ancus Martius ; mais ils firent certainement partie de l'enceinte générale de Servius Tullius, comme le mur du camp des prétoriens, bâti sous Tibère, fit partie de l'enceinte d'Aurélien.
3 L'étendue de la Rome de Servius n'a rien à faire avec l'étendue de treize mille deux cents pas, donnée par Pline à l'enceinte de Rome sous Vespasien (III, 9, 13), et l'on n'est nullement forcé de supposer une altération dans ce chiffre.
4 Denys d'Halicarnasse, IV, 13. Voyez Leake, *Att.*, p. 438 ; Canina, *Esp. topogr.*, p. 91-2.
5 Denys d'Halicarnasse, II, 54.
6 *Agger proprie dicitur terra illa quæ vallo facto propius ponitur*. (Servius, *Æn.*, X, 21.)
7 Denys d'Halicarnasse, IX, 68.
8 *Ibidem*, IV, 54.
9 Pline seul (III, 9, 15) attribue l'agger et le fossé à Tarquin le Superbe, qui, selon Denys d'Halicarnasse (IV, 54), élargit seulement le fossé, éleva la muraille et y ajouta des tours. Strabon (V, 3, 7) dit que le rempart de Servius défendait l'Esquilin et le Viminal, mettant l'Esquilin au lieu du Quirinal, dont il ne parle pas, les restes de l'agger sont là pour le démentir.
10 Nibby, R. Ant., I, p. 96.
11 *Aggere in Aprico Spatiari*. (*Satires*, I, 8, 15.)
12 M. Dennis signale un agger à Véies. On en observe deux à Ardée (Abek. *Milit. It.*, p. 163), où j'ai dit qu'on avait lieu d'admettre que les Étrusques avaient anciennement pénétré.

On peut dire que, de ce jour, Rome, qui jusque-là avait été en quelque sorte préparée, exista.

Car c'est ainsi qu'il faut comprendre la formation de Rome. Il faut y voir une agglomération et comme une agglutination progressive de petits établissements séparés.

C'était de la sorte que les choses s'étaient passées de tout temps en Italie, et Denys d'Halicarnasse, qui l'affirme, parle déjà, à propos des Pélasges, de villes petites et rapprochées, comme, dans certaines contrées reculées de l'Italie, on les trouve encore[1].

Ces murs, réparés plusieurs fois sous la république et qui arrêtèrent Annibal, étaient, au temps d'Auguste, cachés dans les maisons et les jardins, à peu près comme le sont les restes des vieux remparts de Paris, et, dit Denys d'Halicarnasse, difficiles d retrouver. On n'en tenait plus aucun compte, et Rome s'étendait en tout sens au delà, sans qu'on pût dire où la ville finissait[2].

L'assertion de Denys d'Halicarnasse a été pleinement. confirmée par les débris des murs de Servius. qui ont été récemment découverts sur l'Aventin ; car on a vu des murailles de maisons antiques venir s'appuyer obliquement au vieux rempart, lequel est entièrement intact là où il n'a pas été détruit à dessein, comme les jésuites l'ont fait longtemps dans leur vigne pour en exploiter les pierres.

Chez les Dominicains, qui ont apporté le plus grand zèle aux fouilles dirigées par le respectable père Besson, chez les Dominicains on a constaté qu'une maison romaine était à cheval sur l'antique rempart des rois.

C'est à Servius qu'il convient d'appliquer ce que Virgile a dit de Romulus (*Æn.*, VI, 784).

Septemque una sibi muro circumdedit arces (*Georg.*, II, 535).

Ce fut sous Servius que Rome entoura d'un mur les sept sommets ou les sept citadelles. En effet, la plupart de ces sommets avaient été des citadelles, et même, lorsque leur ensemble forma une cité unique, durant les troubles politiques, ils servirent parfois de citadelles. Ils reprirent ce caractère au moyen âge quand les barons romains se fortifiaient sur le Palatin, sur l'Aventin et sur le Cælius.

Même aujourd'hui, à Rome, il existe un esprit local dans certains quartiers.

Depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, le fractionnement a été la condition naturelle de l'Italie. Les Romains ont fait violence à cet instinct profond de séparatisme, mais il a reparu après eux, au moyen âge ; dans les villes d Italie, chaque quartier était souvent une république. Ceux de Sienne, pendant les courses de chevaux, sont presque en guerre civile, et jusqu'à ce qu'elles soient finies, quand on n'est pas de la même *contrada*, on risque de se brouiller. A Rome, selon Niebuhr, l'habitant des vignes de l'Esquilin, quand il descend dans la ville, dit : Je vais à *Rome*.

Cette extrême division a produit un grand développement, mais aussi un grand éparpillement de forces individuelles. Elle a fait la grandeur des Italiens dans les

---

1 Petit-Radel indique sur la rive gauche de l'Aterno quatorze villages dans une étendue d'une lieue en longueur sur une demi-lieue de large.
2 Denys d'Halicarnasse, II, 13.

arts et les lettres, leur faiblesse militaire et politique ; elle a fini, après avoir enfanté leur gloire, par amener leur décadence.

Aujourd'hui, par un magnanime effort, ils veulent dompter la nature : ils veulent devenir un seul peuple. L'Italie veut être. Ceux qui méconnaissent ce désir, de tous le plus légitime, sont bien aveugles, et ceux qui ne l'honorent pas, bien injustes.

Cette agglomération successive de diverses petites Romes en une cité unique fait comprendre comment on a pu passer en assez peu de temps de la ville du Palatin à la ville des huit collines, et dispense de supposer nécessaire, ce qui du reste n'est pas impossible, que le nombre des rois de Rome ait été plus considérable qu'on ne l'admet généralement.

Les savants qui se récrient en Allemagne contre la pensée que les Romains étaient un peuple de race mêlée (*Misch-Volck*) me semblent ne pas bien comprendre ses origines, et surtout n'en ont pas assez contemplé le théâtre. Chacune des collines de Rome, se dressant devant eux, aurait réclamé sa part dans la formation de la ville des huit sommets. La cité sabine surtout, qui en couvrit le plus grand nombre, aurait revendiqué la sienne.

D'ailleurs, d'assez grandes nations, la nation française et la nation anglaise, par exemple, sont de sang mêlé, sont sorties de l'association de deux peuples et du mélange de plusieurs races.

C'est même, je crois, la seule explication qu'on puisse donner de la supériorité de Rome sur les villes voisines, qui lui étaient pareilles dans les commencements. Elle leur devint supérieure, parce que, au lieu d'être comme elles une seule ville, elle fut *plusieurs villes*.

XVIII — SUITE DE SERVIUS TULLIUS.

Il fallait fondre ces éléments divers, il fallait surtout amalgamer l'élément sabin qui était aristocratique et l'élément latin qui était plébéien. Ce fut là le but de la politique de Servius, politique de fusion et d'unité dont le temple de Diane et l'enceinte de Rome, monuments de fusion et d'unité, nous ont déjà révélé l'esprit.

Pour cela Servius fit deux distributions distinctes de la population, l'une, d'après le sol, en quatre tribus ; l'autre, d'après la richesse, en six classes.

Je parlerai d'abord de la première.

Aux trois anciennes tribus, les Titiès, les Rhamnès et les Lucères, qui représentaient la distinction des races, de la sabine, de la latine et de l'étrusque, il substitua des tribus locales dont chacune répondait non. à une nationalité, mais à une région[1]. C'était porter un premier coup à la séparation des races que Tarquin avait déjà cherché à combattre.

L'ordre des tribus nouvelles comparé à celui des anciennes est digne de remarque : parmi les anciennes, les Titiès, c'est-à-dire les Sabins, tenaient le premier rang, les Lucerès, c'est-à-dire les Étrusques, le dernier[2]. Parmi les nouvelles[3], la tribu Colline, celle qui occupe le Quirinal, le mont Sabin est la dernière où l'avant-dernière, et avec elle est nommée la tribu de l'Esquilin, sabin comme le Quirinal. La tribu du Palatin ou la tribu latine est la première[4] ou la seconde[5] ; la tribu de la Subura, qui comprenait le Cælius, mont anciennement étrusque et devenu aussi latin depuis la prise d'Albe, est dite la seconde par Denys d'Halicarnasse, qui place avant elle la tribu du Palatin ; les deux tribus latines avant les deux tribus sabines[6].

On voit que les places ont changé : les Étrusques et les Latins qui venaient après les Sabins passent avant eux.

Outre les quatre tribus urbaines dont je viens de parler, Servius institua vingt-six tribus rustiques. Ce fut encore une institution favorable aux Latins. Les Latins étaient les propriétaires du sol. Les gentes sabines durent bien s'établir aussi dans la campagne avec leurs clients, mais rien n'indique qu'elles aient dépossédé ceux qui l'occupaient avant elles. En instituant les tribus rustiques, en formant des agglomérations de propriétaires fonciers dans lesquels les Latins devaient former la grande majorité, en créant dans chaque tribu un lieu fortifié où les habitants pouvaient se réfugier[7] s'ils étaient attaqués ou surpris, en unissant les

---

1 Il est vrai que les trois races que Servius voulait rapprocher habitaient en général des quartiers différents. Cependant cette diversité de demeure n'était pas absolue. Il y avait sur le Palatin des Sabins et sur le Cælius des Étrusques qui étaient restés parmi les Latins ; il y avait an milieu des Sabins du Quirinal les Latins du collis *Latiaris* ; et puis le principe de l'immobilité dans la séparation était ébranlé. On ne change pas de race, mais on change de quartier.

2 Varron, *De Ling. lat.*, V, 55 ; Cicéron, *De Rep.*, II, 20.

3 Varron, *De Ling. lat.*, V, 55 ; Cicéron, *De Rep.*, II, 20.

4 Denys d'Halicarnasse, IV, 14.

5 P. Diacre, p. 368. Dans Varron (*De Ling. lat.*, v, 55), elle est la quatrième ; mais Varron, qui énumère les tribus à l'occasion des anciens sanctuaires des Argéens, suit l'ordre de ces sanctuaires avec lesquels Servius mit en rapport ses régions, rattachant son institution nouvelle à un antique souvenir. Les trois premières régions, la Suburane, la Palatine et l'Esquiline, correspondaient aux trois collines qui avaient formé le Septimontium des sicules et des Ligures. C'était une bonne raison de ne mettre la région du Quirinal qu'après les trois autres. En innovant, Servius semblait suivre un ordre très ancien, conservé par un vieux culte.

6 Il n'est pas fait mention de l'Aventin, qui n'était point compris dans le Pomœrium ; sa population latine était sans doute rattachée à la population latine du Palatin, comme la population sabine du Viminal à la population sabine du Quirinal.

7 Denys d'Halicarnasse, IV, 15.

membres de la même tribu par des liens étroits de confraternité, par des fêtes célébrées en commun[1], Servius donnait aux hommes de la campagne une organisation démocratique qui leur permettait de résister aux empiétements de l'aristocratie sabine, dont les superbes descendants devaient envahir un jour les terres de l'État, et à l'ombre du droit de possession usurper le droit de propriété[2].

L'organisation des tribus de la ville et des tribus de la campagne fut donc créée par Servius dans une intention favorable aux Latins, et, ce qui était à peu près la même chose, aux plébéiens[3]. Les patriciens, s'ils furent compris dans les tribus, ce qu'a nié Niebuhr, y furent en petit nombre isolés, sans influence. Aussi les comices par tribus furent-ils toujours les comices plébéiens par excellence.

C'est l'institution des tribus encore plus que celle des centuries et des classes qui a fait que la mémoire du. bon roi Servius a toujours été chère aux plébéiens.

Celle-ci leur était favorable aussi, mais d'une autre manière, car elle donnait pour base aux droits de suffrage, non la condition de patricien ou de plébéien, mais, comme dans les pays constitutionnels, le cens, c'est-à-dire la propriété. Or les plébéiens possédaient en grande partie la terre et c'était eux que le commerce, dédaigné par l'aristocratie, enrichissait.

En négligeant quelques variantes dans les chiffres partiels, la constitution de Servius était celle-ci

Toute la population de Rome est partagée en 193 divisions, appelées centuries. Les centuries sont distribuées en six classes, en dehors desquelles sont 4 centuries d'artisans et 18 centuries de cavaliers.

La première classe comprend 80 centuries, les quatre suivantes en comprennent 90 ; la sixième classe n'en comprend qu'une seule. Avec les 4 centuries d'artisans et les 18 centuries de cavaliers, total 193 centuries.

Les citoyens sont rangés dans les différentes classes d'après leur propriété, qu'ils sont tenus de déclarer de bonne foi, comme en Angleterre pour la perception de l'*income tax*.

Ceux qui possèdent plus de 100.000 livres ou as[4] (*asses*) constituent la première classe.

Les trois quarts, la moitié, le quart et le demi-quart de ce capital placent les citoyens dans l'une des quatre classes qui suivent la première.

---

1 Les Paganalia, qui étaient pour les tribus rustiques ce qu'étaient pour les tribus urbaines les Compitalia.

2 *La propriété*, dit Niebuhr, *appartenait exclusivement aux plébéiens ; si on n'en excepte ce qui était sous les murs mêmes de la ville, la véritable propriété ne se trouvait qu'entre les mains de ces derniers*. (Niebuhr, *Hist. R.*, II, p. 161.)

3 On pourrait opposer à cette assertion les noms des tribus rustiques, dont la plupart sont des noms de *gentes* patriciennes, Fabia, Cornelia, Æmilia, etc. Ces noms ne remontent pas à Servius ; ils nous sont donnés à propos des tribus telles qu'elles existaient dans les premiers temps de la république, quand les patriciens étaient maîtres de tout et tendaient en toute chose à dominer et à amoindrir les plébéiens. Alors les familles aristocratiques établies à la campagne avaient pu donner leur nom aux tribus au sein desquelles elles résidaient. Quelques-unes cependant, comme la tribu Lemonia, près de la porte Capène, la tribu Pupinia, au pied de la montagne de Tusculum, avaient conservé une domination tirée du lieu quelles habitaient. Je pense qu'il en avait été ainsi à l'origine de presque toutes les autres.

4 L'as était d'abord une livre de cuivre. Au sixième siècle ; il était réduit à deux onces. Le prix des objets avait dû augmenter en proportion. M. Böckh (*Metr. unters.*, 1838, p. 427) estime qui il avait seulement quintuplé ; il pense qu'on a quintuplé aussi les chiffres du cens de Servius Tullius pour les mettre en rapport avec la valeur diminuée du cuivre, et qu'il faut, par conséquent, les réduire au cinquième. Les cent mille as de la première classe descendaient ainsi à vingt mille. En 302 (Gottl., *Röm. Verf.*, p. 246), un bœuf valait cent as et une brebis dix. A ce taux, le minimum de la propriété exigée pour faire partie de la première classe eût donc été équivalent à un troupeau de deux cents bœufs ou de deux mille moutons.

La dernière classe, qui ne se compose que d'une centurie, renferme tous ceux qui possèdent moins de 12.500 livres ou qui ne possèdent rien du tout.

Les 18 centuries de cavaliers sont, les unes patriciennes, les autres plébéiennes.

Chacune des 195 centuries, quel que soit le nombre d'individus dont elle se compose, a un suffrage, c'est-à-dire une voix.

On voit que c'est le droit que confère la propriété, substitué au droit que donne le nombre.

Une seule centurie, la dernière, était aussi nombreuse à elle seule que toutes les centuries[1] de la première classe, cependant elle n'avait qu'une voix contre quatre-vingts.

Les centuries exclusivement patriciennes de cavaliers au nombre de six ou de douze[2] n'avaient que six ou douze voix.

Les cinq premières classes, qu'on appelait les riches (*locupletes*), en avaient 170.

La prépondérance n'était donc accordée ni à la multitude ni à l'aristocratie, mais à la propriété, qui, en latin comme en français, s'appelait aussi la fortune, nom de la déesse favorite de Mastarna.

Si les 18 centuries de cavaliers qui votaient les premières se réunissaient aux 80 centuries qui votaient immédiatement après, toutes ensemble pouvaient former une majorité de 98 voix contre 95, et rendre inutile la continuation du scrutin.

Un autre principe indépendant du nombre intervenait dans la constitution de Servius Tullius, un principe qui a été bien romain, mais qui, dans l'origine, a dû être sabin, car il dérive de l'état patriarcal, le respect de l'âge.

Les centuries (hors celle des cavaliers) étaient ou des centuries d'hommes jeunes (*juniorum*), de 17 ans à 45, ou des centuries d'hommes âgés (*seniorum*), de 45 ans à 60 ; elles ne pouvaient être égales en nombre, elles étaient égales en droit, et il y en avait autant des unes que des autres, bien que la première catégorie renfermât certainement plus de citoyens que la seconde.

L'organisation des centuries. c'était l'organisation de l'impôt, de l'élection, de la législature et de l'armée.

De l'impôt, puisque chaque citoyen payait en raison du chiffre de sa propriété et de la centurie à laquelle il appartenait[3] ; de l'élection et de la législature, puisque chacune concourait à l'élection des hautes magistratures, à l'acceptation ou au rejet des lois, à la déclaration de la guerre et à l'établissement de la paix, dans la proportion du droit que lui donnait la classe dont il faisait partie ; de l'armée, puisque la place que chaque classe occupait dans l'armée répondait à sa place dans la hiérarchie financière de Servius.

---

1 Cicéron, *De Rep.*, II, 22.

2 Selon qu'on voit la part faite aux centuries de cavaliers des trois anciennes tribus, doublées par le premier Tarquin, dans les ***six suffrages*** accordés à six centuries de la constitution de Servius où dans les douze autres qui, avec les six, formaient dans cette constitution les dix-huit tribus de cavaliers. (voyez Göttling, *Geschichte der Römischen Verpassung*, p. 255.) On n'est pas d'accord sur ce point ; mais il est certain qu'aux anciennes centuries de cavaliers, Servius Tullius en avait ajouté de plébéiennes.

3 Denys d'Halicarnasse, V, 19 ; Götling, *Gesch. d. Röm. Verfass.*, p. 239. Sur les rapports des tribus aux centuries, voyez le très savant et très ingénieux ouvrage de M. Mommsen, intitulé *Die Römischen tribus*, dans lequel l'auteur veut démontrer que la *constitution par centuries repose sur la tribu*. (p. 58.)

Le tribut se levait par tribus. Son nom même indique qu'au moins dans l'origine il a dû en être ainsi ; il se percevait selon la propriété individuelle qui classait chacun dans sa centurie.

Le droit politique transporté des curies et centuries patriciennes aux centuries en très grande partie plébéiennes ; du Comitium, lieu auguré, au Champ de Mars, lieu profane ; ce fut la grande œuvre de Servius. En même temps ce changement montre celui qui s'est opéré graduellement depuis l'établissement des Latins sur le Cælius, dans leur situation par rapport aux Sabins. La plebs latine a la faveur de la protection des deux premiers rois étrusques, qu'on commence à découvrir sous le dernier roi sabin ; la plebs latine remplit les vastes cadres des centuries. L'aristocratie sabine, si elle voulut rester à peu près pure, n'eut pour refuge que quelques centuries de cavaliers, lesquels avaient des égaux plébéiens ; après eux votaient la première classe, la ***classe***[1], comme on disait, par excellence, qui pouvait tout décider et dans laquelle on était admis, qu'on fût Sabin ou Latin, patricien ou plébéien, pourvu qu'on fût riche.

Pour une élection ou pour un vote législatif, les centuries se rassemblaient hors de la ville au Champ de Mars dans ce qu'on appelait les Septa[2] ou les Ovilia, le parc aux moutons, none qui indique la forme primitive de ce lieu où s'assemblaient les centuries. C'était un espace entouré d'une barrière en bois[3]. On en fit un bâtiment magnifique au commencement de l'empire, alors qu'il n'avait plus de signification politique.

Longtemps on conserva la coutume d'élever sur le Janicule, ancienne citadelle de Rome, un drapeau rouge pendant tout le temps que duraient les votes du Champ de Mars pour avertir que l'ennemi n'approchait point, souvenir d'une époque où l'Étrurie s'étendait jusqu'au pied du Janicule.

Sans doute l'organisation créée par Servius fut une organisation militaire autant que politique. L'ensemble des classes et dés centuries s'appelait l'armée (*exercitus*)[4] ; le mot ***classis*** a un sens analogue[5]. Les classes s'assemblaient dans le *Champ de Mars*, hors de la ville ; elles y étaient soumises à l'imperium, droit de vie et de mort du général sur ses soldats.

Dans la ville elles n'y auraient pas été soumises, et il est curieux de voir le peuple romain commencer pair se mettre sous le commandement absolu de l'autorité militaire. pour exercer des fonctions législatives ou pour dés élections. Cela est bien contraire à nos idées, mais ne parait avoir presque jamais gêné la liberté des votes. A Rome, le pouvoir le plus exorbitant respectait cette liberté. qui se déployait sans crainte devant lui.

A soixante ana, en devenant incapable de service dans l'armée, on perdait le droit de voter dans l'assemblée[6].

---

1 ***Infra classem***, pour ce qui est au-dessous de la première classe ; c'est de là que vient l'expression classique.

2 Les ***Septa*** étaient voisins de la villa Publica, située vers l'extrémité méridionale du Champ de Mars ; car elle était assez près du temple de Bellone pour que de ce temple on entendit les cris des prisonniers que Sylla y faisait égorger. Or l'emplacement du temple dé Bellone n'est pas douteux. Ce temple était près du cirque Flaminien.

3 Servius, *Ecl*., I, 34.

4 D'où cette expression pour convoquer les centuries : *Convocare exercitum urbanum*.

5 ***Classis*** désignait dans l'origine un corps de troupe : *procinctæ classes*, armée rangée en bataille. Dans l'usage, ce mot désignait surtout l'armée de mer, la flotte.

6 Il y avait dans les Septa des ponts sur lesquels on passait pour aller voter ; de là l'expression *Sexagenarius de ponte*. (P. Diacre, p. 554.)

Chacune des cinq classes était équipée différemment[1], mais toutes, excepté la cinquième, avaient la lance sabine. L'influence sabine, effacée dans la portion politique, reparaissait dans la portion guerrière de l'œuvre de Servius[2].

Parmi les artisans on n'avait formé de centuries que pour ceux dont les métiers pouvaient être utiles à la guerre, les ouvriers en fer et en bois ; on y avait joint la, centurie des joueurs de trompe et celle des trompettes, mais ce serait, je pense, une erreur de ne voir dans l'institution de Servius qu'une institution militaire de ne doute pas que l'intention de Mastarna, chef guerrier, n'ait été d'organiser une armée, mais je crois qu'il a voulu aussi organiser un peuple.

Cette organisation ne fut pas démocratique, si l'on entend par démocratie la puissance du nombre. Cicéron, qui apparemment n'était pas pour le suffrage universel, loue Servius d'avoir empêché que les plus nombreux fussent les plus influents, *ne plurimum valeant plurimi*[3] ; Denys d'Halicarnasse prétend que ceux qu'il avait relégués dans la sixième classe, qui n'avalent qu'une voix, contents de participer d'une manière illusoire au vote général, ne s'aperçurent pas qu'en fait ils n'avaient sur ce vote aucune action[4] ; ce n'était cependant pas bien difficile à comprendre.

Mais cette constitution était encore moins aristocratique, si par aristocratie on entend le privilège du sang. Elle était réellement populaire, tenant compte des situations véritables, proportionnant l'importance relative des citoyens à la propriété et attachant les devoirs militaires aux devoirs politiques, de manière à avoir une population armée et une armée d'hommes libres.

Roi étranger, Mastarna voulut unir sous son pouvoir et enfermer dans le cadre d'une même organisation l'aristocratie sabine, son ennemie et son danger, la plebs latine, son alliée naturelle et sa force, ainsi qu'ils les avait unies dans les mêmes tribus locales et, enfermées dans l'enceinte de la même muraille.

La tradition exagère volontiers ce qu'elle consacre. Servius avait substitué le vote gradué des centuries ouvertes à tous au vote exclusif des curies patriciennes ; on en fit un roi démocrate et presque républicain, un ennemi des patriciens, dont il avait restreint l'influence. Selon la tradition, il les avait forcés d'habiter au-dessous de sa demeure de l'Esquilin dans le *quartier des patriciens* (*vicus patricius*)[5] pour les tenir en respect. On le représentait comme le protecteur des pauvres[6], auxquels il avait eu soin de soustraire toute influence sur la chose publique, et des esclaves[7], pour lesquels on ne voit pas qu'il ait rien fait, mais auxquels, par une exagération malveillante, on étendait sa faveur pour les plébéiens. Sa mémoire resta chère aux uns et aux autres[8], elle le fut moins à l'aristocratie. Les patriciens, disait-on[9], avaient voilé son image dont la vue excitait la douleur du peuple ; et Virgile, qui ne manque pas une occasion de

---

1 Tite-Live, I, 43 ; Denys d'Halicarnasse, IV, 16-7.
2 La lustration des centuries, qui accompagnait tous les cinq ans chaque renouvellement du cens, et qui a donné à cette période de temps le nom de ***lustrum***, était peut-être une chose sabine antérieure à Servius Tullius, qui l'aurait adoptée, ou une chose étrusque. Nous avons vu que toute lustration, et en particulier celle des armes et des trompettes, venait des Sabins ou, par eux, des Étrusques.
3 Cicéron, *De Republica*, II, 22.
4 Denys d'Halicarnasse, IV, 21.
5 Festus, p. 221 ; Via Urbana, Via di Santa Maria Maggiore, Via di Santa Pudenziana.
6 *Fautor infimi generis hominum*. (Tite-Live, I, 47.)
7 Plutarque, *Quæst. rom.*, 100 ; Festus, p. 343-5.
8 Le petit peuple célébrait cette mémoire toutes les nundines, jours de marché, parce qu'on croyait que Servius était mort un jour de nones et qu'on ne savait pas dans quel mois. (Macrobe, *Saturnales*, I, 13.)
9 Ovide, *Fastes*, VI, 585.

célébrer les origines des grandes familles romaines, interprète de leurs rancunes par son silence, dans l'énumération des rois de Rome a omis Servius Tullius.

On lui attribuait rétrospectivement les mesures populaires que sous la république les plébéiens réclamaient sans cesse : une loi agraire[1] et l'abolition des dettes. Il avait eu la pensée de remplacer la royauté par une république[2]. Tacite[3] en parle comme d'un roi constitutionnel, et le poète Accius, dans sa tragédie de Brutus, appelait Servius le fondateur de la liberté.

Mais, sans tenir compte de ces exagérations qui provenaient de la sympathie des tins et dé l'antipathie des autres, la constitution donnée par l'étrusque Mastarna n'en reste pas moins un fait très singulier, une apparition des idées modernes dans l'histoire de Rome, qui étonne et dont il faut se rendre compte.

Ce qui frappe en elle d'abord, c'est une ressemblance extraordinaire avec la législation de Solon.

En effet, Solon divisa tous les citoyens en quatre classes d'après le revenu de chacun, et leur conféra les droits qu'avaient jusque-là possédés les patriciens d'Athènes, les Eupatrides, l'élection des magistrats et la sanction des lois. Chaque classe était taxée en proportion de sa richesse, la dernière ne l'était point, mais ceux qui, la composaient étaient exclus de toutes les charges publiques et, sauf en cas de nécessité, dispensés du service militaire.

On voit que la constitution de Servius Tullius et celle de Solon reposent exactement sur le même principe, et on pourrait dire de la première ce que Solon a dit de la sienne dans ce vers qui en exprime très bien l'esprit : Ceux qui avaient la puissance et la richesse étaient à la tête de la république.

La principale différence, c'est que la constitution de Solon était plus démocratique et moins guerrière que celle de Servius.

Chacune des quatre classes de Solon avait un droit égal de suffrage et leur pouvoir était plus étendu, les magistrats étaient responsables devant elles. Ces classes n'étaient pas une armée, n'étaient pas organisées militairement. Il est seulement dit que dans la seconde on servait à cheval et que dans la dernière on ne servait point. A cela près, et sauf le nombre des classes, une des législations semble calquée sur l'autre.

Solon avait supprimé l'esclavage pour dettes, et on disait de lui qu'il avait aboli les dettes comme on le disait de Servius.

La ressemblance s'étend jusqu'aux détails matériels du mode d'élection, et les barrières en bois qui formaient les Septa se retrouvent dans les ***cataphragmata*** de l'Attique.

Le cens donné pour base aux droits politiques n'était pas exclusivement propre à la législation de Solon. Il existait dans plusieurs des républiques grecques de la Campanie, Cumes, Pouzzoles, Naples[4] ; il existait à Locres[5]. Ce principe était dominant dans les villes grecques de l'Italie méridionale.

Mais comment une constitution grecque a-t-elle été importée à Rome par un roi étrusque !

---

1 Denys d'Hal., IV, 9 ; Cicéron, *De Rep.*, II, 21.
2 Tite-Live, I, 481 ; Denys d'Hal., IV, 40.
3 *Sanctor legum fuit quis etiam reges obtemperarent*. Tacite, *Ann.*, II, 26.
4 Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 126-7.
5 Micali, *l'it. avanti il dom. O. R.*, II, 8.

Beaucoup de choses ont passé de la Grèce en Étrurie. Dans la grande majorité des vases peints trouvés en Étrurie, l'art est grec, les sujets sont empruntés aux traditions héroïques et à la mythologie de la Grèce ; il en est de même des personnages représentés, dont le nom est assez souvent écrit en grec. Ces communications s'expliquent par le commerce de l'Étrurie avec la Grèce, dont l'histoire de la famille de Tarquin nous a offert un exemple.

Elles avaient pu faire arriver aux Étrusques des notions sur l'état politique des cités grecques aussi bien que des vases, et on avait pu imiter leurs institutions comme on imitait leurs arts.

Quand on voit par exemple à Corinthe les chevaux des cavaliers fournis et entretenus par, un impôt levé sur les veuves et les orphelins, ainsi qu'à Rome ceux des cavaliers ou, comme on dit, des chevaliers romains[1], et quand on se souvient que l'aïeul de Tarquin était venu de Corinthe, il est bien difficile de ne pas soupçonner dans cette reproduction d'un usage trop singulier pour quelle puisse être fortuite une réminiscence de la Grèce.

De même, le second roi étrusque a pu entendre parler de la législation de Solon qui était un peu plus ancien que lui. Il passait pour avoir le premier mis un signe sur la monnaie[2] et M. Bôck déclare[3] qu'à Rome la monnaie a été faite d'abord sur le modèle de la monnaie grecque.

Mais est-ce bien Mastarna, et pourquoi n'est-ce pas Tarquin qui a introduit à Rome une organisation politique imitée de Solon et des cités grecques ?

Comme cette question m'embarrassait, je suis allé me promener sur le mont Cælius, ou vinrent bien des siècles avant moi les Étrusques, conduits par Mastarna, et, tout en contemplant l'admirable vue dont on jouit du couvent des passionistes, plongeant mon regard dans la vallée qui séparait devant moi la montagne d'Albano des monts Sabins et qui fut la route de la Campanie, j'ai été frappé de ce fait, que le Cælius était la première des collines qu'on rencontrait du côté de la Campanie et que de ce côté on arrivait de plein pied sur le Cælius. Alors il m'a paru que Mastarna avait pu venir du Sud, de la partie de l'Italie très anciennement grecque, et l'origine hellénique de sa constitution m'a été révélée.

Il y avait, comme on sait, une Étrurie campanienne. Avant l'époque de Romulus[4], les Étrusques avaient fondé douze villes dans l'Italie méridionale, comme ils en avaient fondé douze dans l'Italie centrale et douze dans l'Italie du Nord.

Pourquoi ce chef étrusque, ce Mastarna que la tradition représentait comme ayant été chassé de son pays par la fortune (*variâ fortunâ exactus*) et ayant amené sur le Cælius les débris d'une armée, n'aurait-il pas été chercher des aventures dans l'Étrurie méridionale et guerroyé peut-être contre les villes grecques de la Campanie, visité du moins des cités étrusques qui en étaient voisines ?

Ainsi l'on s'expliquerait l'analogie de la constitution de Servius Tullius et des constitutions de ces villes, même le rapport qui nous a frappé entre cette constitution et la législation de Solon, dont l'établissement récent et déjà célèbre pouvait bien être connu dans la Grèce italienne, et même dans l'Étrurie méridionale.

---

1 Cicéron, *De Rep.*, II, 20 ; Tite-Live, I, 43.
2 Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 13, 2.
3 *Metr. Untersuch.*, p. 207.
4 Huit siècles avant Jésus-Christ. (Velleius Paterculus, I, 7 ; O. Müller, *Etr.*, p. 966.)

Ceci expliquerait encore pourquoi l'on attribuait à Servius Tullius l'introduction de la monnaie, des poids et des mesures[1], toutes choses dont à Rome l'origine fut en partie étrusque et en partie grecque, et souvent grecque encore quand elle venait par l'Étrurie.

On croyait que Servius Tullius avait le premier mis une marque aux monceaux de bronze[2] (*æs rude*) dont la valeur était jusque-là uniquement dans le poids, et qui par cette marque purent avoir désormais une valeur de convention, ce qui en fit une véritable monnaie[3].

On rapportait l'introduction de la monnaie tantôt à Numa[4], tantôt à Servius Tullius. Ce qui veut dire qu'on croyait devoir l'imitation de la monnaie greco-écrusque[5] aux Sabins, et à Servius, Étrusque, mais qui avait été en contact avec la civilisation grecque dans l'Italie méridionale, l'imitation de la monnaie grecque[6]. C'est à cause de ce contact que Servius Tullius passait pour avoir été profondément imbu des connaissances de la Grèce[7].

L'écriture fut aussi communiquée aux Romains par les villes grecques de l'Italie méridionale, leur alphabet fut originairement celui de Cumes[8]. Aussi le premier monument écrit dont il soit fait mention est le traité d'alliance conclu entre Servius et les populations latines, traité qui se conservait encore au temps de Denys d'Halicarnasse (IV, 26) dans ce temple de Diane sur l'Aventin que Servius, disait-on, avait construit à l'imitation du temple de l'Artémis d'Éphèse, et où était une statue de bois de Diane fort ancienne et semblable à une statue de la déesse qu'on voyait chez les Phocéens de Marseille[9].

Rome commence à peine et déjà elle reçoit les influences directes de la Grèce, sans parler de celles qui encore plutôt et dès le premier Tarquin ont pu lui arriver par les Étrusques et antérieurement encore passer d'Étrurie à Rome par les Sabins.

La fixation de la monnaie, des poids et mesures, l'emploi de l'écriture, toutes ces choses qui sont le signe d'une civilisation plus avancée, paraissent à Rome sous le roi qui y a établi une constitution analogue aux constitutions modernes. Tout cela se tient et s'explique ; si l'on admet que Servius a pu connaître des institutions grecques semblables à celles qui furent les nôtres, par ces communications dont la position du Cœlius m'a suggéré la première idée.

Servius Tullius, qui donnait à tous les citoyens un droit individuel en leur imposant un devoir envers l'État, qui les distribuait en centuries et en classes, avait besoin de connaître exactement leur nombre. Aussi institua-t-il à cet égard des mesures de police analogues à ce que présentent des administrations assez

---

1 Aurelius Victor, *De Vir. ill.*, VII. Les principales mesures grecques furent peu modifiées en devenant romaines. (Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 195.)
2 On peut voit une très belle collection de cette sorte de monnaie grossière, et des as marqués d'un signe qui vinrent ensuite, au musée Kircher dans le collège Romain. Les exemples les plus anciens de l'***æs grave***, celui qui porte une empreinte, appartiennent à l'Ombrie, très anciennement étrusque. (Pauly, *Real. Encycl.*, I, p. 179.)
3 Cette marque permettait de changer la. valeur de la monnaie, et fut peut-être pour Servius Tullius un moyen d'aider les débiteurs à s'exonérer, comme le fit Solon par le changement qu'il apporta dans la valeur de la monnaie.
4 Cedr., *Comp. hist.*, p. 141.
5 O. Müller, *Manuel d'archéologie*, § 178.
6 Böck., *Metr. Unters.*, 206-7.
7 Cicéron, *De Republica*, II, 21.
8 Mommsen, *Gesch.*, I, p. 197.
9 Strabon, IV, 1, 5.

perfectionnées : c'était probablement encore une imitation de ce que les villes grecques possédaient en ce genre.

Les recensements se faisaient dans le Champ de Mars, à chaque *lustre* ; pour les contrôler, il imagina d'établir un équivalent de nos actes de naissances, de nos tables de population et de nos actes de décès, mais en rattachant ces mesures aux cultes et aux temples de différents dieux. Il choisit ceux de trois divinités sabines, Junon Lucine, la Jeunesse et la Vénus funèbre, Libitina[1].

Il voulut qu'à la naissance de chaque enfant une pièce de monnaie fut déposée dans le temple de la première, une à l'époque où l'on sort de l'adolescence dans le temple de la Jeunesse, une à l'occasion de tout décès dans le temple de Libitina. De ces trois temples, le premier et le dernier étaient sur l'Esquilin ou dans les environs de l'Esquilin, et du viens Patricius habité par les Sabins, le second sur le Capitole, dépendant alors du Quirinal et comme lui très sabin. C'étaient probablement les actes de l'état civil de l'aristocratie sabine, des centuries patriciennes de chevaliers. Pour la foule latine et plébéienne, Servius avait pris une mesure générale. Aux fêtes des Lares que chacun célébrait à la ville dans son. quartier (*compitalia*), et à la campagne dans son district (*paganalia*), il ordonna que tous, sans exception, contribuassent polir le sacrifice par une pièce de monnaie différente, selon qu'elle était offerte par un homme, une femme ou un enfant.

Bien qu'il fût un chef guerrier, Mastarna fit très peu la guerre. Tite-Live (I, 42) ne cite qu'une bataille gagnée sur les Étrusques de Véies près de Rome et sur leurs voisins. Denys d'Halicarnasse parle de l'Étrurie tout entière révoltée, de vingt ans de guerre et de trois triomphes[2]. L'Étrurie, que Tarquin n'avait pas conquise, ne se révolta pas sous Servius. Comme Numa, auquel Tite-Live le compare (I, 42), Servius avait autre chose à faire que de guerroyer. Numa avait organisé Rome religieusement, il l'organisa politiquement. Il fondit les trois races qui après lui cessèrent d'être distinctes, c'est de lui que datent réellement Rome et le peuple romain.

Il est impossible de ne pas s'intéresser à ce bon et sage Mastarna, le meilleur des rois de Rome. Le but politique qu'il se proposa, les institutions qu'il fonda, et qui survécurent à la royauté même, ajoutent encore à la pitié que fait naître sa fin tragique et à l'horreur qu'inspirent ses meurtriers.

En lisant le récit de cette mort, on sent que la poésie populaire, qui s'entend à présenter la tradition par son côté le plus émouvant, a donné à celle-ci une physionomie dramatique, frappante surtout pour qui contemple le drame sur le théâtre où il a été joué.

Servius Tullius était vieux. La plebs, formée dés Latins de Rome et des environs, entourait d'affection et de respect le roi populaire qui avait constitué le peuple romain et l'avait placé à la tête de la race latine ; mais dans sa famille se préparait le coup qui devait l'atteindre. Il avait deux filles portant le nom étrusque et ombrien de Tullie, et mariées à deux fils ou petits-fils de son prédécesseur, l'un appelé, comme son père ou son aïeul, Tarquin ; l'autre, Aruns. Tarquin, ambitieux et emporté, avait une épouse d'un caractère honnête et doux. Son frère, Aruns, sans ambition et sans orgueil, était le mari de cette

---

1 Denys d'Halicarnasse, IV, 13.
2 *Ibid.*, IV, 27. Denys semble se démentir lui-même, car il ne nomme, parmi les ennemis vaincus par Servius, que les habitants de Véies et de Cures, dans le voisinage de Rome, et ceux de Tarquinii qui n'en était pas très éloignée.

terrible Tullie qui seule figure dans l'histoire sous un nom qu'elle a rendu fameux en le déshonorant, et qui devait aller jusqu'au parricide.

Ici commence la tragédie ou plutôt le vieux chant épique, qu'on sent sous le récit lui-même très poétique de Tite-Live, et que j'ai essayé de retrouver.

CHANT DE LA PARRICIDE.

Elle disait, la fière Tullie : *Pourquoi les dieux m'ont-ils donnée à cet Aruns, qui ne sait pas désirer et ne sait pas oser ? Que ne suis-je la femme de Tarquin ! Celui-là, c'est un homme ; celui-là, il est vraiment né d'un sang de roi*.

Je te méprise, ô ma sœur ! toi, tu as pour époux un homme, et c'est toi qui ne sais pas oser.

Alors elle va vers Tarquin, la femme méchante et hardie, et elle lui dit : *Ton frère est un lâche ; il ne mérite pas de régner un jour*.

Il est né pour le trône, et il ne s'indigne pas en voyant sa place occupée par un autre ; il n'est pas impatient d'être roi.

Et toi, Tarquin, on t'a donné une femme sans courage, qui n'a pas besoin que tu sois roi.

Elle file la laine pour te faire un vêtement ; mais à ce vêtement il manque une bordure de pourpre.

Oh ! vaillant Tarquin ! si j'étais ta femme, je te filerais aussi un vêtement ; mais je voudrais qu'il fût bordé de pourpre, quand cette pourpre devrait être du sang.

Tullie était ardente et superbe ; Tarquin aussi était superbe, car c'est le nom qu'on lui a donné.

Il était ardent comme elle ; comme elle il eût volontiers trempé sa robe dans le sang.

Cependant il lui dit : *Ce serait le sang de ton père*. Elle répondit : *Ce serait la bordure de la toge royale de mon époux*.

Ah ! si c'était toi, vaillant Tarquin, si c'était toi dont j'eusse été la femme, mon époux serait roi.

Il la regarda, la belle Tullie, il la comprit, et il lui dit : *Tu seras la femme de Tarquin*.

Et, un peu de temps encore, voilà que l'autre Tullie mourait ; et, un peu de temps encore, voilà qu'Aruns mourait aussi.

Puis le superbe Tarquin prit pour femme la fière Tullie ; mais alors se vit un prodige : la victime immolée n'avait pas d'entrailles ; cette victime était comme la fière Tullie.

Le vieux roi, que l'âge avait affaibli, fut consterné ; le vieux Mastarna, qui avait vu tant de guerres, fut rempli d'effroi.

Les dieux sont courroucés, disait-il ; *les signes sont funestes ; je crains que le meurtre né soit dans ma maison*.

Pendant ce temps, la détestable Tullie ne cesse d'exciter son époux par ses discours et ses caresses, par sa colère et par ses reproches.

Le soir, ce sont les discours et les caresses ; le matin, ce sont les reproches et la colère.

Oh ! si j'avais voulu un mari seulement pour servir avec lui, je n'aurais pas manqué de maris ; mais j'en voulais un qui se sentit digne de régner, qui se souvînt que son père était roi.

Si tu es celui que j'ai cru épouser, je t'appelle mon mari, je t'appelle roi. Sinon la chose est pire qu'elle n'était auparavant ; car nous gardons la bassesse, et nous y avons joint le crime.

Allons, debout, à l'œuvre ! Tu n'es pas comme ton père ou ton grand-père, étranger ; tu n'as pas à venir de Corinthe, de Tarquinii, tu es à Rome.

Tu es dans ta maison de l'Oppius. Là sont les dieux de ta race ; là est l'image de ton père.

Les dieux de ta race, l'image de ton père, te saluent et te disent : ***Sois roi****. Si tu n'as pas le cœur de l'être, pourquoi tromper chacun ici en te donnant pour un fils de roi ?*

Retourne à Tarquinii, retourne à Corinthe, retourne à ta famille de marchands. J'ai cru que tu ressemblais à ton père ; c'est à ton frère que tu ressembles.

Tanaquil, une femme étrangère, la femme d'un aventurier, a pu donner deux fois l'empire, à son époux d'abord puis à son gendre ; et moi, née d'un sang royal, je ne puis ni arracher l'empire ni le donner.

Ainsi parle cette femme : le Mundus est ouvert, les larves furieuses sont sorties, les mauvais génies sont errants. Les larves furieuses, les mauvais génies, sont entrés dans l'âme de Tullie ; ils entrent aussi dans l'âme de Tarquin.

Aussi rusé que méchant, il s'en va sur le marché que fréquentent les habitants des huit collines.

Là viennent les Sabins du Capitole et du Quirinal, les hommes de la lance, les fils farouches de Janus ; là viennent les vaillants hommes du Palatin, qui, un jour, ont pris aux Sabins leurs femmes et leurs filles, et que les hommes de la lance n'ont pu chasser de Roma, l'antique Roma.

Là viennent les Albains du Cælius, qui, chaque soir, sont tristes quand ils voient le soleil à son coucher faire resplendir l'azur de leurs belles montagnes qu'ils ont perdues.

Là viennent les Latins dépossédés qui vivent dans la forêt de l'Aventin et dans la vallée des Myrtes. Chaque soir, ils sont tristes en regardant le Tibre couler vers la mer, en songeant qu'il coule du côté où furent leurs villes qui ne sont plus.

Tarquin va dans le Comitium, où siègent les curies des patriciens qui s'y rassemblent l'œil morne et se taisent ; car, depuis que les centuries des plébéiens se réunissent dans le champ de Mars, ils ne savent plus sur quoi délibérer.

Tarquin leur dit : *Que faites-vous là, nobles pères ? Fous vous taisez. L'esclave, fils d'une esclave, vous a dépouillé de vos antiques droits. Le vénérable Comitium, que Vulcain protège, a été déshérité pour le parc aux brebis du champ de Mars : l'étable a remplacé le temple*.

L'esclave aime les esclaves et les misérables ; il hait les pères de la cité, il les opprime ; il protège les anciens captifs, la plèbe étrangère du Cælius et de l'Aventin. »

Aux cavaliers, fils ardents des patriciens, il dit : *Le vieux chef de pillards ne peut plus monter à cheval ; il n'a plus de butin à partager aux jeunes cavaliers ; il ne donne plus rien à personne ; il garde sa richesse pour bâtir des murs et des temples*.

Voilà ce que Tarquin répète chaque jour contre le bon Mastarna, et les vieux patriciens le maudissent, et les jeunes patriciens le méprisent.

Le vieux roi, qui peut à peine marcher, ne sort pas de sa maison, et ne sait rien de ce qui se passe au dehors ; le cœur de sa fille, de la fière Tullie, palpite d'une odieuse joie.

Un jour vient, et le superbe Tarquin descend dans le marché, entouré de cavaliers et de fantassins bien armés, précédé de douze licteurs qui portent des haches, vêtu de la robe blanche des rois étrusques, qui est bordée de rouge, car déjà il l'a trempée dans le sang.

En le voyant passer, le front hautain, l'air dur et menaçant, les marchands sont épouvantés ; ils ferment leurs boutiques qui entourent le marché ; les mères, inquiètes, embrassent leurs enfants.

Tarquin monte les degrés de la Curie, et au sommet des degrés il fait placer le siège d'ivoire du vieux roi Servius ; il s'y assied. De là il regarde d'un air farouche la multitude qui se presse dans le marché et d'un air confiant les curies patriciennes qui remplissent le Comitium.

D'une voix forte il appelle le héraut. Le héraut vient en tremblant. *Héraut*, dit le Superbe, *va citer l'esclave fils d'une esclave à comparaître devant le roi Tarquin*.

Puis il dit : *Après la mort de mon père, l'illustre Tarquin, l'aventurier Mastarna est monté indûment sur le trône où devait monter le fils de Tarquin, sans qu'on ait proclamé l'interrègne, sans qu'on ait assemblé les curies. C'est une femme qui lui a donné le trône*.

C'est ainsi qu'il a été roi. Comment a-t-il régné ? Protecteur des hommes de race infime, comme eux haïssant ceux de noble origine, il a donné le suffrage à la multitude, il a abaissé les grands.

Il a pris leurs terres et les a distribuées aux plus vils, à son gré et à son caprice. Voilà ce qu'il a fait, l'esclave fils d'une esclave.

En ce moment, le vieux roi arrive ; il monte les degrés de la Curie d'un pas que l'âge et la fureur font chanceler. D'une voix sévère il s'écrie :

Qu'est ceci, Tarquin ? quelle est cette audace de convoquer les Pères sans mon aveu et de t'asseoir à ma place sur mon trône ?

Tarquin répond : *C'est sur le trône de mon père que je suis assis. Le fils d'un roi y est mieux placé qu'un misérable esclave. Assez longtemps dans ton insolence tu as insulté ton maître*.

Mastarna suffoque de colère ; il s'avance vers Tarquin d'un pas qui ne chancelle plus, avec la majesté et la fermeté d'un vieux roi qui a été un guerrier vaillant.

Tarquin s'élance vers lui furieux et menaçant, et, d'un geste superbe, il lui fait signe de descendre les degrés de la Curie. Le vieux Mastarna reste immobile, et dit : *Retire-toi, meurtrier de ma fille, retire-toi*.

Alors Tarquin, l'orgueilleux Tarquin, ne se possède plus ; il ouvre ses bras puissants, il saisit lé vieux roi et l'étreint comme s'il voulait l'embrasser ; mais il ne veut point l'embrasser, il veut lui donner la mort. Le fort jeune homme saisit l'infirme vieillard ; il l'enlève de terre et le précipite au bas des degrés par où l'on descend de la Curie vers le Comitium au pied des fiers patriciens sabins.

Tout meurtri, tout sanglant, étourdi de sa chute, le vieillard se relève. Ce coup terrible a intimidé les plébéiens, ses partisans, dans le marché. Les superbes patriciens du Comitium rient en le voyant rouler les degrés de la Curie, en le voyant se relever tout meurtri, tout sanglant.

Le vieux roi s'en va d'un pas boiteux regagner sa demeure sur le Cispius, sa haute demeure qu'il a placée là pour dominer le quartier patricien, pour tenir sous ses pieds les méchants patriciens, les insolents Sabins, et les empêcher d'insulter les Romains du Palatin, les Latins de l Aventin et du Cælius.

Les Latins le plaignent, les plébéiens le plaignent ; ils voudraient l'entourer, le suivre ; les soldats de Tarquin les en empêchent.

Les hommes du Palatin, de l'Aventin et du Cælius gémissent en le voyant passer ; les soldats de Tarquin leur défendent de gémir.

Le vieux roi s'en va seul d'un pas lent et d'un pied boiteux, l'âme brisée de douleur, et essuyant avec sa robe royale le sang qui dégoutte de son front au-devant de ses yeux et l'empêche de voir son chemin.

Quand il arrive dans la Bonne-Rue, dans le quartier des Sabins, dans le quartier ennemi, on l'insulte, on le raille, on le menace. Voilà ce qu'a dû souffrir des arrogants Sabins le grand chef étrusque, le bon Mastarna.

Il était parvenu à l'extrémité de la Bonne-Rue et au commencement du Vicus-Virbius, par où l'on monte à cette partie de l'Esquilin où était la demeure du roi.

Déjà il voit tout près de lui sa maison royale du Cispius, où il espère reposer son corps malade, n'être plus outragé comme un misérable, où il espère mourir en paix.

Mais, comme il passait devant le temple de Diane, la grande déesse des Sabins, à laquelle Mastarna, pour être agréable aux Sabins, a dédié le temple de l'Aventin ;

En ce moment, des soldats envoyés par Tarquin le rejoignent et lui disent : *Tarquin nous a commandé de te tuer*.

Le vieux guerrier ne peut se défendre ; il ne leur répond point, il ne les regarde point ; mais il lève les yeux vers le sanctuaire de la déesse, et lui parle ainsi :

Ô déesse Diane ! j'ai mis sous ta protection les cités latines, et moi je protégeais les Latins de Rome ; j'étais leur père, et ils étaient mes enfants.

Aujourd'hui que je vais mourir, ô déesse ! je te recommande mes enfants, les pauvres plébéiens de l'Aventin et du Cælius, et les forts habitants du Palatin, quoiqu'ils ne viennent pas me défendre, moi qui les ai défendus de leurs ennemis et de leurs tyrans.

Que ce peuple latin de Rome, que j'ai délivré du joug des Sabins, soit un grand peuple ; que le nom de Romain soit un grand nom, et que le nom de Sabin périsse !

Que Tarquin soit maudit ! qu'il soit chassé de Rome !

Que mon sang n'y règne plus, puisque mon sang produit des monstres !

Les Sabins de ce quartier, les patriciens de ce quartier, l'entendent, et ils sont saisis de fureur.

Tuez, disent-ils aux soldats, *tuez ce vieux chien d'Étrurie qui a opprimé les braves Sabins ;*

Qui n'a eu de complaisances que pour les pâtres du Palatin, pour les marchands de bœufs de l'Aventin, pour les conducteurs de bêtes de somme du Cælius.

Tuez-le, tuez-le bien vite ! que le glorieux Tarquin règne ! et, unis aux Étrusques, les Sabins écraseront les loups du Palatin, les bœufs de l'Aventin et les mulets du Cælius.

Et les soldats de Tarquin égorgent le vieux roi Cælius, l'ami des Latins, l'ami des plébéiens, et les Sabins du quartier sabin se réjouissent, et les patriciens du quartier patricien se réjouissent ; car ils le regardent comme leur ennemi ; ils sont bien aises qu'on l'ait tué dans leur quartier.

Cependant Tullie, la détestable Tullie, était dévorée d'impatience dans sa maison de l'Oppius ; car elle habitait, comme son père, un sommet de l'Esquilin, mais un autre sommet.

Le père et la fille ne pouvaient demeurer ensemble et respirer le même air. Servius n'avait pas voulu que le meurtre habitât dans sa maison.

Tullie monte sur son char et se rend à la curie ; elle monte les degrés où étaient quelques gouttes du sang de son père. Elle les foule aux pieds sans les voir ; elle les aurait vues qu'elle ne se serait pas arrêtée.

Elle entre dans la curie. La présence des hommes n'arrête point cette femme effrontée. En présence des Pères elle embrasse son mari, et le salue du nom de roi.

Puis elle s'élance en hâte pour aller à la demeure d'où le vieux roi l'avait bannie. Maintenant elle y va rentrer sans crainte, car elle espère y trouver son père mourant.

S'il devait vivre encore, que ferait-elle ? Elle ne l'a dit à personne, excepté à Tarquin ; mais elle est bien pressée, sans doute elle sait pourquoi.

Mais voilà qu'à l'extrémité de la Bonne-Rue, à l'entrée du Vicus-Virbius, devant le temple de Diane, voilà que le char de Tullie, au moment où il allait tourner à droite pour gravir l'Esquilin, s'arrête tout à coup.

Les chevaux ont vu un cadavre au milieu de la rue, et ils se sont arrêtés ; le cocher a vu le cadavre, et il reste immobile.

Allons, cocher, dit Tullie, *frappe de ton fouet les coursiers qui s'arrêtent ; allons, mes bons coursiers, en avant ; j'ai hâte d'arriver*.

Les chevaux se cabrent au lieu d'avancer ; le cocher ne peut lever le fouet sur eux ; l'horreur a pétrifié son bras.

L'altière Tullie le gourmande, mais toujours il demeure immobile.

Enfin elle avance la tête pour voir l'obstacle ; le cocher lui montre le cadavre, et lui dit : *C'est le cadavre de ton père*.

Elle regarde, puis elle lève la tête, et voit au haut de la montée du Vicus-Virbius la maison royale, la maison où elle va être reine et Tarquin roi.

Et elle dit au cocher : *Eh bien, passe sur le cadavre de mon père*.

Le char de Tullie a passé sur le cadavre de son père. Les os de son père ont crié sous les roues ; le sang de son père a jailli sur elle.

Elle n'a pas entendu les os crier, elle n'a pas vu le sang jaillir ; elle ne voyait que la maison royale au sommet du Vicus-Virbius, la maison où elle sera reine et où Tarquin sera roi.

La rue où ceci s'est passé ne s'appellera plus la Bonne-Rue, mais la rue Scélérate ; elle s'appellera comme la scélérate Tullie.

Quelques jours après, elle est allée dans le temple de la Fortune, que Mastarna, le favori de la Fortune, avait élevé à la déesse, qui l'a protégé longtemps, et qui a fini par le trahir ;

A la déesse qui venait la nuit par sa fenêtre le visiter dans sa demeure, et qui, comme une femme légère, quand il a été vieux, l'a abandonné.

Et comme Tullie s'approchait de la statue de son père, qui était dans le temple, la statue s'est voilée la face pour ne pas voir la scélérate Tullie.

J'ai cherché à retrouver l'accent populaire du poème antique en traduisant le beau récit de Tite-Live, dans la langue rude et cadencée qui devait 'être celle de ce vieux chant en y introduisant quelques détails tenant à des circonstances que Tite-Live ne connaissait pas ou qu'il n'a pas rappelées, et que l'étude des lieux et des races m'a permis de retrouver et d'apprécier.

Cette fois le poème qui a transmis l'événement tragique était un poème romain, non un chant sabin, comme le chant du Vélabre. Un poème animé de l'esprit sabin n'eût point montré, comme le fait la narration de Tite-Live, dont celui-ci a fourni les éléments, tant de sympathie pour Servius Tullius.

Cette apparition du sentiment romain dans la légende est pour moi un signe historique de l'avènement du peuple romain.

Après avoir tenté cette recomposition approximative du récit primitif, je reviens à l'événement lui-même, que je crois véritable, au moins dans son ensemble ; car la poésie populaire n'invente pas les faits, elle les raconte à sa manière, et décrit fidèlement les lieux.

La fidélité de cette description, reproduite par ceux qui avaient reçu la tradition telle que. la poésie l'avait faite, permet d'assister à la tragédie jusqu'à la dernière scène, comme si on était guidé par un témoin oculaire.

Servius, s'éloignant de la demeure des rois sabins sur la Velia, qui fait encore celle de Tarquinius Priscus, et qui d'abord avait été la sienne, alla, le premier des rois de Rome, habiter un sommet de l'Esquilin, nommé Cispius (Sainte-Marie-Majeure), du côté de son agger, du côté où Rome était le plus menacée[1]. Il était aux avant-postes contre les Sabins.

---

1 Solin, I, 25.

Son gendre, Tarquin, suivant la tradition, habitait aussi sur l'Esquilin, mais plus au sud, près du bois de hêtres, appelé Fagutal[1], qui était voisin de l'autre sommet de l'Esquilin, l'Oppius (San-Pietro-in-Vincoli).

Je voudrais suivre les pas de Servius Tullius depuis la curie jusqu'au lieu où il tomba, et où la tradition faisait passer le char de sa fille sur son cadavre.

Je n'affirme point la réalité de ce monstrueux événement, que je suis encore plus loin de rejeter. Quoi qu'il en puisse être, la tradition était précise et détaillée dans ses indications topographiques ; elle n'avait pas de doute sur le point où le fait s'était accompli. Je dois dire que je n'en ai pas moi-même sur le lieu qu'elle indiquait.

Servius Tullius,, après avoir pris le chemin raccourci qui partait du pied de la Velia et allait du côté des Carines, atteignit le Vicus-Cyprius (Via Urbana).

Parvenu à l'extrémité du Vicus Cyprius, le roi fut atteint et assassiné par les gens de Tarquin auprès d'un temple de Diane[2].

C'est arrivée en cet endroit, au moment de tourner à droite[3] et de gagner, en remontant le Vicus-Virbius, le Cispius, où habitait son père, que les chevaux s'arrêtèrent ; que Tullie, poussée par l'impatience fiévreuse de l'ambition, et n'ayant plus que quelques pas à faire pour arriver au terme, avertie par le cocher que le cadavre de son père était là gisant, s'écria : *Eh bien, pousse le char en avant*.

Le meurtre s'est accompli au pied du Viminal, à l'extrémité du Vicus-Cyprius, là où fut depuis le Vicus-Sceleratus, la rue Funeste.

Le lieu où la tradition plaçait cette tragique aventure ne peut être sur l'Esquilin : mais nécessairement au pied de cette colline et du Viminal, puisque, parvenu à l'extrémité du Vicus-Cyprius, le cocher allait tourner à droite et remonter pour gravir l'Esquilin. Il ne faut donc pas chercher, comme Nibby, la rue Scélérate sur une des pentes[4], ou, comme Canina[5] et M. Dyer[6], sur le sommet de l'Esquilin[7], d'où l'on ne pouvait monter sur l'Esquilin.

Tullie n'allait pas sur l'Oppius (San-Pietro in Vincoli), dans la demeure de son mari, mais sur le Cispius, dans la demeure de son père[8]. C'était de la demeure royale qu'elle allait prendre possession pour le nouveau roi.

Quand Tullie osa pénétrer dans le temple où était la statue de son père, la statue se voila[9]. D'antres disaient qu'il fallut la voiler, parce que sa vue réveillait la douleur immense et toujours croissante du peuple[1].

---

1 *Ibidem*, I, 26.
2 Tite-Live, I, 48 ; Ovide, *Fastes*, VI, 605.
3 Cette désignation précise de Tite-Live permet de déterminer le lieu tragique. C'était à l'extrémité du Viens Cyprius, auquel l'on arrivait en descendant des Carines, et qui ne pouvait être que le chemin entre l'Esquilin et le Viminal, appelé aujourd'hui Via Urbana, à l'endroit où il fléchit vers la droite et prend le nom de Via di Santa Maria Laggiore. Cette dernière rue correspond au Vicus Virbius. On place en général le Viens Cyprius sur l'Esquilin, malgré les paroles de Tite-Live et d'Ovide, qui tous deux le placent *au-dessous* de l'Esquilin. Denys d'Halicarnasse (IV, 39) dit que c'est le Vicus Virbius, et non le Vicus Cyprius, qui fut appelé ***Voie Scélérate***, mais la première de ces deux rues n'était qu'une continuation de la seconde.
4 Nibby, *Rom. Ant.*, II, p. 832.
5 Canina, *Esp. top.*, p. 207.
6 *Dict. de Smith.*, II, p. 824.
7 ***Summus Cyprius Vicus*** ne veut pas dire seulement au sommet de la rue, mais aussi à l'extrémité de la rue, comme : ***Summis digitis***, du bout des doigts.
8 Tite-Live (III, 48) dit le contraire, mais Ovide (*Fastes*, VI, 605) le dit positivement, et les Fastes d'Ovide ont été écrits en grande partie d'après Varron.
9 Ovide, *Fastes*, VI, 572.

Sans croire à ce miracle, je suis disposé à admettre la vérité de cette formidable histoire, prise dans son ensemble. Ce sont là de ces faits extraordinaires qui restent dans la mémoire des peuples, et que la poésie naïve des âges anciens cloue, pour ainsi dire, au lieu qui en fut témoin.

Ce fait sinistre a beau être perdu dans le lointain des âges et à demi voilé par les nuages de la tradition, quand on se sent au lieu où elle l'a placé, il semble revivre, et on croit l'apercevoir.

Je n'oublierai jamais le soir où, après avoir longtemps cherché le lieu qui vit la mort de Servius et le crime de Tullie, tout à coup je découvris clairement que j'y étais arrivé, et m'arrêtant plein d'horreur, comme le cocher de la parricide, plongeant dans l'ombre un regard qui, malgré moi, y cherchait le cadavre du vieux roi, je me dis : *C'était là !*

---

1 *Ibidem*, VI, 583-4.

XIX — LA ROME ÉTRUSQUE.

Après avoir eu deux rois étrusques, Rome était-elle devenue étrusque, et jusqu'à quel point l'était-elle devenue ?

La science allemande tient aujourd'hui peu de compte des influences de l'Étrurie sur les origines de Rome. Un de ses plus illustres représentants, M. Mommsen[1], rejette, avec un dédain quelque peu superbe, ces influences auxquelles ont cru, après les anciens, d'autres savants non moins illustres, et parmi eux Ottfrid Müller.

Je voudrais me trouver à Rome avec M. Mommsen. J'aurais sans doute beaucoup à y apprendre dans ses doctes entretiens ; mais si j'étais assez heureux pour y faire quelque promenade historique avec lui, je tâcherais de le rendre moins sévère pour l'opinion des anciens et d'Ottfrid Müller, qui est aussi la mienne.

J'irais voir avec lui le mur de la Rome du Palatin, construit à la manière étrusque, et dont une partie est encore là pour nous montrer les Étrusques donnant à Rome naissante son plus ancien rempart ; les restes de l'enceinte de Servius Tullius, également étrusque et qui avait trois lieues de tour ; la *Cloaca maxima*, ce prodigieux travail d'utilité publique, qui est visiblement étrusque ; puis je le prierais de contempler en esprit le grand cirque, établi entre deux collines ; sur l'une des cimes du Capitole, le temple de Jupiter avec ses trois Cella, selon le rite étrusque, et les statues en terre cuite dont son faîte était orné, et qui était l'œuvre d'artistes étrusques. Puis, passant le pont Saint-Ange, nous serions en cinq minutes dans l'ancienne Étrurie, et aurions par là le sentiment de sa proximité.

Le chemin de fer nous mènerait en une heure à Cervetri, et en deux heures à Civita-Vecchia, prés de Corneto. A Cervetri et à Corneto, nous trouverions les nécropoles considérables de deux villes étrusques voisines de Rome et Tarquinii.

Je prierais M. Mommsen de réfléchir que l'Étrurie, si proche, était un pays déjà en rapport avec la Grèce par le commerce et les arts avant le temps des Tarquins. Il me semble difficile qu'à la première vue M. Mommsen ne fût pas ébranlé dans son opinion et repoussât aussi complètement l'idée qu'un grand pays civilisé a pu exercer quelque action sur une ville qui l'était beaucoup moins et qui était à ses portes. Peut-être il se sentirait disposé à plus d'indulgence pour les nombreux témoignages des anciens en faveur des emprunts faits par les Romains à la civilisation étrusque.

Mais, avant de déterminer ce que Rome a reçu des Étrusques, il est nécessaire de se demander ce qu'était et d'où venait ce peuple.

J'épargnerai au lecteur, et je réserve pour un autre ouvrage, la discussion des renseignements assez souvent contradictoires que les anciens nous ont laissés sur ce sujet et les systèmes très divers dont ils ont fourni aux modernes les matériaux.

---

1 Les droits légitimes de l'Étrurie à une influence réelle exercée sur les Romains au temps des rois ont été revendiqués par un Toscan profondément versé dans l'histoire de Rome et du droit romain, M. P. Capei, dans les archives historiques d'Italie (*Nuov. Ser.*, t. IV), ce recueil fondé par M. Vieusseux, et qui a concouru, comme tout ce qu'a fait ce patriote universellement honoré, à la régénération de l'Italie.

Que sont les Étrusques, appelés Tyrrhéniens par les Grecs ? Venaient-ils de la Lydie,comme le veut Hérodote ? Des montagnes de la Réthie (le pays des Grisons) et ont-ils envahi l'Étrurie, suivant l'hypothèse de Niebuhr[1] ?

Je m'en tiens à l'assertion de Tite-Live. Il est très vraisemblable, comme lé rapportent Pline[2] et Justin (XX, 5), que des Étrusques de l'Italie septentrionale aient été chassés par les invasions celtiques. On explique ainsi les traces des Étrusques qu'on a cru trouver dans les Alpes.

Toutes ces choses seront discutées ailleurs, mais ne peuvent l'être ici.

Ici je dirai seulement que les Tyrrhéniens étaient des Pélasges. Ils paraissent être arrivés en Étrurie par mer, et avoir établi le centre de leur puissance précisément dans cette ville de Tarquinii, d'où est venu Tarquin.

Quels qu'ils fussent, les Étrusques refoulèrent au nord les Ligures, au sud et à l'est soumirent une grande nation sabellique, les Ombriens, premiers habitants du sol, auxquels, selon Pline, les Étrusques prirent trois cents villes seulement il ne fallait pas dire les *Étrusques*, mais les *Tyrrhéniens*, c'est-à-dire les Pélasges[3]. Les Pélasges et les Ombriens ont formé le peuple étrusque[4].

La langue étrusque est encore un mystère.

Nous lisons sans peine les caractères étrusques ; mais nous nous arrêtons là : le sens des mots nous échappe. Aujourd'hui on interprète assez couramment les hiéroglyphes ; on commence à déchiffrer les inscriptions cunéiformes de Ninive et de Babylone, et celles de Persépolis n'ont plus de secret. On est arrêté devant l'étrusque sans pouvoir faire un pas pour y pénétrer.

On a essayé tous les moyens : on a cru expliquer les inscriptions étrusques par l'hébreu et par le slavon, par l'hébreu surtout. A l'heure qu'il est, un savant italien et un savant allemand traduisent l'étrusque au moyen de l'hébreu. Malheureusement les traductions de l'un ne ressemblent pas aux traductions de l'autre.

Je crois que la marche à suivre pour arriver à l'interprétation de la langue étrusque est indiquée par la composition de la population de l'Étrurie.

Celte population fut à moitié ombrienne et à moitié pélasge. La langue qu'elle parlait devait donc contenir des mots ombriens et des mots pélasges.

C'est par les dialectes sabelliques et par le grec qu'on devait attaquer l'étrusque.

L'étrusque était une langue rude. Il semble que quelque chose s'est conservé de cette rudesse dans le parler des Florentins, qui mettent une aspiration à la place du ***c***, et prononcent, au lieu de *grazia*, *hrazia*.

---

1 Cette hypothèse repose sur l'analogie du nom de Rasetfa que portaient les Étrusques (Denys d'Hal., I, 30, inscr. de Pérouse) et du nom des Réthiens, habitants du pays des Grisons, ressemblance qui n'est pas bien frappante, et sur un passage de Tite-Live (V, 33) qui dit que les Réthiens sont des Étrusques réfugiés dans les Alpes.

2 *Histoires naturelles*, III, 20 (24).

3 Que les Tyrrhéniens fussent des Pélasges venus par mer en Étrurie ne me semble pas douteux, et je crois que Tarquinii, la patrie des Tarquins, de bonne heure en rapport avec la Grèce, fut le siège principal de leur puissance, comme le pense Ottfrid Müller.

4 Cette opinion de M. Lepsius sur l'origine du peuple étrusque me paraît la plus simple et la plus vraie. L'hypothèse qui fait des Ombriens un peuple gaulois repose sur un témoignage isolé (Serv., *Æn*., III, 752), démenti par les noms *sabelliques* des lieux que les Ombriens ont habités. Les Ombriens étaient si peu étrangers à l'Italie, qu'ils étaient considérés comme l'un des plus anciens peuples de l'Italie. (Denys d'Hal., I, 49.)

L'extrême contraction qui est dans le génie de la langue étrusque rend très difficile de reconnaître sa parenté avec une langue quelconque.

Cette contraction est moindre dans une inscription très antique et où l'élément pélasge semble moins altéré.

M. Lepsius[1] y a montré quelques rapports avec le grec. Dans un assez grand nombre d'inscriptions, les noms propres sont précédés du mot mi, qui paraît correspondre à ***eimi*** ; en grec, *je suis*. Le verbe, qui exprime l'existence, est fondamental en ce qui concerne la parenté des langues.

D'autre part, plusieurs noms de villes et de fleuves en Étrurie appartiennent évidemment à un dialecte sabellique ; on ne peut en rendre compte que par l'ombrien.

Quelques-uns ont une physionomie grecque[2] qui trahit leur provenance pélasgique ; mais un assez grand nombre est sabellique, par conséquent ombrien[3].

Les noms de lieux sont tenaces ; ils résistent à la conquête d'une race, à l'envahissement d'une langue. En France, beaucoup sont encore gaulois. L'idiome celtique, qui a laissé peu de traces dans notre vocabulaire, s'est cantonné là.

Ce mélange de deux races[4] se manifeste dans là religion comme dans la langue. On trouve en Étrurie des dieux pélasges avec des noms étrusques[5], et des dieux sabelliques[6] qui n'ont pu y être introduits que par les Ombriens.

Avant de chercher ce que les Étrusques ont pu donner aux Romains, il faut chercher ce qu'ils ont pu recevoir et transmettre après l'avoir reçu.

Sans parler de ce qui chez eux était pélasge et très antique, ils ont reçu des Grecs le principe de leurs arts et leur alphabet.

Les peintures qui décorent les rases trouvés en Étrurie, et que, pour cette raison, l'on a longtemps nommées étrusques, offrent une reproduction des divers styles de la peinture grecque, depuis le plus ancien jusqu'au plus perfectionné, avec quelques altérations introduites par le goût indigène. Il en est de même des peintures qui sont tracées sur les parois intérieures des tombeaux[7]. Cette ressemblance avec les modèles grecs confirme la tradition d'après laquelle Tarquin aurait amené avec lui des artistes corinthiens[8].

---

1 *Tyrrhener Pelasger*, p. 40-3.
2 Pise, Pyrgoi, Alsium.
3 Parmi les villes, l'ancien nom de Clusium Camars est le même que celui de Cameria, ville sabine ; Artena en Étrurie et chez les Volsques. Comparez Fregenœ et Fregellæ, Sutrium et Satricum. *Ferentinum* et *Ferentina* viennent de Feronia, divinité sabellique. Parmi les fleuves, l'Umbro a certes un nom ombrien.
4 Sil. Italicus, *Guerres Puniques*, IV, 722-3.

.... Junctosque a sanguine avorum
Mæonios Italis permixia scirpe colonos.

5 Hephaistos (Vulcain) s'appelle Sethlans. Dionysos (Bacchus) s'appelle Phuphluns.
6 Vertumne (de *vertere*), Vertumnus ou Vertumnus, Voltumna, la déesse à laquelle était consacré le temple auprès duquel s'assemblaient les représentants des douze villes étrusques. Plusieurs divinités de l'Étrurie avaient des dénominations ombriennes : Junon était appelée *Cupra*, mot sabin qui veut dire bonne. Le nom de ***Manaus***, le Pluton étrusque, a la même racine que le nom des ***manes***, et cette racine est, pour la raison que j'ai dite, le mot sabin ***manus***, bon.
7 Les plus belles de ces peintures, celles où le style grec est le plus purement reproduit, ont été découvertes par M. Noël des Vergers et feu M. François dans une tombe prés de Volci.
8 Le nom de l'un de ces artistes, nommé par Pline (XXXV, 43) Eucheir, s'est retrouvé dans une inscription étrusque. L'art de modeler l'argile florissait à Corinthe. On a été frappé de la ressemblance des vases corinthiens et de ceux de Tarquinii ; sur les rapports qui ont existé entre les deux villes, voyez O. Müller (*Etr.*, I, p. 194.)

L'architecture étrusque a également suivi des modèles grecs. L'ancien ordre toscan n'était qu'un dorique altéré. Le système de construction que l'on remarque dans les murs étrusques et dans les anciens murs de Rome est grec.

L'alphabet étrusque est un ancien alphabet grec qui date du temps où l'on écrivait encore en Grèce de droite à gauche. Cette direction, qui était celle de l'écriture phénicienne, s'est conservée dans l'écriture étrusque[1].

Outre les relations manifestes de la Grèce et de l'Étrurie, on trouve aussi en Étrurie des traces évidentes d'un rapport quelconque des Étrusques avec l'Assyrie et l'Égypte. Ce rapport peut n'avoir rien à faire avec leur origine, et ne prouver autre chose que l'étendue de la navigation de ces Pélasges, qui, sous ce nom et sous celui de Tyrrhéniens qu'on leur a donné dans l'antiquité, sont représentés comme de grands navigateurs.

Sans sortir de Rome, on peut voir d'assez nombreuses preuves de ces rapports de l'Étrurie et de l'Orient : c'est avant tout, au Vatican, la parure d'un prêtre, trouvée dans un tombeau de Cære ; les ornements dont elle se compose sont d'un aspect assyrien et égyptien tout ensemble[2]. On y remarque des figures ailées, pareilles à celles des cylindres babyloniens.

En ce qui concerne l'Égypte, la ressemblance des figures qui couvrent les murs de ces temples avec les peintures tyrrhéniennes avait déjà frappé Strabon (XVII, 1, 28). Ottfrid Müller l'a signalée après lui[3]. On a découvert dans des tombeaux étrusques plusieurs de ces vases à tête humaine qu'on appelle ***canopes*** ; seulement ils ont des bras, ce qui n'est pas égyptien[4].

Les pierres gravées qui ont la forme de scarabées, si fréquentes en Égypte, ois le scarabée est un symbole hiéroglyphique, abondent dans les tombes étrusques.

Sur ces scarabées eux-mêmes sont tracés de véritables hiéroglyphes[5].

Sur un grand nombre d'ustensiles en bronze paraît la fleur du lotus, ce symbole si souvent répété dans les représentations égyptiennes ; on trouve l'image de l'âme figurée à la manière égyptienne par un oiseau à tête humaine ; enfin dans la collection Campana sont deux singulières statues en terre cuite dont le costume fait penser à la Perse, et les traits, surtout la forme des yeux, font penser aux nations tartares. D'autre part, certains tombeaux[6] étrusques sont très semblables aux sépultures des rois de Lydie, d'où Hérodote fait venir les Tyrrhéniens.

Y a-t-il dans la langue et dans le peuple étrusque un élément sémitique, c'est-à-dire quelque chose des langues et des races de la Syrie, de la Judée et de l'Arabie, comme pourrait le faire croire la tradition d'une origine lydienne ? Cela est loin d'être démontré ; mais l'état de la science ne permet pas de le nier absolument.

---

1 Il ne faut donc point voir là, comme on l'a fait, une preuve de l'origine sémitique de cette dernière écriture.
2 Ces monuments du musée grégorien où les influences babyloniennes et égyptiennes se confondent, a dit un archéologue éminent que la science a perdu trop tôt, M. Lenormant.
3 *Kl. Schrift*., I, 199-400. A propos de certains vases trouvés en Étrurie.
4 Mic., *Ant. pop*. pl., XIV, XV.
5 Quelques-uns semblent une imitation de l'art égyptien ; mais il y en a qui, je crois, viennent de l'Égypte. Ceux qu'on lit sur un vase tire d'une tombe non loin de Cære veulent dire : *vingt-cinq mesures de parfums*. (Abek., *Mitt. It*., p. 210.)
6 Les portes de beaucoup de tombeaux, notamment celles de Castel d'Asso, près Viterbe, ont cette forme particulière que présentent seules dans le monde les portes égyptiennes.

Ce qui paraît plus certain, c'est le rapport des Étrusques avec les populations germaniques. Douze dieux portant le même nom, Aesar[1] (les Ases), et destinés à mourir dans une révolution du monde, voilà ce que l'on rencontre avec quelque surprise dans la religion des Étrusques et dans la religion des Scandinaves.

De même, au-dessus de ces douze divinités, est une puissance supérieure et inconnue : en Étrurie, les dieux ***enveloppés***[2], et un dieu dont on ignore le nom ; en Scandinavie, un dieu que l'obscurité environne, le noir Surtur.

De plus, Tagès, le révélateur de la doctrine étrusque, est un nain savant, comme le sont les nains de l'Edda. Le siège des dieux étrusques est au nord. Les communications de l'Étrurie avec les régions septentrionales de l'Europe ont pu être amenées par le commerce de l'ambre jaune qu'on recueillait aux bords de la Baltique.

Nous savons très peu de choses des Étrusques avant l'époque où ils furent soumis par les Romains.

A partir de cette époque, ils sont célèbres par leur sensualité et leur obésité.

Ce dernier trait se retrouve souvent dans les statues placées sur les tombeaux peu anciens ; mais d'autres statues montrent au contraire des corps maigres, des traits anguleux. C'est probablement le type ancien du peuple étrusque, type qui reparaît dans les figures florentines du moyen âge, et dont le visage sévère et fortement prononcé de Dante offre un remarquable exemple.

La tradition du caractère primitif des Étrusques, conservée par Virgile, les représente comme un peuple belliqueux, tandis que tous les témoignages nous les montrent, après la conquête romaine, comme un peuple amolli.

Un changement semblable s'est produit dans le caractère des Toscans modernes avant et après les Médicis et leurs successeurs. Les effets de toutes les servitudes sont les mêmes[3].

Après ces indications rapides de ce qui est propre à l'ancienne Étrurie, j'arrive à l'objet qui nous intéresse particulièrement à Rome : la détermination de l'influence que les Étrusques ont exercée sur les Romains.

Cette influence, il ne faut ni l'exagérer ni la méconnaître ; il faut tâcher d'en démêler la nature et d'en préciser l'étendue. On ne doit pas la chercher dans la comparaison des idiomes ; un très petit nombre de mots étrusques se retrouvent dans la langue latine. Sans cela, on serait moins embarrassé pour lire les inscriptions étrusques.

Ces inscriptions nous présentent des mots dont le sens est ignoré, mais qu'il ne serait pas difficile de reconnaître s'ils avaient passé en latin ; or ces mots, nous ne les reconnaissons point ; mais il est entre les deux civilisations d'autres ressemblances que nous pouvons reconnaître.

Ce qu'on appelle les chiffres romains, de l'aveu de tout le monde,.sont des chiffres étrusques[1].

---

1 Suétone, Octavius, 97.
2 Sénèque, *Nat. Quæst.*, II, 4.
3 Plus heureux que leurs ancêtres, les Toscans viennent d'être délivrés d'une domination qui, pour son malheur, s'était fait étrangère. Livrés à eux-mêmes dans des circonstances que la politique du dehors semblait s'étudier à leur rendre difficiles, ils ont prouvé que leur énergie n'était point perdue sans retour ; car ils ont montré la plus rare et la plus enviable, celle qui persévère et se contient.

Pour la monnaie, les poids et mesures, toutes ces choses vinrent de la Grèce à Rome, soit directement[2], soit par l'intermédiaire de l'Étrurie.

L'année de douze mois, attribuée à Numa, fut introduite par les Sabins ; mais ce nombre douze montre qu'elle' était primitivement étrusque, car le système duodécimal se retrouve partout en Étrurie. Les ides[3] ; les nundines[4], étaient aussi étrusques.

Je signalerai en passant quelques emprunts de détail que les Romains ont faits aux Étrusques. L'usage des cloches, usage qui a existé dans la Rome antique[5] et a pris une extension démesurée dans la Rome moderne, que Rabelais appelait à bort droit la ville sonnante ; l'usage des moulins à bras, qu'on croyait avoir été inventés à Volsinii[6], dont on voit sur les monuments la meule tournée par un cheval, et que j'ai vu encore aujourd'hui mis en mouvement par des femmes dans la ville de Seni. Cette invention, quelque simple qu'elle puisse être, rappelle le génie agricole des Étrusques, comme la manière de se ceindre avant le combat, nommée *cinctus gabinus*[7], rappelle leur, génie guerrier, et l'invention des becs de vaisseaux[8], appelés rostres, qui donnèrent leur nom à la tribune romaine, rappelle leur génie maritime.

L'art de découvrir les sources fut transporté de l'Étrurie à Rome. De cet art, très véritable peut-être, est née une superstition qui s'est répandue dans tout le monde romain, et que prétendent encore posséder ceux qui se servent de la baguette divinatoire[9].

Les jeux publics forment une partie essentielle et caractéristique de la civilisation d'un peuple ; il n'est donc pas indifférent de signaler ce qu'en ce genre les Romains reçurent des Étrusques.

Ce furent premièrement le pugilat et les courses de chevaux, que les Étrusques eux-mêmes avaient probablement appris à connaître dans leurs communications avec les Grecs.

---

1 O. Müller, *Kl. Schrift*, I, p. 212 ; *Etr.*, I, p. 514. Ces chiffres, avant d'être romains, avaient-ils toujours été étrusques ? Ce qui pourrais en faire douter, c'est que ce système de numération n'a pas pour principe le nombre douze, mais le nombre dix ou plutôt le nombre cinq, ce qui n'est point étrusque.

2 C'est l'opinion de M. Böckh (*Metr. Unters.*, p. 202) ; mais les poids et les mesures, selon lui (p. 209), étant venus de Corinthe, la monnaie, qui est en rapport avec eux comme dans notre système actuel, a pu en venir aussi en passant par l'Étrurie, dont les relations avec Corinthe sont connues. O. Müller donne à la monnaie romaine une origine étrusque. (*Etr.*, I, 308.) On l'a attribuée à Numa, comme plusieurs autres institutions étrusques apportées par les Sabins ; on l'attribua généralement à un roi étrusque, Servius Tullius (Mastarna).

3 Le nom des ides qui divisaient le mois en deux parties était formé d'un mot étrusque ou ombrien qui voulait dire partager. (Var., *De Ling. lat.*, VI, 28.)

4 La semaine de sept jours, comme la nôtre, terminée par une nundine, remontait certainement aux Étrusques (O. Müller, *Kl. Schrift.*, I, 213) ; car à chaque nundine ils allaient saluer leur roi : (Macr., *Sat.*, I, 15.) Le nombre 9, ainsi que les autres divisions de 12 : 3, 4, 8, 5, étaient des nombres favoris chez les brusques ; le neuvième jour était le jour où les paysans venaient à Rome pour le marché ; ils y viennent encore le dimanche et stationnent au pied du Capitole, comme par une antique habitude. La plupart des boutiques sont fermées, mais celles des Juifs sont ouvertes.

5 Pline fait figurer des cloches ou clochettes dans sa description qu'il donne, d'après Varron, du tombeau de Porsena. (Pl., *Hist. nat.*, XXXVI, 19, 8.) Le mot italien ***campana*** (cloche), qui est peut-être nie mot de la latinité vulgaire conservé, comme il y en a d'autres exemples, dans le dialecte moderne, indiquerait pour cet usage étrusque une origine campanienne. Il n'y aurait à cela rien d'extraordinaire, car on sait que les Étrusques habitèrent la Campanie. Auguste tit mettre des clochettes au temple de Jupiter Tonnant, et dit qu'il serait le portier du Jupiter Capitolin. Il y avait donc une cloche chez les portiers de l'ancienne Rome pour annoncer les visiteurs. Dans la Rome moderne, il n'y a pas aux portes plus de sonnettes que de portiers.

6 Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 21.

7 O. Müller (*Etr.*, II, p. 121) croit le Cinctus Gabinus étrusque d'origine et venu à Rome par Gabie, où l'on trouve d'autres traces de la civilisation étrusque.

8 Pline, *Hist., nat.*, VII, 57, 17.

9 O. Müller, *Etr.*, II, p. 340-2.

Comme ces courses eurent lieu d'abord dans le champ consacré au dieu sabellique Mars, je crois, avec Tite-Live, qu'elles furent introduites à Rome sous les rois sabins[1] ; elles précédèrent la construction du cirque, attribuée au premier roi étrusque, et se continuèrent dans les prairies du champ de Mars, quand déjà depuis longtemps le cirque existait.

Les jeux séculaires dont l'origine se rattache au culte sabin et à une légende sabine sont aussi probablement des jeux étrusques importés à Rome par les Sabins, car l'idée du *siècle* est une idée étrusque.

Pour les Étrusques un siècle était une période d'existence dont la fin était annoncée par des signes. Il y avait un siècle des dieux, au bout duquel ils devaient mourir et le monde changer. Le siècle des hommes se composait du nombre d'années que vivait celui qui, entre ses contemporains, était supposé avoir vécu le plus longtemps. Aussi les jeux séculaires ne se célébrèrent-ils pas d'abord tous les cent ans, mais à des époques indéterminées, quand un malheur public ou un prodige funeste faisait penser qu'un changement de la société approchait.

Les Romains ne furent jamais sensibles comme les Grecs aux nobles plaisirs de la scène. Ils n'eurent ni tragédie ni comédie entièrement nationales ; supprimant le chœur, principe et condition essentielle de la tragédie antique ; ils firent de l'orchestre, qui, en Grèce, lui était réservé, une place d'honneur pour les patriciens.

Cette disposition différente du théâtre grec et du théâtre romain, montre à elle seule la différence du génie des deux peuples. Les Romains préférèrent toujours aux jeux du théâtre les combats de l'amphithéâtre[2] et les courses du cirque. En cela ils ressemblaient aux Étrusques, desquels ils tenaient ces combats et ces courses.

Cependant l'Étrurie leur donna aussi leurs premiers histrions, et ce mot est étrusque, il est vrai que ces histrions paraissent s'être bornés à exécuter des danses au son de la flûte. Toutefois, de ces danses mêlées de vers satiriques, sortit la comédie romaine[3].

Les combats des gladiateurs qui, avec les courses des chars, furent la passion constante et le divertissement préféré des Romains, ces hideux combats leur vinrent certainement des Étrusques probablement par la Campanie[4], où ce peuple sombre avait transporté un usage barbare.

---

1 Tite-Live (I, 35) place l'introduction des courses de chevaux, qu'il fait venir d'Étrurie, sous le roi sabin Ancus Martius. Ces courses sont figurées dais les tombeaux étrusques. L'histoire du char qui vint de Véies s'abattre au pied du Capitole, et donna son nom à la porte Ratumena (Pl., *Hist. nat.*, VIII, 65, 2) ferait croire que les courses de chars existaient à une époque ancienne dans les villes d'Étrurie.

2 Dans le théâtre de Taormine, en Sicile, M. Ginain a reconnu que l on avait arrangé les choses de manière à pouvoir transformer ce théâtre, dont il a donné une belle restauration, en une arène destinée aux combats de gladiateurs, plus conformes que les représentations dramatiques au goût des Romains.

3 Tite-Live, VII, 2. Le théâtre de Fiesole, dont les ruines subsistent, était-il antérieur à la conquête romaine et le produit d'un art purement étrusque, comme l'ont pensé Niebuhr et O. Müller ? (0. Müller, *Kl. Schricht.*, I, 196.) J'ai peine à l'admettre : il me semble qu'on n'eût point élevé des monuments aussi considérables pour y exécuter des danses ou des pantomimes. J'en dirai autant du théâtre de Ferento, dont une partie, selon M. Dennis (*Etr.*, I, p. 206), est étrusque.

4 Athénée, IV, 39.

Dans l'origine, ils faisaient partie du culte des morts. Au lieu de leur immoler, comme dans les temps antiques, des victimes humaines[1], on forçait des captifs à s'entr'égorger en leur honneur.

Une coutume mexicaine singulièrement semblable permettait aussi à un homme condamné à mort de périr en combattant tous ceux qui se présentaient.

Un usage semblable dans l'Étrurie[2], où celui qui présidait à ces exécutions s'appelait le bourreau, fait voir combien le peuple qui l'habita aimait la guerre et le sang, deux choses qu'après lui aima toujours le peuple romain.

Dans la molle Campanie, la mollesse se mêlait à la férocité. Ce n'était plus une religion terrible des morts qui exigeait des luttes homicides, c'était la volupté blasée et un sanguinaire épicuréisme.

Les combats de gladiateurs amusaient la fin des repas ; comme dit Silius Italicus[3], le meurtre égayait le festin.

Rome, en les adoptant, leur rendit d'abord leur caractère de sacrifice funéraire[4] ; mais avec le temps, elle aussi en fit un atroce amusement[5]. Elle y ajouta un raffinement nouveau : l'homme livré aux bêtes féroces et les tueries d'animaux que les Étrusques ne paraissent pas avoir connues. Rome, qui n'a pas inventé beaucoup dans les arts, a inventé cela.

Au point de vue de l'art, il faudrait s'en féliciter si l'humanité le permettait ; car, sans gladiateurs, il n'y aurait pas eu de Colisée.

L'Étrurie possède les restes de plusieurs amphithéâtres. Celui de Sutri, assez bien conservé et dominé par de grands arbres, est d'un effet imposant. S'il était antérieur à la conquête romaine, le type du Colisée serait en Étrurie[6]. Mais l'Étrurie, qui a eu avant les Romains des courses de chevaux et de chars, des combats de gladiateurs, de grossières représentations dramatiques, n'a pas eu, je crois, avant elle de théâtre et d'amphithéâtre, pas plus qu'elle n'a eu de cirques[7].

Rome, en accueillant dans son sein ces jeux de diverses natures, la première a créé pour eux des monuments.

Les monuments sont moins anciens que les usages qui leur donnent naissance : il y a eu un culte dans les bois sacrés avant qu'il y eût des temples.

Tout ce qui à Rome était pompe, ornement, magnificence extérieure et décoration du pouvoir, venait d'Étrurie. Il y avait dans le costume et les attributs de la royauté étrusque une splendeur inconnue à .la royauté sabine. Ce fut elle. qui introduisit à Rome ces insignes de l'autorité dont héritèrent, malgré la sévérité des mœurs privées, les magistrats de la république. De la royauté

---

1 Servius, *Æn.*, III, 67. Les sacrifices humains ont existé chez les Étrusques ; au quatrième siècle, les Tarquiniens immolèrent trois cent sept Romains captifs. (Tite-Live, VII, 15.) Tarquin le Superbe avait immolé, disait-on, un enfant à Mania. (Macrobe, *Saturnales*, I, 7.)

2 C'était le sens de ***Lanio***, semblable à ***Lanisla***, mot étrusque. (Isidore, *Or.*, X, 247, éd. de Basles, 1577.)

3 *Guerres Puniques*, XI, 51.

4 Les premiers combats furent célébrés par deux frères du nom de Brutus pour honorer la mémoire de leur père. (Val. Max., II, 4, 7.)

5 Une trace de l'origine étrusque de ces combats s'y conserva toujours. Un personnage qui représentait le dieu infernal assommait avec un marteau les gladiateurs mourants. Le Charon étrusque, en cela différent du Charon grec, est armé d'un marteau.

6 C'est l'opinion de M. Dennis. (*Etr.*, I, p. 94, 7.)

7 Dans un tombeau étrusque, la *Grotta delle Bighe*, à Corneto (Denn., *Etr.*, II, p. 187), il n'y a pas de cirque. Les spectateurs des courses sont placés sur une plate-forme qui semble en bois, assez fidèle image de celles que remplacèrent les gradins du grand cirque.

étrusque[1] vinrent le sceptre d'ivoire avec l'aigle qui le surmontait ; la chaise curule, la robe bordée d'or et de pourpre, la toge à palmettes, les licteurs portant des faisceaux, mais sans la hache[2] ; ils n'en ont jamais dans les peintures étrusques. A ce qui n'était qu'un signe de majesté Rome ajouta un signe terrible de pouvoir.

Le costume des patriciens prit également, par le contact des Étrusques, plus de splendeur. Eux aussi portèrent le bâton d'ivoire comme les rois, et celui qui, assis dans sa chaise curule, sans réfléchir au danger, frappa de ce bâton le Gaulois insolent qui osait toucher sa barbe était digne de le porter.

Les patriciens revêtirent le laticlave étrusque. Leur pied chaussa les sandales de pourpre appelées sandales tyrrhéniennes[3]. Ils mirent sur leur tête le *galerus* des Lucumons, cette coiffure qu'un aigle prophétique avait enlevée et replacée sur le front de Tarquin, à son entrée dans Rome.

La *bulla*, cette petite boule d'or, signe distinctif des jeunes patriciens, et dans laquelle on mettait un *fascinum* destiné à les préserver du mauvais œil[4], ce qui montre que cette superstition, encore vivante et dérivée des Pélasges, avait été portée par eux en Étrurie comme dans le reste de l'Italie, et, en Grèce, la *bulla* était un ornement étrusque[5].

On la suspendait au cou des triomphateurs pour les préserver des menaces et des périls de la félicité[6].

La pourpre triomphale elle-même était de provenance étrusque, non le triomphe, le triomphe ne pouvait être que romain, comme son nom[7] ; mais tous ses accessoires avaient été empruntés aux fêtes de l'Étrurie ; seulement, d'une vaine magnificence, d'une procession majestueuse, d'une *funzione*, comme on dirait aujourd'hui à Rome, où l'on appelle fonction tout ce qui amuse l'oisiveté, les Romains avaient fait une cérémonie sérieuse, une splendide récompense de la conquête.

Avec Tarquin, qui, disait-on, était monté le premier sur un char de triomphe au Capitole, nous sommes loin du triomphe pédestre et rustique de Romulus. Déjà les pompes de l'Étrurie, telles que les représentent les monuments de ce pays[8], ont été appliquées à rehausser la victoire. Suivons donc le triomphateur et son cortège, comme nous suivons au même lieu le cortège du pape, quand il vient pour une solennité religieuse dans l'église d'Araceli.

Le triomphateur est debout sur son char, traîné par quatre chevaux, et semblable au quadrige d'argile qu'il peut contempler sur le sommet du temple de Jupiter Capitolin.

Derrière lui, on soutient au-dessus de sa tête la couronne étrusque[9], c'est-à-dire une couronne de feuilles de chêne en or entremêlées de pierres précieuses ; toute pareille à celles que nous avons pu voir l'autre jour dans la collection Campana.

---

1 Tite-Live, I, 8 ; Florus, I, 5 ; Macrobe, *Saturnales*, I, 6.
2 Ceci rectifie une erreur des anciens, qui ont cru que la hache était dans les faisceaux étrusques. (Denys d'Hal., III, 61.)
3 O. Müller, *Kl. Schrichf.*, I, p. 188 ; *Etr.*, I, p. 271.
4 Marquardt, *Handb.*, IV, 928.
5 Juvénal l'appelle l'or étrusque. (*Satires*, V, 961.)
6 Macrobe, *Saturnales*, I, 6 ; Pline, Hist. nat., XXVIII, 7, 4.
7 ***Triumpe***, dans le chant des frères Arvales.
8 O. Müller, *Etr.*, II, p. 198-9.
9 Tertullien, *De Coron.*, XIII.

Autour de lui sont les licteurs, vêtus de vouge comme les porteurs du pape. Lui-même a le visage peint en rouge : aussi bien que le Jupiter d'argile du Capitole[1] ; car il doit ressembler à Jupiter, il est Jupiter.

On voit déjà que plusieurs choses sont venues aux Romains de l'Étrurie ; mais deux choses, les plus importantes, la religion et l'organisation politique de Rome, prises dans leur ensemble, n'en sont point venues dans l'une comme dans l'autre, l'influence de l'Étrurie se fait pourtant sentir.

Aucune des grandes divinités romaines n'est une divinité primitivement étrusque.

Les Lares, ces petits dieux du carrefour et du foyer, ont un nom étrusque[2] ; mais ils ont entièrement changé de caractère en se faisant romains. Dans l'Étrurie, ils étaient des puissances funèbres ailées. ; à Rome, ils ont perdu leurs ailes et sont devenus des puissances bienfaisantes.

Le génie latin n'était pas sombre comme le génie étrusque.

Plusieurs des anciens dieux pélasgiques se retrouvent en Étrurie ; ils n'ont point passé par la religion étrusque pour arriver à Rome, car ils portent dans cette religion des noms différents de leur nom romain[3] ; ils portent un nom grec[4], un nom ombrien[5] ou un nom étrusque[6].

Les dieux voilés, enveloppés (*involuti*), ces puissances mystérieuses dont on ne savait ni le nombre ni les noms, qui, dans la mythologie étrusque, dominaient Jupiter lui-même, ne paraissent point dans la religion romaine. Le dieu suprême de ce peuple libre était un dieu libre.

Les douze dieux Consentes furent acceptés par les Romains ; le sénat put s'arranger de ces conseillers de Jupiter, qui semblent représenter dans l'Olympe aristocratique des Étrusques les douze Lucumons d'Étrurie.

Leurs statues s'élevaient dans le Forum romain ; en bronze, comme presque toutes les statues étrusques[7] ; elles représentaient six dieux et six déesses. Les déesses étaient donc admises au conseil du Jupiter, étrusque.

Ainsi Tanaquil fut la sage conseillère du premier Tarquin, et Tullie la détestable instigatrice du second. Les femmes paraissent avoir été placées en Étrurie plus haut qu'en Grèce[8], et y avoir occupé un rang pareil à celui qu'occupèrent les matrones dans la société romaine.

Les dieux Consentes ne figurent point dans l'histoire, religieuse du peuple romain. Cependant leur culte subsista jusqu'à la fin de l'empire. Ils avaient à Rome un temple dont les débris ont été de nos jours retrouvés et remis en place.

---

1 Serv., *Ecl.*, VI, 22.
2 Ce nom ***Lar*** ou ***Las*** se retrouve souvent sur les vases d'Étrurie, tracé auprès de figures ailées et terribles.
3 Excepté Palés, divinité pélasge et l'une des trois grandes divinités étrusques.
4 Jupiter s'appelle Thina (Zéna), Vénus (Thalna), de ***thallô***, germer, et Touran, d'***Ourania***.
5 Les cultes que nous avons trouvés chez les Sabins doivent avoir existé chez leurs frères et leurs voisins les ombriens, qui faisaient partie de la population étrusque. Tel est celui de Junon, appelé, en Étrurie, ***Cupra***, ce qui veut dire en sabin la *bonne* (Strabon, V, 4, 2), et Minerva (*Menerfa*), déesse sabellique dont le nom est formé du radical ***mena***, qui n'est point étrusque.
6 Vulcain, Sethlans ; Dionysos (Bacchus), Phuphluns.
7 Et en bronze doré, ce qui était un procédé de l'art étrusque. (Varron, *De Re rust.*, I, 1.)
8 Les enfants portaient le nom de leur mère aussi bien que de leur père. La mère du mort est indiquée dans les inscriptions funéraires de l'Étrurie (O. Müller, *Kl. Schrift.*, I, p. 172), comme dans celles de l'Égypte. Les femmes honnêtes prenaient place à côté des hommes dans les festins, ce qui n'avait point lieu en Grèce, et qui est représenté clans plusieurs tombes étrusques.

Leur sanctuaire avait été construit au pied du Capitole ; cette colline, si anciennement étrusque et sur laquelle le premier roi étrusque de Rome éleva un temple selon le rite de sa nation, a trois divinités : Jupiter, Junon et Minerve.

Fidèles à l'antique génie de la race latine, les Romains avaient donné le nom dé dieux Consentes à douze divinités protectrices de l'agriculture ; mais ils avaient été obligés d'emprunter la plupart au moins de ces divinités aux Sabins[1].

Je l'ai dit, c'est à l'Étrurie que les Sabins eux-mêmes avaient emprunté le dieu Terme, qui me paraît être l'Hermès pélasge[2].

J'ai parlé aussi des dieux fulgurateurs anciennement en possession du Capitole avant que la foudre de Jupiter vînt remplacer le leur. La religion fulgurale était essentiellement étrusque. Les Étrusques avaient neuf dieux qui lançaient la foudre. On a remarqué, et j'ai pu l'observer moi-même, que les orages sont fréquents en Toscane. Le Capitole, sommet isolé et dans l'origine couvert de grands arbres, devait aussi les attirer. C'est à quoi sans doute Virgile faisait une allusion quand il disait en langage poétique, parlant du Capitole primitif :

Là on a vu souvent Jupiter secouer sa noire égide et appeler à lui les nuages[3].

Parmi les dieux fulgurateurs du Capitole était Summanus, celui qui lançait les foudres nocturnes, et dont la statue fut placée sur le sommet du temple de ce Jupiter qui devait le faire oublier. Là fut aussi Véjovis, le Jupiter funeste, le dieu des Jules, race funeste à la liberté.

Certaines particularités du culte romain trahissent des influences de l'Étrurie, bien que, pris dans sort ensemble, il leur soit étranger.

L'usage d'enfoncer un clou dans le mur de la Cella de Minerve au Capitole était un usage étrusque[4], et la fête de la Purification des trompettes sacrées une fête étrusque[5].

La trompette fut un instrument national de l'Étrurie, que les Tyrrhéniens avaient apporté d'Asie[6]. Cette fête se célébrait en l'honneur de Minerve[7], ce qui me fait croire qu'elle avait été instituée par les Sabins, d'autant plus qu'en même temps les Saliens exécutaient dans le Comitium leurs danses guerrières.

Dans une répétition de cette fête en l'honneur de Minerve[8], et où figuraient cette fois les joueurs de flûte, instrument de même cher à l'Étrurie[9], ceux-ci, après être allés processionnellement au temple de Minerve, couraient çà et là, portant toutes sortes de costumes, même des vêtements de femme, et disant des bouffonneries[10].

---

1 Dans l'énumération qu'en fait Varron (*De Re rust.*, I, 1), nous retrouvons en majorité les divinités sabines : le Soleil, la Lune, Robigo, Flore, Minerve.
2 Sur des vases étrusques, Hermès est appelé *Thurm*, *Thurms*, et *Thermé*. Ce qu'on nomme des *Hermès* sont des Termes au sommet desquels une tête est placée, et qui souvent rappellent par un signe très expressif le caractère générateur de l'hermès pélasge.
3 Virgile, *Æn.*, VIII, 353-4.
4 Tite-Live, VII, 3.
5 O. Müller, *Etr.*, II, p. 50.
6 *Ibid.*, p. 51.
7 Les ***Quinquatrus***. Dans ce mot et dans les mots analogues, *Quinquatrus* et *Sexatrus* usités chez les Tusculans (Varron, *De ling. lat.*, VI, 14). La terminaison ***atrus*** semble avoir été une terminaison venue des ombriens, comme le culte de Minerve fut porté par eux en Étrurie ; des prêtres ombriens sont nommés dans les tables engubines ***Atierii***.
8 ***Quinquatrus minores***.
9 O. Müller, *Etr.*, II, p. 200.
10 Censorin, 12, 2.

Je crois, en lisant ces détails, assister au carnaval romain.

Ce qui appartient réellement aux Étrusques, c'est la divination, et ce corps d'enseignement touchant les présages par le vol des oiseaux, par l'inspection des entrailles, par la contemplation du ciel, par l'observation de la foudre, qu'allaient étudier les jeunes patriciens romains, l'art augural étant un moyen politique dont ils étaient appelés à se servir un jour.

Les indices prophétiques fournis par les oiseaux remontaient probablement aux Pélasges. Les prêtresses de Dodone consultaient le vol des colombes, à Rome, on observait le cri des corneilles consacrées à Junon[1] pour en tirer la connaissance de l'avenir.

Ce vieux préjugé subsistait encore au temps de Virgile[2].

Les Étrusques en firent une science compliquée. Les Romains attachèrent une importance particulière à ce que ce genre d'observation avait de plus puéril, . le bon appétit et le piétinement des poulets sacrés. Ce peuple fort, mais prosaïque, a toujours eu du goût pour les superstitions mesquines.

Les signes tirés de l'inspection des entrailles furent dans le monde l'objet d'une croyance plus générale. Bien qu'elle ait existé en Grèce[3] comme en Italie, on ne peut rapporter avec quelque certitude son origine aux Pélasges, car elle a existé chez beaucoup d'autres peuples[4].

Mais ce qu'on ne trouve à peu prés nulle part ailleurs que chez les Étrusques et à Rome, c'est la contemplation méthodique du ciel et la science de la foudre.

L'augure, se plaçant en esprit au nord, où étaient les dieux, regardait comme eux le midi[5].

Il se tournait aussi vers l'orient[6] ; la direction vers l'est a prévalu dans l'*orientation* des basiliques chrétiennes[7].

A la division idéale du ciel correspondait la division réelle de la terre, base de la propriété. Chez les Étrusques, la propriété territoriale avait pour ainsi dire sa racine dans le ciel. Aussi elle fut profondément respectée des Romains, comme de tous les peuples libres.

Les tribus rustiques étaient plus considérées que les tribus urbaines. Le jour où les terres furent concentrées en un petit nombre de mains, la constitution fut

---

1 On a trouvé un autel consacré aux corneilles de Junon au delà du Tibre, là où Festus (P. Diacre, p. 61) nous apprend qu'on leur rendait un culte.
2 Virgile, *Ecl.*, I, 18.
3 O. Müller, *Etr.*, II, p. 186 et suiv. Comparez ce que dit Pausanias (VI, 2, 2), d'une statue auprès de laquelle étaient représentées les entrailles d'un chien qui avait le ventre ouvert, avec une représentation du même genre qu'on peut voir dans la salle des animaux, au Vatican.
4 En Asie Mineure, chez les Juifs, à Carthage (Pauly, *Encycl.*, II, p. 1158) ; elle existait aussi chez les peuples ligures.
5 Festus, p. 339.
6 Tite-Live, I, 18. L'augure fait asseoir Numa sur une pierre tournée au midi ; mais lui-même se tourne vers l'orient, car il a le midi à sa droite et le nord à sa gauche.
7 Vitruve (IV, 5) veut que la statue du dieu et par suite l'entrée du temple soient tournées vers le couchant, pour qu'en regardant cette statue on regarde l'orient. Dans la basilique chrétienne, le même principe a fait adopter une disposition contraire, afin que le prêtre, qui dans le rite ancien officiait tourné vers le peuple ; eût en face de lui l'orient. Cette disposition se montre à Rome dans la plupart des basiliques, sauf quand il y a eu dans la nature du lieu une raison de faire autrement, comme à'Saint-Paul, où la voie Ostienne empêchait l'église, dont l'emplacement était fixé par la catacombe, de s'étendre vers l'orient ; Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie in Transtevere, sont tournées plus ou moins directement vers l'est ; à Saint-Laurent hors des murs, on a transporté l'entrée de l'église primitive de l'est à l'ouest, parce que l'usage avait prévalu d'officier en tournant le dos au public. Le changement survenu dans le culte a amené ce changement d'orientation.

menacée ; le jour où elles furent confisquées par la proscription, la constitution fut détruite.

L'art des arpenteurs était étroitement lié à la délimitation des diverses parties du ciel. C'était un art sacré qui faisait partie de la doctrine des augures. Niebuhr ne doutait pas que de nos jours il ne se fût conservé, dans certains procédés employés par les paysans romains pour limiter et *aborner* leurs champs, des pratiques instituées par la discipline étrusque.

Le camp romain aussi était orienté. d'après les règles de la science augurale, tourné vers l'orient et divisé par deux rues qui se coupaient à angle droit comme les deux lignes que le bâton recourbé de l'augure dessinait dans le ciel. L'une des portes du camp, la porte *Decumana*, était ainsi nommée, parce qu'on l'ouvrait à l'extrémité d'une de ces deux lignes, appelée elle-même ***decumanus***.

La science de la foudre semble particulière à l'Étrurie ; elle naquit, je crois, sur le sol étrusque.

Les diverses parties de l'art divinatoire étaient dans les mains de deux classes d'hommes bien différentes, les aruspices et les augures.

Les aruspices étaient des devins étrusques, établis à Rome ou qu'on y faisait venir pour les consulter. Ils observaient le vol des oiseaux, les entrailles des victimes. Ils ne partageaient point le ciel en régions ; ils ne divisaient point la terre.

Dans l'origine, les aruspices n'étaient pas des prêtres ; ils ne formaient point un corps dans l'État. C'était une compagnie, un *collège*, comme on disait ; ce collège avait un président. Ils ne jouirent jamais d'une grande considération, et finirent par être tout à fait méprisés.

Les aruspices de village (*vicani*) ressemblaient à nos charlatans.

C'est des aruspices que Caton disait que l'un d'eux ne pouvait en regarder un autre sans rire[1]. Caton ne se fût pas permis cette plaisanterie à propos des augures.

Les augures faisaient les mêmes choses que les aruspices ; mais, de plus, armés du *lituus*, bâton recourbé semblable à la crosse des évêques, et dont le nom était étrusque[2], ils délimitaient les espaces célestes et les propriétés terrestres. Ils formaient dans l'État une magistrature inamovible, dont longtemps l'entrée ne fut ouverte qu'aux patriciens.

Mais leur art était un art étrusque, et c'est pour cela qu'on envoyait les jeunes patriciens l'étudier en Étrurie. L'exercice de l'art augural était d'une grande importance, puisque les chefs de la république, qui, eux aussi, dans une certaine mesure, pouvaient toujours l'exercer, avaient le droit, sous prétexté que les auspices n'étaient pas favorables, de dissoudre une assemblée, d'empêcher une élection.

Frein bizarre mis aux emportements populaires, mais frein puissant, et qui souvent fut utile. Le gouvernement de Rome dans l'antiquité fut déjà, à quelques égards, un gouvernement sacerdotal, mais à cette condition que le sacerdoce fût

---

1 Cicéron, *De Div*., II, 24. Ailleurs, Cicéron distingue les augures romains des aruspices étrusques.
2 O. Müller conclut ingénieusement du même nom donné à une trompette et au bâton augural, également recourbé, que ***lituus*** venait d'un mot étrusque dont le sens était *recourbé*. (*Etr*., II, p. 212.)

aux mains de l'autorité civile, en cela semblable au régime politique des Étrusques, chez lesquels le Lucumon était prêtre et roi.

Je n'ai pas encore parlé des prodiges qui tenaient une aussi grande place dans la superstition chez les Romains d'autrefois que les miracles chez leurs plus crédules descendants. Les prodiges dans la Rome antique n'étaient pas toujours des faits merveilleux, comme les statues qui clignaient des yeux, hochaient la tête ou se couvraient d'une sueur Sanglante, faits que ne manque jamais de rapporter Tite-Live, aussi gravement que les bonnes femmes de Rome en racontent de tout semblables attribués à une image de saint ou de madone ; mais des faits véritables, et qui semblaient extraordinaires : les naissances des monstres, les pluies de pierres, tous les événements singuliers, un bœuf, par exemple, qui montait jusqu'au troisième étage. et sautait par la fenêtre.

C'étaient les augures et les prêtres romains qui étaient chargés de constater et d'interpréter des incidents si funestes[1].

Mais l'expiation du prodige s'accomplissait suivant les règles de la discipline étrusque[2].

C'est que l'observation des prodiges, tombée chez les Romains à l'état de superstition puérile ; se liait chez les Étrusques, plus spéculatifs que les Romains, à une haute doctrine. Ils pensaient[3] qu'à la fin de chaque âge du monde il s'opérerait une transformation dans la société, une palingénésie, comme dirait Ballanche, qu'annonçaient certains signes au moyen desquels on pouvait la pressentir. En changeant la nature des signes, en les cherchant non dans le monde physique, mais dans le monde moral, on doit croire à la doctriné étrusque.

A Rome, la politique du sénat se servait de l'intelligence prétendue des signes du temps pour dominer ; aujourd'hui la politique doit les consulter pour réussir.

L'étude des influences de l'Étrurie sur la religion romaine nous a conduit à la politique qui à Rome absorbait tout. Cherchons maintenant si les institutions étrusques sont entrées pour beaucoup dans les institutions romaines.

Je me hâte de le nier, et c'est une des raisons qui m'empêchent de croire que Rome ait été primitivement une colonie étrusque, comme le voulait d'abord Niebuhr, ou ait, sous les Tarquins, fait partie de l'Étrurie, comme le pensait Ottfrid Müller. Rome a été dominée par trois rois étrusques ; elle a, par cette raison, sur plus d'un. point, subi l'influence de l'Étrurie, mais elle n'a pas été incorporée à un royaume étrusque, elle n'a jamais été foncièrement étrusque. Est-ce à dire que trois rois de celte nation aient gouverné Rome sans laisser de trace de leur gouvernement ? Non, sans doute. Mais ces traces furent peu profondes. Les bases de l'organisation politique des Romains avaient été posées auparavant par les rois sabins, et la forme nouvelle que lui donna Mastarna n'était pas étrusque, mais grecque. Cependant l'organisation politique de Rome se ressentit de son contact avec l'Étrurie, mais seulement dans une certaine mesure qu'il faut déterminer.

D'abord on doit écarter ce qui, étant commun aux nations italiotes et aux Grecs, semble appartenir aux Pélasges, et que les Tyrrhéniens, qui étaient Pélasges, ont

---

1 Cicéron, *De Legibus*, II, 9.
2 Valère Maxime, I, 1,1.
3 Plutarque, *Sylla*, 11.

pu apporter en Étrurie, comme d'autres Pélasges ont pu le communiquer aux Sabins et par eux aux Romains.

Telle est la division en tribus[1], en fratries ou curies[2], en gentes[3], antérieure chez les Romains à l'arrivée des rois étrusques, importée par les Sabins, qui avaient pu la recevoir des Pélasges.

Les Pélasges tyrrhéniens ont pu importer ces institutions ; c'est ainsi que Mantoue a pu être divisée en trois tribus et en douze curies[4]. Il y eut aussi des tribus à Cære[5], ville qui avait été pélasge avant qu'elle frît étrusque.

L'existence d'un sénat chez les Étrusques ne prouve point que celui de Rome soit venu du leur ; car on en trouve un chez beaucoup d'autres peuples, et en particulier chez divers peuples latins et sabelliques.

Rome n'a point été aristocratique parce que l'Étrurie l'était avant elle, mais parce qu'il y avait une aristocratie chez les Sabins, ses premiers maîtres, et dans les villes latines, dont la population, qui a formé l'ordre des plébéiens, a pu fournir aussi quelques grandes familles, transportées de leur pays natal sur le Cælius et sur l'Aventin.

La distance qui séparait l'aristocratie de la plebs romaine, la dureté superbe de la première, ce qu'elle eut d'abord d'exclusif, le caractère sacerdotal qu'elle . devait à la possession des aruspices, tout cela peut être né ou au moins s'être développé beaucoup par l'action de l'aristocratie étrusque,, que tous les témoignages s'accordent à montrer comme à la fois féodale et sacerdotale, séparée très fortement du reste de la nation, lequel était dans une condition d'infériorité complète et de vasselage, si j'ose ainsi parler.

Mais ce fut la grande supériorité de Rome que l'ordre plébéien y compta toujours davantage,. et qu'il fallut toujours compter avec lui.

On ne voit chez les Étrusques d'autres dieux que les conseillers de Jupiter. C'est un sénat divin. A Rome, il y a une foule de petits dieux populaires : *plebs numinum*, dit Arnobe, la plèbe des dieux. L'Olympe est toujours un reflet de la terre. Partout, si vous voulez comprendre l'homme, regardez les dieux qu'il s'est fait.

Niebuhr et O. Müller[6] cherchent chez les Étrusques l'origine des clients ; mais, selon moi, l'existence des grands clans sabins suffit à l'expliquer. Il en est de même pour les cavaliers ou chevaliers, que ce dernier trouve aussi chez les Étrusques[7].

Enfin le même auteur va jusqu'à déclarer, ce qui me paraît bien hardi, que l'*organisation municipale romaine est sortie tout entière de l'isopolitie étrusque*[8].

---

1 La forme des noms de ces trois tribus, Titiès, Rhamnès, Lucerès, était étrusque, c'est-à-dire avait une terminaison étrusque.
2 Un Lucumon était à la tête de chaque curie étrusque. (Serv., *Æn.*, X, 202.)
3 Il y avait des gentes puissantes dans la très aristocratique Étrurie ; seulement ceux qui les formaient, les chefs et les clients, ne paraissent pas, ainsi que dans les gentes sabines et plus tard dans les gentes romaines, avoir porté le même nom. (O. Müller, *Etr.*, I, p. 401, 433)
4 Servius, *Æn.*, X, 202. Cette interprétation de *gens illi triplex*, *populi sub gente quaterni*, est combattue par O. Müller. (*Etr.*, I, p. 138.)
5 Gœttl., *R. Verf.*, p. 19.
6 O. Müller, *Etr.*, I, p. 377.
7 O. Müller, *Kl. Schrif.*, I, p. 467.
8 Parce qu'il considère Cære comme le plus ancien municipe romain.

Dans tous les cas, il resterait aux Sabins l'honneur du patriciat et aux Latins la gloire du plébéianisme de cette population latine qui, privée d'abord des principaux droits politiques, puis de l'admissibilité aux charges publiques, obtint ces droits de la constitution de Servius Tullius, et parvint à acquérir l'admissibilité à toutes les fonctions par une lutte persévérante. On ne voit rien de pareil chez les Étrusques, à cette lutte qui fit la grandeur de Rome en faisant sa force, en développant l'énergie des deux ordres par une résistance habilement ménagée et par une guerre de conquête opiniâtrement soutenue jusqu'au jour où, comme il arrive à tous les conquérants, la plebs romaine se perdit par l'excès de son triomphe.

La royauté existait à Rome avant les Étrusques ; mais je crois que par eux elle prit plus, de majesté quand elle s'entoura de licteurs, revêtit la robe bordée de pourpre et porta le sceptre d'ivoire ; elle en acquit une autorité nouvelle. Un sage roi s'en servit pour fondre les classes et les races, pour accorder a tous ceux qui possédaient une participation au pouvoir politique prudemment mesurée. Après lui, un roi insensé fut aveuglé par la pompe de cette royauté, détruisit l 'œuvre de son prédécesseur et périt.

Si l'organisation politique de home, dans son fond, n'est point étrusque, son organisation militaire fut en grande partie l'œuvre,d'un roi étrusque.

L'Étrurie, si amollie, si corrompue après qu'elle eut perdu son indépendance, avait été un pays vaillant, illustré par la guerre[1]. Les hommes du Palatin aussi étaient vaillants, et l'intrépidité de, Sabins était célèbre.

Mais ce fut l'Étrusque Mastarna qui, en constituant le peuple romain, constitua l'armée romaine.

Ce fut lui sans doute qui donna à cette armée la disposition de la phalange hellénique[2]. Sous lui, les différentes pièces de l'équipement du soldat grec s'introduisirent dans l'équipement du soldat romain ; la longue lance hellénique, le bouclier rond d'Argos[3], le casque aux ailes rabattues sur les deux joues, les jambards pareils aux knémides de l'*Iliade*, toutes ces armes offensives ou défensives[4] que l'on trouve dans les tombeaux étrusques, et dont chacun a pu admirer une très belle collection dans le musée Campana, devenu la propriété du gouvernement romain.

Ces armes étaient grecques. Il n'y a là rien qui surprenne, puisque l'organisateur de l'armée romaine fut ce Mastarna qui, dans ses expéditions, avait, je pense, appris à connaître la civilisation des villes grecques de l'Italie méridionale. Il pouvait bien leur emprunter des armes comme il leur empruntait des lois.

Rome ne doit pas plus aux Étrusques ses goûts agricoles que ses vertus guerrières. La Rome sabine n'était point étrangère à l'agriculture, et la Rome latine était agricole depuis Saturne, c'est-à-dire depuis la plus antique apparition des Pélasges[5] dans le Latium ; mais l'Étrurie, pays fertile, pays qui produisait

---

1 *Fortis Etruria* (Virgile, *Georg*., II, 533) ; *bello prœclara*. (Virgile, *Æn*., VIII, 480 ; Tite-Live, X, 16).
2 O. Müller, *Etr*., I, p. 390 ; *Kl. Schrif*., I, p. 171.
3 Il faut y ajouter la lance légère, hanta velitaris, arme propre aux vélites ; les flèches et les frondes (O. Müller, *Etr*., I, p. 295-6) appartenaient originairement aux Étrusques ; un des noms du casque, cassis, était étrusque. (Isidore, *Or*., XVIII, 14.)
4 Un singulier rapport entre les idées guerrières des Romains et le culte étrusque de la foudre a fait appeler par lès premiers le butin fait sur l'ennemi *manubiæ*, coups de tonnerre, comme s'ils étaient un don des dieux fulgurateurs. (Festus, p. 129.)
5 Plus j'ai avancé dans la composition de cet ouvrage, plus je me suis convaincu de ce que j'ai mis en avant comme un doute, savoir que l'arrivée de Saturne dans le Latium et les commencements de civilisation qu'il y

tout[1], l'Étrurie ne l'était pas moins. La Toscane est encore aujourd'hui une des contrées de l'Europe où l'agriculture est la plus perfectionnée[2].

Le nain savant Tagès, le fondateur de la discipline étrusque, sort d'un sillon, et un de ses livres sacrés paraît avoir été un traité sur la culture de l'Étrurie. Dans la patrie du dieu Terme, où la propriété rurale était sous la protection des dieux, l'agriculture a dû être en honneur.

A Rome, l'influence de trois rois sortis d'un tel pays dut lui être favorable. Par eux, le génie de l'Étrurie dut agir sur l'agriculture, comme sur la guerre, en la régularisant.

L'agriculture était dans les mœurs des populations sabines et surtout des populations latines ; mais il est permis de croire qu'elle fut disciplinée par l'art de l'arpenteur, que nous avons vu se rattacher à, la science sacrée des Étrusques.

C'est dans les beaux-arts que se manifeste surtout l'influence exercée par l'Étrurie sur les Romains, influence reçue de la Grèce avant d'être transmise à Rome, mais dans laquelle il p a aussi une part pour le génie étrusque lui-même ; car ce génie particulier modifia jusqu'à un certain point les types grecs en les adoptant.

L'architecture étrusque était grecque d'origine ; ce qui reste en Étrurie de vieilles murailles ressemble beaucoup aux murs des villes grecques, et, comme je l'ai dit, ce qu'on a appelé l'ordre toscan est le dorique altéré.

Cette architecture, venue des Grecs, fut l'architecture primitive des Romains.

Les murs de l'époque de Romulus, comme ceux des rois étrusques, sont très semblables aux murs de Fiesole et de Volterre.

La muraille de l'Aventin présente la même alternance de pierres parallèles et perpendiculaires au plan du mur[3], et même ce bossage qui a été repris dans l'architecture de la Toscane moderne et qui donne un air de si imposante rudesse au palais Strozzi et au palais Pitti.

L'atrium, cette cour intérieure entourée d'un portique quadrangulaire qui de la maison romaine a passé dans le cloître chrétien, dans la maison mauresque et se retrouve dans le *patio* espagnol, l'atrium qui n'existait pas dans la maison grecque[4], l'atrium est étrusque[5].

Le style de la sculpture étrusque fut d'abord un style dur et sec, comme celui de l'ancienne sculpture grecque qu'elle imitait. On peut s'en convaincre au milieu des richesses du musée grégorien.

Il est remarquable que la dureté, la sécheresse, une certaine roideur étrusque, aient aussi caractérisé les commencements de là statuaire florentine dans les

---

introduit par l'agriculture représentent dans la tradition un ancien débarquement des Pélasges sur le littoral, peut-être le même qui amena à Tarquinii les Pélasges, que les Grecs appelèrent Tyrrhéniens.

1 *Πάμφορος*. Diodore, V, 40.

2 Lettres de Lullin de Chateauvieux.

3 Par une réminiscence d'un goût antique, elle se montre encore à la fin de la république dans le tombeau de Cæcilia Metella et au commencement de l'empire dans le grand aqueduc de Claude, derrière Santa-Croce in Gerusalemme.

4 Vitruve l'affirme (VI, 10) : les maisons de Pompeii sont donc construites d'après le type romain et non d'après le type grec. Bien qu'en pays grec, Pompeii et Herculanum étaient des villes romaines. Les noms de leurs habitants, que l'ont connaître les inscriptions ou qu'à Pompeii on lit près de la porte des maisons, sont des noms latins.

5 Varron, *De Ling. lat.*, V, 161. M. Dennis a retrouvé dans les tombes étrusques toute la disposition de la maison romaine.

temps modernes. Ce caractère est bien sensible chez un grand artiste toscan, le Verrochio, qui fut le maître de Léonard de Vinci.

Mais pas plus dans l'ancienne que dans la moderne Étrurie, cette roideur n'exclut une certaine beauté sévère. Évidemment le peuple étrusque avait le goût des arts et méritait le nom d'*ami de l'art*[1] que lui donnait Athénée.

Pourquoi les vases, faits à l'imitation des Grecs en si grand nombre et quelquefois d'une beauté incomparable, se trouveraient-ils en Étrurie plus que partout ailleurs ?

Il fallait bien que le génie des arts fût inné dans cette race, qui les a introduits dans la Rome antique et les a ranimés dans l'Italie moderne.

En Grèce, on admirait sous Périclès[2], les lampes d'Étrurie ; à Rome, déjà du temps de Caton on voulait que tout dans les maisons fût étrusque, et, au dire de Pline[3], les vases et les statues étrusques étaient répandus sur toute la terre.

L'architecture étrusque régna dans Rome jusqu'à l'avènement de l'architecture grecque. Les Romains eurent un style à eux, mais ils n'eurent jamais un art qui leur fût propre.

Même devant l'art grec, l'art étrusque ne disparut pas de Rome. Auguste plaça dans sa bibliothèque du Palatin un Apollon, dans le goût de l'Étrurie[4], qui contrastait, par sa grandeur colossale, avec les statuettes étrusques[5].

Au troisième siècle, Tertullien[6] disait que les statues étrusques avaient inondé la ville.

On ne saurait s'en étonner en voyant deux mille statues dans la ville de Volsinii[7] (Bolsena).

Les Étrusques excellaient dans l'art de modeler la terre et de couler le bronze, qu'ils savaient dorer.

Presque toutes les statues qui nous restent d'eux sont en terre, quelques-unes en bronze, un petit nombre en pierre, presque point en marbre[8]. Les carrières de Luni, qui étaient sur leur territoire, ne furent exploitées que dans les derniers temps de la république romaine.

Ils avaient aussi des statues en bois[9].

A Borne, les premières statues dont on fasse mention sont l'œuvre d'artistes étrusques et en terre cuite : sous le premier Tarquin, le quadrige placé au faîte du temple de Jupiter, et qui, dans le four, s'était enflé démesurément, ce qu'on avait jugé être un signe de la future grandeur de Rome, à laquelle, si la légende est ancienne, on croyait déjà ; la statue de Jupiter et la statue d'Hercule.

---

1 Athénée, XV, 60.
2 *Ibidem*.
3 *Hist. nat.*, XXXV, 46 ; XXXIV, 7.
4 Pline, *Hist. nat.*, XXIV, 18.
5 ***Tyrrhena sigilla***.
6 *Apologétique*, 25.
7 Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 7 (6).
8 Il en existe cependant, notamment dans une tombe de Cære.
9 Par exemple, une statue antique de Jupiter taillée dans un cep de vigne, et qui existait à Populonia. (Pline, *Hist. nat.*, XIV, 2, 1.)

Puis vinrent les statues en bronze, la statue de Vertumne, dieu étrusque, dans le quartier étrusque[1], et qu'on attribuait à Mamurius, le Dédale sabin, la Louve du Capitole, d'un travail antique, comme le disait Denys d'Halicarnasse (I, 78).

Elle n'est pourtant pas plus ancienne que la fin du cinquième siècle[2], et montre qu'à cette époque la sculpture à Rome portait encore l'empreinte du génie étrusque. La Louve du Capitole me semble un produit de l'art romain à demi formé par l'art de l'Étrurie, et débutant dans toute sa grossièreté et toute sa force. Ce bloc de bronze représente un animal dont le poil est fantastique, dont l'attitude est roide, mais dont le caractère est vigoureux, l'expression puissante, et qui respire la férocité primitive de Rome.

L'art de la poterie étrusque passa de bonne heure à Rome par les Sabins, puisque Numa était dit avoir institué la confrérie des potiers.

Comme nous n'avons aucune peinture romaine antérieure au temps où les arts de la Grèce pénétrèrent à Rome, nous ne pouvons déterminer ce que la peinture romaine put devoir à celle des Étrusques. Celle-ci ne paraît pas y avoir joui d'une grande faveur. On n'a pas trouvé de vases peints à Rome, et le premier peintre romain est l'aïeul de l'un des plus anciens historiens romains, Fabius Pictor.

Mais nous savons que la musique religieuse et guerrière des Romains et leurs principaux instruments étaient un emprunt fait à l'Étrurie.

L'emploi de la flûte qui accompagnait tous les sacrifices[3], les chants en l'honneur des morts, les représentations dramatiques, même la déclamation des orateurs, jusqu'au travail, disaient les Grecs moqueurs, des boulangers et des cuisiniers, et jusqu'aux coups de fouet que les maîtres faisaient donner à leurs esclaves[4] ; l'emploi de la flûte était commun aux Romains et aux Étrusques[5], et la passion de ceux-ci pour cet instrument si célèbre, qu'un Grec, qui la poussait à l'excès, fut appelé le *Tyrrhénien*[6].

La trompette aussi était tyrrhénienne, tant la trompette droite[7] que la trompette recourbée[8] ; l'orgue enfin, soit à air, soit à eau, s'appelait flûte tyrrhénienne[9], et par conséquent appartenait primitivement aux Étrusques.

A Rome, l'art dans toutes ses parties fut étrusque jusqu'au jour où il fut grec. Les Romains n'y apportèrent jamais ce génie naturel qui crée, pas plus dans les temps modernes que dans l'antiquité. On ne peut dire qu'il y ait une école romaine. Au moyen âge, Rome seule en Italie ne produit pas un grand artiste, comme elle ne produit point de poètes et à peine des chroniqueurs.

---

1 Propert., IV, 2, 61.
2 Cette louve, qu'on voit dans le palais des Conservateurs, est, comme je l'ai dit, bien probablement celle qui fut placée près de l'antre Lupercal (environ trois siècles avant Jésus Christ).
3 Les joueurs de flûte s'étant retirés à Tibur, parce qu'on leur avait enlevé le droit de prendre leur repas dans le temple de Jupiter, on ne pouvait plus accompagner les sacrifices des chants accoutumés. (Tite-Live, IX, 30.) Cela montre à quel point les joueurs de flûte étaient considérés comme des personnages religieux et leur art comme une partie essentielle du culte public.
4 Athénée, IV, p. 154.
5 *. . . . Tibicine tusco*. (Ovide, *De l'Art d'Aimer*, I, 111.)
6 Athénée, XIII, 86.
7 En latin, ***tuba*** ; en grec, ***σάλπιγξ*** ; toutes deux dites tyrrhéniennes par les poètes. (Micali, *It. avant. il dom. dei Rom*., I, 25.)
8 Le ***lituus***, d'un mot étrusque qui devait vouloir dire recourbé, car *lituus* était aussi le nom du bâton augural, également recourbé par en haut. (O. Müller, *Etr*., II, p. 212.)
9 O. Müller, *Etr*., II, p. 205-6.

A la Renaissance, elle ne peut se glorifier que de Jules Romain ; mais au moyen âge elle gouverne le monde moral par la papauté, et, s'il y avait eu alors un Virgile, il aurait pu encore lui dire

> *Que d'autres sachent mieux travailler l'airain ; toi, ne songe qu'à soumettre le monde à ton empire*.
>
> *Excudant alii spirantia mollius æra,*
> *Tu regere imperio populos, Romane, memento*.

De même, dans l'antiquité, Rome a peu de grands artistes. Presque aucun de ses grands écrivains n'est né dans son sein ; tous à. peu près appartiennent aux races sabelliques. Mais dans l'antiquité, comme dans les temps modernes, Rome attire tout à elle. Virgile y vient de Mantoue et Horace de Venosa, comme Raphaël d'Urbino et Michel-Ange de Florence.

Ayant déterminé presque minutieusement la part des Étrusques dans la civilisation romaine, nous connaissons maintenant tous les éléments de cette civilisation ; encore bien peu avancés dans l'histoire romaine, nous pouvons dire : ***Rome est faite***.

Nous savons ce que lui ont apporté les Pélasges, les Sabins, les Étrusques, et ce qui est arrivé jusqu'à elle, par l'Étrurie et par la Campanie, des influences de la Grèce.

Arrêtons-nous un moment, et, nous plaçant au faite du temple de Jupiter Capitolin, comme un voyageur du haut de la tour du Capitole contemple la Rome moderne, voyageurs au sein de la Rome antique, contemplons cette ville qui a déjà plusieurs fois changé d'aspect depuis que les Latins primitifs ont pris les premiers possession du Capitole ; 'cette ville où des tribus de Sicules et de Ligures sont venues se poser sur les sommets, de nos jours effacés pour la plupart ou disparus, du Septimontium ; où les Pélasges ont construit sur le Palatin cette petite forteresse de Roma qui devait donner son nom à la plus mémorable cité de l'univers ; où les rudes Sabins se sont établis à côté d'eux sur les huit collines ; cette ville où les Étrusques ont formé des établissements partiels sur le Capitole et sur le Cælius avant de régner sur elle ; où Romulus, le dernier venu, se saisissant d'une forteresse abandonnée, a entouré d'une muraille les cabanes de pâtres et de réfugiés dispersées sur le Palatin ; où, après lui, les rois sabins ont fondé la véritable Rome en organisant sa population mêlée autour de leur culte et de leur patricial, et commencé en opposant la plebs à leur propre aristocratie, l'œuvre de la fusion politique des races, essayée par le premier des rois étrusques et consommée par le second.

La Rome latine et la Rome sabine sont devant nos yeux.

Le Palatin est toujours la partie la plus rustique de Rome, lui qui en sera un jour le quartier le plus splendide.

On n'y voit encore que des habitations champêtres, entremêlées de quelques sanctuaires sabins. Les Latins, transportés par Ancus Martius, défrichent l'Aventin, dont la forêt commence à s'éclaircir.

Les Latins d'Albe habitent sous les chênes du Cælius. Des temples sabins sont disséminés en assez grand nombre sur l'Esquilin, sur le Viminal et surtout sur le Quirinal.

Un pont de bois réunit les deux rives du Tibre ; la forteresse d'Ancus Martius domine le Janicule.

Le champ de Mars est une grande prairie où se font des courses de chevaux au bord du Tibre. Le Forum est un marché entouré de boutiques. Le Comitium, enceinte découverte, reçoit les patriciens ; la curie, le sénat.

Mais la royauté étrusque est venue et a commencé à faire de Rome une ville monumentale. Le grand cirque existe. On creuse le, grand égout. Le temple de Diane, centre nouveau de la confédération latine, a été bâti parmi les lauriers de l'Aventin et l'enceinte en bois des Septa dans le champ de Mars, où le peuple s'assemble pour le rote et les revues.

Une forte muraille, hérissée de tours, environne la ville. Enfin, en regard du Capitole sabin s'élève, sur le mont Tarpéien, qui vient de changer de nom, le temple de Jupiter.

Ce sont des monuments plus considérables. C'est l'œuvre d'une nation plus avancée dans les arts et la civilisation. Une magnificence inconnue vient remplacer la rudesse sabine et la pauvreté romaine. La demeure des rois étrusques participe à cette magnificence. Le Lucumon a construit des palais là où Tatius vivait parmi les troupeaux, dit Properce[1] dans une élégie où respire un sentiment vrai du contraste que devait présenter Rome avant et après l'avènement des rois étrusques.

Le fond de la population est toujours formé de pasteurs, d'agriculteurs, de marchands, tous soldats ; d'un mélange inégal de deux races. Latins et Sabins, au sein desquelles on peut reconnaître le type et l'idiome des Sicules et des Ligures, dont quelques-uns ont dû rester.

Mais au-dessus de ces populations est un certain nombre d'Étrusques. Ils sont graves, religieux, guerriers, magnifiques. Leur religion est pompeuse et pleine de superstitions. Ils contemplent le ciel, ils observent le vol des oiseaux, ils écoutent la voix de la foudre, ils annoncent les prodiges et enseignent à les expier. Les patriciens, en s'emparant des auspices, prendront le caractère d'un corps sacerdotal. Le gouvernement sacerdotal est bien vieux à Rome.

A l'époque où nous sommes encore, Rome a déjà comme un clergé qui gouverne le peuple par les pratiques pieuses, par l'appareil des cérémonies ; il y a des processions, il y a surtout cette procession triomphale du Capitole qui se renouvellera tant de fois à mesure qu'une contrée, puis une autre, sera subjuguée par les Romains.

Enfin il commence à y avoir des Romains. Fortifiés par le concours de leurs frères les Latins de l'Aventin et du Cælius, citoyens transplantés de villes vaincues, et, pour cette raison, plus respectables, plus civilisés qu'un ramas de pâtres et d'aventuriers, les habitants peu nombreux, mais résolus, du Palatin, ont acquis quelque importance. Ils forment depuis le premier Tarquin la tribu des Rhamnès ; ils ont profité pour leur part de la politique inaugurée par les rois sabins eux-mêmes, poursuivie plus hardiment par les rois étrusques, et qui consistait à opposer la plebs latine à l'aristocratie sabine, politique consommée parla constitution de Servius. Le nom de ***peuple de l'antique Roma***, de romain, est devenu celui de toute la population latine ; il finira par être celui des Sabins eux-mêmes, qui avaient imposé le leur aux Latins quand ils régnaient sur eux. Désormais Sabins et Latins s'appelleront indifféremment Romains et Quirites ;

---

1 Properce, IV (V), 1, 29.

Prima galeritus posuit prætoria luemo,
Magnaque pars Tatio rerum erat inter oves.

car un pouvoir étranger à tous deux les a confondus sous sa domination en un même peuple.

XX — TARQUIN LE SUPERBE.

Après Servius Tullius, idéal du roi populaire, parait Tarquin le Superbe, idéal du tyran ; il y a peut-être de l'exagération dans ce que la tradition rapporte de l'un et de l'autre[1] ; la tradition aime le contraste et force quelquefois les choses pour le rendre plus frappant. Mais au fond elle est vraie, et je crois que Tarquin fut un tyran.

Son surnom et sa chute en sont la preuve. Ce surnom était pris en mauvaise part[2] : il ne put être donné au moins tout haut à Tarquin qu'après son bannissement[3].

Servius avait régné par un, vote du sénat, sans consulter le corps des patriciens[4]. Tarquin ne consulta ni le sénat ni les patriciens[5]. C'était encore plus que Servius manquer d'égards envers les Sabins[6], qui formaient la meilleure partie du patriciat. Mais Servius Tullius s'était appuyé sur les Latins et les plébéiens, ce que ne fit point Tarquin, et celui-ci finit par avoir tout le monde contre lui.

L'impie Tarquin laissa le corps de son beau-père, égorgé par son ordre, sans sépulture. Tout son règne, commencé par un crime et qu'aucun droit ne consacrait, fut marqué par la ruse et par la violence.

Il mit sa volonté à la place de la loi. Il abrogea la constitution de Servius Tullius ; il détruisit l'œuvre de conciliation de son sage prédécesseur. Le champ de Mars vit sans doute encore des revues, mais il ne vit plus l'assemblée réellement populaire où tous les intérêts étaient représentés. Dans son horreur pour les associations indépendantes, instinct constant du pouvoir absolu et que les empereurs romains devaient pousser si loin[7], il interdit jusqu'à celles qui avaient pour objet le culte des dieux. La religion, qui parfois ménage le despotisme, est toujours sa victime.

Tarquin chasse l'ancien sénat de la curie et en compose un nouveau de ses créatures, s'entoure d'une garde dévouée et remplit Rome d'espions. On croit lire l'histoire d'un petit tyran italien du moyen âge et des despotes de tous les temps.

On a aussi le spectacle plus triste encore de la conduite des nations qui les subissent ; les patriciens se consolent de la perte de leurs droits en voyant le peuple écrasé par la main qui les en a dépouillés ; bientôt l'oppression les atteint eux-mêmes, et alors le peuple se réjouit en voyant leur misère et leur abaissement.

Il faut le dire, ce règne inique fut brillant. Tarquin domina la confédération latine, étendit le territoire romain ; il éleva de grands et utiles monuments ; il n'en a pas moins été justement chassé par les Romains et maudit par l'histoire, car il

---

1 Par exemple, que Tarquin ait immolé un enfant à la déesse Allia.
2 L'expression superbe n'en rend qu'imparfaitement la portée. Selon Nonius Marcellus (p. 331), ***superbus*** équivalait à ***asper***, ***truculentus*** ; suivant Lydus (*De Mens. Febr.*, IV, 3), à ***cruel***.
3 Jusque-là, il n'eut que deux noms, son prénom, Lucius (le Lucumon), et son nom de *gens* (Tarquinius), comme tous les rois sabins et étrusques de Rome, excepté le premier Tarquin, qui eut trois noms.
4 *Primus injussu populi, voluntate patrum regnavit*. (Tite-Live, I, 41.)
5 *Ut qui neque populi jussu, neque auctoribus patribus regnaret*. (Tite-Live, I, 49.)
6 Le premier Tarquin avait adopté le surnom de ***Priscus*** (vieux Sabin), pour être agréable aux Sabins ; le second ne fit rien de pareil.
7 Même les meilleurs. Voyez les lettres de Trajan à Pline, à propos de corporations d'ouvriers (*Ep. Pline et Trajan*, 34 (43) ; à propos des chrétiens, 96 (97)). Trajan s'oppose aux confréries (*heteriæ*), qu'il paraît beaucoup redouter.

opprima le pays qu'il avait agrandi. Il semblerait que d'abord il voulût faire quelque chose pour les Sabins, c'est-à-dire pour le patriciat, et cela entrait dans son plan de réaction contre l'œuvre anti-sabine et anti-patricienne de Servius Tullius. Il éleva un temple au dieu sabin Sancus Fidius[1] ; il quitta l'Esquilin et vint d'abord habiter la Vélia[2], résidence des rois sabins, comme avait fait le premier roi étrusque. Mais s'il eut un moment cette politique, il y renonça bientôt. Celle qui suivit pendant tout son règne fut au dedans l'oppression de tous, Sabins et Latins, plébéiens et patriciens. Mais au dehors il voulut s'appuyer sur les Latins pour dominer la puissance de la nation sabine, toujours hostile à l'ascendant étrusque, qui avait remplacé le sien. La haine, la défiance de Tarquin envers les Sabins se montrent bien dans le traitement qu'il fit éprouver à un duumvir portant le nom étrusque de Tullius. Celui-ci avait communiqué à un Sabin les prescriptions sacrées contenues dans un livre confié à sa garde ; Tarquin le fit mettre dans un sac et jeter à la mer[3].

Continuateur en cela seulement de là politique de Servius Tellius, Tarquin voulut conserver la position que son prédécesseur avait prise à la tête de la confédération latine et fit célébrer les féries sur le mont Albain ; les féries latines auxquelles assistèrent les représentants des quarante-sept cités[4] ; les féries ou fêtes latines étaient une institution très ancienne dans le Latium,qui peut-être remontait aux Pélasges[5]. On immolait un bœuf, symbole antique des populations du Latium, puis on divisait son corps et chaque cité en avait sa part.

Les féries latines se célébrèrent toujours sur le mont Albano depuis Tarquin. C'est à lui qu'on peut attribuer l'érection du temple de Jupiter Latial, dont les derniers restes n'ont été détruits qu'à la fin du dix-huitième siècle par le dernier des Stuarts[6]. Tarquin pensa, sans doute faire une chose agréable aux Latins, que hors de Rome il ménageait par politique, en rétablissant le culte de Jupiter Latial sur le mont Albain, anciennement consacré au culte du dieu protecteur de la confédération latine.

Servius, qui avait élevé à l'égalité les Latins de Rome, avait donné pour centre à toute la confédération le temple de Diane sur une des collines occupées par eux, l'Aventin. Tarquin, qui avait retiré aux Latins de la ville les droits politiques dont la constitution de Servius les faisait jouir, ne voulut pas qu'ils eussent sur leur colline de l'Aventin le lieu de réunion des nations latines et le reporta sur le mont Albain où il avait été primitivement, quand Albe existait.

Le mont Albain, qui s'élève à trois mille pieds au dessus de la mer et domine tout le Latium, allait mieux au Superbe, visant dans tous ses monuments et dans tout son règne à la grandeur et à la magnificence, que l'humble Aventin, l'un des séjours de la plebs latine favorisée par Servius et méprisée par Tarquin.

Tarquin voulait être comme Servius le chef de la confédération latine, mais, en cela différent du bon roi Servies, dans l'intérêt de sa politique, il ne recula pas devant un meurtre.

---

1 Denys d'Halicarnasse, IX, 60. Denys dit que Tarquin n'avait pas consacré ce temple selon le rit romain. Il avait suivi le rit sabin ou peut-être le rite étrusque.
2 Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 13.
3 Valère Maxime, I, 1, 13.
4 Denys d'Halicarnasse, IV, 49.
5 Leur origine était attribuée à Faunus, le représentant des Latins primitifs ou rattachée à la venue d'Énée.
6 Quelques pierres seulement ont été conservées, parce que les moines du couvent des passionnistes en ont eu besoin pour bâtir le mur qui soutient un jardin. Selon Piranesi, la grandeur du temple était considérable, il avait deux cent quarante pieds de longueur, et cent vingt (la moitié) en largeur.

Les chefs latins s'étaient réunis pour délibérer dans un bois sacré près la source de l'eau Ferentina[1], au-dessous d'Albe, ville consacrée autrefois à ces réunions, maintenant détruite, centre aboli de l'association latine, mais resté, sacré dans les souvenirs, et dont, pour cette raison, on aimait toujours à se rapprocher.

Au jour marqué pour l'assemblée, Tarquin n'y parut que le soir ; dans son sans-gêne orgueilleux de despote, il l'était fait attendre toute la journée.

Un chef sabin d'Aricie, Turnus Herdonius[2], indigné d'une telle insolence, éleva une voix libre contre cet homme qui se jouait du Latium rassemblé, et dont la conduite envers ses sujets n'était pas de bon augure pour ses alliés. Herdonius ouvrit l'avis que chacun retournât chez soi. Quand Tarquin parut, il s'excusa de son retard, il avait été occupé à réconcilier un père avec son fils, sur quoi l'opiniâtre Herdonius déclara qu'une telle affaire eût dû être terminée brièvement par ces mots : *Malheur au fils qui n'obéit pas à son père !* Cette opposition véhémente d'Herdonius pouvait tenir à sa qualité de Sabin ; les Sabins étaient les adversaires naturels des Étrusques. Aussitôt Tarquin résout la mort du confédéré trop indépendant, pour frapper de terreur les alliés comme les Romains. Des esclaves gagnés déposent des armes dans la maison d'Herdonius. Le lendemain, le roi l'accuse de conspirer contre lui, contre les chefs latins, et allègue en preuve de cette accusation les armes qu'on trouvera cachées dans sa demeure. On y trouve en effet les armes que Tarquin y avait fait mettre. Il se rencontre toujours des gens disposés à croire que les ennemis des puissants sont des criminels. On inflige à Herdonius un supplice barbare, il est précipité la nuit, à l'endroit qu'on appelait la tête de la source de Ferentina, et l'on enfouit son corps sous des claies chargées de pierres amoncelées. Cette tragique histoire s'est passée dans le bois charmant de Marino.

Le matin suivant, les chefs étaient de nouveau réunis prés de l'eau qui recélait le cadavre d'Herdonius, et dont le murmure rappelait le sort de quiconque résistait à Tarquin. Profitant de la terreur dont les esprits sont frappés, celui-ci impose aux Latins un traité inégal. Tels étaient les moyens qu'employait la politique de Tarquin.

Un autre fait achève de peindre cette politique à la César Borgia.

Près de Rome était Gabie, ville antique[3], d'une grande importance[4], peut-être anciennement pélasgique[5], et où paraissent s'être établis des Sabins[1] et des Étrusques[2].

---

1 *Ad caput Ferentinæ quod est sub monte Albano*. (Festus, p. 241.) On reconnaît en général l'eau ferentine dans le ruisseau qui coule au fond d'un ravin pittoresque et au pied des murailles noires de Marino. Mais la source *caput* doit être cherchée plus haut. Cette eau était dédiée, comme son nom l'indique, à Feronia, déesse des peuplades sabelliques, et en particulier des Sabins ; ce qui montre que ce lieu avait été occupé par des populations sabines, mais il devait être latin à l'époque où les Latins s'y assemblaient.

2 Ce nom Herdonius est sabin. Le Sabin qui une nuit s'empara du Capitole s'appelait Herdonius. Il y avait une ville d'Herdonia en pays sabellique. Turnus Herdonius serait donc d'une famille sabine établie dans la ville latine d'Aricie.

3 Gabie est la première ennemie de Rome. La Subura, petite bourgade ligure, eut à se défendre contre elle. C'est contre elle que furent construits ce qu'on appelait le *mur de terre des Carines*, et peut-être l'agger de Servius Tullius, c'était pour veiller aux tentatives de Gabie que ce roi s'établit sur l'Esquilin.

4 Très peuplée et très considérable, selon Denys d'Halicarnasse (IV, 53), qui avait vu les restes de son enceinte. Il subsiste de Gabie quelques ruines.

5 Solin (II, 10) lui donnait pour fondateurs deux frères siciliens, dont les noms sont grecs, *Galatus* et *Bius*, et des premières syllabes de chacun de ces noms tirait le nom de Gabie, étymologie absurde ; mais les deux héros grecs peuvent indiquer la tradition d'une origine pélasgique. Le nom de Gabie se rattache plutôt aux dieux Cabires, deis Cabesiis, dans une inscription trouvée près de là. C'est Gabie, dont le territoire était assez considérable pour être opposé au territoire romain, qui a donné son nom au monte Cavi (et non Cavo), *mons Gabus* ou *Cabus* au moyen âge.

Tarquin voulait soumettre Gabie. Pour y parvenir, il eut recours à la ruse : son troisième fils, Sextus, feignit avoir à se plaindre et à se venger de son père, et vint offrir ses services aux défenseurs de Gabie. Reçu parmi eux, il est bientôt mis à leur tête, les séduit par ses libéralités, et achève de les tromper en leur faisant remporter quelques avantages sur les troupes de Tarquin.

Tout le monde sait la réponse muette que fit celui-ci au messager de sou fils, qui lui demandait un conseil, se contentant d'abattre sous les yeux du messager des têtes de pavots ; Sextus comprit d'autant mieux que les têtes de pavots étaient un des objets par lesquels l'adoucissement de la religion avait remplacé les victimes humaines, et il fit tomber les têtes des principaux habitants de Gabie. Cette politique scélérate n'étonne point venant du meurtrier de Servius et de l'auteur de la mort de Lucrèce, mais il faut reconnaître que le stratagème employé par Sextus pour s'introduire dans Gabie rappelle celui de Zopire pour pénétrer dans Babylone[3], et l'apologue des têtes de pavots abattues, un conseil du même genre donné par Thrasibule, tyran de Milet à Périandre, tyran de Corinthe[4] ; peut-être ces deux faits ont-ils passé de la légende grecque dans la légende romaine, si elles ne remontent toutes deux à une légende commune et plus ancienne à une légende pélasge. Mais de ce que la tradition place un événement en deux endroits, il n'en suit point que cet événement ne se soit passé nulle part. De ce qu'un jour Servius jeta, dit-on, un drapeau dans les rangs ennemis pour que ses soldats allassent l'y chercher, il ne s'ensuit point que le grand Condé n'ait pas jeté son bâton dans les lignes de Fribourg. Un fait vrai peut se répéter dans l'histoire ; un fait légendaire peut se reproduire dans la réalité.

Tarquin déposa le traité qu'il fit avec Gabie, si déloyalement prise, dans le temple de Fidius[5], le dieu de la Bonne Foi, impudence qui méritait d'être conservée par l'histoire. On a même dit qu'il avait élevé ce temple à ce dieu. C'eût été de la part du parti de Tarquin un hommage bien hypocrite à la bonne foi[6].

Gabie, autrefois si puissante, était bien déchue à la fin de la république[7] ; elle avait presque entièrement disparu au commencement de l'empire[8], et Lucain[9] a chanté ses ruines comme Properce a chanté celles de Véies. Elle offre aujourd'hui d'assez remarquables ruines, qu'on croit appartenir au temple de Junon[10].

Tarquin, aussi habile qu'il était pervers, cherchait à se créer des influences dans les villes du Latium. Pour le dominer plus sûrement, il donna une de ses filles à un personnage puissant de Tusculum, Octavius Mamilius[11], Sabin d'origine.

---

1 Le culte de Junon, déesse sabine, anciennement existant, y révèle la présence des Sabins, à moins que ce culte rappelât seulement la Junon pélasgique.
2 On ne saurait, douter que Gabie ne fût, comme Tusculum et Ardée, un des points situés sur la rive gauche du Tibre, où s'étaient établis les Étrusques. C'est parce que l'aruspicine de Gabie était renommée que l'on supposait que Romulus et Remus avaient reçu, disait-on, leur instruction augurale dans cette ville. Le champ gabinien avait ses auspices, comme le champ romain. (Var., *De L. lat.*, v, 33.) Nous avons vu que la manière de ceindre sa robe, appelée ***cinctus gabinus***, était une coutume étrusque. (O. Müller, *Etr.*, I, 267.)
3 Hérodote, III, 154.
4 *Id.*, V, 96.
5 Denys d'Halicarnasse, IV, 58.
6 *Id.*, IX, 60.
7 Cicéron, *Pro Plauc.*, IX.
8 Horace, *Épîtres*, I, 11.
9 *Pharsale*, VII, 392.
10 La Junon sabine, la même que l'Hera pélasge. Ces ruines conservent donc le souvenir des deux plus anciennes époques de Gabie, l'époque pélasgique et l'époque sabine.
11 De ses deux noms, le premier, *Octavius*, était le nain de la gens *Octavia*, celle d'Auguste, et originaire de Velletri, pays sabellique ; le second, *Mamilius*, doit être sabin, soit qu'il vienne du dieu sabin Mamers (*Mamertis*

Nous avons déjà trouvé des familles sabines établies dans Albe et dans Aricie ; nous en trouvons une à Tusculum. Il semble en résulter que des familles sabines formaient en partie l'aristocratie des villes du Latium aussi bien que de Rome.

L'alliance de famille d'une fille de Tarquin avec un habitant de Tusculum ne saurait surprendre, car Tusculum, comme son nom l'indique, devait avoir eu quelque rapport avec l'Étrurie, et avoir été, si elle ne l'était encore, plus ou moins étrusque.

Tarquin, qui ménageait les Latins au dehors pour assurer sa domination sur eux, ne ménagea en rien les Sabins ; il leur fit la guerre[1]. Mais sa principale entreprise fut dirigée contre un autre peuple de race sabellique, les Volsques.

Tarquin porta le premier la guerre chez les Volsques ; il prit Suessa Pometia, leur métropole[2], dans le voisinage des marais Pontins. Alors la frontière romaine n'est plus à deux lieues, comme sous Tullus Hostilius, mais à une vingtaine de lieues, et le premier pas est fait sur la route conquérante par laquelle le sud de l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Asie enfin devaient être ouvertes à l'ambition romaine.

Deux villes volsques, seulement entrèrent dans la confédération latine. L'une d'elles, Antium[3], touchant au pays latin, et originairement latine ou pélasge, ce qui est peut-être la même chose ; l'autre, Ecetra, qu'on place à Monte-Fortino[4], il en fut de même des Herniques, population de la montagne, mais qui, parmi les autres nations sabelliques, joua toujours un rôle à part et fut presque constamment l'alliée de Rome. La vue du pays qu'occupaient les Herniques fait comprendre la politique qu'ils suivirent ; pressés et comme cernés par les Volsques, les Æques et les Marses, ils durent chercher contre ces formidables voisins un appui dans l'alliance du peuple romain.

On parle aussi des deux colonies envoyées par Tarquin du même côté, l'une à Signia (Segni), chez les Herniques ; l'autre à Circeii (monte Circello).

Je doute que sous Tarquin Rome fût assez peuplée pour envoyer des colonies. Dans tous les cas, ce n'est pas une de ces colonies qui a construit les murs cyclopéens, et pour moi pélasgiques, de Segni. Segni est avec Alatri et Norba la ville qui dans cette partie de l'Italie offre les murailles à polyèdres irréguliers les mieux conservées. Cette enceinte peut se suivre encore dans toute son étendue ; elle est du style pélasgique le plus massif et par conséquent le plus ancien. D'ailleurs, nous connaissons l'architecture du temps des rois étrusques, cette architecture était étrusque ; sous les rois, les murs de Signia eussent été construits, comme le furent ceux de Rome, en blocs quadrangulaires et non en blocs irréguliers.

Circeii fut d'abord une ville pélasgique, on le voit par les débris de ses murs à construction polygonale, et son nom la rattachait aux souvenirs d'Ulysse et de Troie. A Circeii nous rencontrons la tradition homérique *localisée* ; nous mettons

---

filius, comme *Mamercus*), soit qu'il offre une autre forme de Manlius (*Mani filius* ; *Manus*, nom sabin). La tour Mamilia était dans la Subura, au pied de l'Esquilin, que nous avons vu avoir été habité par les Sabins Cette tour était celle à laquelle on allait clouer la tête du cheval sacrifié dans le champ de Mars, sacrifice qui appartenait à la religion sabine, comme le prouvent le choix de la victime, le lieu de l'immolation, et la coutume de porter la tête de ce cheval, quand ce n'était pas à la tour Mamilia, à la Regia de Numa, et de faire dégoutter le sang de sa queue sur l'autel de la déesse sabine Vesta.

1 Denys d'Halicarnasse, IV, 59. Tite-Live ne parle pas de cette guerre.

2 Strabon, V, 54.

3 A cause de son nom Antium, qui vient du grec anti, en face, en face de la mer, et des traditions qui rapportaient sa fondation à un fils d'Ulysse et de Circé (Denys d'Hal., I, 72), ou au Troyen Ascagne. (Sol., II, 16.)

4 Abek., *Mittelit.*, p. 75. Nibby (*Dint.*, I, p. 263) croit reconnaître près de Monte-Fortino les restes d'Artena.

le pied sur la région de l'Odyssée, mais c'est l'extrémité de cette région vers l'Occident ; c'est le pays lointain et mal connu des Grecs, où ils reléguaient leurs fables. Homère, si exact dans la peinture des contrées que lui ou les chantres populaires ses devanciers ont pu connaître ; Homère, à cette distance, à cet horizon confus et reculé du monde de sa poésie, ne sait plus rien de la vraie configuration des lieux ; il appelle l'île de Circé une *terre basse*[1]. Le monte Circello, qui, en effet, vu de loin, semble détaché de la côte, n'est pas une île, mais un promontoire qui élève à une assez grande hauteur son imposante pyramide[2].

Virgile, qui avait vu de près le monte Circello en allant à Brindes avec Horace et Mécène, ne parle plus d'une *isle*, mais seulement de la *terre* de Circé (*Æn.*, VII, 10). Il y place des bois solitaires qui retentissent dès chants de la déesse ; ce sont les bois de chênes, de lauriers, de myrtes qu'on y voit encore ; enfin il appelle Circé la fille du Soleil, peut-être parce que le mont Circello apparaît avant tout ce qui l'entoure dans les rayons du matin et semble chaque jour naître des feux du soleil.

La tradition des enchantements de Circé est vivante au monte Circello. Tout le monde y connaît la magicienne Circé, qui habitait une forteresse sur le haut de la montagne. Ses regards fascinaient les voyageurs et les attiraient au moyen d'une drogue (*farmaco*) elle les endormait ; avec une autre elle les réveillait. Vinrent deux frères : l'un fut endormi, le second feignit de dormir, puis il força la magicienne de boire la liqueur funeste, et avec la liqueur bienfaisante il ranima son frère.

Voilà ce qu'est devenue la tradition d'après laquelle Circé changeait les hommes en animaux, et fut contrainte par Ulysse de leur rendre la forme humaine.

La grotte de Circé est très redoutée aujourd'hui, d'après ce que raconte M. de Boustetten[3].

Ayant proposé à quelques paysans de Circello de m'accompagner dans la grotte, ils refusèrent, lorsqu'un soldat à grandes moustaches étant venu à nous, je lui dis : En voilà un qui ne nous refusera pas. Mais l'homme aux moustaches, ayant appris de quoi il s'agissait, s'enfuit à la seule proposition de nous suivre chez Circé.

Ce fut avec l'argent pris chez les Volsques[4], disent les anciens, que Tarquin le Superbe bâtit le temple de Jupiter Capitolin, commencé par le premier Tarquin.

L'église d'Araceli, qui s'élève sur l'emplacement du temple de Jupiter, montre l'effet qu'il devait produire si l'on transporte par la pensée la façade du temple sur le côté opposé à la façade et au grand escalier d'Araceli.

Le temple était tourné vers le midi, tandis que la direction de l'église est plus à l'est ; tourné ainsi le temple regardait le Forum. Du Forum on voyait les colonnes de la façade, les statues et le quadrige d'argile qui décoraient le faîte de l'édifice.

---

1 *Odyssée*, XI, 155.
2 Peut-être le nom de Circeii était-il un nom pélasgique venu du mot ***kirkos*** (en grec ***cerete***), à cause de la forme ronde du monte Circello, et cette circonstance topographique a-t-elle donné lieu à la tradition poétique qui a mis là Circé.
3 *Voyage sur le théâtre des six derniers livres de l'Énéide*, p. 73.
4 Ce butin pouvait être considérable ; les Volsques, habitants des montagnes, mais qui tenaient à la mer par leur port d'Antium, étaient mie nation à la fois belliqueuse et navigatrice, et le commerce maritime avait pu les enrichir.

Sans quitter le Capitole on peut se donner aujourd'hui le spectacle qu'on avait alors du Forum. Un bas-relief, placé dans l'escalier du palais des Conservateurs représente le triple temple dédié à Jupiter, à Minerve et à Junon. Il est vrai qu'il fut refait plus tard, mais nous savons qu'on le rebâtit suivant l'ancien modèle. Il se composa toujours des trois ***cellas*** indiquées dans le bas-relief par trois portes[1].

Le Capitole fut l'œuvre des Tarquins. Le Capitole, quel nom ! toute la grandeur romaine est dans ce nom.

Il n'en subsiste rien aujourd'hui, si ce n'est quelques restes de ses substructions enfouies sous terre et quelques pans de murailles dans l'intérieur du courent des Franciscains d'Araceli.

Mais nous connaissons son architecture et ses dimensions ; nous pouvons le reconstruire en idée et le contempler par l'esprit sur cette colline où rien ne le rappelle, mais qu'on ne saurait gravir sans émotion, car le Capitole a été là.

Le temple s'élevait sur une haute plateforme. Sa disposition était celle des temples étrusques décrits par Vitruve[2], avec quelques modifications.

En avant de sa façade étaient trois rangs de colonnes, et une seule file de colonnes le long de ses deux côtés[3]. Il était presque carré, car sa longueur qui était de 200 pieds romains (à peu près le pied anglais), n'excédait sa largeur que de quinze pieds[4].

Dans l'intérieur de la cella consacrée à Jupiter était la statue en argile de ce dieu, assise et tenant d'une main la foudre aussi en argile, de l'autre un sceptre, cet ornement royal de l'Étrurie.

L'on ne voit pas que Tarquin ait commencé un monument considérable, mais il était appelé à continuer ceux qu'avaient commencés ses prédécesseurs. En tout, il devait consommer à Rome les destinées de la monarchie étrusque.

Tarquin mit la dernière main au grand Cirque. Il termina presque le temple de Jupiter, dont les fondements avaient été jetés parle premier Tarquin. Il compléta le mur de Servius Tullius, et acheva le grand égout (Cloaca Maxima).

Un égout est le monument qui atteste le plus la puissance des rois étrusques, et celui qui leur a le mieux survécu.

J'ai dit que c'était aujourd'hui la mode en Allemagne de nier ou au moins d'amoindrir le plus possible l'influence de l'Étrurie sur les Romains. Quand on effacerait des auteurs anciens tous les passages qui attestent cette influence on n'aurait rien fait, si on ne supprimait la Cloaca Maxima, et ce ne serait pas une petite affaire.

Car la Cloaca Maxima est certainement un ouvrage étrusque ; les matériaux dont elle est composée[5], la construction de ses murs et de sa voûte sont étrusques.

---

1 Un bas-relief du musée du Louvre représente également le temple du Capitole.

2 IV, 7, 1. Le temple de Jupiter, composé de trois cellas, était. plus large par rapport à sa longueur que les temples étrusques. Les trois rangs de colonnes de sa façade en comptaient chacun six. Le temple étrusque décrit par Vitruve en a quatre seulement. (Abek., *Mittelit*., p. 221.)

3 On lui en donne deux d'après un passage de Denys d'Halicarnasse (IV, 61), mais il paraît qu'il faut préférer la leçon du manuscrit Chigi et substituer *ἁπλώ* à *διπλώ*.

4 Denys d'Halicarnasse, IV, 44 ; Tite-Live, I, 56.

5 Elle est comme les murs des rois en tuf, selon le mode étrusque. En plusieurs endroits on les égouts ont été refaits, on trouve l'emploi du travertin et môme de la brique ; la présence du travertin a été signalée aussi dans la Cloaca Maxima, mais M. Abeken (*Mittelit*., p. 171), la nie formellement. Dans tous les cas, le travertin ne

La voûte, par laquelle l'architecture romaine se distingue de l'architecture grecque, la voûte est une imitation des Étrusques[1]. On la trouve assez fréquemment dans les monuments de l'Étrurie[2] ; elle paraît avoir été étrangère à la Grèce[3] ; elle était inconnue aux Pélasges[4].

Une partie de la Cloaca Maxima, dont la largeur est de vingt pieds[5], existe encore parfaitement conservée ; il n'y manque pas une pierre. Du côté où elle débouche dans le Tibre, on voit le triple cintre de sa voûte ; quand les eaux du fleuve sont basses, on peut y pénétrer en bateau, comme fit Agrippa lorsqu'il fut chargé par Auguste de l'inspection et de la réparation de tous les égouts.

Les anciens ont remarqué le caractère d'utilité des premiers monuments de Rome, et l'ont judicieusement opposé à la fastueuse inutilité des pyramides.

Tite-Live, Strabon, Pline, Cassiodore, en présence des anciens égouts, exprimaient un sentiment d'admiration que la vue de la Cloaca Maxima nous fait éprouver aujourd'hui.

Tite-Live, parlant du cirque et des égouts construits par les Tarquins, disait : *C'est à peine si notre magnificence* ***moderne*** *a pu égaler de tels travaux*.

Strabon admirait ces canaux (V, 3, 8) souterrains dans lesquels on aurait pu faire passer une charrette chargée de foin.

Pline[6] déclarait ce travail le plus grand de tous. Avec la pompe de son style et quelque exagération, il parlait de montagnes creusées en dessous, de la ville suspendue sur ces cavités, théâtre d'une navigation souterraine. Puis il s'écriait :

Le sol est ébranlé par la chute des édifices, par les tremblements de terre, et cependant ces constructions durent inexpugnables.

Près de dix-huit siècles se sont écoulés depuis que Pline parlait ainsi, et ce qui l'étonnait nous étonne. Nous ressentons cette stupeur dont parle Cassiodore[7], et, durant bien des siècles encore, d'autres l'éprouveront après nous.

Oui, l'on est stupéfait de tant de grandeur et de solidité. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'admirer si fort un égout.

La Cloaca Maxima faisait partie d'un vaste réseau de conduits souterrains dont elle recevait le tribut qu'elle allait décharger dans le Tibre. Sous la république, on a dépensé en une seule fois pour le réparer une somme de cinq millions[8].

Sans doute cet ensemble d'égouts a été agrandi plus tard ; mais tout ce qui servait à dessécher le Vélabre et ses dépendances remonte aux Tarquins, s'il ne remonte pas plus haut ; car avant le dessèchement toute cette partie de Rome était inondée.

---

prouverait rien autre chose qu'une réparation. Pour les briques, est-il bien sûr que les Étrusques, si habiles à manier l'argile, n'aient pas connu la brique employée anciennement en Asie et en Égypte ?

1 O. Müller, *Etr.*, I, p. 258.

2 Dans des tombeaux, dans la citerne de Volterre, aux extrémités de l'émissaire d'Albano qui est étrusque, dans la Torre di Saint-Manno, près Pérouse. Dennys (*Etr.*, I, 393) cite sur les bords de la Marta une voûte toute semblable à celle de la Cloaca Maxima, mais d'une dimension plus considérable. Les voussoirs ont cinq ou six pieds ; ceux de la Cloaca Maxima n'ont que deux pieds et demi, la moitié.

3 On l'attribuait à Démocrite, mais Démocrite est postérieur au règne de Tarquin.

4 Ils ont toujours en Grèce et en Italie, à Mycènes comme à Arpinum, employé la fausse voûte à retrait, sans clef.

5 Tite-Live, I, 56.

6 *Histoires naturelles*, XXXVII, 24 ; I, 4.

7 *Var.*, *Ep.* III, 30.

8 Denys d'Halicarnasse, III, 67.

Le système de conduits des Tarquins devait commencer au pied de l'Esquilin, dans la Subura, au delà du petit Vélabre.

Les poissons du Tibre, du temps de Juvénal, arrivaient jusque-là[1].

D'autres rameaux descendaient du Capitole ; d'autres encore venaient, en passant sous le Forum et le grand Cirque, aboutir au conduit principal[2].

Les égouts existèrent de bonne heure chez les Grecs[3], et paraissent avoir été connus des Pélasges[4] ; mais la voûte de la Cloaca Maxima prouve ici une origine étrusque.

D'ailleurs, les Étrusques étaient très habiles, dans tout ce qui se rapporte à l'écoulement des eaux[5] ; leurs travaux de dessèchement vers les bouches du Pô étaient célèbres. On a dit même que la méthode d'assainissement au moyen des *colmate*, qui de nos jours a rendu salubre le val di Chiana, était employée par les Étrusques.

Tout concourt donc à confirmer ce que nous apprend l'histoire et que l'œil confirme, savoir : que la Cloaca Maxima fut l'ouvrage des rois étrusques[6].

En me laissant aller, après Pline et tant d'autres, à l'admiration qu'inspirent les restes de la Cloaca Maxima, j'ai oublié, comme il arrive trop souvent, à quel prix étaient achetés ces grands travaux qui font l'étonnement des siècles ; des travaux pareils sont l'œuvre des despotes. Les despotes aiment la pierre ; car la pierre est docile, les blocs se laissent entasser les uns sur les autres en édifices réguliers, image de l'édifice social que le maître trouve beau de construire à la toise et au cordeau en entassant par assises symétriques les hommes, et, quand le maître est guerrier, les cadavres. Le gigantesque sourit à leur orgueil, et puis cela occupe le peuple, comme le fait sagement observer Denys d'Halicarnasse[7] après Aristote : tandis qu'il est courbé sous les moellons, il ne songe pas à relever la tête ; on le fait manœuvre pour qu'il ne songe pas à être citoyen.

Le peuple souffrait beaucoup de ce travail forcé et qui s'exécutait par corvée ; il avait été interrompu, ce semble, en grande partie du moins, sous Servius Tullius, et ce ne fut pas peut-être une des moindres causes de sa popularité. Les hommes savent parfois moins de gré au pouvoir de ce qu'il fait pour eux que de ce qu'il ne leur fait pas souffrir.

Ces travaux, repris par Tarquin avec l'impétuosité de son caractère, contribuèrent à le faire détrôner. L'histoire de la Cloaca Maxima joue un grand rôle dans l'histoire de la Rome des rois.

Le creusement des égouts, exécuté sous terre, dans des endroits humides et malsains, était odieux aux sujets de Tarquin.

---

1 *Satires*, V, 103.
2 Abek., *Mitt. it.*, p. 175, 192 ; Nibby, *R. Ant.*, I, p. 654.
3 Ceux d'Agrigente. O. Müller, *Man. d'archéol.*, § 82.
4 Égouts d'Arpinum, ville où se voient des murs pélasgiques. (Murray, *Handb. S. it.*, p. 50)
5 O. Müller, *Etr.*, I, p. 226-31.
6 Ils ont eu à Rome des imitateurs. Ce travail caché, mais utile, a été à toutes les époques poursuivi par les Romains, qui, dans leurs constructions, visaient moins à l'apparence qu'à l'utilité. A Rome, on a reconnu sur une foule de points des conduits souterrains quelquefois d'une grande étendue ; au pied du Capitole, on en voit déboucher un du côté du Forum. Sur l'Aventin, les Dominicains de Sainte-Sabine en ont découvert trois étages communiquant par des puits verticaux. Les papes ont continué en ceci, comme en plusieurs autres choses, l'œuvre des anciens Romains. *Nulle ville*, dit Nibby (*R. Ant.*, II, p. 654)*, ne peut se glorifier de travaux aussi considérables en ce genre. Elle est entrecoupée en tout sens d'égouts anciens et modernes, de sorte que, si on en avait le plan sous les yeux, ce serait un inextricable labyrinthe*.
7 Denys d'Halicarnasse, IV, 44. V. Schwegl., *R. Gesch.*, I, p. 781-2.

Denys d'Halicarnasse (IV, 81) fait adresser par Brutus aux Romains ces paroles :

Ils vous forçaient, comme des esclaves acheter, à mener une vie misérable, taillant la pierre, coupant le bois, portant d'énormes fardeaux et passant vos jours dans de sombres abîmes.

Il fallait que la condition de ceux auxquels Tarquin imposait ces travaux fût bien misérable ; car plusieurs, poussés au désespoir par les fatigues de la corvée, aimèrent mieux se tuer que de continuer un tel labeur. Mais Tarquin, ne voulant pas qu'on pût échapper à sa tyrannie même par la mort, fit crucifier les cadavres des suicidés.

Tarquin avait cru, en livrant lie peuple à un travail constant, le détourner des révolutions ; il s'était trompé et cela même fut la cause de son renversement.

Quand du Ponte-Rotto on considère le triple cintre de l'ouverture par laquelle la Cloaca Maxima se déchargeait dans le Tibre, on a devant les yeux un monument qui rappelle beaucoup de grandeur et beaucoup d'oppression. Ce monument extraordinaire est une page importante de l'histoire romaine. Il est à la fois la suprême expression de la puissance des rois étrusques et le signe avant-coureur de leur chute. L'on croit voir l'arc triomphal de la royauté par où devait entrer la république.

Les prodiges qui, selon les doctrines de l'Étrurie, annonçaient un changement dans la société, ne manquèrent pas d'apparaître. La tradition en rapporte plusieurs : tous ont un caractère étrusque, ce qui porte à croire qu'ils furent mis en circulation par les prêtres de cette nation, et que ces prêtres eux-mêmes se détachaient d'un roi par qui la religion avait été opprimée.

Ce sont des vautours, c'est-à-dire des faucons, qui chassent un aigle de son nid. Ceci rappelle les prétendus vautours de Romulus, au nombre de douze, que nous avons vu se rapporter à la divination de l'Étrurie. L'aigle, qui surmontait le sceptre des Tarquins, était l'emblème de la royauté étrusque. Un serpent sortit d'une colonne et fit fuir le roi. Le serpent apparaît souvent aux mains des mauvais génies dans les représentations étrusques. Dans les mains des prêtres, il était un moyen de terreur.

Le soleil change de direction, et, au lieu d'aller d'orient en occident, va d'occident en orient.

L'empire allait en effet passer de l'Étrurie, qui est au couchant, à la Sabine, qui est un peu à l'orient de Rome ; car ce furent ; nous le verrons, surtout des Sabins qui détrônèrent les Tarquins. N'était-ce pas un augure sabin qui avait mis en circulation la menace prophétique de ce symbole ?

Tarquin, saisi d'inquiétude, se tourne alors vers un autre sacerdoce pour en obtenir des prédictions plus favorables. Il s'adresse à l'oracle de Delphes, avec lequel la ville étrusque de Cære était déjà en relation, ce qui pouvait tenir à son origine pélasgique, origine qui était également celle de Tarquinii.

Il n'y a donc nulle raison de s'étonner que Tarquin, dont la famille, venue de Tarquinii, était originaire de Corinthe, ait envoyé consulter l'oracle suprême des nations helléniques.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule trace de rapports entre la Grèce et Rome au temps des rois.

Ces rapports ne furent considérables et réguliers que plus tard ; mais ils existèrent dès lors partiellement, dans une mesure qu'il faut reconnaître, mais qu'il ne faut pas exagérer.

Nous avons vu un chef étrusque, Mastarna, importer de l'Italie méridionale à Rome une constitution ;grecque. De l'Italie méridionale, probablement de Cumes[1], colonie grecque, vint aux Romains leur alphabet, employé dans un traité conclu par ce même Mastarna devenu le roi Servius Tullius, traité dont Denys d'Halicarnasse (IV, 26) vit l'original ou au moins une reproduction conservée dans le temple de Diane sur l'Aventin. C'est à Cumes qu'alla mourir Tarquin.

Les Phocéens, qui devaient fonder Marseille, visitèrent Rome en passant[2].

A ces rapports antiques de la Grèce et de Rome se rattache certainement l'histoire des livres sibyllins vendus très cher à Tarquin par une femme inconnue.

L'origine des oracles sibyllins paraît remonter aux Pélasges[3], comme celles des oracles de Dodone et des sorts de Préneste. Apportés en Italie[4] par les populations grecques qui s'établirent dans sa partie méridionale, ils vinrent de Cumes à Rome. Prés du lieu on fut Cumes, on montre encore aux voyageurs une prétendue grotte de la sibylle[5].

Tarquin déposa les livres sibyllins dans un lieu souterrain au-dessous du temple Capitolin. Il y a dans l'intérieur de la colline plusieurs souterrains dont l'origine remonte peut-être aux carrières de tuf d'où sont sorties les premières constructions de la Rome des rois. C'est ainsi que dans les anciennes villes grecques on déposait dans les acropoles les oracles primitifs analogues aux oracles des sibylles[6].

Auguste enleva les livres sibyllins au Capitole pour les placer sur le mont Palatin, au pied duquel il était né, où fut toujours sa demeure, dans le temple d'Apollon, son dieu de prédilection.

Le Capitole avait été la colline des rois et de la république ; le Palatin devint la colline des empereurs.

---

1 Voyez O. Müller, *Etr.*, II, p. 512.

2 Ce fait, rapporté par Justin (XLIII, 5), mérite quelque confiance ; car Justin est un abréviateur de Trogue Pompée ; et celui-ci, originaire de la Gaule méridionale, paraît avoir été particulièrement renseigné sur tout ce qui concernait les origines massaliotes.

3 La plus ancienne des sibylles est fille de Dardanus, et par là se rattache à la race pélasgique dont Dardanus est le représentant, à l'Ida, séjour de Dardanus et on existent de grandes murailles pélasgiques. Niebuhr rapproche les oracles sibyllins des anciens oracles des cités grecques. (*Hist. R.*, I, p. 283-4, trad. française.)

4 On a pu penser que les oracles sibyllins avaient été apportés à Rome par les Phocéens, parce que ces livres furent mis en rapport avec le culte d'Apollon, auquel les Phocéens élevèrent un temple à Massalie ; mais, avant d'être conservés dans le temple d'Apollon, les livres sibyllins étaient conservés dans le temple de Jupiter. D'ailleurs, le culte d'Apollon ne fut introduit à Rome que sous la république. Il est donc plus probable que ces livres furent apportés à Rome de Cumes, dont les relations avec Tarquin sont connues, et où ils étaient venus, disait-on, d'un pays pélasgique, Érythrée, patrie de la sibylle (Denys d'Hal., I, 55), dans le voisinage de l'Ida. (Serv., *Æn.*, 36, 321.)

5 Déjà, au second siècle de notre ère, on montrait dans les environs de Naples aux touristes païens ; comme Pausanias, ou aux voyageurs chrétiens, comme saint Justin, la grotte de la sibylle et même son tombeau. Aujourd'hui on donne pour avoir été l'antre fatidique un *tunnel* percé dans la montagne, analogue à la grotte de Pausilippe, et en partie comblé. (Murray, *Handb. S. it.*, p. 392, 406.) Le souvenir populaire de la sibylle s'est curieusement mêlé à un souvenir d'un genre bien différent : celui d'Abailard, dont la renommée, répandue par des étudiants italiens qui étaient venus l'entendre à Paris, était parvenu jusque-là et avait passé à l'état légendaire. Une vieille batelière de Naples me disait, en me montrant les restes du môle de Pouzzoles, qu'une sorcière (*maga*) avait construit cela pour Pierre Abailard (Petro Bailardo). Ce n'était, du reste, pas beaucoup plus faux que d'appeler ces ruines, comme on le fait encore, le pont de Caligula.

6 Niebuhr, *loc. cit.*

Les sibylles, dont le berceau était en Asie, furent identifiées en Italie avec les prophétesses latines, qu'on supposait rendre leurs oracles près des sources sulfureuses, et qui, à cause de la couleur blanchâtre de ces eaux, portaient le nom d'***Albunea***. C'est ainsi que l'on a donné le nom de sibylle à l'*Albunea* latine de Tibur, et de là est venue cette dénomination de ***Temple de la Sibylle*** imposée à tort au charmant édifice qui couronne si élégamment la chute retentissante de l'Anio à Tivoli.

Les sibylles, ces êtres fatidiques plus anciens que la venue des Pélasges, étaient encore honorées à la fin de l'empire, au quatrième siècle, dans le Forum ; auprès des anciens rostres, se voyaient les statues de trois sibylles confondues alors avec les trois Parques, et appelées les trois Destinées (tria fata), les trois fées.

Car ce mot ***fata*** est le mot italien qui veut dire *fée* ; notre mot fée a la même origine[1].

Le christianisme a adopté les sibylles ; il a vu en elles le symbole d'un pressentiment de la venue du Christ au sein de l'ancien monde païen. Cette idée, qui avait de la grandeur, a donné naissance aux livres sibyllins apocryphes où beaucoup d'événements ont été prédits après coup.

De là aussi la fameuse prédiction de la sibylle annonçant à Auguste l'avènement miraculeux du Sauveur qu'une Vierge doit enfanter[2].

La légende a placé cette scène au Capitole, là même où est l'église d'Araceli, dans laquelle s'en est conservée la mémoire.

Tout près, dans la galerie de tableaux du Capitole, on peut voir, sur une petite toile de Peruzzi, la sibylle, avec un geste assez inspiré, montrant à Auguste la sainte Vierge et l'enfant Jésus dans le ciel.

Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher les sibylles de l'art chrétien ; il faut aller admirer dans l'église de la Pace les belles sibylles de Raphaël ; il faut aller à la Sixtine contempler avec stupéfaction les terribles sibylles de Michel-Ange ; elles alternent avec les prophètes dans le prodigieux plafond de la Sixtine comme dans l'hymne lugubre du jugement dernier : *Dies iræ dies illa*, la sibylle figure à côté de David : *Teste David cum sibylla*.

Nous voilà bien loin de notre sujet ; mais nous ne sommes pas sortis de Rome, et au Capitole, au Forum, au Vatican, nous avons suivi dans la tradition et dans l'art toute l'histoire des sibylles depuis Tarquin jusqu'à Raphaël.

Aux relations de la Rome des rois avec la Grèce se rattache un autre fait qui, s'il était véritable, serait plus important pour l'histoire romaine que l'achat des livres sibyllins par Tarquin.

Il est possible et même assez vraisemblable que Tarquin ait envoyé consulter l'oracle de Delphes, il ne l'est point que Brutus ait joué dans cette circonstance le rôle d'imbécillité simulée que l'histoire lui a prêté. On a remarqué qu'au moment de la révolution Brutus était tribun des Célères, dignité éminente qu'on n'eut point confiée à un homme qui aurait passé pour idiot. Un tel personnage n'eût pas non plus été chargé d'aller consulter l'oracle. On dit, il est vrai, que les fils de

---

1 Le pluriel, ***fata***, les destinées, a fait le singulier, ***fata***, la fée, comme *ostia*, les bouches (du Tibre), a fait *ostia*, Ostie.

2 On a attribué le même pressentiment prophétique aux druides. Ils auraient rendu un culte à la vierge qui devait enfanter : ***Virgini parituræ***, et c'est au lieu où ce culte aurait été célébré que s'élèverait la cathédrale de Chartres.

Tarquin l'avaient emmené avec eux pour se divertir de ses absurdités ; mais c'est donner à une chose grave un motif puéril.

La fable de la feinte stupidité de Brutus s'explique par son nom, qui pouvait recevoir une interprétation défavorable, bien que ce nom pût se prendre aussi dans un autre sens et exprimer la gravité, l'énergie[1]. Ce sens était, je n'en doute pas, le vrai sens du nom de Brutus.

Mais, comme un tel nom prêtait à l'équivoque, une légende a pu se former qui fit de Brutus le grave, le courageux, Brutus l'insensé. Il est possible qu'elle n'ait été qu'une exagération de la taciturnité prudente d'un parent suspect à Tarquin dont celui-ci avait fait périr le père et le frère aîné, et qui cachait, sous une apparence d'impassibilité, le désir de la vengeance. Dans tous les cas, on comprend que la version injurieuse de la légende ait été adoptée et propagée par le parti du roi que Brutus avait détrôné, et qu'elle ait passé de la tradition étrusque dans l'histoire romaine.

Tout ce qui avait précédé préparait une révolution prochaine. Les misères de la corvée n'en furent pas la seule cause et n'auraient pas suffi à l'amener.

Il faut que le peuple souffre pour qu'une révolution soit possible ; mais, hélas ! le peuple souffre toujours. Il faut donc quelque chose de plus : il faut que le mécontentement pénètre dans les régions élevées de la société. Pour atteindre une tyrannie, le coup doit partir à la fois d'en bas et d'en haut. Brutus, qui renversa Tarquin, oppresseur du peuple, était, par sa mère, neveu du roi ; Brutus était un prince du sang.

Les plus pauvres des plébéiens détestaient le superbe et cruel despote qui les accablait d'un travail disproportionné à leur force, et qui, s'ils voulaient s'y soustraire par la mort, les livrait sur le gibet aux oiseaux de proie.

Si Tarquin n'avait eu affaire qu'à la foule misérable qui creusait ses égouts, il eût pu l'opprimer longtemps ; mais les patriciens ne lui pardonnaient pas d'être monté au trône par un coup d'État sanglant sans qu'ils eussent prononcé.

Les Latins voyaient en lui le destructeur de la constitution de Servius, par laquelle ils étaient devenus égaux en droits aux Sabins ; pour les Sabins il était un étranger appartenant à cette race étrusque dont les rois s'étaient mis à la place des rois de leur nation. Il n'avait rien fait pour adoucir leur ressentiment ; au contraire, il l'avait aigri par son orgueil et ses violences.

La haine, en divisant Sabins et Latins, avait servi l'ambition de Tarquin ; la haine, en les rapprochant, le renversa.

Tarquin avait donc excité une détestation universelle quand le crime de son fils Sextus souleva toutes les âmes et arma tous les bras.

Ce n'était pas assez de la misère et de l'oppression des pauvres, de l'irritation des grands, de la haine nationale des Sabins et des Latins contre les rois étrusques ; il fallut encore la colère contre, un lâche attentat, et la pitié mêlée d'admiration qu'inspirait cette femme s'immolant à la chasteté violée.

---

1 *Brutum antiqui gravem dicebant*. (P. Diacre, p. 31.) ***Gravis*** se prenait pour ***fortis***. Cette acception du mot *gravis* devait être ancienne ; car Servius, qui nous la fait connaître (*Æn.*, XII, 458), cite Salluste, amateur, comme on sait, du vieux langage.

C'est un beau trait de la nature humaine que les révolutions généreuses éclatent seulement lorsque le sentiment moral est offensé par quelque grande iniquité. Le malaise les prépare, l'indignation les consomme.

L'histoire de Lucrèce, admirablement racontée par Tite-Live, est connue de tout le monde ; je ne la raconterai pas après lui. Cette belle histoire est vraisemblable ; je ne vois rien à y changer. Je ne ferai pas comme ces savants allemands qui ont supposé que Lucrèce vraiment coupable s'était tuée pour se dérober au jugement de ses proches[1].

C'est renouveler le crime de Sextus, comme Voltaire, en souillant le nom de Jeanne d'Arc, a imité les soldats qui voulurent la déshonorer dans sa prison. La pureté de la pucelle d'Orléans, la chasteté de Lucrèce, font partie du trésor moral de l'humanité.

Je n'ai qu'une chose à dire sur l'événement qui précipita du trône le second Tarquin.

Pour donner à cet événement toute sa portée historique, il faut lui rendre son caractère national, que se sont gardés de mettre en relief les écrivains latins. Tout dans cet événement fut sabin.

Lucrèce, dont on a fait le type de la matrone romaine, était Sabine. Ce type lui-même de chasteté, de dignité conjugale, ce n'est pas sur le Palatin qu'on devait l'aller chercher parmi des femmes d'aventuriers et de bandits ; les récits qui couraient sur leur compte étaient d'une autre nature. Acca Larentia, la nourrice et peut-être la mère de Romulus, passait pour avoir été une ***lupa***, en donnant à ce mot l'acception fâcheuse dont la trace s'est conservée dans ***lupanar***.

Une autre tradition, à peine plus honorable, faisait d'elle une courtisane enrichie parla faveur d'Hercule[2].

Tout porte à croire que Lucrèce était Sabine. D'abord son nom, dérivé de celui de son père, qui ressemble au nom du mont Lucrétile, mont sabin[3]. Une tradition l'attribuait à l'épouse de Numa[4], fille de Tatius.

Lucrèce vivait dans une ville sabine, Collatie[5]. Collatie était un fief que le premier Tarquin avait donné à son frère. Ce frère, qui s'appelait Aruns, avait pris le nom d'Egerius, nom sabin, car il est le même que celui de l'Égérie de Numa[6]. Le fils d'Egerius, Collatin, avait succédé à son père dans la possession de Collatie, dont il portait le nom, comme on portait le nom d'un fief au moyen âge ; peut-être aussi parce qu'il y était né.

---

1 Schwegl., *R. Gesch.*, I, p. 805.
2 Plutarque, *Quæst. Rom.*, 35.
3 Et à celui du lac *Lucrin* en pays sabellique. J'ai parlé de ce nom d'Hostus, qui est un nom sabin. (Voy. t. I, p. 449.) Or je trouve plus tard un Lucretius *Hostifilius*. Le prénom du père de Lucrèce, Spurius, est sabellique ; car il est ombrien et se trouve en Étrurie, comme beaucoup de noms ombriens, sous la forme Spurina, non d'un devin au temps de César. Les surnoms des Lucretius ont la terminaison en ***a*** et la terminaison en ***o***, qui caractérisent les surnoms sabins : Ofella, comme Sylla ; Vespilio, Trio ; comme Scipio, deux surnoms des Cornelii, gens sabine établie sur le Quirinal. Il y a un Lucretius Flavus, tribun consulaire en 373. Flavus, qui veut dire blond, est un surnom caractéristique fréquent dans les familles sabines ; ce mot entre dans le nom des Flaviens, que l'on sait avoir été Sabins.
4 Plutarque, *Numa*, 21.
5 Tite-Live, V, 38. *Collatia et quidquid circa Collatiam agrierat Sabinis ademptum*. Il y avait une Collatia en pays sabellique, dans l'Apulie. (Pline, *Hist. nat.*, III, 16, 4.)
6 On ne peut prendre au sérieux l'étymologie d'***Egerius***, tirée d'*egere*, manquer, parce que Egerius était né pauvre (Denys d'Hal., III, 50), pas plus que celle de ***Collatia***, *ex Collata pecunia*, parce qu'on y transporta l'argent des autres villes (P. Diacre, p. 31) apparemment avant qu'elle eût un nom. Le nom de Collatia vient de ***collis***, parce qu'elle était sur plusieurs collines : *Et Collatinas imponent montibus arces*. (Virgile, *Æn.*, VI, 774.) Le mot ***Collis*** était sabin, car c'était le nom du Quirinal, d'où *porta Collina*.

Il y avait épousé la fille d'un chef sabin du pays, Lucretia.

Ceci posé, l'histoire de Lucrèce acquiert son véritable sens.

Le genre de vie de Lucrèce à Collatie, où elle file bien avant dans la nuit, opposé à la dissipation des épouses des jeunes princes, c'est l'austérité des coutumes sabines opposée à la mollesse et au relâchement des mœurs de la Rome étrusque.

Sextus a les mœurs de sa nation, représentées toujours comme sensuelles et dissolues. L'hospitalité confiante avec laquelle il est reçu, l'odieux abus qu'il fait de cette hospitalité, sont de nouveaux traits du môme contraste, tel que la tradition ou la poésie populaire, encore cette fois évidemment sabines, s'étaient complu à le présenter.

Dans Tite-Live, tout le drame de la mort de Lucrèce a Collatie pour théâtre.

Denys d'Halicarnasse la fait venir à Rome pour se tuer, ce qui n'a pas de motif. Il faut laisser le lieu de la scène dans la petite ville sabine de Collatie[1], d'où Lucrèce n'avait nulle raison de sortir, d'où peut-être elle n'était jamais sortie.

Collatie était certainement voisine d'un site connu des peintres, Lunghezza[2], dont le paysage tranquille va bien au souvenir de la paisible vie que menait là l'épouse de Collatin.

Son souvenir est dans ces lieux immortalisés par sa vertu : *Lande pudicitiæ celebres*.

Il ne faut, pas chercher à Rome une représentation par l'art de l'histoire si dramatique de Lucrèce qui puisse faire revivre cette histoire dans sa vérité. Ce ne sera point à coup sûr le tableau de Cagnacci, remarquable par la couleur, mais non par la *couleur historique*. On y voit Sextus menacer Lucrèce de son poignard dans un costume très moderne, et qui ressemble assez à un uniforme de fantaisie.

Pour Lucrèce, elle est nue, ce qui a épargné au peintre un second anachronisme de costume.

Comme Lucrèce était Sabine, Brutus était Sabin. Ce nom de Brutus se retrouve chez les peuples sabelliques. Un chef samnite s'appelait Brutulus[3] Papius. Les *Brutiens* descendaient des Samnites[4]. On a encore d'autres raisons de croire Brutus Sabin[5] : de ses deux fils, l'un s'appelait Titus, prénom des Flaviens ; l'autre, Tiberius, prénom des Claudes, deux familles sabines[6].

Je crois que la *gens* Junia, à laquelle appartenait Junius Brutus, était sabine.

Junius vient de ***Juno***, et Junon, nous l'avons vu, était le nom d'une divinité des Sabins.

---

1 Tite-Live, I, 38.
2 M. Rosa vient de constater que Collatie était sur l'emplacement même de Lunghezza. (Rome, février 1861.)
3 Tite-Live, VIII, 39. Brutus et Brutulus, même nom, comme Romus et Romulus.
4 Strabon, VI, 1, 2. Les auteurs grecs les appellent ***Brettiens*** ; c'est le nom (Strabon, VI, 1, 4) que leur donnèrent les Lucaniens, et qui voulait dire fugitifs dans leur langue, langue sabellique. Les Brettiens passaient pour descendre de Brettios, un héros, fils de la déesse sabellique Valentia, et dans l'idiome messapien existait un mot très semblable, ***brention***, qui voulait dire une tête de cerf. Il y avait entre ***brettios*** et ***brention*** la même ressemblance qu'entre ***servus*** et ***cervus***.
5 Selon Silius Italicus (*Guerres Puniques*, VIII, 361), Brutus était né à Collatie.
6 Un de ses fils, suivant Plutarque (*Publicola*, 6), s'appelait Valerius, nom certainement sabin.

Le père de Brutus avait un prénom sabin, Marcus[1]. Quoi qu'il ait pu advenir plus tard, les Junius étaient originairement patriciens[2].

Or, à cette époque, patriciens et Sabins, c'était à peu près la même chose.

Pour Valerius, qui depuis fut appelé Publicola, et qui assista à la mort de Lucrèce, il était incontestablement Sabin, comme tous les Valerius, et probablement parent du père de Lucrèce. Lucrèce ne dut appeler au récit et à l'héroïque expiation de sa honte que des hommes de sa famille[3] et de sa nation. Tout dut se passer entre parents et entre Sabins. Brutus, neveu des Tarquins, comme Collatin, et Sabin, par son nom, devait s'y trouver à ce double titre[4].

La tragédie de la mort de Lucrèce s'accomplit donc sur le territoire sabin ; son chaste intérieur était un intérieur sabin ; ses vengeurs furent Sabins comme elle, et ce fut un poignard sabin que le Sabin Brutus retira du cœur de la Sabine Lucrèce.

C'est dans le Forum de Collatie que Brutus fit apporter le corps de la victime de Sextus et jura l'abolition de la royauté.

Il alla bien à Rome, mais ce fut pour convoquer les patriciens dans le Comitium, en vertu de sa charge de tribun des Célères.

Puis il s'adressa à tout le peuple de ce lieu élevé[5] qui dominait le Comitium et le Forum, et qu'on appelait le Vulcanal, pour faire prononcer la déchéance et l'exil des Tarquins.

Le roi assiégeait alors Ardée. Ardée était une ville ancienne et très florissante[6], dont l'origine pélasgique ne semble pas douteuse[7], habitée par les Rutules, peuple sabellique[8], et qui avait subi quelques influences de l'Étrurie[9]. Elle se trouvait alors en guerre avec le dernier roi étrusque.

En apprenant ce qui se passait, Tarquin accourut à Rome ; il trouva la révolution faite et les portes fermées. Il retourna bien vite au camp devant Ardée ; mais Brutus l'y avait devancé par une autre route[10], et l'armée, lasse peut-être du siège, s'était prononcée en faveur du fait accompli. C'est une chose singulière

---

1 *Marcus*, de *Mars*, comme *Mamercus* de *Mamers*. Mars et Mamers sont les deux noms d'un dieu sabin ; d'où vient aussi *Martius* ou *Marctius*, surnom du roi sabin Ancus. A cette époque, un prénom sabin indique une famille sabine.

2 Sans cela, comment un Junius aurait-il épousé une fille et une sœur des Tarquins ? La noblesse des Junii était si ancienne, qu'on les faisait descendre d'un compagnon d'Énée. (Denys d'Hal., IV, 88.) Les Junii plébéiens, dont l'un d'eux fut le meurtrier de César, ne descendaient pas du premier Brutus, mais d'un Junius qui, profitant de la ressemblance de son nom avec celui d'un consul mort quinze ans avant, prit aussi, sans y avoir aucun droit, le surnom de Brutus. (Denys d'Hal., VI, 70.)

3 *Cum.... Injuriam suam in concilio necessarionum deplorasset*. (Valère Maxime, VI, 1, 1.)

4 Cedrenus, I, 149.

5 Denys d'Halicarnasse, IV, 76.

6 Tite-Live, I, 57 ; Denys d'Halicarnasse, IV, 64.

7 Cette opinion est confirmée par le culte que les Ardéates rendaient à Junon, l'Héra d'Argos (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 57, 4), et par la tradition qui dormait à leur ville pour fondateurs des Argiens venus avec Dardanus. (Virgile, *Æn.*, III, 572.)

8 *Turnus*, roi des Rutules, est fils de Venilia, épouse de Janus (Virgile, *Æn.*, X, 76.) Virgile les appelle *gens Dannia* (*ibid.*, VIII, 146), et Silius Italicus (*G. Puniques*, VIII, 357) *sacra manus rutuli*, allusion au *Ver sacrum* des nations sabelliques.

9 Les peintures d'Ardée, plus anciennes que Rome, dont parle Pline, devaient être des peintures étrusques. Ardée a un double *agger* : l'agger, formé d'un fossé et d'un relèvement en terre, paraît se rattacher au sillon sacré qu'on traçait autour des villes suivant le rite étrusque. On voit à Ardée des débris de vieux murs construits à la manière étrusque. (Nibby, *Dint.*, I, p. 334-5.)

10 Il y avait en effet deux routes pour se rendre de Rome à Ardée l'une en sortant par la porte Capène et en prenant à droite ; ce fut depuis la Via Ardeatina. L'autre en sortant par la porte Trigemina et en prenant à gauche ; c'est à peu près la, route actuelle. Tarquin suivit l'une et Brutus choisit l'autre pour ne pas le rencontrer et arriver avant lui.

que la facilité avec laquelle le pouvoir en apparence le mieux établi tombe quand son heure est venue.

Tarquin se retira d'abord à Gabie, chez son scélérat de fils. Mais l'inventeur de l'apologue des têtes de pavots abattues dut y être reçu peu favorablement. De là il se réfugia d'abord à Tarquinii et à Cære, où la sépulture d'une famille qui paraît être celle des Tarquins a été retrouvée[1].

Les Romains, comme les Anglais, aimaient à conserver les dénominations antiques, même quand elles ne représentaient plus rien. Ce nom de roi, ce nom détesté et à jamais proscrit, fut laissé à un personnage sacerdotal qu'on appela le roi des sacrifices, le roi sacrificateur[2].

Mais on eut soin de le soumettre au grand pontife, de peur que son titre ne conservât trop d'importance. Sa demeure était sur la Velia, là où avaient habité les deux derniers rois sabins et les deux premiers rois étrusques[3], comme si on eût voulu perpétuer le souvenir de l'humiliation de la royauté en abandonnant sa demeure à un fonctionnaire religieux du second ordre qu'on appelait, non sans une certaine intention dérisoire, le roi.

Le 24 février, anniversaire du jour où la révolution s'était accomplie, on célébrait une fête appelée la Fuite du roi. Ce jour-là, le roi des sacrifices venait dans le Forum, et, devant le Comitium[4], offrait un sacrifice, puis s'enfuyait, en mémoire de Tarquin, qui avait fui le Comitium[5].

En présence de cette chute de la tyrannie de Tarquin, je pense que, malgré la loi qui protège les morts contre l'histoire, il me sera permis de prononcer un jugement sévère sur sa mémoire. Il le faut bien, car la tyrannie est si fort du goût de certaines âmes, qu'elle trouve des apologistes même quand elle ne réussit pas.

L'envie de se distinguer du vulgaire, de s'élever au-dessus des lieux communs de la conscience, porte parfois de beaux esprits à soutenir des thèses fâcheuses qu'on ne doit point laisser passer sans les combattre.

C'est ce qu'a fait un très bel esprit allemand. M. G. Schlegel[6], dans un discours apologétique en faveur de Tarquin le Superbe, qu'il a placé à la suite d'une réfutation plus prétentieuse que profonde de l'histoire de Niebuhr.

La défense de Tarquin roule sur deux points principaux.

La révolution qui le renversas fut accomplie par des patriciens ; elle fut faite au profit de l'aristocratie.

Rome était plus puissante sous son dernier roi qu'elle ne le fut d'abord sous la république.

---

1 Ce nom, écrit ***Tarchnas***, y est répété une trentaine de fois. (Dennys, *Sep. of Etr.*, II, p. 44.)
2 *Rex sacrificiorum* (Tite-Live, II, 34, 12) ; *Rex sacrificus* (*Id.*, XL, 42, 8) ; ou *Rex sacrificulus* (*Id.*, II, 2).
3 Il ne faut pas confondre l'habitation du roi des sacrifices sur la Velia, où est l'arc de Titus, et la Regia, demeure du grand pontife, plus loin, sur la voie Sacrée, prés du temple de Vesta, un peu avant d'arriver au cloître de Vesta, qu'a remplacé l'église de Sainte-Marie-Libératrice.
4 Le roi, en offrant ce sacrifice là à peu près où est la colonne de Phocas, regardait le Comitium et était tourné vers la façade du temple de Jupiter Capitolin.
5 Ce sacrifice se faisait sous la direction du grand prêtre ; il était offert en l'honneur de Janus, et les Saliens y assistaient. (Marquardt, *Handb.*, IV, p. 252.) Janus, dieu sabin, les Saliens, prêtres sabins, figuraient dans le ***regifugium*** en mémoire du rôle que les Sabins avaient joué dans l'expulsion de Tarquin. Le Comitium avait été choisi en signe du caractère aristocratique de cette révolution.
6 *A. W. Schlegel's recension von Niebuhr's Römischen Geschichte in den Heidelberg Jahrbücher der Litteratur*. (1816, p. 899.)

Ce sont là deux incontestables vérités.

Oui, ce furent des patriciens qui détrônèrent Tarquin ; mais ils furent les vengeurs et les libérateurs des plébéiens opprimés. On ne voit pas que ceux-ci aient fait le moindre effort pour le défendre, et quand un effort fut tenté pour le rappeler, ce furent des patriciens qui le tentèrent.

A cette époque de l'histoire romaine, on ne rencontre nulle part un nom plébéien ; il n'y a pas encore de noms plébéiens. J'ajouterai même, ce qu'on ne dit point d'ordinaire, que ce furent les grandes familles sabines qui prirent l'initiative de la révolte, et je ne doute pas qu'une haine nationale contre la race étrusque, qui avait dépossédé la leur de la royauté, ne soit entrée pour beaucoup dans cette révolution. Mais, si la royauté de Tarquin a été détruite par des Sabins, ce fut apparemment à la satisfaction de la population latine ; car je ne sache pas que la tradition latine ait conservé la trace d'aucune sympathie pour le roi déchu. L'exagération même des torts qu'elle lui a prêtés et que ne dément nul témoignage, cette exagération, si on veut l'admettre, prouve la vivacité des sentiments populaires, comme l'absence de témoignages contradictoires prouve leur unanimité. D'ailleurs, la constitution de Servius, qui ne tenait nul compte de la race, fut rétablie par la classe et la race victorieuses.

J'accorderai que l'aristocratie fut dure et superbe comme le roi qu'elle remplaçait ; cela n'empêche pas que ce roi l'ait été, et il n'en est pas moins vrai que Rome gagna beaucoup au changement, car elle y gagna la liberté.

Tout vaut mieux que le pouvoir absolu d'un seul. C'est tant qu'il dure un mal sans remède et sans espérance ; avec la liberté, il y a toujours possibilité de remède et motif d'espérance.

Contre le pouvoir absolu d'un seul, on ne saurait lutter ; on peut lutter contre les privilèges et l'orgueil d'une aristocratie. Or c'est la lutte plus encore peut-être que le triomphe qui est bonne pour développer l'énergie morale d'un peuple ; et ce qui fait la valeur d'un État politique, c'est, avant tout, le développement de cette énergie.

La meilleure condition pour un peuple, c'est peut-être d'avoir à combattre une aristocratie sans la détruire. Telle fut durant ses plus beaux siècles la condition de la république romaine, telle a été jusqu'à ce jour la condition de l'Angleterre.

Il est facile d'être juste pour le bien que peut faire l'aristocratie, quand on n'en veut point à cause du mal qu'elle entraîne et qu'on écrit dans un pays où elle n'est plus à redouter.

Je pourrais dire que, dans les deux que je viens de citer, elle a maintenu la suite dans les desseins et la fierté dans les caractères ; mais je ne veux parler ici que des avantages qu'elle a eus comme obstacle, obstacle qui peut, il l'a fait à Rome et en Angleterre, céder graduellement et jouer le rôle de ce qu'on appelle en terme d'horlogerie l'échappement, qui n'empêche pas l'aiguille d'avancer, mais la force d'avancer avec régularité.

Sans doute une démocratie assez intelligente pour se modérer elle-même n'a pas besoin de ce modérateur, qui, je n'ai certes nulle raison personnelle de ne pas le reconnaître, offre de grands inconvénients ; mais, il ne faut pas l'oublier, l'idéal des sociétés humaines, vers lequel doivent tendre tous les peuples, l'union de l'égalité et de la liberté, ne s'est. montrée encore en grand que dans un seul pays, aux États-Unis, et là même les inconvénients de la démocratie absolue se font sentir.

Il serait coupable de regretter l'inégalité, qui en soi est une chose inique ; il serait insensé de vouloir la rétablir là où elle est impossible, comme en France ; en France, d'ailleurs, l'aristocratie rut trop souvent servile, mais il ne faut pas oublier que la démocratie peut l'être.

Une démocratie qui n'aime pas la liberté consolide le despotisme.

Une démocratie animée de l'esprit de liberté finit toujours par conquérir, même sur la plus fière et la plus tenace aristocratie, l'égalité.

Voyez à Rome. Le patriciat était fondé en partie sur la conquête et s'appuyait sur la supériorité sociale et même numérique de la race dominante, seule en possession des choses sacrées et du droit complet de la famille. Il avait le privilège de tous les honneurs, et, qui plus est, du gouvernement.

Les plébéiens descendaient pour la plupart de vaincus et de *transportés* ; quelques-uns de gens sans aveu et de fugitifs. On ne les admettait pas à la participation des fonctions religieuses ou civiles ; on ne daignait pas s'unir à eux par le mariage ; ils étaient, comme des étrangers, tolérés dans la cité.

Eh bien, cette situation détestable que la tyrannie de leur dernier roi leur avait faite ou plutôt leur avait rendue en détruisant l'œuvre passagère de Servius Tullius, et que la république à son avènement n'avait guère modifiée ; cette situation, par suite de la lutte des deux ordres, changea complètement.

Le patriciat, après les avoir défendus opiniâtrement, finit par abandonner tous ses privilèges, et les plébéiens finirent par obtenir la complète égalité des droits, parce que le germe de vie avait été déposé dans la société romaine le jour où le pouvoir absolu, qui est la mort, était tombé.

Les apologistes de Tarquin font remarquer que Rome atteignit sous lui un haut degré d'influence au dehors et de splendeur au dedans ; que, dans les commencements de la république, l'ascendant sur la confédération latine fut diminué, l'extension du territoire arrêtée ; que l'on ne construisit plus de si grands édifices, que l'on n'eut plus un commerce aussi étendu.

Tout cela est vrai ; mais par le fait de la liberté, bien qu'imparfaite d'abord et proclamée dans des circonstances fâcheuses par des chefs qui la voulaient surtout pour eux ; par cela seulement que le sentiment de la liberté était entré dans les cœurs, que quelques-uns délibéraient, que tous pouvaient réclamer, que les citoyens avaient retrouvé leur âme depuis que la volonté d'un seul ne la remplaçait plus, la vraie grandeur, la grandeur de l'individu, devint possible.

Le peuple romain, a dit Florus, était un enfant[1] ; mais les langes qui avaient emmailloté l'enfant furent déchirés ; il put se débattre, il marcha.

Ce peuple se fortifia par une lutte incessante, il grandit, et eut bientôt regagné ce qu'il avait un moment perdu ; il reprit son ascendant sur ses voisins, et finit par étendre son empire à toutes les nations. C'est que la lutte c'est la vie. Il ne faut pas se lasser de répéter aux hommes ce qu'Alvarès dit dans Alzire aux Américains dont il vient de briser les fers :

Soyez libres ! vivez !

---

1 *Proœm.*, et ailleurs *in cunis vagiens*.